

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 10 (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1891-Décembre 1891.

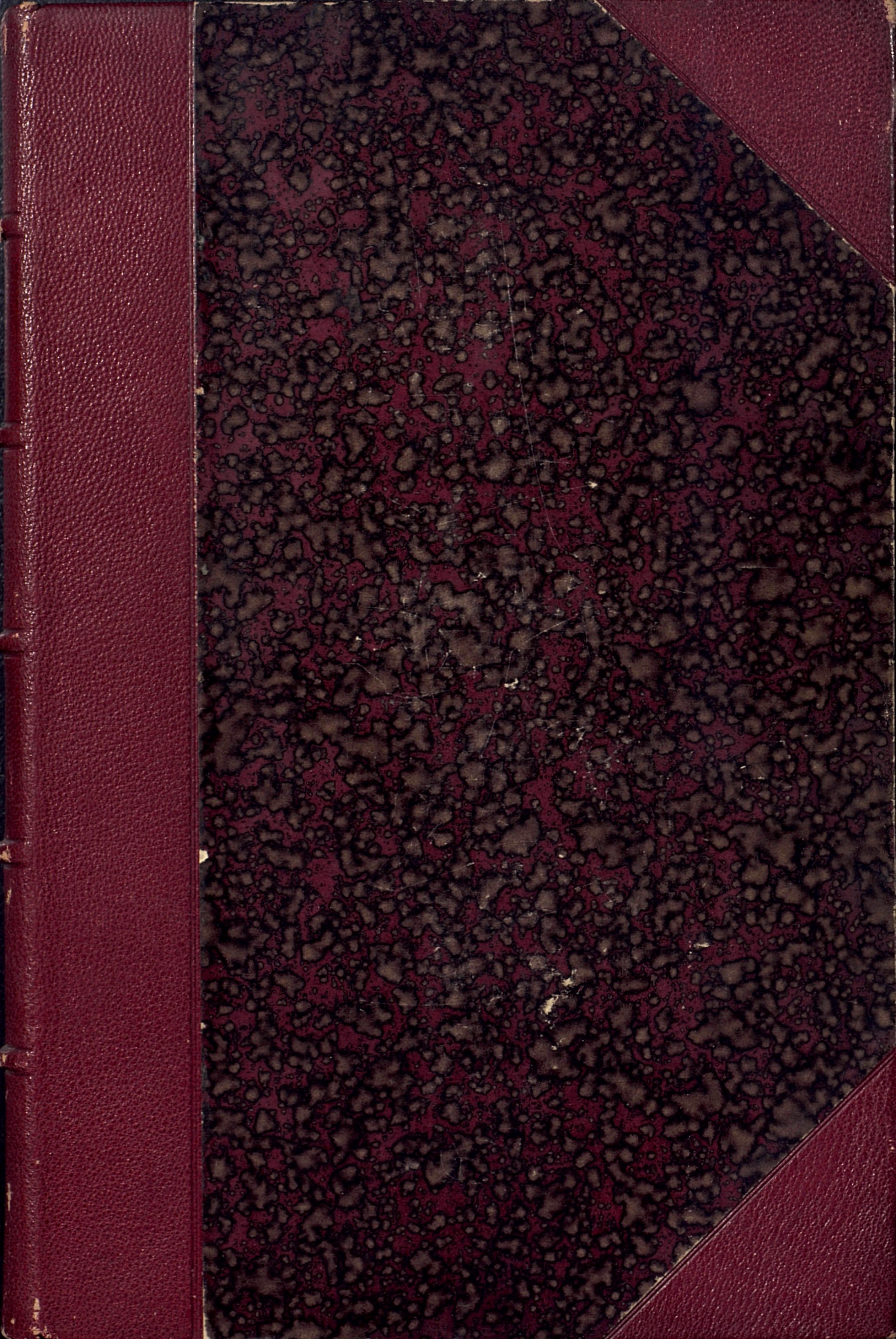
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

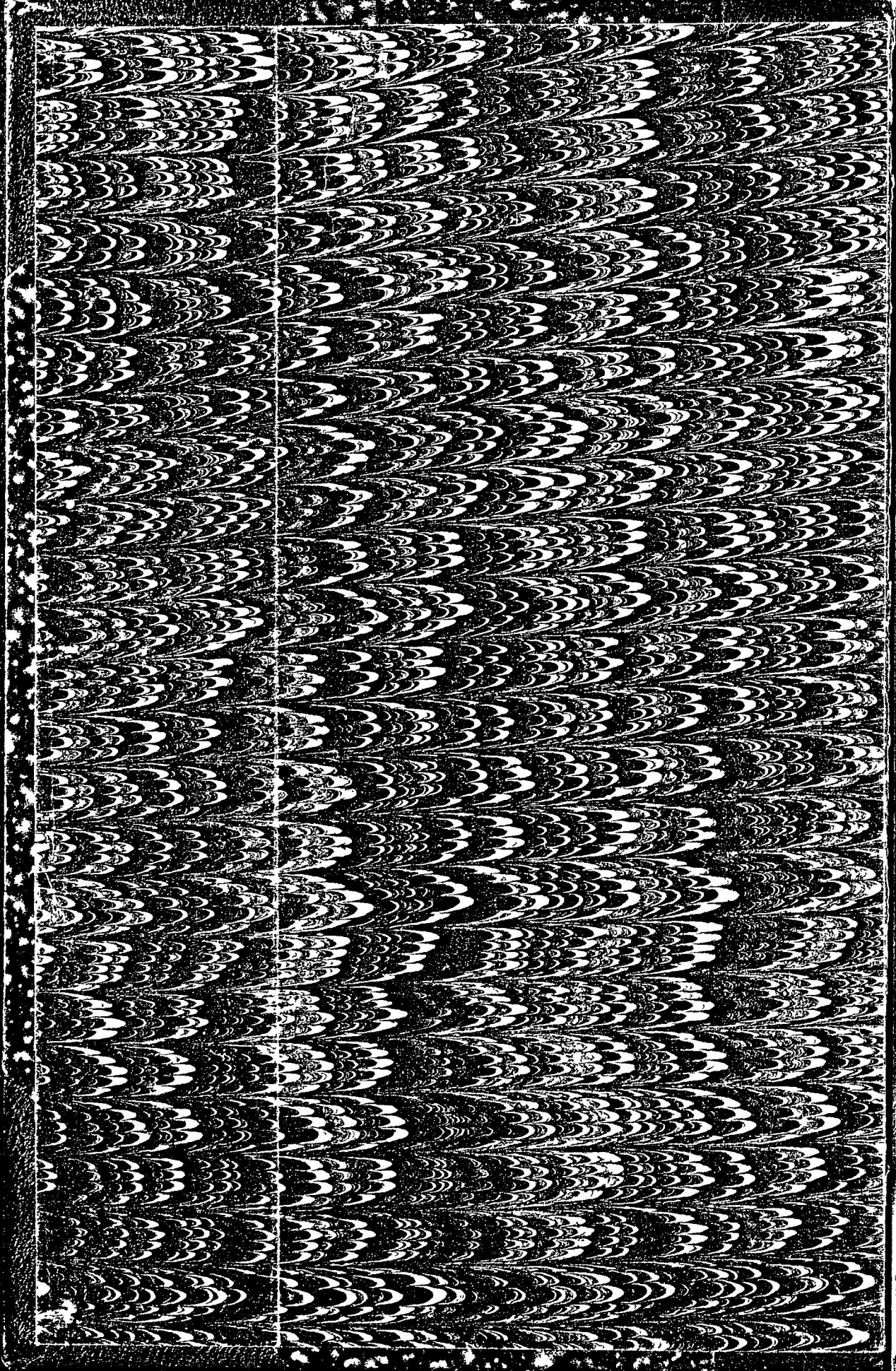
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

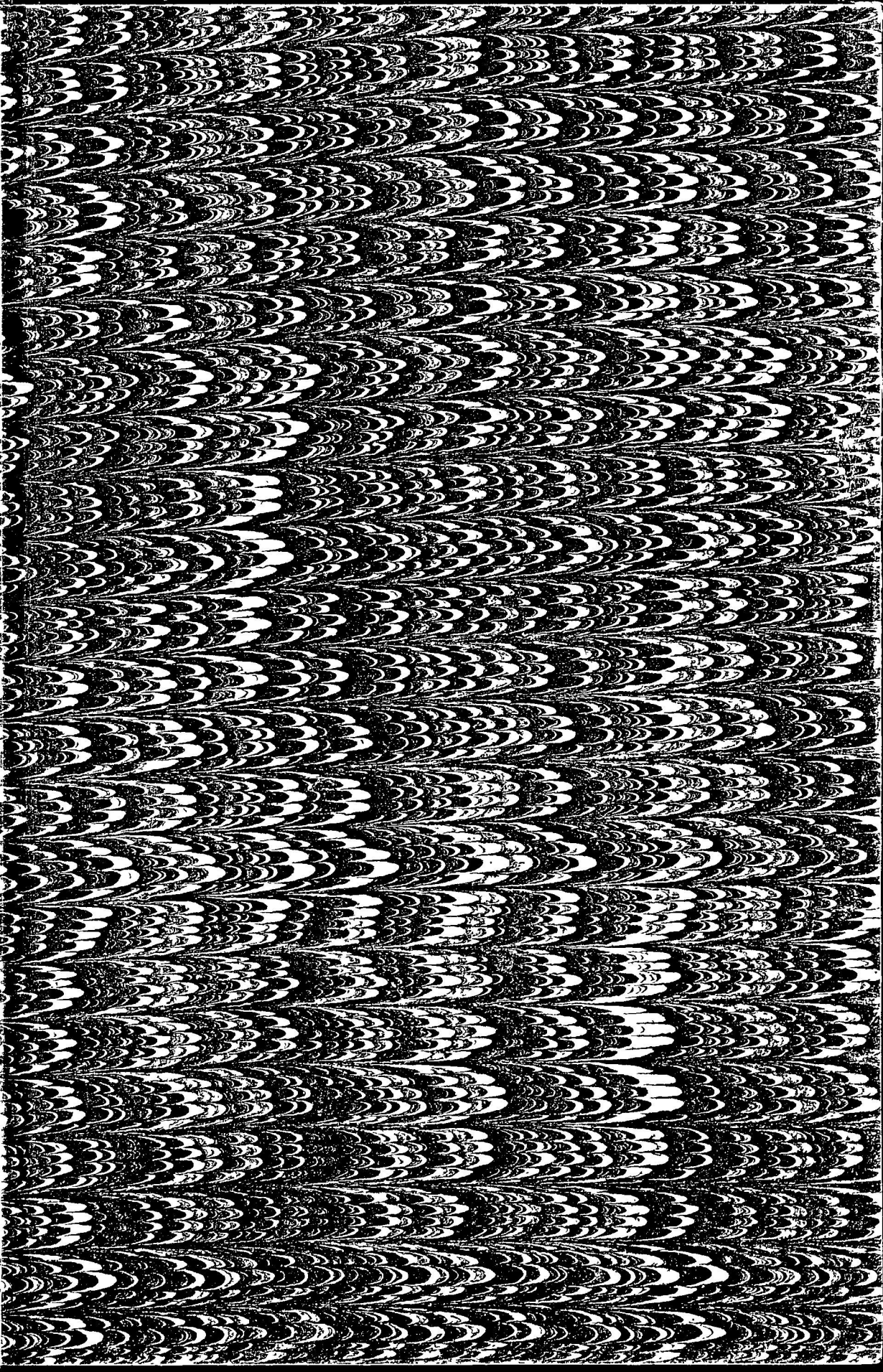
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



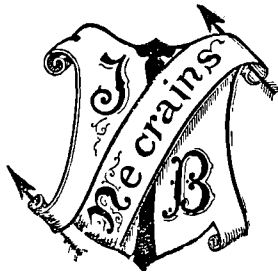




LA
JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN.

TOME DIXIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 64, RUE POTAGÈRE

1891

LA
JEUNE BELGIQUE



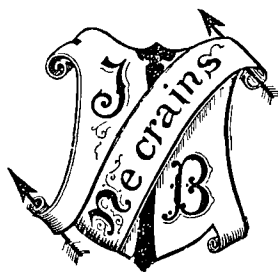
J. Enbser

LA
JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

TOME DIXIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 58, BOULEVARD D'ANDERLECHT

—
1891

LA

JEUNE

BELGIQUE



COLLABORATEURS DU NUMÉRO

Albert Giraud
Georges Eekhoud
Iwan Gilkin
Bernard Lazare
Paul Verlaine
Henri de Régnier
Francis Vielé-Griffin
Maurice Maeterlinck
Emile Verhaeren
Pierre Quillard
Charles van Lerberghe
Arnold Goffin
André Fontainas
Charles Buet
Grégoire le Roy

Fernand Severin
Hector Chainaye
George Garnir
Jean Boels
Georges Destrée
Albert Arnay
Auguste Vierset
Maurice Desombiaux
Fernand Roussel
Auguste Jenart
Hubert Krains
Valère Gille
Gustave Kahn
Eugène Demolder

RÉDACTION

58, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

NUMÉRO TRIPLE

Prix : 2 Francs.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE de l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

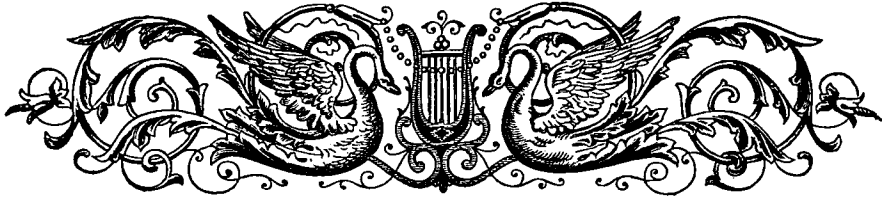
1891

SOMMAIRE :

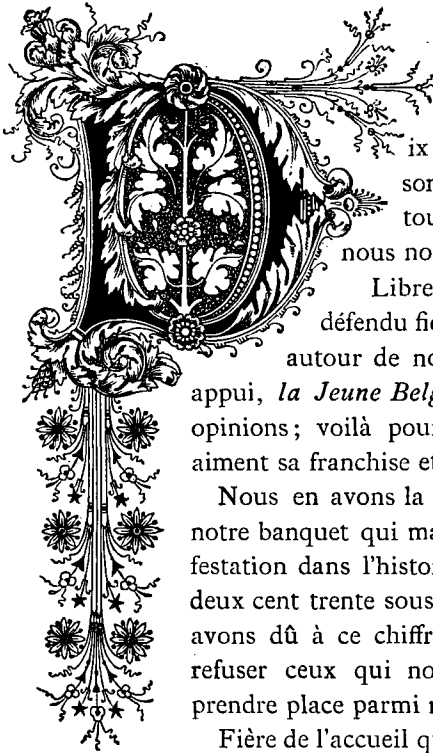
Une étape	LA JEUNE BELGIQUE.
La confession de Henri III.	ALBERT GIRAUD.
La Nouvelle Carthage	GEORGES EEKHOUD.
Dialogue	IWAN GILKIN.
L'agonie des esprits	BERNARD LAZARE.
Dédicaces.	PAUL VERLAINE.
Ballade des doux venants	HENRI DE RÉGNIER.
Au tombeau d'Hélène (fragment)	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.
Menus propos	MAURICE MAETERLINCK.
Un soir	EMILE VERHAEREN.
A la seule	PIERRE QUILLARD.
Mirages	CHARLES VAN LERBERGHE.
Proses lyriques	ARNOLD GOFFIN.
Les vergers illusoirs	ANDRÉ FONTAINAS.
Retour d'exil (suite)	CHARLES BUET.
Les adieux	GRÉGOIRE LE ROY.
Mélancolie	FERNAND SEVERIN.
Poèmes en prose	HECTOR CHAINAYE.
Chanson	GEORGE GARNIR.
Apparition	JEAN BOELS.
Les cloches	GEORGES DESTRÉE.
Vers	ALBERT ARNAY.
Les Flamants	AUGUSTE VIERSET.
Promesse	MAURICE DESOMBLIAUX.
Blanches fiançailles.	FERNAND ROUSSEL.
Le pays de mon rêve.	AUGUSTE JENART.
Le jour des morts.	HUBERT KRAINS.
Offrande	VALÈRE GILLE.
Chronique littéraire :	
<i>Deux livres de Tolstoï</i>	GUSTAVE KAHN.
<i>Contes de mon village</i>	EUGÈNE DEMOLDER.
<i>La Gloire du Verbe</i>	V. G.
Les livres.	V. G.
Chronique artistique :	
<i>Le Salon des Aquarellistes</i>	F. S.
Memento	NEMO.

Lire dans notre numéro de février, à paraître incessamment, le compte-rendu du banquet de *La Jeune Belgique*.

Nos abonnés recevront avec cette livraison l'eau-forte de James Ensor, qui doit servir de frontispice à ce nouveau volume.



UNE ÉTAPE



ix ans viennent de s'écouler et nous sommes encore pleins de vie, prêts toujours à défendre la cause à laquelle nous nous sommes voués.

Libres de toute entrave, nous avons défendu fièrement l'art vrai et cherché à grouper autour de nous une jeunesse active; forte de son appui, *la Jeune Belgique* eut toujours l'insolence de ses opinions; voilà pourquoi elle a des amis dévoués qui aiment sa franchise et son courage.

Nous en avons la preuve aujourd'hui : à l'occasion de notre banquet qui marquera comme une splendide manifestation dans l'histoire du renouveau littéraire, plus de deux cent trente souscriptions nous sont parvenues. Nous avons dû à ce chiffre clôturer la liste et bien à regret refuser ceux qui nous demandaient encore à pouvoir prendre place parmi nous.

Fière de l'accueil qu'elle a reçu, confiante dans l'avenir, *la Jeune Belgique* continuera sans faiblir sa propagande. Elle ne sera pas une revue confinée dans les bornes d'une seule et exclusive esthétique, elle s'efforcera de tenir ses lecteurs au courant des groupes si variés qui se

forment dans les arts d'aujourd'hui ; nous aurons à tâche de publier des articles de critique générale résumant ces diverses manifestations.

Notre revue sera ainsi une tribune libre où viendront s'instruire tous ceux qui s'intéressent au mouvement artistique.

LA JEUNE BELGIQUE.

LA CONFESSION DE HENRI III

*Seigneur, je viens à vous tout fardé de caresses :
J'ai quitté mes mignons, mes chiens et mes maîtresses.
Je viens à vous, traînant l'odeur de mon péché.
Ma soif, dans le désert de mon cœur desséché
Où ne luit, même plus en rêve, une fontaine,
Hennit et tend le cou vers la source lointaine
Qui jaillit de vos doigts pour les cœurs transparents.
Me voici devant vous avec les ignorants
Pleins d'obscurcs lueurs, les martyrs sur leurs claies,
Tous ceux qui vous ont vu par les trous de leurs plaies
Et vous ont confessé parmi les étrangers.
Voici ma bouche peinte et mes yeux mensongers,
Voici ma chair, qui du Malin fut la complice,
Et mes membres cerclés des serpents de mon vice,
Et tout mon corps hâlé par les feux de l'enfer.
Mon Dieu, je viens à vous, faible et nu comme un ver.*

*Souvenez-vous, Seigneur ! j'ai vu des jours étranges :
Autour de mon berceau veillaient de mauvais anges
Et leur souffle courait sur mes lèvres d'enfant.
J'ai grandi, loin des jeux, dans un air étouffant,
Et des mains que j'aimais, très douces et très lentes,
Si roses que parfois elles semblaient sanglantes,
En m'enseignant l'amour m'ont enseigné la mort.*

*Mon Dieu, pardonnez leur : je les accuse à tort.
Déjà j'étais en proie aux esprits solitaires :
Dans l'abîme écarlate et noir de mes artères*

*Voguaient nonchalamment, au fil d'un sang houleux,
De beaux démons léchés d'éclairs jaunes et bleus,
Qui, les flancs frisés d'or et fleuris d'étincelles,
Souriaient, étendus dans la nuit de leurs ailes,
Et sans cesse j'avais avec eux des combats.
Et chaque fois que l'un de ces anges d'en bas
Passait près de mon cœur ou près de ma cervelle,
Mon esprit combinait une ruse nouvelle
Et ma bouche inventait des baisers inconnus!*

*Mon Dieu! prenez pitié des enfants tard venus,
Des pâles fils de rois qui, nés au soir des races,
Trop frêles pour porter les antiques cuirasses,
Cueillent la fleur phallique au jardin de la Mort!*

*Seigneur, regardez-moi : ma couronne me mord !
Je hais son luxe lourd dont la splendeur m'effraie
Et ses pâles bijoux qui de leurs yeux d'orfraie
Me hérissent le poil et me glacent le sang.
Elle vit, elle me déteste, elle descend
De ma tête, grimace et s'envole, farouche,
Et danse autour de moi, et vient, sinistre bouche,
Dans ma chair aux abois planter l'or de ses dents !
Et ma défaite pleure en vos clairons stridents.*

*Mon Dieu, n'écoutez pas ce peuple qui m'aboie !
Souvenez-vous : avant d'être un prince de joie,
Imberbe, avec les plus beaux pages de ma cour,
A Sancerre, à Jarnac, à Dieppe, à Moncontour,
J'ai donné du sang rouge à boire à mon épée,
Et la gaillarde en but une telle lampée
Que sur tous les cimiers on la vit tournoyer!*

*Mais le roi Charles IX, mon frère, fit ployer
Les ailes à l'aiglon de ma gloire trop prompte,
Et c'est pourquoi, Seigneur, je suis un roi de honte...*

*On m'éloigna : chez les Sarmates au cœur vil
Je ceignis malgré moi la couronne d'exil,*

*Et, des siècles, parmi ce peuple inculte et rude,
De palais en palais traînant ma solitude,
La face pourpre encor de l'affront essuyé,
Je fis éclore, autour de mon sceptre ennuyé,
Un vénéneux printemps de crimes et de vices.
J'appris à me pencher, avec quelles délices!
Sur l'abîme d'azur de ces âmes d'enfants,
Gouffre bleu constellé de prunelles de faons
Où l'on jette tous les bijoux de sa misère,
Sans en faire jaillir une larme sincère,
Sans y mirer le sang de son rire tué!...*

Mon Dieu, prenez pitié d'un roi prostitué!

*Un an plus tard, quand je revis la douce France.
Je voulus, pour tromper ma stérile souffrance,
A grands coups d'éperon ailer mes destriers.
Mais, hélas! chaque fois que mes rêves guerriers,
Cabrés vers le concert des balles crépitantes,
Mordaient les clairons d'or des victoires chantantes,
Ma mère, d'un regard, leur coupait les jarrets...*

*Ma mère est redoutable et pleine de secrets.
Je l'aime et je la hais : ses obscures pensées,
Corbeaux noirs perchés sur mes épaules lassées,
Fixent de leurs yeux verts mes projets nouveau-nés.*

*Seigneur, mon frère et moi nous fûmes condamnés
A n'être que des rois de festins, de parades,
Gelosi couronnés menant des mascarades,
Oiseaux du couvre-feu tarabustant le guet,
L'âme pendue au clair sourire d'un muguet
Ou d'une fille folle entrevue en un bouge,
Qui fait signe aux passants avec sa jupe rouge.
Et quand nous sommes las de tenter le hasard,
Et qu'il pleut, quelquefois je demande à Ronsard
De chanter ses sonnets pour Cassandre ou Marie,
Ou, n'ayant plus l'amour en tête, je marie
En grande pompe, au son de la flûte de blé,*

*Un beau mignon, d'honneurs et de cadeaux comblé,
A quelque laideron dont je dore la bosse,
Puis, avec mes amis, je m'égaie à la noce.*

*Pour bercer les ennuis de mon cœur orageux,
J'ai des fous cramoisis et des mimes neigeux,
Mes bichons damerets aux yeux de perle noire,
Deux bilboquets, l'un de santal, l'autre d'ivoire,
Ma canne de lapis au pommeau de corail,
Mon missel florentin et mon porte-éventail,
Et mon mire, allumant, dans l'azur des nuits chaudes,
Des soleils de grenat lapidés d'émeraudes,
Et de roses dragons qui crachent des rubis.*

*Mon Dieu, j'ai pour les bons des douceurs de brebis;
Mon âme est un jardin de calmes rêveries;
Mais ces Guise, que suit l'odeur des boucheries,
Ces géants au poil pâle, aux féroces yeux gris,
Ces hobereaux lorrains qui m'ont volé Paris,
Ce Balafre dont la balafre mal cousue
Saigne de noir orgueil et de rage déçue,
Ces réîtres blonds portés par des moines pelés,
Ces soudards allemands dont les rêves onglés
S'accrochent aux fleurons de ma vieille couronne,
Dieu de bonté, je l'ai juré sur la Madone,
Ces beaux cousins, je les tuerai, je les tuerai!
Et quand ils seront morts, je me repentirai.*

*Les Lorrains m'ont occis, lâchement, par derrière,
Sans même leur laisser le temps d'une prière,
Mon Du Guast, dont l'épée autour de moi dansait,
La pointe vers les cœurs que son roi haïssait,
Et Saint-Mégrin, qui, de sa voix de chanterelles,
Faisait si tendrement chanter les tourterelles
Qui pleurent leur bonheur dans les vers de Baïf.
Ils m'ont assassiné mon beau page naïf,
Ma fleur de Mai, mon doux Quélus aux lèvres vierges
Dont l'ignorant baiser alluma tant de cierges
Sur l'autel étonné de mes tristes plaisirs,*

*Et Maugiron, le plus cruel de mes désirs,
Qui, par pitié, versait à ma tendresse usée,
A travers le vitrail de son âme irisée,
Le limpide Orient d'un soleil ingénu...*

Mon Dieu, contemplez-moi : voici mon cœur à nu :

*Je les chérissais trop, ces fils de ma chimère,
Et je cueillais la fleur de leur âme éphémère
Afin d'en parfumer mes soirs mystérieux.
Mais mon amour, armé d'un marteau radieux,
Forgeait pour ces enfants de hautes destinées.
Loin d'endormir l'ardeur de leurs jeunes années,
Je préparais leurs corps, alertes et puissants,
A savourer éperdument, par tous leurs sens,
L'aventure héroïque et folle de la vie.
Pendant sur leur esprit mon attente ravie,
Je voyais s'éveiller au fond de leurs cerveaux
Tout un siècle de joie et de pensers nouveaux.
Vers un vaste avenir, libre des vieilles règles,
Je dirigeais le vol de cet orage d'aigles
Et dans leur bec de gloire ils portaient mon renom!*

Le rêve était impie, et vous avez dit : « Non! »

*J'en eus d'autres encor, plus calmes et plus frêles,
Frères de ceux qu'on voit à l'ombre des tourelles
Languir dans les tableaux des peintres florentins.
A ceux là je n'offrais ni tournois ni festins,
Mais les menant dans mes jardins, parmi les arbres
Où l'âme des lys morts se survit dans les marbres,
J'étoilais leur pensée en leur montrant les dieux.
Je leur ouvrais, avec des vers mélodieux,
Le palais enchanté des formes et des songes.*

*Votre haleine a soufflé sur mes savants mensonges :
L'âge que j'attendais, je ne le verrai pas;
Et plus seul que jamais je me pleure tout bas
Dans mes buveurs de rêve et mes porteurs d'épée.*

*Seigneur, j'ai détourné votre force usurpée :
Roi d'un jour, je croyais, dans ma témérité,
Prenant mon vil désir pour votre volonté,
Frapper l'œuvre divine à ma vaine effigie ;
Mais mon bizarre amour fut loin d'être l'orgie,
Le carnaval de honte et de sang bigarré
Que chantent les pasquils de ce peuple abhorré ;
Et pour quelques baisers coupables dont ma bouche
Fit éclore la rose enflammée et farouche,
Combien furent naïfs, et combien, innocents !
Et c'est pourquoi, mon Dieu, tous ces cœurs bondissants
Que guettait le plaisir cruel des pâles reines,
Dociles au toucher de mes mains souveraines,
Me firent de leurs feux mystiques et charnels
Ce fulgurant collier de rubis éternels
Que je porte à côté de mon saint scapulaire.*

*Seigneur, j'ai mérité votre juste colère
Et jamais mes péchés ne me seront remis ;
Mais l'enfer braséant auquel je suis promis
Pour avoir mésusé de la toute puissance,
Ne l'ai-je pas, depuis le jour de ma naissance,
Dans ma chair convulsivé et mon sang révolté ?
Mon âme ténébreuse est un palais hanté
Où des esprits cruels, fils des ombres mystiques,
Laissent traîner dans l'eau des miroirs prophétiques
Les images du fou que je serai demain.
Des mains moites d'amour me saisissent la main,
Et par des escaliers de chairs jeunes et roses
Me mènent malgré moi vers des trônes de roses
Où saigne le sang noir de mes rouges péchés.
Mon vice colle aux doigts que mes doigts ont touchés,
Et, pendant mon sommeil, mon souffle le suggère
Aux enfants endormis dont l'haleine légère
Méle aux fraises des bois des œillets écrasés.
J'ai peur de mon sourire et peur de mes baisers
Du piège parfumé de mes lèvres perfides,
Et je tremble de voir les yeux les plus candides
S'injecter de luxure aux gestes furieux
Des obscènes démons qui nagent dans mes yeux.*

*Pourtant je ne suis pas, Seigneur, un prince infâme :
Je vous cherche à tâtons dans la nuit de mon âme ;
Aux pieds des saints autels, avec mes Flagellants,
J'ai fait jaillir vers vous, de mes reins pantelants,
En étoiles de sang ma rude pénitence ;
Et, semblable aux voleurs qu'on traîne à la potence,
Vêtu d'un sac, la corde au cou, les pieds meurtris,
J'ai, suivi de ma cour, promené dans Paris
Le cadavre insulté de ma royauté morte.
Je bois, au lieu de vin, l'eau lustrale, et je porte
Sous mon linge, dans les endroits les plus cachés,
Dans les plis de mon corps que le diable a léchés,
Les grains d'un chapelet qui me vient d'Italie.
Mais ces dévotions nourrissent ma folie :
Ma chair que je châtie aime son châtiment,
Et des plaisirs nouveaux naissent de son tourment.
Mon repentir avorte en sournoises caresses,
Et mon amour ressent d'ineffables ivresses
Lorsqu'il voit, sous le sel des pleurs mystérieux,
Vers la fausse douceur de ses baisers pieux
Mûrir les fruits pensifs de la douleur humaine ;
Et lorsqu'à vos genoux le remords me ramène,
Quand je veux enlacer la croix du Dieu vivant,
J'y vois des seins de nacre et de soleil levant
Vers mes yeux dilatés darder l'or de leurs pointes.*

*Donc, quand je viens à vous, suppliant, les mains jointes,
Loin d'étancher la soif dont il est dévoré,
Vous attisez encore dans mon cœur ulcéré
Le monstrueux brasier de mes amours célèbres ;
Et, lorsque je vous fais dans les douces ténèbres,
Vous y faites briller des astres mensongers !*

*Pourquoi me suivez-vous dans les impurs vergers ?
Laissez-moi savourer la honte méritée,
Et ne visitez plus mon âme révoltée
Pour y semer dans l'ombre avec vos ostensoirs
De sinistres combats de lys et de feux noirs !*

*J'entends hurler les chiens de ma peine éternelle;
Mais avant de quitter ma dépouille charnelle,
Dussé-je en une mort mourir toutes les morts,
Je veux mordre une fois au baiser sans remords
Tuer sous mon désir ma chimère assouvie,
Et vivre en un éclair le rêve de ma vie!
Alors, si mon bonheur rejaillit jusqu'à vous,
Frappez-moi sans pitié : l'enfer me sera doux
Et je proclamerai que vous êtes mon Père!*

*Seigneur, pardonnez-moi : contemplez ma misère!
Sur les mornes débris d'un palais écroulé,
J'assiste aux bonds captifs d'un cœur écartelé
Que déchirent, cabrés sur leurs rênes sanglantes,
Des chevaux de vertige aux ailes aveuglantes
Portant, pendus en croupe à leurs crins effrénés,
Des démons innocents et des anges damnés.*

*Comparez maintenant, dans vos justes balances,
Mes titres au pardon avec mes défaillances :
Rigoureux ou clément, j'accepte votre arrêt.
Si le plateau d'argent l'emporte, je suis prêt
A souffrir, sans pousser un cri, l'âme ravie,
Pour obtenir le ciel, l'enfer pendant ma vie,
Et vous serez béni d'un fils reconnaissant.
Mais si c'est le plateau d'ébène qui descend,
Si l'éternel enfer doit être ma patrie,
Épargnez-moi, Seigneur, une avance d'hoirie!
Laissez-moi, sur la terre, en attendant l'enfer,
Savourer sans remords l'infini de la chair
Et ne vous mirez plus dans ma pensée obscène.
Ou le plateau d'argent, ou le plateau d'ébène.
Votre choix est le mien : cessez un jeu subtil.
Paradis pour enfer. Amen! Ainsi soit-il!*

ALBERT GIRAUD.

LA NOUVELLE CARTHAGE

LA BOURSE (1)



Une heure! L'heure réglementaire de l'ouverture de la Bourse, sonne à l'horloge, dernier vestige de l'ancien édifice incendié, — à la diligente horloge, qui, lorsque les flammes la serraient de près et avaient tout dévoré autour d'elle s'obstinait, servante féale, à mourir au champ du devoir en donnant l'heure officielle à la ville marchande...

Une heure! Dépêchez, retardataires! **Expédiez** votre lunch, n'en faites qu'une bouchée, hommes d'affaires, hommes d'argent! Joueurs de dominos, d'autres combinaisons vous réclament! Achevez de **siroter** votre café, de sabler la fine-champagne. Plantez-là le journal pourtant si concis et rédigé, en nègre, à votre intention. Réglez et filez ou gare l'amende.

Une heure! Ils affluent de tous les points de la ville et surtout de la Cité : Riches d'aujourd'hui, riches de demain et aussi riches de la veille, qui s'évertuent et luttent contre la débâcle — millionnaires en herbe, ou millionnaires dont l'herbe a fait du foin qu'ils engrangent dans leurs bottes, ou encore millionnaires dont le foin a flambé comme un simple feu de paille!

Va, cours, vole — parfois dans les deux sens du verbe — misérable suppôt de la Fortune! La roue tourne, accroche-toi à ses rais, essaie d'en régler le mouvement! Voyez-les se bousculer, se passer sur le corps, pour agripper la roue fatale, pour s'y cramponner avec l'opiniâtreté des rapaces. Aujourd'hui au dessus, demain en dessous! La roue tourne, et tourne, et

(1) Ce chapitre, encore inédit, constitue un des épisodes nouveaux que Georges Eekhoud ajoute à sa grande étude des milieux anversoïses. L'œuvre définitive, complètement remaniée et augmentée de près du double est actuellement en cours de publication dans le journal *le Peuple*. Elle paraîtra probablement cet hiver encore, en volume, chez l'éditeur Lacomblez. Elle se compose de trois parties et de chapitres ainsi intitulés :

PREMIÈRE PARTIE. — *L'Oligarchie* : I. Le Jardin; II. La Fabrique; III. Le Fossé; IV. Le Costume Neuf; V. Hemixem; VI. Le Bal; VII. La « Gina »; VIII. L'Orangerie.

DEUXIÈME PARTIE. — *La Politique* : I. Le Port; II. La Casquette; III. Les Naïons; IV. La Cantate; V. L'Élection; VI. Les Troubles.

TROISIÈME PARTIE. — *Revers et dessous* : I. Gendre et Beau-Père; II. Daelmans-Deynze; III. La Bourse; IV. Le Patrimoine; V. Les Emigrants; VI. Le Riet-Dyk; VII. Contumace; VIII. Les Runners; IX. Le Carnaval; X. La Cartoucherie.

l'essieu grince, et craque... Et ces craquements ont de sinistres échos : *Krach!*

Depuis le matin, boursiers, boursicotiers, vont et viennent ; se croisent dans les rues, affairés, fiévreux, sans s'arrêter, échangeant à peine un bonjour sec comme le tic-tac de leur chronomètre : *Time is money!* Avant la soirée les meilleurs amis ne se reconnaissent plus.

To buy or not to buy? That is the question! monologue le sordide Hamlet du commerce. Il n'envisage plus l'univers qu'au point de vue de l'offre et de la demande. Produire ou consommer : **Tout est là!**

Une heure! Allons, que la meute avide de curée s'engorge par les quatre portes de l'élégant palais. Avec ses voûtes magnifiques, décorées d'attributs, de symboles et d'écussons de tous les pays, sous ces nervures de fer, contournées en arceaux, ce monument d'un gothique panaché de réminiscences mauresques et byzantines, mi-parti aryen, mi-parti sémite, présente un compromis bien digne de ce temple du dieu Commerce, par excellence le dieu furtif et versatile.

Les rites commencent. Le bourdonnement sourd des incantations s'élève parfois jusqu'au brouhaha. Debout, chapeau sur la tête comme à la synagogue, les fidèles s'entassent et jabotent. Et, graduellement, l'atmosphère se vicie. On distingue à peine les métaux et les couleurs des peintures murales ; les élégants rinceaux se noient dans un brouillard d'halénées et de fumées opaques! Le pouacre encens! Les têtes ont l'air détachées du corps et flottent au dessus des vagues.

A première vue, en tombant dans cette assemblée, on songe aux conventicules et aux sabbats. Jamais grenouillère altérée ne coassa avec pareil ensemble pour demander la pluie. Mais ces batraciens-ci réclament force pluie d'or!

Peu à peu on parvient à démêler les uns des autres, ces groupes de gens d'affaires et de mercantis.

Voici le coin des gros négociants se rendant encore à la Bourse par habitude. Ils traitent les affaires en affectant de parler d'autre chose, ou se déchargent de ces soucis sur quelque coadjuteur qui, de temps en temps, s'approche du patron pour prendre le mot d'ordre, la consigne. Ainsi le plénipotentiaire consulte le potentat. Là, trônent, pontifient, les mages milliardaires, les grands prêtres. Piliers mêmes du négoce, aussi solides que les colonnes de leur temple. Colonnes philistines, hélas, contre lesquelles l'honnête Samson ne prévaudrait jamais! Commettants, propriétaires, armateurs, courtiers de navires, banquiers, se prélassent dans leur importance, mains en poches ou sur le dos, et parlent peu, et parlent d'or — au propre et au figuré.

Ploutocrates ventripotents, augures redoutables, leurs oracles sybillins entament ou rehaussent le crédit du faiseur secondaire. Un mot de leur bouche vous enrichit ou vous ruine. Les girouettes de la chance tournent à leur haleine. De leur fantaisie dépendent les fluctuations du marché universel. Ce sont leurs lunes qui règlent ces marées ! Avec leurs affiliés des autres grands ports, ils sont de force à livrer le pauvre monde à la famine et à la guerre.

Successeurs des Fugger et des Salviati, de ces Hanséates hautains qu'un cortège de hérauts et de musiciens richement costumés précédait chaque jour à l'heure de la Bourse, ils trafiquent des empires et des peuples comme d'une simple partie de riz ou de café ; mais, s'il leur arrive encore de prêter de l'argent aux Rois, moins fastueux et moins artistes que ces *Focker* légendaires, ils ne jetteraient plus aux flammes d'un foyer alimenté de cannelle, la créance d'un César, leur débiteur considérable mais leur hôte glorifié ! Les autres étaient des patriciens, ceux-ci ne sont que des parvenus.

Spéculateurs à la hausse et à la baisse consultent comme un infallible baromètre les rides de leurs fronts, le pli de leur bouche et la couleur de leur regard. Ils sont les vicaires de la divinité que symbolise la pièce de cent sous !

Ainsi, lorsqu'un interlocuteur candide se méprend jusqu'à parler au juif rhénan Fuchskopf, d'un noble caractère, d'un génie, d'un saint médiocrement pourvu de ducats, ou jusqu'à solliciter l'appui de cet Iscariote en faveur d'une infortune digne d'émouvoir tout mortel à figure plus ou moins humaine, l'affreux pressureur, l'agent d'émigration, le marchand d'âmes, le fournisseur de souliers sans semelles aux massacrés des récentes guerres, l'actionnaire insatiable que les houilleurs brûlés par le grisou, affamés par la grève ou fusillés par la troupe ont maudit en agonisant ; — le youtre tire de son porte-monnaie un luisant écu de cinq francs, et, au lieu de le consacrer à une exceptionnelle aumône, le passe à deux ou trois reprises sous le nez du solliciteur, puis le presse amoureusement entre ses doigts crochus et moites comme des ventouses, l'approche même de ses lèvres comme s'il baisait une patène et fléchissant à moitié le genou, adresse cette intraduisible oraison au fétiche :

*Ach lieber Christ
Wo du nicht bist
Ist lauter Schweinerei !*

Puis, ricanant, remet l'hostie dans son gousset et jouit de la déconvenue du malencontreux intercesseur et de l'approbation de ses courtisans et complices.

Autrement loquaces et remuants que les bonzes de la finance et du négoce se révèlent les agents de change. Pimpants, astiqués, ils toupillent, virevoltent, s'empressent, s'insinuent, s'interposent, butinent l'or en papillonnant. Ce sont les danseurs sacrés et leur pantomime fait partie des incantations.

De locomotion moins vertigineuse, serrés dans des habits plus sombres et de coupe plus roide, circulent les trafiquants en fonds publics, bricolant des liasses d'actions négligemment roulées dans des fardes ou de vieilles gazettes, et griffonnant leurs bordereaux sur le dos d'un client secourable.

Couverts de complets de fatigue, les commissionnaires en marchandises entreposent force sachets d'échantillons, au fond de leurs poches. Celui-ci pile dans la paume de la main une fève de Chéribon et en fait subodorer l'arome à l'épicier qu'il capte et circonvient. Celui-là vous persuade de la supériorité de son tabac, Kentucky ou Maryland, et finirait par endosser la récolte au preneur timoré qui n'en demande qu'un boucaut.

A chaque spécialité, à chaque article, son coin, sa dalle fixe. On ne se figure pas l'ordre régnant dans cette apparente pétaudière, le nombre des démarcations, des classements, des subdivisions. Raffineurs, distillateurs, importateurs de pétroles ou de guanos, facteurs en douanes, assureurs occupent, du premier janvier au trente et un décembre, sans empiéter sur le domaine du voisin, les quelques pieds carrés assignés à leur partie. Un colin-maillard habitué de la Bourse, retrouverait sans peine, au milieu de cette fourmillière, le quidam dont il a besoin.

Le sujet des conversations, l'objet débattu varie de pas en pas. Des quirateurs ou propriétaires collectifs d'un navire, discutent avec les affrêteurs les clauses d'une charte-partie. Un entrepositaire baragouine cédules et warrants. L'air retentit de mots exotiques et barbares : centweights, primage, emprunt à la grosse aventure. Il est question de crimes spéciaux prévus par des codes exclusifs. Un armateur se plaint de barateries comises par ses capitaines. Ailleurs s'évalue un total de droits de navigation. Un expéditeur confère avec son subrécargue. Des dispatcheurs règlent un compte d'avaries. Casquette à la main, un doyen de « Nation », offre ses services à un importateur de bœufs vivants de la Plata et à un autre qui reçoit en conserves le bétail du même pays. Un officier de la douane taxe de fraude et d'irrégularités les baes d'une « Nation », qui mettent en cause, de leur côté, le négociant entrepositaire.

Le long du pourtour, sous les galeries, règnent des files de hauts pupitres d'où dégringolent pour s'y rejucher aussitôt après, comme atteints de vertigo, des calculateurs, chiffres faits hommes, s'égosillant à glâpir les cotes

que des reporters de moniteurs financiers consignent hâtivement sur leurs tablettes.

Que de manœuvres pour arriver à ce but : l'argent ! Tel a l'air taciturne, presque funèbre, parle affaires avec componction ; tel autre traite Mercure par dessous la jambe et entremêle son boniment de facéties de rapin.

Des bateliers, baes de *beurts* et de chalands, le visage briqueté, les oreilles ornées d'anneaux d'argent se tiennent à part, près des portes et, se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, crachent, chiquent, pipent, grailonnent en attendant le noliseur. Des capitaines anglais, en bisbille, élèvent la voix comme pour commander l'abordage et crispent désagréablement un conciliabule de jeunes beaux et de vieux bellâtres mâtinés de spéculateurs qui, non loin de là, se chuchotent la chronique scandaleuse, dénombrant leurs bonnes fortunes de la veille, dévoilent les mystères de l'alcôve et les secrets du comptoir, lient des parties fines pour la soirée et farcissent de potins de boudoirs et de coulisses l'aride rituel commercial :

— Avec leurs *goddam* ils feraient goddamner un saint ! déclare le plus spirituel des deux jeunes Saint-Fardier, visant les loups de mer tapageurs, et il se retire sur ce mot. Son frère l'accompagne, aussi radieux que si le mot était de lui. On leur donne le temps de s'éloigner ; puis le cercle se rapproche :

— Elles vont bien leurs petites sœurs ! En voilà qui font *goddamner* leurs maris ? Falk et Lesly n'ont rien à s'envier ; on se demande lequel est le plus sganarellisé des deux. Connaissez-vous le dernier patito de Cora ?

— Notre grand Frédéric Barberousse !

— Non, au rancart le robin ! En ce moment le képi supplante la toque.

— Un képi de l'armée belge...

— Ou à peu près...

— Autant dire un garde civique...

— Eureka !

— Connais pas...

— Cet excellent Pascal qui n'entend pas le grec.

— Van Dam, le consul de Grèce ? Mais il n'est pas de la garde civique.

— Qui te dit le contraire ! O Pascal... agneau ! C'est Von Frans, parbleu !

— Et c'est là tout ce que vous savez ? intervient un nouveau venu, De Zater, l'homme toujours ganté. Quel vieux neuf ! Voici bien d'autre nanan : Lucrèce, l'imprenable Lucrèce...

— Eh bien ?

— ... a fini par imiter ses petites folles de cousines...

— Avec qui ?

— Avec le nouvel associé de son mari, *el señor* Vera Pinto, un Patagon, un Fuégien ou un Chilien, je ne sais au juste...

— Comment! Le rastaquouère avec qui Freddy Béjard entreprend l'opération des cartouches... Messieurs, cette coïncidence ne vous entr'ouvre-t-elle pas des horizons nouveaux, comme on dit au Palais.

— Tu ne prétends pas que le mari soit de connivence avec la femme : ils se détestent trop pour cela.

— Peuh! L'intérêt les rapproche...

— Voilà donc leur débâcle doublement conjurée. Car, vous n'ignorez pas, je suppose, que le beau-papa Dobouziez vend sa part dans l'exploitation de la fabrique et jusqu'à sa maison... Hé, Tolmoch, combien font les métalliques?

— Que nous cornez-vous là? Le père Dobouziez, ce rigide matois, ce « tirez-vous de là comme vous pourrez! » se sacrifier pour un autre! pour un Béjard!

— Ah ça, vous tombez donc tous de la lune... On ne parle que de cette liquidation depuis ce matin, sur le tramway, au port, dans les bureaux...

— Daelmans-Deynze devient propriétaire de l'usine. Le père Saint-Fardier aussi, abandonne la fabrication des bougies. Il lâche le beau-père pour commanditer le gendre... A propos De Maes, je vous prends vos Consolidés à ferme...

— Dobouziez n'en reste pas moins directeur, aux appointements d'un ministre, m'affirmait à l'instant le caissier de la fabrique.

— Deux mots, Monsieur De Zater, au sujet des huiles. Faut-il acheter ou vendre?

— Vendre! Que vous êtes jeune, Tobiel! Télégraphiez sans retard à Marseille et emparez vous de tout ce qui reste encore sur le marché...

— Ecco l'opération des cafés. J'expédie par le *Feldmarschall* deux cents balles Java à Brand frères, de Hambourg, et, en même temps, je charge mon commissionnaire d'acheter avec le produit, une partie de cuirs...

— Messieurs, j'ai bien l'honneur... De Zater, je suis le vôtre... Vous parliez du grrr... and désintéressement de Dobouziez...

— Non, cela me passe! On n'est pas honnête à ce point!

— Honnête! ricane Brullekens, le maniaque qui fait décapier chaque matin son argent de poche. C'est un autre mot, que vous diriez, vous, hé Fuchskopf?

— Ce Talmans-Teince, angore un orichinal, un ardiste... *Dummes Zeug! Lauter Schweinerei! Bettlern!* Oui, té mentiants!

— Toujours explicites ces Teutons!... Mais, De Zater, pour en revenir à Lucrèce et à son rastaquouère.....

— Qu'est-ce donc cette affaire de cartouches ?

— Pour le moins, un vol de grand chemin....

— Pas mal ! Mais je mets « cartouches » au pluriel et sans majuscule. Eh bien, voici : Béjard vient d'acheter à un dictateur chilien, par l'entremise du susdit Vera-Pinto et de compte à demi avec celui-ci, un solde de cinquante millions de cartouches, mises hors d'usage par suite de la réforme de l'armement. Il paraît que la digne paire d'amis s'est acquis ces munitions de rebut pour une croûte de pain... Or, ce malin de Béjard compte revendre séparément la poudre, le fulminate, le plomb et le cuivre qu'il retirera de ces cartouches, et réaliser de ce chef le joli bénéf de plus de cinq cents pour cent....

— Une opération de génie ! opinèrent avec autant d'admiration que d'envie tous ces monteurs de coups, constamment à l'affût des occasions de faire fortune du jour au lendemain.

Jamais ils n'auraient trouvé ce moyen-là, si simple, pourtant. Vrai, ce Béjard pouvait être une canaille, mais il était diantrement fort, et leur maître à tous !

— Toutefois, des difficultés se présentent, continua Brullekens. Le tout n'est pas d'amener jusqu'ici ce lot colossal de cartouches ; il s'agit de se mettre en règle avec la douane, puis, d'obtenir de la ville l'autorisation de décharger ces redoutables produits, représentant une affaire de deux cents à deux cent cinquante mille kilos de poudre, c'est-à-dire plus qu'il n'en faudrait pour faire sauter Anvers et son camp retranché... La régence hésite d'autant plus à assumer une responsabilité dans cette litigieuse affaire, que Bergmans, le vigilant et tonitruant agitateur, l'inconciliable ennemi de Béjard, ayant eu vent des manigances de celui-ci, ne cesse d'intimider notre magistrat et d'exciter contre Béjard et sa mirifique entreprise les terreurs et la colère des porte-faix du port qui n'ont pas encore oublié l'affaire des « élévateurs ». Aussi impopulaire qu'il soit, Béjard pare quelque peu les assauts du bouillant tribun en faisant miroiter aux yeux de cette population riveraine, généralement besoigneuse, la perspective du travail facile et lucratif que leur procurera son industrie.

« A la Ville, il promet d'extraire tous les jours mille kilos de poudre des cartouches, de manière à en finir au bout de neuf mois. De plus, il s'engage à fournir toutes les garanties et à se conformer à telles mesures de précaution que lui imposera l'autorité. Et vous verrez, — au fond, je le souhaite, car l'affaire est trop sublime ! — que ce diable d'homme aura raison des obstacles qu'on lui suscite et qu'il se moquera une fois de plus, de la ville, de la province, du gouvernement, des foudres de Bergmans et même du *vox populi !* »

Un mouvement qui se produisait de groupe en groupe vers l'entrée occidentale de la Bourse, jusqu'au quartier des couliissiers et des tripoteurs en effets publics, interrompit cet édifiant colloque. Les éclats d'une aigre contestation dominaient les psalmodies coutumières. La poussée et le vacarme devinrent tels que l'opulent Verbist, suprême amiral d'une flotte marchande de vingt navires, daigna s'enquérir auprès de son commis de la cause de cette perturbation.

— Claessens, que signifie.....

— Un escogriffe qu'on somme de payer ses différences, Monsieur. Une triste espèce à ce qu'on m'assure!

La face bouffie et adipeuse, blafarde comme un astre hydropique, sourit lugubrement, les épaules eurent un sinistre haussement et, en spectateur blasé sur ce genre d'exécutions et qui n'en était plus à compter les banqueroutes de ses contemporains, Verbist ne s'informa même pas du nom de l'agioteur indélicat, mais continua de se curer les dents le plus confortablement du monde.

C'était pourtant le bénin, le suave, l'unique Dupoissy que l'on prenait si vivement à partie! Le hasard voulait que le Sedanais s'abimât sans retour, le jour même où Béjard, son maître, son patron, doublait victorieusement le cap de la ruine.

La fréquentation de Béjard lui avait donné foi dans sa propre étoile. Ce satellite s'était cru planète. Ce volatile s'était pris pour un aigle et avait voulu voler de ses ailes.

Le jour où les bruits de l'imminente déconfiture de Béjard commencèrent à circuler, le prudent Dupoissy le lâcha avec la désinvolture d'un laquais.

Au temps de la prospérité de Béjard, Dupoissy s'était assuré de fortes commissions et lui qui n'avait jamais possédé un sou vaillant, dans sa patrie ou ailleurs, se trouva, un moment, à la tête d'un capital fort sérieux. Au lieu de s'établir et de se livrer, par exemple, au commerce des laines et des draps, « parties » dans lesquelles il se proclamait d'une compétence sans égale, il risqua tout son avoir dans des opérations aléatoires et de longue haleine. Tant que Béjard fut là, le tripoteur profitait de ses conseils et quittait la partie, sinon sans profit, du moins sans perte désastreuse. Mais, abandonné à sa propre initiative, il se fit complètement ratiboiser. Il en était arrivé à négliger les précautions les plus élémentaires; c'est à peine s'il s'enquérissait de l'état du marché. Persuadé de son génie, il spéculait indifféremment sur les changes, les métaux, les effets publics et les marchandises. Quelque temps il parvint à faire escompter ses effets et à continuer ses « marchés fermes »; puis, l'un après l'autre, les banquiers lui coupèrent le

crédit; enfin, à part quelques pigeons que dupaient sa mine confite et onctueuse, son accent papelard, son fleur de *respectability*, et qui, sur la foi de ses jérémiades, le considéraient comme une victime de Béjard, il n'y eut plus pour lui livrer leur signature que des flibustiers aussi mal cotés que lui.

Il paya même cher la longanimité dont il bénéficia tout un temps.

C'était précisément, à la Bourse, jour de grande liquidation. Le faiseur, à bout d'expédients, avait passé la matinée à battre les guichets de la place, sans trouver à emprunter quarante sous. Cela ne l'empêcha point de se présenter en Bourse, comme d'habitude, luisant, bichonné, bénisseur, tendant à tous ses mains chattemiteuses et feignant de ne pas s'apercevoir des rebuffades et des affronts. Avisant un de ses contractants sur lequel il avait tiré à boulets rouges, il l'aborda, la bouche en cœur, et se mit à l'entretenir d'une voix doucereuse et avec des gestes enveloppeurs, d'une opération superlificoquentieuse (il aimait ce mot) qui devait les enrichir tous les deux.

Il tombait mal cette fois.

— Je ne demande pas mieux que de traiter de nouveau avec vous, lui répondit le marchand, mais, auparavant, si vous le voulez bien, nous liquiderons cette petite affaire de la Rente française... Vous savez ce que je veux dire... Voilà trois mois que vous ajournez le règlement de cette bagatelle.....

Dupoissy ne cessa pas de sourire et se récria :

— Comment donc ! Mais volontiers, cher ami. Et même à la minute... Justement j'allais vous prier de passer ce soir chez moi... Si je vous parlais de cette nouvelle affaire, c'est parce qu'elle se rattache étroitement à celle que nous avons terminée ; — si étroitement, que nous pourrions les combiner, je dirai même les fusionner.....

— Pardon ! interrompit l'autre, il ne s'agit pas de tout cela. En voilà assez de vos combinaisons continues. Avant de m'embarquer avec vous dans d'autres entreprises, je désire connaître enfin la couleur de votre argent.....

— Monsieur Vlarding ! fit Dupoissy, jouant l'homme irréprochable outragé dans ses sentiments. « Monsieur Vlarding, mon bon ami ! »

— Ta ta ta ! Il n'y a pas de Vlarding et de bon ami qui tiennent ! Vous allez me payer recta deux mille francs en échange du reçu que voici.....

— Mais mon vieil ami, pareils procédés de votre part, après tant d'années de mutuelle confiance.....

— Trêve de protestations ! Je ne vous dis que ce mot : *pagare, pagare!*

— Lorsque je vous répète que je n'ai pas cet argent sur moi! gémit Dupoissy à voix basse, et, en pressant le bras de son interlocuteur : « De grâce, calmez-vous... On nous écoute! »

On commençait, en effet, à faire cercle autour d'eux. A l'ordinaire badauderie se joignait une curiosité maligne, l'attente d'une bagarre.

Mais plus Dupoissy essayait d'amadouer Vlarding, plus celui-ci criait :

— Pour la dernière fois, monsieur Dupoissy, êtes-vous disposé à me solder les deux mille francs ?

— Quand je les aurai ! laissa échapper le malheureux Dupoissy, perdant décidément la tramontane.

Vlarding bondit comme un chien flâtré.

— Comment dites-vous cela ? cria-t-il dans le visage du débiteur insolvable.

D'autres dupes faisaient chorus, à présent, avec Vlarding. C'était à qui réclamerait son dû.

— Payera ! Payera pas ! chantait la galerie, sur l'air des lampions, en se trémoussant, en trépignant de joie féroce.

— Messieurs, mes bons Messieurs, laissez-moi sortir, je vous en conjure !... Je suis citoyen français, Messieurs, j'en appelle au consul de mon pays... Messieurs, c'est une indignité...

— As-tu fini ? goguenardaient les jeunes Saint-Fardier. Haro sur le Français ! Haro sur l'homme de Sedan ! Ferme ta cassolette ! A la porte Badinguet !

Mais les créanciers s'échauffaient et le menaçaient du poing, du parapluie et de la canne. Vlarding venait de lui abattre le chapeau de la tête.

— Non, non ! Pas de violence ! intercédaient, hypocritement, la majorité des assistants. Faisons durer le plaisir !

Tremblant de peur, hagard, livide, la sueur et la pommade fondue lui décollant du front et des oreilles, le gros homme ne bougeait plus. Il embau-mait à outrance. Mais moins heureux que le putois, son odeur ne tenait pas ses ennemis à distance. Comment aurait-il échappé à leur coalition !

La consigne avait été donnée. On ne le frapperait pas, on se contenterait de le pousser. Le jeu avait des règles consacrées par de nombreux précédents. Plus d'un boursier malhonnête avait été exécuté de la sorte. Les mains enfoncées dans leurs poches, les bourreaux ne jouaient que des coudes, des genoux ou des reins. Ainsi les vagues ballottent et roulent longtemps le naufragé, et le harcèlent de toutes parts, et se le renvoient l'une à l'autre, en lui faisant le moins de mal possible :

Dupoissy était bien un homme à la mer !

Il virait de droite et de gauche, louvoyait quelque temps dans un même sens, puis courait des bordées fantastiques et désordonnées. A peine un flot de tortionnaires l'avait-il projeté dans une direction, qu'un autre flot le ramenait à son point de départ. D'autres fois il restait immobile, broyé entre deux courants de même force, presque réduit en bouillie, aux trois quarts époumonné. Les questionnaires les plus rapprochés de lui risquaient de partager son sort.

— Arrêtez! Pas si fort! criaient-ils à leurs camarades.

Une joie carnassière se repaissait de sa détresse. Un unique sentiment de cruauté confondait ces milliers de publicains, s'acharnant sur un joueur maladroit, ainsi que des collégiens sur leur souffre-douleur. Et comme toujours, les plus véreux, les plus obérés, prenaient à cette brimade la part la plus féroce.

Les millionnaires podagres se faisaient représenter à cette fête par leurs héritiers et leurs commis.

La police se tenait discrètement en observation. Tant qu'on n'endommageait pas la peau du patient et qu'on se bornait à le bousculer, elle n'avait pas mission d'intervenir. La tradition autorisait les négociants assemblés à châtier, dans cette mesure, le spéculateur de mauvaise foi.

Entre les arcades du premier étage, accoudés à la travée du promenoir, penchés sur cette véritable arène, les petits porteurs de dépêches jubilaient non sans éprouver quelque stupeur à la vue de ces personnages barbus et généralement compassés, s'émancipant comme des vauriens de leur âge; et l'envie les démangeait de descendre dans la piste pour participer à ce sport de haut goût. Mais outre que les placides « garde-ville » ne leur auraient pas assuré les mêmes immunités qu'aux boursiers, à la longue un sentiment de terreur et de pitié entraînait dans l'âme des gamins : ils regardaient encore, les yeux écarquillés, mais ils avaient cessé de rire.

Aucun des anciens amis du Sedanais, aucun des amphytrions qui le recevaient autrefois à leur table, n'accourait à sa rescousse. Les plus humains voyant la tournure critique que prenait l'altercation entre Dupoissy et ses créanciers, s'étaient prudemment esquivés de peur d'être mêlés à l'esclandre ou pour s'épargner la vue de ces scènes pénibles.

Pendant la tempête, une barque de pêche essaie d'enfiler le goulet du port. L'esquif a beau calculer son élan, chaque fois la barre l'entraîne à la dérive ou menace de le briser contre les estacades. La tourmente humaine leurrait ainsi le pitoyable Sedanais et ne le rapprochait d'une des portes de salut que pour le rejeter à l'intérieur et cela parfois en risquant de le fracasser contre les piliers.

Comme après bien des affres et bien des péripéties, une formidable impulsion le dirigeait pour la vingtième fois vers la sortie, un retardataire venant de la rue poussa la porte capitonnée.

— Tenez la porte ouverte, Béjard ! mugit en s'épongeant, Saint-Fardier père, qui s'était passionné pour ce jeu comme un étudiant d'Oxford à un match de foot-ball.

Ganté de frais, la taille prise dans un pardessus de coupe irréprochable, la boutonnière fleurie, plus superbe, plus maître de lui, plus dominateur que jamais, Béjard devina la situation et n'ayant plus rien de commun avec son ancien thuriféraire, tenant surtout à affirmer qu'il le répudiait sans merci, notre homme se prêta avec empressement à ce que la cohue attendait de lui.

S'effaçant contre la muraille, il tint la porte entrebâillée pour livrer passage à la victime. Son visage s'éclairait d'une joie satanique. Vrai, il était propre à présent, le patelin lâcheur !

De son côté, Dupoissy reconnut son ancien associé. Etre ainsi pilorié devant lui ! C'était là le coup de grâce, le dernier opprobre ! Franchement il ne méritait pas ce surcroît d'humiliation ! Il concentra tout ce qui lui restait de ressort, de flamme, d'énergie vitale, pour lancer au triomphateur un regard d'atroce rancune, quelque chose comme une imprécation muette. Le crapaud doit avoir de ces regards sous le sabot d'un maroufle. Béjard ne broncha pas sous ce fluide vindicatif. Rien n'était, au contraire, plus flatteur pour lui. Au moment où une suprême escousse accélérât l'essor du Français et où il filait avec la véhémence d'un projectile devant le député Béjard, celui-ci lui fit une révérence profonde de tabellion qui reconduit un visiteur considérable.

Le Dupoissy alla rouler comme un ballot avarié sur le pavé, entre les deux trottoirs. Béjard le vit se ramasser, s'épousseter, et se traîner, en longeant les murailles, avec des façons de limace.

Puis, lent et correct, sans s'occuper davantage de ce pagnote, le grand homme laissa retomber la porte et entra dans le temple où l'attendaient les félicitations et les hommages d'une tourbe prête à le traiter comme Dupoissy le jour où la Fortune cesserait de l'élire si manifestement pour son favori.

GEORGES EEKHOU.

DIALOGUE

*L'être d'ironie et de haine
Qui pour cible a choisi mon cœur,
De l'arc de sa bouche d'ébène
M'a décoché ce trait moqueur :*

*« Cet enfant tout en fleur d'enfance,
Divin de joie et de santé,
Qui t'adore sans méfiance,
Crédule en ta fausse bonté, —*

*— A son abandon simple et tendre,
Au doux velours des doux baisers
Que son sourire laisse prendre,
Que répondent tes sens blasés?*

*Que répondent tes lèvres lasses,
Veuves de tant de baisers morts,
Et qui bleussent de leurs glaces
Les lèvres fraîches que tu mords, —*

*Tes yeux, qui savent trop de choses
Pour s'être repus nuit et jour
De la pourriture des roses
Et des dégoûts des lits d'amour, —*

*Et ta mémoire, noire armoire
Où tous les espoirs sans espoir
Moisissent avec maint grimoire
En l'ennui de ton vain savoir?*

*— O âcres larmes! Pleurs funèbres!
Mes lourds sanglots ont répondu
A l'Inquisiteur des Ténèbres :
« Oui, tout mon bonheur est perdu.*

« Ruine! ma chair épuisée,
Les cantharides et l'alcool
L'ont brûlée et décomposée.
Mon amour sénile est un vol.

Mon âme jadis intrépide,
Drapeau chantant aux vents joyeux,
Pend, morne, trouée et sordide,
Sur mes os mous et carieux.

C'en est fait des parfums en flammes
Brûlant sur des bûchers de fleurs
Ces beaux yeux d'enfants et de femmes
Qu'enivraient ma joie et mes pleurs!

Mais, — ô démon qui me tortures! —
Fou de désir et de rancœur
Par de câlines impostures
J'ai fardé mon pauvre vieux cœur.

Et j'offre encor mes lèvres peintes,
Les feux calculés de mes yeux,
Mes mains et leurs feintes étreintes
Et mon doux parler captieux

A la rose Idole aurorale
Qui luit dans l'ennui de ma nuit,
A la Lumière triomphale
Qui me fortifie et m'instruit,

A la Vigueur, à la Jeunesse,
Dont la claire et chaude santé
Rayonne comme une promesse
Flamboyante d'éternité.

IWAN GILKIN.

L'AGONIE DES ESPRITS

A STÉPHANE MALLARMÉ.

L'Esprit.
Qui m'appelle ?
Faust.
Vision terrible !
(GŒTHE).



L'ancienne et la moderne sagesse illuminaient l'esprit de Rabbi Iéchiel, et il était docteur très grand, très subtil, expert en les arcanes les plus retirés, familier des idées les plus absconses. Ses persuasives paroles savaient dissiper les doutes tenaces et vaincre les sophismes retors. Il guérissait par les simples les maux charnels, et, le manteau pesant de l'erreur, il l'écartait par la mystérieuse vertu du Verbe.

L'abstinence et les cilices avaient épuré son âme ; sa volonté s'étant accrue de tout son dédain des apparences, il communiait avec les pures formes et les essences cachées. Dans le corps, il apercevait le flambeau psychique ; dans l'univers, il atteignait la matrice des choses ; dans l'espace infini, il approchait de Dieu. Tel un roi, traînant derrière lui le fastueux cortège des acclamations serves, tel il marchait, suivi de l'admiration des sages, qui venaient vers lui comme vers une source épanchant des eaux salutaires et bonnes.

Ayant reconnu que seules importaient de mystiques recherches, il dédaignait, le pouvant, d'éveiller les germes et de créer des fantômes transitoires. Aussi avait-il banni de sa demeure les alambics attestateurs d'alchimies puérides, et les vains creusets où l'or avait dormi. La haute chambre que fréquentaient les disciples était seulement garnie de manuscrits, de grimoires, d'abraxas, de sphères étranges, et, sur les murs, des nombres symboliques étaient inscrits.

Sa vie était simple, sa nourriture frugale. Il excluait de ses repas la viande, car, imbu de pratiques hébraïques, il redoutait le sang que l'âme avait sanctifié. Le matin, il vaguait par les champs, cueillant les herbes, agrestes guérisseuses ; quand tombait le crépuscule, sa demeure s'emplissait d'élèves inquiets de sa parole, il les conduisait, à travers des routes sûres aux éternelles vérités ; la nuit venue, il les accompagnait sur le seuil et, jusqu'à l'aurore, il méditait. S'il dormait, nul jamais ne le sut.

Un soir que les disciples étaient assemblés autour de lui, il les entretenait du maître le plus cher à son cœur, du Samien divin qui, retiré dans l'ancre, conquiert les réalités suprêmes, de Pythagore le très sage qui, chassé par les multitudes, vint mourir près de l'autel des Muses, volontairement.

Iéchiel commentait les aphorismes, que le pieux Lysis avait conservés, et clairement, vivant écho de l'ancestrale voix morte, il expliquait la Monade divine, la Dyade, univers créé, le Ternaire qui est l'être immuable uni à la matière changeante, et le Quaternaire, source de la nature impérissable. Et comme il venait de proférer la phrase dernière du livre, il s'arrêta, puis, machinalement la redit :

« Ainsi, quand tu auras abandonné les dépouilles mortelles, tu monteras dans l'air libre, tu deviendras un dieu, et, pour toi, la Mort perdra sa puissance. »

Un voile, subitement, avait chû sur lui, enveloppant de nuit sa raison lucide, et lui, qui savait forcer les plus récalcitrantes paroles à livrer les mystères enclos, lui, Iéchiel, ne comprit pas le sens caché sous les mots pourtant si limpides : « Quand tu auras abandonné *les dépouilles mortelles* ». Alors, d'un geste, il éloigna ceux qui l'entouraient et, resté seul, il se recueillit.

Les vocables prononcés, n'avaient pour lui que leur valeur sonore ; il en saisissait la stricte syntaxe, mais ils lui paraissaient dépouillés de leurs virtuelles qualités, et cependant, sous eux, il percevait confusément un symbole d'autant plus grave qu'il ne pouvait s'y hausser. Pourquoi Pythagore avait-il dit : « *les dépouilles mortelles* » et non : « *la dépouille mortelle* ».

Le désir du Rabbi s'excitait au pourchas du problème, et fidèle aux préceptes de l'école, afin de quérir l'abstruse signification, il mura ses sens à la clameur des ambiances.

Pour dompter la chair qui évoque les fantômes maléfiques, il observa le jeûne rigoureux ; pour délier l'âme, parfois rebelle aux sollicitations du rêve, il éloigna le sommeil, géniteur des larves obscènes, et, l'esprit tendu vers l'unique but, il s'absorba en son effort.

Un à un s'évanouirent les mirages, les fils du monde qui tentent les volontés indécises, et se dissipèrent les apparences. Nul bruit spécieux ne résonna aux oreilles de Iéchiel, nulle insidieuse forme ne requit ses prunelles : il s'enfonça dans l'air lumineux, peuplé des silencieuses ondulations claires, émanées de son vouloir. Le soir du troisième jour, comme les lueurs crépusculaires apaisaient encore les assaillantes rumeurs, les ondes fugaces s'immobilisèrent, leurs courbes s'unirent en linéaments confus qui,

peu à peu, se précisèrent, et lentement, le songeur vit surgir devant lui son astrale semblance. Comme un reflux dernier, un souvenir flotta encore, Iéchiel se rémembra Zoroastrés rencontrant son ombre aux jardins de l'Iran, et, sans terreur, il attendit.

Le fantôme éploya sa main vers celui dont il naissait et parla. Il semblait au Rabbi que la voix sortait de sa propre bouche et que cependant elle venait vers lui.

« Par la puissance des gestes évocatoires, par la force des pensées constantes, tu m'as chassé hors de toi, et de ton maître tu as fait ton esclave. Pour ce que tu veux savoir, je viens. Interroge, et strictement je te dirai la chose. Mais ne t'égare pas en d'autres demandes, car je sortis de l'ombre à ton vœu propice, seulement pour satisfaire à ta pertinace requête. »

Et Iéchiel, à la question posée, entendit s'émouvoir au fond de lui-même les fatidiques vers du sage dont il n'avait pas atteint l'incluse compréhension.

« Ainsi, quand tu auras abandonné *les dépouilles mortelles*, tu monteras dans l'air libre, tu deviendras un dieu, et, pour toi, la Mort perdra sa puissance. »

« Viens, proféra l'Esprit, je serai ton guide ; tu vas voir les Réalités, et ce qui se dévoilera devant tes regards, un seul homme, jadis, le vit : Er l'Arménien, rappelé du Hadés. »

Le Rabbi sentit ses os se distendre et sa chair s'affaïsser comme une loque ; les murs lui semblèrent s'ouvrir, ses prunelles s'élargirent, et, par les yeux de son Double, il vit.

Il vit la terre attristée des agonies, lourde des morts amoncelés. La clameur des râles derniers, la détresse des ultimes soupirs, parvinrent à ses oreilles en un tumulte de terreurs et de regrets, que parfois dominait le chœur trémulant des espérances atteintes. Et, des cadavres gisants, essoiraient des formes nouvelles, emprisonnant les âmes dans une matière plus subtile et plus pure. Vers les cieux, les formes montaient en laissant choir sur le sol souillé une chape de silence, un silence annonciateur des destinées révolues. Iéchiel les suivit, porté par l'Esprit.

Un souffle flottait dont tressaillait l'air ; il aspirait les êtres nés à des lumières inconnues, et que l'intensité de leur désir poussait. Les volontés ascendantes s'éveillèrent, les hymnes jaculatoires latentes en elles s'épanouirent, Iéchiel entendit les chants :

« La Mort n'est pas, ressuscitons. Vers la Sagesse, vers le Flambeau, vers la suprême Face, vers la splendeur de l'Incréé, nous allons. Il nous appelle, le Seigneur trois fois saint ; il nous attire, Celui qui est. Qu'il soit béni, Celui qui fut et qui sera. »

Les syllabes glorificatrices purifiaient l'espace, et les démons accroupis au seuil des pourpris sidéraux s'enfuyaient. Très haut, à l'orient, flamboyaient des clartés ineffables, et le Rabbi perçut une voix qui tombait :

« Dans la maison de mon père, il y a beaucoup de demeures. »

« Voici la première, murmura l'Esprit, c'est celle-là que, par le pouvoir de ses maléfices, Montanus fit apparaître au dessus de Pepuze. Il la nommait la Jérusalem céleste. »

Devant Iéchiel une ville se dressa, confuse et pâle. Elle était enrichie de palais fantômatiques, bâtis avec des matériaux ignorés des hommes. Les soubassements des murs étaient faits d'une pierre étrange, translucide, d'une couleur hyaline où, par instants, passaient brusquement les remous de teintes plus sombres, comme ces nuées noires qui attristent encore les zéniths hibernaux. Les colonnes dont s'ornaient les façades étaient taillées dans un marbre particulier, donnant une impression de mollesse tentatrice. Le Rabbi se sentait incité par les fûts cannelés qui s'incurvaient à son approche. Les avenues que bordaient ces palais, se prolongeaient à l'infini et se perdaient dans des brumes profondes, poudroyantes d'or; elles étaient pavées de larges dalles à la coloration terne et changeante, qui s'infléchissaient sous le regard de Iéchiel, et ses pieds, en les frôlant, percevaient une indéfinissable sensation : il croyait marcher sur des roses desséchées et qui, cependant, n'auraient pas perdu leur moiteur. Ça et là de hautes tours s'érigeaient, dont le faite se nimait de brouillards violâtres.

Une foule innombrable animait cette cité de rêve, les êtres qui la composaient appartenaient à tous les peuples, à toutes les races, mais les différences qui les caractérisaient sur la terre, leur antérieur habitacle, étaient désormais moins saillantes, car la Mort les avait délivrés des molécules les plus grossières et les plus sujettes aux passagères altérations. Iéchiel observa que ceux-là, entrés avec lui, avaient cessé de psalmodier leurs cantiques, en franchissant les portes, et, pour eux, la conscience d'une ascension vers l'Immuable, avait subitement disparu. Cette multitude s'agitait, comme jadis elle s'agita aux cycles éphémères ; de semblables passions l'animaient, et si ces passions s'étaient épurées, elles n'avaient pas déçu. Pour la seconde fois, l'Esprit dit au Rabbi.

« Vois! »

Iéchiel vit. Il vit que la douleur était toujours vivace, et que se perpétuaient les souffrances. Pourtant, plus calmes étaient les agonies des habitants de la ville immense — car l'effort s'atténuait à se libérer des liens moins rigides. — Iéchiel n'entendit pas les sanglots ouïs autrefois, les plaintes s'étaient sublimées, — l'aperception étant plus nette des bonheurs

futurs — la ferveur des espérances s'était magnifiée du mépris des leurres charnels. Et de ces êtres qu'avait frappés la Mort, inévitable souveraine, s'évadaient d'autres enveloppes geolières d'âmes. Ces renaissantes forces, bruissantes de rythmes, agitées d'harmonies propitiatoires, s'élevaient vers de plus hautains empyrées. Encore, Iéchiel les suivit.

L'air que les puissances attractives pénétraient, s'émouvait d'une extase naissante, des ondes sonores s'agrégeaient en de vaporeux concerts; des tourbillons diaprés d'or, développaient leurs mélodieuses spirales, une poussière d'astre imprégnait les espaces. Des psaumes s'élançaient :

« Du fardeau passionnel nos épaules sont moins lourdes, Seigneur trois fois béni, Maître trois fois sanctifié. Plus légers, à travers l'éther qu'anime ta présence, nous nous élevons. Toi qui enchaînes, toi qui délies, en toi s'exalte notre espoir. Père très bon, sois-nous propice; toi qui créas le repentir efficace, quand nos moelles misérables avaient engendré le péché, Dieu saint, rédime nous, toi la Sagesse. »

Plus impérative, la Voix annonça :

« Dans la maison de mon père, il y a beaucoup de demeures. »

Et de nouveau, à l'invocation évangélique, se profilèrent les silhouettes brumeuses d'une cité :

« La seconde, balbutia l'Esprit; Origène la pressentit. »

Par des places et des carrefours incertains, que nacrait une floconneuse atmosphère, Iéchiel déambula, retrouvant les compagnons pris aux régions délaissées, les compagnons dont s'abolissait la suprême intelligence, un instant conquise. Il se mêla à ces survivants, ignorants de leur survie. Il retrouva les angoisses antiques, les fatidiques désespoirs, les affres perpétuelles, et toujours la Mort triomphatrice, aux mains victorieuses, faisant des corps déchus éclore des carcères nouvelles. A la conquête de plus sereines altitudes, le Rabbi montait.

Il allait sans trêve, d'un plus rapide essor après chaque halte, car le troupeau des élus, plus hâtifs à mesure que s'allégeait l'oppressive chape matérielle, l'entraînait.

Les pouvoirs hostiles s'atténuaient, et s'évanouissaient les signes ennemis. Des vibrations lustrales parcouraient l'Etendue; de rythmiques lueurs propageaient leurs volutes; les cantiques psalmodiés s'alternaient en répons.

— « Dieu juste, pour nous punir tu fis la Chair.

— « Dieu bon, pour racheter tu créas la Mort.

— « La Mort est l'auxiliaire de ta clémence.

— « Elle est le gage de ta bonté. »

Aux plaines sans limites, les villes fleurissaient, fleurs de songe, translucides et blanches, d'une blancheur qu'un grandissant silence aggravait.

Elles récelaient un peuple d'ombres : reflets pâlis des plastiques humaines; mirages effacés des carnations, persistances [indécises des beautés et des chevelures, obstinations des larmes et des sourires affaiblis. Et ces villes se multipliaient innombrables, comme innombrables sont les stellaires gemmes, et le Rabbi, en son être, demanda :

« Jusqu'où vont-elles ? »

« A l'Infini, promulgua l'Esprit, et cependant elles finissent, puisque les âmes ont un but : écoute les âmes.

Hors leurs prisons, les âmes égrenaient des prières. A peine, maintenant, Iéchiel entendait-il, — le son ne retentissait plus, il s'infiltrait, ainsi un flot imbibe l'argile. —

« Tu es la Source, tu nous attends. L'Unique est en nous, nous faisons l'Unique. Le Nombre se résout, le Genre disparaît, le Multiple devient l'Un. Nous naissons, la Mort défaille. Nous aspirons à l'Eternel. Nous allons être dans l'Absolu. »

Les fluides irradiaient. Des flamboiements éclataient en parfums, s'affirmaient en mélodies; de magnétiques effluves vibraient qui se résolvaient en aromes, en étincelles sillantes; des vagues lumineuses s'accumulaient, elles s'épandaient en nappes sonores, elles se courbaient en cassolettes instillant les amomes et les myrrhes. Des corolles s'ouvraient, striées d'argent, veinées de cinabre, des pistils avides se mouvaient vers elles, ils s'unissaient, semant des pollens dont s'ambrait l'air. Bientôt, Iéchiel connut que ces apparences dernières se dissolvaient. Les formes disparurent, d'impalpables atomes s'agitèrent parmi les clartés persistantes; puis nul heurt d'éclair, nul épars importun, ne vint rompre l'opaline mer radieuse; les murmures et les bruits qui subsistaient se fondirent dans la respiration universelle, et seul, l'Invisible anima l'Ether.

« Voici les parvis que tu ne peux franchir, attesta l'Esprit. Ici, tes paupières doivent sceller tes yeux, tes oreilles se doivent clore. L'Essence, qui est proche, un jour tu la pénétreras, tu réaliseras l'union impérissable. L'heure est lointaine, elle sera; tes liens t'appellent et m'appellent, tu as vu, tu as entendu; ton guide t'abandonne. »

Dans la chair du Rabbi se résorba le Double, et Iéchiel s'éveilla illuminé par le souffle divin. Il reprit le livre laissé à la page ouverte, et lentement, il relut :

« Ainsi, quand tu auras abandonné *les dépouilles mortelles*, tu monteras dans l'air libre, tu deviendras un dieu, et, pour toi, la Mort perdra sa puissance. »

Mais, dès lors, il comprenait la Parole.

BERNARD LAZARE.

DÉDICACES

A M. le D^r CHAUFFART.

*Le poète n'est parbleu pas ce que l'on croit :
Il n'a que quand il veut toutes les ignorances,
Sans trop d'âpres verdeurs ou de préjugés rances,
Et parfois même il sent profond et juge droit.*

*Son regard va, cruel et précis comme un doigt
Et sa tête, qui sait mûrir les apparences,
Taisant soudain ses bruits de peurs et d'espérances
Voit terriblement clair à ce qu'autrui lui doit;*

*Non! son cœur, proie intarissable à l'infortune!
Non! sa tête, après tout, auguste — et cœtera,
Où dès lors pour beaucoup s'amasse une rancune*

*Qui s'assouvira bien, advienne que pourra...
Mais, — ô fraîcheur! envers d'aucuns elle recense,
Et réserve, à tout prix, quelle reconnaissance!*

PAUL VERLAINE.

Paris, hôpital Broussais, gbre 90.

BALLADE DES DOUX VENANTS

Mon Ame, les vois-tu venir?

*Ce sont tes frères les Espoirs
Qui heurtaient à la porte au travers de la haie,
Les doux venants de l'aube gaie,
Les favoris de la Belle Dame de Tyr
Les Amants de la Dame folle et gaie
Qui s'accoudait au balcon pour les voir
Comme ils passaient par la roseraie
Avec de si doux yeux à nul ne leur mentir. .*

Mon Ame les vois-tu venir?

*Ce sont tes frères les Désirs
Avec leurs faces impérieuses et suppliantes
Et leurs guirlandes d'amaranthes
Et de soucis et leurs riantes
Lèvres qui pleureraient vite
A quelque dur déni d'un Destin obstiné.
Tu sais où leurs regards jadis t'ont conduite
Pauvre Ame en qui le soir, comme une autre Ame, est né!*

Pauvre Ame les vois-tu venir?

*Ce sont tes frères les Souvenirs,
Ils marchent sur des feuilles mortes
Et portent des miroirs où leurs faces pâles
Se confrontent à d'autres faces — les mêmes — et plus pâles
Ils savent tous les coins des vieux jardins et les ombres
Et les clefs de toutes les portes
Et l'âtre doux en reflet aux dalles
Et la maison filiale d'âieules graves
Et d'autres qui teillaient le chanvre sur les portes
Auprès de celles qui sont mortes...*

Pauvre Ame, les vois-tu revenir,

*Espoirs, Désirs et Souvenirs
Ces doux frères que te ramène
Une amertume bue à la même Fontaine.*

*Vois tous les bois sont morts au large de la tour triste
Qui plonge aux marais noirs ses murs que verdit l'eau!
Ton diadème est lourd d'une antique améthyste
Et tes cheveux d'or lisse échappent du bandeau
Et ta robe s'efface en chimères fanées.*

Le vent qu'elles plus las te chante les Années!

*Regarde les voici qui viennent
Une à une, les anciennes,
Et du plus loin qu'il te souviennent...*

Pauvre Ame!

Ombre de la Tour morne aux murs d'obsidiane.

HENRI DE RÉGNIER.

AU TOMBEAU D'HÉLÈNE

(FRAGMENT)

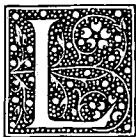
*Loin par le blanc verger de nuit
Fleuri de rires embaumés,
Emmi l'herbe lunaire qui frissonne,
Sous la bonne brise, la sente est bonne
Où mon cœur te suit
— Ah! mon cœur s'étonne :
Quel amour tu commets.*

*Hors d'hier nous sommes venus,
D'un rire qui meurt en désirs inconnus
D'une joie éparpillée en pétales,
Hors des douleurs qui sont fatales
— Et mon âme est là sous tes doux pieds nus —
Quel amour tu commets!*

*L'ombre est sur moi; vois-tu clair de tes yeux,
Aux sages regards de folie embrumés?
Où mène le choix de ton caprice auguste
Et saint et prescient et juste?
Mais tu sais, en ton rire mystérieux
Et la clarté de tes longs doux yeux,
Quel amour tu commets.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

MENUS PROPOS



La femme est plus près de Dieu que l'homme. De tous les êtres que nous connaissons, la femme semble l'être le plus près de Dieu. Elle est peut-être plus récente que l'homme; c'est un être nouveau. Une vieille femme est aussi jeune qu'un enfant. La femme a plus de raison et moins d'intelligence que l'homme. Elle ne voit rien isolément. En tout objet, elle semble voir, à son insu, les relations éter-

nelles de l'objet, plus exactement que l'objet lui-même. Tout ce qu'elle voit, elle le voit à la fois dans trois mondes. Tous ses sens sont mystiques. Elle aperçoit nos destinées dans son choix. Il est bien possible, d'ailleurs, que nos destinées et nos femmes soient des sœurs discrètes sorties, la main dans la main, de la même maison. Il n'est pas dit qu'il n'y ait pas un malheur éternel au fond de certaines de ses répulsions. Elle a de mystérieuses terreurs qui ne s'expliqueront que plus tard. Elle s'ignore moins que nous, mais elle ne se sait qu'à son insu. Elle n'a jamais parlé jusqu'ici ; elle ne s'est peut-être jamais parlé à elle-même. Qu'arrivera-t-il le jour où elle dira son dernier mot ? — En attendant, elle nous échappe comme le temps ; mais elle semble ajouter un sens secret aux paroles qu'elle répète : écoutez une femme dans l'obscurité. Au fond d'elle-même elle ne se trompe jamais ; elle est cependant, plus que l'homme, encline à tromper Dieu, et ceci est presque inexplicable. Quelle sera l'attitude de Dieu devant la femme, et de la femme devant Dieu ? L'interprétation inconsciente des lois divines diverge étrangement selon les sexes. L'un voit peut-être l'envers de ces textes secrets et l'autre l'endroit. Il se peut, d'ailleurs, que le sens des mots et des phrases ait plus d'un sexe. L'attitude de la femme devant l'Éternité est déjà très différente de la nôtre. L'homme ne peut en avoir une idée qu'en certains moments extraordinaires de sa vie. Il y a des *sous-entendus* introuvables entre la femme et la mort, par exemple. Elle ne meurt pas comme nous, elle meurt comme les animaux et les petits enfants. Il y a là une entente dont nous sommes exclus. Elle a l'air de savoir où elle va ; ils ont l'air de savoir où ils vont. Elle est plus triste et moins inquiète que l'homme. Celui-ci vit peut-être dans la Justice ; celle-là dans l'Indulgence. Il faut être gravement malade pour être sur le point de comprendre la femme. Rien n'est plus semblable à la femme qu'un mourant ; et l'homme, sur son lit de mort, est plus près que jamais de la femme.

* * *

La Raison est plus noire que l'Intelligence.

* * *

L'Événement, qui n'est pas l'esclave de notre destinée, est un étranger que nous avons embrassé par erreur, en croyant embrasser un ami. Il ne venait pas à notre rencontre. Au moment de notre naissance, les événements de notre vie sont lâchés, loin de nous, comme un vol de pigeons, voyageurs. Ils s'en reviennent au colombier jusqu'au moment de la mort. Qu'advient-il de ceux qui ne nous retrouvent plus ? de ceux que l'ennemi

tue en route et de ceux qui arrivent trop tard? Ces derniers cherchent-ils la demeure de nos enfants? Il y a peut-être des événements infidèles et parjures. Mais malheur à l'homme qui ne se trouve pas au rendez-vous de l'événement!

*
* *

Le Symbole est l'Allégorie organique et intérieure; il a ses racines dans les ténèbres. L'Allégorie est le Symbole extérieur; elle a ses racines dans la lumière, mais sa cime est stérile et flétrie. L'Allégorie est un grand arbre mort; il empoisonne le paysage. L'Allégorie est interprétée par l'Intelligence; le Symbole est interprété par la Raison.

*
* *

Les quatre saisons sont quatre pensées régulières de la Terre; ce sont peut-être les seules que nous ayons comprises jusqu'ici.

*
* *

Il n'est pas dit que les maladies ne soient pas les poèmes divers et authentiques de la chair. Il y a peut-être d'étranges et mystérieux rapports entre les maladies et la musique, entre les maladies et les mathématiques.

*
* *

Une foule, uniquement composée d'hommes, semble toujours négative. Jetez une grande vérité dans une foule d'hommes; elle sera traitée comme une étrangère. Jetez une grande vérité dans une foule de femmes; elle sera probablement accueillie comme un enfant. Je doute qu'une assemblée de femmes puisse se tromper, au sens éternel du mot. Jetez un mensonge dans une foule d'hommes; s'il est assez bas ils le découvriront. Jetez un mensonge dans une foule de femmes; s'il est assez haut, elles l'apercevront, en silence.

*
* *

Les enfants apportent les dernières nouvelles de l'Eternité. Ils ont le dernier mot d'ordre. En moins d'une demi-heure, tout homme devient grave aux côtés d'un enfant. Il arrive, d'ailleurs, des choses extraordinaires à tout être qui vit dans l'intimité des enfants.

*
* *

Il est remarquable que les mathématiques, seules entre toutes les sciences, n'aient pas comme l'astronomie, la chimie, etc., une science soi-disant

morte qui leur corresponde. Ne pouvaient-elles être plus mystérieuses et plus rêveuses? — A moins que la musique ne soit aux mathématiques ce que l'astrologie est à l'astronomie, l'alchimie à la chimie, l'art de tirer des présages des entrailles à l'anatomie, etc. Ou bien les mathématiques seront-elles la science morte de l'avenir?

* * *

Il se peut que les maladies, le sommeil et la mort soient des fêtes profondes, mystérieuses et incomprises de la chair.

* * *

Il est probable que toute âme se développe également dans la vie. La seule différence qu'il y a entre le sage et les autres hommes, c'est que chez le sage, ce développement n'a pas lieu entièrement à son insu. Il se peut que le dernier idiot de l'asile, s'il meurt en un âge avancé, éprouve au moment de la mort, un étonnement immense en s'apercevant subitement qu'il possède une âme plus admirable et plus haute que celle du plus grand poète mort avant la vieillesse. L'âme est une plante qui croît peut être aussi bien dans l'obscurité, l'abandon, le froid, la misère et le mystère, que dans les serres où la cultivent avec tant de soins les savants et les penseurs.

* * *

Ne pourrait-il y avoir une science qui serait au Temps ce que la géométrie est à l'Espace?

* * *

Le visage de l'homme n'est que la coïncidence du passé et de l'avenir sur un être ; toute la substance du visage n'est que du passé et de l'avenir.

* * *

Nous ne pouvons comprendre pourquoi les enfants portent la peine des crimes de leurs pères; et cela nous semble injuste. Mais savons-nous si nous n'étions pas efficacement présents au moment de ce crime? Savons-nous si la résolution de notre aïeul n'était pas la somme de nos mille résolutions invisibles? Savons-nous si son acte n'était pas la traduction de nos innombrables pensées unanimes? Le père est-il autre chose que l'organe momentanément d'une multitude d'êtres à venir? — Ces êtres existent déjà, pensent déjà, aiment déjà, agissent déjà, choisissent peut-être leur mère; mais nos

yeux ne voient que leur mandataire responsable. L'homme n'est que le mandataire provisoire du passé et de l'avenir; et c'est pourquoi il est possible que l'homme qui meurt vierge ait une identité supérieure. Qui me dira la part que j'ai prise au péché d'Adam, au crucifiement de Jésus-Christ, à la découverte de l'Amérique? Ne sont-ce peut-être pas mes petits cris étouffés sous le poids de deux mille années, qui ont déterminé Pilate à se laver les mains? N'est-ce pas ma voix prépondérante qui décida Luther ou Cromwell? Qui me dira si cet enfant mort-né n'a pas bouleversé le monde plus profondément que Napoléon? Quand je suis ici; quand j'agis ici; je n'agis pas pour mon propre compte; et c'est pourquoi il y a en moi tant de choses *dont je ne puis me rendre compte*; mais dont d'autres se rendront compte et dont je leur rendrai compte. Je suis aux mains de ceux qui ne sont pas nés, comme le clairon est, aux mains du soldat, interprète et signe d'une puissante présence et d'une innombrable volonté. Les hommes ne sont que les ambassadeurs successifs de nous-mêmes et peut-être agissons-nous plus efficacement et plus personnellement lorsque nous sommes représentés que lorsque nous représentons.

* * *

Ce qu'il y a de plus étrange en l'homme, c'est sa sagesse occulte. En tout ce qu'il dit, il dit autre chose que ce qu'il dit; en tout ce qu'il lit, il lit autre chose que ce qu'il lit; en tout ce qu'il fait, il fait autre chose que ce qu'il fait; et lorsqu'il prie, il fait autre chose que sa prière. Toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses pensées, toutes ses prières, ont des sœurs étranges et lumineuses, qu'il n'a jamais vues, mais auxquelles il pense toujours. Il agit toute sa vie, comme on agit dans une maison où il y a eu une mort subite et suspecte. On ne parle pas de l'événement, mais on ne pense qu'à l'événement. On n'agit pas ostensiblement en vue de l'événement, mais toutes les actions, tous les préparatifs tournent autour de l'événement. On ne parle que de choses insignifiantes, et l'on sait que ce que l'on dit ne se rapporte pas à ce que l'on dit. Deux hommes qui se parlent, ne parlent pas de ce qu'ils disent. On parle aux autres comme on parle à un honnête homme dont le père est mort sur l'échafaud. Ce que je fais ne se rapporte pas à ce que je fais; et j'ai toute ma vie le visage d'un homme qui s'applique à construire un jouet pour un enfant, mais qui a d'autres affaires. Tout homme sent qu'il a ce visage, même pendant qu'il rêve, car il est bien plus profond que son rêve. Ce visage est l'*archétype* de l'homme. La vie est très hagarde. On vit ainsi sur un énorme *sous-entendu*, et il semble que l'on sache au fond de soi, que les poètes, les prophètes et les

sages qui venaient annoncer qu'ils allaient parler exclusivement de ce *sous-entendu* et l'expliquer; n'y ont même pas fait allusion. Et on lit leurs explications, en retrouvant, sous ces explications, à la même place, le même *sous-entendu*. Et l'on n'agit que d'après ce *sous-entendu*; et l'on a envers eux l'approbation et la reconnaissance passives qu'on a envers ceux qui ne parlent pas de corde dans la maison d'un pendu. Mais le plus étrange, c'est qu'il semble, à certains moments, que ce *sous-entendu ne soit pas exactement le même* chez l'homme et chez la femme.

MAURICE MAETERLINCK.

UN SOIR

*Sous ce funèbre ciel de pierre,
Voûté d'ébène et de métaux,
Voici se taire les marteaux
Et s'illustrer la nuit plénière
Voici se taire les marteaux
Qui l'ont bâtie avec splendeur
Dans le cristal et la lumière.*

*Tel qu'un morceau de gel sculpté,
Immensément morte, la lune,
Sans cloche au loin, ni sans aucune
Nuée autour de sa clarté,
Parée en son grand cercueil d'or
Descend les escaliers du Nord.*

*Le cortège vierge et placide
Reflète son voyage astral
Dans les miroirs d'un lac lustral
Et d'une plage translucide
Reflète son voyage astral
Vers les dalles et les tombeaux
D'une chapelle de flambeaux.*

*Sous ce ciel fixe de lagune
Orné d'ébène et de métaux,
Voici se taire les marteaux
Et l'enclume du clair de lune,
Voici se taire les marteaux
Qui ont bâti dans la splendeur
Les funérailles de la lune.*

EMILE VERHAEREN.

A LA SEULE

*Je t'aimais et les dieux ont dénoué nos bras
Et nous vivons à la dérive, au cours des heures,
Et je ne t'entends plus quand tu ris ou tu pleures :
Mais je viendrai vers toi quand tu m'appelleras.*

*A la dérive! des palais au bord des fleuves,
D'impérieuses voix me hèlent, dans la nuit
Et par les aubes; mais qu'importe? l'eau s'enfuit
Et je ferme les yeux aux chevelures veuves.*

*Je sais; l'hôtellerie est pleine de buveurs :
Au mur pend la lambrusque et la rose trémière
Et les raisins nourris d'aurore et de lumière
Versent le vieux soleil dans les cerveaux rêveurs.*

*Je sais; les baladins, les joueuses de lyre
Et les masques d'amour y glissent dans le soir
Et la terrasse est vide où je pourrais m'asseoir :
Je n'aborderai pas aux perrons de porphyre,*

*Nulle reine en manteau de pourpre et d'argent clair
Ne tendra sur le seuil ses lèvres vers ma bouche;
Voiles noires, carène noire, ombre farouche,
La galère où je suis s'en va jusqu'à la mer*

*Et je m'endormirai parmi les vagues vertes,
Parmi les mornes flots sans borne, à moins qu'un jour,
Sur une rive heureuse, au sommet d'une tour
Dominant la vallée et les terres désertes,*

*Tu ne paraisses dans ta robe de soleil
Et tu ne m'offres en un geste qui pardonne
Tes cheveux éployés plus riches que l'automne
Et les baisers anciens plus doux que le sommeil.*

PIERRE QUILLARD.

MIRAGES

*Que cherchent tes lèvres aux nuits
De mes seins, parmi les feuillages
Et les fleurs closes où Je suis,
Enfant, qu'altèrent mes mirages?*

*De quelle étrange profondeur,
Stérile et d'or quand je sommeille,
Mon âme, inutile splendeur,
Au fond de tes lèvres s'éveille!*

*Scintillements du Paradis!
La nébuleuse et trouble voie
Qu'ils te découvrent, attiédís
En des flots d'ombres et de soie.*

*Entre mes voiles de matin,
Mes roses et mes mains défaites,
Au seuil de ce royal destin,
Avec tes prières muettes,*

*O toi qui viens à mon insu,
Seule me surprendre avant l'heure,
Enfant, dont je n'ai pas déçu
La soif d'une essence meilleure;*

*Qui me cherches en ces apprêts
De fiancée, avant l'aurore,
Pâle de mes bonheurs secrets,
Belle de n'être pas encore;*

*Qu'en elles ainsi, quelque jour,
Sous la forme de ces corolles
Virginales, d'un vain amour
Eclosent de blanches paroles,*

*S'entrelaçant en un jardin
De fleurs sans parfums et sans sève,
— Mais où sera l'Ange soudain
Que tu demandes à mon rêve.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

PROSES LYRIQUES

A MON AMI ROMAIN GOFFIN.

I. — DIABLERIE



Je prolongeai encore ma promenade dans les allées royales du Parc, m'éjouissant, ainsi qu'à la nouveauté d'un bonheur imprévu, au bruit de la neige froissée sous mon pied, aux rayons fantômaux du soleil pâle, attardés parmi les platanes grêles et qui les silhouettaient en arborisations délicates et scintillantes sur le gris évanoui du firmament.

Las, à la fin, j'allais rentrer, lorsqu'au détour de la grille, cet excentrique et un peu répulsif artiste survenant, après quelques préliminaires paroles quelconques, m'empoigna familièrement le bras et me força à rebrousser chemin. Malgré la contrainte hérissée où me mettait, comme toujours, ce voisinage, je condescendis à son désir, car il marchait d'un pas si mou, l'air si minable et moribond, que je me fis scrupule de l'abandonner à lui-même.

Après quelques tours silencieux le long de l'asphalte, il me sembla, chose

étrange, voir mon compagnon se fortifier, pour ainsi dire, du crépuscule peu à peu descendu : Il avançait d'une allure rapide, à cette heure, plus libre et même martiale ; sa débilité se virilisait et je remarquais, soudain, — à cause des ténèbres, absolues alors, — que sa voix, imperceptible tantôt et craintive, était montée, maintenant, à un diapason éclatant et presque inusité.

— Allons chez moi, vociféra-t-il, d'un ton impératif, nous y trouverons, outre des boissons peu communes, *du feu et de la LUMIÈRE* !

Je souhaitais quitter cet être violent et bizarre, — (mon antipathie s'avivait de ses gesticulations) — mais, à mon tour, je me trouvai de volonté lâche et défaillante, et à sa merci.

Tout l'attendait, en effet, chez lui ; un effréné feu de bûches flambait puissamment et la lampe inondait jusqu'aux recoins des plinthes, de ses fixes clartés froides. La table sculptée, d'un style tourmenté et pénible, supportait deux flacons, d'un lourd et fauve cristal, torangulaires, où des liquides denses, aux colorations exaspérées, sommeillaient. Ebloui par cette orgie pyrique, étourdi, aussi, des volubiles discours de mon hôte, martelés avec des intonations indubitables, adéquates au mauvais goût de ces illuminations, — découragé, je parcourais la salle, en combinant d'habiles prétextes, à peu près polis, de m'esquiver.

La nudité des murailles se revêtait seulement de tentures d'une profonde pourpre sombre, que le caprice dément de l'enlumineur avait historiées de vénéneuses fleurs turgides, lancéolées et vernies et qui, aux intermittentes et subites coruscations du foyer, saignaient une gomme toxique et luisante. Quelque chose, pourtant, inexplicable et disproportionné, me gênait ; l'indéfinie sensation de telle évidente dissonance architecturale qui, dans mon impuissance à me la préciser, me suppliciait d'une étrange et presque physique angoisse.

Tout à coup :

— Mais... mais ! il n'y a pas de fenêtres !

Le poète toisa ma stupéfaction d'un œil ambigu, légèrement narquois :

— Non... — répliqua-t-il, enfin, avec je ne sais quelle ridicule affectation de simplicité bonhomme, — je n'aime pas du tout cette lumière-*là*... Et, puisqu'aussi bien il faut tout vous dire, vous aurez peut-être observé combien elle m'est désagréable et malsaine...

— Pourquoi sortez-vous donc ? objecta étourdiment mon solide bon sens.

— Hélas ! soupira-t-il, ce serait une sans doute trop exorbitante félicité ! Et, au reste, mon cher curieux, vous n'ignorez certes point l'immédiate

urgence d'une saine et féconde torture, bien plus indispensablement quotidienne, pour nous, que le pain!...

Et, sans transition, il commença à déclamer, sur un mode sceptique et dérisoire, des vers que j'écoutais avec une admiration stupide, entrecoupée parfois de frissons à la vue de cet homme si *différent* et des murs aveuglés de la salle. Jamais une strophe n'a fleuri en ma mémoire, de ces poèmes, dont le rythme strident et désabusé, la cruelle maigreur scientifique, me sont encore présents, et le sinueux contour de leur inspiration retorse, l'ironie de leurs reflets changeants et surtout, les perfides éclairs que le lecteur expert faisait jaillir de ces parures miroitantes de jais et de dentelles, du deuil opulent de ces fabuleuses orfèvreries noires.

Puis, son manuscrit replié, l'inquiétant individu m'examina en hochant la tête, pirouetta sur ses talons insolents et alla s'installer devant la cheminée. Interdit et troublé de ces façons et de cette soirée insolites, je me levai lourdement, cherchant et mon chapeau et l'ingénieuse phrase de salutation qui m'assurerait « le dernier mot ».

Le personnage tisonnait, d'une main rageuse, et émouvant un tourbillon de poussières ignées, suivait chacun de mes mouvements de ses yeux insupportablement glauques, et dans le vert rubéfié desquels dansaient, à présent, réfractées, les flammes éperdues et frénétiques du foyer.... En forme d'adieu vaguement complimenteur, je balbutiai :

— Vous vivez, en vérité, tout à fait dans un autre monde !

— Dites : dans — l'autre monde!...

Je me sauvai, précipitamment.

II

Très haut et très loin, parmi les augustes Etendues, l'astre vierge épanche ses rayons métalliques et glacés. Son disque immobile, féérique et pâle miroir, où se réverbèrent, opalisés, transmués en lueurs d'hallucinations et de rêve, les grossiers feux solaires, — givre de ses pures clartés éternelles, les infamies de la nuit terrestre.

Le satellite gravite ainsi, toujours, penchant sa face impassible sur la luxure de ce monde mercenaire, mais, — Janus céleste, — il a comme un visage tourné vers les ténèbres hautaines, — un visage inflexible de dédaigneuse Inespérance, dévasté par les stigmates de très anciens désastres et qui scrute, éperdûment, les mystérieux prestiges des Pléiades et des froides constellations.

— De même, ton âme révèle sa superficielle image de douloureuse et presque douce mélancolie, ses vénielles rancœurs et cache, d'un voile jaloux, à tous les yeux ennemis, sa désormais immuable indifférence, — les volcans inondés de ses aspirations abolies...

III. — AMITIÉ

Oui, c'était un haut et très puissant cerveau, mais quel misérable cœur ! Un cœur d'enfant, déraisonnable et fol, sur lequel son esprit ne possédait aucun empire, sinon pour le supplicier, lui découvrir d'infinies perspectives de douleur, l'éblouir des monstrueux mirages des jalousies et des délires redoutables.

Ah ! souvent, lorsqu'il arrivait au rendez-vous, enivré du toujours neuf plaisir de me voir, — quelque démon scélérat m'inspirant, sans doute, — je jouissais, à mon salut las, fort correct et distrait, de sa subite pâleur et de la surprise endolorie de ses yeux. Je l'aimais, certes ; il savait le danger de déceler sa faiblesse et s'efforçait de m'entretenir d'un ton insouciant et léger. Et, sans merci, par des questions blasées, d'ennuyés sourires incrédules, j'envenimais les blessures de son méprisable cœur. — Il se taisait ; son bras fébrile tremblait sur le mien ; je le devinais, avec un âpre délice, baigné de frissons meurtriers, malgré sa démarche stoïque quand même, et altière, — dont ses lèvres exsangues, sa voix blême démentaient, au reste, l'orgueilleux mensonge. — Il agonisait, étouffé en son ombrageuse timidité, ainsi que sous une trop pesante et invincible armure.

Bien des fois, des jours plus débonnaires, il hasarda d'humbles effusions et d'intercéder pour lui-même ; la candeur de mes étonnements le refoulait dans son mortel silence.

Je le traînais ainsi, sur la claie d'une torture inépuisable, jusqu'au jour définitif où je l'abandonnai à son à la fin exaspérante sublimité, — jusqu'au jour où, me regardant d'un œil tranquille et doux, éclairci de la paix enfin conquise et de la joie surnaturelle du martyr, — et comme concluant une conversation *dès longtemps entamée* :

— Il serait plus fier de ne pas se plaindre, — mais, moi, je n'ai pas de fierté avec ceux que j'aime !

IV. — INSOMNIE

Ah ! les heures de veille, lorsque, las de tout et de soi-même, isolé dans le sommeil de la maison, pris d'un malaise frileux et inquiet, entre ces murs

amis, auxquels les lueurs amorties de la lampe confèrent un relief fantastique, — on s'affaisse, comme jugulé par les bonnes idées tardives, dont le vacarme et les vides entretiens de la journée ont étouffé la claire voix impérieuse.

Toutes les instables pensées diurnes repassent pêle-mêle, sous les feux croisés d'une sévère analyse, implacable et lucide et leur grâce temporaire se pulvérise, semblable à la gloire fragile de la triomphante rose pourprée qu'une main insensible effeuille.

Les joies subies et les peines, — *revenants* malévoles, — le hantent ; les phrases entendues se répercutent à son oreille ; mais, quoique textuelles et identiques, à cette heure, seulement, leur efficace signification se dévoile et les gestes ironiques, les sourires civilisés qui auraient dû lui en sous-entendre l'expression. Les prismatiques mirages ont émigré avec la lumière qui les créait.

Ses regards hostiles, alors, traînent leur langueur sur le vagué décor familier ; et ces choses, dont l'accoutumance lui ombrait les contours, s'investissent d'un faste subtil et rénové, d'une très unique intensité comme si, vraiment, il les voyait sous un angle imprévu ou au travers la vision désorbitée du haschisch :

— Pourquoi toujours mâcher la stérile absinthe du souvenir ? car, chacun de ces objets épars *signale* ou illustre, évoque, de même qu'à la muette effulgence d'un éclair mental, les époques englouties dans le passé obscur, — de rapides tableaux idéalisés et d'une réalité méticuleuse, cependant, et poignante.

— « Quel Dieu plus équitable m'affranchira de ma mémoire?... — Pauvre âme mutilée, dépayse ton indomptable démente et va, va chercher le fiévreux sommeil et la lénitive anxiété des cauchemars!... »

V. — SONGE

Cependant, j'étais seul.

Cette cité de fer et de pierre, roidie dans sa morgue et son frigidité orgueilleuse s'étalait en amphithéâtre devant une mer morne et splendide et déferlant sous des horizons hallucinés et mortellement beaux.

La digue septentrionale, à perte de vue, profilait ses nobles lignes rigides, brisées, quelquefois, par un mouvant linceul de sable. — Quelle fierté en ce silence solitaire ! Je me sentais devenir invincible et ces cieus d'exil, ces cieus triomphaux me versaient une allégresse cruelle.

— L'église, d'une architecture pharisaïque, ouvrait ses portes, au large

J'entrai. Les lugubres cierges dardaient de souffrantes lueurs, étouffées par l'épaisse atmosphère du sanctuaire; mêlé aux accords d'une musique ardente et solennelle, l'encens efforçait ses lentes spirales parfumées vers les gloires véhémentes de l'autel : — Des orgues, en effet, frôlées par d'invisibles mains, un chant s'érigéait, ainsi qu'une fleur impériale et frêle, jusqu'aux voûtes ajourées, — un chœur adorable d'impubères voix célestes, aiguës et séraphiques, — de voix médiatrices, consumées d'un amour sidéral, monotone et — comme la mer, — sans bornes.

Mais là, surtout, j'étais seul. Et éperdu, saisi de je ne sais quelle fièvre mystique et glacée, presque blasphématoire, je dus me soustraire à la caresse de ces trop ineffables harmonies, puis ce désert de vertigineuses adorations et de flammes.

Je rôdais, encore, sur le marbre noir de la digue, balayée, alors, par les eaux et une brise âpre et généreuse. — Les nuages migrants, pourtant, s'étaient agglomérés, violets et massifs, et les rayons obliques du soleil arctique illuminant la ville et ses vides maisons grises, je m'illusionnai, tout à coup, errer au milieu d'un fabuleux ossuaire, parmi les sépulcres blanchis de toutes les Sodomes, de toutes les Gomorrhes.....

Cette mer morne et splendide, cette mer monotone et, comme l'amour, — sans bornes, — déferlait toujours, sous les mêmes horizons hallucinés et douloureusement beaux.

J'étais seul, cependant.

— « Il n'y a personne, répétait ma nostalgique lassitude, — hélas ! il n'y a très certainement personne ! Pourquoi n'ai-je ici personne à qui confier l'essentielle tendresse que m'inspire cette mer excessive et lustrale, — cette mer inattendue ! »

VI. — LE MIROIR

Dans le coin le plus secret de mon appartement, étouffé sous de roides tentures maussades, je possède, — ou, peut-être, suis-je possédé par lui ? — un précieux miroir magique, encadré d'acier poli, où, sans ridicules incantations ni sortilèges surannés, se réfléchissent, en effigies atroces, tour à tour, ou grotesques, les hybrides pensées de mon esprit morbide.

Sa fuligineuse surface stagnante me terrifie et c'est d'une main bien timorée que je soulève le rideau détesté, car, cette dure et verdâtre glace ne me renvoie que de l'effroi, les fantômes maléfiques et forcenés de mon cerveau lucide.

Souvent, de longs jours, la virginité boréale de son pur cristal inflexible

reste impolluée ; rien ne se mire dans l'ambiguïté de son eau implacable et stérile. Mais, malgré le voile qui nous sépare, je le devine qui m'épie et, à l'irruption de la lumière, va se troubler d'empuses fascinatrices, m'exagérer toute la frénésie et l'infamie des songes et des mensonges tumultueux.

Comment distraire, alors, la tentation impitoyable de lever doucement, lentement, — avec des battements de cœur voluptueux et paniques, — un angle, rien qu'un angle de la maudite étoffe mystérieuse ?

ARNOLD GOFFIN.

LES VERGERS ILLUSOIRES

I. — LE VERGER OUVERT

*L'espalier du Désir étale cet hiver
L'inutile saveur de ses grappes de rêves :
Sur la terrasse au bord des gouffres et des grèves
Où se lamente en vain l'âpre appel de la mer,*

*O vigne léthéenne au verger qui m'est cher !
Le temps n'est plus propice, et les saisons sont brèves ;
Mais nul givre ne peut glacer l'ardeur des sèves
En vos pampres de joie et vos pulpes de chair !*

*Repose jusqu'aux soirs des prochaines vendanges.
Vers tes lèvres d'orgueil et tes regards étranges,
Vers tes baisers de sang, fruits mûrs et savoureux,*

*Ma lèvre ardente et souple aux folles aventures,
Malgré toi-même, Enfant aux refus rigoureux,
Ouvrira le jardin des délices futures.*

II. — SUR LE SEUIL

*Insoucieux du crime et de la règle enfreinte,
Ivre d'espoir voracé, avide de ta chair,
J'entre vêtu de la cuirasse d'orgueil clair
Par les sentes sinueuses du Labyrinthe.*

*Parmi les frondaisons où fleurira l'étreinte,
Enfant, de tes candides bras embaumant l'air,
Voici sourire avril et s'éveiller l'éclair
De l'Aurore, et mon cœur s'affranchit de la crainte.*

*Quand je vins atterrir des frigides Thulés
Aux rivages de tes baisers immaculés,
C'était la nuit de glace et les fleurs inécloses;*

*Le givre scintillait aux cimes des rosiers
Où l'éveil du Printemps épanouit les roses
Et l'opale de tes grands yeux extasiés.*

III. — ROMANCE

*Je suis venu par les éteules et la berge
Sans ombre d'orme large ou de haut peuplier
Dans l'ardente chaleur du soleil, vers l'auberge
Et la bonne fraîcheur du seuil hospitalier.*

*Le long du grand fleuve où, parmi les lourdes herbes
Que fleurit le gracile orgueil des nénuphars,
Nagent fiers de leur blancheur les cygnes superbes,
Tandis que las d'effeuiller mes songes épars,*

*Le long du fleuve, par la berge et les éteules
Je m'en venais de la forêt de mes espoirs,
De la forêt de notre rêve où pleurent seules
Des voix vaines d'amour en l'angoisse des soirs,*

*J'ai revu la terrasse ancienne et les vieux lierres
Autour du tronc rugueux des hêtres enlacés,
Et dont les feuilles sont des milliers de paupières
Où dort le souvenir de nos bonheurs passés.*

*Nos cœurs hautains ont fait leur moisson de fleurs fauves :
Nos yeux fous agrandis de joie ont allumé
Des brasiers d'éperdus baisers !... d'où sortent sauvés
Nos âmes calmes enfin d'avoir tant aimé!*

*Quand l'acier du dédain a durci ta prunelle
— Devant moi, triste, tu riais au bord des flots —
Ta lèvre douce, ta voix riche et fraternelle
Fut rauque de mépris heurtés par des sanglots*

*Et je voulus prendre tes mains en mes mains lasses
Et supplier, baiser les bagues de tes doigts,
Mais tu te redressas, noble, en gestes fugaces,
Ombre vaine parmi la vaine ombre du bois.*

*Et je m'en vins le long du fleuve par la berge
Au soleil sans ombre d'orme ou de peuplier
Vers le seuil bienveillant et la nuit dans l'auberge,
Mais le repos requis n'a rien fait oublier :*

*Toujours je rêve en mes songes d'images veules
Parmi le lourd regret des bonheurs épuisés
Que je m'en viens encore à travers les éteules
Vers la terrasse et vers l'automne des baisers!*

IV. — LA CHASSE

*Le cor de corne sonne au loin dans le hallier
Une angoisse de mort à la biche effarée,
Et la bête ruée à travers la hêtraie
Fuit sous la grêle des flèches du cavalier,*

*Le flux du sang qui jaillit lui trace un collier
De rubis rutilants à la peau déchirée.
Vaine fuite. L'horreur d'un dur trépas l'effraie,
Elle s'abat au fond du ravin familier.*

*Et par l'ombre vespérale des avenues,
Au milieu des meutes hurlantes, retenues
Au poing robuste des piqueurs et des valets,*

*Dans des clameurs de joie et des rumeurs de fêtes,
Les chasseurs montent le perron de leurs palais,
Traînant comme un orgueil la dépouille des bêtes.*

V. — LA CIBLE

*Comme le dard aigu de fauves banderoles
En délire de flammes folles, les malsains
Souvenirs d'autrefois, les perfides desseins
Et la nocturne peur des anciennes paroles*

*Serpentent très subtils sous les frêles corolles
Des rêves tendres vers le calme de tes seins!
Ne prête pas l'oreille au passage en essaims
Lents et lourds des hiboux sinistres et des grolles*

*Nous faudra-t-il toujours combattre le passé ?
La torpeur comme une massue a terrassé
L'hippogrieffe d'amour qui se crut invincible ;*

*Je crains les jours prochains comme des châtiments,
Et voici que déjà l'air vibre par moments
Aux flèches du remords prenant mon cœur pour cible.*

ANDRÉ FONTAINAS.

RETOUR D'EXIL

V

Frère Sylvain m'a écrit pour me convier à un *balthazar* intime. C'est un ami des primes heures. Cœur chaud, tête ardente : un que la vie n'a pas épargné. Poète de large envergure, arrimé à la prose par toutes les *chieneneries* de l'existence. Un supplicé condamné à l'éternelle moquerie. Une sensitive qui se ferait ortie. Je l'aime et je le plains. Comment vais-je le retrouver ? Les hommes changent vite. Frère Sylvain était railleur, il est sarcastique ; gai, il est triste ; enamouré de poésie et tout glorieux de belles illusions, il devient pratique, et ne croit plus à grand'chose. Il aime encore les beaux vers, pourtant et il sait toujours les dire, de sa belle voix chaude et sonore, un peu étrange, où il y a comme un ressouvenir de l'accent guttural des Maures de Tanger.

Dîner mélancolique : on mange sans goûter, on boit sans plaisir. Des nourritures fades, un vin quelconque très cher. On parle des absents, des morts et des fous, c'est-à-dire de tout le monde. Quelques duels retentissants ont eu lieu dans la littérature. Pour un peu, Sylvain romprait des lances avec ces paladins. Il aurait chance d'une balle en pleine poitrine : ça ne tue pas plus sûrement que le reste, mais plus vite. Une histoire bien sombre au dessert.

« Notre pauvre Lionel!... Vous souvenez-vous? Cette Suédoise, Ulrique Skiold, l'avait ensorcelé, avec ses yeux d'opale changeante, sa bouche large et charnue, ses cheveux argentés... Il l'aima follement, jusqu'à en mourir. Une de ses sœurs, à lui, offrit à Dieu le sacrifice de sa propre vie, si Dieu ramenait au foyer le frère égaré. La vierge s'en alla de ce monde, et sur le cercueil le frère fit serment d'oublier la stryge scandinave. Et cependant il revint à elle, comme le chien dont parle l'Écriture retourne à son vomissement. Elle le trompait, il le savait, l'aimait quand même, pleurant des larmes de rage, de douleur et de honte. Il la voyait aux bras des autres, pour de l'argent. Il fut héroïque : se jeta dans un monastère, si loin, si loin, que l'écho même de son nom jamais n'arriverait plus à cette créature. Et là-bas il se laissa expirer, dans cette solitude du cloître, où il ne trouvait pas la paix, et d'où l'on rapporta son frêle corps à sa mère... Vous souvenez-vous?

Et nous allons au boulevard extérieur, dans un cabaret décoré en taverne flamande, où tant de fois nous avons vu la Skiold acheter un morceau d'or à Lionel par ses ignobles sourires et ses baisers de vampire. Quel lieu de délices que ce cabaret! Aux murs de fausses verdure, encadrées de fausses boiseries, avec des torchères en faux fer forgé. Autour des tables frustes des rapins qui se reposent de la paresse du jour, des bourgeois en goguette, des filles qui se préparent au travail de la nuit. Un piano dans un coin, et devant, un éphèbe en guenilles qui joue avec une virtuosité consommée le plus délicieux *nocturne*. Un grand artiste, celui-là! et qui portera peut-être l'habit à palmes vertes, et qui aura son buste sur la fontaine du village natal. La gloire! on l'acquiert en sachant avoir faim et soif longtemps.

Puis un homme qui chante : une voix souple, vibrante, un peu âpre, parfois ardente. Des chansons en argot, d'un réalisme cruel, d'une ironie féroce. L'homme est beau : le masque d'un florentin du seizième. Une grande noblesse dans l'allure et le geste, contrastant avec ses déhanchements et ses ritournelles. Après lui, un autre chanteur : grand, maigre, un squelette, avec la face décharnée, des yeux ronds, une bouche édentée : on dirait le compère la Mort des contes d'un buveur de bière.

C'est lugubre, partons !

Au milieu de la nuit, dans une brasserie de Montmartre : par petites tablées des groupes de journalistes ; les uns mangent des œufs à la gelée, en buvant des flots de bière brune ; les autres s'achèvent avec du porter, du genièvre ou du rhum. Ils se racontent les *interviews* de la journée, les *potins* des bureaux de rédaction. On cite le dernier mot encore inédit, de Tancrède Barrabas, homme du monde, qui, se tapotant les favoris, a reproché à l'un de ses chroniqueurs du *Mercure* de signer *Saltabadil*. « C'est un peu long... Ça indique l'action de sauter... Sauter : sauteur ! Tabadil irait mieux ! » Un petit blond invente le dernier mot de Barbey d'Aurevilly, qui a dit à sa femme de ménage : « Décidément, mademoiselle, nous vieillissons ! Croirez-vous que je me suis trouvé, hier, un cheveu blanc ! » Il est question de boulangers et de mitrons, incidemment d'un brave général, et plus incidemment encore d'un grand garçon boucher qui signe *Crispin des engueulades*, prétexte le lendemain à des lettres d'excuses : « Oh ! Crispin, c'est un bonhomme dont la position sociale consiste à revenir perpétuellement de Saint-Valéry-en-Caux ! »

La causerie de ces gens déplaît. On s'y assomme. Allons-nous-en. Un fiacre. Vite. Rue des Anglais, chez le père Lunette. Là, au moins, il n'y a que de la canaille. Des voyous blêmes, et leurs femelles, de différents sexes : un crieur qui glapit des obscénités ; des assassins, en veine de flirtation avec des mégères. « Vous souvenez-vous, Sylvain, de l'aède Flavus, qui vint là, un soir avec nous, en pourpoint de velours orange, et les cheveux calamistrés autour de son visage rose ? Les puanteurs l'étouffaient. Il respirait une fiole de parfumerie de bazar, un vague patchouly... horrible. Il faillit s'évanouir. Un des bandits l'emporta au grand air, dans ses bras, le soigna comme une matrone son bébé, dévotieusement. Et, quand nous partîmes, la sauvage brute, un poète langoureux des océans du Nord : « Voulez-vous, en souvenir, me laisser votre flacon d'odeur ? Dites ? »

VI

17 MAI. — Chez le Maître. Le chêne robuste a été frappé par la foudre, sans être foudroyé. Toujours puissant, toujours grandiose. Le Paradoxe à jet continu. Il a quatre-vingts ans, et parle de se teindre les cheveux, *quand il sera vieux*. La vie l'embête. Il a trop vu, trop lu, pas assez dit. Il souffre d'être seul, sans un parent, sans enfants pour lui sourire. Il a obligé tant d'hommes que personne, jamais, ne le vient voir dans sa fière solitude. Le romancier dont il a fait la gloire et la fortune, et qui se l'accrochait aux

boutonniers, et qui sortait avec lui pour qu'on demandât « avec qui est le Maître ? » ce romancier-là joue de la guitare à Séville. Ursus même est infidèle, et ne vient plus grogner ou béler dans la chambre aux murailles d'azur céladon. Il n'y a que les chats, pelotonnés sur les vieux fauteuils débourrés. Et madame la concierge, une hoberelle déchue, clabaude contre l'amie sans peur et sans reproches qui veille ce malade, si profondément seul dans la tombe qu'il s'est faite...

A l'Odéon, si l'on y joue les flonflons de la surannée Bohême. Point. Un grand Guignol. De merveilleux décors où s'agitent des pantins de talent, vêtus avec une somptuosité d'Extrême-Orient. Faux Japonais qui sentent en civilisés, et qui font de la poésie en prose. Des broderies vraies sur de la belle soie, des sentiments faux dans ses cœurs indifférents. Pas de drame. Une succession de scènes, juxtaposées vaille que vaille, des noms exotiques, une couleur locale à faire sourire les Japonais du passage des Panoramas. Un public bête, qui s'amuse des grands éventails, des fleurs de lotus en papier, des barques naviguant à la ficelle, et des mines de grisette que les marchandes de sourires font à tous ces cabotins.

VII

18 MAI. — On cabotine également au Champ-de-Mars, autour d'une Bastille en carton peint. Des figurants mal rasés, en habits de carnaval, évoquent le souvenir des héros qui se mirent à cent mille pour prendre une forteresse défendue par une poignée d'invalides, et mettre en pièces de braves gens coupables d'accomplir leur devoir. Un imbécile, en plein jour, simule l'évasion de cet autre imbécile nommé Latude. Beaucoup de comédiens admirent ce spectacle, *joué* finement. Il y a aussi des comédiennes. On attend que la culotte de l'évadé se déchire, peut-être. Elle ne se déchire pas. On boit. On distribue des prospectus. On dégoise des ponts-neufs. La garde française éructe une musiquette « du temps ». Et tout doit être *du temps*, même les curieux au menton glabre que réjouissent ces lamentables facéties. La Tour Eiffel monte dans le ciel, inepte et colossale masse, qui n'a même pas le mérite d'être la Tour de Babel.

Dîner chez la comtesse. La plus riche héritière de Bordeaux. Les ancêtres de son époux furent aux croisades. L'écusson d'*hermines à la croix de sinople* timbre de simples bouteilles, dont le cul se développe au préjudice de la contenance, et s'estompe sur la capsule d'étain. Il faut utiliser les vieilles frusques, et que les parchemins séculaires aient de l'utilité. Il y a, chez cette comtesse, l'ambassadrice du Japon, qui, scandalisée et confuse,

narre ses mécomptes à la *Marchande de sourires*, point japonaise à son avis. Une jolie poupée, cette ambassadrice : on a envie de toucher ses joues pour voir si elles ne sont pas en porcelaine. Les yeux, bien fendus, sans cils, avec des paupières peintes, relevées, laissant voir des diamants fumés. Une robe fastueuse, jaune de chrôme, avec un dragon en argent de différents tons, et soie verte, qui ne commence guère, et qui ne finit nulle part.

A dix heures, il faut courir à l'autre bout de Paris, chez Marestel, de *Beaumarchais*, le roi des reporters : un homme de talent et de goût, doublé d'un homme de cœur. Chez lui, de charmantes fillettes, quelques femmes du meilleur monde, et qui ne proposent pas de jouer du piano. Des hommes aussi : un grand peintre, qui met dans un camée, moins vaste qu'un écu, tout un troupeau d'admirables moutons, un portraitiste, des poètes, et même quelques philosophes. Seulement, le maître de la maison n'y est pas. Je suis inconnu ; je me présente mal, je balbutie, j'ai l'air de me faufiler. Marestel est à la réunion publique où le brave général fait feu des quatre pieds pour sa candidature je ne sais où. Marestel reviendra sûrement, à minuit au plus tard. Mettons-nous dans un coin, et attendons. Un mot à droite, un mot à gauche, pour prouver que je ne suis pas muet. Le grand peintre parle, et sa main ébauche de violents coups de pouce. Au moins a-t-on le droit d'écouter. Dix, onze, douze... La pendule fait trois fois le tour du cadran. Il faut partir, gauchement. Abandonner là des gens qui s'interrogeront : « Quel est cet intrus ? » L'intrus file. Bonsoir !

VIII

19 MAI. — L'île Saint-Louis. Le seul endroit à Paris où j'aie connu le bonheur sans épines. Un vaste hôtel, entre cour et jardin, où vécut Lamignon ou d'Aguesseau. Des salles immenses, divisées par des cloisons. De vieilles boiseries blanches, avec, au dessus des portes, de grands médaillons encadrés de moulures rococo ; des peintures noircies, et ça et là, un pan de chair jaune ou quelque branche d'arbre encore verdâtre.

Des herbes folles sertissent les pavés de la cour. La rouille ronge les arabesques du puits, en fer forgé. Là-haut, les fenêtres. A celle de droite, près du monumental escalier à rampe feuillagée, que de fois, sous la guipure bise du rideau, j'ai vu apparaître la figure aimée, si douce, éclairée du confiant sourire des premières amours ! Et maintenant le rideau est en soie cramoisie, et ne se soulève pas. Il n'y a personne pour me reconnaître, dans cette vieille maison, pas même ce portier qui fabriquait de si jolis moutons avec du coton cardé et des bouts de papier doré... J'ai vu là un cortège de

baptême inoubliable : un enfant pomponné de dentelles, et qu'un illustre parmi les illustres portait à l'église... Et huit jours plus tôt, un cortège de deuil, par une pluie battante : un pauvre homme qu'on emportait dans son cercueil, venu là pour mourir, après vingt-cinq années de lutttes et de misères sur la terre d'Afrique : un grand patriote, qu'il eût fallu ensevelir dans le drapeu tricolore, et qui n'avait même pas le petit lambeau de rouge qu'on donne aux « affranchis » des citoyens ministres.

En sortant, la Seine couleur de mare, envahie de bizarres bateaux à lessiveuses, et de ces bains d'où l'on sort en se demandant où l'on ira se laver après s'être immergé dans l'eau croupie. De vieux quartiers cocasses, des façades de palais parlementaires, et au coin du quai la rue de la Femmesans-Tête, coupant en deux l'ancienne Ile-aux-Vaches, cœur de Lutèce.

Le soir, dîner chez Arthème Lebeau, rue de Grenelle, au sixième étage. Des chambres grandes comme des placards. Une salle à manger que suffirait à couvrir la feuille de bananier de Paul et Virginie. Et là dedans pour deux cents francs de fleurs. Des meubles sculptés, venus de Chine, fort chargés de monstres grimaçants. Les mets, dans un service en cristal, émaillé d'efflorescences d'or : les assiettes carrées. Des verres à spirales rubannées bleues et roses. Lacryma-Christi et Liebfraumilch... Des purées de truffes... J'attends les langues de phénicoptères... Il ne vient que des nids d'hirondelles. Au sixième étage ! Convives : un médecin, qui fait le carabin de vingtième année, un poète qui se gava de viandes saignantes, une femme qui met de la crème dans sa salade et de la confiture sur des tartines de moutarde.

Tous névrosés. Moi aussi.

Je m'échappe. On m'attend au foyer de la Comédie. C'est gai, ce vaste salon vert, plein de tableaux curieux et d'images. Trop de fétichisme moliéresque. On reproche aux prêtres de vénérer une soutane de Vincent de Paul, ou un os de saint Labre, et l'on exhibe une mâchoire de feu Poquelin. Illogique. Les comédiens sont aimables : Dudlay, toute moite d'émotion, vient de clamer les imprécations de Camille. Cadet, grimé en rond-de-cuir grincheux, donne le bras à Fayolle, pour *le Testament de César Girodot*.

Je regrette Jouassain. Mon ami le comte Léon m'avait chargé de l'embrasser ; je l'aurais fait volontiers. Je me rappelle son interpellation, un jour que Ferdinand de Lesseps entrait au foyer : « Savez-vous le dernier mot de Leuven ? Il a dit : Je suis content de mourir. Je n'entendrai plus parler de la grande tragédienne, ni du grand Français ! » Le brave Adolphe de Leuven mourait avant d'avoir entendu parler du brav' général et de Monsieur Géraudel !.....

CHARLES BUET.

(A suivre).

LES ADIEUX

*Puisqu'en des extases funèbres
L'ange d'amour vient de mourir,
Voici le baiser des ténèbres
Que donnent ceux qui vont partir.*

*Penche vers moi ton front suprême,
Désenlace à jamais tes mains,
Car ce baiser livide et blême
Est celui qui clôt nos destins.*

*Plus froide que pour une aimée
Qui serait morte avec son cœur,
Ma lèvre se sent parfumée
D'un goût de terre et de malheur.*

*Car tu n'es pas, tu n'es pas morte,
Et tu n'as pas fermé tes yeux,
Et l'Etrangère qui t'emporte
N'est que la Vierge des adieux.*

*Tu vas marcher sur une route
Toute blanche d'un autre espoir;
Moi, je m'en irai vers le doute
Pleurer aux absoutes du soir.*

*Eh! bien, écoute ma prière;
Je suis comme un qui va mourir;
Sois-moi douce, ô toi ma dernière,
Et sois la sœur de mon désir.*

*Lorsque tu m'ouvriras la porte
Pour m'en aller de ta maison,
Où mon âme, comme une morte,
Aura joint ses mains de pardon;*

*Oh! ne la ferme pas encore
Sur l'infini de notre amour ;
Attends un jour et puis un jour,
Et ne la ferme pas encore!*

*Laisse-la toujours entr'ouverte,
Non, que je doive te revoir,
Mais si tu la fermes un soir,
Bien que loin, je l'entendrais, certe!*

*Hélas! Je l'entendrais qui tombe,
Car j'entendrais pleurer ton cœur,
Comme la pierre d'une tombe
Sur le sommeil de mon malheur.*

GRÉGOIRE LE ROY

MÉLANCOLIE

*Je ne savais, enfant, quel diadème amer
Froissait de ses joyaux vos tempes puériles ;
Et, pour vous consoler, je vous montrais la mer!*

*« Si votre cœur troublé rêve de calmes îles,
Oh! fuyons ce rivage où vous avez pleuré,
Et laissez-vous guider parmi des mers tranquilles. »*

*En ces soirs, évoquant le mirage espéré,
J'en voulais éblouir vos yeux mélancoliques,
Comme d'un paradis qu'ils auraient ignoré.*

*L'air lui-même était plein de présages magiques!
La brise, on le sentait, avait frôlé des fleurs,
Et les échos plaintifs, entendu des musiques.*

*Tout parlait avec moi des paradis meilleurs!
Mais vous vous détourniez en la même pensée,
Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs.*

*Et quelle mer sereine, enfant, vous eût bercée!
Et qu'en vous pressentant, ô chère, mon Eden
Se fût épanoui devant ma fiancée!*

*Je m'enivrais ainsi de mon rêve enfantin :
Mais vous ne m'écoutez qu'avec un lent sourire
Hélas! où la pitié cérait mal le dédain.*

*Et, de vos mots charmants caressant mon délire :
« Laissez-moi, disiez-vous, mes songes virginaux,
Et cette solitude où votre sœur expire.*

*Appareillez sans moi pour vos Eldorados!
Je n'y pourrais voiler le deuil qui me couronne,
Et l'ombre en troublerait vos instants les plus beaux.*

*De grâce! laissez-moi mes horizons d'automne! »
Et vous fixiez la terre où furent nos malheurs,
Comme une enfant en peine, à qui sa peine est bonne;*

Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs...

FERNAND SEVERIN.

POÈMES EN PROSE

L'ÂME DE CRISTAL



Mon âme est comme un énorme globe de cristal.

Toutes les impressions s'y reflètent, rapides et étrangement déformées, laissant après elles de profonds embrasements aux feux irritants et contradictoires.

Les passions despotiques l'emplissent de leurs fanfares, les plus inexplicables sensations la font frémir de leur coup d'aile invisible.

Aussi, toujours inquiet, toujours troublé, j'appartiens tout à l'observation interne de mes rêves, je suis mort pour l'action, et je ne puis aimer la vie que pour les mirages qu'elle allume en mon âme.

Et je suis tenté de demander pardon aux autres hommes. Car je viens

leur apporter les révélations dangereuses et débilitantes d'un monde occulte et spécial.

Vraiment, ceux qui veulent vivre, de la bonne et saine existence de tous, ne doivent pas me lire.

LE GRAND MUR

Me promenant, à la tombée du jour, je passais bien souvent près de ce mur. J'aimais son ombre parfumée de fraîcheur. Et, tandis qu'un silence impérieux et doux descendait en mon être, je marchais très lentement dans l'oubli de toutes les cruautés. C'était comme une trêve, d'où je sortais plus fort pour reprendre la lutte.

S'il m'advenait de devoir m'absenter, une indéfinissable tristesse me troublait aux mêmes heures de la soirée; et je croyais voir alors l'ombre du grand mur s'étendre jusqu'à moi, malgré l'éloignement. D'invisibles liens nous unissaient.

Un soir, étant accablé de lourdes peines, j'allais à lui comme à un ami, et l'âme défaillante je déposai sur ses pierres un long baiser dans lequel mon secret se livra.

Soudain, un monde nouveau de pensées souveraines s'ouvrit à moi, pour se refermer aussitôt.

Mais j'avais communiqué. Un apaisement et une force inconnus étaient entrés en mon âme.

Et, depuis lors, je n'ai plus ressenti le besoin de me plaindre aux hommes. Je sais l'inutilité de parler.

LA BONNE GARDIENNE

Deux portes se dressent à l'entrée de ce monument — monastère ou prison. La première est toute de fer. La seconde, qui barre le passage au fond d'un sombre corridor, est une frêle porte, aux vitres garnies de serge verte, derrière laquelle brille la flamme d'une veilleuse.

Le vent le plus impétueux laisse immobiles les barreaux de fer, le moindre souffle fait trembler les vitres.

Et cependant ce ne sont pas ces barreaux, qui défendent l'entrée de ce monument.

Car, un soir, j'ai entendu les voix des plus criminelles tentations, qui ayant pénétré dans le sombre corridor, malgré la porte de fer, s'étaient arrêtées devant la frêle porte, aux vitres garnies de serge verte, derrière laquelle brillait la flamme de la veilleuse.

HECTOR CHAINAYE.

CHANSON

*Je t'aime comme on aime avec un cœur d'enfant,
Un cœur doux et joyeux, tout fleuri de chimères;
Tes yeux me sont meilleurs qu'un clair soleil, chauffant
Dans le gazon d'avril les tièdes primevères.
Je t'aime comme on aime avec un cœur d'enfant.*

*Je suis ce doux passant qui, tremblant qu'on ne l'aime,
Ferme ses yeux meurtris et vient courber le front,
Dans l'espoir extatique et l'attente suprême
D'ineffables baisers qui sur lui descendront.
Je suis ce doux passant qui tremble qu'on ne l'aime*

*Je te regarde vivre avec des yeux surpris,
Des yeux de nouveau-né s'ouvrant à la lumière.
N'ai-je point vu tes sœurs? Ne m'ont-elles compris?
Il semble que tu sois la Seule et la Première :
Je te regarde vivre avec des yeux surpris*

*Un geste de ta main, de ta main souveraine
Me comblerait soudain d'une divine joie.
Pèlerin harassé de ma course lointaine,
Voici que, sous l'espoir, je m'incline et je ploie
Au geste de ta main, de ta main souveraine.*

*Ecoute, écoute encor se fendre et sangloter,
Ce cœur que rajeunit ta lèvre parfumée,
Ce cœur qui près de toi rêve de s'abriter
Et qui voudrait mourir de t'avoir trop aimée.
..... Entends-tu pas mon cœur se fendre et sangloter?*

GEORGE GARNIR.

APPARITION

*Aurore d'automneaux marécages, Flambeau
Dont l'immobilité tremble aux lèvres impures
De l'Ombre humide en sang où rampent les Luxures,
Lys et flambeau jailli du fond de mon tombeau.*

*Avec mes yeux d'enfant retrouvés sous les songes
J'ai vu, Seigneur ! l'enfant aux yeux d'éternité,
La sœur des Anges qui font luire aux soirs d'été
Leurs chevelures comme un fleuve de mensonges !*

*Laissez-moi contempler avec les simples yeux
D'enfant que vous avez gardés à ma Détresse
Le visage auroral que la Prière dresse
Au ciel voilé de grands feuillages douloureux !*

*Laissez mon cœur de pauvre aux bouches solitaires
Longtemps, sous les soleils stériles, au Désert.
Mon cœur jeter en proie à son silence amer
Le pain azyme et le vin pur de la Prière !*

*La souveraine du silence au nimbe d'or
Sans genuflexion, sans mouvement des lèvres
Gardienne des secrets qu'ont murmuré mes fièvres
Incline sa beauté comme un lys qui s'endort.*

*Sous le souffle embaumé d'ailes, on ne sait quelles !
Et par dessus les seins aigus — ô surhumains
Calices loin des lèvres en peine ! — ses mains
Se joignent vers sa tête aux lèvres éternelles !*

*Tête aux cheveux pleurant sur elle ! et ses yeux clos
A son inanité sous les longues paupières
D'où regardent fluer l'automne des Lumières
Les Cygnes de mes yeux qui taisent leurs sanglots !*

*Car c'est comme un reflet de la Lune, ô mes Cygnes
Prisonniers sous l'orage! ô mes Cygnes, vers nous
Voici venir, roulant vos frères aux remous,
Les noirs fleuves avec des mains qui font des signes!*

*Les noirs fleuves des soirs tumultueux, des soirs
D'automne en rut ainsi qu'un troupeau de barbares!
Oyez les glas dans les abîmes, vers les Phares
Mobiles! Et ces mains flottantes aux flots noirs!*

*Seigneur! oyez l'orgueil du pauvre qui mendie!
Ayez pitié des yeux d'où mes Cygnes ont fui,
Des yeux en sang ouverts par les mains de la Nuit
Absolue aux lueurs d'orage et d'incendie!*

JEAN BOELS.

LES CLOCHES

I. — CRÉPUSCULE



Les cieux sont gris et bleus, d'une douceur infinie. — Au travers le feuillage léger, argenté des peupliers, les vents s'attendentent et musent et bruissent à peine. — Un calme et continu murmure. — Le bruit des vapeurs bleues montant du sol, on croit l'entendre, — les herbes affaissées, les fleurs endormies, et l'assoupissement de la terre recouverte déjà des manteaux pâles du soir.

Apaisés, doux et graves, pénètrent par ma fenêtre large ouverte les bruits du jour qui meurt. — Des voix, parfois, des voix éteintes, des roulements sourds, éloignés de voitures, un clair rire d'enfant, comme une cascade de perles jaillie dans l'ombre, et l'aboi persistant et triste d'un chien esseulé.

Des marchands ambulants crient, là-bas, dans les rues, — et leur cri lent et continu et monotone me transporte dans une féérique et magique cité, où des veilleurs de nuit aux lourdes hallebardes, annonciateurs de l'heure des prières, parcourent les rues au crépuscule, chantant et sonnant dans leur corne de fer.

Planent, planent alors les cloches, les cloches comme des âmes, comme des âmes heureuses s'essorant à la nuit et déployant leurs ailes vers les royaumes de félicité, — vers les royaumes des vapeurs et des forêts grises où reposent les silencieuses ombres, — où le plus léger bruit ferait aux âmes de cruelles, sanglantes blessures, — vers les pâles empires où sommeille et dort la gloire de mystérieux rêves.

Planent, planent les cloches dans l'air encore adouci. — De longs et joyeux battements d'ailes emplissent ma chambre et m'assoupissent à leur frôlement, — et je songe des cloches qui clament, clament, proclament l'heure des prières à Notre-Dame, l'heure des prières du soir pour les cœurs simples et forts.

II. — SACRE

Du sommet des hautes tours pavoisées de la vieille cathédrale, tonnent, tonnent, bourdonnent les grandes cloches. — C'est la jeunesse d'une claire matinée de printemps. Sous l'azur absolu du ciel, pour les joies et la fête prochaine, sonnent et s'épandent en les larges rais du soleil, les cloches lourdes, graves et lourdes.

Aux abords de la place et dans les rues voisines le peuple est massé dans la fiévreuse attente, et simple, son cœur sourit et s'extasie et chante au chant d'or des cloches. Et plus elles résonnent, plus haute est son allégresse. Au chant régulier, solennel des cloches, il se rappelle les joies anciennes, les jours où fut son âme ensoleillée et refleurissent soudain des espérances délaissées, et flottent dans les rais de lumière vivifiante des souhaits, bercés, exaucés, au chant grave et lent et simple des cloches.

Devant la foule énorme, bruyante, agitée, des haies de soldats s'alignent — des casques à longue crinière et des cuirasses rebondies luisent comme des miroirs au soleil et par instants scintille et brille le clair éclat bleuté d'un sabre nu ; — aux fenêtres, aux balcons de pierre, au travers des rues suspendus, s'enflent et claquent au vent, de glorieux drapeaux, des bannières tissées d'or, et des oriflammes de velours jaunes, violets et cramoisés. — Au gré du vent, tour à tour renforcées, affaiblies, sonnent, sonnent les cloches.

*
*
*

Voici, pourtant, qu'elles se sont tues, les lourdes cloches, — et comme si un grand souffle les eût emportées en même temps que les voix de la foule, un vaste silence se fait sur cette place. — Au loin, de claires, joyeuses sonneries de trompettes qui se rapprochent, se rapprochent, s'éloignent et

diminuent et brusquement éclatent au détour de la rue. — De brefs commandements militaires répétés en écho par la place. Dans la foule anxieuse le silence augmente ; — on entend le bruit répété des sabots des chevaux de la garde, et tout à coup, après un appel aigu, prolongé, suprême de clairon, débouche sur la place, traîné par huit chevaux blancs bondissants, un carrosse splendide, éblouissant de dorures, et dont les glaces biseautées scintillent des radieuses couleurs de l'arc-en-ciel. Soudain alors déchaînées, par dessus les vivats et les triomphales acclamations de la foule égrenées au vent joyeux, dégringolent et sonnent, à toute volée carillonnent toutes les cloches, claires et graves, sonores et frêles, légères et lourdes, en une furie continue de gammes descendantes, tôt affaiblies, tôt redoublées, et sur toute la ville, de toutes les églises, les cloches et les carillons font pleuvoir leur chant de fête et de joie, pour le sacre du jeune prince, — un grand concert de bronze au ciel d'azur.

III. — OFFICE DES MORTS

.

Ah! pourquoi toujours ces chants de prêtre sur moi?

Pourquoi ronfle-t-il si fort, là haut, l'orgue dans le jubé? Les chantres chantent à pleins poumons, leur voix plane, s'élève et monte vers les rosaces sculptées de la voûte, et si terrible est ce chant que les femmes agenouillées dans l'église sanglotent et bruyamment gémissent la tête cachée dans leurs mains.

Des milliers de cierges brûlent sur les autels, dans les hauts chandeliers d'argent les flammes vacillent et tremblent par instant ; — on croirait qu'elles vont mourir, mais elles se dressent et s'allongent de nouveau, la cire crépite et fond avec un petit bruit sec désespéré serrant le cœur, pendant que les prêtres montent à l'autel, et s'inclinent le dos recouvert d'étoffes raides, tissées de soies et brodées d'or.

Une sonnette retentit qui fait se courber tous les fronts ; — un silence horrible ; — il fait froid ; — et de nouveau recommencent les chants de douleur plus forts et plus désespérés avec la résonance toujours de ces syllabes latines inflexibles, riches et pompeuses. L'encens fume sur les charbons rouges. Des nuages de fumée montent qui m'étouffent... m'étouffent...

Ah! certainement, je mourrai s'ils ne cessent!

Mais qui donc Seigneur! repose sous cette draperie noire et lourde frangée d'argent, qui donc est là dans ce cercueil de chêne aux clous d'acier, qui gît dans ce suaire glacé, qui donc si ce n'est moi.

Et pourquoi me font-ils souffrir encore si c'est fini ?

Grâces leur soient rendues. Ils ont fini eux aussi. Voici dans le joyeux réveil de cette matinée de printemps, la cloche petite et froide qui tinte à coups réguliers pour indiquer la fin de l'office des morts. — J'entends soudain derrière moi le bruit mou de pas qui se rapprochent, — les grincements plaintifs des chaises écartées, — les portes qu'on ouvre à deux battants, — l'air qui entre... l'on me soulève et je sens que je réapparaîs à la Lumière...

Je vais donc reposer dans la terre bénie, sainte, hospitalière; elle sera sur moi et sous moi et toute la misérable pourriture de mon corps s'évanouira en elle. — Sous les bienheureux rayons du soleil, je renaîtrai en la forme définitive, esprit et âme, à jamais dépouillé de toute enveloppe sensible. — Au soleil radieux du printemps, je renaîtrai dans l'azur tranquille éternel et pur, et je vivrai à nouveau, mêlé à la plainte des eaux, aux murmures des cascades, au clair chant des fontaines, dans les baisers rapides des vagues fraîches au diadème éclatant d'écume flottante; — je serai tour à tour dans les souffles du vent, les caresses des brises adoucies des clairs baisers des vagues et des langueurs molles des fleurs, dans les contours fuyants des nuages, le galop éperdu des nuées et les pluies fécondantes tombées du ciel d'orage. — En moi sera le calme des nuits, les cieux profonds et bleus et la douceur mystérieuse des grands fleuves blancs coulant la nuit sous l'azur du firmament, les clartés soudaines changeantes des étoiles, les souffrances inconnues et l'alanguissement des lunes consolatrices et protectrices des rêves. — Dispersée et fondue en ces fugitifs lueurs de souffre et d'or de l'aurore, mon âme s'épanouira dans les clartés soudaines du soleil; — avec la sève elle montera dans les arbres et chantera dans les fleurs nouvelles, odorantes et belles. Plus blanche que la neige au sommet des glaciers éternels, plus rapide et brillante que l'éclair jailli des nues, plus belle et pure que l'azur et les lacs sacrés où seuls se baignent et passent les nuages, mon âme s'élancera radieuse au travers de l'air impalpable, à des hauteurs inaccessibles, au royaume de la Contemplation sereine, parfaite, dans la béatitude éternelle, sans passion et sans désir, sans pensée au dessus de toute pensée.

GEORGES DESTRIÉE.

VERS

VITRAIL

*En l'améthyste du vitrail
Seule la sainte s'extasie
De voir par la plaine rosie
Sur la mousse rire l'aiguail.*

*O joie! ô quel sceptre divin
Fit jaillir l'aurore divine
Vers où ses mains que l'on devine
Ne se joignirent pas en vain?*

*Et voici qu'aux cieux appâlis
Celle qui tint l'Enfant, l'Etoile
Qui brille sur la mer, dévoile
Son cœur auréolé de lys*

*Dont du seul hymne de leurs yeux,
Parmi les fleurs en avalanches,
Les anges sous leurs ailes blanches
Chantent l'éclat silencieux.*

LA SIRÈNE DÉÇUE

*Issant de l'eau vive et fragile
La Sirène éparpille au vent
Sa chevelure où joue agile
Un parfum de matin levant.*

*Gaze et moire à reflets de perle
Les flots la lutinent, subtils
Dont pourtant l'audace déferle
Au clair de ses seins puérils.*

*Et, vierge, en l'ingénu de l'heure
Qu'éventent des clartés soudain
Un chant d'adolescent l'effleure...*

*Mais la jeune voix qui la grise
Brusque s'esquive en un dédain
De sa voix l'appelant éprise.*

ALBERT ARNAY.

LES FLAMANTS

*En une hiératique pose
Ils s'alignent, vivants rosiers,
Au marais que les balisiers
Carminent de leur cime éclose.*

*Ils pointent leur bec d'argyrose
Le long des graciles osiers;
Et des ailes, rouges brasiers,
Émerge leur poitrine rose.*

*C'est dans la pourpre, un tendre éclair
De pâle neige, un rire clair
De blancheurs que le soleil dore.*

*Et l'on dirait, sous le ciel bleu,
Des cygnes au duvet d'aurore
Rêvant sur une mer de feu.*

AUGUSTE VIERSET.

PROMESSE ⁽¹⁾

A HENRY DE GROUX



Je suis hanté par la nuit de l'Histoire, par ces rafales d'hommes informes vomis par les Ténèbres, ces ouragans de peuples hurlants précipités par la main du formidable Semeur, à travers le monde, dans le feu et le sang pour le Festin des Glaives.

Et ces brumes du moyen-âge ne laissant apparaître que des fragments d'humanité, en cachant d'autres ou les rendant vagues, invisibles presque en l'inévitable oubli de la mort.

Mais ceux-là qu'elles laissent briller dans la Lumière éternelle sont si grandioses, que l'esprit, emporté par un rêve aux ailes d'aigle capables de souffleter le soleil, évoque des visions échevelées d'une grandeur vertigineuse, d'une foi à inonder le désert, à décrocher les montagnes de leurs vieilles bases pour en combler les gouffres immenses de l'océan; de fulgurances qui trancheraient à la sphère sa partie infectée, pour la jeter dans l'abîme.

Surtout des yeux. Ils ont percé le brouillard, éblouis par le signe qui leur restituait l'étincelle divine, lacs d'espérance, fontaines d'amour, miroirs des Siècles. Ils brillent plus lumineux que toutes les constellations du ciel velouté par la nuit, ces yeux, essence précieuse d'âmes prêtes à rentrer dans l'incandescent foyer de l'Absolu pour gemmer le futur de nouvelles gloires irradiantes.

Je suis hanté par l'ombre de ces cerveaux qui firent hurler la pierre autour des cathédrales, somptueux et impénétrables reliquaires de prières éteintes à jamais en nos âmes enténébrées, par ces mains jointes pour racheter l'iniquité monstrueuse de générations corrodées par le plus putréfiant des acides, la Médiocrité.

Je songe à tout ce Rêve éperdu d'infini faisant reculer et s'enfuir, sous son vol, l'énorme azur des nuits muettes, à cette simplicité qui fit resplendir tout ce qu'elle toucha de sa grâce merveilleuse.

Je songe à tous les Himalayas qui ont sombré lentement en eux-mêmes et qui ont été engloutis par le borborygme puant des temps modernes.

(1) Extrait de *Vers de l'Espoir*, qui paraîtra prochainement.

Toute beauté qui ne put s'accrocher à la voûte, dans la débâcle des hauteurs, pour luire sur nous, étoile nouvelle, est tombée dans l'eau livide, nénuphar sans cesse immergé par la houle d'une mare d'ordures.

L'ordure, elle sort de la terre comme la plus féconde et la plus volontaire des moissons, elle tombe comme les averses les plus submergeantes, elle déferle comme l'ouragan qui arrache les mâts de navires et leur octroie le plongeon éternel, ou comme le simoun qui détruit et recouvre de sable les oasis du désert.

Et ainsi jusqu'au jour où, sollicité par le dégoût de toute cette putréfaction qui aura envahi même son Calvaire et sa Croix sanglante, fatigué d'un sacrifice inutile atrocement conspué par d'éternels obligés, Il fera luire un signe vengeur dans un déchaînement de nuées, et un éclair de ses yeux si divinement doux, jadis, enflammera le pestilentiel et phosphoreux marécage, car les Glaives se seront refusés à un festin de charognes.

« C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

C'est alors que les loups deviendront des agneaux et que les agneaux seront transformés en loups.

C'est alors que les flaques de graisse du bouillon d'ignominie auront d'atroces convulsions et que les hurlements monteront ainsi qu'un vol effarouché de corbeaux.

Le feu sera déchaîné, lâché comme une bande de fauves bondissants, de dragons, d'hydres, de chimères et de serpents en furie; il sera partout, il fera rugir l'abîme, il s'étendra comme une atlantique rouge, il couvrira tout.

Et il n'y aura pas un cri de repentir dans toute l'incurable pourriture liquéfiée.

Car, après avoir soutiré le sang du côté droit du Fils de Dieu pour se racheter de la mort, elle exigera qu'il revienne lui présenter, dans ses mains diaphanes, son cœur, et qu'il répande tout le sang de son cœur pour la sauver de ces *nénuphars* qui sont restés *malgré tout*, après la débâcle des hauteurs, à la surface de l'immonde, ouverts à la lumière.

MAURICE DESOMBIAUX.

.....

BLANCHES FIANÇAILLES

*A l'étoile que pare un voile d'indolence,
A l'étoile neigeuse en ses larmes d'argent
Mon âme se fiance — ô vierge du silence!
Joignant comme des mains ses chagrins pâlement.*

*Les ombres ont béni nos blanches fiançailles
Et dans le jour défunt nos âmes de tourment
Ont écouté le ciel pleurer ses funérailles :
On aurait dit le glas de mes rêves d'enfant.*

*Mais l'aurore soudain de sa bouche de rose
Caressa nos désirs d'un baiser de soleil!
Sa lèvre fine et douce aux voluptés éclose
A souri doucement à mon jeune sommeil.*

*Et des anges alors, des anges blonds et frères
Ont parsemé nos cœurs des roses de l'oubli ;
Le murmure — mourant au lointain — de leurs ailes
A l'étrange langueur d'un désir accompli.*

*J'ai souri dans les yeux hospitaliers des anges,
Dans leurs yeux pailletés d'améthystes et d'or,
Où trônait, triomphant, aux encens des louanges
L'Espoir, l'éphémère et doux vainqueur de la mort.*

FERNAND ROUSSEL.

LE PAYS DE MON RÊVE

*Le pays de mon rêve est un fief de la lune
Où vaguent les heures vagues et vierges
Au clair des clartés gisant sous les portes.
Et voici bien des nuits que ne veillent de cierges
Dans le blanc palais des princesses mortes
Où mon cœur éperdu se fiance à la lune.*

*Le pays de mon rêve est une île en silence :
D'azur est la mer, de brume les dunes,
Les prés de rayons et d'ombre les bois,
Où j'écoute prier des sommeils de lagunes,
D'étoiles, d'ailes, d'encens et de voix
— Enfant de chœur à quel Noël de pur silence!*

*Le pays de mon rêve est l'espoir d'une Dame
Pèlerine au loin vers mon doux domaine,
Plus pure que lis, plus svelte que lance.
Sainte Phébé, ma suzeraine et ma marraine
L'amène en sa claire et frêle fringance
S'agenouiller aux Saintes-Tables de mon Ame.*

AUG. JENART.

LE JOUR DES MORTS



Les rues du village sont couvertes d'une boue gluante, gaufrée par le martèlement des pas et où luisardent des lentilles d'eau. Du ciel bas, uniformément gris, tombe une bruine froide et persistante qui noie les contours des maisons et des arbres. Dans les haies, des gouttelettes pendent comme des perles à des branches ténues, dont quelques-unes ont gardé la décoration d'une touffe de feuilles fripées.

Au coup de midi, le vieux sonneur s'achemine vers l'église, dont la silhouette vague suggère l'impression d'un fantôme dominant d'autres fantômes. Il marche à pas menus, réguliers, les coudes aux flancs, les mains croisées contre sa poitrine — de grandes mains blanches, émaciées, qu'il contemple avec respect, car elles ont acquis un caractère sacré en touchant au plâtre des vieux saints, au bronze des cloches, en feuilletant les missels jaunis, dont le texte, enjolivé d'étranges capitales, met le lecteur en communication avec Dieu. — La bruine poudre à blanc la grosse écharpe de laine où disparaissent les lobes de ses oreilles, et pointille de minuscules gouttelettes les poils raides et mi-chenus des favoris qui broussaillent aux deux côtés de sa figure maigre.

Une barrière a grincé sur ses gonds; la porte de l'église s'est ouverte

puis refermée avec un bruit caverneux ; le vieux sonneur ascende un escalier aux marches usées...

Ding... don... — ding... don... Ainsi se lamentent à présent les cloches, réveillant de mystérieuses hulottes qui rêvaient dans l'obscurité de la tour, sur d'énormes charpentes enchevêtrées. Leurs sons s'éparpillent en vibrations mourantes; ils vous pénètrent comme la pluie tenace et semblent, comme elle, tomber lentement du ciel gris.

A l'heure des vêpres, les rues s'emplissent d'une foule morne qui s'achemine vers l'église. Les enfants se hâtent, le corps recroquevillé, les mains dans les poches, les joues rosées par les picotements de la bruine; les hommes marchent à longs pas, la tête basse, vaguement songeurs; tandis que les femmes, qui prennent d'infinies précautions pour éviter les souillures de la boue, ont une démarche sautillante qui les fait ressembler à de grands oiseaux lugubres.

L'église est tendue de noir comme pour un enterrement, et le catafalque se dresse au milieu, entouré de chandelles allumées. Cela glace le cœur des fidèles, qui font dévotement le signe de croix sous le porche, puis se dirigent, sans bruit, vers leurs places habituelles. Chacun songe au défunt qu'il a le plus aimé, il se rappelle ses funérailles, et revoit son cercueil sous le catafalque : celui-ci était riche, et son cercueil de chêne portait un crucifix et des torches en argent; celui-là était pauvre, et on l'avait placé dans une bière de mauvaises planches, ornée d'un christ et de flammes en papier.

Aujourd'hui tous ces morts sont mêlés aux vivants. L'église est triste à cause de leur présence, et les psaumes y résonnent douloureusement parce que leur voix s'unit à la voix des chantres. Ils gémissent de même avec l'orgue, et se pressent autour de l'autel, quémendant des prières comme les pauvres sollicitent l'aumône par les jours de gel et de neige.

Et quand le prêtre recommande les trépassés au souvenir des fidèles, les assistants voient défiler un long cortège de morts. Ce sont d'abord des gens que personne n'a connus et qui n'ont plus de parents dans le village, des formes vagues et tristes, pareilles aux silhouettes lointaines des pèlerins qui marchent dans un désert, à la tombée de la nuit. Des vieillards suivent avec des vêtements passés de mode : ils sont courbés, usés, ratatinés, et leurs yeux, qui ne savent plus pleurer, se fixent douloureusement sur leurs descendants. Il y a aussi des jeunes filles en robe noire, semblables à des vierges en deuil, et des enfants, avec des figures pâles et douces, de pauvres enfants sevrés de caresses, qui ont l'air d'avancer la tête pour qu'on passe la main dans leur chevelure.

Tout à coup, une femme éclate en sanglots. Sa mère est morte dans une

maison d'aliénés ; on l'y a conduite dans une charrette, où deux hommes furent obligés de la maintenir. Elle ne voulait pas partir, elle se débattait et criait. Quand la charrette s'est ébranlée, sa raison semblait revenue, et ses yeux, qui étaient restés secs jusqu'alors, se sont remplis de larmes. Elle a regardé ses fils et ses filles, qui pleuraient, et leur a dit d'une voix lamentable :

— O mes enfants, pourquoi me chassez-vous ?

Elle vient de se présenter devant sa fille, vêtue comme au moment de son départ, et les yeux toujours baignés de larmes ; elle a répété d'une voix douloureuse qui paraissait sortir d'une caverne :

— O mes enfants, pourquoi me chassez-vous ?

Après les vêpres, les gens regagnent leurs maisons, silencieux et graves ; on n'entend que le clapotis monotone des pieds qui s'impriment dans la boue.

Insensiblement la nuit tombe. Dans l'obscurité, des fenêtres éclairées plaquent çà et là de grandes taches de lumière jaune qui font rêver à des grottes creusées dans les ténèbres et dont les parois réfléchiraient la lueur débile d'une lampe fumeuse. L'eau dégouline des toits avec un bruit mou, tandis que les cloches, s'ébranlant toujours à intervalles réguliers, jettent dans l'espace des sons d'une tristesse infinie.

Les paysans, assis au coin de leur feu, écoutent tomber la pluie ; ils écoutent le son des cloches et le tic-tac de l'horloge, et chacun se dit :

— C'est singulier, chaque fois qu'il y a eu un mort dans la maison, l'horloge a fait ce bruit étrange et obsédant... Je sais qu'il sort de cette gaîne, pourtant quand tout est bien calme et que j'écoute attentivement, on dirait qu'il s'échappe de mon crâne...

Pour réagir contre ces pensées, on engage des conversations. Elles ont lieu à mi-voix et deviennent bientôt lugubres, car l'un ou l'autre prononce, inconsciemment et sans deviner l'immensité des choses qu'ils évoquent, les mots de trépassé, de prière et de deuil. Alors, tout en contemplant la teinte mélancolique des meubles, ainsi que les masses d'ombre accumulées dans les encoignures où elles veloutent les murailles d'une sorte de moisissure humide et froide, les gens songent à leur passé, ils remontent mélancoliquement le cours de leur vie, et s'arrêtent aux dates marquées par des événements. C'est la première communion, le tirage au sort, le mariage. Des figures disparues surgissent, des personnes qu'on a aimées tendent les bras et semblent vous reprocher leur abandon. En présence de tous ces morts, des vieillards frissonnent comme ces vieux arbres qui se dressent, solitaires, au milieu des champs.

Cependant, une voix gazouilleuse de fillette insouciante fredonne tout à coup dans le silence :

*Au jardin de mon père,
Vole, mon cœur vole !
Il y a ç'un pommier doux
Tout doux !*

*Trois belles princesses,
Vole, mon cœur vole !
Trois belles princesses
Sont couchées dessous.*

Son père l'interrompt d'une voix grave :

— Silence, ma fille, on ne chante pas aujourd'hui.

Et comme lui-même pense à sa jeunesse, il parle de ses parents défunts :

— Je me rappelle, enfants, votre arrière-grand'mère... J'avais douze ans quand elle est morte... Elle était vieille, très vieille... Elle marchait avec une béquille... Voici sa place habituelle... là... au coin du feu... Elle y restait assise tout le long du jour, dans un grand fauteuil... A cette époque, les gens étaient simples, ils connaissaient peu de choses, on voyageait difficilement... Ainsi, vous savez tous ce que c'est qu'un chemin de fer... eh bien ! votre arrière-grand'mère n'avait jamais vu aucun train... Il n'y avait que des diligences, et elles n'étaient pas sûres... Le village était aussi moins peuplé qu'aujourd'hui... Presque toutes les maisons étaient couvertes de chaume... Et l'on parlait de revenants, de sorciers... que sais-je?... Parfois on entendait une musique aérienne, dans un pré, le soir... Les gens passaient leur chemin, en faisant le signe de la croix... Le lendemain, on trouvait une grande plaque d'herbe brûlée... C'était à cet endroit que les sorcières avaient dansé... — Votre arrière-grand'mère m'a souvent raconté l'histoire d'un de ses frères qu'un sorcier avait accompagné, la nuit, pendant deux heures... Ce sorcier avait pris la forme d'un chien énorme, disait-elle, de la grosseur d'un veau... Il trottinait derrière notre parent, mais sans lui faire aucun mal... Seulement, de temps à autre, il frottait son museau froid contre ses talons... Notre parent tremblait d'épouvante... Et il ne voyait pas de village, pas de maison... Enfin il aperçut une lumière... la lumière d'une cabane, au bord de la route... Le propriétaire lui expliqua comment il se débarrasserait du chien... Il fallait, paraît-il, lui planter un couteau dans le front, entre les yeux... Pendant ces explications, les deux hommes entendirent quelque chose qui cognait contre les vitres... Ils levèrent la tête... Le chien avait appliqué ses pattes de devant sur le rebord de la fenêtre... et il regardait... Quand notre parent continua son chemin,

il ne vit plus le chien, naturellement... Mais comme il avait eu peur, très peur, il tomba malade et mourut peu de temps après...

Ce que je vous raconte là, enfants, ne doit pas vous effrayer... Il n'y a plus de revenants, il n'y a plus de sorciers, depuis que M. le curé lit, pendant la messe du dimanche, l'évangile de Saint-Jean...

Pauvre vieille grand'mère ! si je me souviens d'elle !... Tenez, le rouet qui se trouve au grenier, c'était son rouet... Quand nous serons morts, ta mère et moi, ce rouet t'appartiendra, Jeanne... Toi, Jules, tu auras ce sabre, qui pend à droite de la cheminée... Et toi, Félix, tu prendras ce tableau, qui est accroché au dessus de l'armoire... Vous conserverez précieusement ces objets, mes enfants, ce sont des souvenirs...

Le père se tait.

Jules, alors, pense :

— Ce sabre m'appartient. Quand mon père sera mort, il ne faut pas que j'oublie de l'emporter.

Et Félix songe :

— Pourquoi mon père m'a-t-il donné ce tableau ? J'aurais préféré le sabre, moi...

Cependant la nuit s'avance. Les lumières s'éteignent, une à une, dans le village. Les paysans se mettent au lit, mais avant que leurs paupières se ferment, le son des cloches leur arrive encore, plus étouffé et plus triste, tout pareil au douloureux soupir d'un être surhumain, qui retentirait dans l'immensité.

A présent, une seule lueur brille. Derrière l'étroite fenêtre de la tour, la lampe du sonneur met un point jaune, un rond de clarté mate. Et cela, dans la nuit opaque, semble l'œil de quelque puissant rêveur, l'œil même de cette vieille église de village, aux pierres moussues, aux briques effritées, bénévole confidente des secrets de plusieurs générations, qui, maintenant que tout dort, songe à l'infinie misère des existences éparpillées autour d'elle..

HUBERT KRAINS.

OFFRANDE

*Le beau Prince accoudé sous les balcons royaux
Voit tout à coup surgir de magiques Florides
Et dans le soir tardif, au bord des lacs limpides,
Mûrir des pommes d'or dans l'ombre des berceaux.*

*Dénouant leurs cheveux aux rires des ruisseaux
Des filles aux yeux clairs, frivoles et perfides,
Sous la pluie argentine en les feuilles humides
Imitent en jouant les doux chants des oiseaux.*

*Et tandis qu'un dragon couvert d'écailles jaunes
Veille des morts sanglants couchés parmi les aulnes
L'Enfant, triste, étonné de ne pas être aimé,*

*Écartant d'un rameau ses biches et ses chèvres,
Descendu vers la plaine, offre comme ses lèvres
La rose rouge éclore en son cœur parfumé.*

VALÈRE GILLE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Deux livres de Tolstoï (drame et vaudeville).



À la fin de « *Marchez pendant que vous possédez la lumière* », les lecteurs du livre trouvent cet apologue : Un catéchumène déjà vieux, entrant dans une communauté chrétienne, est envoyé au travail des vignes. Au premier coteau, dans la vigne abondante et chargée, les jeunes gens travaillent gaiement, et, nulle place pour lui ; à une plantation moins riche, les chrétiens travaillent par couples, et, nulle place pour lui ; ce n'est que dans une vigne aux sarments solitaires, que Julius le catéchumène, d'abord découragé par l'aridité de la récolte possible, rencontre un vieillard, premier occupant de cette maigre besogne et ce vieillard lui enseigne le moyen de recueillir encore quelques grappes. Les admirateurs de Tolstoï y pourront voir quelque involontaire allusion à la transformation de talent de l'auteur lui-même, devenu moins littéraire,

plus sec, mais cherchant en une forme sans apprêts et toute de vulgarisation, à répandre quelques idées qui lui demeurent essentielles.

La caractéristique du grand roman de Tolstoï, tel que *Guerre et paix* ou *Anna Karénine*, était un mélange de la mobilité et la grandeur de la fresque et de l'imprévu des tableaux ambiants, c'est-à-dire que considérant un temps, dans ce temps plusieurs mondes spéciaux, particuliers et se rencontrant, considérant la teinte générale d'une époque comme le véritable héros de son roman, Tolstoï y faisait vivre des êtres de temps et de lieux bien caractérisés; ainsi, si nous considérons *Guerre et paix*, le héros du livre serait la Russie, considérée comme une lente et calme et puissante force défensive; une première incarnation du héros type serait Koutousof, également lent, calme et défensif, Koutousof étant personnage historique et, par conséquent, élément de fond de fresque ou de toile de fond, il faut à l'auteur, pour satisfaire à l'esthétique ordinaire du roman, un héros, c'est-à-dire un personnage d'invention seconde, calqué sur la réalité, mais n'ayant pas d'état civil flagrant. Le prince Bolkonsky sera donc un Koutousof plus jeune et agissant en raison du moins grand nombre d'années; soit parcourant les étapes d'enthousiasmes et de désillusions nécessaires pour former un Koutousof. Comme ce troisième type perd de sa clarté à être surtout agissant, et qui, étant donnée sa jeunesse, la partie actée de sa vie prend nécessairement une grande place de son rôle écrit; un quatrième type se présente, Bésoukof, qui du type principal détient les parties de pensée et de réflexion qui n'ont pu trouver place dans le rôle du prince Bolkonsky. Etant posés ces personnages de résignation et de douceur, Tolstoï établit en face d'eux une série de personnages qu'on pourrait dénommer les assaillants, et qui s'échelonnent depuis Napoléon, l'ennemi de la Russie, jusqu'à, par exemple, Dologhow, l'ennemi de Bésoukof. Ses personnages femmes présentent la même antithèse, et quelques comparses prétextes, comme le soldat Platon ou certains officiers de la garde, servent aux personnages à prendre de nouveaux embranchements de vie qui leur permettent d'expliquer leur pensée « sur la nécessité d'un bien-être général fait de tranquillité de conscience et la nécessité de le préparer dans la mesure de leurs moyens par une plus parfaite éducation d'eux-mêmes ». Tel est le squelette du livre, malgré l'addition d'anecdotes imposées par l'esthétique momentanée du roman.

On retrouvera dans *Anna Karénine* un semblable procédé. Des gens du monde vivent selon des modes traditionnels peu flexibles, embarrassés de mille riens représentatifs, sans avoir le temps d'écouter leur conscience; c'est à propos d'un petit incident de famille que les principaux personnages se rencontrent. Au moment de ce petit fait (Levine, Wronsky, Kitty et M^{me} Karénine) se rencontrent dans un bal, et les deux couples se croisent et se décroisent, attirés en dehors de leur destinée par le plaisir qu'ils éprouvent à se trouver contrastants. Encore pris dans les traditions, ils se trompent sur eux-mêmes; le roman décrira donc l'utilité et la beauté d'existence que trouvent Kitty et Levine, vivant dans une norme favorable à eux, et les tragiques malheurs de Wronsky et d'Anna Karénine n'ayant su trouver leur chemin de vie, entachés qu'ils sont de goûts mondains.

Déjà Tolstoï prêche le travail manuel (Levine fauchant ses prés), l'administration de ses biens, l'accomplissement des devoirs municipaux et des devoirs privés comme la règle du bonheur ; dans le décor, au calme et au tableau plaisant de la vie rurale, où vivent heureux Levine et Kitty, il oppose synchroniquement des scènes heurtées de salon et de chemin de fer qui lui paraissent symboliser les heurts et allées-venues du couple Wronsky, en face de la tranquillité des plaines évocatrices du bonheur de Levine, ceci non sans incidents et anecdotes, formant petits décors et tableaux spéciaux ; car, l'influence de Stendahl, de ses romans à décors, de *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir*, ont encore grande puissance sur la mécanique littéraire de Tolstoï ; je dis : « mécanique littéraire » et non « pensée littéraire ». Après ses deux grandes œuvres de maturité, dans la série des œuvres de Tolstoï, on le voit se préciser, réduisant les proportions du décor et placer de plus en plus, dans certain livre, deux personnages protagonistes conférenciant le pour et le contre, ou, dans des nouvelles, des personnages passent, indiqués dans leur silhouette momentanée, sans que l'écrivain précise autrement leurs origines (le joueur, etc.). Dans *la Sonate à Kreutzer*, le roman se réduit à un pur monologue ; c'est comme une confession reproduite par un témoin intelligent.

Posnitcheff y expose d'une belle âpreté ses griefs contre lui-même et ses griefs sociaux. Nous le retrouvons semblable, continuant son monologue dans le Julius de *Marchez pendant que vous avez la lumière*, mais en somme calmé d'un première rédaction. Somme toute, au rebours de nos romanciers naturalistes qui, rapidement épuisés, sont réduits, pour soutenir leur notoriété littéraire, à interpréter de vagues anecdotes ou attaquer des corps constitués mettant la décadence de leur forme au service de leur décadence d'agitation mentale, Tolstoï se dessèche et se nettoie. Ce roman : *Marchez pendant que vous avez la lumière*, construit sans autre décor que quelques noms à désinence latine, se résume en deux personnages vivant de façon différente, avec un témoin éclairé et vivant dans l'action, et des comparses ; il faut, pour un Français ignorant du russe, mettre de côté toute question de forme littéraire et phraséologique ; il serait très curieux pour nous de savoir si, après avoir écrit *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* en style écrit bigarré et coloré, l'écrivain rédige ses dernières œuvres en une forme toute nette, toute de nerf et de sang dans de maigres musculatures ; mais la traduction est écrite dans un patois infini et n'est peut être qu'une caricature.

En prologue, entre contemporains, on discute sur la vie humaine, un jeune homme déclare : « Pourquoi continuer à vivre de cette façon indigne, pourquoi continuer à faire ce que nous condamnons », et son rêve serait d'une vie travailleuse confondue à celles de misérables ; son père lui répond que son désir est noble, au fond, mais qu'à lui seul, son père, connaissant bien la vie, il appartiendrait de prendre et suivre semblable détermination. Alors un homme marié, indifférent, en fait, aux déterminations du jeune homme et aux objections du père, déclare que tous deux ont raison, qu'évidemment ce jeune homme est trop jeune pour prendre une résolution

définitive, mais qu'au fond il pense de même par la raison et l'expérience. « Qu'attends-je alors? du matin au soir je travaille pour ma famille avec le résultat que ma famille et moi, loin de vivre à la hauteur de la loi de Dieu, nous nous enfonçons de plus en plus profondément dans la boue du péché, on travaille sans cesse pour la famille, mais à la fin elle ne tire pas le moindre profit de ces efforts parce qu'ils ne sont pas réellement utiles à la famille...

Les dames le redressent vigoureusement malgré cette objection qu'il est peut-être inutile d'élever des enfants d'après des principes qu'on désapprouve. Un homme plus âgé, un vieillard, se plaint de ne vivre que pour manger et dormir, mais des neveux et des nièces lui persuadent que c'est pour eux et pour leur liberté qu'il doit vivre. Enfin, deux vieillards concluent que s'ils ont deux jours à vivre, il est inutile de les gaspiller en projets et que le plus qu'on peut faire c'est de discuter sur les avantages qu'offrirait une vie bonne, droite et morale qu'il est impossible de vivre.

Le roman est peut-être moins net que ce prologue, qui évoque invinciblement le souvenir de La Fontaine; ni Julius, ni Pamphilius n'ont la prétention d'être construits archéologiquement, et s'ils ont des noms latins ce sont de vagues pseudonymes de russes modernes habitant ces phalanstères que Tolstoï aime à prêcher, à favoriser et à créer. Dans cette leçon-conférence donnée aux bourgeois russes, comme il a donné aux paysans *la Puissance des ténèbres* en tableaux vivants et glaces pour leurs vies, Tolstoï ne veut qu'expliquer combien est simple dans l'effort et heureux dans les résultats une vie simple avec un peu de travail physique et beaucoup d'amour désintéressé, et quel plaisir en quelque sorte maternel des hommes intelligents, las des échevinages ou des épithètes colorées, peuvent trouver à être les âmes et les éducateurs des simples.

Mais, si un des personnages du roman, Pamphilius, est par postulat arrivé dès l'âge le plus tendre à cette quiétude, Julius, l'adepte type, n'y arrive que fort difficilement, et chaque fois qu'il prend le chemin de la communauté chrétienne où chacun vit l'un pour l'autre avec, hélas! l'avoue l'utopiste, bien des gradations, car la communauté dirigée par un impeccable pasteur, nombre dans les derniers rangs de ses prosélytes de franches canailles à peine repentis, sur la route de cette quiétude chaque fois Julius rencontre un médecin dissuadeur; ce médecin possède l'intelligence pratique de son temps, combat sagement et intelligemment les désirs de Julius d'échapper à la vie ambiante pour entrer dans une règle, et ne perd sa cause que lorsque Julius, qui, jeune, a exploité le crédit de son père, a été frappé par lui, s'est défendu et a deviné que les rapports entre lui et son père étaient purement et simplement la haine de l'envahisseur contre le premier occupant, perçoit, étant devenu vieux et père, les mêmes sentiments chez son fils, le frappe, le voit se défendre, etc.

Donc, l'écrivain veut bien dire que si Pamphilius a la sagesse innée, Julius n'adopte la sagesse de Pamphilius, que frappé très personnellement et pour ainsi dire mis en face d'un miroir psychique. Quant au médecin, un homme de sagesse tempérée, n'étant nullement père ni magistrat, il n'a pu

avoir la conscience des responsabilités et raisonne de la vie comme un amateur raisonnerait d'un poème.

De même que dans *la Sonate à Kreutzer*, l'écrivain démonte l'idée et les actes du mariage en les déclarant inanes, de même, dans *Marchez*, l'écrivain tient à détruire l'idée de famille pour instaurer l'idée plus large de communauté ou phalanstère. Dans *les Fruits de la science*, non plus le héros principal, mais le terme principal de l'œuvre sera également l'idée de famille que Tolstoï, après l'avoir attaquée par une figuration schématique, voudra attaquer par une suite d'anecdotes. Cette comédie ; *les Fruits de la science* comporte deux éléments ; une maison, disons une famille, est mise à sac par ses propres membres. Le père de famille est assailli par sa femme, soucieuse d'argent, de toilette, une fille similaire, un fils, acheteur de chiens, qui vendraient leur père pour trente deniers répercutables ; dans ce désordre des paysans humbles et avars viennent solliciter le maître de conclure une affaire désavantageuse pour lui ; toute sa famille est d'accord pour la lui suggérer et par tous moyens, car il y aura quelque argent comptant de partageable pour les divers caprices de ceux qui entourent le maître. Ses ennemis les plus proches savent mieux que qui que ce soit où l'atteindre et trouveront leurs auxiliaires : premièrement dans la domesticité, espionne des travers du maître, bien informée par ceux qui le touchent de plus près et aussi dans la manie favorite du persécuté. C'est un peu, car les rapprochements du Tolstoï de la dernière période avec La Fontaine s'imposent, la fable de l'astrologue qui tombe dans un puits. Ce propriétaire est épris de spiritisme.

Le sociologue qu'est Tolstoï, calcule le ravage des pauvres théories empiriques et des malencontreux systèmes tout faits chez des gens dont le premier devoir est de gagner le pain quotidien. Il ne pouvait s'intéresser ni à son type de dupe ni à cette cohorte d'hommes d'intrigues, de vaticinateurs troubles et de romanciers drôlatiques.

Dès longtemps, en Russie, dans ce pays de tout mysticisme, il a pu voir de remarquables échantillons d'occultistes. Déjà Landau, le médium, ancien commis de nouveautés parisien, apparaît dans *Anna Karénine* comme un individu d'habiletés douteuses. En présence de ce trouble de plus apporté à la conscience, demeurance des tours de cartes et de physique amusante, Tolstoï a voulu devenir franchement railleur et comique. Y a-t-il réussi ? Non. La plaisanterie reste lourde et n'ajoute rien à la trame de comédie familiale que Tolstoï a voulu mettre au clair.

GUSTAVE KAHN.

Contes de mon village (Mœurs wallonnes), par LOUIS DELATTRE. Introduction de Georges Eekhoud. — Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur.

Le livre que vient de publier Louis Delattre révèle un conteur. Un conteur charmant, dont la phrase court et vole, coquette, vive, colorée, tantôt charnue comme une branche de sureau, d'autres fois semée de fleurs et fuyant, douce, avec l'air d'un sentier au soleil, un matin de procession.

Delattre excelle à conter, avec la juste mesure de ce qu'il faut dire, et ses histoires sont bien épluchées, et bien assaisonnées, de façon à former un exquis ragoût de lettré. Il a un tour original pour vous faire ses récits, un tour à la fois déluré, bon enfant et naïf, et c'est délicieux à écouter et à lire.

Ce qu'il raconte ainsi, c'est le village wallon, c'est son village, et l'on sent qu'il prend un très grand bonheur à dire tout ce qui s'y passe. Georges Eekhoud, dans une médullaire et cordiale préface faite pour ce livre — ruban solide qui lie en beau bouquet typographique les sept nouvelles — appelle Delattre : un observateur éveillé. Mot très juste. Ne vous fait-il pas l'effet, le jeune poète, dans son village où il y a des commères, des enfants, des charrettes, des forges, une boucherie, des ruelles, des bosquets et des fleurs, d'un pimpant oiseau dans un bocage très peuplé et qui chanterait et sifflerait toute la journée en regardant les autres d'un air moqueur ou attendri, joyeux de voir mûrir des grappes de sorbier, amoureux des fauvettes, et plein de bonheur quand il agite sa mine pétulante dans ce coin de bois où se trouve son nid ? Il fait rouler ses phrases dans le gosier de sa plume, comme des trilles d'alouette, à l'aurore, quand on se réveille, à la campagne, et que les fermiers lèvent leur rideau de mousseline pour voir si le soleil brille bien.

Et tout ce village est évoqué, plein de vie et de bruit, avec un décor aquarellé d'un pinceau vif et des personnages croqués d'une griffe leste d'aquafortiste-ès-lettres. On le voit, dans sa fraîcheur wallonne, au milieu des campagnes et des bois d'alentour, avec ses jardins où il y a des murs tapissés d'opulents gobelins de fleurs d'or, ses ruelles un brin tristes où résonnent plus fort les sabots des galopins qui vont à la maraude, le silence de ses soirs, quand les ouvrières des fabriques repassent dans les rues et qu'on entend ces rumeurs de la vesprée « qui viennent on ne sait d'où », avec sa forge aux gais soufflets, aussi : « comme elle est située au point culminant de la ville, quand la porte est ouverte, on voit, tout en tirant le soufflet, les toits bleus et rouges qui dégringolent ; au loin, la campagne, avec une ligne sombre qui la limite, les bois, bien loin ». Et cette campagne, comme on en sent les bons fumets des essarts, le vert parfum des bois et des genêts, sous le ciel. Comme tout s'élève, et frissonne de vie ! C'est qu'il y a, dans ce livre, un si grand amour pour les choses qui forment l'alentour de l'existence ! Il y a là un cœur si vivant qu'il prête de son sang aux êtres qui n'en ont pas et qu'il leur insuffle une âme avec une prodigalité de tendresse débordante.

Mais les personnages, alors ! Comme ils sont tous bons et sympathiques ! Le conteur vous les fait aimer. S'ils ont commis quelque peccadille, on l'oublie bien vite, car ils sont tous *braves*, braves jusqu'à l'héroïsme, comme en témoigne l'histoire de *Pierre-de-la-Baraque*. Tenez, voici encore *Jérôme Badot* : sans le vouloir, le pauvre, un soir qu'il était rentré ivre (et Dieu sait si cela lui arrivait rarement !), il a cogné sa femme au sein. Elle en est morte. Et bientôt l'âme dolente et bourrelée de remords du pauvre Jérôme va rejoindre celle de la trépassée, après avoir toutefois reçu l'absolution de M. le curé. N'êtes-vous pas ému à *l'Histoire d'un petit clerc* ? Et

n'éprouvez-vous pas un peu d'amour — si, si, avouez-le — pour *la Voisine*, dont la fraîche jeunesse s'encadre si bien dans les jacinthes, les violettes et les giroflées? Et si *Christine de Landelies* a commis une faute bien grave, dans un conte d'une pénétrante et printanière mélancolie, qui ne lui pardonnerait après avoir lu cette chose exquise par elle inspirée : « Mais aurais-je su ne plus aimer Christine?... J'ai entendu, l'autre jour, des *Airs populaires* de Schumann que chantait un hautbois de sa voix pure ; pour-quoi, soudainement, me suis-je rappelé l'arrivée de Christine de Landelies en ce matin de mai où tout riait — et, près de la chambre morne et silencieuse de Rosalie malade, la montée de l'escalier, avec mes bras pleins de linge frais fleurant le soleil et les sèves? » Deux personnages sont pourtant bien méchants : Aline, l'actrice de Bruxelles, et cet ignoble cabotin de Rouvat. Mais heureusement, il n'y a pas de ces gens dans les villages ! Ils servent de noir et urbain repoussoir à l'honnêteté des héros du livre. Et puis *la P'tite Filipinne* vous les fait vite oublier, avec son intéressant profil de buveuse de café. Car elle est tout à fait caractéristique, et c'est peut-être ma préférée dans la série des contes.

Et tel est — autant que j'ai pu le résumer en quelques lignes — le *village* de Louis Delattre. Je le répète : il est profondément wallon. Il exhale une grisante odeur de terroir et dénote un écrivain doublement de *race*. C'est ce qu'indique Eekhoud dans la préface : « Mon cher artiste, l'œuvre d'un écrivain sincèrement autochtone agit sur moi avec cette fraîcheur et cette vivacité. J'y trouve présentés dans une autre gamme et dans un cadre différent, rajeunis pour ainsi dire, revêtus d'atours aussi originaux que pittoresques, dans un costume inédit, la tendresse, le culte que moi-même j'éprouve pour mon coin de pays ». C'est bien dit, et il est curieux de voir le fanatique et âpre poète des polders patronner ainsi un débutant wallon.

Quant à moi, je suis heureux d'avoir été désigné par *la Jeune Belgique* pour accueillir ce livre embaumé de jeunesse, tout pénétré de printemps, et pour dire mes bonnes impressions en tournant ces feuillets vibrants d'une joie d'adolescence. Maint souvenir d'enfance, du temps où j'allais passer les vacances au pays wallon, m'est revenu à la lecture de ces pages si *vécues* ; et ce bouquet si vif, si pétillant, m'a laissé quelques pétales fanés et plus sombres, pour moi, car le souvenir est toujours teinté d'une nuance de mélancolie. Et le charme du livre s'en est encore agrandi.

EUGÈNE DEMOLDER.

La Gloire du Verbe, par PIERRE QUILLARD. — Paris, Librairie de l'Art indépendant.

L'ordonnance même des pièces de ce livre nous annonce moinstout d'abord un sensitif enregistrant les vibrations de son âme qu'un poète de volonté et de raisonnement procédant par induction. On ne pourrait pourtant inférer que l'œuvre du poète a été conçue d'après un plan primitif, mais telle, avec ses précises conclusions, elle se sépare de ces recueils de vers « au jour le jour » qui caractérisent le plus souvent les instinctifs.

L'idée première de ce volume est celle-ci : Le monde n'est qu'une apparence, rien n'existe que par l'esprit qui l'a conçu ; pour vaincre la douleur causée par les désirs il faut remonter à l'essence, au Verbe créateur. Lorsque l'Hellène interroge la Voyante, elle lui répond :

*Si tu n'étreins que des chimères, si tu bois
L'enivrement des vins illusoires, qu'importe ?
Le soleil meurt, la foule imaginaire est morte
Mais le monde subsiste en ta seule âme : vois !*

*Les jours se sont fanés comme des roses brèves,
Mais ton Verbe a créé le mirage où tu vis
Et je nais à tes yeux de tes regards ravis
Et je garde à jamais la gloire de tes rêves.*

Ayant compris alors la puissance du Verbe, le poète fait revivre les *Mythes* qui, comme les religions, transmettent sous forme sensible plus accessible, les idées mères de l'humanité : *l'Aventurier*, le jeune héros, le vainqueur du Brigand et de la Magicienne, *le Bois Sacré* où l'aède pacifique, bravant les périls, reconnaît le néant des dieux, *les Captifs* du monde que le Voyant fait surgir aux yeux du Roi à côté de sages affranchis des chaînes du désir, *Schaoul*, l'éternel maudit. Après s'être ressouvenu de deux tentatives de rédemption, Siegfried et le Christ, M. Pierre Quillard évoque le désastre des hommes pour avoir délaissé le culte de la Terre. Sur cette conclusion pessimiste s'ouvre la troisième partie du livre : *Maya*. Malgré son savoir, l'éternelle illusion a tenté le poète, il n'a pu vaincre le dragon et conquérir la sagesse parfaite et songeant alors au bûcher victorieux qui réduisit en cendres Persépolis, il voudrait que son âme, comme la ville antique, fût anéantie dans la splendeur des flammes et s'écrie :

*O ville, amas ancien de rêve et de superbe,
Dressée en moi sur tes inébranlables fûts,
Qui te rabaissera jusqu'au niveau de l'herbe.*

Tous les espoirs déçus, le remords des plaisirs, la tristesse des souvenirs forment *Maya* qui se termine par une *Messe des Morts* où, comme un solennel blasphème, dans l'ampleur d'un plain-chant profond et pensif, monte cette plainte des *Vivants* :

*Seigneur, Seigneur, Seigneur, impitoyable maître,
Nous sommes las des jours et des soleils maudits :
Epargne aux délivrés l'horreur du paradis,
Laisse les morts dormir en paix et ne plus être.*

*Tant de clous ont percé leurs membres ici-bas
Que nul flot baptismal, rédempteur de leurs peines,
Ne laverait les maux et les douleurs humaines
Et que ton repentir ne leur suffirait pas*

*Quand les vers rongeront les os de nos genoux
Accorde à notre chair en tardive clémence
Non les vaines clartés, mais l'ombre, le silence,
Le sommeil et l'oubli de toi-même et de nous.*

La Vanité du Verbe est la pièce épilogue du volume. L'auteur en a cherché, cette fois, la trame dans la légende scandinave. Le Runoïa dont le Verbe a créé le monde, réveillé soudain de sa contemplation, ne voit partout que haine et douleur. Alors le Démon, le créateur, comprenant que l'œuvre est mauvais, s'écrie dans la nuit :

*Va, monde ! abîme-toi, morne soleil couchant !
Disparais d'un seul coup dans le néant avide !
Fonds-toi dans ma fureur comme un lingot d'argent !*

*Et le Maître, absorbé dans le chaos livide
Tut — pour l'éternité — le Verbe créateur.*

Par son pessimisme de cerveau plutôt que de nerfs, Pierre Quillard se rapproche surtout de Leconte de Lisle, et aussi, peut-on dire, par sa méthode et par sa technique du vers. Comme le grand poète de *Kain*, il a tiré des diverses religions ses poèmes et les illumine d'une lumière dorée et pure. La *forme* dont il les revêt est le seul côté pacifiant et consolateur ; il a su lui communiquer la divine harmonie antique, source de toute contemplation. Malgré sa tristesse pensive, il a conservé, comme un espoir, le culte de l'Hellade jeune et lumineuse où rayonne la Beauté. Peut-être pourrait-on lui reprocher de n'être pas assez personnel, s'il n'était épris de l'art dans son absolue perfection. M. Quillard nous semble se placer entre Leconte de Lisle et Henri de Régnier ; il est plus minutieux, plus soucieux d'un vers serré et bref que le premier ; du second, il tient le souci du décor merveilleux et du détail.

Nous n'avons fait ici que signaler les grandes lignes de ce très beau livre : *la Gloire du Verbe* ; saluons un pur artiste, qui a su déployer en toute sa puissance l'art magique des mots.

V. G.

LES LIVRES

Les Quatre Faces. — Préludes. — Le Wagnérisme hors d'Allemagne. — Au Caucase. — Les Vieux. — Poèmes flamands. — Pastorales. — Tête d'or.



Les *Quatre Faces*, par BERNARD LAZARD. Paris, librairie de l'Art indépendant. Bruxelles, Paul Lacomblez. — Dans le mode des dialogues de Platon, Bernard Lazard fait le procès de quatre écrivains qui pour lui représentent sous quatre faces la prostitution littéraire : Banville, Coppée, Silvestre et Mendès. « Quant à ceux, écrit-il, qui, sachant le mal, l'ont choisi comme tel, et qui, pouvant le bien, le renièrent, quelle excuse leur trouvez-vous, au nom de quel principe seront-ils lavés ? » Les excuser, on ne le peut, mais encore ne faut-il point se montrer trop sévère. Les beaux vers de Banville resteront toujours comme beaux vers ; la forme est souvent le fond de ses poèmes, mais cela

suffira à leur immortalité. Nous n'avons pas à défendre le Banville de ces dernières années, c'est le Grec qui voulait avoir un tel esprit qu'il en est devenu boulevardier. Facilement, d'ailleurs, nous comprenons cette révolte d'artiste en face des basses complaisances de ces poètes ; cela nous a permis d'admirer aussi ce style serré, clair et précis que Bernard Lazare semble avoir gagné à l'étude des philosophes anciens.

Préludes, par J. ITIBERÉ DA CUNHA. Lacomblez, éditeur. — C'est le premier livre d'un jeune poète qui abandonne, sans compter, ses vers au public avec encore quelque chose de naïf et de gracieux, dans la pleine joie de la jeunesse. M. Itiberé fait fi des sentiments mélancoliques, des désespoirs à l'heure, ou des pleurnicheries de pensionnaires vagues. Il écrit si simplement, si ingénûment que l'on excuse, sans sévérité, les défauts d'apprentissage. Il faut, d'ailleurs, remarquer que l'auteur écrit dans une langue étrangère, ce qui explique facilement quelques fautes légères commises çà et là. Le don d'harmonie se fait surtout remarquer dans ces poèmes ; les vers sont souples et doux et, si M. Itiberé s'applique davantage à rechercher les images neuves, les expressions justes, il parviendra très vite à une grande perfection.

Le Wagnérisme hors d'Allemagne, par EDMOND EVENEPOEL. Bruxelles, Schott, éditeur. — Dans un livre que vient de faire paraître M. Evenepoel sur le *Wagnérisme en Belgique* et dont nous parlerons prochainement, nous trouvons une amusante citation extraite d'une revue musicale bruxelloise de 1850, *le Diapason*. L'auteur de cette citation, M. Félix Delhasse, y critique les tentatives de Liszt pour mettre à la scène, non seulement les œuvres de Wagner, mais celles de Berlioz.

On sait que Liszt avait une grande admiration pour Berlioz. Un récent article d'une revue berlinoise, *Das Magazin für Litteratur*, rappelle cette admiration à propos de l'exécution de *la Damnation de Faust* au « Wagner-Verein ». Elle classe l'auteur de *la Damnation* et des *Troyens* à côté de Wagner, en exaltant la valeur poétique de ses œuvres et termine par un appel à la régie des théâtres officiels, dont l'inertie se manifeste partout : « L'exécution du *Faust*, à Berlin, a manifestement brisé la glace en faveur de Berlioz ; on monte ses opéras sur toutes les scènes allemandes ; la scène berlinoise sera-t-elle la dernière qui s'ouvrira aux œuvres d'un maître reconnu, en fera-t-on une exception à la règle ? » Que le revuiste berlinois se rassure. Il y a encore l'Académie nationale de musique qui a conservé pieusement les opinions émises par M. Delhasse dans *le Diapason*, il y a quarante ans.

Au Caucase, par EUGÈNE DE GROOTE, croquis originaux de Daniel De Haene. Bruxelles, *Société belge de librairie*. — Le carnet de route non de deux touristes, embrigadés dans une Société anglaise d'excursion à bon marché, mais de deux artistes très fins et très observateurs. M. De Groote transcrit à la volée les coins pittoresques, une chaumière parfois, une route, un bout d'horizon ; M. De Haene prend des croquis, silhouette un type, note un paysage et le tout est entremêlé de récits de chasse, d'excursions, d'anecdotes. C'est vraiment bien écrit, d'un style simple — en toilette de voyage.

Les Vieux, drame en un acte, en prose, par ERNEST BOSIERS; hors commerce. — Trois vieux qui se demandent leur âge, l'heure, leur fortune; deux fument, l'un prise. Des canards attendris les contemplant mélancoliquement. On entend les mots typhus, m'en f..., duc d'Orléans, Ignace de Loyola, c'est em..., Mexique. *Silence*. Les cloches sonnent. Une cane meurt. Le plus philosophe déclare sagement : « C'est curieux pourtant comme on meurt vite, parfois ». *Exeunt. Le soleil monte-au plus haut des cieux*. C'est dédié à Maurice Maeterlinck.

Poèmes flamands, par FRANZ FOULON. — Ce livre serait peut-être très beau s'il n'avait pas été écrit en vers. Les différents sujets forment un ensemble très pittoresque, mais comment l'auteur a-t-il pu penser à les rythmer comme une ode authentique? Le vers n'est pas fait pour noter des observations, il doit, se rapprochant de la musique, exprimer l'essence des choses. La concordance entre le fond et la forme doit toujours exister. M. Foulon s'est trompé d'outil; il avouera de bon cœur que des vers comme celui-ci :

Son honnête moitié soigne l'estaminet.

sont d'un banal à faire glapir même Tilman.

Même remarque pour AUGUSTE DOSOGNE, qui vient de faire paraître *Pastorales*, chez Faust, à Liège. Laissez le conte en vers à Coppée; les vers ne se jugent pas au nombre. Heureusement nous avons trouvé çà et là quelque souci de vraie poésie.

Tête d'or, sans nom d'auteur, curieuse édition de la librairie de l'*Art indépendant*, Paris. — Bien certainement la lecture de la *Princesse Maleine* a rendu fiévreux M. Chudel ou Cludel; il fait tour à tour délirer dans les champs, dans un palais, aux confins de l'Europe, des paysans, un Empereur, cinq soldats, une Princesse, un Messenger, Tous, Tête d'or, quelqu'un, un autre, etc. Des expressions comme celles-ci : « Le bouilli était las d'être mangé en rond; ils sont morts ». « Le néant morose »; etc., pour décrire une bataille victorieuse voici :

« Bougre!

« Des vieillards avec leurs chétifs membres de bois ont fait fuir des centaines d'hommes et des enfants sans barbe ont soufflé au cûl des chevaux de guerre. »

L'auteur devait haleter en écrivant son drame, car à tout instant, sans rime ni raison, il interrompt sa phrase et court à la ligne; signe évident d'une agitation des plus graves. Quant à l'édition, elle est en rapport avec le reste; figurez-vous des épreuves en placard, repliées, tant bien que mal et renfermées dans un carton d'emballage.

Comme original, c'est original.

V. G.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON DES AQUARELLISTES



Quelques aquarelles légères et distinguées de MM. Stacquet, Binjé et Uytterschaut ; d'habiles paysages, d'un art un peu bâlard, de MM. Hagemans et Den Duyts ; des scènes d'atelier, de M. Oyens, estimables et toujours identiques ; les écœurantes fadaises de certains vieux amateurs ; les trompe-l'œil des Italiens et des Allemands. Et l'on a l'impression que les meilleurs de ces artistes pratiquent un art aisé et sont rapidement égalés par leurs élèves.

Mais l'envoi de M. X. Mellery arrête soudain les yeux, et tout le reste s'oublie. Ces quatre œuvres font battre le cœur, comme l'exaucement d'un rêve ! Leur auteur a toute la science de son art, un sens profond de la décoration, les plus intimes élégances de la forme, le rêve réfléchi qui fait les symboles. Il y aurait tant à dire sur cette chère gloire, la plus silencieuse et la plus noble que nous sachions ! N'est-ce pas M. Mellery qui prêta à la vulgaire et plantureuse beauté flamande un profil presque antique ? N'est-ce pas lui qui nous réconcilia avec la santé ? Car ses saines figures respirent toujours je ne sais quelle gravité étrange et pensive, je ne sais quel « bonheur mélancolique », et l'on pense, en les contemplant : « la forme est du Midi, mais l'âme est du Nord ». Il n'y a pas aujourd'hui un artiste dont les œuvres soient à ce point suggestives, ni excitent autant de pensée ou d'amour ; et je n'en veux pour preuves que *les Heures* et *Force, justice et vérité*, d'harmonieux chefs-d'œuvre, où les dons réunis du grand dessinateur concourent, avec une aisance juvénile, à la plus sublime synthèse ; de tels ouvrages sont inoubliables, et ce n'est pas sans tristesse que les yeux renoncent à les contempler, ni sans trouble, qu'on se les rappelle, une fois qu'on les a quittés.

F. S.



MEMENTO

Le père de Max Waller, le docteur Evariste Warlomont, vient de mourir à Bruxelles.

Il était connu de bon nombre d'entre nous, car, dès le début, il s'était intéressé à l'œuvre de son fils et aimait à se trouver parmi ses amis.

La Jeune Belgique adresse à la famille ses plus sincères compliments de condoléance.



Le Salon des XX s'ouvrira dans les premiers jours de février. Voici la liste des artistes invités cette année :

MM. Eugène Smits et Charles Van der Stappen (Belgique), Maurits Bauer et Floris Verster (Pays-Bas), Walter Crane et P. Wilson Steer (Angleterre), Charles Angrand, Jean Baffier, Jules Chéret, Filliger, Paul Gauguin, Armand Guillaumin, Camille Pissarro, Georges Seurat, A. Sisley (France), Carl Larsson (Suède).

L'Exposition sera complétée par un choix d'œuvres (peintures et dessins à la plume) de feu Vincent Van Gogh.

Indépendamment des artistes invités, prendront part : M^{lle} A. Boch, MM. J. Ensor, W.-A. Finch, F. Khnopff, G. Lemmen, W. Schlobach, P. Signac, J. Toorop, Théo Van Rysselberghe, G.-S. Van Strydonck, G. Vogels, peintres ; G. Charlier, P. Dubois, G. Minne et Rodin, sculpteurs.

Une affiche artistique, dessinée par M. F. Khnopff, annoncera prochainement l'ouverture du Salon.

Six matinées seront données au cours de l'Exposition : quatre conférences (deux littéraires, deux artistiques) et deux concerts.

M. Gustave Kahn traitera du « Vers libre », Georges Lecomte des « Neo-impressionnistes », Henry Vande Velde du « Paysan en peinture », Edm. Picard de « l'Émancipation des lettres ».

Les concerts seront consacrés à César Franck, à Vincent d'Indy, Fauré, de Bréville, Camille Benoit, Chausson, etc.



Le théâtre du Parc a joué *le Député Leveau* de M. Jules Lemaître (de forges), une pièce où le chœur antique est représenté par un député du centre gauche.



L'Indépendance, dans son numéro endimanché d'un supplément littéraire, dont la lecture est faite aux hospices les jours du Seigneur, en guise de récréation, publie la magistrale étude suivante sur le livre récent de Fernand Severin. La vieille marquise, tout en toussotant avec circonspection, détaille :

« Sous ce titre : *Don d'enfance*, un jeune poète belge qui n'est pas d'exception, à en juger par la pureté de sa langue et sa métrique absolument classique, vient de publier un recueil de vers où les fleurs abondent et aussi les pleurs. *Pourquoi tant pleurer quand on chante ? Car ces pleurs ne sont pas là seulement pour rimer aux fleurs*. Sont-ils sincères ou professionnels ? Un peu maladiés, ce nous semble, mais non sans grâce, ainsi qu'on en pourra juger par cette pièce où le vague instinct de l'anémie est exprimé avec une gracilité qui a du charme. »

Ra-vis-sant, marquise, et d'une profondeur !

Après ceci nous aurions tort de nous plaindre de l'accueil fait aux poètes belges.



Nous avons reçu, dans le courant de décembre, de notre ami Henry Maubel, son obole pour l'œuvre de la Bouchée de pain.



Les échos de *l'Art dans les Deux-Mondes*, nous renvoient ceci :

« Bizet et le *Journal de Bruxelles*. — Nous ne pouvons résister à la tentation de recueillir pour nos lecteurs, cette perle trouvée dans le *Journal de Bruxelles*. Un poète, croyons-nous, qui a dit quelque bien de la mer en des vers qui rappellent le rose des bonbons du confiseur, écrit ceci de Bizet : « Pour les artistes, Bizet restera un homme de joli talent qui a fait des accompagnements délicats pour *l'Arlésienne*, deux œuvres médiocres qui sont *la Jolie fille de Perth* et *les Pêcheurs de perles* et une partition colorée, pittoresque, vivante, qui s'appelle *Carmen*, coupée, suivant les vieilles formules, sans grande science harmonique et avec des motifs d'un goût douteux, comme cet air du toréador, si populaire, qui n'en est pas moins un simple pas redoublé..... »

« Ah! quand les Belges s'y mettent! M. Rodenbach... *dixit*. »

Pardon, cher confrère, nous demandons cette rectification : Ah! quand Rodenbach s'y met! Nous le recommandons à votre pêcheur de perles.



Mort de M. Auguste Dupont. — Tous ceux qui s'intéressent à l'art musical auront appris, avec le plus grand regret, la mort d'Auguste Dupont, qui jouissait, comme compositeur et comme professeur, d'une haute estime. Nous voulons ici adresser à son frère Joseph Dupont et à toute sa famille, plongés dans le deuil, l'expression de notre plus profonde sympathie.



Le prochain Concert populaire sera consacré aux œuvres de César Franck.



On se rappelle comment fut reçue par les bons Homais du collège notre demande de pouvoir élever, à nos frais, un monument à Max Waller. A l'annonce du projet, beaucoup de nos amis envoyèrent sur l'heure leur souscription, voulant affirmer la sympathie ou l'amitié qui les unissait à notre chef de jadis. La somme recueillie a été aujourd'hui affectée à une œuvre à laquelle ils eussent alors applaudi avec le même enthousiasme : la publication de *la Flûte à Siebel*.

Ceux donc qui nous ont fait parvenir leur souscription, recevront en échange le livre de Max Waller qui paraissait le jour même de notre banquet, chez notre éditeur Paul Lacomblez.



De notre collaborateur Henry Maubel, paraîtra prochainement, à la scène... ou en librairie, une monographie dramatique en trois parties, sous ce titre : *Etude de Jeune fille*.



De Louvain : Après *la Peri* de Schumann, *la Damnation de Faust* de Berlioz. Apollon soit loué, et avec lui son prêtre fidèle, M. Emile Mathieu ! Il fallait une foi ardente jointe à la ténacité bretonne qui caractérise cet artiste, pour intéresser à l'œuvre des « Concerts Mathieu », un milieu qui, avant lui, était le néant au point de vue artistique. C'est, grâce à lui, à lui seul, et malgré l'indifférence de nos édiles, que ce néant vit maintenant d'une belle vie intense et vibrante. De pareilles tentatives sont trop rares aujourd'hui, pour ne pas être signalées. Dernièrement encore, secouant la torpeur où s'encanaille le Théâtre de Louvain, le vaillant directeur de notre Ecole de musique est venu magnifiquement chasser les vendeurs du Temple. Cette fête comptera parmi les plus belles. L'admirable musique de Berlioz a trouvé dans l'orchestre dirigé par Mathieu, une interprétation vraiment remarquable : un orchestre merveilleux d'ensemble, de

précision, de clarté, évoquant dans toute la magnificence de sa couleur, une œuvre d'une facture aussi serrée, aussi nette que *la Damnation de Faust*. Les solistes — à part évidemment M. Blauwaert et, sans doute, à cause de lui — nous ont paru moins remarquables. M^{lle} E. Polspoel n'a pas eu l'âme de Marguerite !

Peu importe, d'ailleurs. Il suffit ici, pour l'absolu triomphe du Rêve, que l'évocation musicale ait été ce qu'elle a été : admirable ! Et c'est pourquoi plusieurs auront emporté de cet excellent concert une de ces joies supérieures qui consolent de nos cuistres tripataouilleurs d'art.

B.



Lamoureux et son orchestre vont nous revenir le 11 avril prochain.



Ibsen va faire représenter sous peu une nouvelle pièce : *Hedda Gabler*.



Ce mois est mort, à Paris, Léo Delibes, le compositeur si français de *le Roi l'a dit*.



LES EXPOSITIONS DU MOIS. — Au *Cercle artistique* : Herman Richir, *Le Mayeur* et Claus ; rue du Congrès : les œuvres de Wytzman ; au Musée moderne : le *Cercle « Voorwaarts »*.



Le Concert populaire donné le 18 janvier, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation a été une enthousiaste manifestation. Au programme figuraient : l'ouverture d'*Éléonore*, des fragments de *la Damnation de Faust* de Berlioz, le Voyage au Rhin du *Crépuscule des Dieux*, la Mort de Siegfried, l'Introduction, le Défilé des métiers et le Cortège des maîtres du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs*.

Notre chroniqueur musical rendra compte prochainement de cette solennité artistique.



Exposition Artan-Dubois-Boulenger. — C'est le jeudi 22 courant que s'est ouverte dans les locaux du Musée moderne, place du Musée, l'Exposition des tableaux de Louis Artan, Louis Dubois et Hippolyte Boulenger. Cette Exposition, organisée par le *Cercle des Arts et de la Presse*, et dont le produit servira à l'érection d'un monument à Artan, est des plus brillantes grâce au nombre, au choix et à la valeur des œuvres de ces trois maîtres regrettés.

Notre chroniqueur artistique rendra compte de cette Exposition dans notre prochain numéro.



L'Art moderne, ayant interviewé différents peintres au sujet de l'aquarelle, publie leurs réponses dans ses derniers numéros. Parmi les lettres reçues, il en est une qui mérite d'être reproduite ici, car elle circonscrit avec une netteté remarquable toute discussion sur le procédé en matière d'art.

« L'art ne donne qu'une lumière *relative*, un à peu près, un artifice... Cette sensation de lumière résulte non pas du ton en lui-même, mais des relations justes et du clair-obscur bien compris. L'aquarelle exprime ces choses aussi bien que n'importe quel procédé de peinture et peut donc arriver à donner une impression *relative* de lumière, comme le donne, d'ailleurs, le simple papier griffé de noir... par un artiste. Un tableau de Monet est, au point de vue absolu, plus éclatant, plus clair, qu'une eau-forte, ce qui n'empêche qu'au point de vue de la *sensation artistique* telle eau-forte de Rembrandt, par exemple, dégagera une bien plus vive impression de lumière. C'est donc chose relative que l'impression de lumière, et, pour un œil d'artiste, l'aquarelle la donne aussi bien que n'importe quel procédé : simple question de transposition, comme en musique. Les tons de l'aquarelle, pris isolément, sont moins éclatants, moins lumi-

neux si l'on veut, que les tons de la peinture à l'huile, mais, si les *rappports* sont justes, la sensation artistique qu'ils produisent est la même : c'est la même harmonie, dans un timbre différent. La guimbarde ne doit pas lutter avec le violoncelle, voilà tout!

« A mon avis, l'aquarelle a la même valeur *artistique* que le tableau; il y a de bonnes et de mauvaises aquarelles (le *motif!* ah, l'horreur!) comme il y a de bons et de mauvais tableaux.

« Le tout est de faire *œuvre d'artiste*; le style, le caractère, l'émotion, la pensée, le rêve produisent ce rayonnement indéfinissable, cette communication électrique qui, à travers l'œuvre, va de l'artiste qui crée à l'esthète qui regarde. Le procédé ne fait rien à l'affaire, et l'aquarelle est aussi *bon conducteur* de ce courant que n'importe quel genre de peinture.

« Voilà, mon cher Maus, l'avis bien sincère d'un artiste qui s'est jusqu'à présent plus occupé de faire des aquarelles que d'en analyser le pourquoi et le comment.

« Bien à toi,

« FR. BINJÉ ».



Encore un qui entre dans la danse de Saint-Gui. Voici un extrait du *Voltaire*, journal spirituel et amusant. Lisez :

« Les bons Belges sont décidément d'inimitables contrefacteurs!

« Leurs contrefaçons s'étendent à tout l'univers : faux autographes, faux havanes, faux billets et fausses œuvres d'art! Il n'est rien qu'ils n'aient falsifié.

« Mais leur génie imitatif n'est jamais à bout de ressources, et ils viennent de lancer dans le commerce une contrefaçon de la lympe de Koch.

« Les médecins français attendent patiemment d'en connaître la substance.

« Les docteurs belges vont plus vite en besogne. Il ne leur a pas fallu longtemps pour falsifier la découverte du savant allemand et pour débiter un simili-lympe en de petits flacons qu'ils vendent fort cher.

« Le docteur allemand proteste, et c'est tout naturel.

« Mais les bons Belges s'en moquent un peu, savez-vous! Ils ont pastiché l'œuvre de Victor Hugo, récemment. Ils pouvaient bien nous donner une imitation de l'œuvre du savant berlinois.

« C'est tout simplement logique.

« Il appartenait à ceux qui ont contrefait le chant du cygne, de contrefaire aussi le chant du Koch!



Ce que pense Zola de Lamartine :

« Ce que je pensai de Lamartine, Madame? J'avoue l'avoir peu lu, car il n'était déjà plus le poète de ma génération. Nous étions grisés par Hugo, et surtout par Musset. Aussi ne puis-je vous envoyer en trois phrases une opinion nette. Je pense qu'il a été très grand et qu'il a été oublié. Cela doit rendre modestes les plus orgueilleux d'entre nous.

« Cordialement,

« EMILE ZOLA. »



DE L'ŒUVRE, *la Preuve égoïste*, par René Ghil.

Œuvre à la fois poétique, philosophique, et sociologique, rationnellement. C'est toujours la même chose. Si la méthode a changé déjà quatre fois définitivement, les vers restent toujours les mêmes. Cette fois, c'est de l'art à la façon de la Tour Eiffel; ce qui est beau chez M. Ghil, c'est la foi avec laquelle il continue sereinement; nous lui souhaitons beaucoup d'adeptes; ainsi la langue française sera bientôt mûre pour une rénovation.



TRISSOTIN d'Art et critique, est du dernier galant. Oyez la charmante réponse qu'il adresse à Jacqueline (M^{me} Séverine) de *Gil Blas* :

« Or, comme on nous a appris, d'autre part, que « les surprises des sens » ne comptent pas non plus, il s'en suivrait que vos frasques doivent invariablement nous laisser froids, soit quand c'est la tête qui est en jeu, soit quand c'est le... cœur. C'est

tout à fait notre avis ou plutôt notre vœu. Et telle est la moralité que je tire avec vous de cette histoire. »

Allez-y gaiement !



M. Albert Chapaux s'est chargé du compte-rendu de *Port-Tarascon*, et Léon Dardenne de l'oraison funèbre de Tartarin.



Le Figaro a reçu de M^{me} la comtesse Léon Tolstoï une lettre des plus curieuses, si pas des plus explicites, au sujet des derniers romans du grand romancier russe.

D'après ce document il paraît certain que Tolstoï s'est complètement désisté de la traduction et même de la publication d'un grand nombre de ses œuvres. Dès lors, nous n'avons plus aucune garantie d'exactitude. Les réserves très grandes que fait dans ce même numéro notre collaborateur Gustave Kahn au sujet des derniers romans recevaient donc ainsi leur confirmation.

Les nombreuses traductions d'un même ouvrage de Tolstoï, parues sous des titres différents, auraient aussi leur explication par la lettre que voici :

« Monsieur le Directeur du journal *le Figaro*.

« Monsieur,

« Votre journal, dans son numéro du 21 novembre 1890, renferme les lignes suivantes :

« M^{me} Tolstoï n'a point renoncé à faire « connaître au monde les idées de son « mari, ni à en retirer pour lui et les siens « le bénéfice qui convient. C'est maintenant « à Londres que sont édités en russe et en « anglais les ouvrages du grand romancier. »

« Permettez-moi de relever cette assertion absolument erronée. Je puis vous affirmer que toutes les œuvres du comte Léon Tolstoï, à l'exception de *Ma Religion* et *De la Vie*, ont été traduites et éditées par des personnes parfaitement inconnues à mon mari et à sa famille; tous les bénéfices résultant de cette opération ont été touchés par les traducteurs et éditeurs, sans que les

ayants-droit aient jamais réclamé les droits d'auteur.

« Quant au roman dont parle *le Figaro*, qui a été publié à l'étranger dernièrement, mon mari ayant écrit cet ouvrage il y a quelques années et le considérant comme inachevé, n'a jamais eu l'intention de l'éditer.

« Je compte sur votre impartialité pour publier cette lettre rectificative en réponse à des faits pouvant porter atteinte à la considération de mon mari et à la mienne.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« Comtesse Sophie (Léon) Tolstoï.

« Ce 24 décembre 1890. »



Une étude critique d'Iwan Gilkin sera consacrée, dans notre prochain numéro, à *Siegfried*, qui vient de remporter un plein succès au théâtre de la Monnaie.



Le Théâtre d'Art à Paris, vient de donner une représentation unique des *Cenci* de Schelley, traduction de F. Rabbe.



ONT PARU : chez Lacomblez, *le Don d'enfance*, par Fernand Severin; *la Flûte à Siebel*, par Max Waller.

Chez Vanier : *le Poème de la chair*, par Abel Pelletier.

Chez Genonceaux : *les Chants de Maldoror*, par le comte de Lautréamont; édition de grand luxe, avec frontispice, au prix de 10 francs.

Chez Heymans, à Malines : *Suzanne de Linières*, door Huibrecht Langerock.

A la librairie Pierro, à Naples : *Stenna della Libreria Pierro*, partie littéraire sous la direction de Vittorio Pica et V. Spinazzola.

A bientôt : *les Fusillés de Malines* de Georges Eekhoud et les *Dernières fêtes* d'Albert Giraud chez notre éditeur ordinaire, Paul Lacomblez.



L'Impartial rend ainsi compte d'une conférence donnée à la Société littéraire du Cercle catholique de Gand, par M. Firmin Van den Bosch :

« Au lendemain du décennal anniversaire de *la Jeune Belgique*, M. Firmin Van den Bosch ne pouvait manquer de saisir l'occasion... chevelue de dire quelques mots élogieux de ses auteurs préférés et aussi de maudire ses écrivains cauchemaresques : Potvin et Hymans, les vieux bonzes de la littérature (?) belge.

« Il a fait en quelque sorte la contre-partie d'une conférence de M. Jean Casier fils qui, l'an dernier, avait présenté les *Jeunes Belges* comme un tas de mécréants.

« Notre collaborateur nous a montré un Max Waller profondément religieux dans son exquis *Ave Maria*, un Albert Giraud délicat et pas extravagant du tout dans *le Dauphin*, et un Emile Verhaeren de grande envergure poétique dans *les Moines*.

« Et comme pièce de la fin ou flèche du Parthe, M. Van den Bosch a décoché aux Potvin et aux autres Hymans, ces amusantes et cinglantes litanies écrites par le petit Max, en un jour d'humeur sarcastique.

« Si l'on a applaudi à la verve crâne de l'avocat de *la Jeune Belgique!* »

Sincères remerciements à M. Firmin Van den Bosch, un ami dévoué à la cause des lettres belges, qui prend notre défense, fièrement, en toute occasion.



Les représentations de Bayreuth commenceront cette année le 19 juillet et seront clôturées le 19 août :

Parsifal sera donné dix fois, *Tannhäuser* sept fois et *Tristan* trois fois.

Les représentations de *Parsifal* sont fixées aux 19, 23, 26 et 29 juillet, aux 2, 6, 9, 12, 16 et 19 août; celles de *Tannhäuser* aux 22, 27 et 30 juillet, 3, 10, 13 et 18 août; celles de *Tristan* au 20 juillet, au 5 et au 15 août.

MM. Hermann Levi, de Munich, et Félix Mottl, de Carlsruhe, conduiront l'orchestre.



Octave Feuillet, qui s'était assis dans le fauteuil d'Eugène Scribe à l'Académie française, en est mort à l'âge de 79 ans.



Joséphin continue la série de ses excommunications. Après Lavigerie, voici Mgr Rampolla frappé d'anathème par le mage farouche. Cy la formule :

« Éminence, l'*Univers* et *la Croix* qualifient de RÉPONSE DU PAPE, sur le *schisme Lavigerie*, une lettre où vous affirmez d'abord que *rien dans la constitution de l'Eglise, ni dans ses doctrines ne répugne à une forme quelconque de gouvernement*. — C'est faux, Éminence!

« Mais placé sur le terrain absolument catholique, votre lettre demeure *scandaleuse*.

« Eminence, vous avez écrit aux béguines et, chouan, je vous réponds que votre missive est une sinistre facétie.

« Parler pour ne rien dire, jeter son chapeau sur une question au lieu de la trancher, élaborer un document qui ne signifie rien, cela peut être italien et diplomatique, mais c'est indigne d'un ministre de Léon XIII.

« Avec douleur je me déclare en rébellion contre vous, quoique fils de l'Eglise romaine; et je provoque la censure si je l'ai méritée en vous l'infligeant à vous-même, Éminence! »

Dernière nouvelle. — On nous annonce que le Sar prince de Byzance, a excommunié le pape.

Enfin qu'tout le mond' soit espulsé,
Restera plus que Péladan.



Un bon point au gouvernement. L'exécution des six statues qui doivent orner le portail principal de l'église de la Chapelle a été confiée à Constantin Meunier.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
EELHOUD (Georges) . . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dar- denne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-16	3 50
—	(Les autres ouvrages du même auteur sont épuisés).	
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert)	Hors du Siècle, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse (épuisé).	
—	Dernières fêtes, poésies (sous presse).	
GOFFIN (Arnold)	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.) . . .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire (plaquettes, in-16).	2 »
—	Loth et ses filles, poème-drame en trois tableaux (en préparation).	
LAVACHERY (Alfred)	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baués. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LEMONNIER (Camille)	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concu- bins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff.	10 »
MAETERLINCK (Maurice)	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck, l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction (sous presse)	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un volume in-18	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id.	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Fleureurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Tous les ouvrages de nos collaborateurs français : Charles Buet, Henri de Régner, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc., etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

Banquet du X^e Anniversaire de « La
 Jeune Belgique » * * *

Siegfried IWAN GILKIN.

Le Bonheur FERNAND SEVERIN.

Chronique littéraire :

Le Don d'Enfance. ALBERT GIRAUD.

Chronique artistique :

Exposition Artan-Dubois-Boulenger. GEORGES DESTRÉE.

Chronique musicale :

Premier Concert populaire. G. E.

Memento NEMO.

RÉDACTION

58, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
 31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
 11, rue de la Chaussée d'Antin

1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 58, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

Nos abonnés reçoivent, jointe à ce numéro, l'eau-forte de James Ensor.

BOITE AUX LETTRES.

1. — Vu l'encombrement du *Nouvel-An*, la boîte aux lettres a été remise à ce numéro. Sur ce, approchez dignes postulants rongés par l'attente et docilement soumettez-vous aux arrêts sévères ou bienveillants, qu'en sa haute sagesse a bien voulu rendre notre concile, ici transcrits par un humble scribe.

2. — FRANZ RUTY. Trois fois nommé; votre persévérance est une marque de fermeté. Pour vous mettre à l'épreuve ou à titre d'expérience, certes curieuse, nous vous engageons à repasser une autre fois. N'oubliez pourtant pas, ô musicien! que ce vers

Il pleure dans mon cœur

a jadis appartenu à Paul Verlaine; relisez les *Chansons sans paroles*, mais n'en mettez pas. L'effet d'assonances est assez bien réussi dans *Symphonie*. Que ce vous soit une consolation.

3. — H. MAUVILLE. Notre avis sur votre envoi? Permettez! Vous êtes bien indiscret.

4. — ROBERT L. Reçu mandat et vers; envoyez de préférence premier que second.

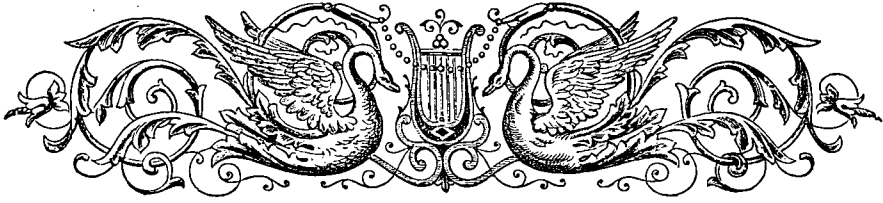
5. — G. A. Moquez-vous du « banal présent des convenances » comme nous, étrangez le cardinal (est-ce l'oiseau ou le prélat), ne « déboulez plus des notes amorties » et mettez *Certain air* au panier, absolument comme nous.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris, publie *l'Argent*, d'EMILE ZOLA.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

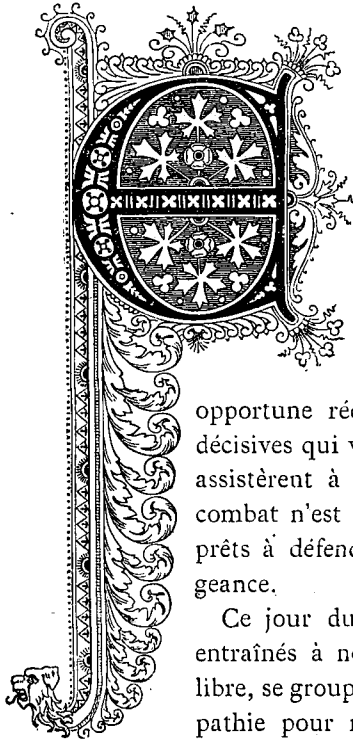
A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



BANQUET

DU X^e ANNIVERSAIRE DE LA « JEUNE BELGIQUE »

15 JANVIER 1891



ette date sera désormais glorieuse dans l'histoire du renouveau littéraire en Belgique. Après ces dix années de fière propagande, de luttes sans merci contre le pédantisme entêté des nuls, nous avons voulu, en une grande manifestation, affirmer publiquement la force de notre groupe et le but qu'il a toujours poursuivi. Il ne s'agissait pas d'une capitulation déguisée, d'une

opportune réconciliation ; les déclarations franches et décisives qui vibrent encore dans les oreilles de ceux qui assistèrent à notre fête, ont prouvé que la période de combat n'est point passée et que nous sommes toujours prêts à défendre nos convictions avec la même intransigeance.

Ce jour du banquet, on a vu ceux que nous avons entraînés à notre suite dans nos revendications d'un art libre, se grouper autour de nous et protester de leur sympathie pour notre œuvre d'émancipation. Certes, nous étions fiers de compter, assis à notre table, tous ces amis dévoués à la cause des lettres belges. De partout, ils étaient accourus à notre appel. A la dernière heure de nombreuses demandes de souscription nous parvenaient

encore et nous étions forcés, faute de place, de les refuser. Nos espérances étaient dépassées : nous étions deux cents, nous aurions pu être trois cents et plus. Tous les ordres étaient là représentés : à côté de nos artistes, des hommes politiques, à côté des professeurs d'Université, des amateurs et des étudiants ; qu'on en juge par la liste que nous publions ici.

- Abry, Léon, artiste peintre.
Agniez, Emile, artiste musicien.
Alhaiza, directeur du théâtre Molière.
Andelbrouck, Gustave, homme de lettres.
Angelrotts, Georges, directeur des *Jeunes*.
Anthoni, Théophile, artiste musicien.
Arnould, Victor, rédacteur en chef de la *Nation*.
Bardin, Jean.
Benoit, Peter, compositeur.
Berents, Alphonse, du *Soir*.
Blanchemanche, avocat.
Blanc-Garin, Ernest, artiste peintre.
Blockx, Jan, compositeur.
Bia, Lucien, capitaine.
Biernaux, Auguste.
Binjé, Franz, artiste peintre.
Boels, Jean, de la *Jeune Belgique*.
Bonehill, Edgar, étudiant.
Bougard, Charles.
Bosiers, Ernest, homme de lettres.
Broerman, Eugène, artiste peintre.
Brossel, Nicolas.
Brouez, Fernand, directeur de la *Société Nouvelle*.
Buisset, Emile, avocat.
Cardon, Charles, peintre décorateur.
Cardon, Félix.
Carlier, Xavier, compositeur.
Carton de Wiart, Henry, avocat, du *Magasin littéraire*.
Carter, Frédéric.
Cattreux, Louis, représentant de la *Société des gens de lettres*.
Chapaux, Albert.
Chainaye, Achille, de la *Réforme*.
Chainaye, Hector, de la *Jeune Belgique*.
Chansay, Edmond.
Chomé, Maurice.
Ciamberlani, Albert, artiste peintre.
Clerbois, Léon.
Collard, Hector.
Constant, Félix.
Coppens, Omer, artiste peintre.
Cordewener, Jules.
Couteaux, G., artiste musicien.
Courouble, Léopold, de la *Réforme*.
Crespin, Ad., artiste peintre.
Crombez, Benjamin.
Culus, G., avoué.
D'Ans, médecin.
Dardenne, Léon, artiste peintre.
D'Aoust.
Davreux, Paul.
de Borchgrave, Jules, membre de la Chambre des représentants.
de Banville, L.
De Cré, Evariste.
de Heusch, baron Waldor.
de Haulleville, Alphonse.
de Haulleville, Prosper, conservateur du Musée des Échanges.
De Greef, Arthur, professeur au Conservatoire.
De Groux, Henry, artiste peintre.
Degouve de Nuncques, William, artiste peintre.
Delsaux, Willem, artiste peintre.
De Mellicz, Jules.
Denyn, Victor, avocat.
Delattre, Louis, de la *Jeune Belgique*.
Delgouffre, Fernand, artiste peintre.
De Smet, Alfred, homme de lettres.
Descamps, Frédéric, secrétaire de l'*Union littéraire*.
des Essarts, Jules, homme de lettres.
Destrée, Georges, de la *Jeune Belgique*.
Destrée, Jules id.
Demolder, Eugène, id.
Deman, Edmond.
de Nocée, Albert, homme de lettres.
Desombiaux, Maurice, de la *Jeune Belgique*.
De Vigne, Paul, sculpteur.
Desenfants, id.
de Tombay, Alph. id.
Des Cressonnières, avocat.

- Dierickx, Omer, artiste peintre.
Dierickx, Jose.
Dillens, Julien, sculpteur,
Dommartin, Léon, homme de lettres.
Dupont, Joseph, directeur des Concerts populaires.
Eekhoud, Georges, de *la Jeune Belgique*.
Evely, Léon, artiste graveur.
Evenepoel, E., homme de lettres.
Finck, J.
Fontainas, André, de *la Jeune Belgique*.
Fonson, Frans, étudiant.
Franeau, Paul, avocat.
Frison, Maurice, avocat.
Furnémont, Léon, conseiller communal.
Garnir, Georges, président de la *Société des Étudiants*.
Gevaert, P., directeur du Conservatoire.
Gilkin, Iwan, de *la Jeune Belgique*
Gille, Valère, direct. de *la Jeune Belgique*.
Gille, Louis, du *Journal de Bruxelles*,
Giraud, Albert, de *la Jeune Belgique*.
Girard, Henri, major, conseiller communal.
Gittens, Frans, homme de lettres.
Goffin, Arnold, de *la Jeune Belgique*.
Godart, Olivier, étudiant.
Goemaere, Arthur, rédacteur en chef du *Précurseur*
Godebski, Cyprien, sculpteur.
Gurickx, Camille, prof. au Conservatoire.
Greyson, Émile, directeur général au ministère de l'Intérieur.
Hannon, Théo, de *la Jeune Belgique*.
Harry, Gérard, homme de lettres.
Hallet, Max, avocat.
Hecq, Félix, homme de lettres.
Herbo, Léon, artiste peintre.
Hiel, Emmanuel, homme de lettres.
Houzeau de Lahaie, Ch.
Huberti, Gustave, prof. au Conservatoire.
Itiberé da Cunha, Jean, homme de lettres.
Janson, Paul, membre de la Chambre des Représentants.
James, Arthur, dir^r de *la Société nouvelle*.
Jonas, Alberto, artiste musicien.
Kahn, Gustave.
Kaïser, Georges, professeur à l'Université de Louvain.
Katto, G., éditeur de musique.
éfer, Gustave.
Kistemaeckers, Henri, éditeur.
- Krains, Hubert, de *la Jeune Belgique*.
Kufferath, Maurice, homme de lettres.
Labarre, Ferdinand.
Lacomblez, Paul, éditeur.
Lambeaux, Jef, sculpteur.
Lelièvre, conseiller à la Cour de cassation.
Lemonnier, Camille.
Lemaire, Gustave, de *l'Étoile belge*.
Lequime, Léon.
Lerminiaux, Achille, artiste musicien.
le Roy, Grégoire, de *la Jeune Belgique*.
Leroy, Jules.
Levis, Eddy, homme de lettres
Lucq, Georges.
Lutens, Fritz, homme de lettres.
Lynen, Armand, peintre décorateur.
Maeterlinck, Maurice, de *la Jeune Belgique*.
Maeterlinck, Louis, artiste peintre.
Mahutte, Franz, homme de lettres.
Mailly, Alphonse, professeur au Conservatoire.
Maubel, Henry, de *la Jeune Belgique*.
Malpertuis, Luc, homme de lettres.
Masset, Georges, id.
Masson, Léon, avocat.
Martroye, D.
Mellery, Xavier, artiste peintre.
Mertens, Joseph, compositeur.
Meunier, Constantin, artiste peintre.
Middeler, J., id.
Mockel, Albert, directeur de *la Wallonie*.
Monnom, Hector, avocat.
Monseur, Eugène, professeur à l'Université de Bruxelles.
Moonens, L., professeur à l'Académie des Beaux arts.
Nautet, Francis, de *la Jeune Belgique*.
Nève, Joseph, avocat.
Niset, du *Journal de Bruxelles*.
Nizet, Henri, homme de lettres.
Nys, E. D., juge au tribunal de 1^{re} instance, professeur à l'Université de Bruxelles.
Pantens, Auguste, de *l'Etoile belge*.
Pastur, Paul, avocat.
Paillot, René, étudiant.
Patris, Edmond, du *Soir*.
Peeters, Louis.
Pels, Léopold, de *la Chronique*.
Petit de Sandrau, étudiant.
Pergameni, Herman, professeur à l'Université de Bruxelles.

Piqué, Camille, Conservateur en chef au Cabinet des médailles.	Tréderne, Louis, homme de lettres.
Poirier, Pierre, avocat.	Van Arenbergh, de <i>la Jeune Belgique</i> , juge de paix à Diest.
Portaels, J., directeur de l'Académie des Beaux-arts.	Van Boxmeer, Edouard, étudiant.
Rahlenbeek, G., avocat.	Van den Bosch, Firmin, homme de lettres.
Raway, Erasme, compositeur.	Van den Broeck, Ernest, Conservateur au Musée d'histoire naturelle.
Reding, Victor, de <i>la Nation</i> .	Van den Eeden, Jan, directeur du Conservatoire de Mons.
Rotiers, Fritz, de <i>la Chronique</i> .	Van den Hove, Franz, artiste peintre.
Rousseau, J., directeur général de l'administration des Arts, Sciences et Lettres.	Van der Elst, Charles.
Roussel, Fernand, de <i>la Jeune Belgique</i> .	Vanderkindere, Léon, recteur de l'Université de Bruxelles.
Saintelette, Charles.	Vandermeeylen, Maurice.
Saintelette, Max, ingénieur.	Van der Stappen, Charles, professeur à l'Académie des Beaux-Arts.
Samuel, sculpteur.	Vandervelde, Emile, avocat.
Schoenfeld, Georges, avocat.	Van Dorslaer, Hector, avocat.
Séaut, Edmond, avocat.	Vandrunen, James, de <i>la Jeune Belgique</i> , professeur à l'Université de Bruxelles.
Sennewald, Fritz, artiste musicien.	Van Dijk, Hubert, administrateur de <i>la Jeune Belgique</i> .
Serigiers, Georges, avocat.	Van Elewyck, E.
Severin, Fernand, de <i>la Jeune Belgique</i> .	Van Lerberghe, Ch., de <i>la Jeune Belgique</i> .
Sigogne, Emile, homme de lettres.	Van Outal, Charles.
Siville, Maurice, homme de lettres.	Van Velsen, docteur en médecine.
Slingeneyer, Ernest, membre de la Chambre des Représentants.	Van Vrekom, Eugène.
Smits, Eugène, artiste peintre.	Verlant, Ernest.
Solvay, Lucien, homme de lettres, directeur du <i>Soir</i> .	Vergoin, Maurice, ancien député.
Souchon, Victor.	Verstraete, Jean.
Stiernet, Hubert, homme de lettres.	Verstraete, Théodore, artiste peintre.
Stobbaerts, Jan, artiste peintre.	Verwée, Alf., artiste peintre.
Sulzberger, Maurice, homme de lettres.	Vos, libraire.
Sulzberger, Max, de <i>l'Etoile Belge</i> .	Vurgey, F., homme de lettres.
Tassel, E., prof. à l'Université de Bruxelles.	Wallner, L., compositeur.
Tardieu, Charles, homme de lettres, rédacteur en chef de <i>l'Indépendance</i> .	Wauters, A., professeur à l'Académie des Beaux-Arts.
Tiberghien, Paul.	Wauters, Martin.
Tinel, Edgar, compositeur.	Warnots, Henri, prof. au Conservatoire.
Titz, Louis, artiste peintre.	
Toussaint, Charles.	

A 6 heures, la vaste salle d'honneur du Grand Hôtel, artistiquement décorée d'oriflammes et de cartels, se remplit peu à peu. A droite, le médaillon en bronze de Max Waller, entouré d'une guirlande de roses blanches et de mimosas, se détache, parmi les verdure adoucies, sur les velours d'un chevalet. Tout ceux qui entrent s'arrêtent un instant devant le profil si fin de notre cher disparu, qui n'est plus là pour mener le triomphe comme il avait mené le combat.

Trois immenses tables de soixante-dix couverts reliées en tête par celle où

prendront place, tout à l'heure, les anciens de *la Jeune Belgique*, sont disposées dans toute la longueur du salon. On a décidé de ne point désigner de services d'honneur : c'est une grande fête fraternelle et l'on se formera en groupes sympathiques. Seul l'éminent directeur de notre Conservatoire, M. Gevaert, prendra place, comme doyen d'âge, au milieu de nous. Les « Jeune-Belgique », reconnaissables à la cocarde blanche frappée des deux initiales *J. B.*, reçoivent les arrivants. Bientôt les tables sont occupées. Valère Gille, en sa qualité de directeur, préside; à sa droite s'asseyent Camille Lemonnier, Albert Giraud, Henry Maubel; à sa gauche F. Gevaert, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Francis Nautet.

Le menu, spirituellement dessiné par Léon Dardenne, amuse les convives, qui en déchiffrent gaiement le symbolisme lucide.

On attend avec impatience l'heure des toasts. Enfin, Valère Gille, notre jeune directeur, se lève :

MESSIEURS,

A l'un des plus jeunes de *la Jeune Belgique* il échoit aujourd'hui de prendre le premier la parole. J'en serais presque à formuler des excuses, si mon titre même de Benjamin, n'en était un aussi, j'espère, à votre bienveillance et à votre sympathie. Celui qui aurait dû, en ce jour, occuper cette place, notre regretté frère d'armes, Max Waller, n'est plus parmi nous et c'est un des derniers qui veut ici vous parler de son œuvre, mais non avec les mêmes souvenirs.

Comme vous le pensez bien, je ne fus pas aux débuts de notre chère Revue; je n'ai pas eu le bonheur de la tenir sur les fonts baptismaux. Je n'avais aucun droit à être accueilli dans la maison et pourtant je fus reçu, comme un enfant gâté, par les aînés qui voulurent bien, l'an dernier, me confier la direction. Si donc, Messieurs, je suis trop porté aux éloges, mettez-les sur le compte de la reconnaissance.

J'aurais eu peut-être encore quelque crainte à parler ainsi au nom de tous; mais il semble qu'en me confiant cette tâche, *la Jeune Belgique* affirme ainsi qu'elle fait place dans ses rangs à une autre génération, qu'elle veut toujours rester jeune, active, prête à accepter et à proclamer les artistes nouveaux.

Trop souvent, une fois une forme d'art trouvée, l'on n'admet plus qu'elle; on veut en faire une règle générale à laquelle tous devront se soumettre, et l'on tombe alors dans l'enseignement exclusif où triomphe la mécanique. Nous avons voulu réagir contre la routine; on s'est mis à crier aux révolutionnaires, parce que, d'un revers de plume, nous lancions avec belle humeur, au nez des gens trop graves, les préceptes d'une esthétique sage et réservée.

Notre but était de doter la Belgique d'un art affranchi de toutes formules, d'un art libre et plein de vie, car celui-là seul pouvait concorder avec le déve-

loppement intellectuel. Que l'on accorde tous ses soins au bien-être matériel d'une nation, c'est parfait; nous ne contesterons nullement l'utilité des lois réglant la vente du bétail ou la construction des grandes routes; mais il faut aussi que les sciences et les arts trouvent la même sollicitude. Peut-être aujourd'hui, voudra-t-on bien nous reconnaître d'avoir été les fiers défenseurs de cette cause.

Depuis dix ans nous réclamons une place prépondérante en faveur de l'art. Alors que la science rassemble et compare ses observations, évolue sans cesse, l'Art, lui, donne à tout ce qu'il touche un caractère d'éternité. Ce qui était beau il y a mille ans, l'est encore aujourd'hui. Les chefs-d'œuvre anciens ont-ils donc vieilli? La Grèce le prouve suffisamment: L'Art est la postérité d'une nation, c'est par lui qu'elle peut un jour être glorifiée dans l'avenir; il est une nécessité sociale, il sera toujours la religion de quelques-uns. Et voyez! la floraison la plus belle, s'épanouit toujours à l'époque de la plus grande prospérité d'un peuple.

Au début de la renaissance de notre pays, on dut demander à nos voisins l'aliment qui nous manquait, on s'adressa aux écrivains étrangers; cette nécessité devint une habitude qui n'est pas encore perdue aujourd'hui. C'est alors que se fonde *la Jeune Belgique*. Quelques artistes décidés se rassemblent. En dehors de toute question politique — car nous n'en avons jamais voulu chez nous, — en dehors de toute question d'école, ils fondent une Revue libre, se débattent contre l'engourdissement général, proclament qu'ils veulent fonder une littérature en Belgique.

Personne ne veut y croire, on s'obstine à ne pas reconnaître ces nouveaux-venus, on les bafoue, qu'importe! leur but est de créer dans leur pays un Art libre et personnel et ils le réaliseront.

Quel chemin parcouru depuis la naissance de cette revue, qui, avec une belle intransigeance, allait à travers tout, faisant un feu de joie du vieux mobilier démodé, prêchant l'affranchissement! La réaction devait être violente, il fallait le bruit d'une lutte pour réveiller les plus endormis. Aux nouveaux cela donnait de l'enthousiasme et l'émulation serait telle que les tempéraments puissants devraient bientôt s'affirmer.

Considérez le résultat de ces dix années d'efforts! Nous sommes aujourd'hui une centaine, car je veux entendre le mot « Jeune Belgique » dans son sens le plus large; des livres paraissent, des revues se fondent, et cela en Belgique! Et ici, saluons en passant *la Société Nouvelle* qui plus qu'une autre, par ses collaborateurs, les nôtres bien souvent, est sœur de notre revue et a droit à une part de cette fête.

Derrière nous, dans le lointain, nous avons un passé artistique qui doit nous encourager, la vieille école flamande. Les conditions ont-elles donc changé, que nous ne puissions plus espérer la même éclosion d'art? Non, Messieurs, la Belgique, placée au centre de trois grandes civilisations: la France, l'Angleterre et l'Allemagne, doit reprendre le rang qu'elle occupait jadis.

C'est à Bruxelles que nous voulons publier, c'est ici que nous voulons entendre les œuvres de nos musiciens, visiter les expositions de nos peintres et de nos sculpteurs.

En ce moment il semble qu'un courant caché se forme peu à peu. Dans les arts industriels, vous remarquerez plus facilement la renaissance nouvelle, parce que l'art est là directement lié aux objets d'utilité matérielle. Voyez l'architecture avec tous ces ornements en fer forgé, et comparez-la à celle qui nous dota des uniformes maisons banales de nos rues modernes. Espérons que les arts plus purs trouveront bientôt aussi leurs fidèles; déjà le public s'est intéressé à la musique; la littérature aura bientôt sa place.

Quant à nous, avec la franchise que donne la liberté, nous continuerons notre propagande. Fidèle à son titre, *la Jeune Belgique* veut rester Jeune et Belge. Jeune afin d'accueillir sans peur toutes les tentatives nouvelles, Belges nous le sommes, et nous l'avouons hautement : c'est ici, sur le sol natal, que nous voulons former un centre artistique.

Et maintenant, en songeant à tous ceux qui, en cette occasion, ont voulu nous témoigner leur sympathie, il nous vient une certaine fierté et un grand espoir; désormais nous lutterons encore avec plus d'énergie. Vous nous avez tous aidés et nous vous remercions, et puisque la joie rend meilleur, remercions aussi nos ennemis, ils nous ont excités à défendre avec plus d'ardeur notre cause.

Au nom de *la Jeune Belgique*, je bois aux arts belges, je bois à tous ceux qui nous ont aidés, à nos collaborateurs étrangers et à vous, Messieurs, qui avez bien voulu fêter avec nous notre dixième anniversaire. (*Longs applaudissements*).

Henry Maubel se lève alors. A celui qui, au lendemain de la mort du chef, avait rallié autour de lui les fidèles servants de *la Jeune Belgique* et allait continuer la lutte avec la même indépendance de jadis, il appartenait de rappeler ce nom, Max Waller, dont tous avaient, tout à l'heure, en pénétrant dans cette salle de fête, évoqué le souvenir.

Vous venez d'entendre prononcer le nom de Max Waller. Vous l'aviez tous à la mémoire ce nom provocant et bref, pareil au schème d'un geste littéraire qui a si joliment fouetté la médiocratie belge.

C'est que *la Jeune Belgique* garde l'empreinte et comme un peu de la vie de celui qui l'a créée. C'est que la personnalité originale de Max Waller se perpétue dans cette création à laquelle on ne peut songer, sans songer à lui.

Autour du nom de Waller, il y a un écho de vacarme; mais il y a aussi un reflet de pure et vibrante lumière.

S'il a cassé les vitres, c'est qu'on refusait d'ouvrir les fenêtres et qu'il n'y avait que ce moyen de voir clair et de respirer large!

Il rêvait que la lumière existe.

La lumière l'attirait.

C'est pour décrocher les étoiles de son rêve qu'il a défoncé le plafond de la soupente où l'avaient logé ses compatriotes... — ce qui fit pleuvoir des tuiles sur des têtes!...

Mais le sensitif avait compris que d'autres souffraient de la même asphyxie. Le généreux avait pensé à ses frères spirituels et, d'un geste crâne, fait la brèche assez large pour que tous ceux qui viendraient avec lui ou après lui pussent y passer aussi!

Vous savez avec quel héroïsme, sans un recul, sans une crainte, il a accompli sa mission d'éclaireur, et vous devinez les coups douloureux qu'il a reçus.

Je n'évoquerai pas de souvenirs mélancoliques; la fierté, l'orgueil de Waller n'en voudraient pas.

Cet audacieux chantait sa mélancolie à la cantonnade et s'enfuyait de la vie — inquiet comme un voleur d'idéal — pour abriter, dans des cachettes de poésie, son trésor, se disant qu'on le trouverait quand il n'y serait plus.

L'Amour fantasque, la Flûte à Siebel, Daisy sont de ces cachettes. Lisez ces livres lorsque vous serez seuls, bien seuls; car, devant le monde, la mélancolie de Waller fait le poirier et « Son Impertinence le Page Siebel » reprend l'attirail de guerre.

Je n'ai pas à vous parler des livres de Max Waller; mais ce qu'il était de notre devoir de vous dire, c'est la reconnaissance, l'admiration que nous lui gardons; c'est qu'il est toujours parmi nous, qu'il nous anime et nous inspire et que la fête intellectuelle de ce soir, en somme, est un peu sa fête à lui!

Vous savez que *la Jeune Belgique* a réuni les *Airs de Flûte* en un volume qui paraît aujourd'hui. Un grand nombre de vous le savent d'autant mieux qu'ils ont sympathiquement contribué à cette édition.

Nous avons rêvé mieux, pourtant, que cette offrande des seuls artistes, des seuls lettrés.

Amener l'attention et le respect de tous à l'initiateur de notre émancipation intellectuelle, voilà ce qu'il fallait tenter!

Nous l'avons tenté!

Encouragés par M. le Bourgmestre Buls lui-même, nous avons demandé au Collège de Bruxelles l'autorisation d'élever *publiquement* un monument au *fondateur de la Jeune Belgique*.

Oh! il ne s'agissait pas d'une statue tout entière, mais d'un simple médaillon. On l'aurait placé sur un socle, avec une inscription, dans quelque square ombreux.

Ces Messieurs nous ont répondu : Non!

Nous ne voulons pas de votre monument!

Celui qui a sonné chez nous les matines littéraires et provoqué l'éclosion d'un mouvement d'art libre, celui-là n'intéresse pas les passants!

Nous ne voulons pas de vos enthousiasmes! Parce qu'au pays de la maxime : *Conserve-toi pour toi-même*, ceux qui se sacrifient à ces enthousiasmes sont des fous, et que leur exemple pourrait devenir un danger public!!

Eh bien! Messieurs. C'est ce danger que nous appelons à nous de tous nos vœux!

C'est à ces fous que je vous convie à boire.

Aux Jeunes! plus jeunes que nous, qui nous dépasseront demain!

A tous les sincères!

A tous les généreux que Max Waller aimait bien! — Et qu'ils entendent ce soir et dans l'avenir le carillon de joie qui sonne à son honneur!!

Les applaudissements se prolongeaient encore, lorsque Albert Giraud, d'un geste bref, réclame le silence. Alors on entendit, comme des flèches, vibrer ces paroles superbes, qui s'enfonçaient tout droit, en sifflant encore. Ce fut au milieu des acclamations enthousiastes qu'il acheva le discours suivant, interrompu à chaque cri de colère par les applaudissements de tous les convives :

Si nous sommes réunis ici, ce n'est pas, — comme l'insinueront d'aimables plaisantins, toujours prêts à chercher dans leur petite âme des sentiments mesquins qu'ils puissent attribuer aux autres — ce n'est pas pour brûler l'encens de la petite chapelle, tant décriée naguère, et qui est devenue une église; ce n'est pas pour nous offrir l'un à l'autre les fleurs artificielles de la camaraderie. Les personnes ici ne sont rien : elles ne valent que par les idées qu'elles représentent. Ce dont nous avons à vous rendre compte, ce n'est point du mérite plus ou moins grand de nos œuvres, — il sera pesé plus tard, et par d'autres! — mais de la manière dont nous avons tenu les promesses publiques, faites dans cette même salle, il y aura bientôt sept ans, le 27 mai 1883, le soir du banquet Lemonnier.

Nous vous avons promis, ce soir là, non pas d'écrire des chefs-d'œuvre, mais de porter vaillamment, dans toutes les traverses de la vie littéraire, ce nom d'artiste que l'on est accoutumé, chez nous, à railler et à bafouer. Nous vous avons promis, ce soir là, de ne jamais vendre notre art aux détenteurs d'influences, quels qu'ils fussent; de rester indépendants et libres, un peu moins gras que d'autres peut-être, mais sans entrave au pied ni collier au cou. Nous vous avons promis de protester, par notre attitude envers les écrivains nouveaux, contre les détestables pratiques dont les Van Hasselt, les Pirmez, les Decoster et les Lemonnier avaient souffert avant nous. Eh bien! cette promesse, faite il y a sept ans, je défie n'importe qui de soutenir que nous ne l'ayons pas tenue. Je défie qu'on en cite un seul parmi nous qui n'ait pas fait respecter son nom d'écrivain, un seul qui ait attelé son art à des entreprises intéressées, un seul qui ait brocanté son idéal, un seul qui ne se soit pas réjoui de voir naître et grandir les continuateurs de son œuvre!

Ne vous y trompez pas : si *la Jeune Belgique* a duré, si elle a vaincu l'hostilité et l'indifférence, c'est parce que nous sommes restés unis dans un sentiment de solidarité fraternelle, parce que nous avons croisé la plume, non pour nous, mais pour la cause de tous, parce que nous avons toujours défendu, quoi qu'il pût nous en coûter, les droits, la dignité et l'honneur de la grande famille artistique.

On vous rappelaient tantôt le chemin parcouru : il est très vaste. On célé-

brait les victoires remportées : elles sont nombreuses. Mais, pour Dieu ! ne vous imaginez pas que le but soit atteint, et qu'à cette semaine de dix années doive succéder une période de repos où toutes les années seront des dimanches !

Souvenez-vous, afin de prévoir, et de prévenir ! N'oubliez pas ce que vous disait, au banquet Lemonnier, à propos de la condition de l'écrivain belge, M. Edmond Picard : « Alors il n'existait point de littérature, tout au moins de littérature nationale. Ceux qui écrivaient, le faisaient à l'écart, la plupart pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis, mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors ; car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais on peut ajouter de la malveillance du public qu'ils poursuivaient leur œuvre. C'était un temps où, lorsqu'un avocat écrivait, il perdait ses clients ; lorsqu'un médecin était poète, il perdait ses malades ; si un officier était écrivain, il nuisait à son avancement ; si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume, il était assuré de se voir refuser tout emploi par la haute industrie.

« C'était d'instinct qu'on s'occupait d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui, chez la plupart, était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venait encore brocher cette hostilité officielle qui, aujourd'hui, n'est pas éteinte pour tout ce qui est indépendant et, parmi les obstacles d'autrefois, est le seul qui persiste encore dans sa muette arrogance ».

Oui, cette hostilité n'a pas désarmé. Elle a changé d'armes, voilà tout. La persécution ouverte est remplacée par la persécution hypocrite et sourde. De trop retentissants soufflets ont été appliqués sur les deux joues de la sottise officielle pour qu'elle se permette encore les triomphales sorties d'autrefois. Elle est devenue plus modeste, mais elle agit encore dans l'ombre, plus sûrement peut-être, et malheur à l'esprit libre et fier qui vient tomber à sa merci. Il paiera pour tous ceux de sa race, et les médiocres se vengeront sur lui de leur propre médiocrité.

La haine de l'art, telle est la caractéristique de la ploutocratie belge. Ne venons-nous pas d'assister à une tentative d'égorgement des Concerts populaires ? N'avons-nous pas entendu, au lendemain d'une exposition de tableaux qui avait fait courir tout Bruxelles, un petit, un tout petit député demander au gouvernement de fermer désormais les salles du Palais des Beaux-Arts aux œuvres d'un groupe de peintres qui n'avaient pas eu l'heur de caresser son honorable et inviolable ignorance ? N'avons-nous pas entendu un autre député — pardonnez lui, Messieurs, il est aujourd'hui ministre des Beaux-Arts — regretter, en pleine Chambre, que, « dans ce temps où la détresse agricole exige de si prompts et si efficaces secours, le budget des Beaux-Arts dépasse les subsides inscrits au chapitre de l'agriculture et de la voirie vicinale ? » Enfin, au lendemain de la mort de Max Waller, quand nous nous adressâmes au Collège échevinal de la ville de Bruxelles, pour lui demander l'autorisation d'élever au fondateur de *la Jeune Belgique* le modeste monument auquel il a droit, les Bouvard et

les Pécuchet de l'hôtel de ville nous répondirent « qu'ils ne pouvaient s'associer à une manifestation d'un caractère tout à fait privé ».

Vous entendez, Messieurs! Une manifestation d'art est condamnée, en Belgique, à garder un caractère tout à fait privé. Ah! si au lieu de fonder *la Jeune Belgique*, Max Waller avait fondé une société de tir à l'arc, ou un orphéon! Ou s'il avait inventé les bataillons scolaires, et organisé des promenades de jeunes singes travestis à travers les rues de la capitale! A la bonne heure! Il aurait eu son monument de son vivant et il aurait regardé, du haut de son buste en bronze, cracher l'eau des fontaines publiques!

Mais fonder, à vingt ans, sans aide officielle aucune, une revue où a passé et brillé tout ce qui s'est fait un nom chez nous dans les lettres, grouper en un seul faisceau les forces artistiques inertes et éparses, prouver notre renaissance littéraire à coups de publications et de livres, arracher des témoignages d'admiration aux plus grands écrivains de France, — c'est une entreprise d'un ordre privé!

Les malheureux! Ils n'ont pas même compris que dans cette petite Belgique incertaine et fragile, composée de races différentes, travaillée par tant d'instincts matériels et brutaux, rétive à toute conquête de l'esprit, à toute initiative généreuse, — l'entreprise publique par excellence c'est le développement de la littérature et des arts. Ceux qui ne pensent jamais plus haut que leur ventre, se fâchent contre ceux qui veulent leur donner un cerveau! Dante, dans son *Enfer*, lorsqu'il rencontre l'ombre du philosophe Brunetto Latini, son maître, lui dit : « J'ai toujours présente à l'esprit votre chère et bonne image paternelle, quand, dans le monde, vous m'enseigniez comment l'homme s'éternise ». Il s'éternise par l'effort perpétuel, par la lutte, par la colère sacrée contre les choses viles et basses. Et quand cet effort, ces luttes, cette colère se font les messagers et les serviteurs de l'art, — les professeurs de médiocrité ont beau prodiguer toutes leurs vieilles ruses, le jour vient où on les éternise malgré eux!

Donc, ne désarmez pas, ne désarmez jamais, désarmez moins que jamais. Et si j'ai pu trouver le chemin de vos cœurs, laissez-moi vous dire toute ma pensée. Si l'on prend ainsi le haut du pavé avec nous, si on nous traite en surnuméraires de la patrie belge, nous qui n'avons jamais cessé de travailler pour elle, c'est que nous le voulons bien. Nous sommes trop, de par notre idéal artistique, des indifférents et des distraits. Nous vivons trop en nous-mêmes, et nous laissons sans réponse des paroles et des actes qui méritent d'être punis. Pourquoi ne frapperions-nous pas nos éternels adversaires à l'endroit sensible, avec leurs armes, pour leur confusion et la plus grande gloire de nos chères idées? Pourquoi ne fonderions-nous pas la Ligue des intérêts artistiques, et pourquoi, chaque fois que l'on nous invite, nous et les nôtres, à nous souveir que nous sommes des citoyens, ne dirions-nous pas aux brigueurs de mandats politiques : « Prenez garde! Nous sommes un élément actif de la prospérité nationale. A part deux ou trois, que l'on pourrait nommer, vous feignez tous d'ignorer notre existence. Et cependant, nous avons des droits, et vous avez envers nous des devoirs. Accordez-nous les uns, et respectez les autres; sinon, gare à la prochaine rencontre! Nous braquerons notre bulletin de vote, et nous ferons feu! »

Je vous livre l'idée; faites-en ce que vous voudrez. Mais laissez-moi croire, vous surtout, les jeunes, que vous garderez de cette fête mieux qu'un souvenir : un enseignement. Cette *Jeune Belgique* que nous avons construite, qui vous est ouverte, c'est à vous qu'il appartient de la conserver, de l'orner et de l'agrandir. Quittez les faux dédains et les vaines répugnances, derrière lesquels l'égoïsme est embusqué. Continuez nos bonnes traditions de solidarité littéraire : qui touche à l'un de vous touche à tous; qui s'attaque à un seul d'entre vous attaque toute la famille. Ne craignez pas d'avoir le cœur large : votre cerveau n'en deviendra pas plus petit. N'ayez pas peur des coups de plume ni des polémiques : on s'y trempe et l'on s'y bronze. Affirmez-vous et mesurez-vous. Griffes contre griffes, et que le diable emporte les plus courtes !

Je bois à ceux d'entre vous qui seront des batailleurs et des hommes d'avant-garde, à ceux qui sauront à la fois, d'une âme égale, haïr et aimer !

Nos amis alors, voulurent en sympathiques paroles témoigner qu'ils avaient de tout cœur pris part à cette fête des lettres. Ce fut d'abord Fernand Brouez qui, au nom de *la Société Nouvelle*, nous porta le toast suivant :

A cet anniversaire d'une revue amie, qu'il me soit permis, au nom de *la Société Nouvelle* de remercier *la Jeune Belgique* des paroles d'amitié qui viennent de lui être adressées.

Depuis des années nous luttons côte à côte pour l'émancipation de la pensée dans sa plus haute expression : l'Art.

La Jeune Belgique et *la Société Nouvelle* ont rencontré les mêmes obstacles, se sont heurtées à la même indifférence. Leur amitié est née de cette lutte.

Aujourd'hui l'horizon s'élargit. Et cette célébration d'un anniversaire est la célébration d'une victoire. Le temps n'est plus où en Belgique la littérature était à la merci de quelques pédants et de quelques poètes amateurs. Toute une école puissante et forte a surgi et s'est imposée. N'ayons pas de fausse modestie; notre pays possède aujourd'hui une littérature.

C'est au grand mouvement *Jeune Belgique* que nous sommes redevables de cette rénovation. Toujours nous avons vu ses écrivains pleins de vaillance et de résolution. Et l'on sait si la lutte était dure et cruelle en ce pays ingrat.

Nous aussi à *la Société Nouvelle* nous avons fourbi nos armes pour la bataille engagée. Nous avons apporté notre part de recrues et avons mis au service de la cause de la science et de l'art les forces que nous possédions. Nous avons essayé de réunir les éléments de la grande synthèse qui se prépare et doit conduire les hommes vers un siècle de régénération et de rédemption.

Nous ne savons si notre effort a participé largement à la victoire.

Nous avons combattu de toute âme et de tout cœur. Et ce nous est une

récompense que ce salut fraternel, au jour de fête ; c'est un lien d'amitié de plus, unissant *la Jeune Belgique* et *la Société Nouvelle*.

C'est un nouveau sceau d'alliance. Merci. Je bois à *la Jeune Belgique*.

Albert Mockel ensuite nous transmet en toute cordialité, les confraternelles félicitations de *la Wallonie*, puis, au nom des artistes étrangers, le sculpteur Cyprien Godebski, en un speech paternel s'associa aux congratulations générales.

Le banquet touchait à sa fin, lorsque l'honorable député de Bruxelles, Paul Janson, se leva à son tour. Après avoir affirmé sa sympathie pour le groupe de ces artistes réunis en l'honneur de la littérature, il dit la place que l'Art doit occuper dans le développement d'une nation ; rappelant ensuite les paroles cinglantes que l'un des nôtres avait eues pour les indifférents ou les hostiles chefs de l'Etat, il assura que l'on trouverait en lui un défenseur dévoué et qu'il était prêt à porter nos revendications au sein du Parlement.

Bientôt des cris de « Lemonnier ! » se firent entendre de tout côté. On réclamait notre grand romancier qui, assis au milieu de nous, se défendait par gestes de remerciements de prendre la parole. A ce moment, Albert Giraud se lève et s'écrie : « Vous venez de prononcer un nom qui nous est cher, celui de Camille Lemonnier. Cette fête de *la Jeune Belgique* est aussi la sienne, car il a été des nôtres dès nos premières luttes. Je bois à Camille Lemonnier, qui est avec nous aujourd'hui, comme il y a sept ans. » Ce fut un tonnerre d'applaudissements. Quelques instants après on se réunissait dans les salons voisins en groupes animés et la fête se prolongeait encore longtemps en causeries amicales.

Des lettres, des télégrammes de félicitations nous sont parvenus sans cesser, à l'occasion de notre banquet : Remercions nos collaborateurs français : MM. Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Pierre Quillard, Herold, Vanor, Charles Buet ; M. le comte Goblet d'Alviella, Hector Denis, tous ceux qui de cœur se sont associés à nous. Nous voulons pourtant publier une lettre ici, parce qu'elle nous a été envoyée par un de nos plus grands artistes, par un Belge, qui, il y a trente ans, dut fuir l'indifférence de ses compatriotes, par Félicien Rops, Notre ami Eugène Demolder, à qui elle est adressée, était chargé d'en donner lecture pendant le banquet, mais il s'en récusa trop modestement. La voici :

« Mon vieil, je ne peux, — et j'avais cru jusqu'au dernier jour me passer ce grand plaisir, — aller à Bruxelles assister au banquet de *la Jeune Belgique* Seulement ne pouvant le faire moi-même, je voudrais que tu fusses mon porte-parole et qu'en mon nom, après avoir dit mes regrets de ne pouvoir m'asseoir au milieu de ces jeunes

gens que je considère comme de vieux amis, tu lèves ton verre et tu boive à *tous mes amis de la Jeune Belgique*, qui ont courageusement et vaillamment réalisé le rêve que je poursuivais vainement il y a trente ans (!) en fondant l'*Ulenspiegel*,— et, vieux sergent, je marche avec eux dans les rangs en applaudissant au triomphe des jeunes chefs et toujours prêt au coup de feu...

« Voilà, arrange cela comme tu veux, avocat que tu es. »

A tous merci : nous avons emporté de cette manifestation, plus qu'un cher souvenir, une ferme confiance en l'avenir et un désir plus grand de continuer la lutte.

SIEGFRIED



n grand nombre d'écrits ont suffisamment renseigné le public français sur le système dramatique et musical de R. Wagner (1). Nous ne nous occuperons ici que de la symbolique du maître allemand.

L'Anneau du Nibelung est une vaste composition cosmogonique, théogonique et sociale. Le sujet du drame est tiré des Eddas scandinaves. Wagner a rattaché avec beaucoup d'habileté la *Gættersaga* ou Légende des Dieux au Mythe de Siegfried : le trait d'union est la *Velsungensaga*. Ayant ainsi constitué sa charpente dramatique, Wagner y a introduit ses idées philosophiques sur le Monde et les destinées de l'Homme.

Nous avons donc affaire à un double symbolisme : le symbolisme des mythes primitifs et le symbolisme propre à Wagner. Souvent l'accord est parfait, les deux courants se confondent ; ailleurs ils divergent : la philosophie wagnérienne n'a pu suivre le mythe ancien. Alors apparaissent certaines contradictions qui ne laissent pas que d'embarrasser les commentateurs. On ne peut les expliquer qu'en distinguant les deux éléments du drame : l'ancien mythe scandinave et les idées nouvelles que Wagner a greffées sur ce premier élément.

M. Schuré a très bien résumé la philosophie de Wagner à la fin de son

(1) Voir E. Schuré, *le Drame musical*, 2 vol. ; M. Kufferath, *la Valkyrie*, 1 vol. ; Id. *Siegfried*, 1 vol. ; Id. *Parsifal*, 1 vol. ; Closson, *Siegfried*, 1 vol. ; A. Jullien *Richard Wagner*, etc., etc.

étude sur *l'Anneau du Nibelung*. Exposons-la sommairement à notre tour.

Le Mal est entré dans le monde par la Convoitise. Vouloir pour Soi, telle est la racine de tout crime. Cet Egoïsme a pour symbole l'Or, qui est l'objet principal des convoitises, puisqu'il peut les satisfaire toutes, — l'Or, qui est l'instrument du pouvoir, puisqu'il peut acheter la Force et la Ruse, — le dicton populaire ne l'appelle-t-il pas « le nerf de la guerre? » — l'Or, qui est ainsi la source de tout esclavage, de toute tyrannie. Il engendre la Haine et la Mort. Pour savoir s'en servir, il faut renoncer à l'amour. Car l'amour c'est le dévouement et le sacrifice de soi; l'or, c'est l'égoïsme qui sacrifie la vie et le bonheur d'autrui. Les Nibelungen, la race infime et travailleuse, les nains qui peinent dans les lieux inférieurs, ont trouvé l'or dans la nature. L'un d'eux, Alberich, a compris la fatale puissance du dangereux métal : il renonce à l'amour, il veut asservir ses frères, il parvient à forger l'anneau symbolique qui asservira le monde. Mais les dieux veulent régner aussi. Par ruse ils dérobent l'anneau magique. Spolié par la race supérieure, Alberich maudit l'anneau et sa malédiction révèle la nature démoniaque de l'or manié par l'égoïsme : il passera de mains en mains par vol, par rapine, par brigandage, par meurtre; et malheur à qui s'en emparera ! A son tour il tombera victime des mêmes crimes.

Les dieux ne se sont pas contentés d'être les dieux. Ils ont voulu affirmer leur puissance par l'asservissement effectif du monde, traduire leur règne en acte, recevoir des hommages et s'approprier le fruit du labeur des créatures. Ils ont donc péché. A leur tour ils ont cédé au Désir Egoïste; ils ont touché l'or maudit, ils deviendront un objet de haine, ils se sont eux-mêmes condamnés à la mort. Les hommes un jour se débarrasseront des dieux, puisque les dieux ont voulu être des tyrans, et ils trouveront dans leur propre cœur le véritable principe divin, qui est l'Amour.

C'est ce qui arrive en effet. Les hommes de race divine, les vrais fils des dieux (Siegfried) s'unissent à la Volonté divine devenue humaine (Brünhilde). Si leurs passions naturelles les aveuglent et les mènent à leur perte, la Volonté divine humanisée qu'ils ont jetée dans le monde (voir *le Crépuscule des Dieux*) ne meurt pas tout entière avec eux; elle a révélé le secret suprême : l'Humanité porte en soi le principe divin de l'Amour; qu'elle sache aimer, et elle se passera des dieux qui mourront décrépits dans leur ciel. Et de fait, dans *l'Anneau du Nibelung*, Wotan, le maître des dieux, va s'affaiblissant à mesure que l'humanité s'élève : dans la première partie, *l'Or du Rhin*, les dieux vivent sur les cimes, dans les régions éthérées; dans *la Valkyrie*, Wotan est déjà descendu sur la terre : mais il règne encore, plein de force et de puissance; dans *Siegfried*, il n'est plus qu'un

dieu errant, qu'on reconnaît à peine (1); dans *le Crépuscule des Dieux*, il n'apparaît plus; on sait seulement que les dieux languissent, enfermés dans leur demeure céleste, d'où ils ne sortent plus, où ils attendent la mort.

Notons, en passant, que Wagner n'a pas mis en scène des dieux objectifs, mais l'idée que l'homme se fait des dieux.

Analysons maintenant de plus près *l'Anneau du Niebelung*.

L'Or du Rhin décrit l'introduction du mal dans le monde par la découverte de l'or et par la faute des dieux. Les trois drames suivants nous font assister à deux essais successifs de Rédemption.

Des mains des dieux l'or tout puissant a passé aux mains des géants : de théocratique la puissance est devenue césarienne. Les géants se sont entre-tués. Le vainqueur, Fafner, s'est métamorphosé en un horrible dragon par la vertu d'un casque magique, qui symbolise ici la violence, la tyrannie armée : couché sur son or, du fond de son antre, il règne sur le monde par la terreur.

Comment sauver le monde? Comment sauver les dieux eux-mêmes, qui, pour avoir touché l'or maudit, doivent périr?

Wotan (Odin), le maître des dieux, le Principe Créateur, est descendu sur terre; caché sous le nom de Velse, il a engendré deux enfants, Siegmound et Sieglinde, qui doivent accomplir l'œuvre de la rédemption. Car le dieu ne peut lui-même, sans l'opération d'un médiateur, sauver le monde. N'est-ce pas lui qui a cédé l'or aux géants? Il ne peut donc le reprendre, lui, le gardien de la Parole, le protecteur du Serment dont la formule sacrée est gravée sur le bois de sa lance (2).

Le drame intitulé *la Valkyrie* nous apprend par quelles circonstances Siegmound échoue dans sa tentative de rédemption. Siegmound n'est que l'instrument de Wotan, qui dirige toutes ses actions; c'est donc le dieu lui

(1) Dans *Siegfried*, Wotan s'appelle le Voyageur; il erre, couvert d'un énorme chapeau et enveloppé d'un manteau bleu. Le chapeau signifie que, sur terre, le Dieu est caché. Le manteau bleu symbolise l'azur céleste, le ciel visible, que la plupart des religions appellent le vêtement de Dieu.

(2) A l'origine, avant toute création, le Principe Créateur était *absolument* libre : toutes les possibilités, à l'infini, lui étaient ouvertes. Mais une fois le premier acte de création posé, le premier choix effectué, la liberté du Pouvoir Créateur se trouve enchaînée. Son premier acte a déterminé la Loi, a créé le Destin auquel il doit lui-même, désormais, obéir. C'est cette Loi qui a pour symbole la Grande Déesse, l'épouse du premier Principe, Fricka, qui sans cesse rappelle le Dieu à son devoir, et qui est la protectrice du plus essentiel des contrats, le mariage. — La Loi, l'obligation consentie, le Serment, a encore pour symbole les runes gravés sur la lance de Wotan.

même qui tente de reprendre aux géants l'or qu'il leur a abandonné. Fricka, la déesse de la Nature et de la Loi, montre ironiquement à Wotan l'inanité de son entreprise et réclame le châtimeut de Siegmound, qui, en ravissant sa sœur Sieglinde, l'épouse de Hounding, a doublement outragé, par un adultère et un inceste, les lois naturelles. Siegmound est sacrifié; mais Sieglinde a conçu de lui un fils, Siegfried, qui héritera de sa mission divine.

Dans ce drame nous voyons aussi entrer en scène l'une des plus importantes figures de la Tétralogie : la valkyrie Brünhilde.

Brünhilde, comme ses huit sœurs, les valkyries, sont les filles de Wotan et d'Erda, la déesse de la Terre, — ou plutôt la déesse des Eléments Primitifs. Les valkyries personnifient les Volontés de Wotan. (Dans la scène deuxième du deuxième acte, Brünhilde s'écrie, s'adressant à Wotan : « Que suis-je? Rien, sinon ta Volonté. ») S'il nous était permis d'employer le langage des alchimistes, nous dirions volontiers que Fricka représente la Volonté du principe créateur à l'état *fixe*, et les valkyries, cette Volonté à l'état *volatil*.

En sacrifiant Siegmound, Wotan a conformé son vouloir aux lois de Fricka. Mais son désir secret s'est révolté : Brunhilde a tenté de protéger Siegmound. Pour la punir, le dieu la dépouille de sa divinité et la laisse endormie au sein d'une mer de feu, où elle deviendra un jour la conquête d'un héros.

Disons ce que signifie ce mythe.

La valkyrie Brünhilde est l'incarnation de la volonté divine. Découvrir cette volonté et s'unir à elle, c'est posséder la science suprême, et, en effet, nous verrons, dans la *Götterdämmerung*, Brünhilde communiquer à Siegfried la Science.

Mais, sur terre, cette volonté divine est inaccessible aux hommes : elle est endormie et entourée d'une mer de feu. Ce mythe n'est pas sans analogie avec le dogme biblique du châtimeut de la faute originelle : l'arbre de la science suprême est gardé par un chérubin armé d'un glaive de feu, et plusieurs légendes chrétiennes, entre autres le *Livre de la pénitence d'Adam*, montrent le jardin d'Eden transformé en un tourbillon de flammes qui enveloppent l'arbre paradisiaque (1).

(1) Les occultistes savent ce qu'est ce feu terrible qu'il faut traverser pour arriver à l'arbre de la Science, et que symbolise, dans les Initiations antiques, l'épreuve du feu. Ils n'ont pas oublié le *buisson ardent*, dans lequel Jéhovah se manifeste à Moïse. Ils connaissent aussi le chérubin qui veille sur l'arbre sacré et qui est le même que le Sphinx,

Voici donc où en est ce grand drame cosmogonique au moment où va commencer la troisième partie. Brünhilde dort dans la mer de feu en attendant son libérateur. Sieglinde, l'épouse de Siegmound, est allée mourir dans la grotte du nain Mime en donnant le jour à Siegfried. Elle a confié à Mime les débris de Détresse, l'épée divine, qui s'est brisée entre les mains de Siegmound et qui est l'héritage sacré de Siegfried, le signe de sa mission, le symbole de la force des dieux. Mime a laissé croître Siegfried dans la liberté et l'ignorance absolues. L'adolescent n'a eu d'autres éducateurs que les murmures de la forêt, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire argentin des fontaines. Loin du contact corrupteur des autres hommes, Siegfried a gardé son âme vierge comme sa chair. Il lui suffira d'apprendre un jour qu'il est de race divine pour qu'il s'élançe à l'accomplissement de sa mission. Quant à Mime, il n'a élevé Siegfried qu'afin que le jeune héros tue le dragon Fafner. Il compte bien se débarrasser alors de Siegfried, s'emparer de l'Or et régner à son tour sur le monde. Dans le symbolisme wagnérien, l'odieux nain qui veut exploiter la mission libératrice du héros, représente les masses inférieures qui veulent à leur tour posséder l'or et la puissance pour s'en servir comme s'en sont servis les grands : le monde alors ne ferait que changer de despotisme ; ce serait la tyrannie des nains substituée à celle des géants, rien de plus, — et les uns comme les autres veulent la mort du fils des dieux qui vient abolir le règne de la Force et de l'Or.

Le drame intitulé *Siegfried* nous montre le jeune héros marchant, à travers les obstacles, à la conquête de Brünhilde. C'est l'Initiation du futur rédempteur des dieux et des hommes. Il doit reforger lui-même les débris de

gardien des mystères hiératiques de Thèbes. Le quadruple élément du sphynx se figure par la croix. Et précisément plusieurs légendes chrétiennes (Voir entre autres *la Légende Dorée* de Jacques de Voragine, le *Livre de la Pénitence d'Adam*, etc.) affirment que le bois qui servit à confectionner la croix de Jésus-Christ n'est autre qu'un rejeton de l'arbre de la Science, cueilli jadis par un fils d'Adam. — Le Chérubin et le Feu trouvent leurs analogues dans les dragons des mythes des Pommes hespérides, de la Toison d'Or, etc. Dans l'Edda, le Dragon et son Or ont une toute autre signification que dans la Tétralogie wagnérienne : car le mythe de Siegfried n'y est pas directement relié à la légende des Dieux. Wagner a maintenu la signification attribuée à l'or dans le mythe des Dieux (le *Rheingold*). Mais dans le mythe ancien de *Siegfried*, le trésor correspondait à la Toison d'Or ainsi qu'aux pommes d'or cueillies par Hercule ; et le dragon Fafner reproduisait les dragons des mythes grecs, le feu et le chérub de l'Eden. — C'est ce même feu que, dans son roman hermétique, Bulwer-Lytton appelle le *Dragon du Seuil*.

l'Épée sacrée, symbole de sa Force divine et signe de sa mission (1); il doit quitter la caverne de Mime et renier ses intérêts matériels; il doit vaincre le dragon de l'or. Alors il comprendra clairement les voix de la nature qui le conduiront au bord de la mer de feu, au seuil même du jardin de la Science divine. Là, il devra lutter contre Wotan, comme Jacob luttait avec l'ange, puis il franchira les flammes et ira réveiller Brünhilde, la fiancée promise.

Nous ne reproduirons pas ici l'analyse détaillée du poème de *Siegfried* que nous avons donnée dans *la Revue moderne* (Bruxelles, 1883), et plus récemment dans *le Journal de Bruxelles* (supplément au numéro du 11 janvier 1891.) Mais nous nous arrêterons un instant devant la première scène du troisième acte.

Au pied du rocher des valkyries, dans un paysage sauvage et terrible, Wotan évoque Erda. Des profondeurs de la terre surgit la déesse primitive, la mère des éléments, la dormeuse lucide, l'éternelle voyante. Vainement Wotan l'interroge; sa pensée *fugitive* se dérobe. « Ta science pâlit devant ma volonté, s'écrie-t-il enfin; sais-tu ce que Wotan veut? L'anéantissement! »

Erda, ici, n'est pas seulement la divinité tellurique: elle est la déesse des Éléments primordiaux, la Mère de tout ce qui existe. C'est elle qui revêt d'existences concrètes les essences, c'est elle qui cristallise en mille formes la Force, la primitive Énergie. Elle est le principe d'Individuation, la Maya des hindous, la Mère des Apparences, l'Illusion suprême. Le monde n'est que son rêve toujours changeant, peuplé de formes fuyantes. Elle l'apprend à Wotan dans cette phrase solennelle:

*Mon sommeil est rêve, mon rêve est pensée,
Et ma pensée est l'éternel savoir.
Mais quand je dors, dans mon rêve bercée,
La Norne veille et file en suivant ma pensée.
Pourquoi ne vas-tu pas l'interroger ?*

(1) L'Épée de Wotan est l'emblème de la Force divine. Elle n'a toute sa vertu qu'aux mains de l'Initié qui a su la reforgeur lui-même pour son propre usage. Siegmound l'a reçue toute faite, voilà pourquoi elle doit se briser dans ses mains. Wotan l'a dit: « L'homme indépendant doit se créer lui-même » (*la Valkyrie*, acte II, scène 2.) De même, dans les mystères antiques, l'Initié devait se créer lui-même. C'est l'œuvre même de l'initiation. La Loi chrétienne exige aussi que l'Homme se reforme « et dépouille le vieil homme ». Jésus dit: (Joan, III, 3) « En vérité, en vérité, je te dis: si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ». Toutes les grandes religions exigent de l'homme une « seconde naissance ». Voilà pourquoi l'on attribue à l'initié du premier degré l'âge symbolique d'un an. Il en est encore ainsi dans la Franc-Maçonnerie, l'héritière telle quelle des anciens Mystères.

Dans cet étrange et magnifique dialogue, Wagner a mis en scène moins l'Erda et le Wotan des Scandinaves que les principes de la philosophie Schopenhauerienne. La *Volonté* (la Force, l'Energie) veut l'existence, trompée qu'elle est sans trêve par la Maya, l'Illusion suprême, qui fait croire à la réalité des contingences. Mais un moment vient où, désabusée et reconnaissant le néant des vaines apparences qu'elle prenait pour des réalités « la Volonté se nie » comme dit Schopenhauer, renonce à l'existence contingente et aspire à l'anéantissement.

Wotan a reconnu le néant de la vie et il consent d'un cœur joyeux à la fin de son existence personnelle. Signalons ici un accroc donné par Wagner à la logique. Si la Force Créatrice elle-même renonce à vivre, le monde entier devrait aussitôt rentrer dans le néant. Il n'en est plus ainsi dans la Tétralogie. Force nous est donc de voir ici dans Wotan non plus l'Energie primordiale elle-même, mais un simple exemplaire typique et général personnifiant la thèse Schopenhauerienne. Seuls les dieux mourront. Le monde et l'humanité continueront de vivre.

La *Götterdämmerung* nous fait assister à ces événements. Nous y verrons comment les dieux cessent d'exister en tant que dieux en même temps que le principe divin s'épanouit dans le cœur de l'homme. Mais revenons à *Siegfried*.

La dernière scène de *Siegfried* nous montre le héros conquérant la Sagesse divine faite femme, et la prenant pour épouse. C'est là la faute qui causera la perte du noble jeune homme. Il devait contempler la Sagesse ; il veut la posséder pour lui-même, par passion ; il veut cueillir les fruits de l'arbre de la Science, malgré l'avertissement de Brünnhilde :

*O Siegfried, flamme radieuse,
Si tu m'aimes, épargne-moi !
Veux-tu t'anéantir toi-même ?*

Les symboles de tous les temples le disent : la Sagesse divine est toujours vierge. Elle n'enfante que par la conception de l'Esprit et ne met au monde qu'une incarnation du Verbe. Aussi broie-t-elle sous ses pieds la tête du Serpent vital.

Mais Siegfried est tout feu et tout flamme. La passion l'emporte. Il veut posséder. Brünnhilde cède, mais elle sait ce qui doit arriver :

*En souriant je me donne et je t'aime !
En souriant je m'aveugle moi-même !
L'âme joyeuse et le cœur sans effroi,
Je me perds avec toi.*

Le drame initiatique se déroule dans la *Götterdämmerung*. Brün-

hilde en se donnant à Siegfried, lui a communiqué sa science. Le trop fougueux héros rentre dans « le monde » qu'il veut remplir de ses exploits. Il voit une jeune femme ; ses sens l'aveuglent : il oublie la Sagesse divine, dont il est l'époux. Il l'oublie si bien qu'il la livre, sans la reconnaître, aux embrassements profanes de Gunther. C'est là le crime suprême qui appelle l'inexorable châtement. Siegfried périra de la main de ceux auxquels il a livré la sainte Science profanée. Telle est la Loi connue dans tous les Temples : « l'Initié tuera l'Initiateur qui a révélé ce qu'il devait taire ».

Avec Siegfried doit périr la Science qu'il a conquise. Brünhilde meurt donc. Mais au monde qui l'a profanée et qui toujours la profanera chaque fois qu'elle lui sera livrée par un imprudent Initiateur, elle lègue pourtant sa consolation suprême : « Si la race des dieux s'évanouit comme un souffle, si je laisse le monde sans maître, je vous lègue le trésor le plus sacré de mon savoir : ni bien, ni or, ni splendeur divine, ni magnificence seigneuriale, ni le lien trompeur de tristes traités, ni la dure loi de mœurs hypocrites ne donnent le bonheur. Félicité dans la joie et dans la peine nous vient de l'AMOUR seul ! »

Et tandis qu'elle prononce ces dernières paroles, — ses *novissima verba*, — la flamme de son bûcher monte jusqu'au ciel et consume le Walhalla et les dieux.

Telle est la conclusion de ce drame magnifique. Conclusion imparfaite et incomplète pourtant : Wagner le savait bien, et c'est pour compléter et corriger sa pensée qu'il a écrit *Parsifal*.

Quel est l'*amour* qui rachète et qui sauve ? C'est l'amour chrétien, la charité, qui ne fleurit que sur les ruines définitives de l'amour charnel ou dans la virginité parfaite. C'est l'amour du prochain. Voilà ce que Brünhilde a oublié de dire, ce que dira Parsifal, « le pur Simple, instruit par la Compassion », le doux et pur frère de ces petits enfants à qui le Christ a promis le Royaume des Cieux.

Cet amour ne nécessite pas la ruine des dieux ; bien au contraire. L'Initiation chrétienne a remis en lumière, irrévocablement, le dogme qui s'était oblitéré dans les anciens sanctuaires : l'homme, en s'élevant par la sainteté et l'ascétisme, s'unit de plus en plus au Verbe. Aussi la loi du chrétien se résume-t-elle en cette formule : « L'Imitation de Jésus-Christ ». Nul saint mieux que saint François d'Assises n'a pratiqué cette imitation. C'est par elle et non en écoutant les paroles du Serpent de la Bible que l'homme peut devenir en quelque sorte semblable à Dieu. Bouddhistes, Krisnaïtes et Taoïstes sont d'accord là dessus : car, s'ils ignorent la formule chrétienne, ils connaissent bien le dogme de « l'Union mystique ».

Un mot encore au sujet de *Siegfried*. Nous venons d'exposer le sens philosophique et religieux de ce drame. Mais, comme tous les grands mythes religieux, celui de Siegfried a aussi un sens astronomique. Siegfried est un héros solaire, comme Krishna, Mithra, Hercule, Jason, Apollon, Dionysios, etc. C'est le soleil, qui, né l'hiver « dans une caverne » et vainqueur du dragon du pôle, est le dieu sauveur de la terre, la divinité du printemps, l'éveilleur de la vie. Comme traces de ce sens du mythe, nous trouvons les expressions suivantes dans la bouche de Brünhilde (*Siegfried*, acte III, scène 3) :

*Éveilleur de la vie et Lumière féconde,
Si tu savais, charme du monde,
Combien je t'ai toujours chéri...
— O Siegfried, Siegfried, triomphante aurore!...
— O Siegfried, force et splendeur de la terre,
Ame du monde...
— O Siegfried, flamme radieuse !*

Dans un ordre d'idées correspondant, mais plus restreint, Siegfried est le soleil qui, chaque matin, met à mort le Dragon des ténèbres nocturnes.

Telle est la construction savante des mythes, édifiés sur le dogme primordial d'Hermès, et qui trouvent leur application exacte à chaque degré de l'échelle des sciences.

*
* *

« SIEGFRIED » AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — L'article qui précède est trop long pour que nous nous étendions sur l'interprétation de *Siegfried* au théâtre de la Monnaie. Cette interprétation est digne d'éloges. L'orchestre, conduit par M. Servais, maintient superbement la réputation qu'il a acquise sous la direction de M. Dupont, d'être, hors d'Allemagne, le meilleur orchestre wagnérien. Parmi les acteurs, mettons hors pair M. Lafarge, qui est en passe de devenir, comme l'est devenu M. Seguin, l'un des plus admirables interprètes du drame musical. Nos admirations aussi à M^{me} Morelli, qui personnifie merveilleusement Erda : on dirait une déesse imaginée par Burne-Jones, tant ses attitudes et ses gestes sont pleins de noblesse et de grandeur. M. Isouard a d'abord dérouté un peu les spectateurs qui avaient admiré la prodigieuse incarnation de Mime par l'acteur allemand Liebahn ; au lieu de ce magot rageur et nerveux, qui a peine à contenir les explosions de sa haine, M. Isouard nous a présenté une sorte de petit artisan juif à la façon des légendaires marchands de lorgnettes allemands ; après quelques représentations, l'on s'y est fait et l'on a loué « l'unité » que M. Isouard a

donnée à sa création, ainsi que les qualités de diction de ce bon artiste. M. Badiali fait un excellent Albérich. M. Bouvet, malgré ses belles attitudes, ne nous fait pas oublier M. Seguin, qui avait au cœur, toute brûlante, la flamme wagnérienne. L'oiseau, qui a emprunté la voix de M^{lle} Carrère, n'est pas tout à fait un rossignol. Quant à M^{me} Langlois, elle fait des efforts méritoires pour soutenir un rôle qui l'écrase, et qui veut des Materna ou des Malten. M^{me} Langlois est bonne musicienne et chaque représentation marque chez elle un progrès; mais le rôle de Brünhilde dépasse ses forces.

La décoration est bonne; le décor du deuxième acte est très beau et nous accordons une mention honorable au Dragon Fafner, qui, de temps en temps, consent à se battre contre Siegfried.

IWAN GILKIN.

LE BONHEUR

*« C'est un matin de mai. Je t'écoute, en silence,
N'évoquer de nos jours que ce qu'ils ont d'amer.
Que l'hiver et le soir unissent leur offense!
Toit en ma vie, hélas! n'est que soir et qu'hiver...*

*Ne me parlais-tu pas d'une douleur nouvelle?
Ah! si levant, enfin, le voile dont se vêt
A tes yeux trop savants ma tristesse éternelle,
J'en révélais, soudain, le douloureux secret!...*

*Que me veulent, pourtant, ces mornes songeries
En ce jour d'indolence et de sérénité?
Oh! laisse leur couronne à mes tempes flétries!
J'en ai cueilli les fleurs aux berges du Léthé.*

*Tant de maux m'ont instruit de ma propre misère!
Ne me réveille pas du rêve où je m'endors.
La vie enfin me berce avec des mains de mère;
Dans mon passé lointain ne trouble pas mes morts.*

*Mais vois quel étranger je me suis à moi-même!
O frère qui sais tout, est-ce là le bonheur?
Que les bois printaniers secouent leur diadème :
J'écoute, en frissonnant, la chanson de mon cœur.*

*Tu pleures?... Telle est bien ma triste destinée!
Hélas! avoir languï comme un pauvre oublié,
Et quand cette humble joie m'est aujourd'hui donnée,
Être en mon bonheur même un objet de pitié! »*

FERNAND SEVERIN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Don d'Enfance, par M. FERNAND SEVERIN. — Bruxelles, 1891, Lacomblez.



L'auteur du *Lys*, — une des plus nobles fleurs de poésie qui se soient ouvertes, depuis vingt ans, en Belgique et en France — nous offre aujourd'hui *le Don d'Enfance*. Ce deuxième volume, qui complète et accentue le premier, n'aura certes pas, pour les affaires de notre Parnasse, l'attrait de la nouveauté apparente. Cet attrait, d'ailleurs, se fane vite, et les poèmes de M. Fernand Séverin en possèdent un autre, que je place plus haut, et qu'ils partagent avec les œuvres assurées de vivre, cette nouveauté éternelle, perceptible seulement aux esprits délivrés de tout snobisme littéraire : la Beauté pure. Non, il n'est pas « à la mode » d'aujourd'hui, ce poète là : il est à celle d'hier, de demain, et de toujours. M. Fernand Severin est un des rares écrivains sans vasselage qui ont pris pour devise le mot des comédies espagnoles : « Je suis celui que je suis ». Le poète du *Lys* et du *Don d'Enfance* n'a pas besoin de se singulariser pour paraître original. Il ne tombe jamais, par frénésie d'impuissance, dans l'abominable défaut qui me gêne bien des œuvres vantées : l'autoparodie. Il ne se livre point à cette grimace de soi-même qui ameute les curieux et les badauds. Il nous décrit, simplement, sans contorsions d'aucune espèce, la patrie de son âme et les nobles fantômes qui la hantent. Il est, comme il le dit, « le poète du simple et suave poème », et « le roi des beaux pays qui ne sont pas ».

Un naturalisme d'une douceur profonde, — je prends le mot dans son vrai sens, le seul, et non dans celui que lui donnèrent sottement les zolistes — enveloppe cette œuvre d'une atmosphère virgilienne. Les bois, les eaux, le ciel, le rêve errant des nuages, le miracle des humbles fleurs dont ne

s'étonne pas le vulgaire, la pourpre mélancolique des vêpres, saisissent les yeux et l'esprit du poète comme s'il les voyait et s'il les comprenait pour la première fois :

... *Ce cœur épris des eaux et des nuages*
Mourra de trop d'amour devant cette forêt.

Une voix intérieure, dont il reproduit les inflexions tendres, « lui a dit les étangs et les bois ». La nature l'a rendu taciturne, et le silence « l'a fait orgueilleux et timide ». La ville, où les soleils n'éclairent que des choses factices et malades, est loin de ses yeux éblouis :

Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore !

Ce cri de répulsion d'un sauvage très doux me paraît caractéristique : il résume toute une enfance isolée et contemplative. Cet amour de la nature n'a rien du lieu commun de rhétorique sur lequel travaillent la plupart des poètes. Il se dégage du livre comme un parfum, il en est pour ainsi dire la respiration.

Un tel naturalisme annonce, comme nous le disions à propos du *Lys*, un poète d'analyse psychologique et sentimentale. La flamme divine de l'amour, non pas de la passion égoïste, mais de la tendresse universelle pour les choses et pour les êtres, brille d'une lumière ardente et contenue dans les strophes transparentes du *Don d'Enfance*. N'y cherchez point de savantes complications. D'autres ont chanté les diplomaties de la conscience et les tricheries de la volonté. Lisez ce livre en tâchant de vous oublier : il éveillera chez vous des souvenirs poignants, et vous serez l'un de ces inconnus parmi lesquels le cœur du poète se reconnaît. De vagues images familiales, entourées d'un respect qui craindrait, en les précisant, de les effaroucher, se nimbent d'une adoration tremblante et secrète. Dans un admirable poème, chuchoté à mi-souvenance, et qui m'apparaît comme une contre-partie filiale de l'ironique *Bénédiction* de Baudelaire, surgit, voilée de tristesse, une émouvante incarnation du pressentiment maternel, qui se grave à jamais dans la mémoire. Et les pages qui célèbrent le tourment d'aimer semblent en avoir gardé, à l'insu peut-être du poète, un étrange frisson sacré et je ne sais quel pénétrant arôme de vénération. Ainsi dans l'épopée wagnérienne, quand Siegfried réveille Brunehilde, le premier cri du héros s'envole, comme une colombe blessée, vers la forêt funèbre où Sieglinde est morte de la vie de son enfant. Plus loin, quand les orages de la chair s'abattent sur un cœur candide, une source jaillissante de pardon purifie les misères de l'amour vénal. Ce n'est pas le hoquet douloureux de Dostoïevsky, mais une effusion de pitié évangélique et chrétienne, d'une calme et reconfortante grandeur.

Le titre du livre, a-t-on dit, est équivoque. Oui, dans un certain sens. Est-ce le poète à qui est accordé le don d'enfance, ou bien fait-il don de son enfance à la foule dans laquelle il est seul ? Querelle inutile. La poésie est-elle autre chose que le don de voir les choses pour la première fois, et

ce don, le poète ne le fait-il pas à ceux qui sont dignes de le comprendre?

C'est cet attrait de la nouveauté, de la fleur des choses, M. Fernand Severin le savoure tellement qu'après l'enfance, ce qui le sollicite le plus, c'est la convalescence. Pourquoi? Parce que toute maladie à son déclin se résout en une espèce de seconde naissance, où tout nous paraît neuf, clair et beau.

Ce qui frappe dans les poèmes de M. Fernand Severin, c'est l'accent personnel des strophes amoureuses :

*Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant...*

C'est une résurrection — qui chez un écrivain moins loyal, paraîtrait artificielle, — de l'amour chevaleresque épanoui naguère dans nos vieilles chansons héroïques. Le sentiment est le même, mais il est modernisé par l'inertie d'une nature rétive à l'action, cloîtrée dans le préau de sa propre pensée.

Plus encore que le *Lys*, où, malgré l'unité de la forme, quelques poèmes d'inspiration diverse se heurtaient un peu, le *Don d'Enfance* révèle un poète de la haute race, chez lequel la suavité virgilienne, racinienne parfois, de l'alexandrin sert à exprimer, avec une noble simplicité, des sentiments d'une rare élévation d'esprit. L'idée de la Beauté, chez M. Fernand Severin, ne se sépare jamais de l'idée de la pureté morale. Ce n'est pas la moindre originalité de ce livre, dont la psychologie renonce à l'étude des déviations où se complaisent la plus grande partie des psychologues contemporains. Et si, comme j'incline à le croire, l'analyse du Mal offre au poète une matière plus riche et plus diverse que la contemplation du Bien, il n'en est que plus fort, ce chanteur d'aujourd'hui, qui nous rend, dans un autre art, au milieu d'un déconcertant carnaval littéraire, la divine enfance des peintres de Fiéssole.

ALBERT GIRAUD.



CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION ARTAN-DUBOIS-BOULENGER



Il convient de louer *le Cercle des Arts et de la Presse* pour l'excellente idée qu'il a eue en organisant cette Exposition. Nombre d'artistes étaient, en effet, depuis longtemps désireux — les uns de revoir ces représentants de leur génération, — les autres de se faire une idée exacte et définitive de ce qu'étaient ces talents incomplètement représentés au Musée moderne. — Et puisque nous parlons de deux générations, je pense que les peintres de la présente n'ont pas dû pénétrer en ces deux Salons sans un certain sentiment d'humiliation. On n'a plus, en effet, à l'entrée des expositions actuelles, l'impression de respect qu'on éprouve en jetant un premier coup d'œil sur les toiles réunies de ces trois artistes consciencieux, peignant sans préjugés, sans parti-pris ni procédé, selon leur instinct et leur cœur, ce qu'ils voyaient. Il n'existe plus en ce moment en Belgique un groupe d'artistes peintres exclusivement voués au culte de l'art ; — les peintres nouveaux venus suivent chacun selon sa force les procédés et les goûts de la coterie en laquelle ils se sont engagés — et si l'on pense qu'au temps de Dubois, Artan et Boulenger, l'Art belge était représenté en plus par des artistes tels que Leys, De Winne, Charles De Groux, Rops, De Braekeleer, les deux Stevens, Mellery, Meunier, Smits, Verwée et d'autres — l'on doit bien s'avouer qu'après cette période glorieuse, — au rebours de la littérature, de la musique et de la sculpture qui sont en pleine et belle Renaissance — l'art de la peinture est entré en Belgique en voie de complète décadence.

*
* *
*

Dans cette exposition posthume, qui est comme une pieuse et dernière consécration de leur gloire, les trois artistes morts sont tous trois avantageusement représentés, tous trois sortent de cette Exposition agrandis aux yeux de ceux qui ne les connaissaient qu'imparfaitement.

Il nous a surtout été agréable de voir exposée une partie de l'œuvre de Louis Dubois. Après avoir vu de lui le splendide et poétique tableau des *Cigognes* et quelques esquisses représentant des marais brumeux et des paysages désolés, nous nous étions fait de lui une idée plus haute que des deux autres peintres, et nous conservons pour lui cette préférence. Boulenger et Artan sont tous deux confinés dans un seul genre, le premier ne sort pas du paysage, le second a, toute sa vie durant, chanté la mer du Nord. Dubois est plus que cela. Il est en même temps paysagiste, peintre de genre, portraitiste et mariniste, et dans chacun de ces genres il conserve sa profonde

et troublante originalité. Il y a chez lui quelque chose d'inquiétant, de mystérieux, d'inconnu — que n'ont pas saisi les gens qui le déclarent un peintre bien doué mais incomplet — et qui nous porte à l'aimer tout particulièrement. — Ses tableaux ont cette incontestable marque de supériorité qu'ils plaisent davantage chaque fois qu'on les revoit et que l'impression reste toujours au moins égale à celle de la première visite. Dans toutes ces toiles aux couleurs sombres en général, il y a une rêverie flottante, un monde de pensées indécises et confuses, un éclairage étrange donnant des impressions surnaturelles et poétiques.

On a dit qu'il s'était inspiré longtemps des Hollandais et de Courbet, et l'influence de ces différents maîtres est dans beaucoup d'esquisses de Dubois aussi indiscutable qu'indiscutée — mais dans ses tableaux importants comme *les Cigognes*, *le Bateau*, *la Salle de jeu* — toujours ces différentes influences se sont amalgamées et fondues en sa puissante personnalité et n'ont servi qu'à rehausser son talent original.

Le tableau intitulé *le Bateau*, exposé par M. le docteur Lequime et représentant un crépuscule sur la Meuse aux environs de Namur, est pour moi un chef-d'œuvre. La calme, silencieuse tombée du soir est d'un sentiment superbe et le tableau est d'une couleur rappelant et égalant les plus beaux Vénitiens. En ne faisant que mentionner, faute de place, les toiles remarquables intitulées *Solitude*, *Salle de Jeu* et *Accessoires*, je termine en citant tout spécialement un splendide portrait de jeune fille en robe verte, un nœud rouge sur l'épaule, un autre piqué dans ses cheveux bruns, se détachant sur un fond d'un vert bizarre et sauvage comme celui des végétations sous-marines. Les couleurs et l'éclairage de ce portrait en font une œuvre étrange et très romantique, et l'on pense involontairement à regarder ces yeux rêveurs, ces verts sauvages et ces rouges violents aux folies d'une Ophélie et aux douces chansons sans raison de l'amie d'Hamlet.

*
* *
*

Un tout autre tempérament est celui d'Hippolyte Boulenger. C'est le peintre des ciels clairs et des temps heureux. Il est mort jeune et, bien que n'ayant pas eu de son vivant les succès qu'il méritait, il semble, d'après sa peinture, avoir eu toute sa vie un cœur toujours insouciant, léger, joyeux et jeune. Aussi a-t-il rendu, comme personne ne l'avait fait avant lui, les temps et les paysages qui correspondaient à son cœur. Nul n'a peint comme lui les couchers de soleil rose, les grands voiles roses tendus sur la moitié du ciel, les petits nuages rosés épars comme des auréoles autour du soleil mourant, les couchers de soleil et les beaux jours — personne ne les a peints avec autant de grâce, de fraîcheur et de poésie que lui. Son esprit cadrerait mal avec d'autres temps, aussi les a-t-il moins bien rendus et compris. Ses Automnes et ses Hivers ne peuvent égaler ses Étés, et il n'est plus lui-même quand il peint autre chose que des temps clairs.

C'est cependant un coucher de soleil en automne qui constitue le plus beau tableau que j'aie vu de lui. Le tableau dénommé *la Messe de Saint-*

Hubert et qui représente sous un ciel bleu, semé de nuages blancs dominant des forêts automnales qui fuient vers l'horizon, des chasseurs et des pauvres se tenant à l'entrée d'une chapelle, est une merveilleuse harmonie de couleurs. Peu de tableaux sont aussi parfaits sous ce rapport. Les tons reliés et fondus entre eux avec une science surprenante, sont d'une richesse et d'une volupté qui font songer à des Watteau et, la composition étant parfaite, cela fait de l'ensemble, de très loin, le meilleur tableau qui nous reste de Boulenger.

Louis Artan est un des rares peintres de notre époque qui se soient exclusivement et fructueusement voués au culte de la mer. Il n'a guères peint, sa vie durant, que le charme étrange et fort de la mer du Nord. Il l'a peinte, il est vrai, sous tous ses aspects, par du temps calme, toute verte et plate, étendue à perte de vue, par les tempêtes déchaînée, furieuse, terrible, se ruant avec ses flots énormes sur les misérables navires livrés à sa merci, par des soleils éclatants qui la font luire comme de tremblants miroirs de chrysoprase et d'émeraude, et par des lunes sans cesse voilées de nuages, semant dans les cœurs l'inquiétude et les craintes.

Il a passé toute sa vie à peindre la mer, et cette contemplation de toute une vie me semble par elle-même assez glorieuse pour se passer de commentaires. Les toiles exposées au Musée Ancien sont cependant assez inégales, mais quelques-unes suffisent à le placer très haut parmi ses contemporains. L'admiration étant d'ailleurs générale pour lui depuis sa mort, je ne ferai que citer un *Effet de soleil* sur la mer, un *Retour de la pêche aux crevettes*, exquise harmonie en bleu, et sa toile capitale *le Naufrage*, plus impressionnant et plus beau à mon avis que *la Vague* célèbre d'Ho-Ku-Saï.

GEORGES DESTRÉE.



CHRONIQUE MUSICALE

PREMIER CONCERT POPULAIRE



Les Concerts populaires ont célébré le vingt-cinquième anniversaire de leur fondation par une magistrale séance donnée, le 18 janvier, au théâtre de la Monnaie.

Au programme, en premier lieu, figurait une *Symphonie* de M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de Gand, œuvre dont l'exécution a été dirigée par l'auteur.

Cette *Symphonie* représente de solide et consciencieuse musique, écrite par un technicien doublé d'un artiste de volonté. L'instrumentation très riche et très pittoresque, d'une allure fougueuse, enchâsse des thèmes mélodiques un peu courts, mais d'une coupe nerveuse et habilement mis en valeur. Le public a fait un excellent accueil à cette importante composition et les applaudissements de la chambrée confondaient, dans leurs salves, le compositeur de la *Symphonie* et le fondateur, en 1865, des *Concerts populaires*.

La deuxième partie du Concert comportait l'ouverture d'*Eléonore* (Fidélio) de Beethoven, un *Concerto* de Henri Vieuxtemps qui dirigea quelque temps les Concerts populaires (concerto médiocre magnifié par l'archet magique d'Eugène Ysaye), des fragments de *la Damnation de Faust* de Berlioz, des pages du *Crépuscule des Dieux* (Voyage au Rhin— Marche funèbre de Siegfried) et des *Maîtres Chanteurs*.

C'est Joseph Dupont qui conduisait l'exécution de ces œuvres. C'est assez dire la supériorité, l'ampleur, le coloris, l'émotion, le feu sacré de l'interprétation.

Lorsque le réputé *capellmeister*, incontestablement le meilleur que possède la Belgique et celui dont la personnalité enflamme le plus prestigieusement les masses instrumentales; celui qui, pour nous servir de l'excellente expression de F. Gevaert, est un des grands « virtuoses de l'orchestre », celui qui joue de ces compliqués et considérables ensembles de voix humaines, de cordes, de bois et de cuivres ainsi que Rubinstein joue du piano; — lorsque, disons-nous, Joseph Dupont est remonté à son pupitre après une éclipse de plus d'un an, la salle, bondée du parterre au cintre, lui a fait une de ces ovations triomphales qui dédommagent en quelques minutes, les artistes de sa trempe, des avanies et des injustices philistines.

Mais les salves d'applaudissements ont peut-être été plus nourries et plus véhémentes encore, après l'exécution des morceaux, surtout après *le Voyage au Rhin* et *la Marche funèbre*

Le Voyage au Rhin n'avait pas encore été exécuté au Concert et n'avait été entendu à Bruxelles que par ceux qui assistèrent aux représentations de

la troupe d'Angelo Neumann, il y a quelque huit ans. La symphonie décrit les adieux de Siegfried, le chercheur d'aventures, et de Brünhilde, sa divine épousée, puis la fanfare caractéristique rythme joyeusement la course du héros à travers les contrées ouvertes à son intrépidité. Mais à ces notes vibrant de jeunesse et d'insouciance, aux tendres rappels des amours du couple cher à Wotan, se mêlent des mélodies plus graves : la plainte des filles du Rhin, les présages des Nornes, les angoisses des dieux menacés, la malédiction d'Albérich, les embûches du sinistre Hagen, la mort du dernier Velse et de Brünhilde, l'embrasement suprême du Walhall...

Mais trêve de pressentiments, ils ne parviennent pas à ébranler la confiance du héros. Siegfried n'écoute pas plus les augures lugubres que la voix aimante qui le rappelle vers le rocher nuptial. C'est à peine si les occultes et fluides avertisseurs offusquent et lui voilent le rayonnement de la nature tangible, ou plutôt il épand lui-même le renouveau, la chaleur et la lumière. Déjà sa fanfare argente les échos ténébreux du burg de Gunther!

G. E.



MEMENTO

M^{me} Fontainas, la mère de notre poète André Fontainas, vient de mourir à Paris.

Nous prions notre ami de recevoir, en cette triste circonstance, l'assurance des plus vives sympathies que lui transmet *la Jeune Belgique* tout entière.



Un de nos artistes du chant les plus sincères et les plus personnels, le magistral interprète des œuvres de Peter Benoit, le baryton Emile Blauwaert, est mort ce mois à Bruxelles.

Né à Saint-Nicolas en 1845, il était devenu simple violon dans l'orchestre du Théâtre flamand. Un jour il eut l'idée de se consacrer au chant.

En compagnie de Reubsæet, qui, depuis duc de Camposelice, tenta dans des concerts dont il fit presque tous les frais, de faire connaître à Paris les œuvres musicales de nos compatriotes, il se mit à l'étude et entreprit quelques tournées en Hollande et en Belgique.

La création à Anvers du rôle du Spotgeest, dans *l'Oorlog* de Benoit, le consacra définitivement. Avec Ernest Van Dyck, un autre Belge, il devint pendant quelques années, le chanteur habituel des Concerts Lamoureux où il se fit entendre dans différents fragments de Wagner que l'on exécutait à Paris pour la première fois.

On se le rappelle ici à Bruxelles, aux Concerts populaires, dans *les Adieux de Wotan*, la Réverie de Hans Sachs, le final des *Maîtres Chanteurs*.

Lorsque Lamoureux tenta *Lohengrin* à l'Eden, il fut chargé du rôle de Frédéric de Telramund, et il y a deux ans, il était engagé à Bayreuth pour jouer Gurnemanz dans *Parsifal*.

L'Art belge fait en lui une perte irréparable, non seulement comme chanteur, mais comme propagateur de la musique flamande.

Emile Blauwaert avait à cœur de faire connaître à l'étranger ses compatriotes. A Berlin, à Londres, à Vienne, il faisait connaître nos *lieder* nationaux, *le Lucifer* et les autres œuvres de notre grand musicien Peter Benoit.



La critique de *Siegfried* dans le *Matin* : « Enfin, l'orchestre et les CHŒURS, sous la direction de M. Franz Servais, un des plus fervents disciples du maître, ont marché très convenablement. »



De notre collaborateur Francis Vielé-Griffin ce diptyque : *Le Porche-Eurythmie*, sous presse pour une édition hors commerce.



Meissonnier vient de mourir à Paris. On a calculé que sa peinture valait 200 francs le centimètre carré. Nous espérons bien que d'ici à peu de temps on vendra ses toiles au détail.



Une pensée inédite de Léon Dardenne : « Quand on ne l'a pas encore eu, on ne sait pas ce que c'est. »



Nous adressons nos remerciements à tous nos confrères de la presse, qui ont témoigné leur sympathie pour notre œuvre de propagande littéraire à l'occasion de notre banquet, *la Nation*, *la Réforme*, *l'Etoile belge*, *le Journal de Bruxelles*, *l'Indépen-*

dance, la Mosaïque, le Stylet, le Réveil, l'Eventail, la Chronique, la Coulisse théâtrale, le Journal de Liège, le Journal de Gand, l'Impartial, l'Art moderne, etc.

Quant au chroniqueur du *Soir*, il a été pris, soudain, d'un accès de gastrite, ce qui l'a reconcilié probablement avec l'*Indépendance*.

Le *Courrier de Bruxelles* n'a pas voulu se laisser dépasser en bêtises et en mauvaise foi, même par le *Patriote*; voici l'article qu'il publiait au lendemain de notre fête :

« Le banquet de la *Jeune Belgique*, que nous avons annoncé, a eu lieu hier. Il a malheureusement, comme c'était à craindre, dégénéré en manifestation plus ou moins radicale.

« L'auteur de l'*Enfant du Crapaud*, d'odieuse mémoire, Vanderkindere, Arnould, P. Janson et *tutti quanti* y assistaient, plus un éditeur de livres pornographiques qui a eu de fréquents démêlés avec la justice.

« On y a fait l'éloge du fondateur de la revue de la *Jeune Belgique*, qui fut de la *Réforme*, et un des collaborateurs de l'*Etoile* a célébré « la petite chapelle d'autrefois, devenue aujourd'hui une église (*sic*) qui a triomphé de la haine de l'art qui caractérise la ploutocratie belge et de l'honorable et inviolable ignorance de certains députés ». Saluez MM. Woeste et Mélot ! Il a même ajouté : « L'un d'eux, pardonnez-lui, messieurs, est aujourd'hui ministre des beaux-arts ».

« Voilà le fond de ce discours « à épithètes cinglantes, à périodes batailleuses », qui a été le succès oratoire de la soirée, s'il faut en croire la *Réforme*.

« Le même orateur a ajouté, afin d'accentuer la manifestation politique dont ce banquet a été le prétexte :

« Si les gens qui ne pensent pas plus haut que leur ventre et se fâchent contre ceux qui veulent leur donner un cerveau, ne comprennent pas que dans notre incertaine et fragile Belgique la seule entreprise vraiment nationale est celle des beaux-arts, pourquoi ne pas user contre eux de leurs propres armes, pourquoi ne pas créer la Ligue des intérêts artistiques, qui saurait,

au moment voulu, braquer le bulletin de vote et faire feu.

« Il paraît que la *Jeune Belgique* a la prétention de « donner un cerveau » à MM. Woeste et Mélot ! Cela fera rire de la *Jeune Belgique* même à Bruxelles « cœur-cerveau ! »

« Après cette tirade contre laquelle personne n'a du reste protesté, M. le citoyen Janson a exécuté un solo de trombone « de grande allure », dit la *Réforme*. Puis M. Giraud a couronné la fête en portant un toast au père de l'*Enfant du Crapaud*.

« Digne couronnement ! »

Notre ami Albert Giraud, dont le nom était seul cité par le dragon de vertu de ce follicule burlesque, répliqua par la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Vous avez publié, dans votre numéro du 17 janvier, à propos du banquet jubilaire de la *Jeune Belgique*, un article rempli d'inexactitudes.

« Vous prétendez que cette fête artistique a dégénéré en manifestation radicale.

« Comme le *Courrier de Bruxelles* n'était pas représenté au banquet, il faut donc ou bien que vous ayez mal lu les articles des autres journaux, ou que votre bonne foi ait été surprise.

« La *Jeune Belgique* ne s'est jamais occupée de politique, et son existence même serait compromise le jour où elle s'en occuperait. Elle compte parmi ses collaborateurs et parmi ses abonnés des représentants de tous les partis. L'accuser d'être au service d'une opinion politique, c'est non seulement altérer la vérité, mais encore — et je vous prie d'y réfléchir — essayer de lui causer un dommage parfaitement évaluable devant les tribunaux civils.

« L'argument que vous croyez pouvoir tirer de la présence d'un député libéral ne tient pas. Deux députés indépendants de Bruxelles figuraient parmi nos souscripteurs. S'ils avaient pris la parole au dessert, nous leur eussions fait le même accueil qu'à leur éminent collègue.

« Le député dont il s'agit a d'ailleurs trop de tact et de courtoisie pour transformer

une fête littéraire en une manifestation de parti. Il a promis de continuer à défendre à la Chambre la cause de l'art libre. Rien de plus, rien de moins. Et si l'on vous a dit le contraire, on vous a trompé.

« Vous n'êtes pas plus exact en ce qui me concerne. La phrase que vous citez ne s'adresse pas à M. Mélot, mais à un député de la gauche, qui supplia naguère le gouvernement de refuser les salles du Palais des Beaux-Arts à l'exposition des XX.

« Quant à M. Mélot lui-même, j'ai regretté qu'il eut naguère, à la Chambre, réclamé une diminution du budget des beaux-arts, au profit du budget de la voirie vicinale.

« Il est difficile, je pense, de se montrer plus impartial.

« Il ne me convient pas de relever ce que vous dites à propos du toast final. J'ai bu à la santé d'un écrivain qui honore la Belgique, comme j'eusse bu à celle de Charles Baudelaire, un grand écrivain catholique, injustement condamné naguère par un tribunal dont la postérité a cassé l'arrêt.

« J'espère que je devrai, non pas à la loi, mais à votre loyauté, l'insertion de cette lettre peu « radicale », et vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

Ah oui ! Compter sur la loyauté de ces gens là ! Le *Courrier* n'inséra pas et se contenta d'une note réservée.



Les Roses, par Eddy Levis, ont été rassemblées en un précieux bouquet :

Oh ! j'adore les fleurs et j'en mettrais partout,
Dans mes cheveux, à mon corsage, sur ma jupe,
Partout ! Je ne puis voir un calice debout
Sur sa tige, sans que ce désir ne m'occupe :
Le prendre, le tenir dans mes doigts, l'aspirer !

Mais plus ! Eddy Levis en a fait un monologue pour jeune fille et il a bien fait.



Jean d'Ardenne, qui jamais ne laisse passer l'occasion d'entretenir ses lecteurs du mouvement littéraire belge, a donné dans une de ses lettres au *Figaro*, un enthousiaste compte-rendu de la fête de notre

dixième anniversaire. Nous le remercions avec la même éloquence.



Les deux grandes nouveautés du mois, à Paris, sont *Thermidor* de Sardou et *Le Pèlerin passionné* de Mopsas, adaptation de Shakespeare, musique de Remi Belleau. A l'un Antoine s'est offert, à l'autre on a offert un banquet. Barrès a bu à Baudelaire, qui malheureusement est mort, Verlaine a trouvé : « Moréas médiocritas » et tout le monde a pris le Pirée pour un homme.

Franchement, on aurait pu trouver une autre occasion de réunir les Jeunes artistes sincères de France, qui se tiennent à l'écart du grand cabotinage contemporain. Moréas, qui a jadis écrit de beaux vers, ira dans quelques années, après cet engouement passager, retrouver Rollinat et Péladan.

Nous empruntons à Jules Huret, de *l'Echo de Paris*, le compte-rendu de ce banquet :

« Le Banquet des Symbolistes »

« J'avais reçu, il y a quelques jours, comme tous les amis de Jean Moréas, le petit billet suivant : (*Suit l'invitation*).

« Il s'agissait d'un banquet fixé à hier soir, en l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente.

« Je n'ai pas manqué d'accepter cette aimable et rare invitation. Et j'ai assisté, hier soir, à une de ces fêtes où tout paraît neuf, les visages, les belles espérances, les façons, tout. Neuve aussi l'idée de réunir cent poètes, artistes et musiciens en une sorte de corporation solidaire, fêtant, sans arrière-pensée, le succès d'un des leurs. Pour amicale qu'elle était, cette fête comportait peut-être un sens plus large : c'était, en quelque sorte, sur la tête d'un de ses jeunes capitaines, le baptême public du bataillon qui s'arme pour les combats de demain. L'éternelle lutte littéraire n'est pas finie en effet ; je l'ai bien vu, hier, et ces jeunes, qu'on a tant bafoués, il y a quelques années, ne sont pas disposés, je vous l'assure, à accepter les critiques faciles, à en venir aux transigeances que leur deman-

dent les timorés, pas plus qu'à se soucier des quolibets et des sarcasmes éculés que leur décochent les fabricants brevetés.

« On mange. Mal, d'ailleurs.

« Stéphane Mallarmé cause avec Mirbeau, oréas ne mange pas, il frise, sans trêve, sa moustache bleue, et paraît, de loin, entretenir de son esthétique M. Anafrance qui l'écoute. M. Chabrier s'entretient avec Félix Fénéon, roule à fleur de tête ses yeux brillants et terribles et montre ses dents si blanches.

« Au dessert, les toasts. Les voici :

« M. Mallarmé dit :

« Jean Moréas qui, le premier, a fait d'un repas la conséquence d'un livre de vers, et uni pour fêter *le Pèlerin passionné*, toute une jeunesse aurorale, à quelques ancêtres, heureux présage,

« Ce toast,

« Au nom du cher absent Verlaine, des arts camarade et de plusieurs de la presse, au mien, de grand cœur.

« Jean Moréas a répondu :

« Seul un silence reconnaissant signifierait combien je garderai doux le souvenir de cette fête. Je me tairai donc, mais non avant d'avoir porté la santé de Paul Verlaine.

« Applaudissements unanimes.

« M. Henri de Régnier prend ensuite la parole.

« M. Maurice Barrès boit à la santé d'un de ceux qui sont morts trop tôt, à Charles Baudelaire !

« M. Charles Morice lit un sonnet.

« On boit ensuite à Anatole France et à la critique parisienne; M. Lintilhac, professeur en Sorbonne, boit au Roumain Ronsard et au Chénier de Constantinople; aux peintres et graveurs impressionnistes présents; M. Chabrier dit que c'est auprès des poètes que viennent se réchauffer les musiciens: il boit à Mallarmé et à Moréas; Gnieste boit à Redon avec des vers de Charles Baudelaire.

« M. du Plessis lit une très jolie poésie.

« Quelqu'un porte la santé d'Octave Mirbeau, le journaliste vigoureux, le romancier puissant. On applaudit à outrance et longuement.

« C'est le tour de Clovis Hugues, venu là, lui aussi, pour manifester de l'union. Il déclame, de la voix qu'on connaît, plusieurs strophes sur la liberté de l'art dont voici la dernière :

La liberté! la liberté!
Dans l'art comme dans la cité,
Jusqu'aux derniers confins du rêve
Un chant après un autre chant,
Le soleil saigne en se couchant;
Mais c'est toujours lui qui se lève!

« On se lève pour prendre le café.

« M. Mallarmé me dit qu'il est enchanté de cette soirée qui est une manifestation de solidarité littéraire, telle qu'on n'en a jamais vue, heureux aussi pour Moréas qui mérite bien le succès qui l'accueille. Catulle Mendès arrive; on l'entoure aussitôt; il vient de débarquer du train de Belgique, et on le questionne beaucoup sur ses conférences en pays flamand. Anatole France erre, bienveillant et fatigué; Octave Mirbeau, dont les yeux verts et mobiles semblent toujours chercher du nouveau, me dit : « Mallarmé, c'est un être simple et bon et grand comme le monde; si je croyais à Dieu, par moments je croirais que Dieu c'est Mallarmé! » Et à quelqu'un qui lui demandait comment il trouvait ce dîner exécrable : « Pourquoi voulez-vous que j'aie mal diné? J'étais à côté de Mallarmé! »

« Maurice Barrès va et vient. Il n'a pas l'air trop las, et me dit qu'il aime beaucoup Moréas.

« Et maintenant, poètes symbolistes, aux chefs-d'œuvre!

« JULES HURET. »



Nos remerciements et nos plus vives félicitations à M. Charles Van der Stappen qui nous avait conviés à voir avant son installation, le surtout de table exécuté par lui pour la ville de Bruxelles. Les trois pièces qui le composent sont du plus heureux effet décoratif; — les moindres détails sont d'une conception personnelle et originale — il y a des trouvailles charmantes comme ces fleurs d'iris utilisées pour les candélabres — et l'ensemble est bien digne de figurer dans le merveilleux palais communal de la Grand'Place.



Ont paru chez Deman : *Les Flambeaux noirs*, par Emile Verhaeren.

D'Odilon Redon, ces lithographies : *Femme - Serpent*, *Yeux-clos*, *Sainte au Chardon*, dont quatre épreuves avant la lettre, signées.

En souscription : *Les Fleurs du mal*, interprétation d'Odilon Redon.



Georges Rodenbach n'est guère reconnaissant envers ses amis les esthètes ; voici les petits cailloux qu'il leur envoie de Paris dans *le Journal de Bruxelles* ; il devient tout à fait frondeur.

« Il faut convenir que nous assistons, dans certains petits cénacles, fort peu nombreux, du reste, à de singuliers engouements dont il serait facile de triompher. En voulez-vous un exemple : un de ces jeunes peintres excentriques, M. Van Gogh, qui faisait de la peinture presque cubique, entassant la couleur par plaques, par tas à certaines places, était considéré par quelques-uns d'ici comme un extraordinaire artiste. Vous devez le connaître à Bruxelles aussi, car il exposa aux XX. Or, ce Van Gogh, qui habitait Anvers, était notoirement fou. Il voulut un jour se couper une oreille et se l'entailla même presque complètement. Enfin la démence lui donna des idées de persécution. Et un jour il se tua d'un coup de revolver. Folie héréditaire, car son frère, qui était employé chez Bousod et Valadon et montrait les œuvres du peintre avec on sait quel lyrisme, est devenu fou aussi et est mort dans une maison de santé au mois de janvier.

« Voilà donc un peintre sûrement dément tandis qu'il peignait, et mort fou, dont on présente les œuvres comme des chefs-d'œuvre et les modèles absolus de la peinture nouvelle ! La joyeuse farce ! Il ne manquerait plus que de les envoyer à Berlin. Et au fond de tout cela qu'y a-t-il ? Une immense badauderie, un vaste snobisme dont un de ces bons esthètes, interpellé sur ses extraordinaires admirations, faisait l'aveu

d'un air piteux : « Que voulez-vous ? Je ne veux pas avoir l'air d'être arriéré !... »



Les Revues :

Livraison des plus intéressantes de *la Société Nouvelle* ; articles de Graud, Destrée, Van Lerberghe, Krains, Maubel, Emerson, Lemonnier, Nautet, etc.

Le Mercure de France, qui a doublé son format, publie des fragments inédits de Villiers, Lemonnier, Morice, Vallette. *L'Ermitage*, *les Jeunes*, *le Magazine français*, nouvelle publication pour familles, *America en Paris*, revista quincenal, *l'Art dans les Deux-Mondes*, journal hebdomadaire illustré, à lire régulièrement, reproductions de Forain, Degas, Bellegambe, etc., *la Revue générale*, conte de Louis Trederne, notre collaborateur, *le Magasin littéraire et scientifique*, avec un étalage des mieux réussis et des plus artistiques — on reconnaît des jeunes ; *le Journal des Etudiants de Bruxelles*, littéraire vraiment, témoin son numéro éternel ; comme nouveautés : *le Réveil*, sonné à Louvain par un beau carillon de lettres, et les *Essais*, publiés par le Cercle littéraire français de Gand.



Flumen, par Pierre Devoluy ; à la direction des *Ecrits pour l'Art*. Un Voyage, en vers selon la formule de René Ghil, vers la Terre d'amour universel, l'Age d'or, le Chanaan promis. Aucune émotion ; la muse de M. Devoluy se promène dans les jardins de Delille en lisant les lois de l'évolution.



MM. Léon Herbo, L. Valckenaere et Ch. Van den Eycken ont ouvert ce mois une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eckhoud, un volume in-18	3 »
ECKHOUD (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dar- denne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-16	3 50
—	(Les autres ouvrages du même auteur sont épuisés). Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert).	Hors du Siècle, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse (épuisé).	
—	Dernières fêtes, poésies (sous presse).	
GOFFIN (Arnold).	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÊ DA CUNHA (J.) . .	Préludes, poésies ; un vol. in-16 raisin	3 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°		7 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire (plaquettes, in-16).	2 »
—	Loth et ses filles, poème-drame en trois tableaux (en préparation).	
LAVACHERY (Alfred) . . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baués. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LEMONNIER (Camille) . . .	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concu- bins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in 18	3 50
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
MAETERLINCK (Maurice) . .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck, l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction (sous presse)	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un volume in-18	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id.	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Fleureurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Tous les ouvrages de nos collaborateurs français : Charles Buet, Henri de Régnier, J.-K. Huijsmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc., etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

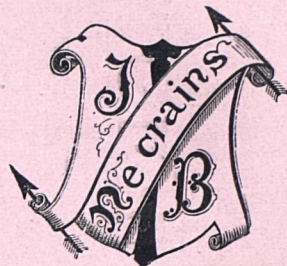
Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA

JEUNE

BELGIQUE



SOMMAIRE :

Pauvre enfant pâle.	STÉPHANE MALLARMÉ.
Proses lyriques	ARNOLD GOFFIN.
Extraits d'un livre d'images.	GUSTAVE KAHN.
Entrée de ville	EUGÈNE DEMOLDER.
Vers de l'espoir (Extraits)	MAURICE DESOMBIAUX.
Chant de nocés.	JEAN BOELS.
Retour d'exil (<i>suite et fin</i>)	CHARLES BUET.
Londonneries	GUSTAVE RAHLENBECK.
Sommeil d'or	VALÈRE GILLE.
Contes.	ALBERT LEUNE.
Écran japonais	AUGUSTE VIERSET.
Album à Toto	TOTO.
Chronique littéraire :	
<i>Les Fusillés de Malines</i>	HUBERT KRAINS.
<i>La Flûte à Siebel</i>	HENRY MAUBEL.
Chronique artistique :	
<i>Salon des XX</i>	GRÉGOIRE LE ROY.
<i>Exposition des œuvres d'Alexandre Marcette</i>	S.
Chronique musicale :	
<i>Aux Concerts populaires. — Au Conservatoire</i>	INTÉRIM.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

58, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin—
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 58, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

6. — EDGAR B. Dans ce monde-ci ou ailleurs. Attendons toujours lettre d'exil. Pas causé un malheur au moins ?

7. — E. T. N'est pas étrillé qui veut. Vous avez beau « pondre » régulièrement des vers dans les « Jeunes » cela ne suffit même pas. Il faut faire montre de défauts sérieux et ne plus offrir en des lettres turbulentes votre échine avec tant de complaisance.

8. — ALBERT CL. Voici vos rimes : hiver avec hiver, triste m'attriste, nuit nuit, trépassées passées, revus revus, dolentes rustique, revient revient, des rires les rires; il y a ainsi vingt-quatre vers, ce dont nous nous étonnons, le procédé permettant d'en confectionner en moyenne 452 à l'heure; vous n'avez pas assez travaillé.

9. — JULES M. *Mons.*

« Lèvres lourdes ouvertes au vent des baisers »

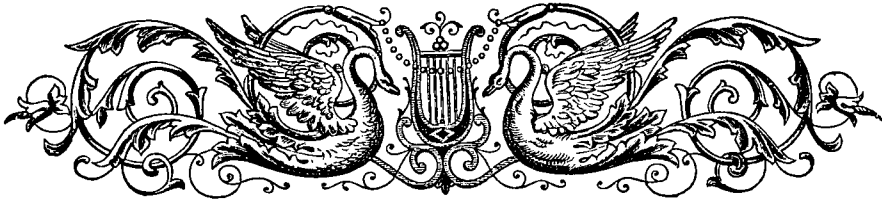
Comment voulez-vous que l'on donne le sens d'un pareil vers ? Vous êtes plutôt destiné, nous semble-t-il, à faire de la musique.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



PAUVRE ENFANT PALE



auvre enfant pâle, pourquoi crier à tue-tête dans la rue ta chanson aiguë et insolente, qui se perd parmi les chats, seigneurs des toits? car elle ne traversera pas les volets des premiers étages, derrière lesquels tu ignores de lourds rideaux de soie incarnadine.

Cependant tu chantes fatalement, avec l'assurance tenace d'un petit homme qui s'en va seul par la vie et, ne comptant sur personne, travaille pour soi. As-tu jamais eu un père? Tu n'as pas même une vieille qui te fasse oublier la faim en te battant, quand tu rentres sans un sou.

Mais tu travailles pour toi : debout dans les rues, couvert de vêtements déteints faits comme ceux d'un homme, une maigreur prématurée et trop grande à ton âge, tu chantes pour manger, avec acharnement, sans abaisser tes yeux méchants vers les autres enfants jouant sur le pavé.

Et ta complainte est si haute, si haute, que ta tête nue qui se lève en l'air à mesure que ta voix monte, semble vouloir partir de tes petites épaules.

Petit homme, qui sait si elle ne s'en ira pas un jour, quand, après avoir crié longtemps dans les villes, tu auras fait un crime? Un crime n'est pas bien difficile à faire, va, il suffit d'avoir du courage après le désir, et tels qui... Ta petite figure est énergique.

Pas un sou ne descend dans le panier d'osier que tient ta longue main pendue sans espoir sur ton pantalon : on te rendra mauvais et un jour tu commettras un crime.

Ta tête se dresse toujours et veut te quitter, comme si d'avance elle savait, pendant que tu chantes d'un air qui devient menaçant.

Elle te dira adieu quand tu paieras pour moi, pour ceux qui valent moins que moi. Tu vins probablement au monde vers cela et tu jeûnes dès maintenant, nous te verrons dans les journaux.

Oh! pauvre petite tête!

STÉPHANE MALLARMÉ.

PROSES LYRIQUES

I. — SILENTIUM



obscurité et le silence m'épouvantent, Seigneur!
Je devine neiger sur moi et s'amonceler une douce et très implacable ouate! Les pelletées de glaise molle glissent et, perfides, se coagulent autour du cercueil de durable indifférence dans lequel l'on m'a, tout vif, enseveli.

Ah! ce furent de printanières funérailles! Nulle oiseuse oraison suprême! Avec une cruauté optimiste et désinvolte, chacun s'en est allé...

Une chaîne solide et lourde et une couronne scellent la dalle massive du sépulcre, une couronne d'un fer impérissable; la rassurante épitaphe, atteste, d'ailleurs, aux flâneurs intrépides des nécropoles que je suis, désormais, inoffensif...

Et muré au sein de la Terre vaste et profonde, le puéril et pourtant tenace espoir survit, d'entendre la répercussion tumulaire d'un pas qui ne

retentira plus... mais, rien ! les hideux succubes décharnés de la trahison et de la haine m'enlacent de leurs bras gluants...

— Seigneur ! guérissez-moi de ma lâcheté mondaine ; faites que, par la vertu de votre grâce, me libérant de ces souvenirs et de ces amours séculiers, il me soit donné de m'élever jusqu'au Silence, — et de pouvoir, dans un esprit d'humilité et de sacrifice, — revivre et chérir, enfin, cette Obscurité...

II. — MALDOROR

A EUGÈNE DEMOLDER.

Après quelques pas secs et irrités sur le quai, il monte en wagon, l'âme décolorée toute et bien anonchalie, — au sortir trop immédiat de ce soir de pures émotions, douces et terribles, qui lui ont restitué la subite, intégrale et paroxyste notion de lui-même... Les thèmes fulgurants de cette musique vibrent encore, — rauques, stridents, colères, — dans ses nerfs endoloris, — et pareils, pour lui, aux torches flamboyantes précipitées à la vénéneuse ténèbre livide d'une crypte, lui éclairent, soudain, les profondeurs ruinées d'une très noire conscience...

La figure juvénile d'un passager lui apparaît, alors, et le salut de fiers yeux bruns, veloutés de mélancolie et dont l'anxiété cherche sur son visage, à lui, la consonnante sympathie attristée du voyage. A un coup d'œil, distant d'abord, froidement courroucé, comme à une intrusion désagréable, — l'enfant désappointé blémit un peu, détourne une physionomie boudeuse.

Il s'installe gauchement, déplie un journal, essaie de toiser son compagnon de route, avec une stable fermeté, — en vain ; fixant, enfin, des yeux — mouillés et si ailleurs, maintenant ! — les signes typographiques, il s'évertue à les combiner en phrases plausibles et logiques ; ou, la tête basse, il songe, la suavité de sa bouche fraîche, contractée, quelquefois — et convulsive, ou pâlement, fugitivement pâlement souriante, ainsi qu'à un tendre retour apitoyé sur lui-même...

Parfois, aussi, ses yeux alanguis, fermés à une recurrence plus captivante, croirait-on, et lourde de larmes ! — il perçoit, toujours dardées, les ondes dominatrices de cet impétueux et déjà despotique amour, et une rougeur imperceptible colore sa joue, il soulève les paupières, s'efforce à une attitude de sévère indifférence.

Las de cette obstinée indiscretion, après un joli geste impatienté de dépit, il appuie, d'un air à la fin résigné, sa fine et blonde tête aristocratique au

dossier de velours terne et feint de sommeiller ; mais, au lent glissement berceur de la berline, victime de sa propre et naïve ruse, bientôt et réellement, il s'endort.

Avec quel bien mieux que maternel amour, le voyageur inconnu, — inconnu ! plus qu'à tout autre, à lui-même, peut-être ? — considère les lignes eurhythmiques de ce corps délicieux ; avec quel chaste et pieux désir, il respire le souffle parfumé d'enthousiasme qu'exhale cette poitrine frêle, sous laquelle un cœur bat encore, sans doute, pour des espoirs, — un cœur inaccessible au vertige !

Les anciens rêves d'émouvoir, alors, la mécanique spéculative de son esprit, son chimérisme mathématique, des charmes, — dès longtemps inefficaces, — de leurs vieux maléfices, que les contingences insolites fardent et galvanisent...

Ambition, persiflée naguère, d'un cadet — orphelin d'affections négligeables, — comme celui-ci ingénu, pâle de la même ineffable et vierge pâleur, vivifiée par de tels yeux candides, — rencontrés, trop tard ! — et qu'aucun plaisir vil, jusqu'ici n'a ternis.

Et ces mobiles et divins sourcils ! ce front ! ce front immaculé, ces tempes adolescentes, asiles et réflecteurs de célestes pensers limpides, miroirs impollués, habiles, toutefois, aux fièvres essentielles, à l'énigmatique infini des langueurs.

Le voilà donc, cet harmonieux avenir qui repose sur ces coussins moelleux et trop rudes pour la lumineuse poussière de ses ailes impalpables ; — « apothéose ivre d'un drame que j'aurais pu *vouloir* moins sombre » ; — ce primesautier et sensitif pupille intellectuel, — âme congéniale — oh ! point aussi âprement illusionnaire ! — à laquelle le fétide arrière-goût des baisers ne gênerait pas ses exaltations, ni la perception entière de sa tout invincible jeunesse...

— Le train s'arrête, — pour conclure ; à côté de l'inévitable embarcadère, un steamer prêt à appareiller : — « Adieu ! trois fois adieu ! frère, cher souvenir intact et qui, des jours, me sera rédempteur ! »

— Le passant, un peu grave, réveille l'éphèbe d'un baiser effleurant, sur la main ; à moitié assoupi et assujetti aux sensations antérieures que la vue de l'importun évoque, il n'a pour lui, cependant, en rouvrant les yeux, qu'un indulgent regard timide, qu'un noble sourire ami de pardon et d'innocence, — tandis que l'isolé, — ah ! plus qu'auparavant et maudit ! — s'éloigne lentement pour aller rejoindre, là-bas, où ces vapeurs odieuses conspuent le ciel radieux, — l'ignominie quotidienne, la complexité monotone de la vie et aussi, hélas ! les vices d'habitude...

III. — RUPTURE

— Maintenant, je te hais !

Saisis d'effroi, ils se turent tous deux, lentement se détournèrent, songeurs...

Quelque chose s'était rompu, — quelque chose s'était flétri qui ne refleurirait plus.

Frappée d'une stupeur confuse, elle se laissa aller, couvrit son visage de ses mains, — songea...

Humble, obséquieux et lâche, à cette heure, il se rapproche, tâche de l'enlacer, bredouillant des excuses, médiatrices de pardon. Mais, démasquant ses yeux et dardant sur lui un regard étranger, aride et morne, elle l'écarte — d'un geste inexorable et doux.

IV. — JUSQU'A LA MORT...

On avait convoqué, pour cette circonstance, un grand nombre de notables dignitaires, la plupart d'une vraiment exorbitante maigreur, — des légistes glabres et, en dépit de leurs chatoyantes robes scarlatines, fort ternes... Les Frères de la Peine, des réguliers violets, les hallebardiers jaunes, enfin, morigénaient la hâte, légitime, d'ailleurs, des populaces et les sollicitaient de ne point déshonorer l'ordre parfait et la décence de la cérémonie.

Au moment où, au signal concerté d'un très vieux juge, l'Exécuteur des Hautes-Ceuvres allait approcher la torche du bûcher expiatoire, l'on vit déboucher d'une rue latérale et courant à perdre haleine, un quidam chargé d'un volumineux fagot.

— De grâce ! de grâce ! laissez-moi approcher !

D'officieux spectateurs lui frayèrent passage, jusqu'au quadrilatère militaire qui entourait l'échafaud ; mais les soldats, croates au reste, insensibles à ses prières, se rirent de lui et le repoussèrent, même, du pied et de la lance.

Une brise orientale, très sèche, activait le feu ; un beau rideau mouvant, fluide et roux, infusé de buées sanguinolentes, cachait, déjà, le supplicé. L'homme, cependant, se traînant à genoux, dans la poussière, à côté du bois mort qu'il avait laissé tomber, gémissait encore, avec de sourdes plaintes et les marques violentes du plus incurable désespoir :

— Hélas ! que ne me laissez-vous passer ? J'étais, — je suis son ami, — son irréconciliable ami d'enfance.

V. — MOSAÏQUE

D'un peu excessives infamies furent, en effet, perpétrées par les Princes, ses prédécesseurs, et lui-même, malgré une âme anachronique, féodale souvent, il est vrai, mais si scrupuleuse ! trop moderne, au total, et entachée de philanthropie, n'absolvait pas toutes ses cruautés inutiles ; il se reprochait, seulement, un soupçon de fatuité, le dandysme, un tantinet outré, de son impopularité.

Ce matin-là, tandis que, de la rive occidentale du golfe, accoudé à la balustrade de gypse de ses jardins, il contemplait, distraitement, sa Capitale-Presqu'île défendue — et jugulée — par une ceinture d'impugnables forts, hérissés de farouche et dure artillerie, — et plus bas, sur la grève, les évolutions correctes de ses bonnes troupes fidèles, dont les armures métalliques étincelaient au soleil, — il vit arriver, traversant le Promontoire des Arsenaux, le cortège bien connu, dans son ordonnance hiérarchique immuable : l'Hégémone du Commerce, chef suprême des magistratures urbaines, et le Héraut du Peuple, roquentin égrillard et sénile, — avocat hargneux de l'isonomie communale, — auquel d'impuissantes galanteries confèrent certaine célébrité.

D'un air indifférent, — les sourcils imperceptiblement froncés pourtant, et ce vilain regard alléché et sournois des heures expansives, — le dynaste les considère dévaler, puis gravir les rampes du château, en la solennité grotesque, l'importance bouffie des paroles qu'ils apportent. Il roule une cigarette d'impalpable Dubeck, mais la dextérité agitée de ses doigts nerveux n'en venant pas à bout, honteux de sa fébrilité, il la déchire, rageusement.

Les révérences prescrites accomplies, les manants bariolés genufléchissent et le Héraut, d'un accent nasillard et pompeux, hasarde d'audacieuses « très humbles remontrances à son souverain seigneur ».

D'espiègles juveigneurs, les plus étourdis des pages, quelques éblouissants argyraspides, de garde à la résidence contadine, rôdent aux alentours et à grands éclats de rire clairs, avec une pétulante hostilité goguenarde, examinent les édiles plébéiens décontenancés. L'adolescent princier, lui, entend, sans l'écouter, grincer l'organe en fausset de l'interprète des multitudes, — exalté légèrement par la vibration ondulée des eaux, le transparent azur lointain et la fumée odorante de sa première cigarette... Presque consumée, elle lui grille les lèvres, déjà, lorsqu'il la jette au travers les balustres, — avec un fugace sourire, à l'évocation de la gravité interloquée de tel conseiller palatin la recevant, à l'improviste, sur le chef !

Son monocle ajusté, après un clin significatif de son œil tigré au ministre des plaisirs et des vengeances occultes, — le bel Éthiopien, élégant et souple comme une arbalète, cuirassé de noir acier damasquiné et paré de la somptueuse écarlate saignante de son manteau, — le jeune despote, tournant un visage d'affabilité et de bienveillance vers les agressifs messagers, mal à l'aise, à cette heure, et muets, — la morbidesse richement timbrée de sa voix, — qu'un sans doute subit et hilare souvenir aiguise; — la raillerie polie de sa voix, stricte et amène, à la cantonade, exprime :

— Qu'on *élargisse* ces braves gens !...

ARNOLD GOFFIN.

EXTRAITS D'UN LIVRE D'IMAGES

FORTUNATUS

*Voici Fortunatus de Strasbourg; il possède
Sur son dôme hospitalier
Des cigognes blanches et rouges; il leur cède
Le droit d'étendard sur son toit hospitalier.*

*Voici son chapeau miraculeux,
Il en fait tiare ou toque,
Barque, tapis à cartes, arabesque de cordes,
Il l'assort au manteau d'or et à la loque.*

*Voici son grand manteau;
Il abrite un pauvre diable,
Il abrite
Une bible vieille et un ancien rite,
Un ténor, une basse, une cithare, un pitre.
Il abrite un d'Égypte, un de Bohême,
Il recouvre un sphynx blême,
Pensif, avec à la ceinture des couteaux.*

*Voici son ample vestiture
Taillée dans la toile à sacs
Par des gens de sac et de cordes,
A qui sa bonne humeur accorde
Quelques deniers pour leurs ciseaux.*

Voici sa poche gigantesque.
Il y détient
Des doublons, des besants, des sous et des centimes.
Des monnaies ornées du portrait de Fatime,
Femme de Mahomet prophète,
Et de larges métaux, où pavanent les têtes
D'Ahasverus souverains.

Voici ses bottes de sept lieues.
Elles ont chaussé les Baléares,
Des caravansérails, les Norwèges et Stuttgard
Et l'octroi de l'Empire du milieu.
Voici ses bottes de sept lieues.

Et puis voici son âme,
Une liasse d'images
Imprimées pour la joie de Balthazar, roi mage,
Qu'une fillette parcourt d'un doigt intéressé,
Tranquille et sage comme une image.

PANDARUS DE PARIS

Voici Pandarus de Paris.
Il vend le portrait de Thisbé,
Comédienne au songe d'une nuit d'Été,
Des lettres de la belle Omphale
Et son plus important rouet.

Il revend des actions de mines de Thulé
Et sous-loue le Walhalla.
L'authentique pantoufle de Beethov' musicien,
La voilà.

Il vend quatre Rembrandt faits siens
Par un amical travail.
Il colporte le premier camail
Du pape Pierre, homme de bien.

*C'est lui qui, dans les gares, enchante
Les débarqués à Paris,
Par de sveltes costumes où chantent
Les mastics clairs et les discrets gris.
Voici Pandarus de Paris.*

ALBE ET DROIT

*Il est albe et droit
Son aïeul (peut-être un roi)
Ne lui laissa comme chevance
Qu'un emploi.*

*Mais il tient entre ses doigts
Fuselés pour un fils de roi
Une fleur, un dahlia.
Il la tient, mais il la donne
Car son bon sourire est l'aumône
De celles qui marchent dans ses pas —
Mais son dahlia il ne le donne pas*

*Les curieux peuvent le voir
Quand il passe près des statues
Il humilie par sa face d'ivoire
Les vieux bronzes qui se sont tus.
Son crâne ample sait les statuts
Mystérieux de la toilette.
Seul, droit, candide et sans voilette
Il est albe et calme et droit.*

SATAN

*Il dit à de très belles dames
Baguées
Ah! que pensez-vous de l'enfer
Ah! belle dame
Je l'ai vu, au café, l'enfer.
Il vivait en toiles claires
D'un inappréciable Mulhouse.
Rayé de rouge.*

*Il m'a dit — à la Trinité, vers Pâques
Au bal je t'intriguerai
Près de la mer, par les guérets
Moi, l'enfer, je t'intriguerai.*

*Et le doux fils de Satan,
Dit à ses amis, au café*

*J'aperçus l'enfer, c'était dans un salon
Il est gemmé de fleurs rares
Il viendra ce soir, je l'attends
C'est mon aventure la plus rare.*

BÉNÉDICTION

*Laissez venir à moi les tout petits enfants.
A les voir je pressens de calmes jouissances
Qu'ils sont beaux, qu'ils sont purs, les tout petits enfants
En guirlandes, en paquets, en réjouissance.*

*Je leur donne la manne, la bonne manne
Ils m'aiment, il aiment picorer dans ma main
Et je me sens la main plus belle qui bénit
Cette gloriole qui rit au bord des nids
Et cette main la chérissent, telle une ombrelle.
Laissez venir à moi les petits enfants
J'eusse préféré de plus nobles enfants.
Mais la plus belle voix du monde
Ne peut bénir que ce qu'elle a.
Voici ma cueillette d'enfants
Bien jolis, mais bien las.*

LE PAUVRE JOB

*Ayez pitié de qui pantèle aux carrefours
Mes victoires d'idéal se magnifient des fours,*

*Je dédie ma main du glaive à la sébile
Et mes pantoums de Sybille
Au clou ! au clou !*

*Au clou l'espoir, au clou la tiare de l'évêque,
Au clou ma croix.*

*Le bon Jésus (s'il la retrouve) de son choix
Pourra l'élire, au bric à brac, avec
Des monnaies ayant cours et droit.*

*Je ne sais quoi d'insondable
Je ne puis dire quel pur miracle
Illuminera le locatis tabernacle
Où je végète formidable.*

*Ce je ne sais quoi, je ne l'ai jamais su
Mais de toute ma puissance, je l'attends (à vue).*

KAROLUS DE PARIS

Voici Karolus de Paris.

Il répète, mais il croit qu'il parle.

*« Vous êtes celui qui venez sur les mers,
Auré d'apothéoses et chanteur de Paris,
Les Vénus et les Ris, et Paris, et cet homme qui parle
Du haut de son puissant journal ;
C'est votre cordonnier, je le dis et j'en parle.*

*Je suis l'ami du très vrai Monomotapa,
Les Monomotapas sont fréquents dans l'histoire,
Mais maint Portugais s'en fait gloire,
Qui n'a jamais conquis de Monomotapa.*

*Ah ! je vous aimerai d'amitié singulière,
D'amitié perennelle et de foi séculaire,
Tant que ce pître du journal
Banalement dira que je suis très banal*

DOMAINE DE FÉE

Votre domaine est terre de petite fée.

*Des Japonais diserts et fins,
Sur des tasses de poupées,
Sourient aux grands oiseaux que feint
Votre paroi de royaume de poupée.*

*Un vague paradis terrestre
Gambade à vous dès les matins
Tout vous rit l'accueil, vos poupées,
Vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins.*

*Votre salon de faïence peinte
Reçoit sur son coin d'étagère
Les grands fauves belligères,
Dessinés sur des fables peintes.*

*Un congrès de tables s'accoude
Autour de vases en chimères,
Sans nulles fleurs éphémères,
Que fleurs en faïence peinte.*

*Un synode de pintes boude,
L'air lourd, sur un coin d'étagère,
D'être sacrifié à des verres
En danse de caprices bohémiens.*

*Près du divan où tes yeux clos
Font l'ombre au gracieux enclos
Des lueurs lunaires captives,
Votre théâtre tient clos ses rideaux
En attendant les féeries fugitives
De ton réveil en ton château.*

Votre domaine est terre de petite fée.

PIERROT ET SA SUITE

*Pierrot blanc et pâle s'assied
Et porte la main à son front.
Son valet Marzuphle le dit.*

*Pierrot blanc et pâle s'étend,
« Ces longues courses me blessent le pied,
C'est bien triste un valet profond. »
Le doux Marzuphle l'écrit.*

*« C'est sage à moi d'être si pâle,
Je me constellerai d'opales
Pour la redoute de l'Ennui. »
Son valet Marzuphle le publie.*

*« Ah! bâillons aux corneilles si sages
De vivre longtemps sur une note. »
Le bon Pierrot boit et mange comme d'usage,
Son valet Marzuphle lui présente la note.*

*Pierrot s'en retourne à pied.
Son valet Marzuphle le suit.*

BAL DES POUPÉES

*C'est la fête des poupées
De quoi vous faut-il parer?
Mais de notre rare beauté.*

*Vous aurez, vous la belle, un gentil collier
De petits magots de jade
Verts et roses — ces magots sont vos poupées
Je vous les unis en un grand collier
Pour être plus belle en vos ambassades*

*A vous, la blonde aux yeux étonnés
Je donne un éventail pour aller à la danse,
Vous pavanerez avec élégance.*

*Votre traîne jaune paille, couleur de vos cheveux
Par un carrousel d'amoureux.*

*Vous si grande et brune tiendrez à la main
Un joli sceptre-à rubans
Autour de vous vos servantes grouperont
L'essaim des souhaits, car vous êtes la reine
Des jouets dorés et des bonbons.*

*Laissez vous donc mettre votre bonnet blanc
Et passer à votre cou ces rubans
Vous êtes les suivantes gracieuses
De votre puissante reine, la fée Gracieuse
Entourez-la de respects et de serments.*

*Voici la fête des poupées
De quoi vous faut-il parer ?
Mais de notre seule beauté.*

LE CHASSEUR MAUDIT

*Le chasseur passe sur la foule
Ils prient, ils prient
Le chasseur descend parmi la foule
Ils tuent, ils tuent.*

*Le chasseur s'arrête au monastère
Ils brûlent, ils brûlent
Le chasseur brûle le monastère
Ils prient, ils prient.*

*Quels sont ceux-là qui brûlent et qui prient
Qui chantent selon la loi d'un cheval
Quels ces masques qui prient en carnaval,
Qui sont ceux-là qui brûlent et qui prient.*

*Le chasseur pleure
Ils rient, ils rient.
Le chasseur rit
Ils pleurent, ils pleurent.*

LA FÉE, LA FÉE!

*La fée, la fée, votre corselet
Votre corselet d'acier bruni
Vos ailes parfumées des coloris
Vos gentils menuets sur des pointes de fleurs
Et vos menus baisers aux oiselets des nids
La fée les aimez-vous, comme je les aime*

*Les aimez-vous comme je les aime
Nos arrivées lentes en notre palais
Parmi les chansons des oiseaux familiers
Et l'accueil ami des dogues familiers
Vous aimez-vous vous-même comme je vous aime*

*La fée, la fée
Les bracelets et les colliers
Des rapides pèlerinages
Vers nous-mêmes, ailleurs, en d'autres cités
La fée
Les aimez-vous si tant que je les aime en vous.*

GUSTAVE KAHN.

ENTRÉE DE VILLE

Étude pour un conte inédit.



Les saulées du bord firent place à des vergers et des prairies. Ça et là des moulins battaient des rivières parmi de fins bouleaux ; et des vaches éparpillaient sur le tapis des champs la paix blanche et noire de leur repos.

Les toits de la ville prochaine se coloraient du plus merveilleux cinabre, que variaient des ardoises d'un vert de berge. Au dessus de cette onctueuse symphonie, se dressait le clocher de l'église, qui me rappela une tour chinoise, et dominait le beffroi au cadran d'or.

Bientôt apparurent les murailles. Les briques, au dessus des fossés, entourées de minces lignes de chaux, et givrées de mousse, humides, penchaient vers l'eau tranquille comme un adamantin entassement d'escarboucles saupoudrés de rubis et d'émeraudes. Quelques bateaux s'amarraient le long des murs, plongeant dans l'onde leurs poupes goudronnées et dardant leurs verts éperons. Un canard rêvait près de nos eaux du bord.

La porte de la ville donnait sur une longue rue tortueuse au dessus de laquelle se succédaient des pignons de bois aux bruns riches. C'étaient des maisons anciennes, vitrées en culs de bouteille et dont les façades d'un autre âge reposaient sur des cariatides de chêne. Des enseignes en fer ou en faïence mettaient obstacle à la symétrie des fenêtres, et des gens aux costumes d'une vieille époque parcouraient le quartier.

Où étais-je ? certes, un jour lointain perdu profondément dans les arcanes de mes idées, je devais avoir vu cette cité. Peut-être durant la magie d'un rêve. Car la réalité la plus cossue ne pouvait prodiguer cette fête de couleurs qui m'enchantait. Les choses se montraient sous leurs plus beaux atours et réveillaient la bijouterie la plus secrète de leurs tons. Et non seulement ce charme des tonalités chantait à mon œil ses plus chatoyantes antiennes, mais la mélancolie du passé jetait sur tout son voile songeur. De ce décor, comme l'encens fume d'un brûle-parfum chargé de pierreries, s'évaporait du souvenir, et il semblait que le temps eût épuisé par là les tendresses les plus chaudes de sa mystique pensée. Tout le regret des jours défunts, tout le mystère des choses évanouies s'embusquaient derrière ces jaunes dorés du soir, aux larges espaces citrins, comme un cœur délicat et triste battant sous de la soie opulente. Et ces resplendissances qui éblouissaient mes prunelles laissaient à mon âme la plaintive résonnance d'un angelus qui s'est éteint.

Nous pénétrâmes dans la ville. Je fus en compagnie de personnages que je connaissais, bien qu'ils portassent des feutres à plumes et des épées, des rabats de régents ou des coiffures à blanches dentelles. Ils devisaient par groupes, pénétrés de la politesse de jadis, quelques uns avec des roses à la main, ou un long gant de Suède négligemment chiffonné. D'autres avaient de grandes fraises à tuyaux et des habits aux étoffes bleues, brunes et jaunes, du goût le plus délicat, très harmonieuses et très galantes, dans la rue déjà assombrie.

.....

EUGÈNE DEMOLDER.

VERS DE L'ESPOIR

(EXTRAITS)

A M. EDMOND PICARD.

DAMME



ux bords du canal vert parsemé de feuilles mortes, sur les drèves couvertes de mousse et d'herbe processionnent les grands arbres et, dans l'éloignement de la vieille ville dont on aperçoit les massives portes, les tours, les clochers, les gradins des pignons et les toits rouges, l'eau regarde éternellement le ciel à travers les ramures qui forment une voûte immense au dessus d'elle. Les nuages s'y bouleversent, s'y allongent, changent et passent pour lui dire tout ce qu'ils ont vu dans leur course effrénée à travers les vertigineux espaces aériens. Elle rêve de leurs formes bizarres, de grands guerriers blancs qui se dressent sur des chevaux cabrés, de torsos de géants vaincus, de neigeuses montagnes qui s'affaissent ou roulent en avalanches, de palais écroulés dans l'azur. Glauque ici, elle va s'atténuant en blancheur jusqu'au lointain où elle se déroule comme un ruban d'argent dans la plaine flamande.

Quelquefois un bateau arrondi comme un sabot, avec ses nageoires repliées sur les flancs et sa voile grise enflée ouvre un sillon scintillant; à la barre, le pilote, en veste rouge, appuyé regarde la campagne où les bois commencent à se rouiller, les bœufs blancs, noirs et roux broutent les prés, le lin jaune est disposé en faisceaux de bottes soigneusement alignés ou tassé en meules; il regarde, tandis que l'eau clapote et décrit de grandes ondes et s'enfuit, d'un vol effarouché, les ramiers cachés dans les roseaux.

Le silence s'amasse en cette solitude où s'est éteinte jadis une vie de splendeurs, une vie intense de rêve et d'amour; il couvre les choses, les entoure d'une atmosphère de songe: un paysage à travers un vitrail de manoir; une plaine déserte à jamais pour l'homme où sa voix semble répandre de la mort. L'écho lui répète des paroles inconnues, il ne comprend plus sa pensée lorsque l'expression a traversé le monde invisible qui l'y entoure et le silence qui l'y étouffe. C'est devant lui la profondeur des siècles découverte, le seuil de l'éternité, la face de l'infini dans un crépuscule d'âges.

En ce décor processionnent les grands arbres séculaires tordant leurs branches rabougries — tels des bras agités et convulsés dans une multitude enfiévrée, — vers les restes effrités d'une ville glorieuse dans l'Histoire, d'une ville qui vit jadis les flottes sur la mer dérouler au vent qui les faisait danser sur les vagues, leurs joyeuses bannières, et surgir de l'écume les tritons, les neptunes ou les dauphins des proues et l'orgueilleuse Armada, au lointain, cingler à pleines voiles vers les rivages des Angles pour une chimérique et téméraire entreprise.

Maintenant quelques demeures affaissées, aux murs bosselés; des écussons presque effacés aux frontons; des fenêtres comme des yeux d'aveugles. L'hôtel de ville gothique, dont les ornements de pierre ont été usés, rongés par les vents salins, des statuettes redevenues ainsi de grossières ébauches; plus loin, un blanc mur d'hospice orné de niches où pleure la lumière jaune de petites veilleuses devant des Notres-Dames en robes blanches et une grande église, soutenue par d'énormes contreforts; sur la haute tour, massive et carrée, veuve de clocher, semblable à une reine déchuë, pousse de la verdure et nichent les corneilles. Par les ogives béantes sur le ciel on voit s'écailler les murs bruns et les pierres disjointes sous l'effort des racines d'arbustes. Le temple est devenu trop grand; le temps en a pris une partie, refoulant vers le chœur les fidèles qui, plus rares de semaine en semaine, viennent écouter l'office divin. Dans l'herbe qui croît tout autour, à peine, voit-on les traces de pas.

Tout sommeil.

Dans l'unique rue, le soleil d'automne s'attriste sur les façades des masures qui semblent vouloir s'effondrer depuis des années; les pignons tout noirs des maisons en bois se penchent, se penchent.

Les paysans passent avec leurs attelages de gros et forts chevaux puissamment musclés et de chariots peints en bleu ou en vert, muets. Ils sont alourdis de toute la majesté qui pèse sur l'alentour, dont ils paraissent se sentir les solidaires gardiens tellement ils sont graves et que leurs mouvements sont rythmés, lourdement rythmés, comme s'ils officiaient une cérémonie d'autrefois continuée ainsi qu'un pèlerinage, gardée aussi précieusement qu'un chapelet béni au Saint-Sang de Bruges les veilles de jours où l'on combattait pour la terre, celle qu'on avait baisée à Matines, après la prière, avant de disparaître dans les brouillards du lointain avec les piques étincelantes.

Les cloches sonnaient par cette matinée d'octobre. Au clocheton de l'Hôtel-de-ville, la cloche, à toute volée, sonnait, sonnait sur l'azur ; son battant frappait, martelait le bronze affolé. A la tour les cloches ébranlées se levaient et retombaient, faisant fuir les corneilles éperdues et ronfler les auvents. Les ondes de fer comme un vol de rapaces se ruaient sur la campagne étonnée.

Et l'on entendait, à travers les arbres au feuillage mordoré dans le soleil, loin, le carillon de la tour des Halles à Bruges, pareil à un gazouillement d'oiseau, le chant naïf des notes cristallines aussi éblouissant, aussi charmeur, aussi recueilli qu'un vol de petits anges.

Partout les cloches, lourdes cloches, graves ou joyeuses, tintant solennellement pour la fête :

Des jeunes filles semaient des fleurs et de la verdure devant l'image de la Vierge très sainte. Des pêcheurs en verts et rouges costumes d'autres âges avec les filets et les harpons sur les épaules, têtes baissées en leur recueillement, portaient sur les rames disposées en brancard un grand Christ cloué sur la Croix.

Autrefois, dans la tourmente du moyen-âge, quand l'eau salée venait encore battre les pilotis du port de Damme, un jour de tristesse et de deuil, la tempête hurlant sur les vagues bondissantes de la mer du Nord, les rafales accrochaient la voilure des bateaux et les engouffraient dans les abîmes qu'elles creusaient, puis comblaient soudain par une poussée de liquide écumant de furie, lorsque des pêcheurs en détresse, ayant prié leur sainte Dame patronne et presque remis leurs âmes en ses mains, aperçurent au loin sur les flots cabrés, le *Signe* qu'en leurs cœurs simples et naïfs ils avaient évoqué, à l'heure suprême, par une foi épurée à jamais des noires ombres du doute, le signe *Rédempteur* ; et aussitôt, tout autour, le calme se répandit comme s'il l'on eût versé de l'huile sur les eaux ; et peu à peu les glauques montagnes roulantes hérissées de crêtes blanches s'éloignèrent après de formidables remous ; les nuages tumultueux aussi se dispersèrent, ils retournèrent se glacer vers le nord ; et ce fut un violent rayon de soleil qui passa sur l'horizon lugubre et illumina l'océan apaisé. La Croix flottait dans la lumière et le Christ las, cloué sur elle, semblait saigner toute la mer. Les pêcheurs, agenouillés, priaient ; elle vint vers eux, dans les filets qu'ils avaient jetés. Ils la recueillirent comme une épave.

Solennellement, elle fut portée par les marins et une foule de pauvres gens assemblés sur le rivage, vers l'église.

Elle fut exposée à l'adoration des fidèles et les malades qui vinrent lui rendre grâce furent guéris.

Elle était venue, miraculeuse, apporter aux croyants la force et la vaillance. Ils la conservèrent pieusement, car elle devait être désormais la tutrice de leurs actions, la dépositaire et la gardienne de leur foi.

Et maintenant que leur arrivait un nouveau pasteur, ils la menaient vers lui, accompagnés d'une foule humble et muette, comme pour une mystérieuse révélation, l'investiture d'un sacerdoce plus absolu que l'autre.

LUX

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

Comme l'aurore de la pudeur en un visage de vierge, la Parole se leva, confiante, répandant une douce clarté dans les esprits simples et une bien-faisante rosée sur les fleurs printanières qui croissaient en les cœurs des races primitives.

Elle retentit comme une musique dans les âmes où s'éveillait la Foi. D'abord un trouble, un frisson, un imperceptible murmure, puis des chants, des flots d'harmonie.

Ce fut une ivresse d'amour. Elle venait annoncer, pour des époques lointaines, la venue d'un Rédempteur qui changerait la face du monde.

Elle se fit entendre pour châtier les iniquités et répandre d'épouvantables fléaux sur les tyrans.

La Parole, essence divine, eut la puissance d'action, elle sépara les eaux de la Mer Rouge, elle marcha en colonne de feu au front des armées, visible seulement aux yeux des croyants; elle tonna parmi les fracas de la tempête et les éclairs au sommet du Sinaï perdu en d'immenses nuages noirs et, pour les ères futures, grava sa loi sur de lumineuses tables d'airain.

Tantôt calme et tantôt grondante, elle conduisit le peuple vers la Terre promise.

Tantôt visible et tantôt invisible, elle veillait.

Puis elle hurla dans la voix de prophètes hagards, elle eut des lueurs de glaive justicier, elle courba des nations orgueilleuses, brisa des sceptres en la main de rois, s'éleva vers le ciel en un char de feu.

L'écho épouvanté répétait ses malédictions, ses anathèmes et la terre en tremblait.

Elle se tut. Il y eut du silence, mais un silence d'attente et d'angoisse qui ardaît comme l'air au dessus d'une fournaise, tandis que les montagnes, les rochers et les océans frissonnaient encore de ses grondements.

Un mystère pesait sur le monde comme si l'Infini l'eût étreint dans son Éternité :

Le Verbe s'incarnait ! L'univers anxieux convergeait ses événements vers le foyer d'où devait jaillir la Vérité.

C'est alors que, selon la Prophétie, apparut le Précurseur, en qui se retrouvait l'esprit et la vertu d'Élie.

Encore Elle vibra, suave comme une rosée de miel; âpre, amère, sauvage, avec des violences inouïes, sinuant et se pliant et se redressant, pareille à une épée, ou frappant à grands coups de taille.

C'était, à travers des mille ans, les derniers fracas du Sinaï qui troublaient, dans sa débauche pourprée, la reine cruelle, la sanguinaire Hérodiade, et qui se faisait douce et humble pour annoncer la venue de Celui qui devait racheter les hommes.

Mais le Verbe s'était incarné, et elle se trouvait tout entière dans le Verbe. Ainsi fut tout amour et charité.

Ainsi la Parole éclata en Lumière et la Lumière fut si brillante, qu'elle éclaira ceux même qui fermaient les yeux.

Elle terrassa saint Paul sur le chemin de Damas, elle se révéla à de pauvres pêcheurs de Galilée et ce fut par le miroir de leurs âmes simples qu'elle irradiia ses rayons dans le Futur, par delà l'étoilement des sphères.

Il y eut, pour chasser les ténèbres, les Saints en l'esprit desquels elle se réfléchit, fanaux propices à tous les périls, secourables à tous les naufrages, salut de ceux qui les aperçurent.

Ainsi, tout Verbe est action. La Parole, qui est la Lumière, est jaillie de croyance. Il n'y a que les yeux purs qui peuvent recevoir ses rayons. Sitôt que l'on regarde à travers le verre noir de l'incrédulité pour en décomposer la splendeur, elle se voile.

Le doute tarit la Parole; il engendre le silence, non pas le prodigieux SILENCE qui est plus profond que tous les langages humains, le majestueux silence du recueillement, mais le lourd silence du tombeau, le silence terne de l'impuissance et du désespoir.

Et les hommes, cédant au vertige, à l'attraction de la matière, se sont plongés dans la nuit. Souverains déçus, ils promènent douloureusement leur négation et leur inconscience parmi les innombrables Babels qu'ils ont voulu élever pour violer l'azur, ils ne se *voient* plus et ne se *comprennent* même plus !

ESPOIR

Tu enchantais mes rêves d'enfant de tes sourires, de ta chevelure, rayon de soleil sur mon sommeil.

Je sentais ton âme dans la mélancolie de mes montagnes aux vieux châ-

teaux de légendes, dans les plaines à la vague tristesse du crépuscule, dans la rude et enfantine bonté des paysans de là-bas.

Parmi les voix de l'aube et parmi les voix du soir et les plaintes du vent, j'entendais ta voix étrange, pleine de nostalgies, murmurer des choses inconnues.

La nuit, je voyais des yeux au ciel et je les contempiais la nuit, et tout le jour, j'attendais leur retour.

Tes yeux regardaient mes yeux et tes yeux se sont fixés dans mes yeux, et lorsque je me mire dans l'eau claire des fontaines, je vois tes yeux au fond de mes yeux.

C'est pour toi, pour te sentir encore auprès de moi, que j'ai voulu revivre en souvenir mon enfance dans les bois et les montagnes et les chapelles de là-bas, le pays des légendes. N'es-tu pas la seule, n'es-tu pas la sœur des cygnes endormie dans les lys embrasés du couchant, n'es-tu pas mystérieuse fiancée ?

C'est pour toi que j'ai voulu dire le charme des nuits étoilées et des clartés lunaires et des prières dans l'encens bleu des humbles églises.

Oh ! tous les joyaux, les brocarts et les pierreries pour parer ta beauté triomphale, en un soir de sang, alors que des lions à la crinière hérissée de diadèmes, traîneraient ton char d'or par le ciel enflammé.

Pour toi les beaux poèmes lumineux comme le scintillement du soleil sur les écailles nacrées des dauphins dont les nageoires éparpillent au dessus de l'Océan des roses de feu.

*
* * *

Je t'ai cherchée partout, car je croyais que tu devais venir et, bien que l'espoir en mon cœur ne soit mort, j'ai fini par croire que tu n'étais pas née ou que tu n'étais plus, et ne sachant si je devais te rejoindre ou t'attendre, je n'ai pu me résoudre à mourir ni à vivre, car je ne suis pas un mort et ne suis que l'ombre d'un vivant. Au soleil, fantôme pâle, en la nuit, forme noire, fugitive.

Aucune action, pas de volonté.

Les heures se passent à rêver de ce que j'aurais fait si je t'avais connue.

Être, pour toi, tout ce que l'homme peut être de fort, de redoutable, d'implacablement juste, être plein d'orgueil, de force et de pardon.

Être un chevalier errant, inquisiteur d'ignominies, promenant par les contrées un rêve d'impossible justice grandiose comme une aurore, avec l'inébranlable foi que tu aurais donnée.

Être un chercheur de toisons d'or ou de mondes à travers de fabuleuses

atlantiques, bravant les gouffres, les récifs et les flots soulevés par des tempêtes monstrueuses, sur un navire d'espérance infinie.

N'être rien parce que tu n'es pas venue, rien que l'ombre de soi-même, puisque tu ne fus pas là, toi, la flamme, l'étincelle.

* * *

Et pourtant...

Il y a des pas, j'entends les pas furtifs de la servante en le corridor... il y a encore d'autres pas. Mais, après une courte hésitation sur mon seuil, ils passent...

J'ai ouvert ma porte maintenant, avec l'espoir enfantin qu'une arrivée serait ainsi plus prompte. Un sursaut parfois croyant voir une ombre troubler la lumière qui dore l'ocre du plancher. Une longue réflexion pour déduire le flottement d'un rideau ou le passage lent d'un nuage.

Dans ma chambre qui s'enténébre d'une rouge fin de jour, la tête dans les mains, j'attends.

L'anxiété de quelque chose qui ne vient pas, c'est dans l'être une flamme qui brille l'instant d'un éclair et qui retombe plus lasse de son effort et hoquète comme une pauvre petite vieille.

L'impatience m'attire à la vitre.

Là bas, aux murs jaunâtres où l'eau tombée des gouttières usées à laissé de longues lignes noires, les étroites fenêtres aux pierres en croix me regardent étonnées. Quelques femmes en manteau noir passent parfois, la tête perdue dans la chape, et l'on n'aperçoit que les plis du vêtement qui s'éloigne comme une ombre en la rue qui se rétrécit.

Il y a une tour devant moi, pareille à un minaret. J'y vis apparaître, l'autre jour, une enfant blonde, souriante...

Mais il n'y a rien, rien.

L'eau noire du canal dort, sillée quelquefois par un cygne qui se glisse dans la verdure des nénuphars. Mais les nénuphars se sont refermés, et l'on ne voit plus çà et là que quelques taches blanches de pétales.

Il y a des arbres qui penchent leur feuillage dans l'eau. Oh! comme ils pleurent ces arbres! Pleurent-ils donc quelques vierges noyées à l'aurore de la vie, où sont-ce d'anciens mortels qui pleurent d'avoir vécu?

Plus personne sur les ponts à dos d'âne où les pierres ont l'air d'être ratatinées de vieillesse. Au loin, la grande tour effile son clocher dans la brune.

Et rien, rien.

* * *

Ce sera dans cette vieille ville oubliée où il y a, en des tableaux gothiques, des saintes qui te ressemblent. Ce sera dans cette vieille ville oubliée par les siècles, où dorment des souvenirs en d'anciennes tours, d'anciennes demeures silencieuses.

Ce sera par un jour endolori d'automne, un jour gris et terne où il y aura de la mort des choses dans les rues désertes et les canaux.

Il y aura de très dolents glas de cloches pour l'agonie, et du crêpe dans l'ariette que le carillon répandra comme une volée d'oiseaux et des murmures de litanies dans la demeure et la clochette d'argent de l'Extrême-onction.

Angelus, prière blanche et radieuse des archanges...

A l'heure mystique de l'Angelus, en ta simple robe de béguine, avec ta coiffé aux ailes palpitantes, tu viendras dans la chambre où, sur une table couverte d'une nappe, s'élèvera le crucifix entre deux immobiles et tristes lumières, et des prières te suivront.

Il y aura deux yeux fatigués qui se détourneront lentement du paysage de toits en escaliers, de clochers et de tours à la fenêtre, pour voir tes yeux... tes yeux de jadis en l'eau claire des fontaines, des lèvres pâles qui remueront faiblement vers tes lèvres pâles et des mains qui se soulèveront lentement ; et tes mains auront des gestes de consolation suprême, ta voix grave parlera de néant et d'infinis espoirs ; il y aura des vies, des mondes et des éternités dans ta voix.

Et quand s'éteindra au lointain de la rue l'argentine clochette d'Extrême-onction, tes doigts fins éteindront des regards et ta bouche aux lèvres minces prendra une âme sur de froides lèvres entr'ouvertes.

MAURICE DESOMBIAUX.

CHANT DE NOCES

*Les lèvres qui t'auront confié leur secret,
L'amour et ses doux bras qui t'auront enlacée,
Jamais aucun désir, jamais aucun regret
Rien ne t'arrachera du bien de ta Pensée!*

*Car rien n'égalera mon ténébreux palais
Et ses pourpres au clair de lune — et ses parures*

*Et ses miroirs d'ébène aux étranges reflets.
Où nous verrons saigner les masques des luxures!*

*La robe de lumière et d'azur aux grands plis
Mon cœur la défendra des mains insidieuses
Et nous verrons pourtant l'enfance de tes lys
S'accoupler à l'automne en fleurs des scabieuses?*

*Et sous les mêmes fleurs mêlant nos vastes fronts
Et serrant dans nos bras le spectre de nos peines
Comme un torrentueux Léthé nous entendrons
Le sang de nos baisers ruisseler dans nos veines!*

*Écoute l'aboïement de mes loups familiers :
« Ton doux cœur à manger et ton sang frais à boire! »
Écoute! — Et ces sanglots, là-bas, d'enfants noyés
Ces blancs sanglots crevant en bulles sur l'eau noire!*

*Et les cloches du crépuscule! — Mon vieux cœur,
Il bat, morne tambour aux doigts glacés de l'Heure...
Ah silence! voici le sang du Haut Seigneur
Sceller au front du ciel la bouche qui le pleure!*

*Viens! puisque je dirai ta messe à tes genoux,
Prêtres ayant pour miels ton doux front, je veux faire
Comme un orgue, chanter dans les gueules des Loups
L'amour incestueux du Ciel et de la Terre!*

JEAN BOELS.

RETOUR D'EXIL

(Suite et fin).

IX

22 MAI. — En voiture, carrefour de la Croix-Rouge. Rencontré le marquis de M... Il sort de prison. Il m'a salué. Je ne l'ai reconnu que lorsqu'il fut passé. Regret : il a pu croire que je le méprisais. Si j'avais un ami au

bagne, j'irais lui serrer la main, fût-il criminel plus que Lacenaire. *Celui qui juge sera jugé*. Les hommes n'ont de droit que le droit d'aimer. Lequel d'entre nous ne pourrait adresser à Dieu l'énergique prière de Baudelaire :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

Sur le quai, au crépuscule. Une foule, entourant un noyé qu'on vient de retirer de l'eau. Un suicidé. Le cadavre est étendu, rigide, sur les pavés. Comme c'est petit, un homme mort ! Un paquet de chiffons humides, entourant une forme sans relief. Le geste affreux des deux mains ramenées vers le cou, pour lutter contre l'asphyxie. Pour qui est-il mort, ce malheureux ? Pour un Shylock avide de son argent et de sa chair ? ou pour un femme sensuelle et bête ? ou pour quelque faute mystérieuse dont il s'est puni ?

Mais être là, exposé aux regards effrayés des gamins, aux regards lascifs des filles, aux commentaires stupides des oisifs !... Quel châtement. O gue-nille humaine, *si tu n'es que matière*, n'es-tu pas ce qu'il y a de plus vil et de plus immonde ?

Traversé les Champs-Élysées à la nuit tombante. On allume les lanternes. De la poussière, des lueurs blafardes à travers les arbres. Pas une étoile au ciel. Où sont les nuits fraîches et parfumées de Java ? les danses malabares sous les banyans en fleur... la mer étincelante de pierreries ?... Où les joies et les ivresses des lointaines îles de la mer indienne ?

X

24 MAI, FÊTE-DIEU. — A dix lieues de Paris, sur les bords de l'Oise. Un petit village, sans paysans ni pauvres. Des villas en plâtras, quelques maisonnettes rustiques, entre deux parcs immenses : l'un, bâti par Henri IV pour une favorite, devenu l'asile d'un gentilhomme sans fortune ; l'autre, somptueux, en briques rouges et pierres blanches, bâti par un financier, qui vendait des cravates à cinq sous il y a vingt ans, sous les portes cochères. Le curé est logé tant bien que mal. Un pavillon où la courtisane royale mettait naguère ses valets de chiens. L'église est une grange. Les murs sont blancs et nus : le strict nécessaire sur l'autel ; un beau tableau de Lesueur, sans cadre, donné par le gentilhomme ; un lustre de Baccarat, volumineux, doré, chargé de pendeloques, offert par le financier et marqué à son chiffre.

Le curé m'aime de tout son cœur. Nous avons usé plus d'une paire de culottes, au collège, sur les mêmes bancs. Malade et pauvre, il est venu

échouer là. Son âme évangélique souffre de la solitude des sacrés tabernacles. Il a quelquefois du monde, à la messe du dimanche, l'été, quand le marquis a loisir de quitter sa garnison pour venir avec sa famille revoir les ombrages du manoir enfoui sous les ormes.

Le financier, piqué au jeu, envoie sa valetaille à l'église, en grande livrée. Les petites filles de l'école admirent beaucoup les laquais en bas de soie, très chamarrés de galons. Et les vieilles femmes, dévotement, saluent les caméristes empanachées, qui se moquent des bouquets fanés de l'autel et de la chasuble de l'officiant, très ancienne, aux orfrois éraillés. Mais le curé va son chemin. Il y a toujours quelque souffrance à consoler, quelque mourant à bénir, et çà et là un enfant à instruire. Pourquoi envoie-t-on des missionnaires chez les sauvages ?

Ce jour-là, pourtant, il y a des fidèles à l'église. On va faire la procession du *Corpus Dei*. D'abord les fillettes, en blanc. Puis les villageoises, les dames de boutique en rupture de comptoir, les bourgeoises en villégiature. Les hommes regardent passer les bannières, en ricanant. Des « messieurs » se réfugient dans une guinguette. Les gens de la banque prennent la traverse pour rentrer. M. le baron veut être servi à l'heure... Nous sommes quatre pour porter le dais ; le marquis, son ordonnance, en *civil*, le garde-champêtre en uniforme, et moi. C'est assez lourd, ce dais, aux pentes de damas crépiné d'or, avec des plumails aux angles. Un nuage d'encens, une envolée de fleurs. Et, entre nous, le curé, soutenant l'ostensoir. *Sacris solemniiis...* Ah ! que c'est beau, même ici ! même avec cette poignée de chrétiens sans foi, cette bande d'enfants turbulents et distraits ! Même à travers ces rues sans guirlandes, même à travers ces champs de betteraves, que brûle le soleil.

Et le reposoir est dressé, entre deux chênes, dans la grande salle de verdure du parc. Les charmilles entourent le vaste rectangle : un fin gazon, dru et vert, fait tapis. Azalées, roses, lis, tubéreuses, renoncules, pivoines, pervenches, composent une mosaïque merveilleuse, étoilée de l'argent bruni des flambeaux et de la flamme pâle des cires. Dans cette corbeille odorante, Dieu va reposer. *Pange lingua*. Les encensoirs se balancent avec un léger cliquetis de chaînes, une vapeur bleue voile le petit *paradis*, les voix des enfants s'élèvent. Puis la sonnette retentit. Et le cortège rentre à l'église, au son des cloches.

Dîner en tête-à-tête avec le curé. La marquise a envoyé des fraises. Le haut baron, un panier de sauterne. La servante débouche une bouteille, et fait disparaître les trois autres « pour les malades ».

Repas frugal, mais assaisonné de quelle bonne humeur !... Nous parlons

des pions et des pensums, et des grosses farces, et du père Maurin, le professeur de sixième, qui fut enterré à soixante-dix ans, avec la « lévite », la même qu'il portait le jour où il reçut le sacrement de confirmation... Et du portier, *la Rate*, qui vit défiler devant sa loge combien de générations d'écoliers... Nous parlons de la patrie, des lacs d'émeraude enchâssés entre les hautes montagnes, des vallées alpestres où les torrents bondissent de roche en roche, des sommets où d'immenses troupeaux paissent les gros pâturages, où la petite fleur bleue de la gentiane dessine un semis de croissettes d'azur sur le champ de sinople de l'herbe veloutée, où les rhododendrons étoilent de leurs bouquets roses les massifs de broussailles s'effilochant sur les crêtes... Nous parlons aussi de nos quinze ans, de nos enthousiasmes juvéniles, des poésies de l'adolescence, de toutes les belles illusions à jamais évanouies.

Bonne journée; la première où je respire librement. *Bonum nobis hic esse.*

XI

25 MAI. — C'est triste, un lendemain de fête. Je veux revoir la maison où j'ai vécu treize ans. Là-bas, au fond de Paris, dans ce quartier peuplé de *troubades* en pantalon rouge, à l'ombre de ce dôme des Invalides sur lequel on a étendu pour un million d'or fin. Il y a beaucoup de pauvres qui regardent cette coupole. Et il a fallu tout cet or battu en feuilles minces pour faire un baldaquin au cadavre de Napoléon, couché dans son bloc de porphyre... Eh bien! oui, la voilà, cette maison haute, étroite, presque branlante, où treize années de ma vie se sont écoulées. Elle est banale, grise, laide. Combien de créanciers ont escaladé son escalier obscur! Combien de gens sont venus tirer le vieux cordon rouge de la sonnette : des indifférents, des importuns, des fâcheux, et quelques amis aussi. Les amis des premiers succès, les courtisans de l'heure triomphante, les cyniques et les timides... Il me semble que je vais voir, derrière le rideau soulevé par une main blanche, une figure aimée. Non. Il y a des guipures bêtes là où flottaient des plis écarlates. Et où resplendissaient mes vitraux en culs-de-bouteille, orange et violet, tombent des mousselines brodées, vulgaires.

Quel être vit et souffre là-haut? Qui fait la moisson des souvenirs semés dans ce logis? Par quels fantômes sont hantées ces chambres, trop étroites à certain jour pour la foule des adulateurs, et si petites pourtant, — et si grandes, pour le petit nombre d'amis vrais qu'on y pouvait réunir!... Ah! si les murailles parlaient, celui qui dépense là sa vie n'aurait que des heures courtes de sommeil.

(Ici vingt lignes soigneusement barrées à l'encre violette.)

Un beau coucher de soleil, vu de la terrasse du café d'Orsay. Le ciel embrasé, d'une pourpre striée d'or, jetant une chaude lumière sur les grands arbres du quai. Le Pavillon de Flore, tout illuminé de reflets roses, et les milliers de vitres de ses fenêtres, étincelant de toutes les nuances du prisme. Le pont, inondé de rayons, enveloppé d'une poussière lumineuse. Le torrent des voitures et des piétons s'engouffrant dans la rue du Bac.

C'est Coppée qui m'a appris à venir, de là, voir ces couchers de soleil incomparables, et, en traversant le pont, admirer le plus beau paysage urbain qui soit au monde.

Dîner chez Caylus, avec des poètes décadents. L'un d'eux est vêtu d'un gilet lacé par derrière, en peluche couleur safran ; sa jaquette est fermée par une cordelière à glands de soie ; en guise de cravate, un bouquet de cynoglosses dans l'échancrure de son col. Il a des cheveux blonds, calamistrés, une figure poupine et rose. Trop beau pour rien faire ! Un autre, qui arrive des lointains déserts de glace de la Norvège, a le type fatal d'*Antony*. Un lion du boulevard de Gand, de 1828. Un autre, face rebelaisienne, pouffant de rire aux saillies d'un juif lugubre à barbiche en pointe. Ces gens-là me rappellent le dîner des journalistes chez Florine, de Balzac. Il n'y manque pas même Lucien de Rubempré. Mais Carlos Herrera viendra plus tard.

Assaut de théories littéraires, de récits perfides, de médisances pimentées. On discute et l'on compare le tirage des romans de Zola et de Daudet. Le plus glorieux est celui qui gagne le plus d'argent. On blague l'Académie : le quarante-unième fauteuil devient une banquettes. Il y a eu des duels, ces jours-ci. L'aède blond, corseté de peluche, relève la manche de sa chemise pour montrer la piqûre de fleuret qu'il reçut, à l'avant-bras, d'un Romain échappé du *De Viris*.

Descente de la rue des Martyrs. A chaque pas, une belle de nuit en mante à la vieille de taffetas gorge-de-pigeon ; les joues plaquées de fard, la bouche carminée d'opiat, les yeux bleuis de khol ; la voix éraillée et rogommeuse, l'allure canaille. Elles sont toutes sœurs, camarades, macabres, terribles dans leur avidité. Gibier de lupanar, d'hospice et de prison. Les futures tricoteuses du bon temps prochain où l'on rétablira les guillotines en permanence.

XII

26 MAI. — A l'âge heureux de onze ans, je lus un roman en beaucoup de volumes, *les Viveurs de Paris*, par le vicomte Xavier de Montépin. Ce gentilhomme ne saura jamais quelle influence il a eu sur mes destinées ! Après tant d'années, je lui réciterais facilement les aventures de son baron

René de Savenay. Et c'est à ce vicomte que je dus de connaître le perron de Tortoni, avant d'avoir parcouru le jardin des racines grecques.

Chaque fois que j'allais à Tortoni, au temps jadis, j'y rencontrais tous les héros de mon vicomte. Aujourd'hui, je n'y ai vu que des journalistes, des peintres et des éditeurs. Mais quels!... C'est un salon, ces trois mètres carrés pris sur le trottoir. On y cause mieux qu'à l'hôtel de Rambouillet. Les deux gendres de Théo y font assaut de verve et de moquerie. Et les passants, qui dévisagent les grands hommes passés, présents ou futurs, assis devant les guéridons chargés de verres d'absinthe, ne se doutent pas qu'on leur fabrique là de la pâture littéraire pour le courant de la semaine.

Mais pourquoi M. de Montépin ne s'y montre-t-il pas à ce perron de Tortoni, sur les marches duquel j'ai cherché l'empreinte du bout de la canne de M. de Balzac?

Entendu une phrase psalmodiée par un reporter à un décoré de la finance : « Moi, baron? si je trouvais votre portefeuille avec cent mille francs dedans, je ne vous le rendrais point. Autant de pris sur l'ennemi. Restitution forcée. J'en fonderais un orphelinat pour les fils des banquiers chrétiens mis en faillite par les banquiers... circoncis ». L'autre riait, — riait jaune.

Dîner chez l'amiral avec des Cambodgiens. Ils rappellent ces enfants asiatiques, vendus au poids de l'or par les marchands d'esclaves aux sénateurs de la Rome impériale. Très beaux, avec leur peau d'or mat, leurs yeux bridés, à la prunelle très noire et sans éclat, leur bouche large, charnue et rouge, leurs ongles teints, leurs dents noircies par le bétel. Ces costumes, en soies multicolores, avec des franges et des pompons, reposent de nos sempiternelles frusques civilisées. J'aime ces exilés du pays d'Angkor. Ils ont en pitié nos petites vertus et nos petits vices. Leur silence inquiète. En quatre phrases, on se fait comprendre, et dès lors ils sont autres : gais et malicieux, et sachant qu'ils n'ont plus rien à cacher. Paris les amuse. Ils en conteront les singulières merveilles à leurs bayadères, une fois retournés dans ces contrées magiques où tout ce qui n'est pas esclave est roi.

XIII

27 MAI. — Présenté le fils de mon ami défunt, James Francin, au directeur du *Beaumarchais*, important journal du matin. Le jeune homme a fait son droit, naturellement. Il sait tout l'allemand qu'on enseigne au lycée, et cinq ans plus tôt les programmes universitaires n'avaient pas de secrets pour lui. Combien de gens, *en ce monde*, n'en pourraient pas dire autant!

Ce garçon est persuadé que le journalisme mène à tout, à la seule condition d'en sortir. Il en sortira bientôt, pour peu que son directeur le reçoive, comme tel autre directeur admet à son audience ses reporters, le matin, lorsqu'il fait ses ablutions intimes dans son *tub*. Je lui ai fait présent des *Illusions perdues* de Balzac, en ajoutant ce simple commentaire : « Plus ça change, et plus c'est toujours la même chose ».

Quelle cohue que ces bureaux d'un journal à la mode ! une antichambre tendue de simili-cuir de Cordoue, parcimonieusement éclairée. A travers une glace sans tain, toute la cohue, le tumulte, la lumière aveuglante du boulevard. Et là dedans, une procession qui se déroule sans fin, sans trêve, au tintement aigu des sonnettes : des hommes graves, plus ou moins décorés, d'autres, plus fiers, sous la défroque prétentieuse du bohème, des gommeux à la mode de demain, des cabotins en quête de réclames, des jouvenceaux timides et présomptueux apportant leur premier manuscrit, des femmes auteurs, des modistes, des grooms affairés, des typographes, la cigarette au bec, un tas de monde enfin s'agitant sans relâche, sans but et sans succès.

Soirée chez la duchesse, avec des Indous, qui me plaisent plus encore que les Cambodgiens. L'Inde nous envoie des missionnaires pour prêcher le bouddhisme. Il y a, paraît-il, à Paris, toute une colonie de brahmanes venus dans ce dessein. Le bouddhisme a ses revues et ses journaux, peut-être déjà ses temples. Cette société prétendue matérialiste est affolée par le besoin d'un idéal supérieur. Le dogme catholique est discuté, mais le spiritisme a des adeptes, et la Kabbale a ses mages. L'hypnotisme, la suggestion préoccupent les plus hautes intelligences, et ce monde qui ne veut plus de la prière, ni du miracle, qui ne croit pas aux revenants, qui doute de l'âme, et qui se roule dans la science, la philosophie, le positivisme et le pessimisme, ce monde cherche partout l'ordre surnaturel.

XIV

28 MAI. — Ce qui m'a toujours paru le plus amusant et le plus vrai dans *les Scènes de la vie de Bohême* de Murger, c'est le dénouement. Rodolphe et Marcel, devenus riches, se rencontrent et vont dîner ensemble. L'un d'eux propose le petit restaurant où, naguère, on leur servait de vagues nourritures en des plats de faïence peinte. Et l'autre répond : « Non, mon cher, je veux aller dans un endroit où l'on mange ! Je suis un corrompu, je n'aime plus que ce qui est bon ».

Je me dis cela, en dînant chez mon maître et ami, Rodolphe Perrée, de

l'Académie française : le plus doux et le plus simple des poètes, gaiement railleur, aimant à plaisanter, souriant, parfois rêveur. Sa droiture, son bon sens, la cordialité de ses allures lui ont fait autant d'amis, que son talent exquis lui a fait de jaloux. Ce n'est pas peu dire.

Nous ne sommes que trois dans cette jolie salle aux tentures bleu-paon, dont les fenêtres s'ouvrent sur un jardin plein de roses : le salon et la retraite du maître sont ornés d'œuvres d'art charmantes, souvenirs des amitiés fidèles. Tout ce qui est dans ce logis d'artiste, aménagé avec goût par une bonne fée, c'est le travail qui l'a donné, et l'on y peut songer sans amertume, et presque sans tristesse, aux privations et aux médiocrités du temps jadis.

En sortant de table, nous allons errer au Quartier-Latin, pour nous remémorer les ans écoulés. Mais où aller, maintenant que nous ne nous amusons plus, et que nous avons grand'pitié des cadets qui font semblant de s'amuser. La jeunesse est finie, voici venir l'arrière-saison. Plus d'amourettes volages, plus de joies bruyantes, plus de plaisirs à bon marché et pris tels quels!... Nous aussi, nous sommes des corrompus, et nous n'aimons plus, hélas ! que ce qui est bon!...

XV

29 MAI. — Rencontré la baronne Varvara Strogoff, une ancienne. Des yeux gris d'acier, des cheveux couleur cuivre, la bouche saignante. Une aventurière ; pas un pouce de terre au soleil, pas un chiffon de papier dans son coffre : un million de rentes, hypothéquées sur ses vices. Elle sait mentir dans vingt langues, et roulerait vingt diplomates. Cette coquine va partout, et en revient.

Visite à Bani-Pal, le mage. Tout en haut d'une coquette maison moderne. Dès le premier étage, un parfum de musc et de santal saisit aux narines. A l'entrée, l'épée symbolique, la pointe dirigée vers la porte, pour diviser le fluide de ceux qui viennent. Tout le logis, une sombre et somptueuse caverne, pleine de livres rares et précieux, de tableaux, de sculptures, des tapis d'Orient, des armes, des instruments bizarres. Le mage, très beau dans son ample simarre de laine grise sur laquelle se drape une tunique de satin bleu, à larges bordures d'argent et de soie verte. Bani-Pal sait beaucoup : sa voix mordante enfonce le trait, pénètre. Grand esprit, assurément. Mais quels sentiments dans le cœur ? Et quel cœur ? Un être comme lui ne peut plus désirer, aimer ou haïr. Dès lors, à quoi bon vivre ? Pour savoir ?... Et après ? Il est si peu nécessaire d'exister, et les seuls heureux sont peut-être ceux qui n'ont pas eu lieu.

Paris m'ennuie, décidément. J'ai envie d'essayer une exploration des bas-fonds. Mais avec qui? Et puis, les assassins, les voleurs et les faussaires ne sont peut-être pas plus divertissants que les honnêtes gens. Il n'y a plus d'intéressant que les sauvages : d'abord ils ne savent rien, ensuite ils ne parlent pas.

Dîné avec le romancier Metzzy. Un francisé, nerveux, névrosiaque, névropathe. Au X^e siècle on l'aurait exorcisé, comme possédé, et au XV^e, brûlé comme sorcier. Au moins celui-là n'est pas banal : subtil, raffiné, étrange. Un peu diabolique, pour effaroucher les femmes, et faire bavarder ses amis. Assez riche pour payer ses fantaisies, trop pauvre pour réaliser de trop grandioses caprices. Au demeurant, un compagnon charmeur, irritant, et qui donne la contagion de ses diableries.

Nous avons dîné très loin, dans une maison qu'il a découverte. On y fait grande chère, et cela coûte beaucoup d'argent. Il a voulu des vins extraordinaires, de Hongrie, du Cap, de la Grèce. Le repas était aussi fastueux que celui offert par Fortunio à Musidora.

Mais qu'est-ce qu'il avait donc, mon Metzzy, ce soir? Triste à pleurer, et bête à faire pleurer. Un langage de garçon boucher ou de rôdeur de barrière. Et pas aimable du tout. A chaque parole, sur l'un ou sur l'autre, ou sur quoi que ce soit, il répondait : « Quelle em...bêtation! » Pas d'entrain, pas de verve. Éteint, quoi! presque fini, si je ne savais quel ressort il y a dans cette âme, et qu'il faudra un pauvre rayon de soleil pour la ranimer. Metzzy fera encore de beaux livres, sans plus songer à l'à rebours de toute chose. Mais qui dira la cause de ces découragements et de ces faiblesses?

Le festin s'est prolongé tard, où aller? Ni lui ni moi ne voulons nous compromettre dans les bouges du quartier Galande. Réflexion faite, nous allons à ce petit café-concert de la barrière du Maine, où je *la* connus, *elle*, dans sa mince robe grise à petits carreaux. Et quand je pense que ma destinée s'est jouée là, dans cette salle sordide, à la lumière de ce gaz populaire, au son de cette musique enragée, dont le seul mérite est d'empêcher qu'on entende les inepties débitées par des filles à cheveux jaunes et des pantins vivants, ridicules!... *Elle* était là, sur ce banc poisseux, buvant quelque nauséabonde mixture; et, près d'elle, un garçon pâlot, yeux cernés, bouche moqueuse, qui était à la fois son frère et son amant. *Elle* n'y est plus. J'ai eu tort d'y revenir.

Metzzy continue à « s'em...bêter ». Il dit le mot de M. Zola. Et nous partons, navrés des joies grossières des gens venus là.

TROIS HEURES DU MATIN. — Je viens de m'éveiller en sursaut. A mes vitres, sous la transparence des rideaux, les premières et froides lueurs de

l'aube. Je suis saisi d'un grand frisson, mes cheveux se hérissent sur ma tête baignée de sueur. Et je n'ai rien vu, rien entendu. J'ai peur, une angoisse atroce. Que se passe-t-il donc? Rien, un morne silence. Puis tout à coup, trois coups profonds, sourds, bien espacés, frappés je ne sais où... Et comme une voix, à la fois très proche et très lointaine, et qui, distinctement, doucement, lentement, profère mon nom, tout mon nom.....

.

.

Le reste du carnet d'Ethelred Mainfroy ne contenait que des feuillets blancs.

CHARLES BUET.

Villa Floret, août 1888.

LONDONNERIES

I. — SISTERS LLOYD



ne salle au vaisseau énorme, d'un rouge ardent léché d'or, avec des promenoirs circulaires dont les glaces immenses enfoncent à l'infini leurs perspectives de rêve et où s'espacent des divans profonds, rouges aussi et larges comme des couches.

De ci de là émergent, de parterres de roses et de palmes, les cristaux d'un bar où se débitent du champagne en gobelets et des *american drinks*. Des habits noirs, le dos tourné, les coudes sur le marbre.

Sur la scène, blanche de lumière poudroyante, se suivent l'habituel jongleur, le caporal dandy, le monocle à l'œil et la cravache sous le bras, puis les minstrels nègres, puis une nuée de bicyclistes évoluant dans l'éclair des aciers.

A l'orchestre commence un chant languide coupé de brusques sursauts d'archets.

Apparaissent sur le fond de forêt profonde et de lianes deux fillettes toutes blondes, d'une blondeur soyeuse qui vêt d'or l'ovale exquis de leurs figurines pâles, étrangement semblables.

Serrées l'une contre l'autre, dans leurs robes de fillettes, blanches, mordues d'une écharpe rouge dont le nœud bouffe sur le côté, dans la candeur toute simple et l'archaïque grâce des Kate Greenaway, elles chantent dou-

cement, comme tristement, le chant étrange des archets coupé de sursauts brusques où leurs voix grêles comme interrogativement s'élèvent et se brisent.

Le rythme s'accélère, s'enfièvre....

Les fillettes se sont baissées, d'un identique mouvement, et de leur main droite ont relevé leurs jupes courtes, découvrant jusqu'aux genoux leurs jambes enfantines.

Un piétinement d'abord, piétinement rapide où sonne le rythme frappé des talons, puis des sauts brusques, capricants, en avant, en arrière, dans l'envol des jupes relevées, puis le piétinement encore tandis qu'elles sourient de leurs lèvres décloes où scintillent dans l'émail des dents, les lumières dardées des lampes électriques.

Peu à peu, un vent de sauvagerie mauvaise, soufflé de la salle, passe sur l'orchestre dont le chant grandi s'exacerbe, se saccade.....

Les fillettes, toujours souriantes et pâles, — un peu de sang à peine rosit leurs tempes — résistent aux injonctions qui, de partout, dans le silence orange de la salle rouge, fondent sur elles, plus impérieuses; puis, brusquement, à pleines mains empoignent leurs jupes, font déferler, rageusement, les vagues écumantes des dentelles, de coups brusques de fièvre qui par éclairs laissent apparaître des batistes bridant sur la chair — tandis que halètent dans la salle immense léchée d'or, des milliers de bravos!

GUSTAVE RAHLENBECK.

SOMMEIL D'OR

*Si blanche, sœur de la lumière
Endormie avec son sommeil
Et des calices de soleil
Endormis dans sa main légère,*

*Des rosiers enlacés captive,
Parmi des oiseaux son visage,
Parmi des fleurs d'eau son mirage
Dans la fontaine qu'elle avive.*

*Et sur l'eau c'est un clair ramage
De soleil, de fleurs, d'ailes douces
Où, dans les cressons et les mousses
Sourit en songe son visage.*

*Ainsi de rêve seul réelle,
D'aucun mensonge délivrée
Des renoncules l'ont parée
Dans cette fontaine fidèle;*

*Et dans la gaze d'ondes roses
Son visage sommeille encor
Et les oiseaux aux ailes d'or
Tourbillonnent parmi les roses.*

VALÈRE GILLE.

CONTES

LE REMORDS EXPLIQUÉ



orsqu'il put enfin sortir de chez lui, définitivement épargné par la fièvre ardente qui l'avait tenu, pendant de longues semaines suspendu, par un doigt seulement, au dessus du sépulcre, le grand peintre Emeric Flagau ne se souvenait absolument pas des causes de son mal. Le monde de l'art qui voyait, à juste titre, en lui une de ces personnalités les plus élevées, s'était beaucoup préoccupé de cette maladie dont l'issue, si elle en eût été fatale, aurait été, par tous, considérée comme une catastrophe irréparable. Déjà, pendant qu'il était encore alité, tantôt anéanti par une prostration comateuse, tantôt tordu par un délire épileptique, ses amis avaient fait toutes les recherches possibles, autour de l'origine du phénomène morbide, afin d'aider les médecins dans leur diagnostic comme dans leur méthode thérapeutique. Mais leur inquisition était demeurée, malgré tout, infructueuse. Comment, d'ailleurs, dans la vie d'Emeric, découvrir quelque élément susceptible d'amener des troubles violents, des émotions dangereuses. Il était, en effet, un de ces artistes rares, qui conçoivent le beau comme une entité totalement dégagée de tous accessoires terrestres, de toutes concomitances

matérielles. Il croyait fermement que les êtres actuels, les formes vivantes n'étaient que les succédanés dégénérés, les spectres décolorés, les apparences passagères d'un type parfait, éblouissant, éternel, dont toutes les beautés particulières ne sont qu'une émanation décroissante. Tout l'Art, pour lui, consistait à négliger assez les choses existantes pour s'en servir seulement à induire la beauté virtuelle. En somme, à son esprit sursaturé d'idéal, le monde tel qu'il est n'était qu'une déchéance ; ce croyant sincère à l'absolu était un négateur du progrès. Il pensait que, seule la vision du beau, et mieux encore, l'utilisation des moyens en notre puissance, à le rendre, donnent un droit relatif à l'orgueil, partant, à l'auto-divinisation et à l'immortalité. Il croyait, dans tous les cas, que c'était déjà un bonheur suffisant que la presque réussite couronnant cet effort vers la forme la plus radieuse de l'infini, et qu'il ne fallait pas en rechercher d'autre.

On comprendra facilement, qu'avec une métaphysique aussi haute, Emeric eût, sans aucune peine, rayé complètement de sa vie ce qui fait la joie vraie ou l'ivresse consolatrice de celle des autres hommes. Sans amour, sans passion, dans une sérénité supérieure que troublaient seules les vibrations intimes, consécutives de sa contemplation perpétuelle, il conservait une implacable chasteté. Bien des femmes aspiraient ardemment à lui dérober, soit comme épouse, soit comme maîtresse, une part des trésors d'adoration complète qu'elles devinaient en lui. Lui les évitait toutes, non pas qu'il en eut peur (il y avait entre elles et lui trop d'incommensurable), mais il se fût considéré comme amoindri, violé même par la possession passagère de l'une d'elles. Même comme modèles, il ne les admettait pas, les jugeant inutiles : n'avait-il pas devers lui, dans l'arrière-plan lumineux de ses rêves, mieux que les plus belles d'entre elles ?

Donc, à tous les points de vue, la genèse de l'accident qui l'avait un jour subitement terrassé demeurait une énigme. On l'avait trouvé un matin, sur le tapis de son atelier, ayant encore juste assez de vie pour permettre une longue agonie, qui suivit. Devant la place où il était tombé, était une grande toile à laquelle il travaillait alors, un sujet allégorique bien dans sa note : *la Poésie chassant la Luxure !* D'un côté, un personnage admirable, femme par les formes, déesse par la profondeur des yeux et la pureté séraphique des traits, ange par les ailes blanches largement déployées, agitait d'une main vengeresse, des verges de flammes, de l'autre, esquissée seulement, une horrible vieille sur la face bestiale de laquelle s'épanouissait, en bourgeons hideux, la floraison funèbre et répugnante des vices, se courbait, infâme, sous cette correction céleste et essayait, ridiculement boiteuse, de s'y soustraire.

Ce tableau, sur l'ordre des médecins, on l'avait enlevé de l'atelier, pour ne pas donner à Emeric, qui avait besoin de repos, l'envie de le finir. D'ailleurs, lui-même n'y pensait plus, plongé qu'il avait été dans la souffrance comme en une sorte de Léthé.

Chose bizarre, et qui stupéfiait ceux qui l'avaient connu avant, il n'éprouvait plus autant le besoin du travail. Lorsqu'il prenait ses pinceaux et s'installait devant une toile blanche, il traçait quelques contours, puis s'arrêtait dans une lassitude triste.

Interrogé, il répondait :

— C'est étrange, quelque chose m'empêche de concevoir le Beau, maintenant, clairement du moins, quelque chose nous a irrémédiablement séparés, mon idole et moi.

Et si l'on ajoutait : « Qu'est-ce donc ? » il restait embarrassé dans un examen obscur de lui-même, puis disait :

— Je ne sais pas... mais ce doit être un remords... Oui, c'est bien cela, un remords.

Bientôt ce remords, sans détermination possible, devint chez lui une obsession croissante, et finit même par devenir toute sa vie, tout lui-même.

Par une inexplicable folie, une auto-suggestion intense, il se persuada qu'il avait un remords, et que, par conséquent, il n'avait qu'à expier, ou à oublier.

Il prit cette dernière voie... et ce fut ce Remords... qui fut sa véritable maladie, celle-là plus incurable que la première, et devint sa perte.

Ce fut tout d'abord sa mort en tant qu'artiste, car il cessa absolument de travailler. Ses journées se passaient en méditations atrocement concentrées sur le point noir, sur l'ulcère de son âme.

Parfois, il noyait dans l'opium cette conscience persistante bien qu'illusoire, d'une dépression annihilante.

Mais tous les soirs, régulièrement, il partait pour des déambulations solitaires qui se prolongeaient très avant dans la nuit. Il allait par les rues les plus noires, les cloaques les plus puants, puis s'arrêtait dans quelque bouge immonde, et là se gorgeait d'alcools corrosifs et vils. Hébété par l'ivresse, il s'assoupissait parfois, la tête sur les mains, au bord d'une table graisseuse, non sans murmurer avec conviction :

— Oh ! ce remords, ce remords qui me ronge !

Or, une nuit qu'il se trouvait dans une de ces tavernes abominables dont il faisait l'antre de ses ennuis désespérés, les yeux déjà couverts de la vapeur de l'eau-de-vie, il regardait dans le vague, sans rien voir, sans même avoir de ces hallucinations qui, chez les alcooliques, vont des centres nerveux à

la périphérie, tout en lui n'était que ténèbres. Cependant, tout près de lui, une vieille femme saouïle, horrible, la figure pleine de pustules, traînant aux pieds, dans une claudication lascive, de lamentables savates, s'avança vers le comptoir d'étain, et sans qu'elle demandât rien (elle était connue là), on lui versa une forte rasade de la même eau-de-vie dont s'approfondissait le spleen d'Emeric.

Tout en buvant avec de canailles clappements de langue, elle le vit, et le regarda longuement. Un froncement de ses épais sourcils gris, un hochement de tête, semblèrent, sur sa face de harpie, indiquer un effort de mémoire, puis, tout à coup, d'une voix affreuse, enrouée, pestilentielle, elle clama :

— Mais oui, c'est toi... mon bel ange... Oh ! je te reconnais bien, va. Hein ! te rappelles-tu, le jour où tu m'as fait poser pour je ne sais quelle horreur. Je voulais me mettre nue devant toi... parce que tu es si gentil... mais toi, tu as refusé. J'avais envie de toi, toi tu résistais, nigaud... Mais tu y as été tout de même... tu te rappelles... après t'être endormi sur ton sofa.

Emeric, alors, après l'avoir longuement dévisagée, devint livide et resta un moment sans parler, la prunelle dilatée, la bouche béante de terreur.

Quelque chose de navrant se passait en lui : c'était comme si quelque éclair infernal lui eût tout à coup révélé sous ses pieds un abîme fait d'ombre gluante et de méphitiques puanteurs.

Car maintenant, il se souvenait, il revivait la scène horrible dont il était sorti mourant. Ah ! voilà... c'était bien elle... la vieille sorcière... son remords... celle avec laquelle il avait perpétré l'insulte fangeuse au Beau qui l'avait à tout jamais séparé de son idole.

Et brusquement les moindres détails lui revenaient.

Incapable d'imaginer le laid, et voulant cependant donner à son tableau une grande puissance, il avait pris, pour poser la Luxure, cette créature ignominieuse rencontrée sur le trottoir, près d'un égout. Et c'était bien en effet la Luxure même, basse et sale, telle qu'il la voulait peindre. Car dès qu'elle avait été chez lui, elle lui avait fait des propositions obscènes, qui n'avaient eu d'autre effet que de donner plus de vigueur à son pinceau. Lassé, il s'était, vers le crépuscule, assoupi sur son siège de repos. A quelles manœuvres infâmes s'était alors livrée, pendant son sommeil, la répugnante mégère, il n'eût guère pu le dire. Mais son réveil avait été affreux, car lui, l'artiste à qui les beautés réelles ne suffisaient pas, ne s'était-il pas trouvé accouplé... oui.. accouplé avec cette bête humaine... ses lèvres sur sa lippe, bras noués autour de ses haillons sordides et comme attaché par les liens d'une nécromancie sinistre à cette charogne vivante.

Et, sans avoir le temps, d'ailleurs, d'analyser ses sensations, il s'était abattu dans la syncope fatale qui l'avait presque tué, pendant qu'elle, la maudite laide, s'enfuyait triomphante.

Voilà donc le drame dont l'arrivée de l'immonde femelle, provoquait, chez lui, la résurrection.

Soudainement dégrisé, il se leva, marcha droit à elle, si menaçant, qu'elle se recula, peureuse, vers le mur, cherchant la porte. Elle n'eut pas le temps de fuir : en passant près du comptoir il avait saisi une carafe massive d'un verre épais ; d'un geste rapide il lui en asséna un grand coup sur le crâne, puis, tandis qu'elle chancelait, plusieurs sur le visage, inutiles ceux-ci, puisque le premier avait été mortel.

Quant à lui, tandis qu'on s'empressait à le saisir, et que des bras velus, des mains malpropres se jetaient enfin sur lui, il trébucha d'abord, puis, comme la première fois où il avait vu le monstre qu'il venait de tuer, il tomba.

Lorsque la police, un peu tardive arriva, il était mort, incapable de survivre à l'explication nette de son remords.

N'était-elle pas terrible cette revanche du Laid sur le Beau, du Laid que la Beauté dédaigne, ignore, et qui est cependant, et quelquefois triomphe.

LOGIQUE SUPRÊME

Dans sa chambre aux murs complètement nus, et dans le vide de laquelle semblaient épars et très distants, un escabeau de chêne, une table, quelques livres, une natte (rien autre chose), Ferdinand Ditter, assis, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, se livrait tout entier aux laborieux enlacements de sa pensée. Et ce n'était pas pour lui, ce jour là, une situation particulière, accidentelle : non, car toute son existence se passait ainsi en méditations concentrées dont, à peine, il se détachait, une fois par jour, pour prendre un repas frugal strictement nécessaire.

Comment, jeune, très riche, en dépit de la pauvreté de son logis, et d'une physionomie assez heureuse pour être tout autre chose qu'un ascète, en était-il arrivé à vivre d'une vie de fakir, avec cette différence toutefois, que la sienne n'était rien moins que contemplative, mais, au contraire, toute absorbée par un travail d'auto-examen intense, et d'émission de volitions, pures, sans constatation possible par des effets matériels quelconques et n'ayant de valeur que pour lui-même. Ce n'était pas à la suite de folies de jeunesse, ni d'émotions trop violentes, car il avait à peine vécu. Cette propension à s'isoler de l'extérieur, il la tenait de son tempérament et de

ses lectures, les dernières n'étant qu'une conséquence logique du substratum psychique primordial. Il était né avec un sentiment très accentué de sa personnalité, avec une répulsion très vive pour toute chose susceptible de l'amoinrir. Aussi, dans sa culture intellectuelle s'était-il jeté avec enthousiasme sur toute la philosophie de l'absolu, celle de Hegel surtout, évitant, au contraire, avec le soin d'un orthodoxe à l'endroit des livres profanes, toutes les méthodes inductives, qui, à son point de vue, tenaient trop de compte des réalités ambiantes et de leurs rapports.

Bien que n'ayant usé de la vie qu'à très petites doses, il s'était aperçu qu'à chaque contact avec l'extérieur, sa personnalité en avait reçu une modification qui en brisait momentanément la chaîne d'identités successives. Les désirs, par instants, avaient détourné le cours de sa pensée, lui avaient fait donner du prix à des choses en dehors de lui, et distraint sa volonté, que suivant une interprétation spirioziste il assimilait à l'intelligence pure, ne travaillant que sur elle-même. La tristesse extraite de l'observation des vices et des misères terrestres, l'avaient souvent jeté dans un marasme où toute sa force psychique était absorbée par un spleen annihilant, au détriment de l'intégralité du concept. Bref, il en était arrivé à se convaincre, que pour rester lui, c'est-à-dire au terme absolu dont il eût pleine conscience, il lui fallait s'éloigner de tout objet qui, à un moment donné, pût substituer, en lui-même, son être au sien propre.

Et c'est ainsi qu'il était à présent, une sorte de Diogène, exclusif dans un égoïsme grandiose, mais ne cherchant pas un homme, tout occupé de se constater lui, à toute heure, en toute circonstance.

A cette abstention de perceptions il sentait bien qu'il diminuait un moyen d'action. Mais peu lui importait, il ne tenait pas au développement dynamique de son être, mais simplement à en étendre la connaissance statique.

Or, en ce moment, parfaitement seul, il agitait de nouveau le problème posé par Hegel : « Le monde inconscient existe-t-il ? » Et sa pensée se déroulait en amples et profondes évolutions autour de ce sujet abstrait. Tout à coup il en sentit très faiblement comme une interruption, ou plutôt une dérivation. Rien cependant n'avait pu le troubler dans sa chambre aux murs complètement nus, à moins que par la fenêtre entr'ouverte, un bruit spécial, une odeur particulière, fussent jusqu'à lui montés de la rumeur de la rue, échappée de la tiédeur de l'air.

Peu à peu et parallèlement à une diminution de sa volonté pensante, s'accrut cette déviation qui bientôt au lieu d'être une simple négation passagère du sens philosophique prit une forme plus positive. Comme d'une brume épaisse (celle des années d'ailleurs) une vision sortit, vague

d'abord, graduellement se précisant par taches, avec des fractions de contours, et enfin nette, s'imposant malignement souriante. C'était l'image d'une jeune et accorte servante de brasserie, bonne fille et rieuse, qui, le soir du jour où il avait été bachelier, s'était fait une fête, presque délicate, à force d'entrain de l'ensevelissement de la virginité du lycéen qu'il était alors, dans l'expansion de ses caresses libérales. Et maintenant il prenait un certain plaisir à se la rappeler, avec ses yeux fous sous la broussaille fine de ses cheveux châtain, ses lèvres gourmandes, sa gorge encore ferme, et plus que tout cela le parfum capiteux de sa chair d'amour, dont, presque de force, dans une sorte de viol elle lui avait fait goûter, ça et là. Très mollement il se laissa aller à ce rêve, que suivit, presque aussitôt un désir jeune et viril de cette *féminité* absente.

Comme par une habitude invétérée il s'écoutait penser, ce mot de *féminité*, par sa forme abstraite même, lui rappela brusquement qu'il était là pour réfléchir et non pour se souvenir. Un réveil brusque s'opéra chez lui, impitoyablement accusateur.

Se trouvant avili, ardemment il voulut savoir la genèse de ce songe affectif qui l'avait soustrait à sa propre domination et emporté si loin de son point de départ comme de son but, faisant dans son être psychologique, une scission brutale pleine d'ombre nauséabonde.

Longtemps il fouilla dans la complexité des causes minimales et latentes. Enfin, à force de contention innémonique, il parvint à dégager ceci : c'est qu'il avait entendu de la rue, où tout à côté de chez lui se trouvait la terrasse d'un café ce cri banal : « Garçon, une absinthe ! » Et cet appel avait évoqué chez lui, d'abord l'impression assez nette de la verte liqueur, puis insensiblement, le souvenir des rares occasions où il en avait bu, et entre autres, du soir de son baccalauréat. C'est alors qu'il avait revu, dans une rêverie, la fille galante aimable, bon garçon, qui l'avait déniaisé. Le désir était né de cette résurrection d'un passé qu'il croyait mort.

Quand il eut fini cette autopsie morale faite avec la dextérité d'un analyste consommé, il demeura navré, dans un découragement intense.

Ainsi, c'était en vain qu'il avait restreint ses perceptions, limité le monde à un espace étroit, vécu comme dans une tombe : à travers les obstacles accumulés volontairement entre l'extérieur et lui, lui était parvenue une impression, n'ayant au fond sa source qu'en lui-même, mais amenée par des influences très faibles du milieu. Sa personnalité antécédente était venue heurter celle de l'heure actuelle, et faire momentanément de lui un être moral hybride, illogique, accidentique, vivant deux durées à la fois, et abandonnant pendant cette période, sa conscience immédiate.

L'indépendance entière donc, non plus que l'absolue, dans la vie n'étaient pas possibles. Dans la mort, du moins, le dernier émanait par l'absence de conscience.

Arrivé à cette conclusion, comme il n'avait jamais reculé devant la conséquence rigoureusement logique d'aucune de ses déductions, il prit un revolver, qu'il portait toujours en prévision des lâchetés et des contradictions possibles, et se brûla la cervelle.

ALBERT LEUNE

ÉCRAN JAPONAIS

*Dans son rose hamac de lianes
Qu'effleure maint bigarré vol
Un sarou se berce, l'œil fol,
Au dessus des eaux diaphanes.*

*Le feuillage des badianes
Pour lui s'éploie en parasol
D'où tombent, constellant le sol,
Des fruits mûrs emmi l'or des fanes.*

*Mais, — comme il les regarde choir,
Alangui d'un mol nonchaloir —
D'autres, lui saisissant la queue,*

*S'y balancent, lèvres en rictus,
Mirant leur grappe en l'onde bleue
Du lac clair fleuri de lotus.*

AUGUSTE VIÉRET.

ALBUM A TOTO

COIN DE ROUTE

*Vers la ville
Une file
De dix mille*

*Arbres, c'est
La route et
Ici près*

*L'on perçoit
Un, deux, trois,
Quatre toits ;*

*Le clocher
Mi-caché
Est perché*

*Par delà ;
Et voilà,
Rien que ça.*

PETITE GUERRE

*Les p'tits soldats
S'en vont au pas,*

*Ra ta plan plan
Tambour battant.*

*La cantinière
Les suit derrière.*

*Mais v'là l'ennemi !
Gar' mes amis.*

*Ah ! nom de bleu !
En avant, feu !*

*Quel triste sort !
Ils sont tous morts.*

AUTRE DIMANCHE

*Sur les montagnes
Ensoleillées
Et les campagnes,
A toutes volées*

*Les cloches sèment,
Fines dragées,
Comme à baptême
Leurs notes gaies ;*

*Dans un courtil
Tressé de fleurs,
Joli, gentil,
Beau comme un cœur,*

*Un gai pinson
Douc'ment répète
Sa bell' chanson
Des jours de fête ;*

*Et dans les branches
D'arbres frisés
Pour les dimanches,
Improvisés*

*Les plus beaux airs
Se font entendre ;
O doux concerts
Pour les cœurs tendres !*

*Tandis qu'au loin
Sans fin, sans suite
Des p'tits moulins
Tourn't au plus vite.*

Toto.

.....

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Fusillés de Malines, par GEORGES EEKHOU. — Bruxelles, Lacomblez, éditeur.



Je connais peu de carrières artistiques aussi nobles et aussi enviables que celle de Georges Eekhoud. Par son livre de début, il s'est placé au premier rang de nos prosateurs, et tous les ouvrages qu'il a publiés depuis n'ont fait que renforcer l'admiration des gens qui lisent, pour son talent d'écrivain original et consciencieux. Georges Eekhoud ne s'est enrégimenté sous aucune bannière, il n'a pas dépensé ses forces dans les luttes stériles suscitées par des écoles éphémères, et son esprit, soustrait aux influences extérieures, a gardé sa vision originelle des choses, de même que son tempérament n'a jamais été altéré par la fréquentation d'aucun auteur. Il a su rester fidèle à son idéal à une époque fiévreuse et inquiète où les plus robustes esprits vont d'une idée à l'autre ; il occupe une place à part dans la littérature contemporaine ; on lui trouverait difficilement des ancêtres et personne ne songe à l'imiter.

Ses héros de prédilection sont les humbles, les ouvriers, les paysans, les parias, les maudits, les réfractaires, tous ceux qui peinent et qui souffrent, tous ceux pour qui la vie est sans pitié et sans miséricorde. Il a vu dans nos luttes actuelles pour l'existence, avec une perspicacité extraordinaire ; il en a pénétré tous les mensonges et toute l'hypocrisie : l'égoïsme se faisant appeler charité, l'abaissement se dissimulant sous les apparences de la dignité, la honte et l'abjection arborant des croix d'honneur et portant la tête haute. Un homme généreux et compatissant ne voit guère, chez les pauvres, que les souffrances matérielles ; si cet homme est doublé d'un poète il verra, en outre, les souffrances morales. Ce sont principalement celles-ci qui ont empoigné Georges Eekhoud, c'est par elles que son âme est enchaînée à l'âme des malheureux. L'angoissante poésie de ses livres est prise aux larmes qui tombent silencieusement de leurs yeux, au sang qui s'échappe des blessures de leurs cœurs.

Le pittoresque de l'existence des pauvres, leurs héroïsme ingénu, la spontanéité de leurs sentiments séduisent également l'artiste. Les natures simples sont les seules qui soient encore susceptibles d'enthousiasme, et par conséquent capables d'accomplir de grandes choses. Ce sont les seules aussi qui agissent sans calculer. L'abnégation, les sacrifices généreux, les dévouements sans espoir de récompense ne se rencontrent plus guère que chez elles. Elles seules s'immolent encore pour une idée, et peuvent toujours mourir avec joie pour la défense d'une chimère. Ces gens s'abandonnent de même à leurs passions sans fausse honte et sans arrière-pensée ; c'est pourquoi ils nous paraissent grands même dans leurs débauches. Opposée à

la vie régulière et banale de la bourgeoisie moderne, avec ses affectations, ses hypocrisies et son machiavélisme, on se figure tout ce que l'existence des pauvres renferme de poésie, et la séduction qu'elle exerce sur l'esprit qui sait la comprendre.

Dans les romans de Zola, l'ouvrier est une brute magnifique et inconsciente, une sorte de force aveugle qui pousse droit devant elle, qui broye, écrase et déchire avec l'impassibilité d'une machine; pour Léon Cladel, c'est un héros qui se meut constamment dans la vie comme sur un champ de bataille. Georges Eekhoud est plus vrai, plus naturel et plus sincère. Les paysans de ses livres, par exemple, sont bien les fils de la terre, des êtres primitifs qui cèdent à la première impulsion de leur volonté, des natures impressionnables que toutes les passions font vibrer, des gens fidèles dans leurs affections et terribles dans leurs haines.

Les *Fusillés de Malines* forment l'odyssée de quelques paysans flamands qui se révoltèrent, en 1798, contre le despotisme français. Préoccupé avant tout de faire œuvre d'art, l'auteur s'excuse, à la fin de son livre, de n'avoir pas perdu son temps à compiler de poudreuses archives, prévenant ainsi les reproches que pourraient lui faire des esprits chicaniers, plus épris de vérité que de poésie: « Pour fixer les traits de ces patriotes impolitiques et reproduire leur rôle, je ne recourus point à des incantations redoutables. Aux cœurs aimants, l'intensité de la tendresse suffit pour conjurer les élus. J'ai simplement entrepris le pèlerinage aux campagnes qu'ils hantèrent. Là, m'étant imprégné de leur atmosphère natale et de l'immuable mélancolie de leurs garigues; convaincu de l'atavisme du terrien autant que de la perpétuité du terroir, j'ai retrouvé la chair de leur chair et le sang de leur sang ». Deux ou trois vagues notices sur ces obscurs héros, recueillies dans les chroniques de l'époque, ont suffi à Georges Eekhoud. Il y a trouvé les quelques faits saillants qu'il importait de connaître pour raconter cette révolte, sinon telle qu'elle s'est passée, du moins telle qu'il est permis de se la représenter. L'appel du clergé à la rébellion, le départ pour Malines d'une poignée de paysans armés de leurs instruments de travail, l'inertie et la défiance des citadins à l'arrivée de leurs naïfs libérateurs, l'ouverture des prisons, la prise de l'hôtel de ville, la réclamation des contributions par ces mêmes citadins sordides dès que la chance tourne du côté des révoltés, l'irruption des troupes françaises et la fusillade finale, voilà les points de repère, les jalons qui ont servi à l'écrivain pour constituer son œuvre. Ce sont là les faits historiques, dans leur brutalité et leur sécheresse. Il s'agissait de les galvaniser, de les débarrasser du mystère qui les enveloppait, de déduire de ces épisodes principaux les intermèdes qui ont dû logiquement les réunir, de leur créer une atmosphère, et d'en dégager toute la poésie douloureuse. Pour y réussir, il fallait connaître le tempérament du paysan flamand comme Georges Eekhoud le connaît, avoir une idée exacte des choses qui peuvent l'enthousiasmer, être édifié sur son héroïsme naturel, et par dessus tout l'aimer.

Georges Eekhoud prend ses héros au moment où les tracasseries et le

exactions des Jacobins sont arrivées à leur dernier terme, où les opprimés, à bout de patience, n'attendent qu'une occasion favorable pour se ruer sur leurs oppresseurs. L'angoisse lourde qui pèse sur les premières pages du livre, met tout de suite le lecteur en communion avec les principaux personnages : quatre jeunes paysans attablés, le soir, dans un estaminet de Bonheyden, et dont le silence, la contrainte, la tristesse et la colère sourde sont les prodromes d'une révolte imminente. Un souffle puissant traverse les pages où l'auteur raconte comment ces paysans sortent de leur passivité lorsqu'après avoir appris le soulèvement de leurs frères, ils entendent des rumeurs de guerre dans le lointain, puis l'appel des cloches, qui poussent « comme des flammes d'incendie » leurs sons dans les campagnes. La parole du vieux prêtre de Bonheyden achève de transporter ces patriotes ; leur enthousiasme devient du délire héroïque ; ils se débarrassent insensiblement de tous les sentiments égoïstes qui pèsent sur l'âme et la dépriment ; une idée noble et grande prend possession de ces humbles et les pousse hors de leur vie étroite et terre-à-terre pour les précipiter vers des actions sublimes. Ils donnent des exemples de générosité, de détachement et d'abnégation qui sont admirables dans leur simplicité : « Les pères qui auraient donné jusqu'à leur dernier liard, qui ont risqué leur vie, qui se sont exposés aux avanies des sans-culottes plutôt que de conscrire leurs héritiers, brûlent à présent d'enrôler le meilleur de leur chair et de leur sang dans cette armée de guerilleros, et les mères, les pauvresses, n'ont pas trop geint ou bien elles se sont cachées pour ne pas troubler la force d'âme de leurs hommes.

— Faites donc place à la petite mère Vaneylen !

C'est une pauvre chenuë, toute courbée, clopinant au bras d'un grand gars, son seul soutien, son unique bâton de vieillesse. Tony Vaneylen a l'air moins résolu que cette stoïque aïeule. C'est elle qui semble l'entraîner. Il a hésité longtemps, en songeant à cette tant affectionnée grand-mère, quand son ami Tistiet l'oiseleur est venu le relancer et lui raconter ce qui se passait.

La vieille lieuse de balais ayant écouté toute grave, s'est roidie, et a dit à son petit-fils : « Va, mon enfant ! Puisque c'est Dieu qui te réclame ! »

L'auteur a divisé son livre en quatre étapes. Ce sont quatre tableaux commémoratifs qui synthétisent cette désolante épopée. Les deux premières scènes se passent à Bonheyden. La troisième nous transporte à Malines au moment où les insurgés y font leur entrée. Les deux premières étapes avaient pour but de nous familiariser avec les principaux héros du livre ; l'auteur nous a fait partager la tendresse, la sympathie et l'admiration qu'il éprouve lui-même pour ses paysans. Au dévouement, au renoncement, à l'enthousiasme de ceux-ci, il oppose, maintenant, l'égoïsme, la sécheresse de cœur, l'étroitesse d'esprit des classes élevées, de tous ceux qui devraient tendre la main aux révoltés et les encourager en se mêlant à eux ; au lieu de cela, nous les voyons accueillir les paysans avec hostilité et défiance, sourire de leur rêve glorieux comme d'une folie, puis se cloîtrer prudemment dans leurs maisons, épouvantés à la pensée de la répression éventuelle si, par malheur, l'insurrection avorte. C'est l'homme civilisé, policé et sceptique

placé en face de l'homme primitif, ignorant et simple. Celui-ci court directement à son but, dont il devine la noblesse et la grandeur ; toute préoccupation mesquine a disparu de son âme ; il ne songe même pas aux embûches et aux traverses qui peuvent l'arrêter ; il possède la foi de l'apôtre, le courage du martyr et la force du lion. L'autre raisonne ses moindres actes ; avant d'entreprendre quelque chose, il examine, il retourne, il soupèse ses chances de réussite ; il établit tout de suite un parallèle entre sa condition présente et sa situation éventuelle ; il a peur d'être dupe ; il ramène tout à sa propre personne ; il est lui-même le centre et le but de toutes ses actions, et par un travail énervant de son esprit, il désagrège ses propres forces, se rapetisse et se racornit.

C'est ici que nous pouvons le mieux apprécier la sensibilité de Georges Eekhoud, cette faculté précieuse que possède l'artiste de sentir et de nous révéler les souffrances les plus ténues de ses personnages ; il pénètre les moindres battements de leur cœur, les plus subtils frissons de leur âme ; il fait passer dans ses phrases le trouble qu'éprouvent les faibles, les timides, les malheureux sous un regard dur, ironique ou malveillant. L'indifférence et le mépris qui se manifestent sur la figure des Malinois à l'arrivée des paysans déconcertent ceux-ci ; leur volonté chancelle ; pour la première fois depuis le départ de Bonheyden, le doute et la crainte s'éveillent en eux et les font hésiter : « Une vertu maligne assourdissait le timbre vibrant de leurs voix ! un froid funèbre leur pénétrait l'âme. Et cette brusque dépression de la température morale les faisait vaguement douter d'eux-mêmes, sinon de leur devoir ». — Dans une remarquable étude sur Georges Eekhoud, Francis Nautet, parlant de cette sensibilité, la compare à celle de Pierre Loti. C'est bien à l'auteur de *Mon Frère Yves*, en effet, qu'elle fait songer, mais chez Eekhoud elle est plus voilée, plus discrète et plus virile.

Après avoir fait prisonniers les gendarmes français qui gardent Malines, les insurgés, maîtres de la ville, se conduisent généreusement : « Ils n'en veulent qu'à la Terreur, et songent plutôt à secouer l'oppression qu'à se venger de leurs oppresseurs ». Ils s'acharnent seulement après les emblèmes de leur servitude : ils arrachent et brûlent l'arbre de la liberté ; ils pénètrent dans l'hôtel de ville et jettent par les fenêtres, les papiers, les documents, les registres, tout ce qui les désigne à leurs ennemis et rappelle leurs souffrances passées. Pour le reste, ils sont d'une magnanimité sublime ; leurs premiers succès ayant été remportés sans effort, ils poursuivent leur œuvre avec tranquillité et insouciance. Ah ! s'ils avaient rencontré de la résistance au début, si un de leurs frères avait été frappé d'une balle ennemie, ces agneaux se seraient certes transformés en bêtes furieuses, et leurs houes, leurs pics, leurs bêches qui n'ont jamais été humectés que par la rosée des champs, se seraient empourprés du sang de leurs adversaires ! « Mais le succès est une liqueur généreuse qui les grise agréablement, les incline à la conciliation et à la réjouissance. » Aussi nous paraissent-ils moins des révolutionnaires que des gars qui s'amuse sans souci et sans arrière-pensée. Escalader des murs, crocheter des portes, briser des coffres-forts et des armoires, ce sont là des exercices

corporels qui les enfièvrent et les exaltent comme de soulever des charrettes d'un effort de leurs reins d'acier, ou de lutter sur l'herbe des prairies, pendant les après-midi des dimanches d'été. L'arrivée soudaine des Français et l'arrestation des insurgés ressemblent à une catastrophe éclatant au milieu d'une fête. Et quand tous ces paysans généreux et fiers, conduits par bandes dans le cimetière de Saint-Rombaut, s'écroulent les uns sur les autres frappés par des balles françaises, leur âme est blanche comme l'hostie qu'ils ont reçue avant leur départ, des mains pieuses du vieux prêtre de Bonheyden.

Les Fusillés de Malines sont une œuvre de pitié et de tendresse. Au lieu de se renfermer dans un égoïsme étroit et stérilisant, l'auteur ouvre son âme à toutes les souffrances qui l'entourent. Il n'est toutefois pas un résigné ni un consolateur passif. Si, par instants, ses personnages s'affaissent et courbent le front comme les statues de Meunier qui symbolisent la lassitude et la tristesse des misérables, ils se redressent bientôt avec le sentiment de leur force, pour braquer sur leurs bourreaux des yeux enflammés par l'espérance et la colère. La société moderne peut se contempler dans l'œuvre d'Eekhoud. Elle peut aussi y puiser de salutaires leçons. En délivrant les prisonniers, victimes des jacobins, les paysans s'attendaient à trouver en eux des auxiliaires et des amis; lorsqu'ils virent s'éloigner les riches et les nobles après les avoir remerciés d'un geste de tête et d'un regard hautain, l'auteur nous dit qu'au fond de leur âme inculte, *une fibrille se contracta pour toujours*. Toutes ces fibrilles que les puissants contractent avec une cruauté inconsciente agissent à un moment donné comme des ressorts, et les opprimés se vengent, en un jour, des injustices et des souffrances qu'ils sont las de supporter avec résignation.

Georges Eekhoud est donc le serviteur et l'esclave d'une idée. Celle-ci doit se dresser au-dessus de son œuvre et l'illuminer de sa radieuse clarté. Cela explique la structure de ses romans. Caractère entier, nature droite et inflexible, ses répulsions sont extrêmes comme ses affections. Il divise ses héros en personnages sympathiques et en personnages antipathiques. Il s'applique à mettre en relief les verrues de ceux-ci, leurs plaies, leurs tares; le mobile qui les fait agir est toujours bas ou méprisable. Il ne tombe cependant jamais dans l'exagération, ni dans la caricature. Si ses portraits sont parfois cruels, ils sont toujours de la plus rigoureuse exactitude. Ce n'est pas sa faute, s'il y a des cœurs pourris et des âmes viles. Il ne les aime d'ailleurs pas plus que nous. Quand il s'occupe d'eux, la colère fait souvent trembler sa plume, et il a volontiers recours aux mots cinglants ou corrosifs. En revanche, comme il choie ses personnages de prédilection! Voyez, dans *les Fusillés de Malines*, Chiel le Torse, Rik den Schalk, Henri den Witte, Willem de Mol, et surtout ce déluré Tiest l'Oiseleur. L'auteur les enveloppe de son affection et de son infinie tendresse; sa pensée se tourne constamment vers eux; il explique et justifie leurs moindres actions; il écarte de leur route tout ce qui pourrait les souiller; il faut que notre admiration reste pure, et que nous les voyions mourir

comme des victimes et comme des martyrs. Ses descriptions des milieux sont encore une manière à lui d'expliquer ses personnages ; il les explique par leurs champs, par leurs villages, par leurs églises, par leurs chaumes. Pour nous initier à l'enthousiasme des paysans au début de la révolte, il le compare à ce qu'ils éprouvent quand un orage vient interrompre une période de sécheresse ; il parle de la terre comme d'un être sensible, le paysan souffre de ses brûlures et se dilate, comme elle, sous la tombée de la pluie. Le sol et l'homme sont si étroitement unis dans l'œuvre d'Eekhoud que le lecteur doit parfois se demander si c'est le sang du paysan qui fait fermenter la terre, ou si c'est la sève de celle-ci qui coule dans les veines du paysan.

A la fin de son livre, l'auteur nous apprend qu'aucun monument, ni de bronze, ni de marbre, ne perpétue le souvenir des fusillés de Malines. Le marbre est bien gai, pour commémorer une épopée aussi douloureuse. Je préfère la simple pierre de Georges Eekhoud ; elle est aussi dure que le marbre, mais elle est plus triste et plus suggestive.

HUBERT KRAINS.

La Flûte à Siebel, par MAX WALLER. — Bruxelles, Paul Lacomblez.

Il est des yeux nuancés d'expression, des yeux de couleur spirituelle, dont on ne saurait dire s'ils sont réellement noirs, bleus, verts...

L'être de Siebel avait l'apparence changeante de ces yeux et sa couleur échappe au regard des passants. Mais ceux qui se sont arrêtés à le déplier, le deviner, le pénétrer ; ceux qui ont communiqué avec les pensées de Siebel en lisant des livres où toute sa spiritualité subsiste voient maintenant de quelle nuance supérieure de délicatesse et de caractère il était et vers quel idéal de sentiment il tendait — si désespérément aux derniers jours — son cœur chiffonné de souffrance.

Quand il vint à la vie, il crut que c'était le carnaval. Il se déguisa, fit des pieds-de-nez, des pirouettes et chanta en intriguant les lieux communs qui passaient. Un soir, il sentit quelque chose comme du sang tiède ou des larmes glisser au revers de sa chanson. Il était las et son cœur lui demandait : « Ça ne finira donc jamais ? » — « Si mon cœur, mon pauvre vieux, ça finira bientôt ; allons nous-en ; c'est bête ! » Le carnaval durait depuis toujours. Siebel venait de comprendre que c'était la vie. Il voulut sortir. On ne pouvait pas. Le regard à la vitre, il regardait nostalgiquement le soleil au dehors. Il se choisit d'avance un petit chemin argenté de sable fin et coussiné de fleurs par dessus lequel des têtes ployées de peupliers et de saules frisselaient bas. « Là, se dit-il, j'aurai de l'ombre sur les paupières et le sommeil me sera berceur... et comme le chemin est long, très long... Et ses yeux ne quittèrent plus le sentier d'infini et, tenant pieusement, pieusement comme une relique, son cœur entre ses mains jointes, il se serra tout à la porte afin d'être le premier à sortir quand on l'ouvrirait. C'est à cette minute qu'il a fixé son regard et son

geste, ce regard et ce geste de prière qui « égrenaient des *ave* de larmes » au chapelet de ses souvenirs et de ses désespérances. C'est à cette minute qu'on a pu voir le sens poétique et psychologique du mimodrame qu'il venait d'improviser et de jouer lui-même et pour lequel un petit théâtre s'était dressé spontanément comme par caprice à l'appel des fantoches de son cœur.

Il est, en effet, si vif et si agissant, ce poème de *la Flûte à Siebel*, si animé de regards, d'attitudes, de sourires passant en sautes brusques à travers les larmes, si peuplé de gestes qu'il apparaît dans son ensemble comme une douloureuse féerie psychologique jouée avec une fantaisie tour à tour tendre et féroce ; car Siebel s'y donnait de cruelles répliques.

Dans ces vingt-sept tableaux se concentre, sous la forme très naïve, très inconventionnelle, très artistique d'un théâtre des premiers temps, toute une analyse de la sensibilité moderne, analyse plus réaliste en sa délicatesse que bien des romans documentés, parce qu'elle donne, au lieu des faits de la vie, un intense sentiment de vie.

La vie retentissait en lui avec une justesse de tonalité et une acuité rares ; et ce qu'il y a de plus caractéristique dans la composition de cette œuvre délicate, est peut-être l'optique de la tristesse moderne, la mise en proportion des sentiments avec les choses extérieures qui les sensibilisent.

Combien d'artistes ont l'esprit assez aigu et subtil et sont assez physionomistes de leur époque pour conserver à une œuvre les proportions de pensée et de sentiment qui la font entière et complète, c'est-à-dire grande en dépit de ses dimensions menues. Le désespoir à larges gestes des tragiques et des romantiques détonnerait dans nos paysages. La tristesse d'aujourd'hui s'émiette de tous les scepticismes et de toutes les ironies qui nous environnent. Jamais des contraires ne se sont ainsi frottés et confondus, car jamais on n'a pénétré, comme aujourd'hui, jusqu'au fond de nos êtres et reconnu le principe complexe de la vie fait d'un grain de joie et d'un grain de tristesse. C'est ce qui caractérise la psychologie moderne. Dans cette psychologie, il n'y a plus, à la vérité, ni tristesse, ni joie. Il n'y a plus que des secousses sans cause, des aspirations vagues.

On ne sait plus ce que pleurer veut dire.

En psalmodiant ses *Airs de flûte*, Siebel verse des larmes douces sur tous les « petits cœurs que son cœur effleure » ; mais le goût et le parfum de ces larmes lui inspirent des grimaces comiques, et ce sont ces grimaces qui, par une sorte d'hyperesthésie, expriment réellement sa souffrance.

Max Waller, en donnant une à une ces pièces d'inspiration prime-sautière, doutant même de la pureté de leur forme, ne songeait guère à en composer l'œuvre vive qui exprimerait la double attitude de sa personnalité active et pensive. Il les lisait à ses amis négligemment, timidement, comme d'éphémères piécettes écloses d'un caprice. Aujourd'hui que sa tapageuse et moqueuse chanson a cessé et que nous l'entendons vivre en cette œuvre — tracé spirituel de sa vie sous des ciels purs, au milieu de décors artistes — nous comprenons mieux la valeur et la légitimité de ses dédains, et combien ce poète de naissance était loin au dessus des « systématiciens » d'art, qui jouent au moulin à vent sur les places publiques.

HENRY MAUBEL.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

SALON DES XX.



Des huit expositions que nous offrirent les XX, celle de cette année fut, à mon avis, la meilleure. Jusqu'à présent la communauté des recherches et des tendances vers un art nouveau, avait été cause d'une certaine uniformité dans l'expression du rêve; la personnalité en avait souffert et la préoccupation du néo-impresionnisme avait dérouter de leur individualité la plupart des artistes les plus consciencieux. A l'heure qu'il est, les tâtonnements techniques, puis aussi les recherches de soi-même, ont pris fin; chacun s'est retrouvé, et, maître aujourd'hui de son art, s'est isolé dans son originalité propre. Nettement les divers tempéraments se sont séparés et affranchis des influences réciproques.

De là cette diversité rassurante, ce quelque chose de définitif et de spécial à chacun, qui fait qu'on se sent heureux et confiant devant des œuvres si méritoirement neuves et si consciemment inattendues. Oui, c'est une joie de les voir réunis à la cimaise fraternelle, ces toiles et ces dessins si essentiellement opposés et tous pourtant profondément artistes.

Où donc est aujourd'hui le reproche dont on agonisait les débuts : *ils font tous la même chose*? Car, on ne voyait alors que l'apparence d'études encore inquiètes et l'on ne se donnait pas la peine de rechercher la personnalité qu'il y avait là en germe et que voilait l'inexpérience et l'inhabileté d'un qui doit se frayer un chemin. Qui donc oserait encore penser ainsi, lorsque sont assemblées les œuvres de ceux qui ont nom : SEURAT, TOOROP, SIGNAC, KHNOPFF, VAN RYSELBERGHE, GUILLAUMIN, LEMMEN, VAN GOGH, MINNE, etc...? Songez à ce qu'évoquent ces noms là, et, tout en rapprochant ceux qui fraternisent pour la technique, rappelez-vous l'éloignement dont se sont distancés SIGNAC, VAN RYSELBERGHE, SEURAT et LEMMEN.

SEURAT : pure harmonie de tons. Les objets multiples forment synthèse par leur sympathie de couleurs et de valeurs, dans une atmosphère générale, spéciale à chaque toile. Celle par exemple et surtout, où, dans la stagnance et la lourdeur d'une journée de soleil, des bateaux à l'ancre, aériens et légers attendent, insensiblement ballotés par une eau diaphane et transparente que borde un quai désert et infiniment ensoleillé.

SIGNAC, que les choses attirent pour l'apposition qu'elles offrent entre elles, grâce à leurs valeurs et à leurs tonalités particulières. Ce qui réunit les divers détails dans un tout, ce qui donne à l'œuvre son caractère concret, définitif et d'unité, c'est qu'elle représente un ensemble de choses coexistant à une heure déterminée d'une époque bien définie; c'est aussi que chaque objet, complément nécessaire à un autre, se rattache, comme partie, à une conception, à une combinaison de lignes dont la dominante est

souvent horizontale. Peu d'artistes, avant lui, ont su tirer de *l'horizontalité*, la poésie d'immensité, de lointain et de sérénité qu'on trouve dans les toiles de Signac. L'op. 209 (Saint Cast, Côtes du nord), donnait ainsi la sensation d'une eau clapotante qui, sur une étendue et une largeur océanienne, s'en venait doucement du large et de l'infini vers la rive où l'on se trouvait.

On perçoit dans les œuvres de cet artiste un profond amour de l'immensité, une notion pénétrante de l'infini, dont la vue offre le caractère souverain. L'intérêt se concentre généralement dans la profondeur et le recul le plus lointain des spectacles et si parfois, au premier plan, une ligne brisée coupe la simplicité de l'horizon, cette ligne n'est que secondaire, n'arrête pas et ne sert qu'à rendre plus intense l'impression générale de grandeur de la ligne fondamentale.

THÉO VAN RYSSELBERGHE, que charme une mise en page heureuse et spontanée et la nature dans ce qu'elle a de souple, de joyeux et d'attrayant. Diaphanes, légers et très aériens, tels apparaissent les objets aux yeux de cet artiste, dont l'art est empreint d'un véritable bonheur. Les couleurs sourient et la tonalité générale des œuvres est claire et agréable comme un soleil de printemps. Il y a là de l'enthousiasme, de la confiance et, sans jamais de banalité, une vraie facilité à s'exprimer. Chose vraiment étrange et inattendue, que cet art sans tristesse quoique de grande pensée!

Enfin GEORGES LEMMEN. Chez lui la volonté lente et patiente et sèche même, une simplicité d'œil et une franchise à rendre tout sans arrière-pensée ni hésitation, dominant. Je ne sais quelle intimité aussi, intimité d'intérieur calme et provincial où la paix des choses laisse à l'artiste le temps de les étudier et de les comprendre dans leur totale valeur. Il y a là une tristesse semblable à celle qu'on éprouve après la lecture de certaines pages de Flaubert.

A côté de ces quatre artistes et d'autres qui ont choisi une technique commune pour transcrire des impressions pourtant bien différentes et personnelles, à côté d'eux qui représentent le plus méritoirement le néo-impressionnisme, vient de se placer un groupe, dont l'art plus intellectuel encore, consiste surtout à abstraire d'une vision réelle, ce qu'elle contient de plus puissant et de plus efficace à donner la sensation dont, par un côté, elle offre le caractère. Tels sont TOOROP, MINNE et VAN GOGH.

Sur une science profonde de la nature et du dessin, qu'il dérobe volontairement, GEORGES MINNE base son art de douleur et de désespoir universels. Si l'impression produite par son groupe en plâtre, n'est pas aussi intense que celle de ses œuvres déjà connues, il n'en est pas de même de son dessin. Celui-ci est ce qu'il a, certes, fait de plus complet et de plus beau et de toute l'exposition, c'est peut-être la chose la plus absolument originale et parfaite. De par cette œuvre si simple et d'un cadre si restreint, il s'est élevé au rang des plus grands et des plus glorieux artistes.

JAN TOOROP, qui s'est cherché plus longtemps et dont les expositions précédentes, sans être jamais banales, manquaient de logique et de définitif, vient enfin de s'affirmer dans la plénitude de sa personnalité.

Vient ensuite VINCENT VAN GOGH avec ses admirables dessins et son

évocation épique du semeur ; enfin, FERNAND KHNOPFF, qui, avec JAMES ENSOR, CHARLES FILIGER et ARMAND GUILLAUMIN, si différents entre eux pour l'expression de l'idée, représente l'art basé sur la double puissance du symbole.

Que de choses à dire de ces artistes et d'autres CHÉRET, WALTER CRANE, SMITS, etc., malheureusement... Ce qu'il importe de constater, c'est que jamais exposition ne fût si puissamment variée et ne produisit autant d'impressions multiples et inattendues, que l'inquiétude et l'hésitation de huit années de recherches et d'essais ont disparu, que la confiance et la paix d'un triomphe certain sont venues, sans qu'aucun de ces artistes n'ait fait un pas de concession vers la routine et la banalité et n'ait transigé en quoi que ce soit avec sa fierté et son renoncement au succès populaire ; que, malgré tout cela, il n'est plus permis, à moins d'être aveugle ou de mauvaise volonté, de rire ou de leur nier le mérite d'un effort consciencieux et désintéressé.

GRÉGOIRE LE ROY.

EXPOSITION DES ŒUVRES D'ALEXANDRE MARCETTE.

Le peintre a parcouru la Suisse et l'Italie, et nous en rapporte une moisson d'œuvres et d'études, parmi lesquelles plus d'un paysage vraiment remarquable. Certaines vues de la Suisse, d'un charme certes imprévu, arrêtent les regards ; mais l'Italie a particulièrement requis l'artiste, et la campagne romaine, plus spécialement, lui doit de poétiques et pénétrantes interprétations. Il y a loin de ces aspects changeants et désolés au pompeux poncif que tout le monde connaît (pâtre à cornemuse et moutons à sonnettes, etc.) ; aussi loin que des susdites vues de Suisse aux traditionnels chromos allemands. Certaines études, très lumineuses et très fluides, telles que *l'Arc-en-ciel* et *Vapeurs matinales*, m'évoquaient un grand nom, et j'ai pensé aux Turner de la National-Gallery. J'y ai pensé aussi devant *les Amandiers*, un paysage vespéral et printanier, une des choses les plus délicates et les plus charmantes que j'aie vues depuis longtemps.

Pourtant les ciels du nord n'ont pas moins inspiré M. Marcette. *Le soir* est une marine charmante et mélancolique, d'un art pénétrant et sûr ; il y faut surtout admirer la beauté du ciel nuageux.

Je signale enfin un certain *Effet d'orage* qui impressionne curieusement. L'artiste a noté l'apparence artificielle et crue qu'offre la campagne après l'orage, parfois, quand elle est brusquement frappée de la lumière du soleil. Il en résulte une œuvre d'un charme étrange et inattendu.

S.

CHRONIQUE MUSICALE

Aux Concerts populaires. — Au Conservatoire.



Le piano a fait rage au deuxième Concert populaire. Il n'y en avait que pour Paderewski ! Un maître pianiste ce Paderewski ; peut-être, après Rubinstein, celui qui joint à une étourdissante virtuosité le plus de flamme et de passion.

Seulement, il a eu le grand tort de nous faire entendre un bien méchant *concerto* de sa composition, concerto qu'un journal quotidien a comparé non sans raison à la « carte d'échantillons » et au prix-courant de ce pianiste-voyageur, qui promène sa marmotte... pardon, son Erard, par toutes les capitales de l'Europe, prenant à peine le temps de respirer entre deux concerts, ne sortant de son *sleeping-car* que pour taquiner l'ivoire et ébahir les pianoteux par ses exercices de haute prestidigitacion musicale.

Malgré cette façon un peu américaine et par trop nomade de cultiver l'art, il faut convenir que Paderewski a du tempérament et qu'il interprète supérieurement... même la bonne musique.

Ainsi, il a mis beaucoup d'âme et de *morbidezza* sentimentale dans le *Concerto* de Schumann, maintenu dans une tonalité si discrète, dans une demi-teinte si éminemment suggestive. L'instrument rendait, sous ses doigts, des sons d'une caresse et d'une ferveur absolue.

Au programme il y avait encore du Dvorak, trop de Dvorak. Ce Slave de la Bohême manque de la fougue, de l'énergie et de la vivacité des Slaves de Russie. Musique de Slave opportuniste et juste milieu. Bien faite, incontestablement, mais un peu languette, un peu monotone ; et les élégances, les jolieses, les délicates colorations de grisaille, les contours déliés et les nuances amorties, finissent par lasser l'amateur, réclamant plus de franchise, une saveur moins douceâtre, une musique moins sage et plus caractéristique.

Cette critique porte surtout contre la suite d'orchestre. L'ouverture pour un drame « hussite » vaut mieux. Sans s'élever jusqu'au fanatisme sauvage, à l'exaspération du sentiment religieux, à la fureur mystique que comporte le sujet, cette ouverture a du mouvement, du pittoresque et de l'éclat :

Tout ce qu'on fait de mieux sans secours de la sincérité.

L'orchestre de Joseph Dupont a supérieurement enlevé cette page opulente.

A propos de guerre de religion et de Hussites, signalons à l'intelligente initiative de l'administration des Concerts populaires, un drame en vers avec ouverture et entr'actes symphoniques, intitulé *Vlasda*, qui se passe en pleine guerre de « Thaborites » et de « Calixtins », qui met en scène Jean Siska, le terrible borgne, et qui a pour poète et musicien M. Franck Van der Stucken, élève de Peter Benoit, actuellement un des principaux *leaders* du mouvement musical à New-York, où il dirige le plus imposant orchestre

et la plus réputée société lyrique de cette capitale. M. Van der Stucken, né d'un père flamand et d'une mère allemande, est originaire d'Anvers, où réside sa famille et où il a été élevé.

Musicien de grand talent, il doit à sa naissance accidentelle au Texas d'avoir été adopté, il y a quelque dix ans, par les Yankees, comme un compatriote, et il est devenu, pour ainsi dire, là-bas, le chef de leur école nationale. Lors de l'Exposition universelle de Paris, il a dirigé, au Trocadéro, tout un concert composé d'œuvres américaines. Les siennes ont été fort remarquées.

En dehors de la partition de *Vlasda*, M. Van der Stucken a composé de la musique pour la *Tempête* de Shakespeare, et plusieurs recueils de mélodies.

Espérons que les Concerts populaires nous feront entendre une œuvre de ce musicien que la Belgique et l'école flamande revendiquent à meilleur droit que les Etats-Unis, sa nouvelle patrie.

Cette parenthèse fermée, constatons le succès de l'entreprise artistique poursuivie par M. Gevaert. Cette saison au Conservatoire aura été exclusivement consacrée à Beethoven, au Beethoven d'*Egmont* et des *Lieder*, mais surtout au Beethoven des *Neuf Symphonies*.

A chacun des quatre grands concerts on a exécuté dans l'ordre chronologique deux de ces symphonies. La *Neuvième* défraiera un concert supplémentaire.

En attendant celle de la symphonie avec chœurs, constatons la prodigieuse, la magistrale exécution de la symphonie en *la* majeur, que Richard Wagner nomme si justement l'*apothéose de la danse*.

Danse de titans et de déesses !

Un souffle dionysiaque traverse d'un bout à l'autre cette partition merveilleuse. Pas une défaillance, un point faible. Celui qui signait et *se chantait* pareilles œuvres n'a pas eu besoin comme le prophète de Pathmos d'une nuée d'anges pour le transporter au sein des cieux ! Jamais on ne s'est élevé plus haut et d'un si vertigineux essor !

Après avoir entendu la « *Septième* » nous sommes allé le soir à *Don Juan*.

Fichue idée ! Quelle dégringolade !

Il reste bien peu de chose pour nous, les modernes et les passionnés, de cet aimable flirtage musical à vellétés dramatiques, devant lequel Frère Tralala délirait et se poulèche les babines !

Blasés ! nous diront les Commandeurs.

Blasés ! Oh que non ! Mais horriblement Castil-Blazés !

INTÉRIM.

.....

MEMENTO

La Jeune Belgique paraît ce mois en livraison double de 64 pages, datée de mars-avril.



Pages de Stéphane Mallarmé paraissent le 20 de ce mois, chez l'éditeur Edmond Deman, à Bruxelles, en une superbe édition ornée d'une eau-forte de Renoir. Le prix des exemplaires sur papier de Hollande est de 12 francs en souscription et 15 francs en vente.

Il a été tiré quelques exemplaires sur japon, dont le prix est de 25 francs en souscription et 30 francs en vente.

C'est à l'habituelle obligeance de M. Deman que nous devons la publication de *Pauvre Enfant Pâle* qui ouvre notre présent numéro.



La conférence de M. le baron de Haulleville, sur les hommes de 1830 et Jules Van Praet, a vivement intéressé un nombreux auditoire, attiré par le renom de finesse et de bonhomie du conférencier.

M. de Haulleville s'est aperçu, devant le tapis vert, que son étude dépassait les limites d'une causerie. Aussi a-t-il dû « sabrer ». Il a sacrifié le côté sérieux au côté anecdotique, et le public lui en a su gré, car M. de Haulleville a beaucoup de verve, de pittoresque et de laisser-aller dans l'anecdote.

Nous saisissons cette occasion pour exprimer à M. de Haulleville, qui a quitté la direction du *Journal de Bruxelles*, les regrets que sa retraite a fait naître parmi nous. M. de Haulleville, pendant sa longue carrière de journaliste, s'est toujours montré sympathique aux jeunes écrivains. Aux débuts de *la Jeune Belgique*, alors que la presse tout entière raillait nos efforts, M. de Haulleville ne craignit point de les encou-

rager publiquement. Si nous rappelons son attitude, c'est qu'elle fut aussi honorable pour lui que pour nous. Notre sympathie et notre gratitude le suivent aujourd'hui dans sa retraite.



Le dernier numéro de la *Vita Nuova*, revue mensuelle de littérature et d'art qui se publie à Florence, renferme entr'autres articles intéressants une étude de M.O. Bacci sur les *Nuovi Canti*, poésies de Giovanni Marradi, un des poètes de la jeune école italienne, et un compte-rendu du *Journal de Stendhal*.

Puisque nous sommes en Italie, signalons l'apparition chez les frères Treves, éditeurs à Milan, de *Mastro-don-Gesualdo*, roman de G. Verga.

Georges Eekhoud parlera de cette nouvelle œuvre du chef de l'école *vériste*, dans une de nos prochaines livraisons.



M. Antoine et ses comédiens ont séjourné une quinzaine de jours à Bruxelles. Ils ont passé en revue une partie de leur répertoire.

Répertoire peu varié et peu intéressant. *La Fille Elisa* est une pauvre pièce, extraite au forceps, par M. Ajalbert, du roman de M. Edmond de Goncourt. *La Meule* et *l'Honneur* sont deux pièces destinées à « flétrir » le bourgeois en lui fourrant le nez dans ses... cochonneries. Reste à savoir si le bourgeois déteste ces... confrontations. Au même genre dramatique appartient *la Tante Léontine*, un vaudeville pessimiste de MM. Boniface et Bodin. Une œuvre amusante, où la caricature est joliment découpée, *Jeune Premier*, un lever de rideau de M. Ginisty, est une berquinade « raplapla », comme dirait l'ouvreuse, et

l'Amant de sa Femme, couvre une série de nouvelles à la main ou au pied de cet homme qui a de l'esprit pour les neuf dixièmes de la France : M. Scholl. On y voit un Antoine jeune en toilette de soirée. C'est le trait le plus spirituel de la pièce.

Une seule œuvre d'art : *les Revenants*, encore que M. Antoine ait cru devoir préférer la version de M. Darzens à celle de M. le comte Prozor.

Les bons snobs qui vont aux représentations du Théâtre Libre pour manifester leur audace artistique ont applaudi, avec une impartiale inintelligence, le superbe drame d'Ibsen et les « quelconqueries » de MM. Ajalbert et Scholl.

Ce qui nous console, c'est que ça recommencera l'année prochaine.

M. Antoine joue toujours, avec une supériorité incontestable, les bourgeois ramollis d'entre quarante et soixante ans.



Après Albert Giraud, Georges Eekhoud a conféré au *Cercle artistique*. Il a parlé très savamment de Shakespeare, de ses contemporains et du milieu retraçant les mœurs de l'époque, la jeunesse et la vie de Will.



Le bon gros garçon qui, sous l'empire d'une critique chronique, ou vice-versa, marivauda dans *l'Indépendance* avec toute la préciosité d'un marquis enrhumé, Gentil Gustave, mais qui par malheur est rancunier comme un éléphant, feuilletonise amèrement du haut de sa chaise à porteurs. Il est légèrement à la vinaigrette ; les quelques fines chiquenaudes, du bout des doigts, données au poussif de la littérature sarceyenne, par notre ami Albert Giraud dans sa belle conférence sur Max Waller, l'ont un peu émoussillé. Il est vrai que c'est un spectacle très récréatif que de voir évoluer notre Janin avec grâce et légèreté. Alors on peut recommencer ?



L'eau-forte originale de James Ensor, *la Cathédrale*, qui servit de frontispice à la *Jeune Belgique* de cette année, est presque totalement épuisée. Le zinc usé ne pourra plus servir à un second tirage. Les huit exemplaires restants ont été portés au prix de 30 francs.

Annonçons aussi du même artiste, les eaux-fortes : *l'Ange exterminateur* et *le Triomphe romain*.



Quelques nouvelles artistiques : la fondation à Anvers, d'un nouveau Cercle de peintres : les *XIII*.

Chez Dietrich, Montagne de la Cour, un album nouveau de Walter Crane, *the first of May*, tiré à 255 exemplaires tous signés par l'auteur. Légende adorable de décors charmants et d'encadrements exquis.

On annonce comme prochaines, à Bruxelles, les représentations données par le célèbre tragédien Rossi.

M. Seguin, le profond artiste, l'inoubliable interprète de Wotan et de Hans Sachs, est engagé à la Monnaie pour la saison prochaine.

A *l'Essor*, audition d'œuvres musicales de Karel Mestdagh.

Au *Cercle des Arts et de la Presse*, dans la salle de la Grande-Harmonie, concert consacré aux œuvres vocales et instrumentales de F. Le Borne et de l'École belge.



Zénon Przesmycki consacre dans le *Swiat*, une revue polonaise d'art, plusieurs articles très élogieux à l'école littéraire belge et en particulier à Maurice Maeterlinck dont il analyse savamment les œuvres.



Le poète du *Sang de la Coupe* est mort ce mois à Paris. Isolé en cette littérature raffinée de philosophie ou d'analyses psychologiques, Théodore de Banville restait l'amant de cette beauté d'or, qui illumine l'antique Hellade. Son esprit facile et prompt semblait y avoir puisé la clarté et

mélodie. En somme, indifférent à son temps, mais divin chanteur des *Exilés*, les dieux sublimes et beaux.



Le *Théâtre d'Art* de Paris, avait inscrit à son programme du 20 mars dernier *la Fille aux Mains coupées*, le beau mystère de notre collaborateur Pierre Quillard, et *le Guignon*, le célèbre poème de Mallarmé.

L'un et l'autre ont obtenu un succès enthousiaste, et il sied de rendre hommage à l'audacieuse et chantante diction de M^{lle} Camée, qui les interprète.



L'ornement des Noces spirituelles, traduit du flamand et accompagné d'une introduction, par Maurice Maeterlinck, en sa personnelle et originale édition, vient d'apparaître à l'étalage artistique de Paul Lacomblez.



La Conque, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés, sur papier de luxe. Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée. Le numéro 10 francs. Abonnement cent francs. Artistique et byzantine revue dont s'honoreront en un frontispice en vers inédit MM. Leconte de Lisle, Léon Dierx, de Hérédia, Maeterlinck, Mallarmé, de Régnier, Vielé Griffin, etc.



La collection Lacomblez, dans laquelle notre éditeur veut grouper les vrais poètes d'aujourd'hui, vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui lui fera grandement honneur : *les Dernières fêtes* d'Albert Giraud.

La collection Lacomblez ! pourquoi pas ? et elle réussira.



Chansons d'amant de Gustave Kahn, paraîtront sous peu chez notre éditeur, Paul Lacomblez, à Bruxelles.



Un de nos amis, des plus érudits, nous communique cette recette, qui fut celle de Lucrèce Borgia, pour donner à la chevelure la teinte de l'or le plus éblouissant :

Faites une lessive de cendre de buis, prenez de la paille d'orge et faites bouillir pendant un jour, faites une lessive avec cette eau et cette cendre, jetez dedans de la fleur de noyer et quelques feuilles de l'arbre, laissez infuser pendant une nuit ; le lendemain, lavez-vous-en la tête et vous aurez les cheveux dorés.



On sait que Delville, a offert *Ses passions* (c'est un tableau) à Louvain, sa ville natale. Le Conseil aurait accepté ce legs ; il sera placé à l'hôtel de ville qui désormais s'appellera l'hôtel-delville.



La Fédération artistique consacre, ce mois, quelques lignes à *la Confession d'un enfant du siècle*.



Une prime d'un nouveau genre offerte aux abonnés du *Phare littéraire* :

PRIME MÉDICALE

Dans l'intérêt de l'art poétique et pour venir en aide aux littérateurs peu fortunés, notre ami et collaborateur, M. le Dr Jules Vacher, pharmacien à Versailles (S.-et-O.), se met gratuitement à la disposition de nos abonnés pour toute consultation médicale que l'on lui adressera par lettre. Il suffira de joindre un timbre pour la réponse.

Est-ce un pédicure ?



D'un roman moderne :
« Puisque je suis inutile, murmure-t-il
sourdemment, j'vas me reposer !
Et il se jette dans la Seine...
La Seine, c'est le revolver du pauvre. »



La photographie des couleurs vient de trouver enfin une solution pratique; la découverte en est due à M. Lippman de Paris. Nous espérons bien qu'à la suite de cette invention nous aurons à enregistrer le suicide de nombreux peintres scientifico-réalistes.



Le Courier de Bruxelles s'est décidé à publier la lettre d'Albert Giraud. Voici comment il l'annonce :

« Les écrivains de *la Jeune Belgique* sont, paraît-il, peu satisfaits du *Courier de Bruxelles*. Ils reviennent dans leur *Revue* sur un incident que nos lecteurs auront sans doute oublié. Comme il y est question de loyauté, nous tenons à le vider. »

Merci ! Nous savons désormais quel moyen employer envers *le Courier* lorsqu'il s'agira encore d'une rectification : c'est de lui rappeler qu'il oublie parfois les premiers principes de la loyauté.



Oscar Méténier, l'heureux père de *la Casserole*, a donné au théâtre Molière une conférence sur *le Voyou en littérature*; annonçons aussi *le Pignouf dans le monde*, *le Micheton dans la haute*, *le Baveux au café*, etc.



Notre chroniqueur artistique rendra compte prochainement de l'exposition des œuvres de Théodore Verstraete, qui vient

de s'ouvrir dans la Salle de la rue du Congrès.



Les premiers rayons du soleil printanier ont reveillé la sève de l'arbre de la littérature; les feuilles poussent : Voici *l'Écho de France* où nous découvrons un monologue comique, sous ce titre *Tribulations d'un Provincial*, présenté par Henri Bessant.

En voici quelques vers :

J'avais un mien cousin
Qui revint l'an dernier de voir la capitale.
Il avait dans la bouche une langue infernale,
Il me vanta Paris et ses nombreux attraits,
Il fit jouer en moi tous les ressorts secrets
Qui devaient délier mes passions captives...



L'onagre a parlé; il a confié à *la Chronique* les impressions que lui ont causées *les Dernières Fêtes* d'Albert Giraud. Il s'est cru subitement bercé dans les bras de sa nourrice, tandis que les bruits des sources cachées et le chant des oiseaux se mêlaient à une symphonie lointaine. Naturellement à l'âge où l'on n'est pas encore sevré, le cerveau n'a pu encore se développer suffisamment; de là une absence d'intelligence très excusable. D'ailleurs voici les vagissements du bébé :

Je suis encore sous l'impression du berceement harmonieux que m'a procuré la lecture d'un petit volume de vers (80 pages), publié par M. Albert Giraud, sous ce titre : *les Dernières Fêtes*, chez Paul Lacomblez, rue des Paroissiens.

C'est une vraie musique, une symphonie dans le lointain, le murmure plaintif du vent dans la forêt, avec des bruits de sources cachées et d'oiseaux gazouillant tout bas. C'est comme la chanson de la nourrice qui endort son nourrisson et le balance entre ses bras enveloppants et chauds.

C'est très joli; mais cela est rarement compréhensible. Ce romantisme vague, composé de vocables sonores bien choisis, ne fait pas empreinte dans l'esprit. C'est un parfum, c'est un rayon qui passe et disparaît. Rien ne s'en grave dans le cœur, et la

mémoire n'en peut retenir une seule pensée.
C'est de la poésie pour l'oreille... »

Poupon vagissant mes bras t'ont reçu....

Nous ne voudrions pas que les oracles du marmot-prodige fussent perdus dans l'avenir; aussi avons nous décidé de faire tirer à plusieurs milliers d'exemplaires les premiers balbutiements de l'onagre, qui seront envoyés à tous nos amis avec son portrait au berceau.

P. S. Notre jeune collaborateur Toto, en lisant les quelques lignes de son confrère, s'est empressé de pondre une petite philosophie qu'avec la grâce naïve de son âge il offre à son nouvel ami.

ALBUM A TOTO

A mon vieux Toto de la *Chronique*.

PHILOSOPHIE

*Petit pas,
Petit pot,
Bon papa
A Toto,
Assieds-nous
Sur le trou.*

*Sur mon trône
De vidame,
O Bobonne,
Je vis d'âme
Et soupire,
Pauvre sire.*

*L'ouragan
Sous mes reins,
Quel boucan !
Va, NE CRAINS ! (1)
File ton
Gros cocon ;*

*J'ai lu Taine,
J'ai lu Locke,
Turlutaines
Pour les phoques !
J'ai lu Fichte,
Je m'en fichte.*

*Saint Thomas
Fait bien des
Embarras.
Suarès,
Condillac,
Quel micmac !*

(1) M. Toto est né dans la *Jeune Belgique* et s'est avec un légitime orgueil que dans les circonstances les plus difficiles il proclame sa glorieuse devise.

N. D. L. R.

*Folle extase
Et miracle !
O topaze
Des pantacles,
Ma colique
Est mystique !*

*Ah! Kether !
Quand mon Jod
Glousse, Esther,
L'ob et l'od
C'est l'amour
Dans l'aour.*

*Viens, m'amie.
N, I, ni,
J'ai fini
Ma chimie.
Viens ! Et torche
Mon gros porche.*

Toto.



Au théâtre du Casino de New-York on a distribué, paraît-il, aux spectateurs, à la centième du *Pauvre Jonathan*, opérette de Milloecker, des « boîtes à musique » jouant les principaux airs de la partition. Un avis au bas de l'affiche de la représentation invitait fort sagement les spectateurs à ne pas se servir des boîtes à musique pendant la pièce. A la sortie du spectacle chacun a pu tourner sa manivelle et moudre la valse de Jonathan.

C'est une idée à recommander à l'heureux auteur de *Fleur des neiges*, M. Cahen, pour son prochain ballet.



On nous annonce la prochaine ouverture d'un Congrès international qui aura pour mission de fixer définitivement la couleur de chaque voyelle et l'instrument auquel elle correspond.



Nous l'avions prédit : Péladan, Joséphin pour les mages, a excommunié le pape. A qui le tour ?



La *Bibliothèque artistique et littéraire* où parurent *Dédicaces* de Paul Verlaine, publiera cette année :

Le Fi Bâlouët (prose), par Jacques Renaud, *Sur Champ d'or* (poésies), par Laurent Tailhade, *Quatre nouvelles* (prose), par Jean Jullien, ex-directeur d'*Art et Critique*, et l'auteur du *Maître*, *Alternances* (poésies), par Fernand Clerget, *Iconostase* (prose), par Jean Moréas, et enfin, *la Prostituée*, étude psychologique, par Léon Bloy.



La Plume vient de doubler ses pages. Elle se grossit de la collaboration d'*Art et Critique*, la revue qui fut si brillante ! Le directeur d'*Art et Critique*, M. Jean Jullien, l'auteur du *Maître*, devient critique d'art à *la Plume*, laquelle continuera son œuvre éclectique.



Puvis de Chavannes vient d'être chargé par le gouvernement français d'exécuter les cartons de deux tapisseries des Gobelins représentant la *Jeunesse de Jeanne d'Arc*, à Domremy.



La Vie grise : *Le Vierge*, par Alfred Vallette (Tresse et Stock, éditeurs). — Ce roman, d'un intérêt suivi, est une œuvre de haute pitié ; c'est aussi une étude curieuse, complète, d'un souci de vérité constant, et probe jusqu'à ne point omettre les circonstances les plus délicates d'une existence vouée à la solitude du cœur et de la chair. En somme, *Le Vierge*, écrit dans une langue claire dont la concision exprime beaucoup plus qu'elle ne dit, est destiné à ceux qui demandent à un roman autre chose qu'une historiette bâclée avec des personnages de convention.



La Sanglante ironie, le nouveau roman de Rachilde, orné d'une fort belle préface

de Camille Lemonnier, vient de paraître à la librairie Genonceaux. C'est une bizarre étude de l'amour du néant chez un jeune homme sentimental, du pessimisme tournant à la manie du crime dans un cerveau exaspéré par les mesquineries et les brutalités de l'existence.

Le héros de *la Sanglante ironie*, un assassin qui raconte lui-même son histoire, est un véritable amoureux de la Mort ; il aspire à la grande *Inconnue*, lui fait sa cour en tuant de temps en temps, comme un autre aspirerait à se sanctifier en faisant, de temps en temps, une œuvre pie. L'originalité de ce type de jeune homme honnête *qui tue* consiste surtout dans la pureté des intentions : ce n'est ni le sadique de jadis, ni le positiviste moderne combattant pour la vie, c'est *Chérubin* devenu page de la *Grande Dame voilée*, de la terrible Mort enfin !

Camille Lemonnier, analysant *la Sanglante ironie* et l'œuvre tout entière de Rachilde, définit merveilleusement le genre de particulier satanisme qu'on y trouve en disant de cet auteur curieux qu'il est bien, au point de vue littéraire : « Agnès doublée d'une princesse de Décaméron ».

(Communiqués.)



Les Fastes, par Stuart Merrill. Léon Vanier, éditeur. Voici une trentaine de pièces d'un bon faiseur, dignes, certes, de figurer dans une revue d'art, non pas dans un livre. M. Stuart Merrill est un artiste égoïste ; il doit ressentir, nous l'espérons, quelque plaisir à écrire des vers, mais n'en donne pas à ceux qui les lisent ; il fait partie de cette foule d'anachorètes actuels de la poésie qui se retirent dans leur tourette d'ivoire et s'appliquent avec une patience louable, à oublier la vie par les pratiques connues.

Il ne faut pas demander à Stuart Merrill, la révélation d'une beauté nouvelle ; ce n'est pas un créateur, c'est un écho impersonnel. Il manie avec assez de virtuosité les vers français, — souvent celui des autres ;

ainsi ce dernier vers d'un sonnet intitulé *Parsifal*

Et, ô ce son de cithares et de citoles!

nous semble inutile après celui de Verlaine terminant un même sonnet intitulé *Parsifal* :

Et, ô ces voix d'enfants chantant dans la coupole!

Ce n'est pas non plus la préoccupation exclusive et mesquine de l'allitération qui sauvera ce volume d'amateur.



Ving-cinq sonnets, par Paul Dulac, chez Lacomblez. — Prime gourme de débutant, dont le début intéresse toujours; mais il ne faut voir dans cette plaquette qu'une promesse d'œuvre plus solide et nous l'attendons.



Prochainement compte-rendu des *Dernières fêtes* d'Albert Giraud; *les Flambeaux noirs* d'Emile Verhaeren; *la Fiancée de maître le Kevan* de Louis Tréderne; *la Migration des symboles*, volume qui réunit les très intéressantes études que M. le comte Goblet d'Alviella présente, cette année, à l'Académie des sciences, à la *Revue des Deux-Mondes*, et à celle des

Religions; la Création du Diable de Raymond Nys.



D'un poète, Ernest Raynaud, qui se fit connaître jadis par *le Signe*, paraît ce livre, *les Cornes du Faune*, à la Bibliothèque artistique et littéraire. Sonnets sceptiques ou attendris, mais presque toujours d'une artificialité un peu goguenarde, qui s'amuse de l'étonnement des Philistins et qui irait même jusqu'à la fumisterie. Témoin, plusieurs pièces que jadis M. Raynaud signa « Rimbaud » dans *le Décadent*, et dont il s'avoue aujourd'hui l'auteur. C'est un article de décadence très parisien.

A paraître aussi prochainement du même poète un roman : *Deux ménages* et *Œuvre de sang*.



Au moment de mettre sous presse, nous apprenons de Paris la mort du peintre Seurat.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

DE

RUYSBROECK L'ADMIRABLE

Traduit du flamand et accompagné d'une introduction par MAURICE MAETERLINCK. Un beau volume format Charpentier, de C-300 pages. — Prix : 4 francs.

Il a été tiré : 25 exempl. sur papier de Hollande à 10 francs
et 5 exempl. sur papier de Japon à 25 francs.

AUGUSTE JENART

LE BARBARE

poème-drame.

Un volume format Charpentier. — Prix : 2 francs.

PRIMES

offertes aux abonnés de « La Jeune Belgique »
par la librairie P. Lacomblez, Bruxelles

PREMIÈRE PRIME

Nous nous sommes rendus acquéreurs des POÈMES COMPLETS D'EDGAR POË, traduits par Gabriel Mourey.

Jusqu'à fin avril, sauf épuisement complet avant cette époque, nous fournirons ce volume aux abonnés de « La Jeune Belgique », *au comptant* au prix de fr. 1-50 (par poste fr. 1-75) au lieu de fr. 3-50.

DEUXIÈME PRIME

MICHELET

Histoire de France 19 volumes
Histoire de la Révolution 9 volumes

de la collection Lemerre à 6 francs.

Au lieu de 168 francs,

nous offrons cet ouvrage aux abonnés de « La Jeune Belgique » aux conditions suivantes, à leur choix :

- 1^o Soit au comptant immédiat. 90 francs.
- 2^o Soit un tiers comptant, et le surplus en billets à 30 et 60 jours 100 »
- 3^o Soit en 11 paiements mensuels, dont un au comptant 110 »

Nous engageons vivement MM. les abonnés à profiter de ces primes. Nous ne disposons dans ces conditions que d'un nombre assez restreint d'exemplaires, et nous ne prenons aucune espèce d'engagement pour un délai quelconque.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Tous les ouvrages de nos collaborateurs français : Charles Buet, Henri de Régnier, J.-K. Huijsmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc., etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

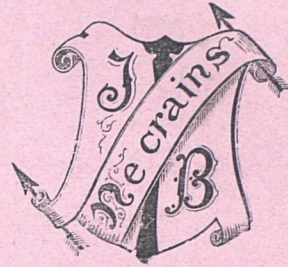
Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA

JEUNE

BELGIQUE



SOMMAIRE :

Protectionnisme littéraire	LA JEUNE BELGIQUE.
Chevalerie rustique	GEORGES EEKHOUD.
Panthée	CHARLES VAN LERBERGHE.
Proses.	GEORGES DESTRÉE.
Vers	VICTOR REMOUCHAMPS.
Chronique littéraire :	
<i>Les représentations de Rossi</i>	E. V.
<i>Les Dernières Fêtes</i>	IWAN GILKIN.
<i>Les Flambeaux noirs. — L'ornement des Noces spirituelles</i>	VALÈRE GILLE.
<i>La Nouvelle Carthage</i>	EUGÈNE DEMOLDER.
Chronique artistique :	
<i>Exposition de l'Essor</i>	GRÉGOIRE LE ROY.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

58, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 58, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

10. — AUGUSTE J..., Dour. Nous avons lu de meilleures choses de vous; pièce beaucoup trop lâchée, beaucoup trop vague; une langue est faite pour exprimer des idées et non pour imiter une cornemuse enrhumée. Expressions impropres comme « cloche copte ».

11. — LOUIS TRÉDERNE. Avons remis au dédicataire le conte envoyé; recevrez nouvelle sous peu; que ceci ne soit qu'un accusé de vie. Amicalement.

12. — JACQUELIN. Sur le Grand-Tout le capitaine Ramollot avait cette opinion : « M'en f..., mais il y a quelque chose dont le plus malin en ignore la cause »; méditez et ne vous tracassez plus à la recherche des causes premières, cela vous dispensera de nous envoyer de la bien mauvaise prose.

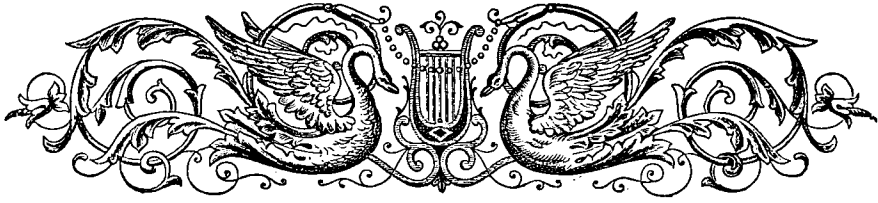
13. — T. V. Liège. Nous ne vous demandons pas tant de détails intimes; vos vers accusent un tempérament faunesque très prononcé que nos lecteurs réprouveraient. Vous concupiscez (et dire qu'il y a des grincheux pour déclarer que les mots de la langue française n'ont pas été bien formés!) nous disions donc que vous concupiscez trop librement.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



PROTECTIONNISME LITTÉRAIRE



propos de la nouvelle politique douanière de la France et de la dénonciation, faite par la Belgique, de la convention littéraire conclue jadis avec ce pays, on a beaucoup parlé, à Paris et à Bruxelles, d'un retour possible au régime de libre contrefaçon et de piraterie littéraire.

M. Zola et M. Jules Simon ont déclaré que la Belgique allait redevenir le pays de la contrefaçon.

M. Simon et M. Zola se trompent. Il n'est pas possible que, dans un vain espoir de représailles, la Belgique se déshonore et renie des principes de probité qu'elle a reconnus dans une série d'actes législatifs.

La loi de 1886 proclame que le droit de propriété littéraire et artistique est un véritable droit de propriété. Porter atteinte à ce droit, sous un prétexte politique quelconque, c'est commettre un vol.

Nous, écrivains belges, nous avons notre mot à dire dans la question. Nous supplions nos gouvernants de fermer l'oreille à toute suggestion, si captieuse soit-elle, de priver nos frères français, ou n'importe quel étranger, des droits qui sont reconnus par la loi de 1886 à tout écrivain. Nous faisons appel aux auteurs de cette loi pour qu'ils défendent leur œuvre. Nous faisons appel à la chaude éloquence de M. Paul Janson,

qui, lors du banquet de la *Jeune Belgique*, nous témoigna tant de sympathie. Qu'il veuille bien parler en notre nom et déclarer que nous repoussons hautement toute complicité dans les attentats que tel ou tel politicien sans vergogne oserait proposer contre les droits des écrivains étrangers.

Et surtout, méfions-nous des faux amis, des protecteurs improvisés — qui ne seraient que des protecteurs de contrebande. Mieux que personne nous connaissons nos intérêts. La contrefaçon ferait peut être l'affaire de quelques libraires et de quelques imprimeurs et graveurs ; elle ruinerait les écrivains et les artistes ; — pis encore : elle étoufferait leurs productions et anéantirait du coup toute littérature, tout art national.

Veut-on des preuves ? Dans une lettre récemment publiée par le *Figaro*, M. Motteroz, l'imprimeur bien connu, écrivait :

« Dès que les marchands étrangers furent obligés de demander nos livres à Paris « ou de payer des droits pour en faire des éditions, ils eurent intérêt à faire valoir « les ouvrages de leurs auteurs nationaux, qu'ils fabriquaient à des prix interdits au « travail français. »

Même phénomène aux États-Unis. D'une intéressante étude de M. P. Wauvermans, publiée dans la *Revue générale* (avril 1891), nous extrayons le passage suivant :

Autoriser les libraires à reproduire les romans anglais sans aucun droit d'auteur, inviter les directeurs de théâtres et de concerts à représenter et exécuter les œuvres étrangères sans aucune taxe ni rémunération, laisser libre carrière aux éditeurs de gravures pour la reproduction des tableaux exposés sur le continent, n'est-ce pas, par voie de conséquence immédiate, placer dans un état d'infériorité les écrivains, les dramaturges, les compositeurs, les peintres américains, qui cherchent à vendre le droit de reproduction ou d'exécution de leurs œuvres.

Pourquoi leur aurait-on acheté leurs œuvres, alors qu'il était licite de s'emparer, sans bourse délier, de l'œuvre de leurs confrères dépouillés ?

A cet égard l'on ne saurait rien invoquer de plus éloquent que les faits révélés au cours de l'enquête à laquelle il fut procédé en 1886 par le comité sénatorial des brevets.

M. Dana Eates, l'un des principaux éditeurs de Boston, déclara :

« Depuis deux ans, bien que j'appartienne à une maison de publication qui édite « chaque année pour une valeur de près de un million de dollars, j'ai toujours dû « renoncer au projet de publier un manuscrit d'auteur américain. J'en ai éconduit « beaucoup, par centaines, pour ce seul motif qu'il est impossible d'acquitter des droits « aux meilleurs auteurs, à moins qu'ils n'aient déjà acquis la célébrité par une première « œuvre ou par leur collaboration à des *magazines*. »

De son côté, M. Henry Holt, de New-York, déclarait que, sous l'empire de la « loi de curée », il ne fallait point songer à éditer des œuvres d'auteurs nationaux.

« J'ai publié dernièrement, disait-il, un roman de grand mérite ; la critique l'accueillit

« avec force louanges. Cependant j'ai été forcé d'écrire à l'auteur que, financièrement parlant, l'affaire est désastreuse. Et cet auteur est une pauvre fille, de grand talent, qui a la charge d'entretenir ses vieux parents. »

Un autre éditeur donna l'exemple d'une *authoress* qui avait traité pour des nouvelles à 15 dollars l'une, et dont le contrat fut abandonné pour ne prendre que des œuvres étrangères. *L'Harpers' Weekly* payait ses articles le même prix, qu'ils fussent copiés dans d'autres journaux ou originaux, et cette rémunération était le tiers de celle accordée aux auteurs des illustrations les accompagnant....

M. le Dr Eggleston rappelle, dans une circulaire, que « l'auteur américain vivote à peine, obligé qu'il est de chercher encore d'autres moyens d'existence, car aujourd'hui il reçoit en moyenne moins de 200 dollars pour un livre. » Et, résumant les plaintes des écrivains :

« Ils ne demandent pas de prime pour leur travail, ni de pension, ni de sinécure; ils n'exigent pas qu'un impôt frappe les livres étrangers contrefaits ici; ils veulent uniquement gagner leur vie dans une lutte loyale. Si la mesure était égale pour tous, le public américain préférerait bientôt les livres américains à bon marché; un véritable esprit national se développerait, l'intelligence et le patriotisme s'élèveraient à un niveau supérieur et l'Amérique échapperait à la honte d'opprimer sa propre littérature par le pillage des étrangers. »

Arrière donc les faux amis qui viendraient nous parler de « nous délivrer de l'étranger ». Attenter aux droits des étrangers c'est attenter aux nôtres, et, en droit comme en morale, c'est prêcher le vol.

La *Jeune Belgique* se devait à elle-même et devait à ses amis de France une vigoureuse protestation. Nous ne pâtissons que trop encore de la réputation de corsaires, de pirates et de contrefacteurs qu'avaient si bien méritée nos pères (1); il ne faut pas que, dans un moment de mauvaise humeur douanière, nos législateurs permettent de nouveau à quelques libraires de nous déshonorer. Laissons à d'autres le faux-monnayage artistique et littéraire.

LA JEUNE BELGIQUE.

(1) Notons cependant que la plupart des « contrefaçons belges » ont été publiées par des éditeurs français établis en Belgique.

CHEVALERIE RUSTIQUE ⁽¹⁾



Turiddu Macca, le fils de la commère Nunzia, revenu en congé, se pavanait tous les dimanches sur la place, en uniforme de bersagliere, coiffé de la tarbouche rouge, aussi rouge que celle de la tireuse de cartes assise sur un banc avec sa cage de canaris, à la sortie de la messe.

Les filles le mangeaient des yeux, le nez enfoncé dans leur mantille, et les gamins bourdonnaient autour de lui comme les mouches.

Il avait rapporté du régiment une pipe représentant le roi à cheval, un roi aussi bien fait qu'un roi vivant, et il frottait ses allumettes sur sa cuisse en levant la jambe comme s'il allongait un coup de pied.

Mais pourtant Lola de l'intendant Angelo ne s'était montrée ni à la messe, ni au balcon. Elle allait épouser un paroissien de Licodia, charretier de son état et possédant quatre mules de Sortino à l'écurie. D'abord Turiddu, en apprenant cette nouvelle, *santo diavolone!* voulut lui tirer les boyaux du ventre, oui, il voulait lui dévider les entrailles à ce paroissien de Licodia! Pourtant il n'en fit rien et se soulagea en allant chanter tout son répertoire de chansons de dépit sous la fenêtre de la belle.

— Il n'a donc rien à faire, Turiddu de la commère Nunzia, disaient les voisins, qu'il passe les nuits à chanter comme un passereau solitaire?

Finalement, il rencontra par hasard Lola qui revenait d'un pèlerinage à la Madone du Péril, et en le voyant elle ne devint ni blanche, ni rouge, comme s'il ne lui était absolument rien.

— Bienheureux qui vous voit! lui dit-il.

— Ah, tiens, c'est vous compère Turiddu? On m'avait dit que vous étiez de retour au pays depuis le commencement du mois.

— On m'a dit d'autres choses encore à moi! répondit-il. Est-il vrai que vous vous mariez avec le compère Alfio, le charretier?

— Si telle est la volonté de Dieu! répliqua Lola en ramenant sous le menton les deux pointes de son mouchoir.

— La volonté de Dieu, vous l'interprétez à votre guise! La volonté de

(1) Cette nouvelle, *Cavalleria rusticana*, fait partie du recueil de G. Verga, intitulé *Vita dei Campi*. Georges Eekhoud fit paraître, il y a quelques années, dans *la Jeune Belgique*, une transposition française d'une nouvelle du même recueil, *La Lupa*.

Verga a mis *Cavalleria rustica* au théâtre sous forme de drame et un musicien italein a tiré de celui-ci un opéra qui fait fureur en ce moment depuis les Alpes jusqu'au Vésuve.

Dieu a donc été que je revienne de si loin pour apprendre ces jolies nouvelles, Lola !

Le pauvre tenta de faire encore le brave, mais sa voix était devenue rauque, et il marcha aux côtés de la jeune fille en se dandinant, le gland de sa tarbouche flottant d'une épaule à l'autre.

Au fond elle était contrariée de lui voir ce visage allongé, et pourtant elle n'avait pas le cœur de le leurrer de belles paroles.

— Ecoutez, compère Turiddu, lui dit-elle enfin, laissez-moi rejoindre mes compagnes. Que dirait-on dans le pays si on me voyait avec vous ?

— C'est juste, répondit Turiddu. A présent que vous épousez le compère Alfio qui a quatre mules à l'écurie, il est inutile de faire bavarder les gens ! Par contre, ma mère, la pauvre ! a dû vendre, au temps où j'étais soldat, notre mule bai et ce petit coin de vigne près de la grand'route. Il est passé le temps où Berthe filait ! Et vous ne pensez plus aux jours où nous causions, vous à la fenêtre, moi en bas dans la cour, et où vous me faisiez cadeau de ce mouchoir avant mon départ ? Dieu sait combien de larmes j'ai pleuré dans ce mouchoir en m'en allant si loin, si loin que j'aurais pu oublier jusqu'au nom de mon pays. Donc, adieu, *gna* Lola. En comparant nos biens, notre ardeur s'est refroidie et c'en est fait de notre amitié.

Lola épousa le charretier. Le dimanche elle se mettait au balcon, les mains croisées sur le ventre, pour faire voir toutes les grosses bagues en or que lui avait données son mari. Turiddu continuait de passer et de repasser par la ruelle, pipe en bouche, mains dans les poches, lorgnant les filles d'un air indifférent ; mais intérieurement il se rongait le cœur en songeant à tout l'or du mari de Lola et en remarquant qu'elle feignait ne pas l'apercevoir lorsqu'il passait.

— Je lui ouvrirai les yeux à cette chienne ! grommelait-il.

En face du compère Alfio demeurait le compère Cola, le vigneron : aussi riche que le cochon est gras ! disaient les bonnes gens. Il avait une fillette à marier. Turiddu manœuvra si bien qu'il entra comme messier chez maître Cola, et commença à roder par la maison et à murmurer des paroles douces à la jeune fille.

— Pourquoi n'allez-vous pas dire ces belles choses à la Lola ? répondait Santa.

— La Lola est une grande dame ! La Lola a épousé un roi couronné, alors !

— Moi je ne suis pas digne d'un roi couronné.

— Vous en valez cent de l'espèce de Lola, et je connais quelqu'un qui ne

songe plus ni à la Lola, ni à toutes les Lola du monde, devant vous dont une Lola n'est même pas digne de porter les souliers.

— Lorsque le renard ne peut arriver jusqu'au raisin...

— Il dit : Comme tu es belle, vigneronne de mon âme !

— Ohé ! Quelles mains avides ! compère Turiddu.

— Avez-vous peur qu'elles vous mangent ?

— Je n'ai peur ni de vous ni de votre Dieu.

— Eh ! votre mère était de Licodia, nous le savons ! Vous avez le sang querelleur ! Laissez-moi vous manger des yeux ?

— Mangez-moi donc des yeux ; ils ne me mettront du moins pas en miettes ; mais, en attendant, aidez-moi à soulever ce fardeau...

— Pour vous je soulèverais toute la maison, oui, je le ferais comme je le dis.

Elle, pour ne pas rougir, lui jeta une souche qu'elle avait sous la main, et le manqua — à regret, disait-elle.

— Dépêchons-nous, car ce n'est pas en bavardant que nous fagoterons tous ces sarments !

— Si j'étais riche, je voudrais trouver une femme comme vous, Santa.

— Je n'épouserai pas un roi couronné comme la Lola, mais, moi aussi, j'ai une dot pour le jour où le Seigneur m'enverra quelqu'un.

— Nous savons que vous êtes riche, nous le savons bien !

— Si vous le savez, dépêchez-vous, car le père va venir et je ne voudrais pas me faire surprendre dans la cour.

Le père commençait à faire la moue, mais la fillette ne remarquait pas ces mines, parce que le gland de la tarbouche rouge lui avait chatouillé le cœur et flottait toujours devant ses yeux.

Le père ayant chassé Turiddu par la porte, la fille ouvrit la fenêtre et restait babiller toute la soirée avec le soldat, si bien que le voisinage ne parlait plus d'autre chose.

— Je deviens fou de toi, disait Turiddu, et je perds le sommeil et l'appétit.

— Sornettes !

— Je voudrais être le fils de Victor-Emmanuel, pour t'épouser !

— Sornettes !

— Par la madone, je te mangerais comme du pain.

— Sornettes ?

— Ah ! sur mon honneur.

— Ah ! laissez-moi rire.

Lola, aux écoutes tous les soirs, cachée derrière son pot de basilic, tour à tour rougissante et pâissante, appela un jour Turiddu :

— Ainsi, compère Turiddu, on ne salue plus ses vieux amis ?

— Heureux, au contraire, celui qui peut vous saluer ! soupira le jeune homme.

— Si vous avez l'intention de me saluer, vous savez où je loge ! répliqua Lola.

Turiddu finit par aller la saluer si souvent que Santa s'en aperçut et qu'elle lui ferma la fenêtre au nez. Lorsque le bersagliere passait, les voisins se le montraient avec un sourire et en hochant la tête. Le mari de Lola roulait, avec ses mules, de foire en foire.

— Dimanche j'irai me confesser d'avoir songé cette nuit au raisin noir.

— N'en fais rien ! n'en fais rien ! suppliait Turiddu.

— Oui, j'irai ; car maintenant que Pâques approche, mon mari voudrait savoir pourquoi je ne suis pas allée à confesse.

— Ah ! murmurait Santa de compère Cola, agenouillée, et attendant son tour derrière le confessionnal où Lola faisait la lessive de ses péchés. Sur mon âme, ce n'est pas à Rome que je t'enverrais pour ta pénitence !

Le compère Alfio s'en revint avec ses mules, chargé d'écus, et fit présent à sa femme d'une belle robe neuve pour les jours de fête.

— Vous avez raison de rapporter des cadeaux à votre femme, lui dit la voisine Santa, car durant votre absence elle décore votre maison !...

Le compère Alfio était un de ces rouliers qui ont la tête près du bonnet, et en entendant parler ainsi de sa moitié, il changea de couleur, comme si on lui avait donné des coups de couteau.

— *Santo diavolone !* exclama-t-il, si vous n'avez pas bien vu, je ne vous laisserai pas vos yeux pour pleurer, je vous les crèverai à vous et à toute votre famille !

— Je ne suis pas habituée à pleurer ! répondit Santa ; je n'ai pas même pleuré lorsque j'ai vu, de mes propres yeux, Turiddu entrer la nuit dans la maison de votre femme.

— C'est bien, répliqua le compère Alfio, tous mes remerciements pour cet avis.

Maintenant que le mari était revenu, Turiddu ne rôdait plus par la ruelle pendant la journée et tuait le temps à l'auberge avec ses amis. La veille de Pâques, il était attablé devant un plat de saucisson. Le compère Alfio entra dans l'auberge, et rien qu'à la façon dont il dévisagea Turiddu, celui-ci comprit qu'il était venu pour affaire grave et déposa la fourchette sur le plat.

— Avez-vous des ordres à me donner, compère Alfio ? demanda Turiddu.

— Aucun, compère Turiddu ; il y a quelque temps que je ne vous ai vu et je voulais vous parler de la chose que vous savez bien.

Turiddu lui avait d'abord présenté son verre, mais le compère Alfio le repoussa de la main. Turiddu se leva et lui dit :

— Me voici, compère Alfio.

Le charretier lui jeta les bras au cou.

— Si vous voulez venir demain matin près des figuiers de la Canziria, nous pourrons parler de cette affaire, compère.

— Attendez-moi au lever du soleil, sur la grand'route, et nous nous y rendrons ensemble.

Après ces paroles, ils échangèrent le baiser du défi.

Turiddu mordit jusqu'au sang l'oreille du charretier. C'était le provoquer solennellement au combat à outrance.

Sur ces entrefaites les amis avaient achevé de manger leur plat de saucisson, et ils accompagnèrent Turiddu jusqu'à sa porte.

La commère Nunzia, la pauvre ! demeurait très tard chaque soir à l'attendre.

— *Mamma*, lui dit Turiddu, vous vous rappelez que lorsque je suis parti pour l'armée, vous croyiez que je ne serais plus jamais revenu ? Donnez-moi un bon baiser comme cette fois, parce que j'irai loin demain.

Au point du jour, il prit son couteau à ressort qu'il avait caché sous le foin avant de joindre le régiment, et se mit en route pour les figuiers de la Canziria.

— Oh, Jésus-Marie ! où allez-vous avec cette furie ? se lamentait Lola épouvantée, comme son mari s'apprêtait à sortir.

— Je m'en vais tout près d'ici, mais il vaudrait mieux pour toi que je ne revinsse plus.

Lola, en chemise, tomba à genoux au pied du lit, et pressa contre ses lèvres le rosaire que frère Bernardino avait rapporté des Lieux-Saints, et récita toutes les prières qu'elle se rappelait.

— Compère Alfio, fit Turiddu après avoir cheminé quelque temps à côté de son compagnon qui, le bonnet ramené sur les yeux, gardait le silence. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je sais que j'ai tort et je me laisserais tuer. Mais avant de venir ici, j'ai vu ma vieille mère qui, sous prétexte de visiter le poulailler, s'était levée pour me voir partir, comme si son cœur l'avertissait, et aussi vrai qu'il y a un Dieu, je vous tuerai comme un chien pour ne pas faire pleurer ma petite vieille.

— C'est entendu, répliqua Alfio en se dépouillant de son pourpoint, et nous frapperons ferme tous les deux.

Tous deux étaient bons tireurs ; Turiddu attrapa la première botte et se garda à temps pour la recevoir dans le bras ; c'était à lui de la rendre et il la rendit royalement en touchant l'autre à l'aîne.

— Ah ! compère Turiddu ! vous avez vraiment l'intention de me tuer ?

— Oui, je vous l'ai dit ; à présent que j'ai vu ma vieille mère dans le poulailler, il me semble l'avoir toujours devant les yeux.

— Alors ouvre les bien, tes yeux ! lui cria le compère Alfio, en position pour lui servir non moins copieuse mesure.

Comme il se tenait en garde tout ramassé pour couvrir de sa main gauche la blessure qui lui faisait mal, et qu'il effleurait la terre de son coude, il attrapa rapidement une poignée de poussière et la jeta dans les yeux de l'adversaire.

— Ah ! hurla Turiddu aveuglé, je suis mort.

Il essaya de se sauver en faisant des bonds désespérés en arrière ; mais le compère Alfio le rejoignit par une autre botte portée dans l'estomac et une troisième dans la gorge.

— Et de trois ! Celle-ci pour la maison que tu m'as embellie. A présent, ta mère ne s'inquiètera plus des poulets !

Turiddu trébucha encore, à droite et à gauche, parmi les figuiers, et tomba ensuite comme une masse. Le sang sortait à bouillons écumants de sa gorge, et il ne put proférer que ces mots : *Ah ! mamma mia !*

GEORGES EEKHOUD.

PANTHÉE

*Revoir, aux aériens berceaux
D'ombre et de fleurs que font les palmes
Et les lianes, sur les eaux
De ces lointains paradis calmes ;*

*Ruisselante dans la clarté
Qui monte d'elle et dans la joie,
L'Enfant de ce matin d'été,
Dont nous avons perdu la voie ;*

*Avec ses vagues yeux dormants
D'où son âme étrange nous fixe,
Surgir, nue et de diamants,
Dans sa chevelure de nixe ;*

*Et comme en un demi réveil,
En cette absence qu'elle ignore,
Le rose et merveilleux sommeil
De ses lèvres nous rire encore!*

*Aux souffles du subtil vouloir,
Que son âme légère appelle
A naître de ses jeux, un soir,
O songe qu'elle se révèle!*

*Aux égarés, aux ingénus,
Qui dans la douce *Enfant* ancienne,
De son exil sont revenus
Fleurir son âme élyséenne.*

*En ce bocage, en ces vallons,
En ces jardins de somnolence
Où nous étions, où nous serons
La Solitude et le Silence.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

PROSES

PAYSAGE NOCTURNE.

A MONSIEUR JEAN-MARIE GASPARD.



ercées, caressées des souffles du vent, dorment, dorment les collines au bord des vallons assoupis.

Vertes sont les collines, bleues les vallées, blanches les routes — les routes poudreuses, poussiéreuses qui méandrent, serpentent et se perdent au loin dans le calme sommeil de la vallée.

Des voiles et des ombres bleues flottent aux contours adoucis des collines et les roches des falaises étincellent et brillent comme des boucliers de pierre précieuse aux rayons purs de la lune.

Des nuages blancs et roux passent sans cesse devant la lune — des nuages blancs et roux qui la voilent, s'éclairent d'elle et s'effilochent, formant au ciel des lacs d'azur aux bords de neige.

Des flots de lumière très douce s'épandent, inondent la vallée. Elle semble — une claire et jeune ville grecque — avec son acropole et ses temples dominant la ville — ses blanches maisons carrées aux toits plats et ses rues étroites et toute ombre comme des rivières resserrées en des gorges profondes et bleues. — Le ciel est très pur par dessus, et un vent frais, parfumé au baiser des vagues, souffle de la mer voisine.

De grands nuages blancs, comme de géants flocons de neige vierge, montent lentement dans le ciel et d'une grande couverture d'ouate recouvrent l'azur nocturne. En ce duvet velouté de cygne des gouffres béants et bleus ; — bordés du velours neigeux des nuages des abîmes éperdus, au fond desquels — comme en un écrin gigantesque — scintillent des diamants changeants, et les lueurs tremblantes, indécises d'émeraude, de rubis et de saphir des étoiles miraculeuses.

Le vent — de la mer voisine — souffle plus fort et chasse, chasse au ciel les grands nuages. Ils sont longtemps, longtemps à passer et tout le paysage est devenu triste et sombre. — Et tout à coup reparait, dans les plaines du ciel, la lune nouvelle, claire, jeune, étincelante, comme un grand miroir de topaze enflammé sur l'azur.

Mais les nuages repassent et dominant — de mauvais nuages froids et tristes ; — et c'est au ciel des steppes immenses désolées et mornes, aveuglées par d'incessants tourbillons de neige stérile.

Sur la terre tout est ombre et tristesse.

Kenley, 89.

CARILLONS.

Dans la ville étrangère — la nuit — je me suis couché en la froide chambre d'auberge. De hautes fenêtres l'éclairaient, derrière lesquelles se profilait la fantaisie ancienne des toits de tuile rouge, — mélancolique et charmant paysage gothique, sous la garde sévère et lourde d'une tour d'église, noire, carrée, massive — pleine de prières, de religion et de mystérieux sons de cloches.

Je me suis couché en ces draps humides du lit d'auberge, qui font songer

avec regret aux draps blancs, odorants des campagnes, au doux parfum mêlé d'herbe et de fleurs. Le sommeil ne m'est point venu, et devant mes paupières baissées les images changeantes, heurtées des choses vues ce jour là se sont longtemps, longtemps poursuivies.

Des rues, de l'eau, des cris, des gens — des paysages. — Le clair fleuve large et rapide sur lequel passent et glissent au soleil, les voiles déployées des barques légères — comme de grands oiseaux de mer qui raserait les eaux de leurs ailes blanches étendues — les noirs canaux étroits bordant les maisons hautes — et le bizarre et rauque appel des rameurs au détour des rues.

Les rues désertes — les rues tortueuses qui montent vers la citadelle, et la tour noire du sommet de laquelle on voit la ville rouge, les forêts vertes, les collines formant le golfe et par delà, la mer immense et bleue. — La forêt sans cesse agitée des mâts des grands vaisseaux à l'ancre dans la rade, et sur la soie rouge du ciel au coucher du soleil — allant en décroissant vers l'horizon — les taches noires des barques se hâtant vers la ville des pêcheurs.

Interrompant le cours silencieux des heures, se détraquent et tintent tout à coup les carillons surannés de l'antique tour d'église ; — fluettes, vieillottes, les notes déséquilibrées emplissent la chambre froide et close ; — elles volent et sautillent par la chambre ; — l'on dirait qu'elles tombent une à une et s'étouffent en les couvertures ouatées de mon lit — et la chanson naïve et claire, et toujours jeune à travers les années, remplit mon cœur de souvenirs.

Car lorsqu'elles se sont tues, et que lourdement, une à une sonnent et tombent les heures dans la nuit épaisse — je pense que là bas, là bas — dans la très ancienne et maintenant si lointaine petite ville de mon pays — une jeune fille que j'aime rêve peut-être de mon souvenir — accoudée à une fenêtre encadrée de bleues clématites — à la fenêtre de sa chambre, dominant les toits de tuile rouge de la petite ville — écoutant s'égrener, dégringoler du glorieux beffroi les carillons surannés, dont les notes dernières s'atténuent ralenties, et meurent dans le clair de lune de ce décor imaginaire.

PLAINTES D'AUTOMNE.

Du vent dans les hauts et minces peupliers du parc. — Sur les cieux gris où passe le noir galop des nuées pluvieuses, se balancent les jaunissants peupliers; se balancent et se dénudent et leurs feuilles d'or tombent en cascade mélancolique sur la terre mouillée.

Bruit du vent dans les feuilles languissantes, — comme de brusques rafales de pluie balayant les vitres la nuit, — comme les plaintes voilées de la terre souffrante, — comme la lourde masse des vagues retombant en écume sur le sable, — comme de l'eau qui tombe, — monotone grand bruit triste qui passe sur le cœur et semble en balayer les joies, comme les vagues éternelles le sable de la plage.

Longues plaintes du vent dans les cheminées, — longues veillées : — vieux châteaux isolés, déserts, perdus au faite des montagnes. — Sur les ailes du vent, dans les noirs couloirs humides passent, volent effarées les âmes désolées des seigneurs morts sans rémission.

Sifflements aigus, continus du vent dans les branches aux jointures des fenêtres, sous les portes, soupirs stridents, plaintes et pleurs du vent — menaces — périls inconnus, — pièges tendus dans l'ombre, — tourbillons épais de ruses ténébreuses, noire trahison cruelle, — ennemis ignorés apostés le long des chemins de notre vie — dans la nuit de menaces suspendue sur notre tête.

Le cœur s'effraie, l'âme pleure sa détresse et dans les sifflements du vent, la solitude s'empare du cœur perdu, sans foi et sans amour et la pâle mélancolie y établit son trône éternel.

Par les cieux gris obscurcis de nuées pluvieuses des oiseaux volent en troupes effarées. Ils tournent décrivant au ciel de grands cercles noirs et soudain en longues files avec de grands cris discordants, douloureux, ils s'essorent et s'éloignent vers les pays du soleil. — Sur la terre courent, tournoient, voltigent au gré du vent les feuilles mortes, et dans les souffles du vent passe quelque chose de l'âme des morts. — Car un grand frisson les a saisi eux aussi sous la pierre glacée de leur tombe, et dans la terre humide et froide, ils se retournent et gémissent et se plaignent avant de s'endormir du sommeil d'hiver.

Le vent s'est tu. — Du silence dans les hauts peupliers immobiles du parc jaune. — Entre de lourds nuages gris filtrent des raies humides de soleil qui éclairent soudain le paysage, le parc aux arbres fauves et roux, les gazons couleur d'ambre et au lointain là bas la forêt d'or.

Saison bénie, automne, belle saison chérie des artistes et des rêveurs, saison divine qui calme et apaise les yeux et les cœurs meurtris, saison des lentes songeries devant la merveilleuse nature, court temps de la vie passé hors de la vie — dans la contemplation de magiques et féeriques paysages, comme en une salutaire vision du Purgatoire ; — à perte de vue s'étendent les forêts d'or sous l'immensité calme des cieus gris.

GEORGES DESTRÉE.

VERS

*Pour sa candeur et sa mélancolique ivresse,
Je bénis mon passé qui fut triste et loyal,
Car vraiment j'ai connu tout ce que la jeunesse
En un cerveau vibrant met de rêve idéal...*

*O mon vieux Rêve éteint! La Poésie amère,
— Si douce! — m'exalta jusqu'au frisson des pleurs.
J'aurais voulu, bercé par mon âpre chimère,
Pour un éclair de gloire épuiser les douleurs.*

*Fiévreux, je confiais à l'avenir perfide,
L'éclosion de fleurs mortes en les semant,
Et me voici, mon Dieu! sous le vaste ciel vide,
Une ombre... mais je sais la douceur d'être aimant.*

*A mon cœur fraternel et d'affection sûre,
Je ferai, pour servir un peu l'humanité,
A mon cœur épris d'Art, une longue blessure
D'où coulera le Chant rouge de la Bonté!*

*Et sans te pleurer, Gloire, ô pâle Dévoreuse!
Je n'aurai d'autre orgueil jusqu'au jour du tombeau,
Que de sentir frémir en ma chair douloureuse,
Le saignement du Bien et la fièvre du Beau!*

VICTOR REMOUCHAMPS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les représentations de Rossi.



illustre tragédien italien Rossi, dont ceux qui l'entendirent lors de son dernier passage à Bruxelles, il y a quinze ans, gardaient un souvenir émerveillé, nous est revenu, fort à propos pour marquer d'une impression d'art la fin de la saison théâtrale assez maussade que nous venons de traverser. Il s'est montré jusqu'à présent dans huit rôles : quatre rôles Shakespeariens, Othello, le Roi Lear, Macbeth, Hamlet ; un Richelieu de Bulwer Lytton, Louis XI de Casimir Delavigne, Kean d'Alexandre Dumas père, Ivan-le-Terrible du comte Alexis Tolstoï. Malgré l'intelligent silence de certains journaux, qui réservent leurs forces pour le prochain Gondillot ou le prochain Valabrégue, Shakespeare a fait salle comble ; le *Roi Lear* notamment a reparu trois fois sur l'affiche. Et il est question, nous dit-on, de donner le *Marchand de Venise* et *Richard III*.

Science profonde, naturel parfait, jeu naïf et vivant en même temps qu'ample et grandiose, puissance inouïe d'émotion dramatique, portée au plus haut point en tant d'inoubliables scènes, comme par exemple la scène de folie du roi Lear et la conversation d'Hamlet et de sa mère : Rossi possède tout cela, mais il a en plus, et au-dessus, croyons-nous, de tout acteur vivant, une incomparable qualité. Nous voulons parler d'une faculté de transformation et de métamorphose telle que le spectateur non prévenu ne pourrait vraiment le reconnaître d'un rôle à l'autre. L'acteur disparaît chez lui ; l'homme qu'il est réellement s'efface dans le personnage qui s'y incarne. Quelle figure, quel âge, quelle allure, quel regard a Rossi ? On n'en sait rien. On ne perçoit en lui ni habitudes personnelles, ni attitudes propres. Aucune apparence persistante ne lui attribue une identité. Polymorphe dans la variété de ses avatars, il est polyphone dans la multiplicité de ses registres de voix et de ses timbres. C'est un instrument d'une souplesse parfaite, c'est tout un orchestre idéal et voilé, où l'âme du héros ou du poète peut descendre et chanter.

Il n'y a rien dans Rossi de cet égoïsme du comédien, de ce cabotinage qui usurpe devant le spectateur la place du personnage représenté. Intellectuellement par la démarche, par le geste et l'inflexion, comme physiquement par le visage et le costume, il évoque en lui Hamlet ou Louis XI, le tsar barbare Ivan-le-Terrible ou le comédien moderne Kean, et il irradie au dehors l'atmosphère historique de temps et de milieu, l'atmosphère psychologique de pensées et de passions, qu'il projette sur le drame, éclairé ainsi de sa nuance propre, authentique et précise. Nulle recherche, par conséquent, d'interprétation nouvelle et paradoxale ; nulle gageure d'imposer par fantaisie aux anciens chefs-d'œuvre un sens inattendu et inaperçu. Rossi se maintient dans la large voie de l'interprétation traditionnelle, que

les acteurs n'abandonnent d'ordinaire que pour se mettre, aisément, en personnel relief.

La présence sur un théâtre de Hamlet ou du Roi Lear fait oublier telles misères de mise en scène ou de décors que n'importe quel acteur de l'ordinaire espèce, eût-il toutes les autres qualités de Rossi, ne pourrait faire tolérer.

L'entourage est bon et généralement plus que convenable. Une actrice, M^{me} Seraffini, s'est élevée au-dessus de tous et au-dessus d'elle-même, dans un de ses rôles, celui d'Ophélie; elle y a été belle, touchante et tragique.

E. V.

Les Dernières fêtes, par ALBERT GIRAUD, 1 vol. ; Lacomblez, éditeur.

— Prix : 2 fr.

Le nouveau livre de M. Albert Giraud, *les Dernières fêtes*, se rattache par un lien subtil mais solide aux œuvres qui l'ont précédé. Il semble être le dernier stade d'une évolution progressive, le dernier chapitre d'un ouvrage logiquement déduit. Dans son premier livre de vers, *Pierrot Lunaire*, le poète, insoucieux du monde réel, peignait l'exclusif microcosme de son rêve. Ce n'était point la terre, c'était une imaginaire et délicieuse Bergame, une ville de songes, où ne régnait que l'art souverain. Pierrot était peut-être voleur et assassin, qu'importe! Pierrot vivait dans le monde qu'il avait créé à son usage, où le désir de Pierrot était l'unique loi et la seule morale. Dans la cité de l'esthétique, tout ce qui est beau est sans reproche: il n'y peut être question ni de péché ni de crime. Aussi n'est-elle pas habitée par des hommes, mais par Pierrot, par Colombine, par mille êtres fantasques et délicieux dont la seule fonction est d'être imaginaires et beaux, à l'abri de toute réalité, de toute nécessité. *Pierrot Lunaire*, c'est, dans sa plénitude, le rêve du poète adolescent, ébloui du monde qu'il porte dans son imagination, et trop enthousiaste, trop jeune, trop neuf encore pour regarder au dehors, par les fenêtres de son *moi*; c'est le poème d'une jeune tête, vierge de tout contact avec la réalité.

Mais on ne vit pas seulement dans les rêves; l'heure vient où l'on heurte la réalité jusqu'alors niée, où l'on trébuche dans des misères authentiques, où l'on se déchire jusqu'au sang à des ronces trop peu fictives. Ce premier conflit du rêve pur et de la réalité est décrit avec une rare maîtrise dans *Pierrot Narcisse*. Le milieu où se meut Pierrot s'est matérialisé. On lui a changé sa Bergame. Autour de lui palpitent des êtres de chair et d'os, qui ne comprennent plus Pierrot, et que Pierrot ne peut comprendre. Entre l'être idéal qui symbolise le poète, et le monde qui l'environne, l'antagonisme essentiel apparaît. Entre eux et lui pas de *modus vivendi* possible. Aussi, Pierrot renonce-t-il aux choses du dehors et se décide-t-il à n'aimer que lui-même, à ne vivre qu'en lui-même.

Illusion, que cette résolution-là! Quelque idéaliste que l'on soit, on ne supprime point les choses ambiantes. Elles sont là, signalant leur présence hostile par d'incessantes blessures. Entre elles et l'idéal, c'est la guerre.

Cette guerre ardente, passionnée, épique, étendards au vent, épées au clair, chante dans les tumultueux buccins de *Hors du Siècle*. A la vie qui l'entoure, le poète oppose la vie d'autrefois, telle qu'elle lui apparaît doublement embellie par sa propre imagination et par les œuvres d'art où s'est fixée l'image du passé. Cette vie d'autrefois, où il croit que jadis s'est incarné son rêve, il la jette violemment, avec des insultes, avec des cris de fureur et de mépris, à la face blême de ses contemporains. Et, pourtant, dans ce livre ardent et farouche résonne parfois une mélodie étrangement douce et plaintive, que nous entendrons plus tard, développée en une somptueuse symphonie.

Dans ce combat contre la réalité, le rêveur a-t-il trouvé la victoire ou la défaite? Qu'importe? Victorieux ou vaincu, il est las. Le poète qui n'a point consacré son verbe aux luttes morales ou sociales, le pur artiste qui n'a souci que de la beauté seule, cesse bientôt de souffler dans les clairons de guerre. Aussi bien n'aimait-il la bataille que d'une passion esthétique.

Après les mêlées de *Hors du Siècle*, voici la gloire fastueuse et voluptueuse des *Dernières fêtes*. Il semble que dès le début de ce nouveau livre, le poète ait jeté un regard doucement ironique sur ses ardeurs d'antan : une merveilleuse pièce intitulée *Allégorie* montre les princes, les empereurs et les cardinaux, si vaillants jadis, si furieusement et si superbement passionnés, qui s'effacent dans un décor moelleux à la Watteau : c'est comme un délicieux persifflage des belliqueuses fanfares de la vingt-cinquième année :

*Enfançons malingres, pliés
Sous leurs casques et leurs rondâches,
Plus petits que leurs boucliers
Et plus légers que leurs panaches!*

Et regardant passer l'étrange cortège, si mélancoliquement malicieux, le poète lui adresse un adieu attendri :

*Ainsi vous naissez, trop petits,
Dans ce beau jardin de mensonges,
Enfants de mes fiers appétits,
Marionnettes de mes songes.*

Fêtes merveilleuses, celles-là où se repose, après les batailles, le prestigieux poète de *Hors du Siècle*, pareil ici aux reîtres et aux rois de proie jadis chantés par lui, qui, après les mêlées et les pillages, s'endormaient en d'asiatiques orgies où les rubis des bijoux s'empourpraient encore dans le sang des victimes de la joie cruelle. Des tableaux tour à tour terribles et exquis s'animent et réalisent les plus hardis des rêves. Voici, en de ravissants décors gothiques, les vierges qui domptent les guivres et les tarasques, les beaux adolescents que les bourreaux percent de flèches devant les reines vêtues de robes blasonnées; voici de mélancoliques jardins, voluptueux et religieusement sombres, où errent, la chair trop lourde désormais pour leurs frêles ailes, des anges d'une grâce ambiguë, vivantes prières de luxure, péchés célestes, androgynes de la tentation suprême :

voici des princesses et des bergères, et des marquis et des pages avec de jolis sourires mélancoliques, petits spleens roses qui errent dans les parterres fleuris d'un gracieux parc Louis XVI ; voici, dans d'équivoques cathédrales, les luxures dévotes d'une Pentecôte blasphématoire, et ces missels sacrilèges, ornés de miniatures d'une splendeur démoniaque, rituels des orgies charnelles, évangiles de damnation, étudiés et pratiqués par les sadiques évêques d'une Paphos mystique, qui furent baptisés non dans les eaux du Jourdain, mais dans les flots bitumineux de la Mer Morte.

Oui, ces fêtes sont bien les dernières. Les palais où elles resplendissent sont situés dans l'ultima Thulé de la jouissance. Aussi sont-elles tristes, ces fêtes ; car leurs convives savent qu'après elles, c'est la fin, — la fin et ses redoutables mystères. Comme au festin biblique apparaissait aux yeux foudroyés la sentence divine, ainsi dans les ivresses tumultueuses et les splendeurs sacrilèges des dernières fêtes, tout à coup surgit le mystérieux *Avertissement* :

*J'ai rencontré mon âme au détour du chemin,
Lente et grave, au milieu de très blanches ténèbres,
Sous un manteau de lune ocellé d'yeux funèbres,
Et la fleur de ma mort fleurissait dans sa main,
.....
Elle a fait dans le vide, avant de disparaître,
D'un long geste endormi, le signe de la croix.*

Ainsi une incurable mélancolie attriste ces fêtes dernières ; elles bravent toutes les lois de la terre et du ciel, et pourtant, comme les autres, plus encore que les autres, elles restent au dessous du désir qui les a cherchées, elles laissent plus vide que jamais le cœur dévoré d'appétits furieux, que ravage la douleur de son impuissance. Mais sur ces souffrances la magie du poète jette un voile féérique, parfumé de fragrances enivrantes, brodé de fleurs de soie et de pierreries d'une captieuse beauté.

Il est à remarquer qu'aucun sentiment chrétien n'apparaît dans *les Dernières Fêtes*. Les pompes catholiques qui y resplendissent ne servent qu'à en attiser la sadique luxure. Le remords y est inconnu. La tristesse qui suit le péché ou le crime, n'y est pas autre chose que la lassitude du plaisir et le sentiment de sa vanité. Et c'est pourtant au plaisir seul que songent les convives de ces fêtes étranges. Rien de plus caractéristique à cet égard que la dernière pièce du recueil : *Epilogue*. Le poète y fait une sorte d'examen de conscience ; il énumère les péchés de ses yeux, qui se sont « brûlés à la splendeur des choses ». Mais dans sa tristesse, pas le moindre mot de repentir. Il sent, dans ses yeux, s'amasser « l'ombre vengeresse » et il s'écrie :

*Et du luxe aveuglant de vos plaisirs royaux
Il restera ces vers, témoins de votre ivresse,
Et vous vous survivrez dans ces derniers joyaux.*

Et c'est tout.

C'est que, par tempérament poétique, M. Giraud appartient à la catégorie des artistes païens. Comme Théophile Gautier, il aurait pu dire : « Je suis un homme pour qui le monde visible existe » ou plutôt sa poésie n'existe

que pour le monde visible. C'est bien à la « splendeur des choses » que « ses yeux se sont brûlés ». Et l'esprit, ce que les chrétiens appellent l'âme, n'apparaît, dans *les Dernières Fêtes*, que comme la flamme magique des flambeaux destinés à baigner d'une lumière plus subtile la beauté triomphante de la matière. C'est un superbe poète païen qu'est M. Giraud. De là le malentendu inévitable qui amène les critiques spiritualistes à le juger selon des lois qui ne sont pas les siennes. Ils oublient aussi que, plus que personne, M. Giraud a revendiqué le droit pour le poète d'avoir un tempérament artistique absolument distinct du caractère de l'homme. Ce que nous disons ici du paganisme du poète ne concerne que l'artiste. Et à ce propos encore il sied d'évoquer la grande figure de Théophile Gautier qui fut à la fois le plus païen des poètes et le meilleur des hommes.

Quant à la langue poétique des *Dernières Fêtes*, qu'en dirai-je qui ne soit évident pour tout le monde, à la lecture de ces poèmes exquis, plus harmonieux, plus délicats et plus fermes que tout ce que nous avait donné jusqu'ici le parfait artiste de *Pierrot Lunaire*, de *Pierrot Narcisse* et de *Hors du Siècle*?

IWAN GILKIN.

Les Flambeaux noirs, par EMILE VERHAEREN (1). — *L'Ornement des Noces spirituelles*, de RUYSBROECK L'ADMIRABLE, traduit du flamand et accompagné d'une introduction, par MAURICE MAETERLINCK; Lacomblez, éditeur à Bruxelles.

Ce nouveau cahier de vers parachève l'œuvre qu'Emile Verhaeren conçut ainsi, *les Soirs*, *les Débâcles*, *les Flambeaux noirs*. Aujourd'hui que nous pouvons étudier dans son ensemble ce tryptique, il nous apparaît dans toute son originalité et dans toute sa personnalité; un type nouveau a été créé qui prend place dans la psychologie humaine dévoilée par d'éternels artistes. Une âme nouvelle apparentée à celle de Redon, de Minne, de Maeterlinck a été fixée pour toujours en une œuvre d'art.

Cette éclosion étrange en cet automne était fatale; après les Faust et les des Esseintes, après l'épuisement de toutes les sensations, de toutes les passions, de toutes les spéculations philosophiques, devaient naître ceux que nul baptême ne pourrait désormais laver des péchés stériles d'une race et qui pressentiraient en eux comme un vertige, le gouffre de la folie. La conscience se délabre, les maladies mentales éclatent.

Dans *les Débâcles*, qui forment le noyau de l'œuvre, Emile Verhaeren s'analysait, il avait dardé ses yeux sur ses souffrances et scrutait son âme comme s'il se fut vengé de lui-même; il comprend alors tout le grotesque,

(1) *Les Flambeaux noirs*, comme les deux précédents cahiers, sont édités par Deman à Bruxelles, avec un art certain et sobre qui place ces livres au premier rang dans la librairie moderne.

Les Flambeaux noirs ont été tirés à 100 exemplaires, dont 5 sur papier japon impérial, et 45 sur papier de Hollande Van Gelder, avec un frontispice de Redon qui nous a paru trop mystérieusement noir.

l'absurdité, l'inutilité de sa vie. Dans *Les Flambeaux noirs* il note plutôt les choses extérieures, comme si déjà la conscience avait sombré, lui enlevant le pouvoir d'être son propre observateur. Des soirs de ténèbres méchantes emplissent ses yeux, il revoit tout à coup, agrandies par sa vision, des villes de rêve colossal, il se butte aux problèmes, aux philosophies, puis ses fièvres s'apaisent peu à peu et la raison s'en va, dans une agonie presque douce.

Dans *les Soirs* il écrivait :

*L'absurdité grandit comme une fleur fatale
Je veux marcher vers la folie et ses soleils
Ses blancs soleils de lune au grand midi, bizarres.*

Dans *les Débâcles* ce fut au milieu d'une crise comme un enfantin apaisement, un apitoiement triste et doux avec des plaintes bonnes et humbles de malade qui obéit :

Je sens pleurer sur moi l'œil blanc de la folie...

Mais dans *les Flambeaux noirs* c'est l'agonie exaspérée, les cris, les fièvres et puis :

*En sa robe de joyaux morts, que solennise
L'heure immobile à l'horizon,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise.*

*Des ponts de bronze, où les wagons
Choquent d'interminables bruits de gonds
Et des cercueils de bateaux noirs
L'accompagnent de leurs douloirs.*

Dans les précédents cahiers Emile Verhaeren avait déjà laissé deviner quelques tentatives de vers libres ; dans cette dernière œuvre il emploie presque constamment la forme nouvelle. Ce ne sont plus les strophes patiemment harmonisées, enlacées selon un rythme parfait, dégageant cette beauté calme et divine que la Grèce magnifia dans d'immortels chefs-d'œuvre ; cette beauté qui se complétait d'une claire et profonde philosophie semble délaissée aujourd'hui. Pourtant les vers des *Flambeaux noirs* conservent une harmonie spéciale, la strophe veut être surtout expressive ; si elle n'a pas sa beauté en soi, elle la dégage dans la déclamation. C'est un art nouveau dont le manifeste fut, il y a quelques années, dans la *Vogue*, la publication des *Palais nomades* de Gustave Kahn.

Écrits d'après cette métrique, *les Flambeaux noirs* nous apparaissent comme une esquisse travaillée directement sous le coup d'une émotion intense et maîtresse. Rien n'y semble mesuré froidement ; c'est un entassement d'images énormes qui se bousculent dans un amoncellement de vers rapides. Cela fait songer aux *Prisons* de Piranesi ou aux tableaux vertigineux de Degroux. Il ne faut point exiger de cet art la patiente et fine ciselure, l'ordre méticuleux, le dessin précis ; l'impression est donnée par ce débordement violent. N'est-ce pas là l'œuvre du poète dont l'âme s'effare

dans la nuit de visions tortionnaires? Ce sont des « minuits dallés d'ennuit » pleins d'yeux de pierre, de sépulcres scellés de fer, de grands monuments silencieux, des soirs de grands bois noirs, de marais de plomb où se reconnaît son cœur. Sur ce fond il érige son monde à lui, le monde moderne avec ses villes colossales, grouillantes, bitumineuses, peuplées d'une populace furieuse et sale, qui s'écrase, se déchire, pour courir adorer de plus près le veau d'or. Ce n'est plus la Babylone aux féeriques palais de volupté, c'est Londres et ses brouillards, ses bouges, ses chantiers, ses fièvres de lucre et ses batailles monstrueuses.

L'Amour? Le poète, tandis qu'il voit passer dans les rues en un grotesque carnaval, son char piteux, se souvient de l'immonde gouge des folies monstrueuses et des crimes.

Les Dieux? Ce sont des dieux noirs, blocs lourds de bois, ornés de cornes dans les déserts de son cœur. Éternellement muets de haine et d'atrocité, eux qui n'entendent jamais les rages de désespoir, ils semblent de taciturnes Molochs inconnus et terribles. Cette pièce est une des plus belles du volume, ainsi :

*Et mon désert de cœur est peuplé de Dieux noirs.
Ils s'érigent, blocs lourds de bois, ornés de cornes
Et de pierres, Dieux noirs silencieux des soirs,
Mornes et noirs, dans le désert de mon cœur mornie.*

Dans les *Soirs* déjà il était hanté par l'idole despotique et monstrueuse, dans les *Débâcles*, au milieu de l'agonie marmotante il aurait voulu croire à un Dieu peut-être clément :

*Ayez pitié, Seigneur, de ma toute démençe,
J'ai besoin de pleurer mon mal vers ton silence.*

Ce souvenir de prières enfantines lui venait aux lèvres, tandis que, par instant, farouchement, il rêvait d'un cloître de fer et de torture. Dans les *Flambeaux noirs* on a vu de quels Dieux il était hanté; c'est le désespoir final après tous les vains efforts et plus qu'une seule fois revient, comme une passagère et mourante lueur qui vacillerait au fond d'un souterrain de ténèbres, l'espérance de la foi et de l'amour.

Dans la pièce intitulée les *Livres*, où quelque *Faust* halluciné et souffrant, non, plutôt ce *chercheur à la recherche infinie* de Redon, récapitule ses philosophies, s'écoute tout-à-coup :

*Reposez-vous d'errer pauvres cerveaux antiques
En l'église du dogme et de l'extase...
Les Paradis chrétiens, verrières de splendeur,
Brûlent de leurs feux clairs les murailles nocturnes;
Laissez croire les yeux, laissez pleurez les urnes
Divinement de la croyance sur le cœur.
La neigeuse raison gèle le doux mystère
Du bon Jésus pasteur qui s'en revient, là-bas,
Par les jardins avec ses pauvres agneaux las;
Laissez croire l'amour et la raison se taire.*

Soudain au milieu des hurlements, des effrois, dans l'angoisse d'éternelles

ténèbres, ont croit entendre dans le concert solennel des orgues lointaines l'Alléluia des voix angéliques. C'est la victoire d'Ormuzd, l'aurore nouvelle devinée dans ce crépuscule de folie, le règne de l'Amour.

Parallèle à la pièce *les Livres* celle intitulée *les Nombres*. L'infrangible logique des nombres, symboles précis des abstractions, qui « tiennent le monde entre leurs infinis », hallucine le poète dont la raison s'affole devant l'éternel mystère d'Isis. Alors qu'il n'a pu, dans sa rage de savoir, soulever le voile de la déesse, il doit se contenter des *Lois* fixes, immuables dans leur généralité, qui décident :

*Ce qu'il faut de justice et de bonheur serein
A tout cerveau docte et placide.*

Il faudrait encore citer les merveilleux vers de la *Révolte*, du *Roc*, de la *Morte*, etc.

Et puis mourir ; redevenir rien.

Définitive, cette œuvre maintenant montre toute son unité et toute son originalité. C'est d'une personnalité des plus intenses, des plus nouvelles, des plus fortes que nous connaissions en littérature.

Nous devons pourtant reprocher à Emile Verhaeren, en ce qui touche la forme, un laisser-aller parfois trop grand et une répétition du même adverbe mal sonnante.

Quelques « immensément » et « par à travers tout » se pressent trop souvent sous sa plume. Mais ce n'est là qu'un détail, en somme, futile.

*
* *

La préface de Maurice Maeterlinck qui accompagne l'*Ornement des Noces spirituelles* a pour nous un double intérêt. Elle nous fait, par les citations choisies, par une glose discrète, par des aperçus rapides et une brève biographie, participer aux manifestations étranges de cette âme de ténèbre et de lumière, Ruysbroeck l'admirable, connu d'après la traduction morcelée d'Ernest Hello.

Mais de ce livre inspiré, traduit avec une ferveur attentive, Maurice Maeterlinck met en garde ceux qui n'y voudraient jeter qu'un regard curieux. « C'est — écrit-il — un séjour insupportable à ceux qui n'y sont pas préparés ; il ne faut pas y entrer par curiosité littéraire. » Il craint que la lettre ne fasse la risée du vulgaire à qui restera caché le sens des symboles ; car lui croit à une sorte de révélation occulte, aux sommets embrasés de nouveaux Sinaïs, il croit aux mystérieuses paroles prononcées dans l'exaltation de l'extase, il croit « que les écrits des mystiques sont les plus purs diamants du prodigieux trésor de l'humanité ». Malheureusement il manque au monde moderne la foi profonde et servile des simples ; il est entré dans une phase nouvelle ; il veut connaître et non plus adorer aveuglement, il se confie à la science expérimentale qui avance peu à peu dans les routes inconnues que l'on croyait fermées à jamais. Aussi les mystiques ne sont-ils plus pour lui que les spécimens rares d'une espèce disparue.

Cette étude de Maurice Maeterlinck nous fait aussi connaître mieux

encore son esprit ; on devine ses préférences, on entre plus avant dans sa vie intérieure. Ceux qu'il médite sont Platon, Swedenborg, Novalis, Plotin et Porphyre, mais surtout Ruysbroeck qui plus qu'un autre, par son mysticisme ardent et barbare de flamand, devait l'attirer. On sent qu'il s'applique à tout ce qui est songe, abstrus, à toute la vie profonde et impénétrable de l'âme qui ne se révèle qu'en l'absence de conscience. Pour lui l'âme aboutit d'un côté aux sens, à la matière, de l'autre peut-être à Dieu.

Dans les *Serres chaudes* on a vu avec quelle âpre ferveur de mystique, Maurice Maeterlinck implorait Dieu en son âme qui se voulait solitaire. Le mal du monde lui apparaissait sous forme de choses étranges et anormales. On pressentait dans cette lutte avec l'extérieur que son idéal était d'atteindre par le vol de l'esprit le *Castillo intérieur* de Sainte-Thérèse, la septième demeure de diamant où se consummera dans l'extase l'unification avec Dieu.

Cette propension à l'étude des mystiques nous montre bien un côté non encore exprimé de l'âme du poète des *Serres Chaudes* qui se complait dans tout ce qu'elle a d'obscur et d'inconnaissable.

Quant à cette actuelle introduction à l'*Ornement des Nocces spirituelles*, elle est d'une écriture patiente et dure, avec de brusques éclats de métaphores glaciales, très personnelle.

Adressons aussi toutes nos félicitations à Paul Lacomblez, qui a fait de ce livre une très originale et très exacte édition.

VALÈRE GILLE.

La Nouvelle Carthage, par GEORGES EEKHOUD. — La Bourse. — Le Carnaval.
La Cartoucherie.

Un beau modèle qu'Anvers, mais délaissé ! me disait un jour Eekhoud, en constatant la pleutrierie de palette de l'école picturale de cette ville et en regrettant que les peintres eussent dédaigné la cité merveilleuse des bords de l'Escaut pour s'adonner au genre que l'on sait.

Mais maintenant qu'ont paru les derniers chapitres de *la Nouvelle Carthage* et que s'annonce l'édition définitive de ce livre, on peut dire que l'Anvers d'aujourd'hui a trouvé son peintre. Un peintre exalté qui a rendu à touches larges et fiévreuses son décor, sa nature et son ciel. Un poète fervent qui a chanté la force et la plastique de ses travailleurs, et a dévoilé le *moral* de sa population de débardeurs et de portefaix. Un satirique qui a triqué sur le ventre bourré d'or et de spéculations de ses boursiers et de ses tripoteurs, et qui a démonté en psychologue leurs odieux mannequins.

Trois chapitres nouveaux — les derniers, disais-je — viennent de paraître.

Ils compteront parmi les plus beaux et mériteraient une étude plus longue que ces quelques mots que je puis en dire.

On y retrouve cette antithèse, symbolisée par Paridael d'un côté et Béjard de l'autre, du peuple et de la bourgeoisie d'argent qui forment la

citée décrite. La bourgeoisie est cruellement effigée dans *la Bourse*. Elle sort de ce chapitre l'échine sanglante, comme chassée de son propre temple. L'or tinte, pareil à un glas de tristesse, au dessus de la juiverie des opérations, et si la scène se décrit avec une réalité nette et franche, vécue et vraie, on sent entre les lignes sourdre la colère, qui éclate parfois en flamme ardente. Et l'on se prend à songer devant cette phrase, qui est comme le cœur du chapitre : « A la longue un sentiment de terreur et de pitié entrait dans l'âme des gamins : ils regardaient encore, les yeux écarquillés, mais ils avaient cessé de rire. » Le verbe est corrosif et l'opulente eau-forte brûle. Il y a quelque chose de diabolique dans l'allure cinglante de cette description.

Le Carnaval continue à développer le caractère étrange et passionnel de Laurent Paridael, le fanatique ami des « couches dangereuses ou indigentes de la population », qui jette à travers la vie, en compagnie de déclassés et de parias, de faméliques, de troupiers, de marins, ses derniers louis d'or, avec autant de désinvolture que s'il lançait des *pepernotes*.

Le mardi-gras arrive. O ! la navrante narration, électrisée de cette souffrance des humbles, qui essayent en vain ce se vêtir de haillons de joie, les jours boueux de carnaval ! Et sur ce fond d'ivresse noire et de gaïeté de rue, comme se détachent nerveux et hauts en passion les incidents des *pepernotes*, du cabinet particulier et de l'hôtel Béjard ! Quelle force âpre, quel fluide, quelle couleur aiguë dans ce récit ! Le cœur de Paridael y saigne cruellement, et son personnage étrange de pierrot fripé, aux gestes fous de carnaval tragique, a une grandeur douloureuse de vengeance et de pitié. Les phrases s'exaspèrent. Le style se tend et se tord. On sent tout ce que l'écrivain a jeté là de sa chair et de son âme, en pâture à l'art, et l'on se trouve devant un des plus altiers morceaux littéraires.

La Cartoucherie, inspirée par une catastrophe encore assez récente, fait songer à quelque vieille estampe hallucinée d'un Jan Luycken. Dans un suggestif décor des quais, l'explosion de la cartoucherie Béjard donne une impression d'horreur immense et l'incendie allume comme de grandes et apocalyptiques terreurs. Laurent était là, il *devait* être là, attiré par un implacable magnétisme, au moment de la débâcle qui allait broyer des êtres intensément aimés de lui, des apprentis, des ouvriers, des filles du port. Avant l'explosion même il fut victime d'un mirage qui lui révéla subitement l'accident proche : « Le pressentiment d'occultes dangers qui les menaçaient, angoissait atrocement Paridael, attristait, pour employer la parole sublime du Sauveur, son âme jusqu'à la mort. Un attirail de supplices et de questions guettait cette chair adolescente. Il aurait voulu racheter ces pauvrets au prix de son propre sang, il ne savait à quels vivisecteurs... »

Je voudrais reproduire bien des choses de ce chapitre superbe, où l'on voit la cartoucherie arrachée au sol s'élançer vers le ciel en formidable fleur pyrique et retomber au loin en paquets de chairs calcinées et en débris monstrueux. Résumer cela est impossible. De même que raconter la lutte de Paridael et de Béjard, dans la pétarade des cartouches, et leur mort

vengeresse, dénouement *fatal* du roman. Il faut lire ces pages pour s'éblouir à leur flambante et bizarre splendeur ; et l'on ferme le livre avec la conviction sincère que l'édition définitive de *la Nouvelle Carthage*, déjà prophétisée par la première, sera une œuvre fière et de haute marque, qui mettra, dans les rangs des vrais artistes, Georges Eekhoud à une place choisie et décidément maîtresse.

EUGÈNE DEMOLDER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DE L'ESSOR

L'Essor-au-Bois-dormant semble se réveiller de son long sommeil. Au lieu de l'ennui terne habituel aux dernières expositions de ce cercle, voici un peu de joie, un peu de vaillance, des couleurs plus fraîches, un peu de jeunesse, enfin !

* * *

Depuis longtemps déjà M. Frédéric était tout l'intérêt des salons de l'Essor : aujourd'hui c'est encore lui, il est vrai, qui se manifeste avec le plus de diversité ; mais le cas de M. Frédéric est particulier : chacune des expositions de ce peintre semble les débuts intéressants d'un jeune homme. Jamais cet artiste, malgré toutes ses grandes toiles si diverses, toutes patientes et minutieuses, toutes si absolument sincères, ne s'est définitivement affirmé, et il garde en sa manière un je ne sais quel manque de liberté et comme l'application d'un élève.

On se souvient des *Marchands de craie*, l'œuvre sensationnelle et pour nous la plus complète de M. Frédéric. C'était inspiré par Bastien-Lepage qui passait pour un homme de talent. M. Frédéric devait être ignorant de tout mouvement d'art en France, car le faux naturalisme de M. Lepage, — du naturalisme à la portée des gens du monde et pour la vente, — fut pour cet artiste une fenêtre ouverte sur la vérité. Mais l'âme de M. Frédéric était exempte de roublardise, car les trucs qui servaient à M. Lepage devinrent aux mains de M. Frédéric d'honorables outils. Les trois grands panneaux des *Marchands de craie* furent une œuvre extraordinaire, l'œuvre d'un préraphaélite, avec des minuties de brins d'herbe, de trames de hailons ; une œuvre extrêmement morose et austère dans son décor désolé d'alentours d'usine ; une peinture couleur de cendre ; l'œuvre d'un vieux gothique.

Puis M. Frédéric se confina dans cet amour de tout ce qui est humble, gris et pauvre, peignit de calmes paysans, des enfants tristes, des vieillards, — et ce furent la *Noël à l'Hospice*, la *Vieille Servante*, le *Repas*, les *Femmes à loques* et une spécialité de sites ardennais, paysages gris et toits d'ardoises, — bonne foi et constantes recherches chaque an, sans toutefois

retrouver, malgré une facture plus libérée ou des colorations moins moroses, la décisive impression des inoubliables *Marchands de craie*.

Puis M. Frédéric faisait l'histoire, en une série de cartons, du *Blé*, du *Lin* : semailles, culture, récolte. Une immense frise représentait les *âges du paysan*. Ses qualités de réaliste, il les mettait en des œuvres cycliques et déjà vaguement allégoriques. Enfin le Salon de Bruxelles de 1890 vit le *Ruisseau*, page considérable dont il fut parlé. Enfants nus en baudruche peinte et soufflée, souvenirs de Donatello un peu, ce singulier paysage faux, décor d'opéra et zinc découpé, — soit, mais malgré tout d'un charme insidieux et menteur et d'un incontestable intérêt.

C'est le bagage de M. Frédéric, et si ce présent Salon de l'*Essor* ne nous apprend sur cet artiste honorable rien de bien nouveau, il nous montre cependant en cette *Paysanne assoupie* d'une si ample attitude la puissance du dessin et le modelé splendide des mains.

* * *

MM. Delville, Levêque, Ciamberlani ne sont pas des réalistes ; ce sont les hommes à idées, les philosophes, les Chenavard de l'*Essor*, oserais-je dire. Mais si le *Kain* de M. Ciamberlani parvient encore à intéresser par le dessin de son paysage rude, si *M. Levêque* met une certaine discrétion dans les fumeuses choses qu'il intitule *Rêve, Douleur*, M. DELVILLE, lui, m'a l'air de parader. On ne saurait pas dire qu'il manque de talent, mais, s'il en a, il ne le prouve guère. Sous prétexte de grande peinture il se permet de la philosophie trop commune. Il est un peu, ce me semble, le *Péladan* de la peinture.

Combien, dans une seule toile de *M. Frédéric*, il y a plus de pensée et d'épique. Que *M. Delville* a besoin de simplicité et de naturel !

D'autres peintres sont troublés par la technique des néo-impressionnistes.

Si *M. Coppens* divise le ton à peine, s'il rappelle, dans ses mers, — sans avoir leur belle transparence, — la facture et les couleurs de Monet, il possède un tempérament de peintre, peut-être de coloriste, mais d'un coloriste trop fantaisiste et volontairement séducteur. Ses paysages marins intéressent par le choix des sites et par une tentative d'harmonie dans les directions des lignes.

M. Jelley est plus sincère et sa peinture plus fruste est à celle de *M. Coppens*, comme une fille des champs à une demi-mondaine. Les paysages de *M. Jelley* sont dans l'impressionisme d'heureux débuts.

GRÉGOIRE LE ROY.

MEMENTO

La saison musicale touche à sa fin. Quand paraîtront ces lignes le dernier Concert populaire, le plus intéressant, consacré presque entièrement à l'œuvre de Richard Wagner, aura eu lieu.

L'avant-dernier, rempli par des œuvres de la jeune école française, a obtenu un grand succès. On y a entendu, entr'autres, la magistrale trilogie composée pour le *Wallenstein* de Schiller, œuvre serrée et puissante, qui place M. Vincent d'Indy à la tête du nouveau mouvement musical de son pays. *Viviane*, poème symphonique de M. Chausson, a aussi obtenu les suffrages des artistes. Comme toujours, l'orchestre de Joseph Dupont a donné à ces pages très touffues et très difficiles une interprétation parfaite.

Le Conservatoire a dignement clôturé la série de matinées beethoveniennes par une splendide exécution de la neuvième symphonie, après laquelle une imposante et chaleureuse ovation a été faite au maître Gevaert.

Dans un concert donné au Conservatoire par le vaillant groupe des professeurs-virtuosos Anthoni, De Greef, Guidé, Merck, Neuman, Poncelet, on a entendu le pianiste Camille Gurickx, dans un trio pour piano, cor et violoncelle, de Mozart. On sait que M. Camille Gurickx est le plus brillant disciple d'Auguste Dupont, dont il reprit la classe au Conservatoire, lorsque la maladie eut eu raison de l'énergie et de l'abnégation du regretté maître. M. Camille Gurickx lui succèdera certes à titre définitif. On ne trouverait chez aucun postulant une technique si complète, un style si pur, autant de goût et de science. C'est non seulement un pianiste accompli, mais c'est un musicien dans la signification absolue du mot, un artiste vibrant doublé d'un érudit.



Il existe là-bas, sur les bords de la Seine,

quelques chapeaux-chinois bien fébriles. Chaque fois que chez les petits Belges paraît quelque fier volume, ces riverains à grelots deviennent étourdissants. Nous écrivons en français, donc nous faisons de la contrefaçon; c'est la scie habituelle.

M. Dubus vient de révéler un maître tempérament de scieur de long. M. Dubus (de Laforest), qui craint, sans doute, qu'on ne lui vole aussi sa part du gâteau, publiait il y a un mois dans *le Mercure*, quelques lignes sur *la Flûte à Siebel* dont l'inconvenance ne méritait pas d'être relevée. Aujourd'hui ce poète des bois s'en prend aux *Dernières fêtes*. Sa critique consiste à reprocher à notre ami Albert Giraud d'avoir détourné des œuvres complètes de Paul Roux (Saint) un cactus et un épervier. C'est épouvantable! Surtout lorsque l'on songe que très probablement c'est Paul Roux (Saint) qui lui-même est l'auteur du rapt, le cactus et l'épervier ayant reçu l'hospitalité de *la Jeune Belgique* en 1888. Soyons généreux; nous comprenons le désespoir de ces savetiers qui au bout de quatre années parviennent à réunir deux belles métaphores; le sommeil quitte leur logis; ils n'auraient de somme qu'ils n'eussent déposé leur trésor au ministère de l'Intérieur (section de la librairie).



On nous annonce que Jules Destrée vient d'intenter un procès à la ville de Gand parce qu'il y a des Coupures.



L'exposition locale des Beaux-Arts de Schaerbeek vient d'ouvrir ses portes. Nous ne nous étions jamais douté que cette commune possédât dans ses murs tant de peintres — pas tous artistes par exemple. Mais Verwée, Coosemans, Smits, Verheyden

Binjé, Stobbaerts, Coppens soutiennent vaillamment l'honneur de leur cité.



La prochaine représentation du *Théâtre d'Art* au bénéfice de Paul Verlaine et de Gauguin sera donnée à Paris, en matinée, le 27 mai prochain, au Vaudeville.

Le programme :

Les Uns et les Autres, de M. Paul Verlaine ;

Le Corbeau, poème d'Edgar Poe (trad. de Stéphane Mallarmé) ;

Chérubin, drame en 3 actes en prose de Charles Morice ;

Le Soleil de Minuit, de Catulle Mendès ;

L'Intruse, de Maurice Maeterlinck ;

Phyllis, de Th. de Banville ;

Chansons des rues et des bois et un poème des *Fleurs du Mal*.

Voilà qui va faire passer le goût des folischolleries qu'offre, d'un même geste toujours, le Saint-Antoine du Théâtre Libre.

Le Théâtre d'Art ne pourrait-il un jour passer par Bruxelles ? notre public a besoin d'être désinfecté.



Notre collaborateur Albert Arnay prépare en ce moment une étude destinée à la *Jeune Belgique* sur les *Amours jaunes* de Tristan Corbière.



Le jury chargé de juger la onzième période du concours triennal de littérature dramatique en langue française vient d'être nommé : MM. De Monge, Ed. Fétis, G. Frédéricx, Stoumon et Stecher.

Attendons.



L'*Écho de Paris* publie une chronique inappréciable de M. Henry Fouquier sur « les Jeunes et les Vieux ».

L'étonnant pisseur d'encre pâle que l'on sait, n'est pas content de notre collaborateur Vielé-Griffin. Ce poète ne s'est-il pas permis, avec toute la légèreté qui convient à sa

profession, de reprocher à M. Fouquier les petites inepties dont ce chroniqueur incontinent a inondé la mémoire de Jules Laforgue.

Le pisseur d'encre pâle ne connaissait point Laforgue, qu'il appelait *Leforgue*, — mais il le jugeait avec une boulevardière sévérité. Intervint le poète d'*Ancæus*, qui traita le chroniqueur-croupier d'« absolu crétin ». L'« absolu crétin » eut un scrupule : il voulut lire *Leforgue* ou *Laforgue*.

Il se mit en campagne, interrogea ses amis, qui lui indiquèrent quoi ? les *Moralités légendaires*, les *Complaintes*, l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* ? Ah ! vous connaissez peu les amis de M. Fouquier ! Ils lui mirent le nez dans des notes très sommaires de Laforgue sur Baudelaire. Les voici :

« Hypochondrie sensuelle tournant au martyr les consolations de l'alcool — (songer aux Russes, à Marméladoff), joie de s'abîmer, de se salir... »

Sur ce, le pisseur d'encre pâle s'arrête, et, en note, écrit : « J'avoue ignorer Marméladoff ! »

Notre ami Vielé-Griffin a eu tort : M. Fouquier n'est pas double, il est triple ! Il prend Marméladoff pour un jeune Russe décadent !

Qu'aurait-on dit, en 1835, d'un critique français capable d'ignorer Quasimodo, et de le confondre avec Petrus Borel, ou, à l'époque de Shakespeare, d'un critiquelet prenant Hamlet pour un jeune poète anglo-saxon ?

Ajoutons, pour achever le pastel du Fouquier, que ce chroniqueur de tapis vert reproche à Laforgue d'avoir été lecteur de l'impératrice Augusta.

Le cuistre est complet.

Du même croupier, dans le même article, cette appréciation de Baudelaire :

« Ces notes... montrent le Baudelaire factice que Baudelaire avait fabriqué lui-même pour épater les bourgeois, ce qui fut le rêve bête de sa vie et la faiblesse capitale de son cerveau primitivement puisant. »

Encadrons ça.

Et pisse de l'encre, petit, pisse, pisse....



La chronique parisienne est en émoi de littérature : Huret documente dans *l'Écho de Paris*, le Sage Nestor bouillonne à la lecture d'un article d'ailleurs très sensé de Remy de Gourmont paru dans le *Mercur de France*, puis se transformant en Fouquier cherche Leforgue et voici qu'Hector Pessard propose de fonder la « Vraie ligue des patriotes ». Écoutons :

« ... Cependant, je ne puis taire une inquiétude qui va chaque jour grandissant. Il me semble que plus nous allons, plus nous laissons sur la route un peu de notre génie et de notre caractère national.

« Fils des Gaulois, au rire bruyant, dont la gaîté s'élevait sans cesse vers le ciel avec le chant de l'alouette, l'oiseau symbolique, nous prenons petit à petit, grâce aux nouvelles écoles littéraires, de faux airs de corbeaux déplumés, se fouillant mélancoliquement le flanc, sous prétexte de psychologie. Aux joyeux refrains de nos pères insouciantes ont succédé les plaintes lamentables des pessimistes, des symbolistes, des naturalistes, des décadents et autres bardes obscurs qui s'appliquent à désapprendre la langue de Rabelais et de Voltaire.

« Flasques zoophytes qui se laissent imprégner, comme des éponges, par la mystique folie slave, par les mélancolies et les désespérances scandinaves, par les philosophies sombres des Germaines, lavettes trempées dans des bocks et parfumées à l'absinthe, piteux dégénérés sous la peau desquels la seringue de Pravay injecte la morphine et la tristesse, nous ne serons plus même capables d'apprécier les beautés du si doux pays de France, et à nos âmes ternes, à nos regards voilés, il faudra des ciels gris.

« C'est que le mal grandit chaque année et s'étend, gagnant par infiltration toutes les couches de la société française. Nous perdons, peu à peu, par notre littérature et nos arts, le goût de la clarté, de la simplicité, de la franchise, tout en croyant, selon les formules modernes, être en quête de la vérité. Notre personnalité gauloise, qui

survécût si longtemps à tant d'invasions et de désastres, finit par être submergée par l'émigration littéraire d'exotiques qui, s'ennuyant trop chez eux pour s'y confiner, viennent chez nous, traînant dans leurs bagages leur incurable ennui et leurs vagues et tristes rêveries. Schopenhauer, Wagner, Dotoreski, (*sic*) Tolstoï, Ibsen ! voilà les lugubres colons qui viennent dessécher les sillons tracés par Rabelais, Voltaire et Molière. Les vers de Racine, de Hugo, de Musset, de Lamartine sont désappris et les jeunes générations épèlent les galimatias hermétiques de M. Stéphane Mallarmé et de ses disciples. »

M. Pessard qui découvre le mal avec la sûreté d'un vieux patricien, propose immédiatement le remède. Le voici :

« Il y aurait une ligue nouvelle de patriotes à créer.

« Mes patriotes, à moi, fonderaient des sociétés de gaîté pour faire suite aux sociétés de gymnastique, dont je ne méconnais pas les mérites, et riposteraient par des flons flons et des refrains endiablés aux assomantes psalmodies des prêcheurs d'Outre-Rhin.

« J'organiserais une croisade contre les malfaisants de lettres, qui, sous prétexte d'innovations, désarticulent notre belle langue, la rendent difforme ou inintelligible et s'en servent, comme d'un instrument de torture, pour trépaner les crânes de leurs contemporains. Tout en bloc, je sifflerais de parti-pris, obstinément, tous ces empêcheurs de danser en rond, tous ces fakirs absorbés dans la contemplation de leur sale nombril et qui, dégoûtés par le spectacle qui les hypnotise, ne relèvent la tête que pour déclarer tristement que tout est mauvais, lugubre.

« J'élèverais des temples à l'illusion, la fée bienfaisante, à l'espoir, cette marne des malheureux, au rire, le guérisseur des maladies de l'âme et du cœur. En un mot, j'essaierais de réveiller la personnalité gauloise qui disparaît chaque jour davantage sous les limoneuses alluvions du Rhin, de la Vistule et du Volga. »

M. Pessard a pleinement raison ; le pays qui possède tout à la fois l'inimitable Pau-

Ius et Armand Silvestre, le mage Péladan et Rodolphe Salis, ne peut pas s'ennuyer.

Hector Pessard s'adressera à Henri Fouquier pour l'organisation des jeux populaires. On rigolera à tire-larigot. On fera respirer du gaz hilariant à Renan qui, répudiant aussitôt l'abbesse de Jouare, écrira sans plus tarder des contes piquants et gaillards. Leconte de Lisle, Stéphane Mallarmé, Verlaine, comme incurables, seront priés de passer la frontière et de rentrer au plus vite dans les brumes du Nord. On chatouillera la plante des pieds des réfractaires jusqu'à explosion de rire inextinguible. Paulus sera nommé ministre de l'amusement public; il organisera sur les différentes places publiques des parties de bouchon, de barres, de boules, etc. Barrès ne dissimulera plus sa forte envie de pouffer au nez de ses contemporains et Moreas se fera sérieusement naturaliser français. Nos voisins ne pourront plus se regarder sans rire. Silvestre sera invité à réciter ses contes dans les meetings, Coquelin jouera avec conviction M. de Pourceaugnac et Péladan donnera, dans les réunions d'amateurs, des séances de magie amusante. Et vive la rigolade!



Les journaux français publient la présente nouvelle :

« Rodolphe Salis en police correctionnelle.

Le gentilhomme-cabaretier vient d'être assigné par M. Joséphin Péladan.

Le Sar se plaint de figurer, dans les manchettes du dernier *Chat-Noir*, comme secrétaire de la rédaction, avec la qualification irrévérencieuse de « Derrière éprouvé! »

Et, sous prétexte que cette double licence porte atteinte à sa considération d'homme et de mage, il réclame à Rodolphe Salis cinq mille francs de *dommages* intérêts. »

Pour un derrière Salis, cinq mille francs, c'est raide!

La lettre de la fin de toute cette affaire, la voici :

MON CHER SALIS,

A la suite d'une lettre signée Sar Péladan,

parue dans la *France* du 29 avril, et par laquelle vous vous trouviez insulté, vous nous avez chargé de demander au dit Sar une rétractation ou une réparation par les armes.

En conséquence, nous nous sommes présentés chez le Sar Péladan et lui avons exposé l'objet de notre visite. Le Sar nous a répondu qu'il ne vous devait pas d'excuses parce que vous avez la priorité d'insulte. Quant à la réparation par les armes, le Sar n'y consent pas davantage pour les raisons qui suivent :

1^o Quoique bon catholique, se trouvant en délicatesse avec la cour de Rome, il encourrait infailliblement, en cas de duel, l'excommunication papale;

2^o A cause de certains pouvoirs occultes, il est sûr de vous tuer, ce qui constituerait un assassinat;

3^o Cet assassinat entraînerait pour lui l'Impureté Hermétique, et comme il n'existe pas en ce moment de Collège Magique pour le purifier, le Sar ne se soucie pas d'une pareille tare.

Ayant pris bonne note de ces raisons, nous avons considéré, mon cher Salis, notre mission comme terminée, et nous vous prions d'agréer l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Paris, le 30 avril 1891.

ALPHONSE ALLAIS. MAURICE DONNAY.

LES LIVRES

Chez Lacomblez toujours, prochainement réédition de l'exquise comédie fiabesque d'Albert Giraud, *Pierrot Narcisse*.



Pour paraître après les canicules, chez Lacomblez naturellement, de notre collaborateur Eugène Demolder, les *Contes d'Yperdam* dont sera distrait, pour notre prochain numéro, *le Massacre des Innocents*.



Ce mois chez Deman : l'*Œuvre lithographique de Odilon Redon*, catalogue descriptif par Jules Destrée. Un volume petit in-quarto de grand luxe, imprimé, par la maison MONNOM, sur papier de Hollande

Van Gelder, à soixante-quinze exemplaires numérotés, ornés d'un frontispice à l'eau-forte, gravé par M^{me} Jules Destrée-Danse d'après une sculpture gothique (Eglise Saint-Nazaire, à Carcassonne). — En souscription, prix : 10 francs. Dès la mise en vente le prix sera porté à 12 francs.

Les vingt-cinq premiers exemplaires contiendront une seconde eau-forte de M^{me} Jules Destrée, d'après une sculpture gothique (Cathédrale, à Reims). — En souscription, prix : 20 francs.

:

Confiteor, par Gabriel Trarieux, Paris, Comptoir d'édition. C'est une confession générale que nous fait M. Trarieux à laquelle on pourrait reprocher, sinon la sincérité pleine et entière, du moins parfois une trop grande insouciance d'art. Le pénitent dit trop vite sans assez soigner la forme; un seul exemple :

.. Sous la terre
des germes sont cachés qui *prendront leur essor*.

Mais ce livre où l'on découvre un souci d'idées est vaillamment fait et c'est une belle promesse.

:

La Création du diable, de Raymont Nyst, chez Kistemackers, est une fine et spirituelle parodie d'après Delville, de toutes les diableries romantiques, macabres et rollinatiques. Les verts « de gibier et de fromages murs », les fauves « comme la peau odorante des lionnes », les bleus « comme les reflets des noirs corbeaux » font un barbouillage échevelé et fort amusant. Jusqu'à la philosophie est bien attrapée dans telle phrase : « l'Infinité de Dieu limitée au fini ». A signaler aussi un délirant chapitre *Regarde, mon cœur...* où une vingtaine de phrases commencent par ce mot « Nuages », répété autant de fois. C'est irrésistible.

:

L'Almanach de l'université de Gand nous revient toujours fidèle, apportant la moisson littéraire de l'année. Citons les *Notes d'art* de Camille Lemonnier, *Revanche* de George Garnir, *Heures de flâneries*, de Krains, Edmond Picard, Stiernet, Hennebicq, Roussel, etc., et dans la partie acadé-

mique, les journaux d'étudiants et les chants d'étudiants en Allemagne.

:

Le Barbare que M. Auguste Jenart vient de faire paraître chez Paul Lacomblez, montre qu'elle sorte d'influence Maurice Maeterlinck aura exercée sur quelques écrivains. Les Maeterlinguistes formeront bientôt, si cela continue, une école nouvelle. Il s'agit bien entendu de la forme. La tentative de M. Jenart est louable; mais nous ne sommes pas bien sûr qu'il se soit arrêté à un plan très exact.

Le Barbare forme souvent un dialogue embrouillé à tendances philosophiques vagues, qui s'affirment à tout moment dans telle phrase : « N'être que toi mon rêve ». On a émis cette idée assez souvent en ces dernières littératures et vraiment il faut une forte originalité pour ne point la faire paraître superflue. Ensuite, ce décor de minuit, de gens qui parlent des revenants, de la bise qui siffle dans la cheminée, de l'orage, d'un incendie, etc., tandis que Rynel répond aux observations paternelles de son abbé par des citations de Maeterlinck, Laforgue, Van Lerberghe et Verhaeren, nous paraît d'un romantisme panaché. Cet essai n'aura pas été très heureux, mais félicitons M. Jenart d'avoir eu le courage de le publier.

:

La Fiancée de Maître Le Kevan, par Louis Tréderne, nouvelle couronnée au concours du *Magasin Littéraire*, dont quelques tirés-à-part, rentre plutôt dans le domaine de la fantaisie. C'est une historiette très douce, racontée simplement à un public qui n'aime pas à être remué violemment. Les personnages sont encore à la mode des romans de Feuillet : on ne s'apercevrait jamais qu'ils vivent à l'époque de la Tour Eiffel et des représentations du Théâtre Libre. Mais l'auteur n'a voulu qu'écrire pour le *Magasin* un petit conte sentimental sans se soucier du caractère de modernité.

:

Au moment où, parmi les artistes surtout, se marque un retour à l'étude des religions anciennes qui semblent avoir transmis, sous la garde des symboles, les secrets que la

science moderne essaie de pénétrer, le présent livre du comte Goblet d'Alviella doit éveiller la plus vive curiosité. Dans *la Migration des Symboles* parue chez Leroux à Paris, étudiée selon l'actuelle méthode des sciences, l'analyse, l'auteur s'attache spécialement à quelques figures telles que la croix gammée, l'arbre paradisiaque, le globe ailé de l'Egypte, le caducée des Phéniciens et le triçûla bouddhique. Il se garde d'une généralisation hâtive, d'une synthèse problématique. La fin pourtant de ces recherches serait d'élucider si les symboles dérivent d'une même source commune, s'ils ne seraient pas, comme on le prétend, les gardiens d'une révélation primitive. Mais M. Goblet d'Alviella ne se départ jamais de la réserve qu'il s'est promis d'observer, il ne s'aventure que rarement et très prudemment sur le chemin des hypothèses. Il a fait ainsi un travail consciencieux d'érudit, il a apporté sa part de matériaux à une science future.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — *Les cahiers d'André Walter*. Librairie de l'Art indépendant.

Poèmes et ballades, de Swinburne, traduction de Mourey.

Bonheur, de Verlaine. Vanier.

Flaubert. Correspondance, 3^e vol. Charpentier.

Seul, Haraucourt, poème.

Sonyeuse, de Jean Lorrain.

Rome (inédit), Michelet.

Là-Bas, Huysmans.

L'Androgyne, Péladan.

Le Canard sauvage, Henrik Ibsen.

Diptique, Francis Vielé-Griffin (hors commerce).

Pages, Stéphane Mallarmé. Deman, éditeur.



Chez Dietrich, Montagne de la Cour, exposition des eaux-fortes originales de James Ensor qui vient aussi de faire tirer à 10 exemplaires, au prix de 20 francs, une très belle lithographie, *Hop-Trog*, d'après un conte de Poe. On peut aussi y admirer un album de 15 lithogravures, représentant

les tableaux de Böcklin, qui se trouvent à Munich dans la galerie du comte de Schack et une magistrale eau-forte, *die Burg an Meer*, de Max Klinger, gravée d'après Böcklin.

Un de nos jeunes artistes, dont nous avons déjà parlé, Daniel De Haene, vient lui aussi de faire paraître un portrait d'un Barbey d'Aureville mystérieux et hautain, d'après un dessin de Constantin Meunier.



A lire ce mois *la Société nouvelle*, articles de Giraud, Severin, Van Drunen, *les Jeunes* toujours alertes, *les Entretien*s aux mains de notre collaborateur Bernard Lazare, notes inédites de Laforgue sur Baudelaire, *le Magasin littéraire* de Gand avec Léon Bloy, Maeterlinck (fragments de Ruysbroeck l'admirable), *l'Ermitage*, ces noms : de Régnier, Charles Morice, Bernard Lazare, Quillard, *l'Étoile*, etc.



Dans *l'Impartial* de Gand un article de tête très fier de Firmin Vanden Bosch sur *Les Dernières fêtes*, *La flûte à Siebel* et *les Fusillés de Malines*.



Le triste exilé Georges Rodenbach publie le *Règne du Silence*.

Chut!

.



Dans *l'Athæneum* de Londres, ce sonnet que publie en langue française A.-Ch. Swinburne sur la mort de Théodore de Banville :

THÉODORE DE BANVILLE

La plus douce des voix qui vibraient sous le ciel
 Se tait : les rossignols ailés pleurent le frère
 Qui s'envole au-dessus de l'âtre et sombre terre,
 Ne lui laissant plus voir que l'être essentiel.
 Esprit qui chante et rit, fleur d'une âme sans fiel.
 L'ombre élyséenne, où la nuit n'est que lumière,
 Revoit, tout revêtu de splendeur douce et fière,
 Méricerte, poète à la bouche de miel.
 Dieux exilés, passants célestes de ce monde,
 Dont on entend parfois dans notre nuit profonde
 Vibrer la voix, frémir les ailes, vous savez
 S'il vous aime, s'il vous pleura, lui dont la vie
 Et le chant rappelaient les vôtres. Recevez
 L'âme de Méricerte affranchie et ravie.

A.-C. SWINBURNE.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE :

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

DE

RUYSBROECK L'ADMIRABLE

Traduit du flamand et accompagné d'une introduction par MAURICE MAETERLINCK. Un beau volume format Charpentier, de C-300 pages. — Prix : 4 francs.

Il a été tiré : 25 exempl. sur papier de Hollande à 10 francs
et 5 exempl. sur papier de Japon à 25 francs.

AUGUSTE JENART

LE BARBARE

poème-drame.

Un volume format Charpentier. — Prix : 2 francs.

PRIMES

offertes aux abonnés de « La Jeune Belgique »
par la librairie P. Lacomblez, Bruxelles

PREMIÈRE PRIME

Nous nous sommes rendus acquéreurs des POÈMES COMPLETS D'EDGAR POE, traduits par Gabriel Mourey.

Jusqu'à fin avril, sauf épuisement complet avant cette époque, nous fournirons ce volume aux abonnés de « La Jeune Belgique », *au comptant* au prix de fr. 1-50 (par poste fr. 1-75) au lieu de fr. 3-50.

DEUXIÈME PRIME

MICHELET

Histoire de France	19 volumes
Histoire de la Révolution	9 volumes

de la collection Lemerre à 6 francs.

Au lieu de 168 francs,

nous offrons cet ouvrage aux abonnés de « La Jeune Belgique » aux conditions suivantes, à leur choix :

1 ^o Soit au comptant immédiat	90 francs.
2 ^o Soit un tiers comptant, et le surplus en billets à 30 et 60 jours	100 »
3 ^o Soit en 11 paiements mensuels, dont un au comptant	110 »

Nous engageons vivement MM. les abonnés à profiter de ces primes. Nous ne disposons dans ces conditions que d'un nombre assez restreint d'exemplaires, et nous ne prenons aucune espèce d'engagement pour un délai quelconque.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huijsmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

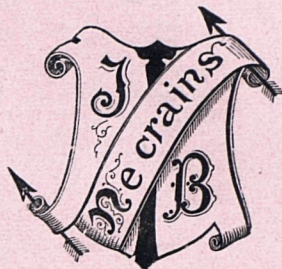
Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA

JEUNE

BELGIQUE



SOMMAIRE :

Une lettre de M. le baron de Haulleville .	VALÈRE GILLE.
La Mendiante	ANDRÉ FONTAINAS.
Le Massacre des innocents. <i>Conte enfantin</i>	EUGÈNE DEMOLDER.
Vers	GUSTAVE KAHN.
Sonnets	HENRI DE RÉGNIER
Chronique littéraire :	
<i>Là-Bas</i>	ARNOLD GOFFIN.
<i>Le Jardin de Bérénice</i>	HENRY MAUBEL.
<i>La jeune école portugaise</i>	JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

58, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

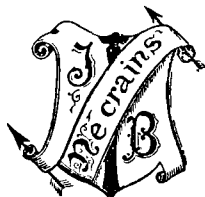
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 58, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

FRANZ RUTY 6 fois nommé.

*Quand les vents en furie
Se tordent (1) anxieux
Dans la moire des cieux
Sous les vents en furie...*

(1) Nous aussi, et vous?

HECTOR MORAUD. Pas mal votre pièce *En vain*. Mais « *c'est en vain qu'au Parnasse...* » La fin pas assez soignée. Avez aussi trop lu le *Don d'enfance*. Cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.

JEAN PATRAT. Quel âge avez-vous? Si vous avez quatre-vingts ans, nous vous excusons.

A. V. SAINT-HUBERT.

*Recevons
Votre lettre,
Nous allons
La soumettre
Aux amis.*

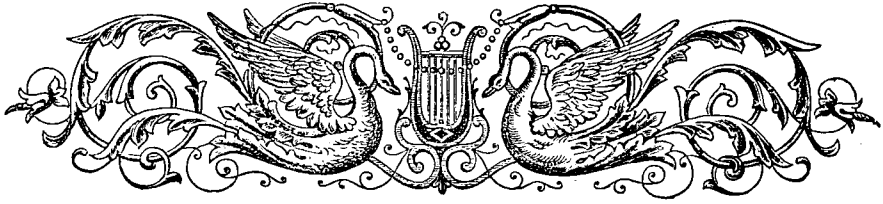
Comme dirait E. Dujardin.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



UNE LETTRE

DE M. LE BARON DE HAULLEVILLE



u lendemain des représentations de Rossi, où l'art théâtral avait triomphé à Bruxelles pendant quelques jours, M. le baron de Haulleville adressait à *l'Art moderne* une lettre dictée par la haute et pure impression qu'il avait ressentie devant l'évocation shakespeareienne du tragédien italien.

Il comparait ces éternels chefs-d'œuvre humains au répertoire courant de nos théâtres que l'on peut juger sans même assister au débalage de l'article d'un soir ; il suffit de pénétrer dans ces salons d'affichage où l'on ne vient qu'afin de se faire valoir, pour se rendre compte de la prodigieuse platitude de nos scènes modernes.

Tout y sent un beuglant de grande dimension. Des plafonds décorés comme les plafonds d'opulents cafés de rastaquouères, des ors faux et prétentieux où se liquéfient des ciels d'indigo traversés d'une palme verte, des décorations de pain d'épices où se prélassent quelques nymphes insolemment roses dans des robes vert-céladon ou jus-de-groseille, un luxe de tenancier qui veut circonvier quelque marchand de bœuf salé millionnaire, des pourpres de divan défoncé, des orles d'or, des entrelacs d'or,

des lacis d'or, des treillis d'or, de l'or faux, à bon marché, du toc, orgueil des abonnés insipides qui se mettent à bien dans de larges fauteuils capitoux, des aristocraties déliquescents qui se complimentent dans des loges orgueilleuses, sous l'insolente lumière des lustres en zinc doré aux pendeloques de verroteries dignes des derniers Papous. Et c'est là que se suffisent quelques jeunes vieux délassés, lorgnant les jolies femmes, des rentiers excitables, des retraités endormis, des familles louches affichant des bijoux de camelot sertis de diamants faux. Qu'importe à ce public implacablement et fièrement niais, le Beau ! il est trop égoïste pour le comprendre. Ce qu'il lui faut, c'est s'amuser, s'amuser toujours.

Les fines fleurs de gardenia sourient avec complaisance à quelque actrice outrageusement décolletée et fardée, leurs compagnes palpitent mystérieusement à la vue d'un insolent cabot ou d'un brillant caballero. Allez-donc leur parler d'Eschyle, de Shakespeare, d'Ibsen ; ils vous demanderont si c'est amusant, s'il y a quelques sous-entendus farceurs, quelques situations corsées ou quelque ballet mouvementé.

Pour eux le monde n'existe que par la jouissance ; ils se soucient bien d'Œdipe, d'Hamlet, de Faust, de Parsifal ; ceux qui souffrent sont des imbéciles, il faut les fuir parce qu'ils sont des trouble-fête. Jamais une idée n'a germé dans leurs cerveaux atrophiés ; ils demandent du vaudeville pimenté, de la grosse farce, du ballet émoustillant, de la musique titillante.

C'est là leur théâtre ; après eux la fin du monde.

Le peuple aussi, on l'éduque avec toujours le même drame, le même traître, le même Lagardère. Mais lui, peut-être, n'est pas encore si ennuyé qu'il ne puisse s'intéresser à un théâtre vrai, à un théâtre beau.

Ne pourrions-nous donc renvoyer à leurs jeux de cirque ceux qui veulent se gorger de plaisirs suprêmes avant de mourir, ou, du moins, trouver une élite qui préparera la moisson d'art future ?

La lettre du baron de Haulleville nous est un espoir ; en voici les principaux passages :

Nous « jouissons » d'un répertoire déplorable ; nos théâtres sont des ateliers de corruption pour le goût public ; la majorité des acteurs qui jouent devant lui sont des déclassés ; l'art est bafoué presque tous les soirs ; les moins pudibonds d'entre nous n'osent pas conduire au hasard leurs familles aux représentations que l'on nous offre ; pour une pièce parisienne, où il y a au moins de l'esprit, combien d'œuvres infectes ne sommes-nous pas obligés d'entendre débiter ? Cette corruption du goût descend ensuite des hautes classes dans les couches inférieures de la société contemporaine, empeste les idées de notre peuple, infecte ses aptitudes natives pour l'art et finit par obstruer les canaux de la réceptivité intellectuelle. C'est la mort

morale. Il est douloureux de voir mourir un homme dans l'abjection morale. Il est poignant d'assister à l'œuvre lente de l'empoisonnement systématique du goût de toute une nation. Cette oblitération de l'art est atroce; c'est quelque chose d'analogue à la négation de Dieu, car enfin, le Bien absolu, la Vérité éternelle et le Beau en soi ne forment-ils pas une Trinité divine?

Notez que je n'ai pas en ce moment la prétention de m'ériger en censeur des mœurs. Sans dédaigner ce souci, je ne cherche ici qu'à ameuter ceux qui me feront l'honneur de me lire contre les entreprises anti-esthétiques dont nous sommes les victimes payantes. L'art, le grand art est moralisateur. Il est sacré. Les poètes sont des « prophètes ». Tous les grands écrivains dramatiques ont été moralisateurs, depuis Sophocle jusqu'à Wagner, moralisateurs en principe : quand bien même leur morale positive laissait parfois à désirer par quelque côté, l'effet concluant de leur art a été toujours élevé et l'action de leur ouvrage a donc été moralisatrice. L'éthique et l'esthétique sont des sciences sœurs. En haut les cœurs! Tel est le cri des spectateurs devant les œuvres des hommes de génie. On sort « meilleur » d'une salle de spectacle où l'on a assisté à la représentation d'une vraie œuvre d'art, quand même celle-ci ne serait pas absolument conforme en tous points aux préceptes de la morale positive et universelle. Pourquoi? Parce que le vrai artiste, même celui qui se complait dans la peinture du mal, ne saurait, sans mentir à sa vocation et sans prostituer son génie, vouloir glorifier le mal en soi. Cette œuvre satanique est encore à faire. On l'a essayé parfois, mais les siècles n'ont pas ratifié son succès passager. Eschyle, le Dante, Racine (dans *Phèdre*, par exemple), Milton (dans le *Paradis perdu*) et d'autres ont fait du mal en soi des peintures éblouissantes, mais ces bienfaiteurs de l'humanité ne l'ont pas *glorifié*.

Dans nos petits théâtres et même sur certaines « grandes » scènes, on nous représente fréquemment des œuvres sans aucune esthétique; c'est là, et là seulement que nous subissons la honte d'entendre applaudir ces glorifications insensées. Si le public était mieux élevé, si son goût était épuré par « l'expérience des belles choses », si son esprit était habituellement attiré vers ces hautes et sereines régions d'où rayonne le beau dans toutes les directions, il ne supporterait pas ces grossièretés.

Vous avez, mon cher confrère, il y a quelques années, quand les *Meininger* étaient parmi nous, publié sur ce sujet d'excellentes réflexions, que je ne fais que répéter sous une autre forme, à l'occasion des représentations de Rossi. Voyez, chaque soir, l'intéressant public qui y assiste : la majeure portion des spectateurs ne connaît pas l'italien, et cependant ils écoutent, et ils comprennent, oui ils comprennent. On peut écouter des yeux. Il y en a qui entendent de l'âme. C'est une élite, me direz-vous. Soit, mais j'y aperçois de simples ouvriers et beaucoup de femmes. Un bon signe.

Laisserons-nous s'envoler ces symptômes heureux, après le départ de Rossi, comme nous l'avons fait, quand les *Meininger* nous ont quittés! Ces reconfortants spectacles sont-ils destinés à passer chez nous comme

des météores? Ne ferons-nous donc pas enfin un effort pour les rendre permanents? Sommes-nous incapables de réaliser ce qu'ont accompli de simples particuliers comme M. Irving? Le petit duc de Saxe-Meiningen est-il plus puissant que nous?

Nous avons fait du théâtre de la Monnaie une des premières scènes lyriques du monde. Pourquoi n'essayerions-nous pas sérieusement de créer enfin un théâtre, où notre peuple d'artistes trouverait enfin un temple digne de lui?

Un de nos directeurs de théâtre les plus sérieux, M. C., me disait un jour qu'avec une subvention annuelle de cinquante mille francs il se faisait fort d'ériger une scène comparable à celle des *Meininger* ou à celle de M. Irving; et pour démontrer que cette idée n'avait pas chez lui une origine sordide, il ajoutait qu'il se contenterait de devenir le régisseur de la maison.

Mais où prendre les 50,000 francs? Il ne faut pas les attendre, je le crains, des pouvoirs publics. Mais, à défaut de ceux-ci, pensez-vous qu'il serait si difficile de former, dans le but indiqué, une société au capital de 500,000 francs (50 actions de 10,000 francs, ou 500 de 1,000 francs, ou 1,000 de 500 francs, ou 2,000 de 250 francs, payables par 1,000, 100, 50 ou 25 francs par an, pendant dix ans?) En vérité, n'y aurait-il pas à Bruxelles et en Belgique cent hommes de cœur, ayant quelque fortune, désireux de s'honorer en donnant chaque année, pendant dix ans, une misérable somme de 500 francs? C'est le prix d'un dîner qu'on offre par chic à ses connaissances pendant la saison. Je demande ces cent hommes. Je demande que cent hommes se fassent pardonner leur fortune par tous ceux qui ont faim et soif d'art.

Pour prix de leur concours, je ne leur promets rien que la direction de l'entreprise et l'entrée au théâtre pour eux et leurs familles. Mais j'ai l'intime conviction qu'outre l'immense satisfaction morale que leur procurera leur action, ils récolteront aussi des dividendes, au bout de quelques années d'efforts. Les premières années seulement seraient difficiles à traverser, car, au commencement, il serait nécessaire de dépenser beaucoup pour la décoration de la scène et pour la formation de la troupe. Celle-ci ne comprendrait que des sujets de premier ordre, et le cabotinage en serait exclu rigoureusement.

La principale cause des premiers déficits serait l'indifférence du public. Il faudra d'abord le former. C'est l'œuvre la plus difficile. Mais elle n'est pas irréalisable. Pour en rester convaincu, rappelez-vous ce qu'était naguère le public musical de Bruxelles. Il n'existait pas, pour ainsi dire. Grâce aux concerts du Conservatoire et à quelques associations libres, telle que l'excellente société des *Concerts populaires de musique classique*, il s'est formé lentement, mais sûrement, parmi nous un public nombreux de dilettantes et d'auditeurs, appartenant à toutes les classes de la société. Bruxelles est devenu ainsi en peu d'années un des centres les plus puissants de goût musical, et cette puissance esthétique rayonne de la capitale vers les provinces, Anvers, Gand, Liège, Mons, Namur, et aussi vers

l'Étranger, au delà de nos frontières. Aujourd'hui, notre civilisation vaut quelque chose par la musique et quand notre clergé comprendra mieux l'action que pourrait exercer l'École supérieure de musique religieuse établie à Malines, notre peuple entrera dans une voie splendide de rénovation par l'art musical.

Soyez persuadé que les faits que je viens de résumer et que vous connaissez mieux que moi, se renouvelleraient pour l'art dramatique, et d'autant plus vite qu'on procéderait avec plus de décision. Ainsi, par exemple, dans ce théâtre que je rêve de voir établir, je voudrais qu'on réservât tout un rang pour les petits et les humbles, à des prix infimes. C'est en effet une erreur de croire que pour comprendre l'art dramatique il faille être lettré. Je vous ai fait plus haut mon *mea culpa* : moi, un lettré, je n'avais pas compris l'*Œdipe-roi* à la lecture. C'est M. Mounet-Sully qui m'a instruit sur la scène. Et cependant je ne suis pas plus bête qu'un autre...

Je suis peut-être plus long. Ne m'en tenez pas rancune, car j'ai voulu apporter mon grain de sable à l'édifice auquel vous travaillez avec tant de vaillance. Il y a dans les choses de l'art une action charitable à exercer. Usez-en un peu en faveur de votre humble et dévoué serviteur.

M. de Haulleville ne s'est pas contenté de théorie, il envisage la pratique et conclut à la réalisation de ses projets. Pourra-t-on trouver ces cent hommes de cœur qui se feront pardonner leur fortune par tous ceux qui ont faim et soif d'art? Ce serait une des gloires de la Belgique d'avoir en terre libre un temple où serait célébré la Beauté.

VALÈRE GILLE.

LA MENDIANTE

When King Cophetua loved the beggar-maid.

SHAKESPEARE.

*De quoi dans l'effroi seul de ses cheveux épars
Réve-t-elle, la blême Enfant aux mains fleuries
De pâles guirlandes? Songe-t-elle aux prairies
D'autrefois, avec leurs mares de nénuphars*

*Dont ses doigts fleurissaient les chemins de hazards
Où l'accueillait l'aumône? — et dans ses rêveries
Ses yeux brûlent de l'éclat vif des pierreries
Qui sertissent ses robes d'or et ses brocarts.*

*Mais Elle ne voit rien autour d'Elle. La chambre
Se fond en des vapeurs d'aromates et d'ambre ;
La fenêtre s'ouvre aux effluves chauds du soir ;*

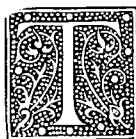
*Les lourds désirs changeants comme des feux d'opale
En sanglots meurent sous la brume vespérale
Où l'Enfant ingénue est nue à son miroir.*

ANDRÉ FONTAINAS.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

CONTE ENFANTIN

A GUSTAVE KÉFER.



out est lilial.

Les arbres, tantôt frileuses brebis tondues, se sont vêtus de laine immaculée. Sous le capuchon qui les couvre on ne voit plus les toits aux cinabres naguère fouettés par les nuées d'hiver, et les moulins à vent des remparts décrivent de grandes croix innocentes et brillantes au dessus des escarpes couverts d'hermine.

Tout s'allume au soleil et partout des paillettes scintillent sur la pâle et douce harmonie que les célestes violons ont laissé tomber, comme un cantique d'ange, de leurs archets câlins. Voyez les statues de la cathédrale en radieux manteaux ! Les gris féodaux des pierres du castel sont plus onctueux dans ce cadre de candeur, les bois luxueux des pignons et les cariatides en chêne des hôtels nobles s'enrichissent encore, la couronne de Sainte-Gertrude est une vraie fleur de neige au ciel bleu.

Les flocons ont cessé leur chute tout à coup, et il a fait un matin superbe. Les grandes tours sont chastes comme des glaciers — la bise éteinte laisse au loin rêver les champs blanchis sous les flûtes d'or des rayons. L'espace a la pureté de cristaux de Bohême : il est lucide et fier ainsi qu'un appel de glorieuses trompettes d'argent au dessus des pignons qui se baignent à sa musique aiguë.

Qu'Yperdamme se réveille joyeuse à cet hosanna de jeunesse ! Elle s'illusionne à ce songe descendu vers elle sur de grands escaliers de silence. Les tourelles et les clochetons ont des gaîtés familiales de sapins de Noël, et le long des architectures se dressent de longues fleurs frileuses, où

s'accrochent aux ogives, aux corniches, aux cintres, comme des vignes pétries des lys givrés des cieux et où pendent les grappes du gel.

Les volets s'ouvrent, et la cité se mire dans sa parure neuve. A-t-on tué des cygnes au paradis? Les anges ont-ils laissé tomber les plumes de leurs ailes?

Doucement, comme si c'était la neige qui se fût mise à chanter, les clochers d'Yperdamme ont attaché à leur grand col de pierre le grelot des angelus; des appels convoquant aux matines ont comblé l'air de vibrantes pièces d'argent que les battants frappent au coin de l'airain et jettent aux dévots.

Bing! Bang! Bing! Bang! Les orphelines sont allées à la première messe, en troupeau vierge, vêtues de robes violettes.

Entendez-vous? Les orgues encore dormeuses bégaiant leurs premières fugues. Ah! comme tout va resplendir quand le soleil encore plus pâle qu'une hostie, brillera, lumineux ostensor de la grand'messe blanche chantée par toute la province. Il fait angélique; on ne voit pas de corbeaux sur l'azur; les maisons pensives et candides ont l'air d'avoir reçu une absolution. On n'entend que les cloches, les cloches, les cloches, bing! bang! bing! bang! bing! bang! Elles filent au rouet des clochers les musiques de leurs carillons, mais, entre chaque tour de leur vibrant fuseau, écoutez quel mystère!.... Les campanes, qui à Pâques jettent aux enfants des œufs de Rome, ont des sanglots, aujourd'hui. Les sonneurs tirent-ils aux cordes comme s'ils pendaient un larron?... On dirait qu'elles veulent sonner à mort! Voyez le glas sur la neige! Et ce n'est pas le jour des trépassés. Il est inutile de pleurer dans le ciel! Elles sanglottent, et c'est un carillon de larmes qui pleut en taches de deuil!... Ah! taisez-vous! Changez de ton et que vos gorges sonnantes ravalent ces pleurs! Ah! taisez vos mystérieuses douleurs, et dans la fraîcheur du matin donnez l'envol, autour des campaniles d'aurore, à vos voix les plus argentines. Laissez flotter une idylle pascale au dessus des toits qui se réveillent :

C'est le matin de Saint-Nicolas qui se lève!

Fête! Fête! Fête!

Le grand saint est venu visiter les âtres!

Voilà l'alleluia des marionnettes descendues par les cheminées et luisantes comme des pommes de joie!

Les poupées assises près des bruns pains d'épices et des couques au beurres opulents, vont se lever, dirait-on, sur leurs pieds de bois et faire, au milieu du mobilier riant des friandises, des révérences aux marmots qui regardent avec des yeux dilatés, pareils à des pervenches épanouies à une

flambée de soleil. Des sabots d'or sont pleins de dragées ; les grillons des bonheurs enfantins chantent dans les âtres.

Toute la matinée, la joie n'a cessé d'éparpiller sur le tapis de neige les fleurs vives de ses rires, de ses jouets, de ses frimousses roses et de ses atours endimanchés. Le long des murs, enchantés ce jour comme les parois enluminées de boîtes à joujoux, c'étaient des processions d'enfants aux boucles soyeuses, chargés de bibelots, et qui étaient aussi ingénus que le ciel souriant à leur fête et arborant d'immenses bannières d'azur et de clarté. On eût pensé que les arbustes d'un ancien printemps avaient repris une vie magique pour venir donner à l'hiver une vivante et fraternelle parure. Tout s'était rajeuni : la très vieille cathédrale avait caché sous le fard des nuées froides les rides noircies de ses ogives ; elle faisait flotter, le long de ses cintres édentés, des guirlandes de bannières aux couleurs blanches et jaunes — et les terribles gargouilles se montraient avenantes sous le givre. Quand on passait dans les rues, les portes ouvertes, avec le tic-tac clair de grandes horloges dans la sonorité de corridors pavés de dalles, laissaient s'échapper les odeurs de cuisine festive, et l'on entendait des cris de plaisir, des crin-crin de crécelles, des sonneries de trompettes enfantines, et de pauvres marmots chantaient aux seuils des hôtels riches, faisant ronfler des rommel-pot, et recevant de blanches pièces en leurs feutres tendus. Les étals des marchands resplendissaient de bombance : des oies dodues attendant la broche, des poulets aux crêtes sanguines, de fastueux faisans avec, encore, l'incendie aux yeux d'or de leur plumage qui éclaboussait de son faste royal les lourds perdreaux et les bécassines mélancoliques, mettaient aux fenêtres et aux portes des boutiques de giboyeux holocaustes. Et, chez d'autres, des fruits précieux, venus d'Orient, faisaient resplendir la succulente trésorerie de leurs pulpes de vermeil ou d'écarlate.

Dans la matinée, après les offices où les enfants de chœur entonnèrent, de leurs voix plus fraîches que des souffles embaumés d'aubépine, les louanges de Saint-Nicolas, les gens d'Yperdamme, leurs dévotions accomplies, allèrent, le long du canal, voir les patineurs. La glace se cuivrait aux éclats du soleil montant ; au loin, les villages voisins s'éparpillaient sous la neige, et des gens costumés pour la fête décrivaient de grandes courbes, une jambe levée, historiant le miroir d'hiver, allongé le long d'ormes tout blancs, de leurs attitudes élégantes ou comiques et de leurs gestes bariolés. Et puis, comme le beffroi rappelait la fuite de l'heure en ce ciel rapide de joie, et que le grand air du gel avait creusé dans les estomacs une fosse peu lugubre aux délicats morceaux des festins qui se préparaient, les habitants de la ville rentrèrent en leurs huis.

Les rues s'apaisèrent, et les cheminées fumèrent au dessus des toits silencieux.

En ce moment des sonneries de trompettes éclatèrent soudain aux quatre coins de la cité.

Dans la plupart des maisons venait de commencer le repas du midi. On avait récité le *Benedicite*, et les enfants, par les cheminées où flambaient des bûches claires, avaient chanté des grâces à leur saint patronnal. Les premiers plats posaient sur les tables, et à presque toutes les nappes, de grands saint Nicolas en sucre et en massepain ajoutaient leur friande sucrerie. Chez les plus pauvres, des pappes au riz doraient les assiettes d'étain et des boudins blancs criaient sur le gril.

Les portes s'ouvrirent, des figures parurent aux fenêtres. Ce n'était pas le jour de la cavalcade! Pourquoi ces sons de trompettes? Et certains se rappelèrent avec effroi l'étrange mélancolie des cloches, au matin.

Une nouvelle se répandit à travers la ville : les portes sont gardées par des gens d'arme! Et il passa au dessus du beffroi une nuée de corbeaux poussant des cris noirs et qui s'éloignèrent à gauche, du côté de Veurne.

Des figures effrayantes de guerriers débouchèrent sur la grand'place.

D'abord, des trompettes à figure d'ivrognes, la moustache rousse et le nez rougi, avec l'air hilare de leurs feutres à plumes flétries rejetés sur la nuque ou campés sur l'oreille.

Suivait un vieillard, chevauchant une monture couleur de lait, et revêtu d'une longue robe noire. Il portait sur la poitrine une barbe, y cachant mal l'agneau de la Toison d'or pendu à son col par une chaîne précieuse : un mauvais sourire scellait ses lèvres de justicier. A ses côtés un élégant seigneur en pourpoint de soie, joli comme un cœur, et entouré de plumes et de rubans ainsi qu'un jeune rosier paré de roses, faisait caracoler son cheval pie.

S'avançait derrière eux un groupe de cavaliers en casaques d'un riche vermillon, des épées à larges poignées au côté, des poudrières et des gourdes à l'épaule.

Mais le gros de la cavalerie se formait de guerriers en puissantes armures, bardés d'acier luisant au soleil, la lance au poing ; chaque escadron laissait flotter un drapeau où l'on voyait un aigle impérial.

Et tout un peuple de bourreaux et d'horribles valets avait en même temps envahi Yperdamme. Ils étaient munis de sabres, de haches, de hallebardes, et avaient des allures d'hyènes en temps de famine. Ils étaient

plus sinistres que les rôdeurs des soirs de bataille : il y avait du sang sur leurs vêtements et sur leurs mains. Quand ils entrèrent dans les rues de la cité, on raconte que la Vierge Noire, patronne miraculeuse des pêcheurs, pleura dans la cathédrale. Ils allaient par la neige comme des loups garous dans les ténèbres ; certains, qui étaient ivres et cognaient les murailles, semblaient des diables déguisés en happe-chair et sortant d'un brutal sabbat.

Tandis que les escadrons passaient sur la grand'place et allaient s'arrêter dans les différents quartiers de la ville, le vieux justicier, entouré de son escorte, proclama que le Roy Hérode avait reçu à Jérusalem des sages d'Orient. Ils étaient venus pour adorer le roi des Juifs, dont ils avaient vu l'étoile en leurs pays lointains, et ils s'informaient du lieu de sa naissance. Le Roy Hérode, troublé, avait assemblé tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple afin de savoir où le Christ devait naître. Quand il sut que c'était en ses états, il prit un rescrit ordonnant que, dans tout son royaume, les enfants depuis l'âge de deux ans et au dessous seraient occis.

*
*
*

Mais déjà le massacre a commencé à Yperdamme. Les vautours rouges plongent, dans les nids aux fêtes chantantes, les serres d'acier de leurs glaives et de leurs piques. Partout coule bientôt du sang de chérubin. Les sabres hâchent des chairs poupines ; on dirait qu'ils écrasent des roses et des lys. Les cris des mères et les vagissements des petits sont étouffés par d'implacables appels de trompettes. Et comme les brebis, par des temps d'orage, vont se jeter sous les branches des chênes, affolées par les éperviers de feu qui traversent les nues crispées, des femmes courent vers la cathédrale, dont les pierres noires se chagrinent maintenant des baisers bleus et blancs de la neige et du ciel.

Les chiens hurlent ainsi qu'aux jours de lune venimeuse. O ! les misérables enfants ! Ils s'ébattaient près des foyers, leurs chairs dodues chauffées à l'âtre ; d'autres têtaient aux fleurs des seins maternels, d'autres dormaient dans leurs berceaux sous la protection d'une sainte image. Près d'eux gisaient des polichinelles, encore prestigieux de la nuit mystérieuse où saint Nicolas descend sur la terre. Et les voilà portés au bout du bras de varlets effroyables, comme des coqs qu'on va égorger ! De peur, ils embrennent la neige ; on les enlève ainsi que des bottes de foin au bout de piques et le sol est parsemé de langes rougis et de mignons bonnets. Des jouets semblent veiller, sur l'hermine violée des rues, les petits cadavres emmaillottés qui pâlisent au froid.

En vain l'on se barricade ! En vain les volets se ferment et les maisons closes rappellent les temps hermétiques des pestes ! Des poutres lancées par les bras de fer des reîtres enfoncent les portes et brisent les plus rébarbatives serrures. Les vitres volent en éclats. La foudre pénètre ainsi, tue, attère, brise. Les sacrificateurs vont droit aux toits qui abritent de nouveaux nés, avec un flair de chacal : des marques de deuil auraient-elles été diaboliquement infligées aux façades ? Car des sorcières ont raconté depuis qu'elles avaient vu pendant la nuit un ange déchu voleter par les rues et indiquer les maisons destinées au massacre d'un signe de cabale, visible seulement pour les serviteurs cruels du Roy Hérode ; ceux-ci pénètrent ainsi en maître dans les demeures et font de la ville un cimetière de séraphins.

Que les parents crient et supplient et lèvent au ciel des mains d'épouvante ! Les lamentations se brisent aux cuirasses. Des mères se traînent aux pieds des malfaiteurs et leurs torses fléchissent lamentablement sous la douleur comme des saules qu'on abat. Elles pressent leur géniture sur leur sein, dans leurs bras crispés, mais les poignards vont fouiller leur giron, et, sous leurs yeux flétris par la soudaine horreur, on moissonne d'une faucille hâtive les petites vies d'or et de printemps qui saignent ; elles croient voir, en ces soudards féroces, la camarade verte elle-même, dont la main lève aujourd'hui les draps des berceaux ; elles restent, en larmes, agenouillées, à contempler les enfans, pareilles à de beaux arbres poétiques, à la sève généreuse et tendre, qu'on aurait triqués à coups de gaules et dont les fruits à peine mûrs, doux et vermeils, giseraient meurtris sous les branches qui pleurent.

Voilà les femmes des pêcheurs qui se hâtent vers le port, et leurs hommes offrent de rudes poitrines aux lances des bouchers. Elles courent à travers les barques avec leurs marmots ; les soldats les poursuivent, leur enlèvent les petits : il leur semble que c'est leur âme maternelle qu'on arrache. Les grands vaisseaux du port eux-mêmes sont fouillés et demain, quand le soleil éclairera la ville veuve d'enfans, les pavillons seront à mi-mât.

Voici des nourrices qui pleurent ! Des vieillards, à tâtons sur la neige, viennent offrir leur pauvre corps pour sauver leurs descendants dont les yeux ont à peine eu le temps d'entrevoir deux printemps. Les dames nobles s'affolent par les rues, en toilette fastueuse, leurs coiffures patri-ciennes semées de perles éparses sur la soie de blanches épaulés. Le seigneur élégant qui dirige le massacre s'enfuit à leur approche sur son cheval pie. Elles offrent en vain des coffrets emplis de bagues, de colliers, de joyaux, qui tombent désespérés sur le sol à côté des jouets éperdus et des chairs aux plaies purpurines. Mais des femmes d'artisans sautent sur

les barbares, les mordent et les griffent, telles des lices dont on a ravi la laitée. On les rejette brutalement, le sein meurtri, et elles se tordent le long des murs, roulées sur le sol, poussant des cris aigus au ciel qui n'entend pas et mêlant les aigres clameurs du clavier brisé de leurs tendresses aux notes du carillon qui martèle impitoyablement leur cœur broyé.

Car la cathédrale demeure solennelle dans son manteau de givre, au milieu du fléau abattu sur ses paroissiens : pourtant on a brisé des têtes d'enfants sur ses piliers. Elle a, peut-être, seule conscience du sacrifice qui s'opère. Silencieuse, avec la guirlande immobile de ses bannières, elle paraît écouter quelque ordre du ciel, et le moindre frémissement n'émeut ses orgues.

Et, sur la place, à l'ombre de ses tours qui se projettent sur la neige, les escrimés des hallebardes, les hennissements de la cavalerie, les casaque bariolées des soldats faisant chanter leurs vermillons, leurs roux dorés, leurs verts pomme, variés de lilas et de jaune, sur le linceul qui couvre la terre, le scintillement des glaives, agités comme des battes, les éclats des trompettes, l'allure désordonnée de la foule aux gesticulations insolites et bizarres, donnent à l'infanticide un air de carnaval.

En effet, des chansons d'ivrognes s'élèvent bientôt, et l'ironie bachique d'une fête se mêle aux vociférations. On dirait un bruit de saturnale au milieu des terreurs d'un champ de bataille. Car dans les maisons riches, sous l'orgueil des cuirs de Cordoue où ils plaquent leurs mains sanglantes, les bourreaux ont achevé les flacons enjaillés par le rubis des vins, et ils se versent des rasades en de fins verres à forme de tulipes. Ils avalent par larges gorgées des bitters aux parfums de colonie, de religieuses bénédictines et des kirschs royaux. Ils battent les lambris de leurs épaules ivres en suçant des grenades, des oranges ou des dattes volées sur les nappes avec quelque pièce d'argenterie aux chiffres aristocratiques. L'un d'eux a dépendu la frêle cithare d'où la main blanche d'une damoiselle tirait des accords de gavotte et il en casse les cordes sous ses doigts épais. Dans les chaudes et calmes lumières des corridors somptueux, tout imprégnés des odeurs épicées de cuisines cossues et des arômes précieux de la richesse, ce sont d'infâmes et meurtrières saouleries éclaboussant les marbres et les chênes ouvrés, qui se souviennent des fêtes de naguère et des paix anciennes, à cette heure violées. On se dirait au pillage d'Yperdamme, que les grand'mères ont vu et sur lequel les mendiants chantent des complaintes plus tristes encore que leurs yeux de pitié.

Presque tous les petits enfants sont morts. Le cimetière se hérissera de

beaucoup de nouvelles croix blanches. Les fleurs du printemps serviront toutes à des couronnes de deuil. Et la neige paraît noire, et sur le ciel volent de grands oiseaux de proie. La ville est triste comme un champ de lys fouetté par la grêle et au dessus duquel roulent des nuées d'orage. Pourtant le soleil flambe, la neige respandit au loin et quelques traîneaux à grelots et à panaches glissent encore là-bas sur les chemins. Ainsi monte parfois au dessus de la mer quelque formidable nuage qui rappelle par ses vents ténébreux et ses lumières cruelles, ceux qui assombrèrent le Golgotha : aux lointains l'onde reluit toutefois comme un banc de harengs par les beaux jours de fraie et les châtons des barques brillent à l'horizon. Mais sous les plis sinistres du spectre céleste, la terreur épouvante les flots qui se heurtent, leur blanche crinière échevelée, et qui poussent des cris de faons poursuivis par des loups dans la nuit.

Et le massacre est inutile ! Et le sang est perdu ainsi que le vin de l'eucharistie qui s'épandrait sur les nappes d'autel. Car un ange est apparu à saint Joseph et lui a dit : « Lève-toi, et prends le petit enfant et sa mère, et t'enfuis en Egypte, et reste là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir. »

..

Mais des trompettes qui sonnent la retraite retentissent sur la place d'Yperdamme. Lentement le vieux justicier se dirige vers la porte de Veurne. Le cortège se reforme et les varlets d'armée sont plus ivres que des grives qui ont pillé un plant de vignes : ils lavent leurs mains de péché dans la neige. Les cavaliers se reforment en rangs, sous les bannières flottantes, et ils passent par les rues désertes aux fenêtres closes. On a remis les cadavres dans les berceaux et allumé des chandelles bénites. La troupe disparaît, en essuyant les lames rougies des épées ; elle arrive bientôt dans la plaine éclatante de blancheur, le long des saulées aux dentelles de givre, sous les ailes engourdies des moulins. Quelques-uns boivent encore à des gourdes, pour se reconforter contre le froid. En avant, le jeune seigneur magnifique se fait une visière de la main pour apercevoir le clocher le plus proche.

Derrière eux ils laissent un grand silence, comme s'ils sortaient d'une ville de catacombes. Le carillon même, maintenant ne sonne plus, et le cadran du beffroi s'est arrêté à l'heure où mourut le dernier enfant. La mer s'est retirée du port et les flots se sont cachés sous les barques ainsi que des chiens effrayés.

Bientôt les corbeaux rouges de la nuée des soldats s'éparpillent au loin sur la campagne.

*.

Quelle est cette musique au ciel ? Est-ce le paradis qui accueille les innocents ? De grands sons de harpes volent à travers l'azur, avec des bruissements d'ailes séraphiques. Il y a fête au dessus de la cathédrale. Les lys bleus du firmament scintillent et font un dôme merveilleux à la cité morte.

Dans les profondeurs de l'espace, de grands anges vêtus de longues robes jaunes et roses, décrivent de lentes paraboles. C'est de leur vol harmonieux que descend ce concert. Jamais aux jours de Pâques ne tomba du jubé chœur plus suave. Et les âmes enfantines montent doucement, étonnées entre ces gardes d'honneur qui veillent aux portiques du Très Haut. Elles pénètrent dans la lumière d'ambrosie où croissent des ifs d'or et où s'étendent et fleurissent des jardins emplis de jeux mirifiques et de fontaines de cristal. C'est là qu'elles vont vivre, lumineux feux follets de ces régions magnifiques, dans le parc le plus calme des domaines de Dieu, et loin de ces arcs de triomphe qui éblouissent les bienheureux, là bas, et dont l'éclat même pourrait violer leur tendre blancheur.

De ces terrasses de rêve éternel, penchés aux balcons du paradis, les Innocents consolés regardent, bien loin, Yperdamme en deuil et pareille à un nid dont un vautour vient d'arracher les oisillons. La neige scintille à l'infini sur les mondes, et la Sainte Famille fuit là-bas par les villages d'hiver. Elle traverse les canaux givrés et les plaines où se dressent des peupliers de glace. Sainte Marie porte en ses bras le Bambin Adorable, mais pour que ses chairs ne frissonnent pas dans l'aigreur du froid, elle le cache sous son grand manteau. Elle est assise sur un âne, et saint Joseph marche en avant, une scie sur l'épaule, un sac plein d'outils à la main. Les villages se recueillent à l'infini, et déjà la lune monte entre les saules, lanterne miraculeuse accrochée pour la fuite divine au ciel du soir.

EUGÈNE DEMOLDER.



VERS

FIGURE AU THÉÂTRE

*Dans un luxe d'or rouge à fleurs d'or mat
Dans un faste de pierres bleues*

Mate

*La couronne de ses noirs cheveux aurée
L'éclat de ses mains s'adoucissant d'anneaux
Forgés au fond des ghettos
Lourds et purs pour la plus aimée
Ses yeux inclinant leurs aveux
Et la douce bonté de sa bouche
Elle écoute.*

Psaumes tus

*Rituels de tribus en exil
Paroles au soir sur la montagne
Rêves entrecoupés des nuits d'alarmes
Ritournelles d'étranges étrangers
Fuyant dans des cliquetis d'armes
Vœux éplorés des seulettes en la campagne,
Bruits de bal dans l'île
Prières de nonnes de remords vêtues.*

*Le bal est si solitaire, sous ses yeux
De brefs météores de parfums s'éveillent,
Jouent, paraissent, dansent, disparaissent,
Le bal a vers ses yeux tant d'allégresses,
Des masques sonorants se parent non pareils,
Paraissent, dansent, fléchissent sous ses yeux.*

*Les voix de la ballade,
Les dialogues sous les feuillées
Le récital de peines amères d'enfants
Le cœur navré de griève peine,*

*Les oliphants tristes du héros malade
Les jonchées de colloques épars sur la peine
Universelle de l'amour mourant
Le cœur navré de griève peine.*

Bruire et rire.

*Voici passer les échantons
Les coupes sont d'or mat et de topazes,
Des serves blondes supportant les grands vases
Et s'agenouillent à l'échanton.*

Bruire et rire.

*Voici sur le fond du théâtre,
Voici passer les histrions,
Dialoguant des chansons d'amour profond.*

LIED

*Nous étions trois cavaliers
Le premier dit, en passant au pont,
Qu'elle est belle et pâle et calme cette eau
Il s'endormit par les roseaux.*

*Le second reprit : cette chanson
Murmure et s'enchanté en miracle de sons,
Qu'elle est belle et pâle et calme cette chanson
Il s'endormit au bord de la route.*

*Le troisième vit au coude de la route
Passer une ombre claire comme un grand lys blanc,
Il éperonna sur la route de l'ombre
Qu'elle est belle et pâle et calme, ce grand lys blanc
Il s'endormit aux baisers de l'ombre.*

LIED

*Celle qui t'aime a dit aux vents
Passez par le front des futaies,
Écoutez les ténèbres des cités,
Murmurez des appels à l'Orient et l'Occident
Et sa voix vous répondra... moi.*

*Celle qui t'aime dit à la mer
Vos flux et vos reflux et vos marées
Ce lent déroulement de vos baisers sur les rivages
Les bourrasques de vos colères sur le rivage
Comme son âme vers ma bouche — ô mer*

*Celle qui t'aime dit à son âme :
Mes fiertés, mes marches hautaines
Nos fuites dans la forêt, les baisers
Perdus pour lui, perdus pour moi
Mon âme un jour, tu les lui rendras.*

COLLOQUE NUPTIAL

*Ce n'est ni sur le décor d'or du tabernacle,
Ce n'est à la salle brune décorée de hanaps,
Ce n'est aux quêtes de Graals,
Ce n'est au saint autel, ni à la sainte nappe,
C'est au bazar du beau intégral.*

*Il avait étalé des fleurs de soie,
Des oripeaux dorés de fou de roi,
Une mitre d'améthystes,
Un éventail de topazes
Et le vrai sourire d'Eve empreint sur des gazes.*

*Dans un port fortuné, sa mahonne
Attendait
A la porte d'un obscur retrait son cheval
Piaffait,
Son courrier cherchait aux montagnes
Dans des cabanes
Déshéritées
Quelque antique miroir de métal.*

*Il lui dit : mes aïeux
S'en sont venus de loin par des chemins obscurs,
Ils allaient de ville en ville.*

*Ils montraient aux curieux
Des verreries et des turquoises.
Ils gardaient les diamants pour eux.*

*Au gîte pauvre ils couronnaient
L'éternelle et mate orientale
De diamants
Et lui chantaient, en vieux rythmes d'Orient
Je suis l'amant.*

*Je suis l'amant de ta beauté éternelle.
Voici le sourire d'Ève
Et les grâces des chevreaux au Carmel
Et je t'aime éternellement.*

*Le premier qui vêtit ma semblance
Était affolé de ta face
J'ai tenaillé les surfaces
Pour y sculpter ton admirance.*

*Mon fils bercera ses enfances
Sur les soies de mon rêve vivant,
Et c'est ta semblance
Qu'il aimera delà les temps,*

Elle lui dit :
*Une voix m'a troublé quand je me suis tue,
Quelqu'un parle dans le silence
Et j'écoutais parfois dans le sommeil de la ville
Si la vague chanson résonnerait sur le silence.*

*J'ai ri, car c'est la loi d'enfance,
J'ai tant ri que je suis le collier triste à ton cou.
J'ai ri sans savoir où
Et parfois j'ai pleuré sur ta souffrance.*

*Mais c'était pour toi, parmi les songes
Comme un oubli d'accords qui s'éveille sur les harpes,
Tu devais écouter bruire le silence
Et chercher les lèvres de la voix.*

*Ce n'est ni sur le décor d'or du tabernacle,
Ni dans la chanson des montagnes,
Mais dans le soir d'une grande fête,
La fête du beau intégral.*

CHANSON

*Toutes chansons au bois résonneront
Tous les printemps vert pâles fleuriront,
Toute banquette au bois s'enchantera de liserons,
Le rire par le bois tarira.*

*Croyez-en la voix des pauvres bûcherons,
Toutes chansons au bois se flétriront.
Sous les baisers froids du printemps vert pâle
Tout le bois frilera.*

*Oubliez les chansons des pauvres bûcherons,
Octobre vert pâle passera sur les bois,
Toute banquette au bois s'enchantera de liserons,
Le rire par le bois trillera.*

*Toutes chansons au bois résonneront,
Tous les automnes pâles y béniront
Les idylles des pauvres bûcherons.
Par les lamentos des automnes vert pâle
Tout le bois, tout le bois rira.*

GUSTAVE KAHN.



SONNETS

I

*Des quatre coins égaux d'un marbre en pyramide
Où quelque Destin grave en la Nuit s'est retrait
Le noir tombeau fait face à toute la forêt
Dont un aspect en chaque pan se consolide.*

*Et, dans la pureté de la pierre sans ride,
Voici que spéculaire et féroce apparaît
Avec les arbres hauts et le ciel ce qui est
L'horreur que le Vivant a fuie en l'ombre aride.*

*Les Monstres, les Tueurs et les Hippocentaures,
Acharnés contre lui d'aurores en aurores,
Assaillent d'ongles le bloc qui les mire mornes.*

*Les thyrses et les faux éclatent! Les sabots
Heurtent l'intacte pierre où se rompent les cornes
D'un Satyre et du Bouc ennemi des tombeaux.*

II

*Las et tristes des blés, de la mer et du soir,
Du rire de l'amour et du cri de la haine,
Le Vivant pâle n'est plus que l'ombre hautaine
D'un homme taciturne entré dans le Bois noir.*

*La muette forêt prépare à quelque espoir
D'apparu dans son silence — porte d'ébène!
Un vieux tombeau de calme pierre où l'Ame en peine
Empruntât du Destin conseil de ne surseoir.*

*Le chêne, le cyprès, le platane et l'érable
Jasperont de lueurs le massif marbre stable
Egal à quelque ciel d'Automne et de la Nuit.*

*La pluie amassera parmi l'onyx de l'urne
Le pleur que dans la Mort mystérieuse a fui
Un d'avoir trop songé pour jamais taciturne.*

III

*Lourds de mémoires magnifiques et rieuses
Les soirs à toute gloire ont plus beaux survécu.
O visages passés au miroir de l'Ecu
O mélancoliques faces et furieuses!*

*L'amazone a heurté du sein l'orbe de fer
Où s'exalte à se voir au métal son sourire,
Mêle pour le tombeau le basalte au porphyre
Sous les grands soirs mornes qui montent de la Mer.*

*La Gloire n'a pas plus de nom que l'Onde ou l'Ombre,
Pends le bouclier au socle du cippe sombre,
Sans qu'aucune effigie y commente un destin.*

*Altier ou triste encor selon qu'en son écume
La Mer vaste en apporte où le bruit s'est éteint
L'héroïque rumeur ou la grave amertume!*

HENRI DE RÉGNIER.

Décembre 1890.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Là-Bas, par J.-K. HUYSMANS, Paris, Tresse et Stock.



Là-Bas ne continue point la série de monographies mentales à laquelle se rattachent *A Rebours* et *En Rade*. Ce n'est plus, seulement, sur l'écran d'un cerveau rare et exorbitant, la projection de sensations fébriles ou cruelles, de songes évocateurs, incarnations de la psychologie la plus aiguë et la plus décise.

Huysmans, désertant ces districts purement émotionnels, ces études désintéressées de tout altruisme, élargit son cadre, y fait évoluer de multiples personnages, un coin de société peuplé, au reste, d'insurgés encore, curieux ou compliqués.

Le décor moins subjectif, l'armature nette de *Là-Bas* réjouiront, sans doute, cette bénévole critique clairvoyante, dont la myopie apparissant, jadis, Jacques Marles à des Esseintes, faisait la moue, déjà, à *En Rade* et l'incriminait de monotonie ! Les linéaments trop déliés et ténus de pareilles analyses égotistes déconcertent, en effet, les aristarques attitrés, nécessitent un loyer cérébral onéreux ou, tout au moins, pénible, — non requis à l'examen des solides ouvrages *documentés* et *vécus*, que l'on peut parcourir dans une quiète somnolence, sans surprise redoutable et sans tracas.

Il est à craindre, cependant, que, malgré sa fabulation exotérique, si l'on ose dire, *Là-Bas* ne soit d'une bien anguleuse assimilation pour ces estomacs bien portants. Carhaix, le bon campanier, Durtal et des Hermies, qui sont comme les consciences éthique et esthétique de l'auteur, émettent de tels considérants sur la féconde moralité du temps, dénaturent si bien ses pures intentions philanthropiques, sa charité sociale, ses élans vers le Vrai *bon teint* et le Beau rémunérateur, — que plus d'un acheteur, gâvé des sains principes de la pédagogie laïque, fermera le livre rétrograde, avec la pitié souriante, le léger mépris dégoûté et légitime de sa science vérifiée. Un homme éclairé, évidemment, trouvera, insérées sous la couverture blanche de *Là-Bas*, d'ahurissantes et — en ce siècle de lumières ! — presque inconcevables hérésies, la négation tranchante et hargneuse de très stables axiomes, d'opinions dès longtemps rassises ; — les fondements cubiques de la philosophie rationnelle, gratuite et obligatoire y reçoivent d'irrespectueuses atteintes, de désastreux et irréparables chocs. Ce radical bouquin apparaîtra, à sa raison épouvantée, ainsi qu'une espèce de Somme des spéculations tardigrades, l'Epitomé politique et religieux de la hideuse réaction !

Qu'on se rassure, néanmoins ! La sérénité de ses certitudes n'en sera pas autrement affectée ! Ces intellects — si l'on peut s'exprimer ainsi, — sont exactement réfractaires à toute loyale argumentation ; la logique leur inspire une salutaire terreur et leur fatuité s'y rend, prudemment, inaccessible : — là gît, aussi, l'unique sauvegarde de leur valeur électorale. — C'est l'invincible tendance, au contraire, des cerveaux complets d'échouer à se satisfaire de conceptions partielles, de doctrines tronquées ; — les yeux toujours fixés sur les doutes essentiels, s'équilibrer, à la fin, une métaphysique personnelle leur devient un irrésistible besoin. Durtal et des Hermies sont, donc, autant que Carhaix, des *accordants*. La perfection, le fini les attire, les sollicite sans cesse et c'est leur éternelle et quotidienne angoisse, — cette impuissance à réduire en un ferme et intégral système le décevant idéal qui fait leur délice et leur tourment.

— « Il est plus simple, s'écrie Durtal impatienté, il est plus simple de ne point songer à tout cela ! » Oui, vraiment ; mais, pas plus que des Hermies, il n'appartient à ces « extravagantes créatures », victimes placides « d'un enchantement incompréhensible et d'un assoupissement surnaturel », dont parle Blaise Pascal ; — et c'est la condition de leur supériorité et toute sa noblesse. — Quoi qu'ils en aient, après avoir dérivé vers d'autres et plus

tangibles préoccupations, la lente et sûre fascination du mystère ramène leur pensée sur l'énigme irrésolue.

Ce malaise d'âme, immanent chez la plupart et embryonnaire, ces appétences spiritualistes que les gens sérieux circonscrivent sous le commode qualificatif de *lunatiques*, sont plus communs, peut-être, qu'on ne le suppose. *Là-Bas* l'indique fort justement : l'unanime et instinctif revirement de cette époque de sentimentalisme industriel, élégiaque tout à la fois et pratique, cette régression pandémique vers les mythes conspués, ce retour d'âge de religiosité jette des esprits, du reste sordides, sur les pâtures quelconques qui joignent à l'indiscipline rituelle, de vagues semblances acroa-tiques : — spiritisme ; théo-philanthropisme ; unitarisme, etc. D'aucuns, d'appétits moins fades, poussent même jusqu'aux prestiges spagyriques. L'amusant spectacle de ce siècle affolé, dont la sénilité erre, selon la formule anarchiste, « Sans Dieu ni maître », *Là-Bas* nous le rend en tableaux scrupuleux et concrets, en lucides analyses.

Voilà donc, enfin, une œuvre à laquelle s'applique, de façon adéquate, ce vocable dont on a tant mésusé : synthèse. L'inquiète complexité nerveuse, le douloureux grimaçant, le comique chagrin et macabre de l'heure y passent sous les vivantes effigies des personnages, — la perverse M^{me} de Chantelouve, « aux yeux dolents et troubles » et son interlope époux ; Carhaix interné dans son ascétère aérien ; Gévingey, l'occultiste et Docre, le pontife mauvais ; — ou en définitions incisives, en péremptoires controverses, en strictes phrases suggestives. La symbolique puissante du maître nous restitue, avec ses traits caractéristiques, ses entéléchies profondes, cette morne agonie d'une ère mal née.

— Péladan, ce « mage de camelotte », cet orateur, méridional, au surplus, — et dont l'érudition, elle aussi, était du Midi ! — au cours de cette Ethopée qui nous réservait de si effarants épisodes, professait un joyeux syncrétisme mal macéré de théologie, de kabbale et de philosophie. Le Pandémonium de ce mercanti constellé avait légèrement discrédité la Gnose.

Huysmans balaye le terrain des puérides architectures de l'*Adelphe Mercurius*, reconstitue la généagenèse du Satanisme moderne, indique les diathèses psychiques qui favorisèrent cette refflorulence tardive, — fait, en somme, la clinique subtile de l'état phrénique de ses initiés.

— Le Naturalisme, enfin, coulé aux immondices suprêmes, rencontre ici un verdict d'une irrécusable équité. Huysmans, adepte insubordonné, tiraillleur capricieux, a toujours été fort sur la lisière de l'école ; les pages consacrées aux *Sœurs Vatard*, dans les *Romanciers naturalistes* reflètent, au travers leurs éloges rêches, une défiance équivoque, l'aperception vague des dissidences futures.

En proie au *fragmentarisme*, colligeant et mosaïquant ses « documents humains » hétérogènes, le naturalisme, lui, non plus, n'admet ni ne conçoit le Héros, — comme si l'involution des êtres et des causes l'excluait, nécessairement. En valet bien stylé de l'envie égalitaire, il s'efforça d'abolir chez ses fervents, la capacité, la générosité de percevoir le Héros. — Et,

dans sa prétention d'apporter le *Vrai* (« du vrai plus vrai que celui des autres ! ») pour communiquer la sensation du *Vrai*, il choisit des sujets bas, se les imaginant plus *raisonnables*, aux yeux de sa vulgaire clientèle ; ce qui, probablement, est un calcul faux.

Le conflit intime, antérieur à l'évolution définitive de Durtal vers de plus hautes ambitions, est le prétexte d'un chapitre de perforante et hautaine critique, qui célèbre la totale ruine, la lamentable faillite des laborieuses théories du propriétaire de Médan. Son vœu fut d'instaurer un art démotique, populaire, un art matérialiste, idoine au stupide orgueil contemporain. *Commercialement parlant*, il a réussi ! Héraut favori du puffisme positiviste, il a reçu son salaire ! Lors, donc, que l'indignation d'une âme haute et droiturière répudie, au nom de l'art, le négoce où il a vilipendé sa plume, c'est justice !

— Il serait tout au moins explétif d'allonger cet article cursif de considérations sur l'écriture de Huysmans. On connaît ce verbe agressif et onctueux, hérissé et pictural, — l'habituelle splendeur inattendue des épithètes. Les nécessités du dialogue et de l'action ont assoupli, cette fois, et brisé un peu, le contour de la période.

— Ce livre savoureux ramène, une fois de plus, la réflexion sur le stupéfiant phénomène, — d'une plus sensible évidence, chaque jour, — du complet divorce, de la scission, à présent absolue, entre le monde ambiant et les valables et sincères artistes. Aucun point de contact ne subsiste, nulle idée mitoyenne. Les mots ont fini par se destituer de toute efficacité pour la masse du public lettré, étant donnée son ineptie à se représenter la célébration dont ils sont les signes idiosyncrasiques.

Des jours, semble-t-il, — l'audition d'une régénérante musique, la lecture d'une œuvre de l'envergure de *Là-Bas*, — des jours vous *matérialisent*, pour ainsi dire, cette notion latente, — les jours bénis d'exaltation et d'ivresse intellectuelles.

ARNOLD GOFFIN.

Le Jardin de Bérénice, par M. MAURICE BARRÈS. — A Paris, chez Perrin.

L'arrivée de ce livre a produit parmi le public bavard du débarcadère littéraire, ce mouvement d'étonnement craintif par lequel on accueille un être qui n'est pas habillé comme ceux de tous les jours. Tout de suite, pour reprendre contenance, le public l'a poursuivi de ce rire aux couleurs vives et éphémères, ce rire à la petite journée qui est la force des faibles de Paris. Ainsi des gens laissent choir un joli pâte d'encre sur les mots dont ils ne distinguent pas très bien l'orthographe.

On a appelé l'auteur du livre : M^{lle} Renan ; c'était gentil. On l'a appelé : ironiste ; c'était vrai. On l'a appelé : fumiste ; c'était bête. M. Huysmans a laissé tomber de *là-bas* — est-ce « tomber » qu'il faut dire ? — la suprême parole de dédain en déclarant que le livre de M. Maurice Barrès était « un joujou anémique ». Cette parole m'a fait plaisir, elle m'a affermi dans l'attrayant sentier des délicates analyses d'art où se promène notre petite

Bérénice. Je dis « notre », parce que je l'aime de tout moi cette petite rêveuse élevée au Musée du Roi René, en compagnie des « dames de *Désintéressement* et de *Simplicité* dont les doux visages évoquaient pour elle, les résignations de la solitude », et qui est morte par le fait des barbares de ce siècle. Elle me personnifie l'instinct, mais un instinct si tendre, si délicat, serrant de si près la terre parfumée que c'est mieux encore l'instinct des fleurs du paysage que celui des hommes qu'elles enveloppent. Elle montre ce qu'un poète peut retrouver de saveur de vie et de pureté d'âme en rameant à la tradition de sa race, un pays maculé de civilisation à la grosse.

Le jardin de Bérénice est à mon avis un précieux livre d'art, et sans vouloir contrarier M. Barrès, qui se donne surtout comme un philosophe, à la recherche des règles de vie, j'avoue que je vois aussi en lui le psychologue et le poète qu'il prétend — trop modestement — ne pas être.

Ce n'est pas sans mille prévenances d'imagination que l'on maintient dans son gracieux et nonchalant hiératisme un symbole aussi frêle que celui-ci. Ce n'est pas sans échanger des vues profondes avec la dame d'Inspiration que l'on écrit de ces pages dont le mouvement humain semble effacé, tant la vibration de vie rapide et fine y devient insaisissable. Et si M. Barrès n'est pas psychologue avec « la merveilleuse intelligence » de son aîné Paul Bourget, il l'est avec quelque chose de mieux peut-être : son exquise sensibilité. Sa psychologie vive et fleurie ne démonte pas la mécanique passionnelle ; mais elle entend et note les chants qui courent la contrée. A côté de musiciens comme lui, les psychologues comme M. Bourget sont plutôt des luthiers, des anatomistes de l'instrument qui chante. Sans doute, en de curieuses discussions idéologiques, on le voit évoluer avec malice par les sentiers du féérique jardin ; mais ce que j'aime surtout en lui, c'est que la dialectique ne l'ait pas privé de vie ; c'est qu'il en fasse aussi émotivement la preuve par l'analyse et la synthèse unies.

M. Barrès a raison, en somme, il n'est pas « un poète qui raffine sur la coupe des vers » ; il n'est pas « un psychologue qui démonte les ambitions, les amours, tous les appétits des hommes » ; il est un peu moins et un peu plus que ça, autre chose, une combinaison de ces deux êtres : il est un homme qui « s'est mêlé à la vie la plus complète de son époque, avec autant de clairvoyance que d'ardeur », avec de supérieures facultés d'intellect et de sentiment. C'est de l'entretien en union intime, c'est de l'interpénétration de ces facultés amenées au plus haut point d'acuité et de finesse qu'est née son ironie.

Cette ironie très assourdie, très « feutrée », comme il dit, quand elle touche à la chère petite Bérénice et qui prend alors les caresseuses inflexions d'une prière, exprime son art ; c'est par elle qu'il excelle à lier la réalité au rêve.

Cette ironie l'attache mieux à ce qu'il aime en le rendant invulnérable aux déplaisants contacts et quand il semble la diriger contre lui-même, c'est qu'il est sorti de son moi pour en faire le tour. C'est l'idéologue qui se promène : le poète est à l'abri.

Des gens ont mal compris cette ironie. Il leur a semblé qu'elle refroidis-

sait d'un courant d'air athée l'adoration du poète pour Bérénice; ce sont de ces lecteurs peu apprivoisés qui mesurent la vie passionnelle à la vieille mesure romanesque. C'était l'erreur du romanesque de prendre tous nos « à peu près » de sentiment pour le sentiment par excellence; de ne pas en voir la gradation, de ne pas compter les échelons qui mènent de la terre au ciel.

Tout l'art est dans les rapports, les transitions; ce sont ces rapports et ces transitions que l'ironie de M. Barrès exprime. Elle n'est qu'un écho de sa sensibilité; elle est cette sensibilité retentissant en un cerveau d'homme moderne; simple affaire d'acoustique intellectuelle; et, ainsi comprise, c'est une forme moins de négation que de clairvoyance et d'humilité.

Qui ne sait se limiter à soi et ne sait non plus tout comprendre hors soi, doit forcément douter et s'attrister de ce doute; ainsi l'ironie de M. Barrès se nimbe de tristesse. Mais le doute retombe sur soi-même et devient à la longue une sorte de foi: je ne crois pas avancer de paradoxe en disant combien le sceptique Barrès ressemble à un mystique.

Nous aurons l'occasion de reparler de lui prochainement à l'occasion de *l'examen de ses trois volumes* qu'il donnera en préface à une réimpression de *Sous l'œil des Barbares*.

HENRY MAUBEL.

La jeune école portugaise.

Voici qu'au Portugal se forme également un mouvement « jeune », et, à en juger par la foi enthousiaste qui anime les dirigeants de la nouvelle école, on peut espérer beaucoup de son avenir.

Nous avons sous les yeux les *Oaristos* et les *Horas* de M. Eugène de Castro.

Le premier de ces livres, qui nous semble celui où le poète se montre avec le plus d'originalité, est précédé de quelques lignes exposant son programme.

Cette pseudo-préface, très curieuse, a les allures d'un manifeste littéraire. Il y est fait un procès en règle à la Poésie portugaise contemporaine, « *qui ne repose*, dit l'auteur, *que sur quelques dizaines de lieux communs éraillés* », et un arrêt inexorable s'ensuit auquel échappent à peine deux ou trois privilégiés.

La liberté des rythmes, l'introduction de notre délicieux et très gaulois rondel, l'allitération, l'emploi de rimes rares et d'un vocabulaire varié et choisi, telles sont les innovations qu'introduit dans la poésie portugaise M. de Castro.

Les vers des *Oaristos* ont par moments une saveur étrange, le poète se plaît dans le vague, dans des demi-teintes doucereuses et charmantes et, bien que par ci par là l'on sente visiblement l'influence de nos poètes, ils ne manquent pas d'une certaine originalité que la langue de Camoëns, si sonore et en même temps si suave, contribue à rehausser encore.

Des images neuves et saillantes s'y rencontrent parfois, à côté d'autres d'une justesse tant soit peu problématique.

Bref, *Oaristos* est un livre d'un fin et moderne lyrisme, d'une beauté délicate, quoique un peu bizarre, ou peut-être même délicate à cause de cette étrangeté.

Quant à la licence que M. de Castro s'est permise dans la pièce XV, afin, le croyons-nous, d'y placer une rime riche, il est vrai, mais au détriment de la pureté du vers, il nous sera permis de faire nos réserves.

En effet, l'un des vers de cette pièce se termine par la première syllabe d'un mot, cette première syllabe formant la rime, tandis que la seconde syllabe forme le vers suivant et la rime riche avec un autre mot. C'est un procédé employé quelquefois par Banville, mais dans le genre funambulesque, et là seulement admissible, et non pas en une pièce ultra-lyrique comme celle dont il s'agit ici.

Les *Horas* nous ont beaucoup moins plu. C'est d'un style forcé, on y sent la recherche pénible du nouveau, ce n'est plus délicieusement vague comme le premier volume, mais obscur et embrouillé à souhait, cela ressemble à du René Ghil .. portugais, et le livre se termine par un fort bel « Epilogue » (à la Schopenhauer) en profession de foi catholique et monarchique et en vœu de chasteté :

Ne perpétuons pas la Douleur, soyons chastes,
.....
... mon cœur catholique et monarchique . . .
.....
Lascives séductions jamais plus ne me tentez,
Vous qui étiez, autrefois, les reines de mon corps!
Virgo fidelis, qu'il y ait en tes Sourires-Rois
L'éternelle fraîcheur du Rire des Stériles.

Dans le prochain numéro nous donnerons quelques traductions des *Oaristos*.

* * *

L'*Exame de consciencia* de M. Antonio d'Oliveira Soares contient des poèmes d'un charme réel ; les vers sont clairs et beaux, avec une note amoureuse dominante très gracieuse ; c'est le rêve d'un idéal amour inassouvi, et d'autant plus intéressant qu'il est inassouvi. Une certaine religiosité se mêle à ces poésies chastes, et leur donnent un cachet très spécial qui contraste avec celles de même genre qui glorifient les amours profanes et brutalement voluptueuses d'autres poètes :

Quand je célébrerai la Messe des Noces
De nos Ames et de notre éternel Amour,
Je vêtirai d'abord l'Amict immaculé,
Qui exprime la chasteté intérieure et extérieure.
.....

*Bouche incolore de mon Amour,
Pâle fleur de printemps,
Ton baiser calme désaltère
Ma soif de fraîcheur.*

*A te voir ainsi, fanée, sans couleur,
Mon Baiser attend ton Baiser,
Bouche incolore de mon Amour,
Pâle fleur de printemps...*

*Moi seul, qui hait l'astrale rougeur
Des lèvres, j'aime la grâce austère
De la chaste bouche, où la Chimère
N'a pas rêvé le Baiser en fleur,
Bouche incolore de mon Amour.*

JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA.



MEMENTO

Au nom de la *Jeune Belgique* nous adressons nos plus affectueux compliments de condoléance à notre collaborateur, Maurice Maeterlinck, qui vient d'avoir la douleur de perdre son frère.



Le 4 mai a été célébré, à Paris, le mariage de notre ami André Fontainas, avec M^{lle} Herold, sœur de notre collaborateur et petite-fille de l'auteur de *Zampa*.

Nos unanimes félicitations et nos vœux les plus épithalamesques.



Quelques jours avant les adieux de Rossi, Mounet-Sully est venu nous donner *Hernani* ou les *Trois pour une* au Théâtre de la Monnaie. La comparaison entre le tragédien italien et le tragédien français n'a pas été à l'avantage du dernier.

Il a interprété, il est vrai, le rôle d'Hernani avec une passion toute romantique, où sa belle voix chantait superbement les vers. Mais ses gestes si ondulants, trop souvent répétés, paraissaient quelque peu emphatiques et montraient trop l'acteur.

Quant au drame, il lui manquait le gilet rouge de Théophile Gautier et toute la phalange romantique de 1830.



Les Concerts populaires ont clôturé leur saison par une splendide séance consacrée à Brahms et à Wagner.

De Brahms, rien d'inédit mais de nobles œuvres, la *Symphonie*, le *Schicksals Lied*, qui gagnent à être entendues souvent.

De Wagner, outre la fin des *Maîtres-Chanteurs* et le « Vénusberg » de *Tannhäuser*, une première, une vraie première : le 3^e acte presque entier, de ce divin et troublant *Parsifal* qui nous ouvre de ces cieus balsamiques, lubrifiés de nostalgies,

dans lesquels s'exhalent les derniers souffles des martyrs.

Parsifal, la partition la plus mystique, la plus chrétienne sinon la plus catholique qu'on ait écrite, et où la charité l'emporte sur l'espérance et même sur la foi. Non sans raison, un critique a dit que dans cette œuvre il y a plus de soif de l'éternel repos que de la vie éternelle.

Exécution remarquable, surtout du côté de l'orchestre, et formidable ovation à Joseph Dupont.



Un incident regrettable. — Notre cher et éminent critique Gustave F. a eu la douleur, l'un de ces soirs, d'être accosté par un monsieur des plus inconvenants qui a eu l'audace de le saluer, en une rue d'ailleurs fréquentée et officielle, par ces mots : Bonsoir monsieur Coquelin. Nous partageons les regrets de la Comédie-Française et nous offrons à notre vénérable confrère les compliments de condoléances qui lui sont dus.



Le correspondant particulier — très particulier — du *Journal de Liège* informe ses lecteurs de ceci :

« Enfin ! laissons cela et, si vous le voulez bien, causons de choses plus gaies. Pour la seconde fois, j'ai la bonne fortune de pouvoir vous parler d'une chose que bien peu de mes confrères soupçonnent et dont aucun n'a parlé jusqu'ici.

« Banville, en mourant, a, paraît-il, laissé une pièce, tout juste terminée et à l'état de manuscrit brouillon. Se sentant à toute extrémité, il fit demander à Catulle Mendès de s'en occuper. C'est donc sur les instances de M^{me} de Banville et de Catulle Mendès que Claretie consentit à faire voir le feu de la rampe aux quatre actes de *Florise*.

« *Florise* est une ancienne comédienne, plutôt tragédienne, passionnée de son art, vivant de lui et pour lui. Elle a fini par

céder aux prières d'un marquis de X... et l'a épousé, quittant pour lui le théâtre et la gloire. D'ailleurs elle aime cet homme éperdûment, et Banville a su faire vibrer dans ce cœur toutes les notes d'un amour d'artiste : grâce, passion, tendresse, coquetterie, finesse de sentiment, etc. Malgré tout, elle regrette le théâtre.

Pour une fête, le marquis fait venir une troupe de comédiens de passage, et là se place la scène capitale. La marquise Florise assiste à une répétition ; malgré ses observations, l'actrice qui joue le rôle de l'héroïne (Phèdre, je crois) est terne et impuissante à en faire ressortir les beautés.

« Florise saute sur le théâtre, lui arrache son rôle et se met à réciter, réciter, s'enthousiasmer à chaque vers, sentant renaître en elle ses amours passées mal éteintes, cette passion des planches, ce besoin des bravos, ce délire artistique... et elle part, elle se sauve avec cette troupe de comédiens, plantant là son pauvre marquis. Moralité : l'art plus fort que l'amour. »

Florise, pièce inédite, tout juste terminée, à l'état de manuscrit brouillon !!!

O sainte littérature !



Notre mage, Léon Dardenne, après avoir dompté un peau jaune de la troupe de Buffalo-Bill, a réussi à scalper un taureau dont les cornes sont visibles au musée de *la Chronique*.



L'illustrissimo Cabellero Albert C. a failli maîtriser le coursier le plus sauvage des plaines du Far West, actuellement en représentation à Bruxelles ; celui-ci a maintenu ses droits de pied de maître.



Nos chers amis, Eugène Demolder et Francis Nautet, s'embarqueront prochainement pour le royaume libre du Congo, afin d'entreprendre en bicyclette la traversée de l'Afrique intertropicale.

M. Alfred Desmet organise une contre-manifestation.

Je m'en Fuchs! (*N. D. L. R.*)



La place nous manque ici pour publier quelques fragments des importants discours touchant les intérêts artistiques prononcés par M. le ministre de Burlet et MM. Slingeneyer et Buls à la Chambre des représentants. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. En attendant, nous adressons tous nos remerciements à M. Slingeneyer qui, dans l'enceinte parlementaire, a eu le courage de soulever la question des Beaux-Arts et l'a défendue fièrement. *N. B.* M. Anspach-Puissant n'a pas pris la parole.



Les musiques d'été ont repris leur droit. Au Waux-Hall, tous les soirs, concerts charmants sous les ormes ombreux dont les verdure sombres s'approfondissent au loin piquées de mille globes jaunes.

Aux bains de mer, les kursaals s'animent peu à peu. A Ostende, chaque jour, concerts d'harmonie, mais surtout et vraiment artistiques, deux fois par semaine, séances d'orgue, par M. Léandre Vilain.



La Jeune Belgique publiera dans son prochain numéro des proses de Maurice Desombiaux, Arnold Goffin, Georges Destrée, Henry Maubel, des vers de Arnay, etc.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Ed. Dujardin, *Antonia*, fr. 2-50. *La Comédie des amours*, 2 fr.

Ch. Morice, *Chérubin*, 2 fr.

P. Verlaine, *Choix de poésies*, avec portrait, fr. 3-50. *Les Uns et les Autres* (réimpression). *Jadis et Naguère* (réimpression).

Paul Redonnel, *Liminaires*, 2 fr.

A. Silvestre et Morand, *Griselidis*, 4 fr. Maupassant, *Rousette*.

Henri Mazel, *le Nazaréen*.

F. Herold, *la Joie de Maguelonne*.

P. M. Olin, *des Visions*.

Pour paraître prochainement :

T. Corbière, *les Amours jaunes*; Paul Verlaine, *Mes hôpitaux*; Arthur Rimbaud *Poésies*.



La librairie Tresse et Stock vient de publier le drame superbe de Camille Lemonnier, *Un Mâle*, qui souleva un enthousiasme d'art, il y a trois ans, au théâtre du Parc, et qui occupe la scène en ce moment à Paris avec le même succès.

* * *

Chez Siffer, à Gand, charmante causerie sur la jeune fille dans l'art, par Albert Dutry.

* * *

La *Bibliothèque Littéraire et Artistique*, collection d'art éditée par *La Plume* vient, après *Dédicaces* de Paul Verlaine, *Albert* de Louis Dumur, et les *Cornes du Faune* d'Ernest Reynaud, de s'enrichir d'un nouveau volume : *Le Fi Bâlouët*, études de mœurs paysannes, par Jacques Renaud. Ce livre, écrit par un peintre fidèle à la nature, est en même temps une œuvre dramatique pleine d'intérêt et un grand succès pour la collection d'art dont il est un précieux exemplaire.



Camille Lemonnier vient de publier dans *Gil Blas* un fier et nerveux article sur Henri De Groux, qui a exposé aux Arts-Libéraux de Paris des toiles remarquables.

Cette sincère et noble glorification d'un des nôtres, aucun de nos journaux ne l'a reproduite. Alors qu'ils sont toujours prêts à accueillir les derniers potins de la politique en des faits-divers nauséabonds, ils gardent un silence obstiné lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'art.



Notre littérature a eu sa fête à Paris ce mois-ci. C'est d'abord *le Mâle*, de Camille Lemonnier, dont les représentations organisées par le *Théâtre de l'Avenir dramatique*, ont remporté un succès tel qu'elles seront continuées jusqu'à l'expiration des engagements des acteurs; puis *l'Intruse*, de Maurice Maeterlinck qui, au *Théâtre d'Art*, a empoigné la salle et mérité les huées de quelques turbulents lecteurs de Sarcey. Nous recommandons, en passant, à l'imposant critique la large volée que vient de lui

donner Maurice Desombiaux dans le *Journal de Charleroi*.



Les Fusillés de Malines à Paris. De *la Plume* : « Le sort de l'Alsace-Lorraine rend jaloux certains belges; ils ne se consolent pas d'être Belges, d'être amis (?) de la France; ils veulent être Allemands, na !... »

« Le livre de M. Eekhoud est une mauvaise action ».

Du *Mercur de France* : « Voilà un très-bon livre... C'est l'histoire de la révolte des Flandres en 1798, contre l'occupation française et la stupide tyrannie des Jacobins... L'auteur méprise et hait la Révolution française, — sentiments que tout artiste ne peut que hautement approuver... A tous les points de vue un très bon livre ».

C'est au choix !



Félicien Rops nous fait parvenir, avec une amicale dédicace, le catalogue de son œuvre lithographique, publié par Erastène Ramiro, et orné de sept reproductions en taille-douce.

Ce catalogue, dont l'auteur serait un avocat distingué à la Cour d'appel de Paris, relève environ deux cents pièces du maître.

Parmi les reproductions qu'il renferme, nous signalerons le légendaire et très rare : « Enterrement au pays wallon »; — « la Peine de Mort »; — « Chez les Trappistes », choix fort judicieux en l'abondante production lithographique de F. Rops.

P. S. Félicien Rops nous repromet pour 1892 un frontispice.

Simultanément, l'éditeur E. Deman a publié un catalogue d'estampes du xviii^e siècle en noir et en couleur et des croquis, eaux-fortes et lithographies de Rops, renfermant 426 numéros, dont plusieurs renseignent des pièces de grande rareté et de haute valeur.



Madame Lupar de Camille Lemonnier passera prochainement au Théâtre-Libre. Antoine reparle encore de donner en septembre *la Princesse Maleine*. A ce propos, *l'Art moderne* reproduit ces paroles de

Maurice Maeterlinck : « Si M. Antoine me joue, je le laisserai arranger la mise en scène comme il l'entendra ». Eh non ! il ne faut pas qu'Antoine le joue ! il l'a joué une fois, cela suffit. Lorsque l'on fit tapage autour de *la Princesse Maleine*, Antoine s'est taillé une belle réclame aux dépens de notre ami ; il a voulu mêler son nom à celui de Maurice Maeterlinck, quitte à abandonner dans la suite les beaux projets dont il faisait montre dès le début avec tant d'empressement. Nous espérons bien, si Antoine se décide à monter *la Princesse Maleine*, qu'un ami fidèle veillera à ce qu'on ne tripatouille pas le chef-d'œuvre.



Le Mercure de France, dans son dernier numéro, publie la lettre suivante :

MONSIEUR,

J'ai quelques remerciements à vous adresser, à vous et au *Mercure de France*, qui détestez fort, M. de Gourmont l'a dit, le Déroulédisme artistique et le protectionnisme littéraire.

Il paraît, s'il faut en croire votre chroniqueur, que j'ai emprunté, sans prévenir, deux métaphores à M. Saint-Pol-Roux : les « cactus de la fièvre » et les « regards éperviers pour des chasses mauvaises ».

J'avoue, à ma honte, que je viens, par *le Mercure*, d'apprendre l'existence de M. Saint-Pol-Roux. J'en suis charmé, seulement, — comme on dit dans *les Faux Bonshommes* — les deux métaphores incriminées sont extraites de *Monseigneur de Paphos*, un poème qui parut, pour la première fois, dans *la Jeune Belgique*, le 1^{er} juin 1888.

A qui le cactus ? A qui l'épervier ?

Vous m'obligeriez beaucoup, monsieur, en révélant, dans le prochain *Mercure*, la date exacte à laquelle M. Saint-Pol-Roux a pris possession, *urbi et orbi*, de cette fleur et de cet oiseau.

C'est la seule façon de couper court à la querelle du cactus et à la guerre de l'épervier, si indissolublement liées, n'est-ce pas ? à l'avenir de la haute critique.

J'attends de votre confraternité l'insertion de ce petit poulet, et vous salue.

ALBERT GIRAUD.

En place de répondre à cette demande précise de notre collaborateur, *le Mercure* se dérobe et réplique que M. Paul Roux (Saint) avant sa canonisation publiait déjà en 1885. Publiait quoi ? Albert Giraud publiait lui avant 1880. On ne s'enquiert pas de la date du baptême littéraire de Paul Roux (Saint).



Dans un coquet et confortable salon, parmi les plantes du meilleur monde et les tentures discrètes, MM. de Saint-Cyr et Mignon exposent leurs œuvres, toiles et marbres.

M. de Saint-Cyr cherche la couleur dans les accessoires luxueux ; c'est très mondain, mais on y sent peut-être encore trop l'influence de Stevens.

M. Mignon, plus ancien, présente en liberté quelques taureaux, bœufs, bisons, lionnes de robustes allures et des types de soldats de l'armée belge militairement exécutés.



Zénon Przesmycki continue dans le *Swiat* son étude sur Maeterlinck et le mouvement littéraire belge, en même temps qu'il poursuit une fière campagne en faveur d'un art libre et nouveau. Prochainement, dans une autre revue, *l'Athæneum*, il se propose de publier une anthologie de nos poètes.

La Jeune Belgique donnera prochainement de lui une étude sur la poésie tchèque contemporaine.



Dans *l'Avenir dramatique*, recommandés aux hypocondres récalcitrants, les feuilletons de *Willy-L'ouvreuse*, deux têtes sous un même bonnet.



Jean Richepin a lu dernièrement à la *Comédie-Française* son drame en vers : *Par le Glaive*, qui sera joué l'hiver prochain.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Ame des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
ECKHOUD (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dar- denne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert).	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder). Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin	2 »
—	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
GOFFIN (Arnold).	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.). .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred). . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baués. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LAZARÉ (Bernard)	Les Quatre faces, plaquette anti-parnassienne	1 »
LEMONNIER (Camille) . .	En Brabant, contes, un volume in-18	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concu- bins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lumar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff.	10 »
MAETERLINCK (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18.	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8 ^o (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach.	3 50
PLÉIADÉ (La), journal littéraire mensuel.	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18.	3 50
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes: un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile) . . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8 ^o sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8 ^o sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8 ^o , papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huijsmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

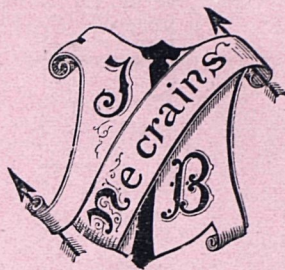
L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

Les grands lamas du Musée	LA JEUNE BELGIQUE.
Vénus Aphrodite	GEORGES DESTRÉE.
Sérénité	ALBERT JHOUNEY.
Vers de l'espoir.	MAURICE DESOMBIAUX.
Oarystos	EUGENIO DE CASTRO.
Horas	EUGENIO DE CASTRO.
Examen de conscience	A. DE OLIVEIRA-SOARÈS.
Vol de corbeaux	A. DE OLIVEIRA-SOARÈS.
La chimère tuée	H* CHAINAYE

Chronique littéraire :

<i>Pages. — Bonheur. — Les cahiers d'André Walter. — La joie de Ma- guelonne. — Dyptique</i>	ALBERT ARNAY.
<i>Histoires du Chat, du Coq et du Trom- bone</i>	EUGÈNE DEMOLDER.
Changement de direction.	LA JEUNE BELGIQUE.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

CHANGEMENT DE DIRECTION

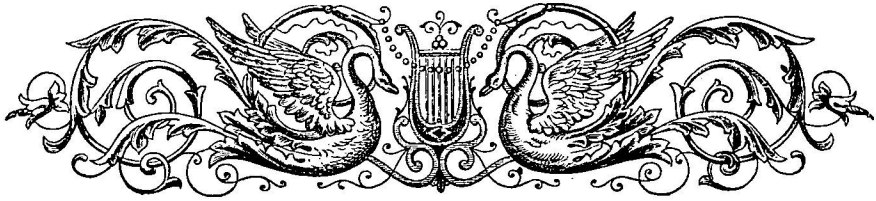
Voir l'avis dans le numéro

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



LES GRANDS LAMAS DU MUSÉE.



a presse artistique et littéraire mène en ce moment contre la Commission des Musées une campagne violente, qui a des échos partout, et qui doit avoir ému, dans leur quiétude, les petits papes et les petits sous-papes de la vieille machine officielle.

La Jeune Belgique ne pouvait rester indifférente à cette bonne croisade de plume. Aussi entend-elle partir en guerre à son tour, et grossir de quelques renseignements piquants le dossier de la Commission des endormis.

L'Art moderne, dans son numéro du 21 juin, demande pourquoi, depuis 1882, le catalogue des musées ne mentionne plus les prix d'achat.

La réponse est facile. C'est pour qu'on ne les discute pas. La Commission des Musées est tombée à la merci des marchands. Naguère elle envoyait des délégués aux ventes publiques. Aujourd'hui elle est trop pousive pour se déranger, et elle attend que les négociants en toile peinte viennent la relancer dans le sanctuaire. Et c'est le trésor public qui paie les frais de déplacement.

Un exemple :

M. Léon Gauchez, marchand de tableaux à Paris, a procuré au Musée

ancien de Bruxelles, depuis 1882, 22 toiles de prix, de gros prix, parmi lesquelles la *Vierge et l'Enfant Jésus*, de Rubens (75,000 francs); la *Songeuse*, de Maes (66,000 francs); les trois *Esquisses*, de Rubens (42,000 fr.); les *Têtes de nègres*, de Rubens (85,000 francs); le *Cabaret*, d'Ostade (50,000 francs); la *Chasse d'Atalante*, de Rubens (25,000 francs), etc., etc. M. Bourgeois, un autre marchand parisien, lui a cédé le *Moulin*, d'Hobéma (100,000 francs), et le *Portrait de vieille femme*, de Rembrandt (105,000 francs), etc., etc.

MM. Gauchez et Bourgeois, plus avisés que les membres de la Commission, achètent leurs tableaux dans les ventes publiques. Puis les membres de la Commission, gauchement et bourgeoisement, les rachètent à MM. Gauchez et Bourgeois.

La Commission débourse 50,000 francs pour un Ostade, découvert par M. Gauchez. Elle abandonne un très beau tableau du même peintre, vendu 7,100 francs à la vente de Buisseret!

Les *Têtes de nègres* (85,000 francs, chez M. Gauchez), avaient été offertes pour moins de la moitié de cette somme, 40,000 francs, cinq ans auparavant, à un amateur anversois!

La Chasse d'Atalante (25,000 francs, chez M. Gauchez), a été vendue à Londres pour la bagatelle de 9,000 francs!

Le *Portrait de vieille femme*, de Rembrandt (105,000 francs) est d'une authenticité contestable et contestée.

On ferait, avec l'argent maladroitement dépensé depuis dix ans, par la compagnie des bonzes, un admirable coin de musée.

Les habitués du Palais des Beaux-Arts connaissent la collection dite « d'Arenberg ». Elle se compose d'une quarantaine de pièces, achetées en 1874, et forme la base de la galerie des gothiques. On y remarque, entre autres, la *Cène*, de Bouts, *Jésus chez Simon*, de Schoen, la *Messe de Saint-Grégoire*, une magnifique série de portraits, etc. Ces quarante tableaux, qui sont à eux seuls une superbe académie de chefs-d'œuvre, n'ont coûté que 90,000 francs!! Chose incroyable, la Commission de 1874 refusa de les acquérir! Il fallut l'intervention personnelle de M. Delcour, alors ministre, pour forcer la main à la compagnie des bonzes!

En 1891 c'est le contraire qui arrive : on achète 50,000 francs un Ostade, et c'est la Commission qui force la main au ministre!

Le sens dessus dessous est complet!

Enfin, sait-on ce qu'a coûté le déménagement du Musée ancien? 80,000 francs! N'importe quel entrepreneur eût opéré ce travail pour 25,000 francs, prétend *l'Art Moderne*. Et pour beaucoup moins, ajoutons-nous.

Serait-ce un marchand de tableaux qui a entrepris le déménagement ?

Puisque nous posons une question, à propos de déménagement, aux membres d'une Commission qui « déménage », nous voudrions savoir ce que coûte le déménagement du Musée moderne, nécessité par le Salon triennal ? Le transport d'un tableau moderne coûte-t-il plus ou moins cher que le transport d'un tableau ancien ? Et le remplacement des toiles enlevées en vue du Salon de 1890 sera-t-il terminé pour le Salon prochain ?

Nous attendons la réponse des bonzes.

..

Si du Musée ancien nous passons au Musée moderne, nous n'avons pas lieu d'être plus satisfaits.

Nos grands artistes ne sont pas représentés ou le sont fort mal.

Pas un Mellery.

N. B. pour la Commission : Xavier Mellery est un artiste de tout premier ordre, qui n'use pas le parquet des antichambres, que l'on peut cirer sans lui, ni la manche des bonzes, qu'usent d'autres frotteurs.

Pas un Rops ! L'auteur des *Sataniques* est représenté par quelques lithographies, au cabinet des estampes.

N. B. pour la Commission : Félicien Rops est un des plus grands artistes de ce siècle. Il est décoré, — en France.

La Commission attend sans doute la mort de Mellery et de Rops, afin d'acheter, à prix d'or, aux marchands, leurs moins belles œuvres !

C'est aussi après la mort d'Agneessens que la Commission s'est décidée à LUI acheter deux toiles, qui sont loin d'être caractéristiques du peintre ! C'est aussi après la mort de Boulenger que les bonzes LUI ont acheté pour 40,000 francs de tableaux. La plupart des De Groux ont été acquis de la même manière. Dubois n'a pas été plus heureux. Il est vrai que, pour l'encourager à peindre ses chefs-d'œuvre, on refusait de les acheter, et on lui commandait de mauvaises copies ! Les De Brakeleer, eux aussi, n'ont pas été achetés au peintre. Stobbaerts est représenté par un seul tableau, Meunier aussi, et combien d'autres !

Presque toutes ces toiles ont été achetées à des marchands ou à des collectionneurs.

Il est vrai qu'en revanche il y a 3 Portaels, des De Vriendt, des Baugniet, des Delfosse, des Van der Ouderaa, des Musin, des Verhas, — ô cette *Revue des Écoles* dans cette revue des croûtes ! — et 16 Gallait. Un de

ces Gallait, la *Peste de Tournai*, qui est aussi celle du Musée moderne, a coûté, dit-on, 170,000 francs! C'est 169,900 francs de trop. A ce taux là, on se demande ce que 16 Gallait doivent représenter de « galette! »

Les artistes appellent ce coin des officiels « l'égoût du Musée ». Quand on s'y aventure, on se munit d'un désinfectant.

Nous continuerons cette campagne dans notre prochaine livraison, et nous démontrerons l'absurdité du système des commandes et des copies. Nous faisons appel à tous ceux qui pourraient nous aider dans notre bonne guerre contre la routine, l'ignorance et la mauvaise volonté des membres de la Commission des Musées, ces grands Lamas officiels qui ne « crachent » pas, mais qui font si bien « cracher » les contribuables.

LA JEUNE BELGIQUE

VÉNUS APHRODITE

Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle.

A MONSIEUR A. C. SWINBURNE.

(VICTOR HUGO).



Sur la mer ondulée et bleue, miroir tremblant du ciel encore couvert des légers voiles de la nuit, parurent les premières lueurs de l'aurore.

Le soleil se levait, éclatant et jeune; — l'aurore prit son essor et dispersa les ombres; — des lumières roses s'allumèrent par tout le ciel, et les trois grands premiers rayons de l'astre planèrent, victorieux et radieux, sur le ciel et sur la mer.

A l'orient, les côtes de Lesbos se dentelaient en or sur le ciel rose. — Un vent frais se leva, étrangement parfumé, gonflé de suaves harmonies, et courut lumineux sur les flots d'azur, clairs et verts de la mer.

Les petites vagues se levaient, se gonflaient, se heurtaient; — du choc de

leurs lèvres amoureuses naissaient des couronnes d'écume frissonnante, et des milliers d'ailes blanches sur la crête des flots, semblaient courir et voler sur la mer.

Clair éclair furtif de candeur et de volupté, un vol éblouissant de tourterelles traversa l'azur, — et tous les vents gonflant leurs joues puissantes soufflèrent ensemble, et creusèrent au sein de la mer un gouffre profond, crêté d'un frémissant diadème d'écume vierge, où les eaux bleues tourbillonnaient avec force.

De profondes harmonies s'en échappaient, qui planaient sur les flots d'alentour — des sanglots mêlés à des rires, de grands cris d'amour et de longs soupirs. — Les eaux tourbillonnaient avec force; — elles tourbillonnaient, tournoyaient et soudain, soulevée sur une montagne d'écume fusante et ruisselante — debout sur une conque d'opale aux mille couleurs chatoyantes, traînée par de glauques dauphins aux yeux d'or, à la gueule rouge crachant des flammes — blanche et nue — illuminant le ciel et la mer, parut la déesse Aphrodite.

Blanche et nue, radieuse, immortelle, — nimbée des magiques lumières de son sourire et de l'amoureuse flamme de ses yeux ardents, — la douce impérieuse Déesse, née des souffles du Ciel et de la vierge écume de la mer. Semblable à l'aube d'été, Elle se levait plus éclatante que la lumière du soleil sur la crête des vagues moirées : — Sa chevelure sacrée, humide et blanche comme l'écume frémissante et la neige nouvelle, comme une guirlande d'éclairs resplendissant au soleil, sa fière, languissante chevelure ondoyant énamourée aux avides baisers du vent, parfumée aux furtives caresses des brises fraîches, — sa bouche ardente, sa bouche ambrosienne, fleur des sourires, reine des luxurieux baisers, — ses grands yeux verts, clairs, riants, profonds comme la mer, vertigineux abîmes de tendresse et de volupté, — ses bras longs et beaux, invincibles liens d'amour, pleins de désirs et d'affolantes promesses, — sa poitrine neigeuse fleurie de la pointe rose et ferme de ses seins parfaits, et toute la ligne de son corps divin prolongée dans la conque d'opale éblouie, aveuglant les clartés du ciel et du soleil réfléchies dans les vagues folles.

Ainsi parut dans l'universelle allégresse de la nature éperdue, la déesse Vénus Aphrodite, et des vols de colombes — flottantes couronnes d'ailes frémissantes, planaient dans la Lumière au dessus d'Elle. L'air devint plus

chaud, des parfums nouveaux, chargés d'amour, alanguirent les brises, et dans les îles de la mer, auprès des temples tranquilles, les bois sacrés se couvrirent de fleurs. L'ardent amour de la Déesse avait conquis le Ciel lui-même, et des sommets sacrés de l'Olympe azuré, les dieux heureux, vaincus, extasiés, faisaient pleuvoir des roses autour de l'Immortelle. — Cependant les glauques dauphins triomphants faisaient jaillir les eaux sous leurs nageoires aux reflets d'or, et Elle s'avavançait ainsi par les plaines de la mer, comme en un grand champ mouvant de fleurs épanouies, laissant traîner après Elle le long sillage arc-en-ciellé de la conque d'opale réfléchie dans les eaux émerveillées.

GEORGES DESTRÉE.

SÉRÉNITÉ

*Sur une rive, ouverte aux grands flots nus du fleuve,
Jésus, pâle, cerné par les profonds halliers,
Pensait en rêve, et, frissonnants, les hauts palmiers
De loin jetaient leur ombre aux bords que l'onde abreuve.*

*Des tamaris, à son front blanc frôlant leurs fleurs,
Il sentait, sans la voir, la grâce caressante.
Car l'extase nimbait sa tête adolescente
Dont l'auréole s'épandait parmi les fleurs.*

*De beaux saules noircis et de souple futaie
Sur les rives montaient, mouvaient dans l'air plaintif
Les amples feuillages où le soleil pensif
Se glisse en rayon vert, blémit en large raie.*

*Il descendait à l'occident; la jeune lune
Le suivait d'un croissant léger et tous les deux,
Par effluves ailés, mouraient dans la nuit brune
Qui de Jésus baisait suavement les yeux.*

*Et le cœur de Jésus se prodiguait dans l'ombre;
Pénétrant la matière, il ranimait tout bas
Les feuilles, les vieux troncs rugueux, l'eau pleine et sombre,
L'air et le soir et les nuages délicats.*

*Une vertu coulait de lui par où les choses
Se laissaient revenir à leur éternité,
Et longuement rêvaient, nobles métamorphoses,
Printemps sans fièvre sourde et virginal été.*

*Et tout se délivrait. Des élans invisibles
Couraient dans la fleur molle et dans le bois épais.
Et des haleines, ondulantes et flexibles,
Apportant le désir y confondaient la paix.*

*Jamais rien d'aussi beau, limpide et solitaire,
N'égalera cette heure et ces doux arbres noirs,
Unis dans un accord d'édéniques espoirs
Par cet adolescent aux formes de mystère.*

*Et, pendant que tombaient les grappes de cheveux
Sauvages sur son front, son col et ses épaules,
Et que le riche amour dans ses yeux chaleureux
Semblait un Paradis profond, voilé de cieux,
De grands souffles enveloppaient, berçaient les saules,
Tels que des houles d'esprits tristes balancés
 Au regret incertain de voyages,
Et le soir étendait ses lumineuses plages
 Comme les plis d'harmoniques pensers.*

*La nature perdait la conscience occulte
De son abaissement, de cet instinct amer
Qui travaille le lys et la jachère inculte,
Les touffes de lilas et les flancs de la mer,*

*Cet instinct de labeur, de rut, d'ardeur pesante,
Cet effort de la chair et du monde à germer,
Qui, pour perpétuer la bassesse puissante.
L'oblige à se survivre et l'empêche d'aimer.*

*C'était une heure chaste, une heure de cantique.
Tout priait en un vœu naïf et plein d'essor.
Et seul, Jésus, penché dans sa pitié mystique,
Se souvenait de la matière et de la mort.*

ALBER JHOUNEY.

VERS DE L'ESPOIR

EXTRAITS.

A M. EDMOND PICARD.

AVIS



h ces yeux de gens qui mangent, de gens qui ruminent, de gens repus fixés sur moi. Ces yeux bovins que pas une pensée n'agite, ces yeux évocatoires de mâchoires qui travaillent paisiblement, mécaniquement! — Détournez-les.

La lanterne rouge numérotée avec ampleur n'est pas suspendue à ma porte, volumineux bourgeois ne t'y trompe pas, va ton chemin. On ne joue pas du tambour ni de la grosse caisse ici. Il n'y a pas de tréteaux qui puissent agiter ton ventre houleux ou faire grimacer ta face de vieux singe lubrique.

Il n'y a même pas de quoi exciter ton intarissable verve toujours joaillée de plaisanteries si fines et si nouvelles, bien que je doive t'avouer (à l'oreille pour que tu ne le dises à personne) que leur signifiante m'échappe parfois en sa profondeur.

Si, poussé par ton mauvais ange, tu viens en ces parages perdre un temps précieux dont tu supputeras le rapport en des moments de regrets prochains, garde-toi d'entrer; il n'y a que le majestueux silence de la pensée, le silence résigné des douleurs, le terrible silence de la pénitence et du repentir, le silence des prières; un silence qui brille en le jour atténué, comme le soleil de midi sur la terre brûlée.

La rotondité flasque de ce copieux postérieur que le Créateur t'a placé sur les épaules en guise de visage s'en accommoderait mal. Ton rire de trombone se glacerait là dedans, et tu te draperais dans la dignité de ton mépris pour en sortir promptement.

Si parfois tu entends des cris et des hurlements, garde-toi, badaud sinistre, de courir au voluptueux spectacle de la souffrance. Ce sont de pauvres patients aux yeux révoltés, torturés par de mystérieux supplices, de dangereux épileptiques dont l'accès transforme la tête en écumante gueule de loup.

Leurs bras et leurs jambes s'agitent frénétiquement, se roidissent, s'abaissent en tressauts convulsifs, frappent et se relèvent tout sanglants pour retomber encore.

Ta concave sérénité pourrait s'en troubler, tu aurais peur la nuit et ton estomac ne ruminerait plus aussi placidement la sordide nourriture dont il est gavé ! D'ailleurs, tu pourrais, la curiosité malsaine t'ayant poussé dans le cercle de ces membres battant le vent comme des moulins, recevoir quelques formidables horions ; alors, pour comble d'infortune, *tu devrais payer le médecin !*

NOTIFICATION

Il n'y a rien, rien entre vous et moi, malgré vos sourires approbateurs.

Restez sur vos planches à dégrader votre conscience. Vos beaux habits où brille le faux or ne sont que des vêtements de comédie que la friperie ne tarde pas à suspendre, au long de vermineuses rues, en de sordides et crasseux étalages.

Il vous le faut ce public repu, cet immonde troupeau qui vient vous voir grimacer, parce que, tout en ayant l'air de le dédaigner, vous criez plus fort que ceux d'en face.

Quand vous êtes époumonné d'avoir beuglé, vous vous agitez en de telles contorsions grotesques, que vous finissez par en imposer l'obsession aux passants qui s'endimancheront d'autres fois pour venir voir les « nouveaux joueurs de tours ».

Je ne suis pas de ceux que vous devez chercher. Je serais un mauvais acteur, croyez-moi. Comme autrefois Samson aveuglé par les Philistins, j'arracherais les piliers de votre salle et, avec les spectateurs, vous seriez écrasés sous les voûtes du Cirque.

Soignez votre baraque, confectionnez à votre aise des cartes transparentes et mettons entre nous une distance suffisante pour que nos regards ne se croisent plus, pour que vos augurales voix ne viennent plus troubler ma solitude.

CONFIDENCE

A PAUL TIBERGHEN.

A un âge de naïveté, curieux des agitations humaines, j'ai ouvert ma porte à la vie...

N'évoquons pas davantage ce triste temps ; comme difficilement, bien des fois rouverte, je dus la fermer.

Il y avait trop de souffrances qui se pressaient à mon seuil.

Je fus un pauvre écorché dont les nerfs vibraient sous toutes les mauvaises

voix du dehors, cordes d'un douloureux et saignant clavier torturé par des mains brutales.

Mais enfin elle se ferma. Je fus tourmenté par le besoin d'impossibles actions qui, maintenant, au fond de moi-même, d'un vieux sommeil, comme la Valkyrie dans les flammes, dorment.

J'arrache du jardin toutes les plantes qu'y semèrent les hommes. Je voudrais que, seules, croissent et fleurissent en mon esprit les germes qu'y plaça la volonté supérieure, qu'elle y jette par les vents et les tempêtes et qu'elle féconde par les orages.

Que l'Instinct seul reste. C'est lui qui accomplit tout, exclusive manifestation d'une force suprême, réflecteur sensible des mystérieuses choses invisibles qui nous entourent.

Lui qui brise les sophismes des sciences; et la plus pénétrante des analyses n'arrivera pas, après tous ses travaux, à trouver ce que l'Instinct perçut en un éclair.

L'intelligence n'est qu'une forme de tentation. Elle tourne dans un cercle restreint, court après elle-même, démolissant ce qu'elle a édifié, pour démolir et reconstruire toujours. Jamais elle ne s'écarte de son centre pour s'élançer dans l'Infini. Elle se meut dans le vide.

C'est pourquoi, indifférent aux agitations des multitudes, je me promène sans plus rechercher follement et inutilement d'autres causes, dans le lourd silence des solitudes, le vieux rêve des villes mortes, où je sens des vies d'âmes palpiter autour de moi dans l'Insensible, des âmes qui prient pour moi dans l'Éternité.

C'est pourquoi, après avoir vécu dans un pays, une ville, une maison, je ne veux plus vivre qu'en moi-même, contemplant ce qui fut en les siècles et qui est en toute chose et qui sera toujours, sans suivre le vol tentateur de la chimère dont les ailes qui éblouissaient mes jeunes yeux, ne sont faites que de vieux oripeaux baroquement badigeonnés *par ceux en qui s'éteignirent la LUMIÈRE et la PAROLE.*

CAVEAUX

Nos âmes sont dans des caves, en des souterrains sombres où quelque clarté n'arrive que par de tortueux corridors et d'étroites fenêtres grillées devant lesquelles passent et repassent des ombres de hallebardiers farouches...

Et cependant, au fur et à mesure que la Lumière nous fût retirée ou qu'elle s'éloigna de nous, nous en fûmes tellement avides que nous voulûmes la voir partout.

Il y avait des linges blancs étendus sur l'herbe en la ténébreuse nuit qui nous hante, nous avons cru que la bienfaisante lune argentait les prés noirs.

Et quand nos âmes furent entrées dans ce dédale, dans cette prison où elles doivent se mouvoir jusqu'à notre mort, pour n'en sortir qu'en une autre vie, ayant aperçu quelque lueur, nous nous meurtrîmes et déchirâmes les mains à vouloir écarter les blocs de pierre pour entrevoir les astres radieux.

Tous nos efforts ont non seulement été vains, mais ils nous ont enfoncé plus loin en les ténèbres.

Bêtes en cage, nous marchons fiévreusement en long et en large, refaisant toujours le même chemin, tournant et tournant toujours, tâtant les murs de notre cellule pour une échappée et nous écorchant davantage.

Ce jour qui, parfois, pénètre péniblement jusqu'à nous, c'est le jour morne et terne d'hiver, un jour de regrets et de deuil, plein de brouillard.

O pourquoi avons-nous terni le miroir de notre âme où se reflétait la Lumière éternelle !

Pourquoi avons-nous fermé les yeux au jour des siècles !

Pourquoi les avons-nous avidement plongés dans l'affreuse nuit sans fin d'un ironique avenir, pour n'apercevoir qu'avec peine, après de gigantesques efforts, ce qui rayonne aux candides yeux purs des simples.

VIEILLERIES

A MA SŒUR.

Depuis longtemps je les connais les vieilles histoires de sorcières et de brigands. Je les entendis en de lointaines soirées d'hiver, dans la chambre close aux bruits du dehors, racontées par l'ancêtre au visage voilé par la fumée bleue d'une longue pipe allemande armoriée d'un aigle bicéphale.

Ces histoires, elles sont inaltérablement liées à mon enfance qu'elles emplirent d'effrois, de conjectures, de suppositions, de rêveries bizarres...

Encore je les entendis, rêvant chaque fois à des détails inaperçus, au mystère qui les enveloppait, aux causes, à leur fatalité...

Plus tard, avide d'inconnu, persuadé qu'il devait exister autre chose, convaincu que chaque heure ou chaque jour pouvait m'apporter un plaisir nouveau, elles m'impatientèrent les histoires vieilles.

Je n'écoutais plus l'aïeul qui, la tête perdue en un nuage de fumée bleue, les racontait de la même voix, avec bonheur, croyant qu'il me les disait pour la première fois.

Souvent même l'ennui m'arracha d'amères paroles, mais lui, perdu dans ses souvenirs, semblait avoir oublié leur sens.

Parfois je parlais du présent, de mes désirs, mais toujours et fatalement l'ancêtre, avec une inconsciente persistance, revenait au passé, continuait les histoires vieilles, rectifiant ainsi mon effort vers le souhaité.

Des colères, des révoltes, des paroles mauvaises au fond de moi-même. Injuste, souvent, je me départis du respect dû aux vieillards.

Longtemps, je me suis enfui et, selon ma fantaisie j'ai vécu tel ancien rêve, mais je me suis toujours retrouvé avec la même inquiétude, un peu plus lassé chaque fois.

Je compris enfin que l'ennui n'est que la duperie d'un vulgaire désir. Et n'ayant plus de sollicitations vers le Défini, je suis revenu dans la chambre bien close et j'ai écouté avec résignation les très vieilles histoires que je connais par cœur en leurs moindres termes, ainsi que les inflexions de la voix qui les parle en la fumée bleue d'une pipe allemande armoriée d'un aigle bicéphale; et maintenant j'aime à les entendre et vers elles se portent encore mes pensées, toujours vers elles, cherchant leur sens obscur, un mystérieux symbole de ma destinée. Je les aime pour ce qu'elles me rappellent, car, bien que le conteur, à part des cheveux plus blancs et une voix plus éteinte, soit toujours le même, bien que la chambre ait conservé un identique aspect avec son grand foyer, ses murs couverts de faïences, ses meubles de chêne noir, le même paysage à la fenêtre, *il y a quelque chose d'en allé.*

MAURICE DESOMBIAUX.

OARYSTOS

(EXTRAITS)

X

Ta froideur augmente mon désir :
Je ferme mes yeux pour t'oublier,
Et plus je m'efforce de ne pas te voir,
Plus je ferme mes yeux, plus je te vois.

*Humblement, je rampe derrière toi,
Humblement, sans te convaincre,
Pendant que je sens s'accroître pour moi
Le glacial cortège de tes dédains.
Je sais que jamais je ne te posséderai, je sais
Qu'un autre, heureux, fier comme un roi,
Enlacera ton vierge corps en fleur.*

*Mon cœur pourtant ne se fatigue pas :
Ceux qui aiment avec l'espoir, aiment moins.
Aimer sans espérance, voilà le vrai amour.*

XVI

*Ave! brune dédaigneuse et triste,
Pleine de grâce et de fraîcheur sans pareille,
Béni soit le berceau où tu dormis
Et les seins qui t'ont allaitée.*

*Comme une flamme bleuâtre parmi les braises,
Comme une tulipe parmi des soucis,
Comme une tour entre de petites maisons,
Soyez bénie entre toutes les femmes.*

*Corps vierge, toi qui es mon orgueil,
Toi que je violerai un jour parmi
Des baisers aussi clairs qu'un soleil de juillet,
Béni soit le fruit de tes entrailles!*

*Doux refuge, douce inspiratrice,
Mon brun et mystique cyclamen,
Oins-moi de ton noir regard, maintenant
Et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.*

EUGENIO DE CASTRO.

HORAS

(EXTRAITS)

L'ÉPIPHANIE DES LICORNES

(*Fragment*)



Je vois deux pâles novices dans une caserne. — Dans l'azur épithalamique, emmi les palmes, — s'entrelacent, en diphtongue, les Deux Ames, — loin du Monde barbare et cruel.

Dalmatisées de blanc brocart, — mitrées d'or, elles croisent, calmes, — au son de l'ascior aux résonnances almes, — leurs regards en un monogramme fidèle.

De la Ville du Mal le tressaillement augmente. — Dans une rouge hémoptysie le soleil décrépît — vomit du sang sur le ciel grisaille.

Encensoir du soir, un lac fume; — et, dans son assumption, la Lune est une — blanche Première Communion dans une Boucherie.

BALLADE

— Un hospice de vieilles aliénées, sans jardin, sans Sœurs, sans infirmières; mortes de faim, les pauvres insensées — étaient plus blanches que leurs oreillers; — les vases sur l'autel n'avaient plus de fleurs, — la dernière neuvaine était déjà loin, — l'herbe croissait par les corridors... — Mais Tu es venue sororale et amène.

Personne ne soignait les vieilles folles prisonnières: — une imaginait des voyages brillants; — une autre, éprise de luxes et de richesses, — croyait avoir manteau, château et pages; — une autre fantasait de sensuels — raffinements de luxure; et la plus calme — songeait à des amours fidèles, éthérées... — Mais Tu es venue sororale et amène.

Un incendie auroral comme un couchant — détruisît l'hospice dans une furie flave, — et des petites vieilles échappa seulement — celle qui pensait seulement à des amours loyales. — Mais sur son corps que de brûlures! — Les cheveux brûlés, elle faisait peine — à voir, emmi les ruines, pauvre délaissée!... — Mais Tu es venue sororale et amène.

ENVOI. — Princesse à toi mes vers! Si, blanche et frêle, — tu n'affrontais, pâle, de verveine — les flammes! la pauvre folle serait morte... — Mais Tu es venue sororale et amène.

ÉPILOGUE

Ne perpétuons pas la Douleur : soyons chastes, — soyons chastes : d'une chasteté élevée, — toi comme Agnès, la sainte aux longs cheveux, — moi comme le très pur saint Louis-Gonzague.

La Pureté convient à des âmes comme les nôtres, — les muqueuses ne tentent que les âmes vulgaires. — Rosace mystique, le sourire avec lequel tu m'enchantes — soit ! et que tes regards soient l'argent *Pax-tecum*.

Ce ne sont pas tes gracilités de pucelle — qui m'attirent. De l'Archange le glaive resplendissant — décapita la luxure qui blesse et gèle : — ce que j'adore c'est ton cœur de vanadium.

Dans des temps déjà morts j'ai feuilleté les vieux infolios — de Callipédie, vieux infolios bien chimériques : — cependant de la Contenance les pures Huiles-Saintes — m'ont oint... Et dans les loyaux plateaux ésotériques,

Où mon cœur catholique et monarchique, — vit maintenant éloigné des chemins pervers, — toujours éloigné des passions du monde anarchique, — je demande à Dieu Tout Puissant qu'il ne nous donne pas de fils.

Que notre vie de purs reclus soit enjolivée — par le Lys ! Que la Volupté condamnable soit submergée — par le regard des Licornes ! Et que jamais de l'Inde — nous ne fassions venir la Pierre d'Aigle !

Ce sera lamentable de ne pas voir tout fleuri — de rires filiaux le palmier de l'amour, — cependant tu sais, Maison d'Or ! ce qu'est la vie ! — soyons chastes, ne perpétuons pas la Douleur.

Lascives séductions ne me tentez jamais plus, — vous qui, jadis, de mon corps étiez les reines ! — *Virgo fidelis* qu'il y ait dans tes nobles sourires — la perennelle fraîcheur du rire des Stériles !

Portugal, Coïmbra, 1891.

EUGENIO DE CASTRO.



EXAMEN DE CONSCIENCE

(EXTRAITS)

VIII

*Bouche incolore de mon amour,
Pâle fleur de printemps,
Ton calme baiser désaltère
Ma soif de fraîcheur.*

*En te voyant ainsi, fanée, sans couleur,
Mon baiser attend ton baiser,
Bouche incolore de mon amour,
Pâle fleur de printemps...*

*Moi seul, qui hais l'astrale rougeur
Des lèvres, j'aime la grâce austère
De la chaste bouche, où la chimère
Ne rêve pas le baiser en fleur,
Bouche incolore de mon amour...*

XVIII

*Soleil entre les nuages. Un ciel brumal. Jour de pluie
Quand tout est sombre et semble voiler
Le paysage, un immense crépe de veuve.*

*Il y a une nostalgie du retour impossible
Du soleil brillant et un froid chaste, intérieur,
Gèle le Rêve placé dans un autel de gloire.*

*Ah! mon Ciel a déjà été d'un éternel azur;
Il a perdu sa fraîcheur de nocces
Et il a, après l'automne, la tristesse de l'hiver!*

*La pluie continue... Le ciel terni
Perd son éclat et me semble
Un sinistre et foncé drap de corbillard.*

*Mon Dieu, tout s'en va! Le Rêve qui blondit
Les âmes est une fleur qui s'ouvre dans la nuit,
Pour se faner et tomber quand il fait jour...*

*Quelquefois le brouillard s'évanouit et la pluie manque ;
Les nuages, ouvrant leurs porches gris,
Laissent voir un nouveau ciel, émaillé d'or.*

*Les nuages fuient devant les vents froids,
Le ciel est resplendissant et tout à fait
Peuplé de soleil, de lumière et d'ornements...*

*Cette souriante illusion après cette léthargie!
Voilà que paraît dans le ciel, tout en couleur,
Après la tempête et mon Rêve amer,*

*L'Arc-en-ciel, la Fontaine de l'amour,
Violet, vermeil, bleu, indigo, jaune,
En airs de triomphe de pralines et de fleurs.*

*Fête et gala! Le froid est loin : la caresse
Paraît déjà éclairante et va
Tout envelopper dans un voile doré.*

*Le ciel, d'où tombe une lumière d'auréole,
Brille comme un très rare diamant...
L'âme ne s'émeut pas.*

*Et le rêve boréal qui me séduit,
Donnant l'Extrême-Onction à mon âme,
Monté, comme un faucon, au ciel, plein de lumière.*

*Mais, fleur d'un jour, cette calme apparence
Dure peu et la pluie, hiémale, de nouveau
Vient ennuager la transparence du ciel...*

*La joie, la douceur fuient,
Le ciel ne fleurit plus en claires fleurs d'iris,
La nuit froide, le malheur sont arrivés...*

Ah! quand brillera de nouveau l'Arc-en-ciel?...

ANTONIO DE OLIVEIRA-SOARÈS.

VOL DE CORBEAUX

A ALBERT GIRAUD.

*Ah! les rouges pavois dans l'âme des tourelles!
Le soir si calme et doux des blanches Assomptions!
Quand j'ai baisé pieusement ses blanches ailes,
Que cerclait de lumière l'or d'une Illusion!*

*Et le brouillard dans les fenêtres embrumées,
Ne laisse voir l'Azur de cette soirée lente;
La pluie froide a fait tomber les voiles gonflés.
Je vois dans le palais une chapelle ardente.*

*Crucifix qui sur les lits d'amour t'enflames,
Prêtres qui confessez de condamnables Feux,
O splendeurs de la Foi arc-en-ciellant les âmes,
Ah! dites-moi la douce paix des Bienheureux!*

*Je vois la Reine en deuil en mon âme flétrie,
Les cloches tintent du glas noir du désespoir,
Les Moines chantent la funèbre litanie
Devant l'autel, en l'église tendue de noir.*

*Ah! quels pressentiments mon âme triste héberge!
Ah! quel cercueil s'est arrêté devant ma porte!
Donnez-moi le repos, Notre-Dame la Vierge,
Laissez dormir sous leur tombeau mes blanches Mortes...*

*Et dites la Prière et le calme confort,
Où mon Rêve malade puisse s'endormir,
La Voie lactée, toute de pourpre en gloire et d'or,
Dans la brume sans fin des nuits de l'Avenir...*

ANTONIO DE OLIVEIRA-SOARÈS.

LA CHIMÈRE TUÉE



u retour d'un long voyage, je me rendais chez mon ami Viguel, dont je n'avais pas obtenu de nouvelles pendant mon absence, lorsque je fus arrêté sur le boulevard par le docteur Heurtin.

— Vous ne savez pas, me dit-il, votre ami Edouard?

— Edouard, fis-je interloqué, cherchant le nom de famille qui ne me vint pas à la mémoire, et appréhendant une grave nouvelle.

— Edouard Viguel, le compositeur. Eh bien, je dois vous confier que le pauvre garçon perd la raison.

Je ne trouvai pas un mot à répondre.

— Je me suis donc trompé, me déclara le médecin, frappé de mon apparente indifférence. Viguel n'était pas de vos amis? Cependant, il m'avait paru...

Je ne le laissai pas continuer, et lui touchai le bras en le regardant fixement. Je voulus protester. Mais je ne pus desserrer les lèvres. Et je sentis sur mes cils le poids de deux grosses larmes, de ces larmes cuisantes comme en arrache une subite souffrance physique.

Troublé, le docteur Heurtin s'excusa d'avoir douté de l'amitié que je portais à Viguel.

— Achevez, lui dis-je. Edouard perdrait la raison?

— Hélas! continua-t-il alors, sur un ton de banale compassion qui, à mon tour, me froissa, ce n'est que trop à craindre. Il succombe à un travail mental excessif. Du rêve, toujours du rêve, ce n'était pas possible longtemps, il se surmenait trop l'esprit. Et puis, j'ai eu beau lui prodiguer les meilleurs conseils, il ne les a pas suivis.....

Je n'écoutai plus. Mon esprit suivait cependant ce consonnement implacable, qui bourdonnait à mes oreilles comme le bruit des eaux chante aux côtés d'une barque désemparée.

— Enfin, acheva le docteur, je viens de décider sa brave mère à l'emmener aujourd'hui même dans cette petite propriété qu'elle possède aux environs. Là, nous tâcherons de lutter contre le mal. Il fait beau — les promenades — l'isolement — le grand air — un régime énergique.... on ne sait pas! Mais je doute. Allons, adieu. Venez me voir, je vous tiendrai au courant de la marche du mal. Surtout, abstenez-vous de toute visite auprès de votre ami, avant que je vous le dise.

Le docteur s'empara de ma main, et continuant sa course rapide, m'abandonna, seul au milieu de l'affairement de la foule. Je restai rivé au sol pendant quelques instants, je ne sentais plus de but à ma promenade, je ne pensais même plus, j'étais plongé dans un état cataleptique. Un frisson glacial me traversa des pieds à la tête, et cependant le soleil m'avait paru tantôt d'une chaleur agréable. Enfin, j'avançai, posant mes pieds sans assurance comme un homme ivre.

J'entrai dans un café pour m'asseoir.

Les terrasses étaient couvertes. Autour des marbres, les consommateurs sirotaient, le cou tendu, des rafraîchissements. Les uns buvaient en hâte, croyant se désaltérer, d'autres, moins confiants en l'efficacité du remède, absorbaient le liquide par petites gorgées. L'absinthe portée aux lèvres s'irrisait au soleil de flamboyements cruels. Je me surpris à observer tous ces détails, moi qui d'ordinaire regarde si peu au dehors; je ressentais le besoin de me raccrocher à la vie extérieure par les moindres faits d'observation.

Un chien perdu jappait entre les chaises, un garçon le chassa à grands coups de serviette. On se mit, à mes côtés, à jouer aux dominos. Le petit bruit sec des dés jetés glorieusement sur la table me fit tourner la tête, je m'intéressai même à la partie.

— Où suis-je, me demandai-je tout à coup, pris de cette crainte nerveuse qui s'empare du dormeur réveillé en sursaut par un bruit qu'il ne s'explique pas. Quels gens m'entourent? — Sont-ce bien-là des hommes, de même nature que nous, et ayant pareils besoins d'âme? Non, ils sont de chair épaisse et de front bas. S'ils le pouvaient, ils nous rendraient la terre inhabitable, tant ils nous haïssent. Mais eux seuls savent jouir du présent. Ils possèdent et sont « raisonnables ». Ils vivent! Ah! ce n'est pas eux qui se torturent l'esprit!

Sorti du café, je songeai à la dernière promenade que j'avais faite avec Edouard Viguel. Je me remémorai notre conversation. Viguel était de ces contemplatifs qui ne sortent de leur rêve que pour parler de façon énigmatique. Un mot était le fruit, mûr et capiteux, de longues et secrètes pensées.

J'errai à travers les rues, comme un pauvre, n'osant regarder personne. Il me semblait que cette foule m'accablait de sa toute puissance. Une malédiction, ou plutôt une sentence de bannissement pesait sur moi. N'étais-je pas aussi le fou que l'on écarte de la société, que l'on enferme bien loin entre les quatre murs d'un cabanon? Toute cette journée, le monde me sembla divisé en deux classes : les raisonnables et les fous. Le lendemain et

les jours suivants j'allai prendre des nouvelles d'Edouard auprès du docteur.

Un matin, je reçus un mot urgent de la mère de mon ami, me disant qu'Edouard avait exprimé le désir pressant de me voir et me priant d'arriver sans retard. N'y pouvant résister, je pris le premier train.

M^{me} Viguel, que je vis d'abord, me raconta en pleurant que son fils, après avoir passé quelques journées de calme, avait eu la veille, dans la soirée, une violente crise de démence.

— Je l'avais laissé seul un instant, sans surveillance, dans sa chambre d'étude, me dit-elle. Tout à coup j'entendis un grand bruit. Je me précipitai et je vis Edouard, étendu, tenant sous lui, dans ses mains crispées, le haut relief en faïence bleue, représentant une Chimère, qui surmontait le manteau de la cheminée, où lui-même l'avait fait placer. Il avait dû l'arracher brutalement de la muraille. La Chimère était brisée. Mais Edouard, dans son accès de délire, serrait encore de ses mains fiévreuses le col de la statue. « Laissez-moi, criait-il, il faut que je l'extermine ! » Enfin, comme il s'était calmé, il prononça à plusieurs reprises et avec insistance votre nom. C'est alors que je me suis décidée à vous écrire.

Sans m'en dire plus, M^{me} Viguel me conduisit aussitôt auprès de son fils.

— Ah ! te voilà ! s'écria mon ami en se jetant éperdu dans mes bras. Puis, se retournant, il écarta sa mère d'un regard.

— Ecoute, me dit-il quand nous fûmes seuls, se penchant à mon oreille, dans la pose de celui qui livre un secret dangereux, tu sais, notre ennemie à tous deux, je l'ai tuée ?

— Tu as tué notre ennemie ?

— Oui, la Chimère, ce grand oiseau bleu qui nous emplissait le cerveau d'idées folles, je l'ai exterminée, de mes mains. Comprends-tu, ajouta-t-il, en me serrant convulsivement le bras.

— Mais non, tu n'as pas l'air de comprendre, s'écria-t-il, en me repousant. Et, moi, qui te désirais pour t'apprendre cette nouvelle !

— Je comprends, lui répondis-je, effrayé par l'éclat vitreux de ses regards, tu as voulu délivrer le monde du poids de ses rêves.

Comme je parlai, je m'aperçus subitement que mon ami ne m'écoutait pas. Ses regards perdus dans le vague semblaient chercher un objet invisible. Exténué par l'effort qu'il venait de faire pour m'expliquer en un mot logique dans sa folie la victoire qu'il venait d'emporter sur l'ennemie commune, il s'étendit sur un fauteuil, dans un coin de la chambre. Je m'assis à côté de lui, ma main sur sa main glacée.

Il me sembla que je veillai un mort.

Un froid auguste, une blanche atmosphère de rêve translucide emplirent soudain la petite pièce. Et j'entendis comme une très douce et fuyante musique chanter à mes oreilles. Edouard écoutait de tout son être ces sons irritants et célestes. Son âme communiait avec ces harmonies, dans un monde irréel, ignoré de nos sens, bien loin, là-bas. Et moi, je ne compris pas cette musique ! Mon âme ne put ou n'osa suivre ses appels enchanteurs et terribles.

Haletant d'émotion, je m'enfuis et pénétrai par hasard dans la chambre d'étude.

Aussitôt, je ne m'appartins plus. Une force inexplicable m'attirait vers un coin de la pièce, où je distinguai les débris de la Chimère, que l'on y avait entassés.

Et toi, me dit alors une voix, aurais-tu porté une main criminelle sur la Chimère ? Crois-tu que le monde pourra jamais vivre sans rêves ? Comme la Chimère parlait, le soleil m'enveloppa d'un de ses rayons d'or songeur, et je sentis dans chacune des poussières tournoyantes un peu de ce rêve qui nous écrase tous.

La voix, glissant dans le rayon même, se perdit dans le soleil.

Et je pris dans mes mains le masque de la Chimère et déposai sur ses lèvres un baiser pieux de croyant.

H CHAINAYE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Pages, par STÉPHANE MALLARMÉ, eau-forte de Renoir. Bruxelles, chez E. Deman. — *Bonheur*, par PAUL VERLAINE. Paris, Vanier, édit. — *Les Cahiers d'André Walter*. Perrin et Co, édit., Paris. — *La Joie de Maguelonne (Mystère)*, par A.-F. HÉROLD. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Dyptique*, par F. VIELÉ-GRIFFIN. Paris, hors commerce.



Savourer une œuvre de M. Stéphane Mallarmé, sous la lampe amie, devant la croisée déclosée par une belle soirée invitant à rêver vers quelque étoile, c'est, pensons-nous, éprouver une des plus pures joies de ces temps déçus où il n'est plus d'Eden.

Cette faveur fut nôtre à la lecture des *Pages*, qu'une édition récente de M. E. Deman sût revêtir de la splendeur discrète qui seyait. Si scindé d'ailleurs qu'il paraisse, cet in-8° constitue un tout merveilleux, où se retrouve, vaste et haute, la conception idéaliste de la vie caractérisant les

poésies du Maître. Mais ces dernières offrent le fruit d'une spéculation supérieure sans en révéler les phases ; tandis que le présent ouvrage suit fidèlement la marche de l'esprit s'élevant de l'apparente réalité au seul réel symbole, et on pourrait le considérer comme l'authentique genèse de l'œuvre mallarméen. Son auteur semble du reste en préciser lui-même la portée lorsqu'il regrette (*un Spectacle interrompu*) l'absence d'un « journal qui remarque les événements sous le jour propre au rêve ». Ces *Pages* se vouent évidemment à combler cette lacune et voilà pourquoi elles écartent avec tant de rigueur les piments de l'imagination. Souvent ce sont des événements presque courants, devant lesquels la foule oublie toute aptitude à penser, que nous trouvons ici ; mais l'intellect qui les observe en fait jaillir une lumière éblouissante — comme jaillit d'un caillou, sous une main experte, l'eau féérique d'un diamant. Aux yeux de M. Mallarmé les moindres faits « reposent sur quelque universelle entente », et tout atome peut « renfermer pour un temps l'univers ». Nul plus que lui n'a démêlé les fils secrets par quoi les choses correspondent entre elles, et nul n'a montré aussi sûrement ces mystérieuses relations. Nous tenons, à vrai dire, sa puissance de suggestion pour incomparable et la plaçons, en littérature, jusqu'au dessus de celle d'Edgar Poe. Chez M. Mallarmé cette suggestion efflue dans la sérénité d'elle-même ; chez Poe, au contraire, comme chez d'autres écrivains d'exception, elle se répand davantage et s'estompe fréquemment d'une inquiétude en quelque sorte externe.

Ajoutons que de toutes les créations de M. Mallarmé il n'en est pas où son intime personnalité se reflète avec autant de netteté que dans ses poèmes en prose — supérieurs en beauté, tel le constatait naguère M. Vittorio Pica, aux petits modèles de Charles Baudelaire. Au cours des feuillets dont nous parlons, M. Mallarmé apparaît non seulement — ce premier point s'applique également à certaines notes de critique — comme un familier des suprêmes voluptés de l'esprit, mais encore comme un sensitif extraordinaire en qui les plus nobles émotions du cœur s'épanouissent avec magnificence. A une époque où, suivant le mot d'Octave Pirmez, la plupart des cœurs sont sans culture, cette particularité mérite d'être signalée chez un tel poète, un des premiers, certes, de ce siècle et de tous les siècles.

Du style des *Pages* quelques mots sont à dire, quoique personne n'ignore que la langue de M. Mallarmé est absolument neuve, absolument personnelle. A première vue, il semblerait que la forme affecte ici des tours différents, que la *Plainte d'automne*, par exemple, se module sur un autre ton que la *Déclaration foraine* ; mais il serait aussi inexact de le soutenir que de séparer, dans l'œuvre de Wagner, *Lohengrin* de *Tristan et Isolde*. Ce qui distingue ce dernier drame et fait qu'on ne le peut oublier quand on l'a entendu, était latent dans les premières lignes que signa le maître de Bayreuth. Wagner pressentit d'emblée sa voie, parce que c'est le privilège du génie de ne pas se fourvoyer, — et ce privilège échut pareillement à M. Mallarmé. Une autre comparaison est du reste permise entre le musicien et le poète — à savoir : qu'ils eurent un unique vouloir, celui de ramener l'art à ses sources. Pour n'en parler qu'ainsi, la musique de Wagner,

exempte des fioritures dont se bourrent les « compositions » de bas-étage, note les sensations avec la totale spontanéité, avec l'unanimité pénétrante qu'elles ont toujours au moment où l'âme les crée devant la vie et c'est ce que réalise M. Mallarmé en restreignant la course des idées, en raccourcissant la surface des images. Tous deux restituent donc, l'un aux sons, l'autre aux mots, leur caractère natal — et de là provient, le charme nonpareil que suscitent leurs œuvres. Orientées au pôle originel des choses, ces œuvres font vibrer en notre être cela même qui y subsiste d'éternel et le caractère nous est révélé de cette vibration. Il n'est pas possible, d'après nous, d'aller plus loin; et nous croyons que M. Stéphane Mallarmé a ouvert, en même temps que Richard Wagner, une des ultimes Thulés de la pensée humaine.

*
**

En présentant *Bonheur*, le dernier livre de M. Paul Verlaine, il sied peut-être d'émettre cette idée que, malgré les pires dépravations, la conscience moderne a conservé la Foi; et que, reste impérissable d'éducation première, celle-ci s'y manifeste souvent aux heures mélancoliques qui suivent le plaisir. Rares sont les jeunes hommes ignorant ces moments où l'on se promet d'éviter les vendanges défendues, où l'on se propose de suivre une autre route qui serait en même temps une renaissance. Mais bientôt, suivant l'expression caractéristique du poète des *Fleurs du Mal*, nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux — relativement dignes encore quand nous ne raillons pas *in petto* nos éphémères contritions.

M. Paul Verlaine n'a pas à se reprocher cette faiblesse, car *Bonheur* est bien le cri d'une âme repentante, prosternée devant les vrais autels. Après des « jours d'esprit charnel et de chair triste », il vante les délices des êtres simples considérant hommes et choses avec le rayonnement que procure la paix intérieure. Il exalte aussi l'évangélique doctrine du renoncement, l'amour du pauvre, le pouvoir des cardinales vertus de charité et de chasteté — et ces dilections déjà patentes dans tels de ses précédents volumes deviennent ici plus manifestes encore. On rapprocherait même d'aucuns de ces derniers vers des écrits de certains mystiques — n'était qu'ayant, de son propre aveu, littéralement pratiqué le mal, M. Verlaine s'y attache davantage et le flétrit par ses super-séductions.

Ce livre a donc une portée incontestable; cependant il est à prévoir qu'il ne donnera pas aux lettrés les émotions que ceux-ci puisèrent dans *Sagesse* et *Amour*. A part de rares strophes, M. Verlaine abdique volontiers, dans *Bonheur*, les rythmes ensorcelants qui animaient ses premiers poèmes votifs. La forme de ce livre porte cilice comme l'âme, comme la pensée. Elle va, bonne pénitente, avare d'esprit, aimant les couleurs modestes, les sons tranquilles — s'efforçant même au langage sans affquets des braves gens. En s'inspirant des intentions probables de l'auteur, on priserait cette réserve par où sa poésie serait plus judicieusement humble et qui resserrerait sa parenté avec François Villon, le doux chantre de la Vierge Marie. Mais, pour cela, il faudrait, semble-t-il, également ignorer ou oublier ses œuvres

antérieures et l'écho est trop vivace en nous de tant de vers miraculeux dont notre adolescence s'est trop de fois grisée.

Partis de sable et d'argent, *les Cahiers d'André Walter* sont loin d'être un banal assemblage de notes et plus d'une âme affinée s'y reconnaîtra « as in a glass which shows us many more ». Ils nous font pénétrer les nostalgies d'une jeunesse pensive, cherchant dans l'amour une idéale sœur jumelle et s'étiolant lentement lorsque celle-ci lui retire son sourire. Cette pureté d'intentions transfigure les choses du dehors — au point que tels paysages du livre en sont baignés d'une suavité on croirait angélique. La vie ici se fait effleurant comme un rêve et la tristesse, voire la mort, y sont encore le bonheur.

Au surplus, ces *Cahiers* se tiennent à l'écart de toute littérature et, voyez, rien n'y perce qui puisse s'appeler ainsi. Telles sensations y sont indiquées avec une finesse juvénile et profonde rappelant çà et là le faire de M. Francis Poictevin — encore que celui-ci soit foncièrement plus volontaire et moins troublant.

Seulement, à côté de ces justes éloges, des critiques s'imposent. Le volume nous est donné comme « posthume » ; or, maints détails font douter qu'il en soit réellement ainsi et l'on se demande alors si on ne lit pas une sorte de roman inachevé. Nous regretterons de même, avec d'autres, la fréquence des citations, au lieu desquelles nous eussions préféré connaître le seul sentiment de l'auteur. Mais ces remarques sont plutôt secondaires et, de toutes façons, *les Cahiers d'André Walter* peuvent être rangés parmi les rares volumes où les intelligents retrouveront toujours un peu de souvenir, un peu de prime jeunesse et de premier amour.

La Joie de Maguelonne, par M. Hérold, est une œuvre visiblement leconte-delisienne, avec, et c'est bon signe, plus de juvénile enthousiasme — comme celles d'Ephraïm Mikhaël le sont avec plus de tristesse et celles de M. Quillard avec plus de sérénité. Il faut malheureusement reprocher à M. Hérold de n'avoir pas allégé ses vers de multiples petites tares et de ne s'être pas garé de la prolixité dans un genre qui demande beaucoup de discrétion. Au surplus, si ce mot MYSTÈRE évoque un poème d'un mysticisme naïf, il n'est guère en situation ici. A part un groupement fantaisiste de personnages — remémorant les canevas du « théâtre de la foire » ou des anciennes soties — à part cela, et d'occasionnelles tirades exceptées, ce poème est loin d'une franche naïveté, — de même que les hymnes latins qu'on y rencontre et les prières de la Maguelonne ne parviennent pas à lui assurer un caractère religieux.

Ce livre nous paraît un peu formé à la façon des opéras de M. Benjamin Godard, c'est-à-dire au moyen de pièces adventices mises ensuite bout à bout. On conçoit que ce procédé ne laisse pas de nuire à l'ensemble. La durée des discours y est bien uniforme, les personnages ont tort d'affecter

de parler en sonnets et si leurs phrases ne manquent pas d'une certaine beauté, elles ne procèdent directement ni de l'âme, ni du cœur. Bref, *la Joie de Maguelonne*, que devraient guider le rêve et l'amour, est trop sèchement « une œuvre d'art ».

N'importe ! celui qui signa ces pages peut être tenu pour un vrai poète et c'est pourquoi nous avons cru devoir parler franchement. Il faut toujours (qui donc l'affirma ?) écrire un premier livre... pour en écrire un second ; et, lorsqu'un début a la valeur de celui-ci, il mérite qu'on y fonde quelque espoir. Ainsi, ne sont-ils pas doux à ouïr ces vers, extraits d'une suite de tercets — la forme qui réussit encore le mieux à M. Hérold :

*Oh, partir en un soir de paix et de tiédeur
Où flotterait l'écho des voluptés anciennes,
Où les roses mettraient leur bienveillante odeur...*

et ceux-ci :

*J'ai l'esprit éperdu d'espérance et de joie,
Comme aux mois printaniers, quand la frêle hirondelle
Vole à travers le crépuscule qui rougoie.*

∴

Comme dirait Sarcey, nous avons gardé pour le dessert de cette dinette littéraire la plaquette publiée par M. Francis Vielé-Griffin, sous un titre sans rouerie : *Dyptique*. Nous épiions, à vrai dire, l'occasion de parler de ce poète que nous n'hésitons pas à déclarer un des plus dignes, des plus heureusement chercheurs de la jeune école française. Depuis *Cueille d'avril* le chemin est considérable qu'il a parcouru — chacune de ses œuvres réalisant quelque progrès — et voici accomplie une nouvelle étape vers le but de son art : libérer la forme de toute contrainte, afin que triomphe le seul rythme. Il faudrait n'être guère poète soi-même pour n'accorder pas à cet effort au moins un sympathique regard. Cependant nous trouvons qu'en se brisant trop aisément, la forme, dans *Dyptique*, prive parfois de leur rigoureuse envergure tels aspects d'idées dont M. Vielé-Griffin excelle à rendre le frémissent intérieur.

On sait évidemment combien M. Vielé-Griffin a compris les ressources de la chanson populaire et de quelle façon il s'en est assimilé la fraîcheur, la savoureuse souplesse. C'est surtout, dans *Dyptique* encore, un mélodiste. Ses vers sont comme une aurorale brise parfumée des arômes de la forêt proche ou comme un air de hautbois éperdant une liesse un peu rêveuse de soi sous le ciel printanier. Nous découvrons, en effet, chez lui un tempérament épris de l'essence des choses, — notre ami Albert Mockel l'appelait un des rares poètes du village — et c'est aussi, quand on l'observe bien, un esprit porté à la mélancolie. Ecoutez-le chanter la douceur d'être auprès d'une qui sourit sous sa chevelure dénouée : un écho de vague tristesse s'éveille toujours en les feuillées vers où fuse son bonheur. Ses joies, en réalité, sont le désir ou le regret d'une joie et l'on se demande s'il n'y a pas en cela l'influence d'une jeunesse qui fut non pas la turbu-

lence d'un Mai fleuri, mais l'incertain émoi d'un jour d'Avril. Sa personnalité entière se trouverait dans ces vers du *Porcher*, une des pièces du *Dyptique* :

*Seul j'étais seul, malgré qu'à mes deux bras
Pesait — à peine — un rire de tendresse
Et frissonnait, à mes genoux, leur robe...*

L'idée génératrice du *Porcher* rappelle vaguement celle de *l'Après-midi d'un Faune*. Nous disons vaguement, car une différence importante existe entre elles. Le poème de M. Mallarmé traduit la sensualité païenne pour qui toute beauté est un parterre à saccager; il se déroule au sein d'une nature dénonçant elle-même, sous le ciel du Midi, l'universelle pamoison — et le « faune » à quoi songe-t-il, si ce n'est à la séduction des encolures un moment entrevues? Le *Porcher*, au contraire, revit des souvenirs plutôt idylliques — auxquels l'incite le sentiment plus que la luxure. Il y a en lui quelque chose de chrétien (n'est-il un peu l'enfant prodigue de la parabole?), sans compter que le paysage où, devant ses yeux, passent *des cortèges d'heures oubliées* est également sentimental et rêvant. Site sans doute de la Touraine aimée du poète, le décor, dans le poème de M. Vielé-Griffin, se pare de la grâce nostalgique des vieilles légendes du Nord.

Franchement nous n'aimons pas autant *Eurythmie*. la seconde partie du volumet où pointe çà et là comme un soupçon d'emphase, où les pensées, en plus d'un endroit, sont notées d'une manière moins harmonieuse sinon moins personnelle. Des images d'un coloris trop éclatant, des mots trop directs ou trop recherchés y offusquent. Il est vrai que maintes strophes marquent plus particulièrement par une aristocratique distinction, par une viride élégance dans l'hommage du Poète à sa « Reine » et, au total, *Eurythmie* ne manque pas des qualités que nous attribuions à l'auteur en commençant.

S'il nous fallait énoncer succinctement ce qui nous charme dans l'art de M Vielé-Griffin, nous dirions — notamment à propos de *Dyptique* — que c'est sa pure intellectualité, le rayonnement psychologique dont il s'éclaire et ce fait qu'il ne se complique jamais de ce qu'un essayiste américain qualifiait récemment : la draperie et la tapisserie de la nature.

ALBERT ARNAY.

Histoires du Chat, du Coq et du Trombone, par HUBERT STIERNET. Illustrations d'Amédée Lynen. Bruxelles, chez Lebègue.

Ce livre est écrit pour les enfants. On y raconte des histoires d'oiseaux, de souris, de saltimbanques. Il a été fait beaucoup de tels livres, et de bien mauvais ! Mais celui-ci l'emporte, et de beaucoup, sur les autres, parce qu'il est composé par un écrivain qui a souci et de l'art et du style. On sent qu'il « possède » ses auteurs modernes, et qu'il a fait l'apprentissage du dur métier de lettres et qu'il a forgé ses phrases aux établis des meilleurs maîtres.

D'ailleurs, le sentiment de ces nouvelles est toujours joli. Pas d'enfantillage, — chose difficile à éviter; pas de longueur, ce qui dénote un juste tempérament de conteur. Mais une narration soutenue, spirituelle, d'une allure belle et simple. Des coins délicieusement croqués. Ainsi : « D'ailleurs, une joie commençait à emplir le cœur de tous les oiseaux. Une immense bonté rayonnait dans l'atmosphère et le ciel bleu. Les orgueilleuses alouettes chantaient *Excelsior!* Des papillons, ces opulents rajahs qui promènent sur leurs corps toutes leurs richesses, voletaient insouciant. Puis, les hirondelles aussi, nos voisines, M. et M^{me} d'Aronda, ces heureuses, qui, tous les ans, passaient leurs mauvais jours au pays étoilé des cactus et des aloës, où elles possédaient un châlet tout entouré de fleurs de magnolia et de laurier-rose, allaient revenir... » Cet échantillon donne bien la note et la gamme de la manière de M. Stiernet. Le livre est riche en telles jolies. Et, en somme, tout en n'ayant d'autre prétention que celle de distraire des esprits enfantins, M. Stiernet a fait une œuvrette d'art, qui le classe en bonne place parmi les prosateurs belges, sur la liste desquels son nom était déjà inscrit. Les illustrations d'Amédée Lynen sont enlevées d'un alerte et amusant coup de plume. Un livre excellent.

EUGÈNE DEMOLDER.

CHANGEMENT DE DIRECTION

M. Valère Gille abandonne la direction de *la Jeune Belgique*. Il restera néanmoins notre fidèle collaborateur.

La Jeune Belgique tient à remercier publiquement M. Valère Gille du dévouement et du zèle infatigable dont il n'a cessé de faire preuve dans l'exercice de ses fonctions. Son habile direction a largement contribué à la prospérité de notre revue et tous ses collaborateurs lui en témoignent ici leur reconnaissance.

En passant en d'autres mains, *la Jeune Belgique* ne change point de programme. Elle reste l'alerte et ardente revue d'avant-garde qu'a si hardiment menée à la lutte son regretté fondateur, Max Waller. Elle ne cessera de combattre le bon combat pour la défense de la Littérature et de l'Art, pour l'attaque sans merci de toutes les bastilles de la bêtise bourgeoise et de la routine officielle. Plus fièrement que jamais elle arbore sa devise : NE CRAINS ! Et, pour rester toujours *la Jeune Belgique*, elle adresse un nouvel appel à la jeunesse littéraire de notre patrie, aux poètes de demain, aux artistes de l'avenir.

Le comité de *la Jeune Belgique* a confié la direction intérimaire de la revue à M. Iwan Gilkin.

Toutes les correspondances et communications doivent être adressées au directeur, 64, rue Potagère, à Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE.

MEMENTO

Lire dans *le Palais* (organe du Jeune Barreau), une amusante fantaisie de M. Carton de Wiart : *Autour de l'Exposition ou la Tentation de Saint-Eugène* : Propos humoristiques marginés de citations littéraires, dont le mélange produit l'effet le plus cocasse. Notre austère ami Eugène Demolder en a éprouvé une joie si folle qu'il a jeté sa toque par dessus un moulin à café et qu'il s'est laissé aller à boire une absinthe, — sa première!

La ligue antialcoolique en a frémi sur ses baes.



La flûte et le tambour. Petite correspondance musicale extraite de *l'Éventail* :

Messieurs Stoumon et Calabrési, directeurs du Théâtre royal de la Monnaie.

Mes chers Directeurs,

Je lis dans les journaux que je suis remplacé à la Monnaie par M. Flon; cette nouvelle doit être inexacte, puisque je n'ai reçu de vous aucune information à ce sujet, après deux ans de rapports courtois entre gens bien élevés.

Je vous serais obligé de me donner, à cet égard, un renseignement décisif.

Veuillez agréer, mes chers Directeurs, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(signé) FRANZ SERVAIS.

Jeudi, 18 juin 1891.

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE.

DIRECTION

Bruxelles, le 20 juin 1891.

Mon cher Servais,

M. Flon n'est pas engagé pour vous remplacer. Si vous nous aviez fait le plaisir, après la saison théâtrale, de nous rendre la petite visite d'usage, nous aurions eu l'occasion de vous dire que nous avons besoin d'un chef d'orchestre pour aider avec Du-

bois, Barwolf dans sa lourde tâche, besogne qui n'a jamais été dans vos intentions ni dans vos goûts.

La lettre que vous nous avez écrite quand il a été question de reprendre *Lohengrin* l'hiver dernier, nous a rappelé que vous n'étiez engagé que pour conduire *Siegfried*. Dans ces conditions, renouveler votre engagement serait vous faire une sinécure, perspective dont ne saurait s'arranger votre dignité ni notre lourd budget.

Avec nos remerciements pour vos bons services et nos regrets de ne pouvoir y faire appel de nouveau, agréez, mon cher Servais, nos cordiales salutations.

(signé) STOUNON et CALABRÉSI.

Ο μυθος ἀγαποι, dit *l'Indépendance* elle-même (ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse) que l'on ne jouera point de Wagner cette année à la Monnaie, si ce n'est *Lohengrin*.

Eva donc! C'est Sachs que nous avons toujours prédit. Le fait n'en est pas moins à Tristan.



Une excellente idée de Champal, dans *la Réforme* :

« Le succès populaire obtenu dimanche dernier par les sculptures groupées au Bois de la Cambre, pour le plaisir des yeux, m'a suggéré un projet qui sourirait fort à tous les sculpteurs : tirer de leur solitude les groupes et les statues qui peuplent le hall nécropole du Palais des Beaux-Arts et les édifier sur la voie publique : ce ne sont pas les emplacements qui manquent.

« La réalisation de ce projet ravirait les artistes et les dilettanti et ne réjouirait pas moins la foule, dont elle ferait à la longue l'éducation artistique.

« Exposées en plein air, sur le passage des travailleurs, au milieu de nos promenades, ces sculptures seraient un sujet de

distraktion et de conversation pour les passants et influenceraient beaucoup plus efficacement le goût des masses que concentrées dans le hall réfrigérant et inhospitalier où seuls les touristes britanniques s'aventurent par acquit de conscience.. »



A signaler l'excellent discours prononcé dans la discussion du budget des Beaux-Arts par M. Slingeneyer. Il est un peu tard pour l'analyser : notre périodicité mensuelle nous fait, dans certaines questions d'une actualité quasi-instantanée, arriver parfois plus tard que les carabiniers d'Offenbach. Mais nous n'oublions rien. Et l'an prochain, lors de la discussion du budget, nous reviendrons sur les intéressantes observations de M. Slingeneyer. Qu'il soit dès à présent assuré de la sympathie et de la gratitude des écrivains et des artistes.



M. Potvin vient de ressusciter pour constater, dans *la Revue de Belgique*, plus communément appelée *la Jaune Belgique*, que *le Don d'Enfance* est un beau livre. Il finit en disant qu'il ne lui reste plus qu'à « tendre la main au poète ».

Quand il aura encore lu quelques livres de la valeur du *Don d'Enfance*, M. Potvin saura discerner les bons vers des mauvais.

Il était temps !



La vaillante revue parisienne, *la Plume*, consacre un numéro à *la Jeune Belgique*, ou plutôt à de jeunes écrivains belges. Nous lui en adressons nos remerciements les plus cordiaux. Le directeur, M. Léon Deschamps, a voulu présenter le jeune mouvement littéraire belge au public parisien. Encore une fois, merci. Regrettons seulement que M. Deschamps n'ait pas été mieux renseigné. Ruysbroeck l'admirable n'a exercé aucune influence sur *la Jeune Belgique*, qui ne l'a lu que depuis quelques semaines. Nous doutons fort que notre ami Grégoire Le Roy soit un satanique. Mais, à part quelques détails de ce genre, le sympathique article de M. Deschamps est excellent.



A propos du numéro *Jeune Belgique de la Plume* et de l'enquête littéraire de M. Huret, Emile Verhaeren écrit dans *la Nation* :

« Chez nous, celui qui croit à l'art, celui qui travaille pour et par lui, est au pied de la lettre pris en pitié par les bourgeois, qui sont à Bruxelles l'or et le nombre. Cette commisération s'étend au musicien et au peintre certes, mais surtout au poète. A tel point qu'on ne peut qualifier ainsi n'importe qui de nous, sans qu'un sourire ne naisse sur les lèvres de celui qui vous présente et aux lèvres de celui à qui l'on est présenté. Pour l'un et pour l'autre on n'est pas le poète ; on est le monsieur qui fait des vers. C'est donc tout d'abord contre cette masse hostile que l'union s'impose.

Chez nous encore, la presse est en majeure partie défavorable aux vraies lettres, parce que dans certaines gazettes, des gens de demi-tempérament, dont l'effort ne s'est jamais haussé jusqu'à l'œuvre, qui se sont contentés et devront pour toujours se contenter de l'article banalement spirituel, se tournent contre ceux qui viennent après eux et qui veulent aller plus loin qu'eux. Contre ceux-là encore il faut commune entente.

Chez nous aussi, chez nous surtout, l'art est dédaigné ou ignoré par ceux qui, à la tête de la nation, devraient lui faciliter la vie. Ils le proclament bien « un des plus beaux fleurons de la couronne nationale », mais incapables de connaître ce qu'il lui faut, ce qu'il est, ce qu'il veut devenir et deviendra, les paroles qu'ils lui adressent ne sont que vieillotte éloquence et les prétendus secours qu'ils lui allouent sont stériles et souvent contraires à la dignité même de l'artiste. L'union s'impose donc également contre l'État.

Enfin — et ici c'est des hommes de lettres seuls qu'il s'agit — il faut que l'attention publique se fixe chez nous sur la littérature, au moins autant que sur la peinture et la musique. Il y a quelques années, l'état de choses existant était juste, puisque de poètes belges il ne s'en levait pas. Aujourd-

d'hui, les situations ont changé, et ce sont les lettres qui priment.

Voilà les différents et généraux motifs — les secondaires peuvent rentrer en ces quatre cycles — qui commandent pratiquement la confraternité la plus étroite, le coude-à-coude le plus généreux et le plus bienveillant, la défense et la marche en avant de tous, d'un même pas, sans ruades dans les rangs. Un jour peut-être cette communauté d'intérêts s'imposera-t-elle plus décisivement encore. Ce sera quand tous se souviendront du discours que M. Albert Giraud prononçait en janvier dernier au banquet de *la Jeune Belgique* et s'uniront pour être une force nette et immédiate grâce au bulletin de vote. »



Les adieux à la ménagerie. M. Huret termine sa série d'interviews littéraires par ces lignes ironiques dont on appréciera la saveur en se rappelant à quels doux agneaux il a eu affaire :

« Et pourtant, j'ai encore des excuses à faire, et je les fais de grand cœur, à tous ceux de l'avis desquels j'ai dû me priver, surtout à ceux qui, avec une spontanéité dont je leur suis reconnaissant, se sont offerts à compléter mes investigations, par l'apport de leur opinion personnelle ; tous ces éléments, que j'ai dû négliger, resteront pour moi des indications précieuses.

Je rapporte de ce voyage dans le monde des lettrés des impressions où se mêlent la douceur de plus d'une rencontre sympathique et réconfortante, et cette imperceptible mélancolie qui se dégage, même aux yeux des indifférents, du spectacle des âpres luttes pour le succès... »

Bravo, vieux caramel !



Le Gil Blas a consacré à notre ami Henry De Groux un superbe article signé Camille Lemonnier.

« Eh bien, c'est aujourd'hui la signature du fils, après la signature paternelle. Ce nom de De Groux, illustré par un art sensible et humain, le voilà qui ressuscite

sonore et mordant à travers la férocité des tueries clouées, toutes pantelantes, aux murs du grand bazar abject. Il surgit et fanfare avec la signification d'un art furieux et sauvage où s'exaspère la tradition paternelle, où la transmission de la race tourne au rouge et fermente pour des visions d'humanité terrible. Ce jeune Henry de Groux, cet esprit imperméable et vierge sur lequel a glissé, sans l'entamer, la corrosive éducation d'un temps propice aux malins et funeste aux instinctifs, tout à coup se dénonce épique, enfiévré de cataclysmes, torturé d'images sanglantes, sans parenté avec aucune école, sans analogie avec ses devanciers, si ce n'est peut-être Delacroix, affamé de massacres et de boucheries, tout empourpré de ses ruissellements vermeils.

« Les quatre toiles sont abattues comme avec la cognée dans la forêt de la mort ; il fauche son âpre idéal dans les champs du meurtre et du fratricide. C'est le cas d'un esprit visiblement hanté par l'idée de l'extermination, tourné aux conceptions tragiques et funèbres. La Mort, chez lui, récuse les plastiques sereines ; elle se propose violente et forcenée ; elle sous-entend les mêlées, les larges plaies fumantes, les jets et les bouillons de la sève ; elle brame et se rue comme les chevauchées de l'Apocalypse.

.

« La couleur de Henry De Groux a, en effet, cette particularité qu'elle s'accorde intensément avec le sujet et en quelque manière le symbolise. Dans le *Meurtre*, un sombre et véhément paysage, tourmenté comme l'âme de l'assassin, semble étendre autour du geste homicide la réprobation de la nature : la terre, toute noire d'orage sous le poids des cieus lourds, est comme prise de remords pour avoir nourri la race de Caïn et indéfiniment se tremper du sang des immolations. Il faut voir le forcenement de la lutte, les caieux écarlates des prunelles jaillies de leurs orbes, la splendeur violente et crue des rouges, des verts et des bleus exultant par dessus les colères du drame. Toute l'animalité furieuse incluse dans la fatalité du sang versé éclate là en ces

rutilances farouches, creusant l'œil comme à coups de couteau.

« Et c'est encore le même miracle d'art dans cette grande étude du *Pendu*, préparatoire d'une œuvre complexe où De Groux compte peindre en de nouveaux aspects cette Mort qui invinciblement le requiert. L'homme expire dans les incendies d'une lumière fabuleuse, les fracas d'un orchestre de couleurs donnant la sensation du congestionnement des artères au moment même où la hart l'étrangle, où sur sa rétine passent, en images effrénées, en flambois de soleils démesurés, les suprêmes spectacles, où déjà il se sent rouler dans les vertiges de l'éternité. La conception d'art signalée à propos de la *Bataille* se manifeste encore une fois ici, la synthèse et le symbole qui rendent cette peinture avant tout intellectuelle et la vouent à l'admiration des esprits pour qui l'art n'est pas uniquement une question d'optique.

« Tout cela fruste, rugueux, barbare, en reliefs terribles, en linéaments de grandes fresques torturées et gauches, avec des modes coloristes acerbés, des mouvements d'âme merveilleusement personnels, des clameurs, si on peut dire, et des huées de cette couleur qui, chez l'artiste, est un moyen d'expression. L'œuvre d'un instinctif, d'un primitif par moments, recommandant l'art, d'un songeur évincé de l'action et s'écoutant vivre à travers un leurre d'héroïsme, d'un halluciné aussi tourné vers le mystère, les kabalas, les occultes prédestinations de l'être. Le moût d'une cuvée puissante, fermentant en visions de vendanges meurtrières et de rouges kermesses, en des nébulosités d'ivresse et de sang. »



Dans la *Revue générale*, un article de M. Gilbert sur les *Dernières Fêtes* de notre ami Albert Giraud. L'article est très bien. — Gare à vous, M. Gilbert : vous serez grondé !



Appréciation de M. Renan sur les psychologues, symbolistes, décadents et cœterastes, interviewés par M. Huret :

— Ce sont des enfants qui se sucent le pouce.



Un beau sonnet de M. Jules Nollée de Noduwez :

LE MARTYRE DE L'HUITRE

Une huitre sommeillait au fond de son boudoir,
Comme sur un divan dort une noble dame,
Quand un gourmet survient, la prend, d'un coup de
Du réduit écailleux fait sauter le fermoir, [lame

Et puis laisse pleuvoir sur le pauvre mollusque
Tout un flot citronné. L'inondation brusque
Du liquide mordant fait tomber l'animal
Dans les convulsions qui frisent le haut mal.

Le poivre suit de près, corrode les branchies,
Couvre le frère corps de rouges pétéchies (1),
Ruipe les tissus transparents de la peau.

La fourche, pour finir, d'un coup de maître, arrache
La bête qu'à la valve une membrane attache.

— Fi! gourmet, tu n'es qu'un bourreau!

Ostende, 10 septembre 1888.



Un barde, qui répond au nom de Félix Schoevaert, vient de publier une série d'élégies sur la mort du prince Baudouin.

Voici deux échantillons de la manière de cet aède :

« ... Vieux grenadiers, la lame au clair,
Elancez-vous comme un éclair!
Que vous tombiez comme des mouches,
Soyez-en d'autant plus farouches!... »

« ... Sous un ciel attristé que la poudre grisonne,
Quel est donc ce drapeau, ce clairon qui résonne?
C'est un malentendu! »

Nous sommes absolument du même avis.



Dans le numéro de la *Plume*, consacré à la littérature socialiste, Jules Guesde exprime ainsi son avis sur le Sar, auteur de *Curieuse* :

Sur ton maître ès-mort et sur la tête fêlée
Qui l'a conçu, voleur, incendiaire, assassin!
— Quatre jours de prison, ont dit les chefs d'armée.
Je te collerais au mur, moi, comme un chien!



De *Puberté*, un livret de vers de Michel Reallès, paru chez Vanier et A. de Nocée, ne citons que cette définition de la vie :

Le Turc dit : c'est écrit et le Grec Ananké.
La fatalité règne en toute la nature.
La Vie est une course où l'homme est le Jockey.

(1) *Pétéchies*. — Taches pourprées, semblables à des morsures de puces qui paraissent dans les fièvres graves (Diction. de l'Acad. française, 6^e édition, 1835).

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
EELHOUD (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8 ^o (quelques exemplaires) . . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert)	Hors du Siècle, poésies. un volume in-8 ^o	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder). Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin (Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
GOFFIN (Arnold).	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÊ DA CUNHA (J.). .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8 ^o		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred). . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Bauwès. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8 ^o carré	5 »
LAZARE (Bernard)	Les Quatre faces, plaquette anti-parnassienne.	1 »
LEMONNIER (Camille) . .	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concupins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire) . . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8 ^o avec un frontispicé de Fernand Khnopff.	10 »
MAETERLINCK (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18.	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach.	3 50
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18.	3 50
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile) . . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huijsmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA
 JEUNE
 BELGIQUE



SOMMAIRE :

L'État-Mécène	LA JEUNE BELGIQUE.
Vers	ÉMILE VERHAEREN.
Croix processionnaires	GEORGES EEKHOUD.
Du « Vitrail des saintes »	FERDINAND HEROLD.
Notes cursives.	ARNOLD GOFFIN.
Fluidités	SUAVE PINOLET.
Chronique littéraire :	
<i>Liminaires. — La Peur de la Mort. —</i>	
<i>L'œuvre lithographique d'Odilon Redon.</i>	
<i>— J. Barbey d'Aurevilly. — Dieu . . .</i>	ALBERT GIRAUD.
<i>Les Bons Parents</i>	GEORGES EEKHOUD.
<i>Suggestion</i>	HENRY MAUBEL.
<i>Bruxelles vivant</i>	I. G.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

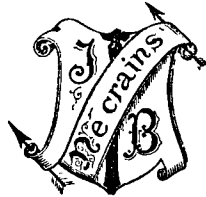
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

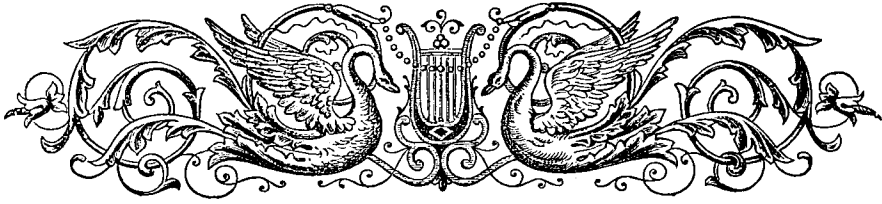
7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



L'ÉTAT-MÉCÈNE



ous avons, dans notre livraison de juillet, signalé les coûteuses fantaisies de la Commission des Musées, tombée sous la coupe d'un syndicat de marchands comme un vieillard sous la tutelle d'une gouvernante. Nous avons dénoncé des achats scandaleux et des omissions inexcusables. Il nous reste à examiner le système des copies et des commandes, qui engloutit, bon an mal an, quelques centaines de mille francs ineptement employés.

L'État-Mécène, inspiré par quelques Gérontes budgétivores, s'est avisé un jour de créer un Musée de copies. Réunir à Bruxelles des *fac-simile* à l'huile des tableaux éparpillés en Allemagne, en Espagne et en Italie, tel était le but. On peut le trouver étrange. Il existe, en effet, peu de copies dignes d'attention, et nous n'en connaissons guère qui donnent une idée juste du modèle. Une belle gravure ou une photographie artistique valent mieux, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, qu'un décalque colorié. S'il est un peintre de race qui pense le contraire, qu'il lève le doigt et nous fasse connaître ses motifs.

Absurde en principe, le système des copies a été appliqué absurdement.

A qui s'est-on adressé? A des peintres d'un talent original, à des maîtres

mis en lumière par maint chef-d'œuvre, à des artistes voyant les lignes et les couleurs d'une façon strictement personnelle, c'est-à-dire à ceux-là mêmes qui sont incapables, à cause de leur tempérament particulier, de mener à bien une *copie*. On a commandé des pastiches à des Constantin Meunier et à des Xavier Mellery ! On les a sottement arrachés à leur œuvre de prédilection, on les a stérilisés pendant des mois, eux à qui la Commission des bonzes ne veut pas acheter une toile originale, pour les envoyer en Espagne ou en Italie employer leurs facultés créatrices à reproduire l'œuvre d'un peintre étranger à leur temps, à leur art et à leur talent. Additionnez les frais de voyage et de séjour avec le coût du décalque, et vous obtiendrez une somme rondelette, représentant le prix de deux vrais Meunier et de deux authentiques Mellery.

Il va sans dire que la direction des Beaux-Arts, en organisant son Musée des copies, a commis les « impairs » obligés et les « gaffes » traditionnelles qui sont en quelque sorte son cachet et sa signature. Plusieurs histoires fort réjouissantes courent les ateliers. Nous n'en citerons qu'une, qui en vaut dix. Un de nos jeunes artistes, — mettons que ce soit un peintre — a été envoyé à l'étranger, — en Italie, si vous voulez — pour copier une fresque QUI N'EXISTE PAS !!!

Si quelque député, M. Slingeneyer par exemple, était désireux de connaître le nom de l'artiste et le prix de cette chasse à la fresque imaginaire, qu'il s'adresse à la Cour des comptes. La Cour des comptes l'édifiera sur la Cour des miracles qui s'appelle la direction des Beaux-Arts.

*

**

Le système des commandes n'est pas moins néfaste que le système des copies.

La manne des commandes tombe le plus souvent sur des artistes dont le talent académique et douceâtre, — si cela peut s'appeler le talent — se complaît dans de vieillottes « quelconqueries », que les critiques melliflus, pour marquer combien ils les méprisent, décoorent du qualificatif « estimable ». Ce sont ces toiles de rebut, espèces de primes à la médiocrité qu'elles dorent, qui forment le fond du Musée moderne.

Oublions un instant qu'il en est ainsi, et admettons — hypothèse naïve et digne de Jocrisse ! — que les commandes aillent droit à ceux qui les méritent, à des artistes de talent sincère et original.

Neuf fois sur dix, le tableau commandé est un tableau de commande, une œuvre médiocre et sans accent. Ce résultat est inévitable. Nous n'exa-

minons point le cas où le sujet est imposé. Les œuvres de circonstance ne survivent presque jamais au hasard officiel qui les fait éclore. Supposons que l'artiste reste maître de son sujet. Qu'arrive-t-il?

Il arrive que l'artiste, qui est le plus souvent, surtout chez nous, lorsqu'il s'agit d'arts plastiques, un inconscient et un instinctif, veut faire « une œuvre de Musée », quelque chose de plus grand, de plus noble, de plus élevé que ses œuvres ordinaires. Un peintre de paysage veut s'essayer au groupement des figures, un caresseur de savoureux morceaux et de juteuses natures mortes se guinde à de redoutables compositions. Tous haussent leur talent sur la pointe des pieds, s'endimanchent et visent au mieux. Ils tombent dans le pire. Le paysagiste procrée des personnages moins intéressants que ses choux, et le peintre de morceaux accouche de compositions poussives et ridicules. Ils chantent plus haut que leur lyre, et poussent des couacs.

Ajoutez que le tableau commandé, et le premier à-compte touché, l'artiste, indolent et paresseux de sa nature, ne se hâte pas toujours de livrer son œuvre. Il travaille pour des marchands qui le harcèlent et pour des amateurs qui choisissent le quart d'heure de Rabelais pour acheter un tableau. Le gouvernement peut attendre, et il attend. Et lorsque la Direction des Beaux-Arts rappelle à l'artiste qu'il est tenu de livrer la commande, le Musée reçoit souvent un morceau médiocre, achevé à la hâte, d'une main impatiente et lasse.

Dans les deux hypothèses, l'œuvre ne vaut rien. Il nous répugne de citer des noms : le lecteur qui connaît le Musée les lira facilement, de phrase en phrase, entre les lignes.

Le système des copies et des commandes est donc condamné. Il faut que le gouvernement y renonce, dans l'intérêt de l'Art et dans l'intérêt des artistes. Il est temps que l'on rompe avec ces déplorables pratiques, que tout le monde réproouve et qui ne tiennent qu'à un fil : l'ignorance et la présomption des fonctionnaires qui jouent Mécène au nom de l'Etat. Ce fil sera coupé. Nous sommes en train d'aiguiser les ciseaux.

LA JEUNE BELGIQUE

VERS (1)

UNE HEURE DE SOIR.

*En ces heures de soirs et de brumes ployées
Sur des fleuves partis vers des fleuves sans bornes,
Si mornement tristes contre les quais si mornes,
Luisent encor des flots comme des yeux broyés.*

*Comme des yeux broyés luisent des flots encor,
Tandis qu'aux poteaux noirs des ponts, barrant les hayres,
Quels heurts mous et pourris d'abandonnés cadavres
Et de sabords de bateaux morts au Nord?*

*La brume est fauve et pleut dans l'air rayé,
La brume en drapeaux morts plombe la cité morte;
Quelque chose s'en va du ciel, que l'on emporte,
Lamentable, comme un soleil noyé.*

*Des tours, immensément des tours, avec des voix de glas,
Pour ceux du lendemain qui s'en iront en terre
Lèvent leur vieux grand deuil de granit solitaire,
Nocturnement, par au dessus des toits en tas.*

*Et des vaisseaux s'en vont sans même, un paraphe d'éclair,
Tels des cercueils, par ces vides de brouillard rouge
Sans même un cri de gouvernail qui bouge
Et tourne au long des chemins d'eau qu'il trace vers la mer.*

*Et si vers ces départs les vieux môles tendent des bras
Avec, au bout, des croix emblématiques,
Par à travers l'embu des quais hiératiques
Les christes implorateurs et doux ne se voient pas.*

*La brume en drapeaux morts plombe la cité morte,
En cette fin de jour et de soir reployé,
Et du ciel lourd, comme un soleil noyé,
Lamentable, c'est tout mon cœur que l'on emporte.*

(1) Extraits de : *les apparus dans mes chemins*, 1 vol., à paraître prochainement chez l'éditeur Lacomblez.

UNE AUTRE HEURE

*Mon cœur il est tombé dans le puits de la mort,
Et sur le bord de la margelle,
Sur le bord de la vie et de la margelle
J'entends mon cœur lutter dans le puits de la mort.*

*— Le silence est effrayant,
Il est béant le lent silence! —*

*Comme un morceau de gel,
La lune aussi au fond du puits
Descend son visage éternel.*

*Mon cœur est un quartier de chair,
Un bloc de viande sanglante,
Mon cœur il bat au fond du puits
Contre un morceau de lune ardente.*

*— Le silence et le grand froid,
Et par la nuit le pâle effroi,
D'un ciel plein d'astres en voyage. —*

*Au fond des citernes de mort
Mon cœur il bat encor,
Certes, il bat sa mort
A coups de fièvre sur la lune.*

*La lune à lui parmi les eaux s'allie
Avec ses coins étincelants,
La lune est un hiver de miroirs blancs
Sur l'eau des Nords du sort ;
La lune est un bloc de folie,
La lune est une bouche de gel
Qui mord un cœur essentiel.*

*Les tenailles des minuits clairs
Serrent ce cœur entre leurs fers.*

*La patience des aiguilles du givre
Crible ce cœur ardent de vivre.*

*Déjà les eaux, couleur de son cadavre,
Roulent ce cœur avec de lents remous
Et des hoquets en de grands trous.*

*Et, certes, un soir, la lune enfermera
Ce cœur, malgré ses battements de haine,
Comme une pierre en une gaine.*

*— Alors que le grand froid sauvage,
Et par la nuit le vague effroi
D'un ciel plein d'astres en voyage
Définiront sa mort par cette image —*

TRÈS SIMPLEMENT

*Elle était comme une rose pâlie ;
Je la sentais discrète autour de moi,
Avec des mains de miel pour ma mélancolie.*

*Sa jeunesse touchait à ses heures de soir,
Malade aussi, mais droite et volontaire
Et m'imposant de la tendresse et de l'espoir.*

*Aucune ardeur qui domptait par secousse ;
C'était : la sentir droite à mon amour,
Qui me tenait dans sa contrainte égale et douce.*

*Elle, peut-être, a su le texte obscur
De mes rancœurs et de mes lourds silences
Et dans ma volupté tuer le lys impur.*

*Sainte pour elle et claire — et lentement
Comme une étoile, un soir d'ombre lucide,
Seule, elle s'en alla fleurir le firmament.*

*Les étoiles diamantent son cœur
Depuis qu'en des dortoirs de lune
Elle est dormante au clair dé son autre bonheur.*

*Elle est morte lente et bellement,
Et si vierge dans l'humble pose
De l'agonie et de la paix de son moment.*

*Ses grandes mains de consolation
— Oiseaux d'espoir — se sont levées
Vers sa lointaine et attirante assomption,*

*En un pays si profond de fleurs d'or
Et si transparent de lumière,
Que les ombres des fleurs semblent de l'or encor.*

∴

*Et qu'elle me veille, la sainte, ainsi
Qu'un pauvre enfant qui vint au monde,
Sans trop savoir juger qu'il est ici,*

*Comme un autre et comme lui :
La morne fleur de sa propre misère,
Pour la noire abeille de son ennui,*

*Et le reflet dans un mirage
De son toujours isolement
Sinistrement, sur fond d'orage,*

*Mais dont l'âme, bien lentement
— Après des rages de torture —
Revient à l'heure d'apaisement,*

*Grâce à la sainte, dont le cœur
Et les paroles volontaires,
Sur terre, ont fait son cœur meilleur.*

∴

*Rien n'est bonheur comme sentir sur soi
Quelqu'un d'au delà de la vie,
En qui l'on ait croyance et foi.*

*Et je la sens si familière,
Tendue à chaque instant vers moi
Comme une main avec de la lumière.*

*Je la regarde aller, passer, venir,
Me doucement frôler avec sa robe
Et me fixer avec des yeux de souvenir.*

*Elle conduit mes doigts qui lui écrivent
Ces mots pleins d'elle, afin qu'ils soient
De blancs chemins où mes pensers se suivent*

*Vers elle encor et vers elle toujours,
Puisqu'il ne peut plus être autre chose qu'elle
En toutes les heures de tous mes jours.*

*
*
*

*Je lui confesse tout, comme autrefois,
Bien qu'elle sache aujourd'hui tout d'avance
Et qu'elle entende l'âme avant la voix.*

*Il n'est rien que je ne veuille lui dire ;
Quand certains soirs, comme vivante, je la vois,
Je joins les mains pour lui sourire*

*Je suis l'ardent de sa toute présence,
Je la voudrais plus morte encor
Pour l'évoquer avec plus de puissance.*

*
*
*

*Douce trépassée au dortoir de mon rêve,
N'est-ce pas que c'est bien toi
La forme et le silence de mon rêve?*

*Douce trépassée au dortoir de mon soir,
N'est-ce pas que c'est bien toi
L'étoile au loin dans les cheveux du soir?*

*Douce trépassée au dortoir de mon âme,
N'est-ce pas que c'est bien toi
Dont j'écoute l'âme baiser mon âme?*

*
**

*Dans la souvent maison de ma tristesse,
Elle est la tremblante caresse
De la lumière à travers les fenêtres.*

*Elle est ce qui fleurit de joie
Dans ma demeure et dans ma voie,
Elle est le son chantant de l'heure.*

*Elle est la doucement assise,
Dans la tranquillité de mon église,
A mes côtés, sur des chaises amies.*

*Elle est, durant mes nuits de fièvre,
La goutte fraîche sur la lèvre
Et la lampe qui toujours veille.*

*Elle est ma ferveur réorientée,
Ma jeunesse ressuscitée,
Un flot d'aurore en une aurore!*

..

*Aussi m'étant le seul présent, c'est elle :
L'heure qui sonnera et remplira
Toute l'éternité, qu'est l'avenir.
J'aurai ses yeux, ses mains, son cœur,
Pour mains regards et cœur à moi.
Ses bras en croix devant les routes
Sinueuses, le soir, vers les déroutés,*

*Me tourneront vers les chapelles de la foi,
Ses pleurs, d'avance, au visage des tentations
Me feront fuir le mal banal,
Ses pieds, ils laisseront leurs traces d'or
Sur le sable de blanc silence,
En mon âme, de sa présence,
Et je les baiseraï et mon effort
Sera de suivre au loin leur litanie ardente
D'empreintes saintes et cette attente
De mon départ vers elle en mon seul vrai soupir.*

*
.*

Et tel vivrai-je en elle afin d'y bien mourir!

ÉMILE VERHAEREN

CROIX PROCESSIONNAIRES



ous roulions péniblement dans les ornières de la route sablonneuse et apercevions depuis longtemps les écrasants corps de logis du Pénitencier, lorsque mon compagnon me désigna du bout de son fouet quelques croix de bois noir groupées au milieu de la bruyère.

— Le cimetière des colons! proféra-t-il. Et il ajouta en souriant : « Il y a douze croix. Il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais une de plus... C'est beau l'administration ».

Puis redevenant grave, et raccourcissant les guides : « Là seulement le vagabond dort son premier bon sommeil. Les abeilles lui chantent leurs douces berceuses et la nature drape de violet — couleur adoptée pour le deuil des rois — la tombe du plus infime des mendiants!

« Combien de dépouilles gueuses engraisent déjà ce sol inculte : carcasses ravagées de routiers endurcis ou savoureuses pulpes de novices!... Pas plus que le couperet ne nombre les têtes des guillotins, ces douze croix ne comptent les tertres qu'elles foulent en passant... A chaque décès le fossoyeur déracine la croix du plus ancien des douze derniers morts, et en surmonte la nouvelle tombe anonyme...

« Mieux que moi vous savez combien le paysan de cette contrée incline au merveilleux. Aussi les mouvements de ces croix dans la plaine ont-ils frappé son imagination. Il prétend que l'humeur nomade et réfractaire des bougres enfouis s'est communiquée, par une vertu diabolique, au signe rédempteur qui devait protéger leur guenille corporelle. C'est de leur propre gré que ces croix s'ébranleraient une à une pour rôder à travers la campagne. Croix errantes, croix en peine ! Elles arpentent la lande féée comme les batteurs d'estrade et les hors-la-loi tournaient dans le préau, ou viraient attelés à la meule du moulin. Le paysan leur a donné ce nom suggestif : Croix Processionnaires.

« Moi-même en les apercevant aux heures ambiguës, complices des mirages et des hallucinations, je les confondis bien souvent avec une compagnie de corbeaux repus frileusement serrés l'un contre l'autre.

« Cette comparaison me hanta surtout il y a trois ans, pendant une épidémie de typhus qui faillit dépeupler tout le camp des bagaudes. Dans l'infirmerie, encore plus sinistre que les autres quartiers du Dépôt, pour cette raison que les horreurs du lazaret s'y greffent sur celles de la prison, toute la truandaille, tant les vieillards que les jeunes garçons, expiraient par totales chambrées.

« Là-bas, dans les sablons, les macabres défricheurs ne faisaient que fouir et tasser la terre, que planter et déplanter les arbrisseaux de la croix. Mais ils avaient beau s'évertuer, le fléau chômaît encore moins et leur envoyait tombereau sur tombereau d'engrais humain. Aussi mes douze corbeaux noirs n'avaient jamais été à pareille curée !

« Le carnage fut même tel qu'afin de ne pas alarmer les honnêtes villageois d'alentour, le directeur du Dépôt ordonna de ne plus procéder que la nuit à ces inhumations en masse.

« Mais en dépit de la prévoyance administrative, les bergers noctambules, isolés dans la plaine, assistèrent à des apparitions terrifiantes :

« Les Croix Processionnaires si lentes et si graves se mirent, une nuit, à courir comme des éperdues. Elles allaient tellement vite qu'elles prenaient à peine le temps d'imposer leurs mains noires sur les fosses fraîchement remuées. Elles trébuchaient contre les tertres, battaient des bras, tombaient pour rebondir aussitôt. Et leurs sournois porte-cierges, les feux-follets, au lieu de les calmer et de les rallier, s'amusaient de leurs gambades et de leurs culbutes, exaspéraient leur panique en les enlaçant dans de livides spirales d'éclairs.

« Aujourd'hui encore, lorsqu'on mentionne ce prodige, à la veillée, les fileuses récitent un pater et un ave pour les âmes du Purgatoire et les gars

les plus résolus tirent de fiévreuses bouffées de leurs longues pipes de Hollande.

« Cependant, depuis que la *mortalité est redevenue normale*, comme disaient les rapports officiels, les croix ont repris leur allure mesurée, elles se sont remises à marcher lentement, résignées...

« — Oui, murmurai-je à mon tour, en embrassant d'un regard presque nostalgique la plaine violette et le buisson des Croix Processionnaires; oui, rappelez-vous les vers du Dante : *tacendo e lagrimando al passo che fanno le letane in questo mondo!* »

GEORGES EEKHOUD

DU « VITRAIL DES SAINTES »

REGINA

« *Bergère, bergère,
Des tourterelles volent dans le soir embrasé,
Viens, je scellerai tes lèvres
Avec le sceau charnel du baiser.* »

— « *O chevalier de Rome,
Mes yeux extasiés contemplent le ciel pur
Où des ailes d'anges frissonnent;
Puisse un jour Christ me ravir en l'azur.* »

— « *Comme Phébus l'aube,
Je te vêtirai de brocarts, de gemmes et d'or;
La pourpre douce des roses
Parfumera le lys de ton corps.* »

— « *O Démon qui me tentes,
Seul le parfum de l'encens bleu n'est point amer,
Et je passe en ma robe blanche
Priant vers Dieu de pensives prières.* »

RADEGUNDIS

*« J'ai vécu parmi les pâleurs et les neiges
D'impérissables et mornes hivers,
Les forêts s'étaient effeuillées
Au souffle des vents amers,
Et les heures qui traversaient en lourd cortège
Le ciel sanglotant et désert
Ne m'apportaient jamais les joies épiées.*

*Oh, je m'alanguissais jadis
Dans un jardin qu'attristaient des morts de lys.*

*Des sourires et des floraisons
Parent les jeunes aubépines,
Des clartés printanières illuminent
La paix des aurores et des crépuscules,
Et, tandis que des voix chantent à l'horizon,
Des anges glorieux viennent vers la cellule
Qu'ils bénissent de leurs mains blondes et divines.*

*Et je vis en un parc où les arbres vermeils
Me dardent les rayons d'un éternel soleil. »*

THAIS

*Le pieux bûcher resplendit comme un parterre
Fleuri de pavots d'or et de roses de feu,
Qui s'envolent parmi l'aurore salutaire
Parfumer le palais et le trône de Dieu.*

*Elle sourit au repentir qu'elle proclame :
Plus de rires, mauvais voiles des pleurs cachés.
A travers l'amicale rougeur de la flamme,
Elle a vu fuir le tourbillon noir des péchés.*

*Dans la fraîche lumière et les brises marines,
Elle écoute l'hymne de pardon ; et, prenant*

*La robe rude et le bâton des pèlerines,
Elle s'en va, candide et pure maintenant,*

*Vers le chaste désert où les Immaculées
S'agenouillent en leurs blancheurs auréolées.*

A. FERDINAND HEROLD

NOTES CURSIVES

I



L'est des préséances de plus d'une sorte; — des individus qui se croient, singulièrement, le droit, — le devoir, aussi, étroit quoique douloureux! — de jeter toujours la première pierre!

Et qui n'a eu, pourtant, besoin, un jour, et soif d'indulgence? — Ne feraient-ils abominer la vertu et honnir l'austérité, ces censeurs rigides, si fortifiés en la certitude de leur préexcellence et qu'aucun égoïsme latent ne pervertit leur vision? — Bienheureux êtres! qui, jamais, humblement, ne mendieraient un pardon, — auxquels prier, même, est superflu, puisqu'ils ne peuvent pécher!

II

La gêne, l'angoisse répercutée des séparations, indéfinies pour vous et dont la cire élastique du souvenir des autres retient si peu l'empreinte, que votre mémoire, impressionnée comme à la première heure, — constamment contemporaine, — leur paraît monstrueuse, — affectée, à leur guise, — et certes, importune.

Toutes vos joies, cependant, se défigurent; chacun de vos plaisirs, intellectuels surtout, s'adultère d'un arrière-goût morbide. Cette obsession les trouble, installée en vous, pareille à l'éternel quidam flegmatique et verni, qui ne se déconcerte d'aucune avanie, essuie les rebuffades et les voies de fait d'un sourire équanime; — l'invétéré trouble-fête qui, à l'improviste, sans y attacher d'autre importance et très incidemment, présume :

— Tu t'égaies et qui sait? en ce moment précis, — à la juste minute où tu prononçais ce mot si drôle, — il périssait!...

III

« La dynamique de la Prière ; la Prière, réservoir de force. » (C. B.)

Pour user de barbares termes profanes, on définirait la Prière : — une projection de volonté et, plus au gré des hypnographes : un acte d'auto-suggestion.

Dénuée de sanction supraterrestre, même, la Prière est investie d'une efficacité propre, aussi bien temporelle que spirituelle, — puisque le fidèle sincère essaie, d'abord, de mériter, par la sainteté de sa vie, l'exaucement de ses vœux.

Mais la Prière reconforte le suppliant : — prier, c'est *désirer* véhémentement, et *vouloir* ; prier c'est concentrer, donc, et amasser de la Force ; et c'est aussi, accumuler de l'Espoir.

IV

Il est des vessies, — qu'en dépit du grand bon sens commun, — nous nous obstinerons toujours, — à prendre pour des lanternes !

V

Le convoi gravit la montée du cimetière, dont les marbres givrés se colorent aux frileuses clartés roses de ce soleil froidi de novembre : — un gel léger et lucide.

Parmi les allées de la nécropole, le cortège se déploie en spirale, silencieux maintenant et recueilli ; — mais de la componction laïque, pour ainsi dire, de cerveaux positifs, calculateurs, peu enclins aux pensers surnuméraires : — avocats, politiciens, gens de plume, auxquels cette heure apparaît ainsi qu'un entr'acte, pénible un peu, — une course trop excentrique, par exemple ! — mais de rigoureuse bienséance. — ... Une sourdine à sa voix, un crêpe à son chapeau, le geste sobre, suivre d'un jarret alerte et flexible, en demi-deuil élégant et strict, un véhicule plus confortable, au reste, que les autres !... Bah !... (On songe, on ne sait pourquoi, à de vieux magistrats glabres, verts toutefois, rationalistes, voltairiens et qui, volontiers, après boire, entonnent Béranger ! Sensation inexplicquée pour ces légistes ! ils se devinent, dans l'air purifié et frisquet d'un jour de gel, à la fumée mieux odorante de leur cigare, au craquement cadencé de leurs bottes fines, — devenir plus sceptiques, encore !...)

— Un moment de douceur, de béatitude alanguie, de la plénitude d'un bonheur oublieux et diffus rompu, tout à coup, — à un coude du chemin,

qui nous révèle la tête de la pompe mortuaire, là-bas, — par l'horrible constatation : — « Dans ce char qui, si mollement, roule sur le gravier porphyrisé de l'avenue!... Oui, là-même, gît, froide et décomposée, cette belle fleur écarlate d'enthousiasme, le charme fougueux, les prestiges spontanés de cette adolescence!... »

— Le retour! Les vannes, soudain, sont haussées, des convenances : — l'expansion débondée et loquace, soulagée, à la fin des fins, des contraintes et des attitudes! la grossièreté populaire des fanfares mutuelles qui reviennent des funérailles, — ivres!

Une phrase équivoque, dont nous avons échoué à nous réduire l'ambiguïté, nous a résumé et ces exèques et les idées émues : — Les artistes sont *encore* les plus sincères!

VI

Un paradoxe qui pourrait bien, au surplus, n'être, à l'égal de la plupart des paradoxes, — qu'une vérité *avant la lettre* : — Se dire qu'au tréfond, peut-être, les retentissantes évolutions littéraires, — classique, romantique, naturaliste, symboliste; — se réduisent, en somme, à une révolution, — dans les adjectifs!

VII

Le joli arabesque me séduisit, de cette exposition à son déclin, hantée par de rares visiteurs flânant, sans le hâtif et les bousculades des démonstratives foules suburbaines, ordinaires à ces exhibitions. Impression charmante de transitoire, de gris-perle évaporé, sous cet humide éther décoloré d'octobre; — une famille, des gamins au geste patricien, délicieux despotes espiègles et cajoleurs, s'émotionnent aux montagnes russes; — dans le campanile du carillon prochain, quelqu'un, de temps à autre, clairsème quelques délicats accords vibrants.

Assis sous la vérandah d'un café turc, où conciliabulent de gras levantins luisants, de cauteleux sémites, — personnel ambulante et cosmopolite de ces foires internationales; — mes yeux s'éjouissent à ce décor en teintes mates et neutres, bariolé de drapeaux exotiques flottants...

VIII

Pédagogies. — Des jours, en définitive, on se représente la littérature sous les espèces d'une solennelle fumisterie, d'une blague auguste, — honorée, malgré la même tacite conviction universelle, d'un menteur et traditionnel respect consacré.

Rien de plus fol, en effet, que le labeur scriptural si a lieu le, à ce qu'il semble, apodictique et très angulaire raisonnement suivant :

— Une translation, en vers ou en prose, n'est jamais l'adhérente reproduction de la pensée initiale, avec l'exact sens, dans le jour absolu où elle a surgi; une simple approximation qui, chaque fois, laisse un déchet. Impossibilité, par conséquent, et complète d'exprimer cela précisément, que l'on a imaginé, — et, même, de dire juste ce que l'on a dessein de dire.

Mais, enfin, tellement quellement, voici l'œuvre revêtue des privilèges de la typographie; un phénomène, alors, se produit, très assimilable à celui de la diffraction des rayons solaires ou sidéraux au travers les couches, de moins en moins éthérées, de l'atmosphère. Celle-ci, aux approches de la planète, réfractaire et plus dense, la réfrangibilité des ondes lumineuses augmente; elles dévient, obloquent, corrélativement à la résistance éprouvée.

Pourrait-on pas affirmer, avec la plus parfaite idonéité, que la conception de l'artiste, propagée parmi les masses compactes et profondes de la Gentilité, en traversant les intellects moins *conducteurs*, plus proximes de la matière et des urgences quotidiennes a, finalement, tout à fait dévié? La céleste flèche sonore, contrariée dans sa noble trajectoire, est allée tomber aux antipodes de son but...

Mais, — décourageons-nous à fond! — si, même, — si, *surtout*, même, — le lecteur est un lettré! Cet être-là, soit qu'il confère une définition inverse ou parallèle aux vocables, — (et l'auteur est ou trop, ou trop peu scrupuleux sur leur mise en valeur); soit impuissance à se naturaliser une optique, une idiosyncrasie étrangères, — ce qui équivaut à *ne pas allumer la lanterne*, — n'importe comment, enfin, fut-ce par virtuosité pure! cet être-là ne perçoit, *sous aucun prétexte*, la phrase manufacturée, avec la signification, — seconde déjà, d'ailleurs, — que s'est figuré lui prêter son créateur.

Après ces manipulations, quel résidu persiste de l'idée primaire, de l'originelle inspiration que le poète a prétendu signifier?

Et l'on écrit, cependant, — cela revient, du reste, au même! — sans pouvoir communiquer la claire notion de ce que l'on envie manifester, à l'aide d'outils d'un emploi arbitraire, — de mots aux exégèses anarchistes et divergentes, — pour des gens qui entendent, sinon toujours le contraire, du moins à côté, au dessus, en dessous, mais en aucun cas, *adéquatement* ce que, bienveillant, vous avez *cru* exposer.

IX

Poe dit quelque part et en cette langue de synthèse et de magnificence qui lui est naturelle :

— « Le poète juvénile s'imagine sublime partout où il est obscur, parce que l'obscurité est une des sources du sublime, — confondant, ainsi, l'obscurité de l'expression avec l'expression de l'obscurité. »

Beaucoup d'*immature poets*, — en vérité, beaucoup de *poets*, même, — attachant, — à juste titre, ils le savent ! — une minime importance à ce qu'ils veulent illustrer, sacrifient souvent leur pensée primordiale, — consentent à lui infliger une entorse, — immolent son intégrité à la trouvaille hasardeuse d'une allitération, d'une assonance, d'une heureuse complication de timbres ; — offrent, enfin, l'*exactitude* en oblation à ce qui leur représente la *Beauté*. Or, ils se pipent, car, certes, il est inadmissible que la Beauté réside dans les seuls mots, ce qui en ferait un attribut sans substance, — une creuse eccéité scholastique.

La Beauté ou la perfection littéraire consisterait-elle point à tangibiliser avec toute la rigueur dont on est capable, avec une sévère probité mais, aussi, tous les prestiges légitimes de l'écriture, — ce que l'on a prémédité d'incarner ?

Celui donc, qui, dédaignant cette difficile droiture et, pour accrocher au passage et introduire dans sa composition de tautologiques fioritures, de vides superfétations de rhétorique, — fait dévier la ligne préétablie de son œuvre, celui-là, pour user d'une autre expression de Poe, *is labouring at his disadvantage*.

Il faut vouloir avec une têtue obstination, avec fièvre, passion, scrupule et minutie, avec méticulosité même, — avec acharnement, s'efforcer de s'expliquer. Baudelaire n'envisageait-il pas comme sa plus fière et très haute ambition : — « Dire juste ce que je veux dire ? » Car, si, au défaut *apparent* de termes pittoresques, harmonieux ou colorés pour la formuler, vous sacrifiez ne fût-ce qu'une parcelle essentielle de votre préconception à l'enrhythmie, à la plastique, très certainement et sans aucune alternative, l'Art perd ce qui le met hors des atteintes des ingénieurs et des chefs de bureau, — se destitue de son intime vertu, se transforme en un vain jeu de mots, un absurde et enfantin appariage de syllabes musurgiques, à la portée de mille virtuoses ou de quiconque, — doué de patience et d'un peu d'oreille.

X

Les journaux et les procédés d'information à la mode auront bientôt exténué toute faculté d'enthousiasme et de colère, dans les foules. La presse, c'est la sèrinette qui, avec une imperturbabilité, d'ailleurs louable, moud l'identique ritournelle quotidienne, dextrement ou malhabilement déguisée, aux oreilles ignares et gobeuses du lecteur éclairé — et assidu. Mais, non contente de lui déprimer ce qu'il a d'esprit, en le gavant d'un malsain et peu laconique brouet politique, encore le rétrécit-elle, en lui ingérant une macédoine de nouvelles morcelées, d'incohérents télégrammes énigmatiques. Il semble improbable que le client le plus attentif d'une gazette quelconque, ait la moindre notion de ce qui se passe, — abstraction faite des falsifications obligatoires. Tout nage dans un détail hétéroclite et inconséquent ! Qui possède, parmi les ignorants du livre, et malgré les copieuses dépêches, les articles prolixes journaliers, le plus mince soupçon de la dernière et prodigieuse Anabase de Stanley ?

Le découpage par l'information diurnale des figures éponymes, des vastes événements contemporains, des épopées actuelles, — le remplacement de la fresque épique par une avalanche d'*instantanés* frelatés, — joints à l'envieux nivelage jacobin, — ont énervé, dans l'âme des peuples, la capacité, le sens du HÉROS.

— Quelques hommes, cependant, rachèteront ce vil demi-siècle justemilieu, tels que Bismarck, Gordon et le très noble Stanley ; — quelques hommes qui, dans la littérale et sublime acception du terme, sont des HÉROS.

ARNOLD GOFFIN

FLUIDITÉS

*Vœu nul : des voluptés banales
Être le doux chartreux vainqueur.
O tant de vertus cardinales
Dans l'inconsistoire du cœur !*

*Pipes, nos têtes se culottent
De profundis osculorum.
Les mages d'Epinal radotent :
« Amen! Finis lapinorum! »*

*Le vieux serpent de la jeunesse
Dans les beaux jardins des pubis
Fait de sa poire et se redresse,
Dardant sa tête de rubis;*

*Mais zut! il paraît qu'il faut être
Très fin-de-siècle et raffiner.....
C'est diabétant. Moi, pauvre être,
Pas résistant... caner!... caner!...*

*Ah! quels Roqueforts et quels Bries
Que tous ces baisers mal couchés,
Et ces androgynoiseries,
Et toutes ces fleurs de péchés!*

*Définissons aux pauvres hères
Leur décadence de saint Guy :
— Des tas de pédéastaquouères
Sous l'œil idoine d'un yogui.*

*Femme, nous battons la compagne!
O Femme, ô Bouche-Que-Veux-Tu,
Bâfre tes gâteaux en Espagne...
Moi, je soupe avec ma vertu.*

*Pourquoi fus-tu si cataplasme?
Ah! que ne pouvons-nous encor
Faire une cure aux Eaux de Spasme!
Mais le grand Pan-Volant est mort.*

*Requiescat! Impasse, impasse,
Tout n'est qu'impasse partout! Tout
Est atout! Trop de cœur! Je passe
Et ne suis déjà plus..... coucou!*

SUAVE PINOLET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Liminaires, par PAUL REDONNEL. Bruxelles, Lacomblez. — *La Peur de la Mort*, par FRANÇOIS DE NION. Paris, Savine. — *L'Œuvre lithographique d'Odilon Redon*, par JULES DESTREE. Bruxelles, Deman. — *J. Barbey d'Aurevilly*, par CHARLES BUET. Paris, Savine. — *Dieu*, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel-Quantin.



Un poète français, M. Paul Redonnel, qui tient ou qui a tenu — soyons prudent! — un des coins du poêle des *Écrits pour l'Art*, publiée, chez Lacomblez, un volume de vers typographiquement fort louable, intitulé : *Liminaires*. A voir les titres de maints poèmes, comme *Bibliocrène*, *Colloques d'êtres*, *Anagogie d'une feuille de lys*, *Prothèse injustifiable*, etc., à lire certaine préface en prose qui suit le premier poème, il semble qu'on aît affaire à quelque évolutionniste farouche et novateur. « Y en a-t-il beaucoup, se demande M. Paul Redonnel, qui comprendront la filiation de ces poèmes ? Oui ! mais beaucoup moins que ne pensent nos ennemis, et plus que mes amis ne désirent. Savez-vous que je défie les welches d'y entendre goutte, et les intellectuels de ne pas comprendre ? »

Il ne faudrait pas trop compter sur les welches, ni sur leur étonnement. M. Paul Redonnel, malgré ses titres laborieux et sa préface castillane, apparaît aux welches, voire même aux intellectuels, comme un jeune auteur qui a lu M. Coppée et M. Richepin à l'ombre tutélaire du laurier de M. Ghil.

Voulez-vous du Coppée ?

Voici :

« Cette enfant, une brune aux yeux pâlement bleus,
Allait sur ses quinze ans, mais en méritait seize. »

Voulez-vous du Richepin ?

Voici :

« Et les gourgandines fougueuses,
Riches gouges et piètres gueuses,
Ces amoureux d'à muche-pot. »

Il y a même du Redonnel : une pièce en quatrains baptisée *Distiques*, et ce vers qui domine toute l'œuvre :

« Ah ! nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu ! »

Le roman de M. de Nion, *la Peur de la Mort*, met en scène « un homme de qualité au XIX^e siècle ». Les amours successives de Pierre de Feysin, les milieux divers où ce personnage évolue, le premier avertissement de la maladie, l'agonie et la mort donnent à M. de Nion l'occasion d'éparpiller force tableaux de chevalet, aquarelles et pastels, et aussi quelques eaux-

fortes. L'ensemble dénote un loyal désir d'échapper à l'esthétique du roman naturaliste, mais il nous paraît manquer de cohésion. Comme le dit M. Camille Lemonnier dans une chaude et subtile préface, « l'intellectualité se déprime encore, se débat dans l'anecdote. Le vrai livre, retardé par la vie, ne commence plus loin qu'avec la mort ». Si la première partie du roman nous montre, en des pages fragmentaires, les intéressants portraits de Pierre de Feysin et de sa sœur, la seconde partie est de loin la plus curieuse. Le chapitre hypothétique consacré aux Helminthes et — comment dire? — à l'évaporation de l'âme après la mort, mérite l'attention des lettrés. Avec *la Peur de la Mort*, M. de Nion prend place parmi les écrivains qui préparent l'évolution du roman.

∴

Chez Deman, en une superbe édition de luxe, M. Jules Destrée, avant son roman *Les Larves*, nous donne un catalogue descriptif de l'œuvre lithographique de M. Odilon Redon. C'est un catalogue assurément, un catalogue complet, exact et scrupuleux de minutie, qui sera précieux pour les critiques de l'avenir, mais c'est aussi une étude de l'art et des procédés de M. Redon, avec des transpositions compréhensives et sympathiques des planches cataloguées, où les artifices de style les plus raffinés sont mis au service d'un ardent esprit de prosélytisme. Ce n'est pas l'œuvre d'un catalogueman très distingué, mais celle d'un esthète et d'un écrivain. M. Jules Destrée est un Odilon Redonnant de la première heure, et son enthousiasme a la même sincérité que celui de M. J.-K. Huysmans.

Ce catalogue de luxe est orné d'eaux-fortes remarquables, d'une pointe peu féminine, gravées par M^{me} Jules Destrée-Danse, d'après les sculptures gothiques de l'Église Saint-Nazaire, à Carcassonne, et de la Cathédrale de Reims. Ces eaux-fortes sont d'une si fière allure que, si l'on publiait plus tard un catalogue des œuvres gravées de M^{me} Destrée-Danse, avec des lithographies de M. Odilon Redon, la réciprocité de l'hommage n'étonnerait personne.

∴

L'hommage que M. Jules Destrée rend à M. Odilon Redon, M. Charles Buet le rend à Jules Barbey d'Aureville. *Impressions et souvenirs* est un livre désormais inséparable, pour les lettrés et pour les curieux, des romans, des pamphlets et des œuvres critiques de Barbey d'Aureville. M. Charles Buet a fait pour l'admirable conteur de *l'Ensorcelée* et du *Chevalier des Touches* ce qu'Eckermann a fait pour Goethe, et M. Bergerat pour Théophile Gautier.

C'est une étrange, une triste, et cependant une enviable destinée que celle de ce romancier de génie, le seul héritier légitime de Balzac, étouffé par le romantisme d'abord, par le naturalisme ensuite, et dont la gloire mûrit lentement, d'année en année, pour la honte posthume de ses misérables contemporains.

Romancier, ou plutôt conteur, car la plupart de ses romans sont des récits pittoresques et enflammés, narrés, comme *le Prêtre marié*, par quelque Rollon Langrune d'une éloquence enfiévrée, visant les êtres et les choses au vol, avec des mots en guise de fusil, et les abattant à ses pieds, comme des oiseaux de proie, dans un tourbillon de plumes sanglantes. Barbey d'Aurevilly est peut-être, avec Saint-Simon, le causeur à l'encre le plus prodigieux de toute la littérature française. Son improvisation ardente, servie par une langue superbe, admirablement française, se lance sur l'idée qui passe comme un sauvage sur un cheval. Tout lui est bon, depuis la période solennelle et le plain-chant des classiques, jusqu'à la phrase contournée et précieuse des orfèvres de la prose malade, en passant par la pointe, le concetti, l'euphuïsme, le gongorisme, et même le calembour. Sa perfection, c'est d'être indre et de saisir les formes de la vie, de les marquer à sa morsure, de projeter sur elles, en langues de flamme, l'incendie de sa pensée et de son cœur. Aussi, nul n'est plus sincère, plus vrai ni plus *contagieux* que cet homme terrible, qui a mis plus de réalité et d'évidence dans ses cauchemars et dans ses inventions extravagantes que ne pourraient enfouir d'observation et de vérité, dans un million de *Rougon-Macquart*, un million de Zola additionnés et superposés. Ce que Barbey invente devient historique, malgré l'in vraisemblance et la fausseté du récit. Ce que les naturalistes ont catalogué devient faux à force d'exactitude naïve, de sottise et de platitude. Les écrivains étroitement documentaires sont aussi des documenteurs. Ils font passer l'existence rétrécie, diminuée et souillée à travers d'ignobles tinettes. Balzac et Barbey *font de la vie*, comme Dieu.

Le livre de M. Charles Buet nous montre Barbey sous toutes ses faces, le Barbey des années de jeunesse, le dandy de Brummel, le poète en prose et le rimeur en vers, le romancier et le critique, le chroniqueur et le journaliste, et, parmi tous ces avatars, le parfait gentilhomme qui n'ôta jamais ses gants blancs. M. Charles Buet, que Barbey se plaisait à nommer l'*énigmatique*, et qui l'est, s'est fait le fervent mémorialiste de son grand ami. Il l'a « raconté » dignement, avec une modestie pleine de goût, en prodigant les dédicaces, les lettres, les billets, les anecdotes et les bons mots : tout cela est spirituel ou intéressant, parfois admirable. Nous avons noté certaines lettres, entre autres celle du 12 septembre 1856, adressée à Trébutien, qui est d'une incomparable éloquence dans sa simple et poignante douleur.

Même pour ceux qui, comme nous, sont un peu déconcertés par les jugements de M. Buet sur M. François Coppée et M. Stéphane Mallarmé, son *Jules Barbey d'Aurevilly* est un livre de haute justice, qui sera lu et relu par les fidèles du « vieux chouan ».

*
* *

Barbey d'Aurevilly, dans une étude sur *les Contemplations*, reproche à Hugo d'être un « œil de chair ». Expression admirable d'une haine littéraire qui était, comme la plupart des haines, une espèce d'amour retourné. Qu'on haïsse ou qu'on aime, on est possédé. Victor Hugo a « possédé » —

dans le sens des démonologues, plus d'un écrivain fameux. Gautier, Banville et Baudelaire furent des possédés volontaires. D'autres ont affirmé la divinité du poète en se débattant contre lui. Musset, Veuillot, — si l'on peut accoupler un poète et un cuistre, — M. Zola et Barbey, — si l'on peut apparier un maçon et un grand seigneur, — ont invoqué Hugo en le blasphémant. Balzac lui-même, dont la face léonine était tournée vers le côté de la vie que Hugo ne regardait guère, était travaillé par le grand poète. Cette possession quasi universelle n'a point cessé. Elle s'exerce aujourd'hui d'une façon posthume, par des œuvres presque trop hautes, trop fortes et trop belles pour cette agonie de siècle. *La Fin de Satan* fut une résurrection triomphale. *Dieu* la complète. Et la pierre du tombeau, en se levant, a quelque peu souffleté le candide troupeau des vanités contemporaines.

L'Eschyle français, qui est aussi un Dante, n'est plus à la mode. Le génie, ça ne se porte plus cette année. A quoi songent donc ce bon M. Vacquerie et cet excellent M. Meurice? Ces deux innocents ont les mains pleines de Hugo, et ils les ouvrent! La jeunesse littéraire le leur reproche avec amertume. Et son amertume est si noire, et elle y voit si peu clair, qu'elle accuse MM. Vacquerie et Meurice d'avoir fabriqué, par intérêt, sous le nom d'un mort, les plus beaux poèmes de la langue française.

Un rimeur de sept ou huit ans, qui a tricoté trois vers et demi, appelle Hugo un « poète regrettable ». Un critique très renfermé, qui a peut-être écrit quarante-sept centimètres de prose laborieuse, confie à l'universel M. Huret que l'auteur des *Quatre Vents de l'Esprit* n'est qu'un « bafouilleur ».

L'anonymat est une punition suffisante. Passons.

Pour les amateurs de classifications, *Dieu* n'est autre chose qu'un poème didactique, tout comme *la Religion* de Louis Racine, *les Jardins* de l'abbé Delille ou *la Justice* de M. Sully-Prudhomme. L'argument de l'œuvre le démontre dans sa sécheresse : le poète, — un Dante sans Virgile, — veut s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu. En vain la raison déconseille une telle entreprise. Le poète analyse tour à tour l'athéisme, le scepticisme, le manichéisme, le paganisme, le mosaïsme, le christianisme. Aucune de ces doctrines ne le satisfait. Il en cherche une autre, plus haute, qui ne se contente pas de supprimer le châtement, mais qui étend l'idée de la vie en Dieu, c'est-à-dire du bonheur, à l'animal, au végétal et au minéral. Quand il croit trouver la vérité, le poète meurt.

De ce squelette quelconque, qui pourrait appartenir à un Pécontal, Hugo a fait une œuvre prodigieuse, un livre miraculeux dont chaque fragment est un poème, et dont chaque vers est un geste ou une attitude de l'éternelle Beauté.

L'idée la plus abstraite se répand en images resplendissantes, qui volent et chantent autour d'elle comme un essaim fraternel de colombes et d'aigles. Tout prend forme, musique et couleur. Jamais on n'a matérialisé ainsi les apparences les plus fugitives de la pensée. *Dieu* est une victoire de la poésie française sur la philosophie et sur la métaphysique, c'est un démenti formidable donné à l'esthétique du Parnasse contemporain.

Si après *la Légende des Siècles*, *Torquemada*, *les Quatre Vents de l'Esprit*, *la Fin de Satan* et *Dieu*, Hugo n'est qu'un « œil de chair », qu'on enferme cet œil dans le triangle symbolique : il sera le signe de la divinité du génie français.

ALBERT GIRAUD

Les Bons Parents, par HUBERT KRAINS. Librairie Castaigne, Bruxelles.

M. Hubert Krains vient de réunir, en un élégant volume, quatre nouvelles ayant paru dans les deux revues sœurs : *la Jeune Belgique* et *la Société Nouvelle*, et qui recommandèrent d'emblée le jeune écrivain à l'attention des artistes, des lettrés et des penseurs. Relues dans le livre, ces pages gagnent encore en robustesse et en éloquence. Elles allient à une précoce maturité du métier, une émotion sincère et ardente.

Les Bons Parents, la plus longue de ces nouvelles, celle qui donne son titre au volume, représente une saisissante et amère antithèse des histoires de saltimbanques et d'enfants volés dont nous régaliions nos premières veillées et dont *les Mémoires de Jean-Paul Choppart* sont demeurées le prototype.

Ici, il ne s'agit pas d'un enfant volé, mais bien d'un enfant vendu, d'un avorton malingre et rachitique que ses « bons parents » cèdent moyennant finances à une compagnie de faiseurs de tours. Naturellement ce maquignonage s'est pratiqué dans le plus grand mystère et les honnêtes gens attendent que les bateleurs soient à des lieues de là, pour jouer la comédie du désespoir et apitoyer leurs voisins.

Cette psychologie d'âmes surnoises et viles, mais adroites, de canailles sans éclat et qu'on pourrait appeler des scélérats latents ou des criminels amorphes, est poursuivie et fouillée par M. Krains, d'un scalpel affilé et nerveux.

Atroce et cinglante, la conclusion de cette étude :

Stylée, entreprise par une riche dévote, l'intéressante marâtre finit par se jeter dans la bigoterie la plus cafarde.

M^{me} de Vilène, la grande dame en question, s'adresse en ces termes à sa précieuse recrue :

« Demain nous aurons un très beau salut. Les enfants chantent un cantique. Vous y viendrez ? »

— J'irai Madame.

— Vous êtes une digne femme, une sainte femme, dit M^{me} de Vilène, et de nouveau ses yeux se tournant vers la cheminée, se fixèrent avec une douce émotion sur le tableau qui représentait la Mère de Dieu, le cœur percé des Sept Glaives. »

Plus poignante, plus totale encore est l'impression vengeresse qui se dégage de *Consolatrix*. Cette nouvelle synthétise, pour ainsi dire, la philosophie pessimiste, mais militante de M. Krains.

Cette madone pitoyable et secourable aux traînées de gueux et de pèlerins déguenillés, mais qui prend un *satanique* plaisir à glacer d'épouvante une

compagnie de bourgeois endimanchés et radoteurs qui sont venus échanger leurs prud'hommismes et se vautrer à l'ombre des peupliers entre lesquels se dresse la vétuste et indigente statue, cette vierge, tour à tour maternelle et bourrelante, miséricordieuse et implacable, pourrait bien être la patronne de l'écrivain à la fois haineux et fraternel, épris de charité et friand de repréailles. Cette *Consolatrix* s'appellerait mieux la Notre-Dame des Anarchistes.

La Cité mercantile inspirée aussi par l'exécration du philistin tyrannique sans noblesse, lâchement cruel et prétentieusement stupide, condense, en une seule, les âmes d'une collectivité de mercantis s'acharnant sur un aveugle mendiant.

Le Bonheur des autres, moins poussé au noir, plus attendri et plus tremblé, retracé d'une encre moins mordace, charme et séduit par son manque de conclusion même, laisse le lecteur en suspens dans une rêverie mélancolique et compatissante.

La modernité classique de l'écriture fait songer à du Flaubert, mais à du Flaubert qui serait revenu de son absurde et anti-artistique théorie de l'« impersonnalisme » et de l'impassibilité.

GEORGES EEKHOUD

Suggestion, par M. HENRI NIZET. — Paris, chez Tresse et Stock.

M. Henri Nizet, un curieux, un chercheur qui ne s'est pas mis en chasse sans un solide bagage de lettré, vient de publier un livre que je lui demande la permission « d'éreinter ». Ce mot lui fera voir que j'en veux moins à son livre qu'à la manière littéraire que ce livre représente.

Épris d'observation rigoureuse et de résultats nets, habitué à toutes les amputations cruelles de la science positive, M. Nizet doit détester les opinions à la demi-mesure. « En fait d'illusions, pas de milieu : les avoir toutes ou n'en avoir aucune. » M. Nizet n'en a-t-il aucune? et les ai-je toutes? lui fais-je l'effet d'un enfant? Qu'il excuse alors mon article comme l'enfantillage d'une cervelle encore toute étoilée de sottises ; car je me sens capable de lui parler de Dieu, de Dieu, l'unique attrait offert à notre perfectibilité, de Dieu, l'Être, la vie universelle, de Dieu sans déterminatif auquel je ne veux même pas accoler le mot symbole, parce qu'on songerait tout de suite aux allégories anthropomorphes que les hommes se sont données pour « complices de leurs saloperies infâmes ».

« Il faudrait, dit un des personnages de ce livre, cautériser trois chancres : la politique, la finance et la religion. » La politique et son annexe la finance existeront tant qu'il y aura des animaux dans la société. Quant à la religion, entendons-nous ; il y a religions et religion n'est-ce pas? et cette dernière qui n'est que la reliaison de l'être à un principe supérieur, me semble une chose si naturelle, si indissolublement liée à la vie, que je l'imagine à l'état instinctif chez les animaux eux-mêmes ; je veux dire chez ceux qui viennent après l'homme. Affiner cet instinct par la pensée, afin de l'élever de génération en génération, c'est tout notre œuvre. Je me figure naïvement que nous n'avons rien autre à faire sur la terre en

dehors de quelques besognes matérielles accessoires et préparatoires parmi lesquelles sont les besognes de science. Il suffirait du reste de ce mot : *la science, le savoir*, pour assigner de par sa prétention ridicule, une place d'infériorité à ce qu'il désigne. La science peut bien déblayer le terrain et faciliter la marche ascensionnelle; elle peut à certains moments être un instrument de preuve et de contrôle ici-bas des lumières aperçues là-haut, mais pour ce qui est du principe et partant de la direction de vie, les poètes nous le montrent mieux que tous les collectionneurs de faits. La science topique et statistique, la science d'observation matérielle peut nous apprendre où poser le pied; elle ne nous montrera pas le point du ciel où nous devons appuyer le regard pour dresser l'angle plus ou moins vaste de notre philosophie morale.

Voilà ce que les matérialistes, dont M. Nizet semble vouloir ressusciter la race littéraire, s'obstinent à ne pas voir; de là leurs doutes, leur affolement. « Que foutre en un pareil monde? » Vivre! et vivre le plus haut possible. Ce n'est malheureusement pas ce que nous enseignent ces livres-ci.

Et pourtant est-il nécessaire de montrer tant que cela aux hommes nouveaux le fond du vase où les anciens barbottent? Vraiment les jeunes paraissent y aller tout seul et l'on ferait bien de leur relever la tête. Ce n'est pas d'ignorance que meurt la société, car elle a tant emmagasiné de science qu'elle en est balourde; elle a tant réuni de philosophie en systèmes que la poussière qui s'en échappe l'empêche de voir clair. Oui c'est plutôt d'inclairvoyance qu'elle meurt et c'est surtout d'insensibilité. L'amour « ce ressort de notre sale machine » que M. Nizet cherche ingénieusement à expliquer par l'hypnose, en adepte des écoles nouvelles qui étudient, après la matière massive, la matière fluide, l'amour qui n'est pas un des ressorts de notre machine, mais qui en est le seul ressort, étant la force attractive des êtres vers les êtres, vers le beau, vers le bien, vers l'Être en tous ses aspects, l'amour ne prend ni dans la société actuelle, ni dans le livre de M. Nizet, une forme très noble. Ici comme là, il n'existe plus que dans les limites d'une pratique assurément nécessaire mais inférieure, et si l'humanité n'avait pour demain et les jours suivants que ce ressort rudimentaire, la philosophie de l'homme se réduirait bien vite à la philosophie du chien.

En voyant le titre et le sujet de ce livre, j'avais cru y trouver une explication nouvelle de nos mobiles de vie; je n'y trouve qu'un amas d'observations curieuses mises en regard de notre instinct de reproduction physique. Pourtant M. Nizet est un écrivain de talent qui sait manier la pensée et manier l'expression; il est l'artiste en dialectique possédant les finesses et les hardiesses d'un chirurgien d'êtres. Son livre est une œuvre de conscience et de courage où se montre, sous le style sec et les pensées désabusées, une personnalité originale.

C'est donc le point de vue même et la situation de l'auteur qui sont faux. M. Nizet a voulu ressusciter une littérature matérialiste étiquetée naguère ici au nom de l'éditeur Kistemaekers, et aujourd'hui bien morte. Ceux qui

auront lu dans ce livre le peu de chose que l'hypnose explique de l'amour, avoueront que le problème posé par la poésie à la science n'est pas résolu et que les ascensionnistes de la vie peuvent encore et toujours se munir de guides aux pays de l'imagination et du rêve.

HENRY MAUBEL

Bruxelles vivant, par FRANZ MAHUTTE, 1 vol. Bruxelles, bureaux
de l'*Anthologie contemporaine*.

Un petit livre alerte, piquant, vraiment vivant. Non de la peinture prétentieuse, mais une suite de croquis enlevés d'une main leste, dessinés d'un crayon léger, qui va, vient, trotte, flâne, s'arrête au coin des rues, attrappe une silhouette, fixe une attitude, saisit un mot au vol.

Le livre réalise parfaitement son titre. Sous les yeux du lecteur il fait défiler de prestes feuillets d'album intitulés : cafés-concerts, — garçons de café, — petits restaurants, — salles de vente, — la rue des Bouchers, — sensations foraines, — sous les palmes, — autour des Halles, — rue Haute, — modèles, — chez les vieux, — gaudissarts, — à l'Entrepôt, — salles d'armes, — devant les affiches, — chiens, — au pays de la danse, — à la Chambre, — chez les enfants, — colombiers, — commissionnaires, cochers et crieurs de journaux, — en marche. Et ce ne sont point de simples fantaisies bavochées de chic, mais des portraits, des coins vus, des aventures saisies sur le vif. M. Mahutte est un observateur délicat, servi par une main habile. On a rappelé que M. Mahutte fut un Jeune Belgique de la première heure. Une revue d'art, peu tendre d'habitude pour les écrivains de la presse quotidienne, lui décerne ces éloges auxquels nous souscrivons :

« La phrase nette et de clair habillée, le mot figuratif, le vocable ressuscité, le néologisme logique, la terminaison à nuances, la couleur vive, le chapitre ratissé de lieux communs et sarclé de veuleries et de poncifs, on les souligne fréquemment à la lecture. »

I. G.



MEMENTO

Notre ami et collaborateur, Albert Arnay, a eu la douleur de perdre son père.

La Jeune Belgique s'associe respectueusement à la douleur de sa famille.



Un miracle a eu lieu le lundi 10 août, à 5 heures du soir, au rez-de-chaussée de *l'Indépendance* qui se prétend belge : M. Gustave Frédéric a écrit un feuilleton double — de douze colonnes — sur les *Contes de mon village*, de notre collaborateur Louis Delattre. De ces douze colonnes, il est en dix qui sont consacrées à l'éloge du livre, et deux à l'éreintement du groupe littéraire auquel, par ses sympathies et ses dédicaces (*sic*), appartient le conteur wallon.

On dit que M. Charles Tardieu n'est pas encore revenu de sa stupeur.

Dans ce feuilleton, qui semble un acte de contrition, M. Gustave Frédéric avoue qu'il a trouvé le livre de Louis Delattre sous des piles d'in-18 non découpés, belges, apparemment.

L'aventure Mirbeau-Maeterlinck et les petites leçons que notre éminent Sainte-Beuve a reçues récemment, au *Cercle artistique et littéraire*, ne sont pas étrangères à ce phénomène.

Continuez, cher maître, continuez ! Il y a encore, sous la pile d'in-18, des livres belges qui attendent. Imitez le nègre : continuez ! Encore quelques feuilletons consacrés à nos plus récents écrivains, et les fondateurs de *la Jeune Belgique* ne se moqueront même plus de vos allusions rageuses ni de vos sarcasmes laborieux.



Le Sâr Mérodack Baladan s'amuse au jeu de citer ses détracteurs en justice et de

faire défaut. MM. Léon Bloy et Léon Deschamps, directeurs de *la Plume*, se sont présentés le 15 mai devant la neuvième chambre pour répondre à une assignation du mage. Le Sâr Mérodack Baladan se baladait ailleurs.

Le 2 juillet, nouvelle assignation, cette fois pour le 22. *La Plume* se hérisse :

« Comme dans le procès Péladan-Salis, le Sâr a négligé quatre fois de se présenter pour soutenir ses prétendus griefs ; nous sommes fondés à croire que même chose va se renouveler pour nous et que le but à atteindre se dénomme : réclame.

Nous prévenons M. Péladan que nous ne nous prêterons pas à ce petit jeu de saltimbanque. Jusqu'ici nous avons traité par la gaîté la manie procédurière de ce monsieur ; nous lui avons offert nos colonnes pour répondre à Léon Bloy, et notre attitude fut toujours celle d'un médecin aliéniste devant un malade : indulgence et mansuétude. Mais c'est assez jouer avec nous ; les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, aussi maintenant gare les douches ! »

Nous assisterons avec plaisir à ce combat singulier. Chaque fois que le Sâr sera atteint, nous crierons : « douché ! »



Charles Leroy vient de publier un nouveau volume à la gloire du colonel Ramollot. Ça s'appelle : *les Fredaines du commandant Vermoulu*.

Ci, comme échantillon, cette déclaration de principes du colonel qui s'obstine à dire « hypothèse » pour hypnotisme :

« Hypnotisme, hypothèse, ça r'vient toujours au même..., s'agit pas du mot, j'm'en f... du mot, s'agit de c'que j'veux dire ! »

Pas si bête, pas si bête, comme dit Figaro.

Il y a des écrivains qui pourraient adopter

cette belle devise. Elle leur irait comme un maillot!



A lire, dans le n° 16 des *Entretiens politiques et littéraires*, les notes inédites de Laforgue sur Corbière et sur M. Paul Bourget.

Très curieuses ces notes, où l'influence « romantique et picaresque » subie par Corbière en sa jeunesse est laconiquement démontrée. Laforgue esquisse aussi une étrange comparaison entre l'esprit de Corbière et le « Goncourt à l'emporte-pièce des définitions » et le Banville des Odes Funambulesques. A noter encore, au point de vue du métier, cette remarque qui étonnera : « Il (Corbière) fait de la peine à voir compter ses syllabes, alterner ses distiques par masculines et féminines, scander ses césures — que n'a-t-il fait cela en prose? C'est impossible à chanter, ce texte ».

Les notes sur M. Bourget sont trop incomplètes pour offrir de l'intérêt.



M. Georges Eekhoud, dans son *Carnet du liseur de l'Etoile belge*, analyse *Daisy* de Max Waller, *le Don d'Enfance* de M. Fernand Severin, *les Contes de mon Village* de M. Louis Delattre et *les Bons Parents* de M. Hubert Krains.



Du *Mercur de France*, sous la signature de M. G.-Albert Aurier, ces phrases sur M. Henry de Groux : « *Le Meurtre, le Pendu, l'Assassiné*, et surtout cette cauchemardante vision des *Trainards* dévalisant un champ de bataille. Ces pages terrifiantes, qui font songer à un Delacroix furieux, à un Goya ivre, à un Caravage sanguinolent, m'ont paru révéler un artiste très à part et vraiment, si grosse que soit cette assertion, de génie ».



M. Psichari — enchanté de faire sa connaissance — publie dans *la Revue bleue* un article pas mal bulgare sur la poésie fran-

çaise contemporaine. Aux yeux de cet homme précieux, la prosodie nouvelle repose tout entière sur ce principe que l'e muet n'existe pas en français.

Ce Bulgare affirme que l'on prononce ainsi le vers de la *Prière pour tous* :

Ma fill', va prier; vois, la nuit est v'nu'.

Qui ça, if you please, sir ?

Les concierges qui disent *colidor*, probablement.

Il y a aussi un poète blond qui dit *le jôr d'aujôrd'hui, quad même et tat pire*.



Nous venons de recevoir la traduction anglaise, due à M^{me} Mary Vielé, publiée à Washington, de *l'Intruse* et des *Aveugles* de Maeterlinck.



Ces quelques lignes extraites d'un article du *Mercur de France* consacré aux *Bons Parents*, le récent volume de notre ami et collaborateur Hubert Krains : « Un style d'une pureté triste et froide, une ironie d'autant plus forte qu'elle semble s'ignorer : on aperçoit l'œuvre tout de suite comme une statue couchée au fond d'une eau limpide, cela vous repose et vous fait froid en même temps. Les quatre nouvelles de M. Hubert Krains valent une trentaine de ce qu'on appelle communément *de bons livres*. Il convient d'ajouter, en passant, que l'auteur belge a *toujours*, à un plus haut degré que l'auteur français, le sentiment de sa dignité d'écrivain ».



Salut confraternel à *la Chimère*, qui vient d'apparaître à l'horizon littéraire, entraînant dans son vol Henri de Bornier à côté de quelques instrumentistes de M. Ghil ; celui-ci peut tendre la main à son ami Léon Deschamps, qui chevauche à côté d'Edouard Dubus ; et Paul Redonnel est chef de file, avec, comme second, Léon Dequillebecq ?

Long et bon voyage aux aéronautes de l'Idéal.



Si nous abaissons notre télescope de quel-

ques dégradés, nous signalerons plus près de nous *la Revue libre*, annoncée par Jean Delvrière, Camille Roussel, Hennebicq, Clasant et Nyst. Tout pour la littérature ! C'est notre souhait et sans adieu suprême de mouchoir.



M. Léon Deschamps définit ainsi, dans *la Plume*, avec une palette, le poète Laurent Tailhade :

« Un ancien jardinier de rêves liliaux qui serait devenu chasseur d'aigles et, entre temps, écrirait en violet sur vélin rose des songes bleus parfumés à l'encens gris, ou bien pour se délasser ironiserait en strophes, si pleines de vitriol qu'elles en sont vertes, des chansons qui, au muflle, font voir rouge. »



L'onagre — pas celui du tournoi, celui de *la Chronique* — publie dans la providentiellement jaune bibliothèque Gilon un volume consacré à la *Philosophie de l'enseignement des Beaux-Arts*.

Nous y trouvons cette perle :

« Winckelmann s'est tenu dans des généralités qui ont donné un grand poids à ses observations. »

Merci.



A signaler le dernier numéro (août) des *Jeunes*, le meilleur que nous ayons reçu.



Le Théâtre de Rachilde, Madame la Mort — le Vengeur de Soleil — la Voix du Sang — avec dessin inédit de Gauguin, paraît chez Savine avec préface intéressante racontant la fondation du Théâtre d'Art. D'ailleurs pièces curieuses et symboliques.



Comme théâtre mentionnons aussi *le Nazaréen*, drame de M. Henri Mozel, paru dans *l'Ermitage* jadis, aujourd'hui chez Savine. L'auteur, d'ailleurs très méritant, semble attacher plus d'importance au décor, aux habits de ses personnages qu'à leur âme. Ce serait plutôt de la féerie.



Un livre gai cette fois, *l'Eléphant* de Charles Merki et Jean Court, toujours chez Savine. Très bien silhouetté avec une pointe de psychologie dans certains contes plus sérieux.



Avec une autre note de gaieté, *l'Antonia* et *la Comédie des Amours* d'Edouard Dujardin.

L'Antonia,
Que l'on nia
Traitreusement,
Etc.

Un chœur de bourgeois, l'amant lâché par l'amante pour le beau Pâris, un chœur de Vierges, le tout en vers économiques et libres de quelques syllabes. *La Comédie des Amours* est du même mirliton, comme on dit du même tonneau. Exemple :

Sol, do...
Referme le rideau,
Retourne au dodo,
Rinforzando
L'enfant do !

Laforgue était plus fort.



Pour terminer, signalons de notre collaborateur Alber Jhouney, *le Livre du Jugement*, *les Lys noirs*, *le Royaume de Dieu*, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, et les *Ballades et chansons populaires de la Hongrie*, traduction de Jean de Nethy, parues chez Lemerre. Ce dernier livre nous initie à une littérature populaire étrangère dont l'étrangeté toujours a le charme du nouveau. Le caractère premier d'une race se retrouve très souvent dans ses légendes, ses chansons, et lorsqu'un lettré comme M. de Nethy réussit à les recueillir, il fait bonne œuvre littéraire.



Ces bons Félibres ! *La Plume*, qui, dans la main de son directeur, Léon Deschamps, voltige du nord au midi et passe des Jeunes Belgique aux Félibres, a publié de ces derniers quelques vers que nous voulons croire

beaux en attendant qu'on les traduise en français et un article de M. Charles Maurras, pompeusement intitulé : *Barbares et Romains*. Les Romains, ce sont ces bons Félibres. Les Barbares, naturellement, ne sont autres que les gens du nord, les vils hyperboréens. Il y a peut-être bien quelques hyperboréens d'un certain mérite, et M. Maurras a la bonté de se remémorer Shakespeare. Mais ne croyez point que cela le gêne. « Shakespeare, dit-il, était un italien. » Et pour que la Grèce ne déclare point la guerre à l'Angleterre, il ajoute « Eschyle est nôtre ». — Cette malle doit être à nous, disent les *saltimbanques*. M. Maurras, qui paraît être un vigoureux annexionniste, pourrait encore s'approprier Rembrandt, Goëthe, Tolstoï, Wagner et quelques autres « barbares » en les déclarant tous natifs de Carcassonne. Qui aurait le courage de combattre cette manie innocente ?

M. Maurras n'aime pas les Belges. Il veut qu'ils « s'unissent à M. Caraguel » pour « poursuivre un carnaval d'art. » Et là-dessus il nous apprend que les Français, cette race si fine, que nous voudrions conquérir (nous ne sommes point de Tarascon, cher Monsieur !) nous détestent du fond du cœur ! » Nous n'en voulons rien croire.

D'ailleurs un français du Nord, M. Adolphe Retté, s'est chargé de refroidir un peu le méridionalisme surchauffé de M. Maurras : voici en quels termes il parle de nous :

« Quant aux Belges... mon Dieu que vous chassiez du temple tels gluants Rodenbach ou tels *Jeune Belgique* ratatinés, nous n'y voyons pas grand inconvénient : ce sera le combat de Maurras et des Coriaces. Encore faudrait-il distinguer : M. Maeterlinck est un très beau poète tout à fait flamand sans une drachme de gréco-latinisme. Trouvez-vous ses drames méprisables ? M. Van Lerberghe est Belge, c'est un bon poète ; M. Verhaeren l'est aussi ; n'a-t-il jamais écrit que des inepties ? M. Lemonnier n'est pas si barbare que vous voulez bien le dire. Et ce subtil Albert Mockel dont je sais tant de choses bien ordonnées ? certes non. »



Destinée au carnet de Trissotin, cette phrase cueillie dans le discours du maire de Cherbourg :

« Les escadres française et russe sont mouillées côte à côte dans les mêmes eaux. Elles fraternisent dans le golfe de Finlande, étroitement confondues et sous les yeux de l'Europe attentive, *la main dans la main.* »



Fleurs de gagaïsme :
Découpé dans un journal à l'usage de la jeunesse :

DEVINETTE.

Comment se nomme le poisson qui est compositeur de musique ?

Question pour question :

Etant donnée cette devinette, déterminer l'âge du rédacteur en chef, et l'état mental des générations d'enfants qui auraient trouvé le nom du poisson à musique.



Le suave G. R. (silence, silence !) vient de découvrir que « M. Auguste Vacquerie, *plus qu'Hugo*, a excellé dans ce comique lyrique dont *Tragaldabas* restera un chef-d'œuvre ».

Hugo, tout entier à la correction des épreuves de *Dieu*, a négligé d'écrire, dans *le Rappel*, que le suave G. R. est « un noble poète ». M. Vacquerie, ayant été moins distrait, est évidemment « comique » plus qu'Hugo.

Plus qu' ! Plus qu' !



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus.	1 50
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
EELHOUD (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert). . . .	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin	2 »
—	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
GOFFIN (Arnold). . . .	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.). .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred). . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baués, E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LAZARE (Bernard)	Les Quatre faces, plaquette anti-parnassienne	1 »
LEMONNIER (Camille) . .	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concupins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in 18	3 50
LE ROY (Grégoire) . . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
MAETERLINCK (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18. . . .	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach. . . .	3 50
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18. . . .	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id. . . .	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18. . . .	3 50
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. . . .	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Fleureurs, drame, une plaquette grand in-16. . . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile) . . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande. . . .	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur papier de Hollande. . . .	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max) . . .	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

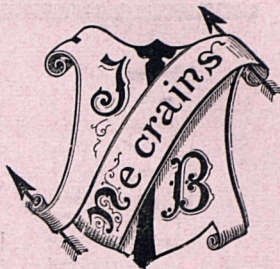
L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA
 JEUNE
 BELGIQUE



SOMMAIRE :

L'Art pour l'Art au Congrès de Malines	LA JEUNE BELGIQUE.
Poèmes	FERNAND SEVERIN.
Vers de l'Espoir	MAURICE DESOMBLIAUX.
Album-Blättchen	A. ARNAY.
Oarystos	E. DE CASTRO.
Le Jubilé de l'Ecole Saint-Luc et la renais- sance de l'Art en Belgique.	J. NÈVE.
Chronique artistique :	
<i>Le Salon d'Anvers</i>	E. VERLANT.
Chronique littéraire :	
<i>Contes d'Yperdamme. — Chansons d'A-</i> <i>mant</i>	ALBERT GIRAUD.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE de l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

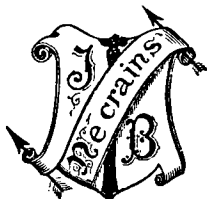
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

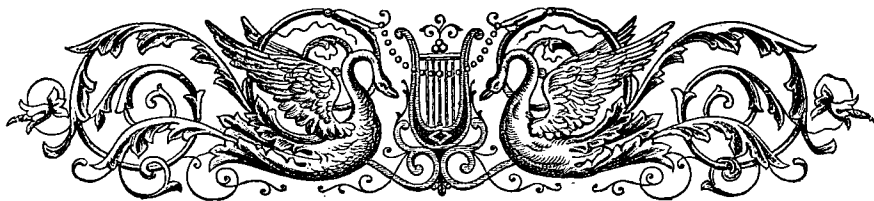
7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

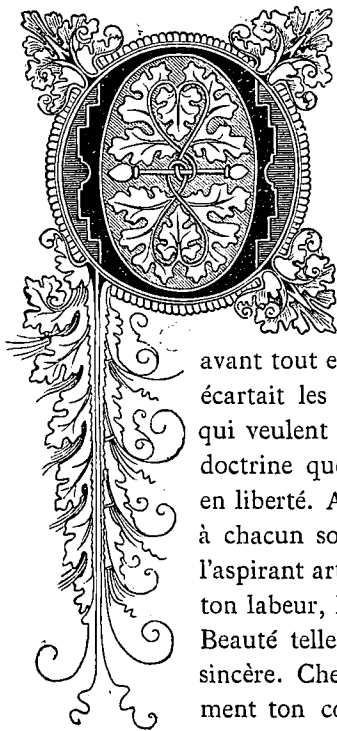
A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



L'ART POUR L'ART

AU CONGRÈS DE MALINES



On se rappelle la vigoureuse campagne que *la Jeune Belgique* mena, plusieurs années durant, envers et contre tous, en faveur de la formule : L'ART POUR L'ART. Cette formule fut notre cri de ralliement. Elle signifiait que nous voulions être artistes, rien qu'artistes. Elle signifiait encore que dans ses travaux d'art l'artiste doit poursuivre avant tout et au dessus de tout son idéal artistique. Elle écartait les prétentions funestes des stériles théoriciens qui veulent réduire l'art à n'être que l'humble valet d'une doctrine quelconque. Elle mettait donc l'art et l'artiste en liberté. A chacun sa foi, ses croyances, ses opinions, à chacun son tempérament ou sa personnalité, mais à l'aspirant artiste cette règle salutaire : « Avant tout, dans ton labeur, la recherche passionnée et désintéressée de la Beauté telle que tu la souhaites. Et que ce souhait soit sincère. Cherche à réaliser la Beauté qui attire véritablement ton cœur, et accomplis cette réalisation selon ta nature personnelle et tes forces particulières. »

On se demande, en vérité, à quelles doctrines, à quelle religion cette formule pourrait porter atteinte. N'est-ce point l'absolue liberté pour chacun? Mais nous repoussons comme mortelles pour l'art et l'artiste les

doctrines qui prétendent imposer à celui-ci la préoccupation *dominante* de faire un prêche ou une démonstration. Qu'à l'heure du travail, le Vrai, le Bien et le Beau restent chacun dans leur domaine, et la besogne sera bien faite. Nous ririons bien du savant qui serait plus préoccupé de faire beau que de faire vrai. Et qui donc oserait combattre les formules : la Science pour la Science ? ou : la Vertu pour la Vertu ?

Notre formule, dont on peut ne se point préoccuper en d'autres pays, où elle est pratiquée sans soulever de contestation, était et est encore en Belgique d'une importance capitale.

Nous avons à retirer l'art du gouffre de l'utilitarisme ; nous avons à émanciper l'artiste et le public, à débarrasser l'esthétique de l'un et de l'autre de tout doctrinarisme étranger à l'art, à rendre à la forme le culte nécessaire. Ce n'est que par la plus insigne mauvaise foi ou la plus complète intelligence de notre formule que l'on a pu nous accuser de déclarer la guerre à une Idée quelconque, — religieuse, philosophique, scientifique ou sociale. Nous ne combattons même aucune forme en soi, mais seulement les applications maladroites qu'on en peut faire, et surtout les œuvres *informes*. Voilà pourquoi dans notre république littéraire, on voit vivre côte à côte, sur le terrain de l'art, des chrétiens sincères et de parfaits libres-penseurs, des adeptes de telle ou telle philosophie ou d'irréprochables sceptiques, qui demanderaient volontiers si le mot philosophie s'écrit avec deux *f*.

Eh bien, notre formule vient de remporter, en Belgique, un éclatant triomphe.

Seuls, nos frères, les artistes catholiques, étaient, en réalité, maintenus sous le joug doctrinaire. Ils viennent de s'en affranchir avec éclat, au Congrès de Malines. Embusqué au fond de l'Université de Louvain, le professeur Léon de Monge, grand-prêtre du jansénisme littéraire en notre pays, avait rédigé, entre autres sottises, cette proposition, que le Congrès de Malines était appelé à voter et à transformer en règle de conduite pour les catholiques belges : « La théorie l'Art pour l'Art est une théorie immorale. » Né malin, et créant un nouveau vaudeville, M. le professeur de Monge s'abstint de paraître en personne au Congrès de Malines. Il déposa pieusement sa petite formule dans les bras de M. le professeur Kurth, qui se trouva quelque peu embarrassé du cadeau. Très spirituellement, M. le professeur Kurth profita de certaines circonstances favorables pour ajourner la discussion.

Cet ajournement fut, de fait, transformé en enterrement de première classe.

Le Congrès de Malines a donc écarté la question. Il a REFUSÉ DE CONDAMNER la formule : *l'Art pour l'Art*.

Jeunes artistes catholiques, vous voilà débarrassés d'une cruelle entrave.

Certes, le Congrès de Malines n'est pas un concile. Mais il est un assez exact thermomètre de l'opinion des catholiques belges. Eh bien, la jeunesse a montré là qu'elle était avec nous. Elle s'est défendue vaillamment, contre d'obliques adversaires. C'est pour nous et notre influence un beau triomphe. Et au nom de l'art dans notre patrie, nous nous en déclarons fiers et heureux.

LA JEUNE BELGIQUE

POEMES

LA BÉATRICE

A GUSTAVE STEVENS

*« T'aimer! Oh! seulement caresser d'une haleine
Ce cœur mal rassuré qui tremble comme un faon!
Ne t'appeler, enfin, ma dame ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant!*

*Ou, plutôt, revoyant la forêt maternelle,
T'en faire dame et reine, en ses aubes d'avril,
Et, brisant pour toi seule un feuillage si frêle,
Ceindre ton front d'enfant d'un bandeau puéril! »*

*O noces! Vœu divin d'une âme tout humaine!
Ainsi, malgré la vie et, comme des passants,
Oublieux des adieux suprêmes qu'elle amène,
Nous avons trop mêlé nos destins innocents.*

*Ephémères! Mais Dieu nous enviait ces heures!
Ce soir même, là haut, la sœur au doux regard,
Seule aux balcons fleuris de ses claires demeures,
Pleure un bonheur nouveau dont je n'ai point ma part.*

*Je ne pensais à toi qu'en de bonnes pensées ;
Tu le sais, ô ma sœur céleste, et vous ses yeux,
Vous le savez, et vous qu'un pur trouble a pressées,
Ses mains, joyaux perdus dont elle accroît les cieux!*

*Ministres sans détours de l'âme à jamais chère,
Contemplez-moi! Guidez d'un geste l'exilé
Qui la cherche en vain seul dans l'ombre de la terre,
Montrez-lui le chemin vers le seuil étoilé.*

*Que l'ineffable enfant soit votre Béatrice,
O mon âme toujours errante, et toi, mon cœur!
L'être reconfortant, la clarté protectrice,
Et le guide et le but, aux sentiers de l'erreur.*

AMOUR

*— Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul, et combien alarmé!
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères :
Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.*

*Que sais-je? Ils m'ont parlé de haine et de colère...
O vous qui savez tout, quel langage est le leur?
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère?
Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur?*

*Hélas! car je ne sais qu'aimer! Qu'il vous souvienne
Mon Dieu, de vos présents célestes, et voyez!
De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces dons oubliés.*

*— O candeur! Je t'absous, enfant, de ton offense.
Mais à quoi bon? Moi-même, ignoré-je mes dons?
Tant ce cœur où les cieux ont mis leur innocence
S'il ignore l'offense, ignore les pardons!*

*Recherche le méchant! Aime-le pour lui-même.
Livre-toi! Ne sois point avare de ton cœur;*

*Et si l'infortuné se dérobe à qui l'aime,
Fais-toi jusqu'à son âme un chemin de douceur.*

*Aime! Car ta richesse est dans ton indigence!
Aime! Et si ton cœur saigne, ô mon fils, aime encore!
Et sache que leur haine et leur indifférence
Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.*

FERNAND SEVERIN

VERS DE L'ESPOIR

CALVAIRE

Les Notres-Dames en robes blanches et couronnes de lauriers dans les boîtes vitrées et grillées, sur les arbres, au long des chemins, aux carrefours, et les paysans en veste rouge, voûtés par le labeur, qui s'arrêtent, se signent, les yeux pleins de prières, s'éloignent et disparaissent par les sentes...

Le Calvaire dans la campagne. Trois vieux troncs rabougris et de torses branches mortes aux ramures noires en cette rose fin de jour. D'informes escaliers vers un crucifié aux bras tendus comme pour êtreindre, à son dernier souffle, l'immensité de la plaine qui commence à se voiler d'ombres bleues aux horizons. Les pieds crispés sous l'effort stérile et, lassée, la tête chue sur la poitrine osseuse.

Des pèlerins se roidissant sous la fatigue pour des oraisons et des oraisons encore. Des femmes égrenant des chapelets pour des neuvaines et des murmures de voix implorantes mêlés au frisselis des feuillages proches.

Des chaumières lointaines où sont les simples ne pénétrant rien au delà de la vie ordinaire qui finit chaque soir et chaque matin recommence en son cycle mélancolique, où l'on fredonne toujours la même chanson monotone comme une antienne.

Un paysage où les rêves s'en vont par les routes grises dans les bois et les champs de labour.

Et tout ce qu'il y a de nous-mêmes et d'amer pour nous-mêmes en cette évocation.

N'est-ce pas nous, en l'agonie de notre espérance qui jette son râle sur notre vie, n'est-ce pas nous qui allons par tous les calvaires humbles, dans

les campagnes désolées, en proie à d'idéales mais irrémédiables tristesses user, de nos genoux écorchés, les pierres, implorant, pour les péchés que nous n'avons pas commis, d'impossibles pardons.

Et tout ce qu'il y a de nous-mêmes sous les capes des femmes recueillies, sous les cagoules des pénitents et sur la face irrémédiablement douloureuse du grand crucifié.

Oh ! pourquoi pas la vie abstraite de cette angoisse incessante qui nous mord à la gorge, la vie tranquille des simples avec du ciel bleu et un peu de paradis dans le cœur.

POSSESSION

Dans la chambre aux épais rideaux soigneusement baissés, à la lueur de la veilleuse dont la flamme semble répandre de la nuit en sa persistante fixité, sa jeune tête appuyée sur mon bras, un frisson parcourut son sommeil et elle eut un cri d'angoisse.

Moi-même je venais d'être brusquement réveillé.

— Il y a quelque chose qui s'est approché de nous, regarde, oh ! regarde dans les plis des rideaux, je sens encore un frôlement velouté d'ailes mauvaises.

Mais il n'y a rien que la veilleuse répandant une anxieuse nuit sur les meubles.

Inquiet moi-même, je calmai sa *chimérique* terreur, et nous bûmes à nos lèvres avides l'enchantement vermeil de la vie, l'ivresse de l'amour et le sommeil, un bleu et lourd sommeil revint poser nos têtes sur le moite oreiller des bras...

— Ah ! cette fois, il m'a touchée ; j'ai positivement senti des mains, d'osseuses mains sur ma chair et des ongles qui voulaient y mettre une empreinte.

Et moi aussi, j'avais vu des mains, de sournoises mains s'avancer vers moi et, dans les plis des rideaux, des yeux brillants et noirs guettaient une proie.

Mais le *fantôme* disparut par l'ivresse de nos baisers qui tiédissaient cependant, car il y avait un voile sur nos bouches et nos lèvres semblaient moins promptes aux caresses, fatiguées déjà !

Et un léger sommeil revint, un sommeil brûlant de fièvre, les bras remuèrent pour échapper à l'ankylose.

Mais ce fut encore le sommeil...

Un râle d'épouvante sortit de sa gorge, elle guttura quelques sons d'hor-

reur, et ses yeux grands ouverts et fixes comme dans la folie, regardèrent mes yeux terrifiés.

— Il a passé entre nous, il a dénoué l'étreinte de nos bras et j'ai senti, sur ma face, un immonde baiser.

Ah ! moi aussi j'avais senti sur mon visage le contact de lèvres impures et il y avait encore une agitation dans les plis des rideaux.

Et encore une fois nos bouches voulurent s'unir, mais nos lèvres étaient froides comme si la peur avait sucé tout notre sang, nos étreintes étaient molles malgré tous nos efforts, la chimère avait laissé une aile entre nous.

La pâle veilleuse répandait une nuit sépulcrale en son immobilité et nos figures anxieuses interrogeaient le silence, mais rien que l'halètement de nos poitrines oppressées ne répondait.

L'amer regret de nos rêves d'or flottait en obsession autour de nous.

— Quel air sinistre ont les meubles de cette chambre !

— Il y a des nuits qui bouleversent des vies.

— Écarte, arrache les rideaux des fenêtres, qu'un peu de ciel entre ici, éteins cette veilleuse ténébreuse, il y a de la mort qui est venue dans cette chambre, il y a de la mort désormais en nous-mêmes.

MUTISME

Alors, vous m'aimez ?

Ainsi, après quelques brèves phrases réciproques, brusquement saisi par l'expression d'une inattendue pensée, j'avais employé ce vocable banal comme un poteau de grand'route.

Simplement, sans l'assaisonnement de l'usuel persil, elle me répondit : « oui ».

Oui, il y avait la volonté de finir une longue et inutile attente et le dédain d'un cœur fier, l'inconscient dédain de la phraséologie nécessaire aux cabotins, aux personnages d'opérettes que, presque tous, nous sommes.

Depuis que je la connaissais il y avait de la joie dans tout son être. Ses paroles étaient du rire, du rire enfantin content de la vie, un rire où il y avait des gerbes de fleurs printanières.

C'était si doux, si calme, si plein de caresses que je revivais une nouvelle jeunesse auprès de cette enfant.

Oui ! et un baiser qui depuis longtemps était sur nos bouches, scella cette promesse d'avenir.

Plus rien ne reste en nos âmes que les pleines tristes et désolées et vides comme le grand ciel que pas un chant n'égaie.

PÉNITENTES

O la vieille et froide chapelle dans la cathédrale gothique où prient des femmes en manteaux noirs !

Des colonnes de pierre fruste et le crépuscule à travers un vitrail sur lequel un prince courbe d'effroi la tête devant la malédiction des prêtres en robes écarlates, en habits pontificaux joaillés de pierreries.

L'ombre qui se fait au dehors autour des gargouilles sur les dentelles des ogives, tombe, sinistre et tragique, en la crypte où s'immobilise une flamme dans le cercle de verre rouge de la lampe d'argent.

Du silence et du silence ; la grande cathédrale dort, et ses gigantesques arceaux disparaissent dans le noir. A peine voit-on encore là haut, par une lumière blanche attardée dans le dôme, la complication des voûtes.

Furtives, ayant peur du bruit de leurs pas, elles sont venues une à une s'agenouiller devant le confessionnal.

La chape sur la tête, la chape dont les plis sont comme les rayons d'une roue, elles prient fiévreusement, désespérément.

Seule, la blancheur de leurs mains jointes dépasse des longs manteaux noirs tombant tous suivant les mêmes plis qui se cassent aux genoux sur les dalles ; et toutes les têtes drapées de noir sont penchées en la même attitude de douloureux et profond recueillement.

Et tombe la nuit plus noire, des immenses colonnes qui montent éternellement maintenant.

Du confessionnal où l'on entend de temps en temps un chuchotement, il y en a une qui se lève parfois et, plus furtive encore qu'en sa venue, elle passe sans voir la mendiante bossue, accroupie contre la balustrade de pierre et de fer qui sépare la chapelle du pourtour du chœur et va se prosterner devant les stations du Calvaire.

Et rêve, énorme, le chœur désert en ses escaliers et ses colonnes de marbre drapées de bannières.

Et rêvent les stalles de chêne aux bras sculptés de chimères et de bêtes fauves, écussonnées aux armes des chevaliers de la Toison d'Or.

Et toujours, en la vieille et froide chapelle où, sous la veilleuse immobile, vaguement luit, dans l'or d'un tableau, un Saint-Georges entouré de portraits de moines et de reines, prient les pénitentes.

Seule la blancheur de leurs mains jointes dépasse des longs manteaux noirs tombant tous suivant les mêmes plis qui se cassent aux genoux sur les dalles, et toujours les têtes drapées de noir sont penchées en la même attitude de douleur.

MAURICE DESOMBIAUX

ALBUM-BLÄTTCHEN

I

A CELLE D'UN SOIR

*D'un souris fin, sous ses cheveux
Naissants que maint caprice frise,
Elle n'élude les aveux
Qui la lutinent comme brise.*

*Simple, et pourtant à proclamer
Plus riche en ses moindres allures
Que telles qui, voulant charmer,
S'inquiètent de leurs parures.*

*Et cygne se vouant aux cieux
Malgré le sort qui l'en exile,
Lorsque son col délicieux
S'avère d'un détour docile.*

*D'où, trésor à l'ombre des cils
Qu'on ne sait quel vertige incline,
Sessorient ses regards subtils
Dont l'éclair langoureux câline?*

*Et toute, en le loquace ennui
De cette foule de dimanche,
Comme, à ne cueillir, dans la nuit
Une fleur d'elle même blanche!*

II

A M^{lle} LUCE N..

*Les servants des dames d'amour,
Nonpareils joyaux de l'histoire,
N'aimèrent joue au plus clair jour
Que vôtre dont ne cherchez gloire.*

*Et de vos yeux, où les lilas
S'entr'ouvrent d'une destinée
Dont votre espoir n'est encor las,
Qui donc connut la grâce innée?*

*Il n'est matin à vous pareil
Si, la main à la chevelure
Dans une extase de réveil,
Vous laissez prédire un moment
Vos lèvres la saveur future
De ce qui vous sacre à présent.*

III

POUR MADELINE

*Fée en quelque vieille légende
Que sa candeur ignoré encor,
Elle est celle par qui la lande
S'enguirlande de moissons d'or.*

*Elle est, d'un geste à ne pas dire
Les espoirs choyés par son cœur,
Celle prompte à faire sourire
Comme aurore toute rancœur.*

*Nul printemps parmi les ramures
Qui se grise d'une chanson
N'épèle les vierges murmures
Des nids de sa jeune saison.*

*Elle est furtive, ainsi que d'ailes
A peine à se mirer un peu
Au mensonge d'eaux moins fidèles
Que ses yeux au mirage bleu.*

*Mais que suscite son enfance
D'un bonheur toujours au matin
Quand sa chevelure s'élance —
Soudain envol vers le lointain?*

IV

A M^{me} LÉON S...

*Vous eussiez au temps de Watteau,
Par vos prestes afféteries,
Affolé plus d'un damoiseau
En des décors de bergeries.*

*Et votre esprit, en ce boudoir
Avec lui tant de connivence,
Vous dirai-je qu'il n'aura d'hoir
Pour moi — d'où que vienne l'absence?*

*Mais c'est vous voir, en l'insouci
De séduire, à avancer sereine
Qu'il faudrait mieux que ces vers-ci
Pour attester vos airs de reine.*

*Ah! la musique que décèle
Rien qu'un soupir de votre voix...
Et d'elle à mon cœur se révèle
L'avril en liesse des bois!*

V

POUR UNE PÂLOTTE

*Elle vers qui les tourterelles
D'amour palpiteront demain...
O l'ignorante en ses dentelles
Des désirs lui frôlant la main.*

*Splendeur ses doigts de nixe ou d'ange,
Sveltes à ne tenir d'anneau,
Ainsi sur son œil dont l'étrange
Lueur est comme au fond de l'eau.*

*Est-ce Mai fol ou prompt automne
Quand, il semblerait sans raison,
Son âme d'enfant qui s'étonne
Eveille à sa lèvre un rayon?*

*Si pâle! en ses toilettes claires,
Leurre inconscient d'un bonheur
Qui jamais de vives torchères
N'illuminera sa langueur.*

*Et que songeuse à la croisée,
Parmi les fleurs, sous ses regards
Captifs de la gloire irisée
Qu'intronisent les cieus hagards!*

ALBERT ARNAY

OARISTOS ⁽¹⁾

I

*Triomphal, vespéral, minéralement rouge,
En la diaphane paix d'un couchant d'octobre,
Le soleil, enguenillant l'encens des espaces,
Marche à la mort à pas lents,
Comme les bandes de musiciens qui vont jouant dans les enterrements...
Surgissant derrière les montagnes en pic (pointues),
La lune fatale, la lune aux mains belles,
Dentellière de l'azur, fait en un tissu d'étoiles,
Un mouchoir blanc, un mouchoir très blanc et brillant,
Pour faire signe au soleil, son roux amant.....*

Sur le brumal jardin tombent des pénombres lentes.

*Dans des vases de porcelaine les fleurs somnolentes,
Sont des berceaux balançant le dormir des insectes;
L'âme d'un ruisseau entre les adiantes et les fougères
Soupireuse, murmure en grelots d'argent;
La vieille Niobé pleure au loin une cascade;
Resplendent des tournesols comme de fauves custodes;*

(1) *Oaristos*, poésies, par Eugène de Castro. — 1 vol. in-8°, Coimbre, chez M. d'Almeida-Cabral.

*Chante un aulète en très dolentes monodies
Et à fleur d'un lac où le soleil tombe en dorés rayons,
Et où passent des légions de poissons écarlates,
A fleur d'un lac d'azur entouré de buis,
Symbolique, royal, s'élève un jet d'eau,
Comme une grande fleur de cristal qui chante!*

*Aujourd'hui je viens chanter en vers noble et auguste,
Ses algides dédains, aussi froids qu'un tombeau,
Et son corps qui est la quintessence, le comble
De la sveltesse, de la fraîcheur, de la grâce féminine.*

*Fleur bizarre que j'ai vue à l'heure vespérale,
Fleur marcescente que je suis constamment,
Fleur que je regarde sans cesse, comme un styliste ancien,
Qui regarde le soleil doré, debout, sur une colonne,
Fleur de brunes mains, de chevelure brune,
Je mets à tes genoux ce livre imparfait,
Mais qui montre assez et clairement,
Qu'il vît un grand amour cramponné en mon sein,
Comme la perle astrale vit cramponnée à l'huître.*

*Ce fut en une heure ainsi calme, crépusculaire,
Au long de cette avenue profonde et rameuse,
Que, hautaine, impériale, dans un rugissement de soie,
J'ai vu pour la première fois l'Elue de mon âme,
La grande Fleur subtile, incomparable, alme,
La plus Grande, la plus Belle, la plus Aimée, l'Unique!*

*Elle venait glorieuse et triste, enveloppée d'une noire tunique,
Qui traînait par terre en plis onduleux,
Elle avait dans sa calme démarche l'élégance des serpents,
La légèreté d'un spectre et la grâce d'une amphore,
Et ainsi, comme dans un coup une blanche poudre de camphre,
Son regard faisait souffrir, regard profond.*

*J'étais en ce temps-là un grand vagabond,
Malheureux misanthrope, veuf d'illusions.
Le sinistre fracas des mondaines passions*

*N'arrivait plus depuis longtemps à mes oreilles lasses ;
L'égoïsme, le grand roi, m'avait ceint en ses bras ;
Je n'avais pitié de personne, de personne j'étais jaloux...
Contemplant de loin la sordide bataille,
L'effrénée bataille que nous appelons vie,
J'allais, étranger à tout et le front haut,
Vaincu, mais hautain et fort dans mon orgueil.
Le doute funeste, ardent soleil de juillet,
Avait brûlé, rudement, la fleur de ma croyance ;
En mon sein régnait la froide indifférence ;
Le wagon de mes rêves avait déraillé ;
Mes jours étaient mauvais, très longs, moroses,
Ma jeunesse était une ruine.
Mais à la voir surgir triomphalement froide
Gracile comme une fleur, triste comme un soupir,
Ma poitrine retrouva sa vigueur perdue,
J'étais tout content et joyeux comme un roi.
Et plein de surprise, je restai, étonné,
A regarder son profil et la grâce de son col,
Plein d'admiration, comme un homme du pôle
Lorsque, après avoir enduré les revers
D'une nuit cruelle et froide de six mois,
Il voit surgir, parmi la neige, le soleil avec des lueurs rousse.*

*Augural, le vent, en de funèbres hurlements,
Traînait par terre des millions de feuilles mortes,
Et l'obscurité dense ouvrait les portes très fortes
Du château de la Peur et de l'Hallucination !*

Le ciel resplendissait comme la queue d'un paon.

*Et la grande Fleur passait, imperturbablement,
Avec sa face vacillante et son regard blanc,
Hiératique, rappelant les mystiques images,
Pendant que mes yeux suivaient comme en des pages,
Sa rythmique marche somnambule et morose...*

*Ainsi m'est apparu le Lys ténébreux,
Dont l'air dédaigneux me blesse et me vampirise,*

*Créature sphynxiale, triste comme Artémise,
Vindicative, féroce et belle comme Phasis,
Fleur dont le corps est l'oasis (aprilin) « d'avril »
Le Caravansérail que, par les nuits folles,
Vont demandant en vain les longues caravanes,
Les caravanes de mes désirs nomades,
Ainsi j'ai vu briller ses yeux malfaisants,
Ainsi m'a ébloui la grâce de son buste!*

II

Je vais chanter en vers mon Diamant noir!

*D'abord je chanterai son aspect général;
Après je célébrerai ses charmes divers
De ses yeux à ses cheveux mortuaires;
Ensuite, psychologue, je dirai comme Elle pense,
Et enfin je dirai son Indifférence.*

*Flexible comme un jonc et svelte comme un fuseau,
Son corps nubile, en un dualisme confus,
A la finesse du lys et la grâce des serpents;
Superbe et déliée avec sa démarche indolente
Quand elle marche elle rappelle une tulipe qui marche;
Lente et subtile, elle semble voltiger dans l'air,
(Comme la tige d'une fleur), emportée par la brise;
Il suffit de la voir une fois pour que son image
Légère, aussi légère que les parfums et les sons,
Vibre en nous éternellement avec
La douceur nonpareille d'une voix qui s'éteint...*

Mince et original son corps est.

VI

*La liliale Vierge Marie
Tous les soirs, au couchant,
Apparaît en la lune marcescente,
— Célestiale fenêtre froide.*

*De cette fenêtre liquescente
Elle voit tout, tout, et tout épie,
La liliale Vierge Marie
Tous les soirs, au couchant.*

*Là vient la lune fugitive...
Sois mon amie, ô Fleur dormante!
Ton air indifférente,
Ton air déplairait,
A la Liliale Vierge Marie.*

EUGÈNE DE CASTRO

(Traduit du portugais par J. I.)

LE JUBILÉ DE L'ÉCOLE SAINT-LUC

ET LA

RENAISSANCE DE L'ART CHRÉTIEN EN BELGIQUE

Il y a vingt-cinq ans, lorsqu'un monument gothique tombait en ruine, et qu'on se décidait à le restaurer, — ce qui n'arrivait pas toujours, — on confiait cette besogne délicate à un architecte officiel, c'est-à-dire à un artiste sorti des académies de l'État où il avait appris les proportions des colonnes ioniennes et corinthiennes et dessiné un certain nombre de fois le Parthénon. Notre homme s'installait dans le monument et, achevant l'œuvre des ans, il ne le rendait au public que définitivement défiguré, méconnaissable; imaginez ce qu'eût été une édition de Shakespeare, *corrigée* par un classique du XVIII^e siècle. Telle était l'œuvre de mutilation accomplie sous prétexte de restauration.

La même chose arrivait lorsqu'il s'agissait de construire une église. Notre architecte, tenu en haute estime par l'administration, arrivait toujours bon premier et, donnant libre carrière aux réminiscences romantiques de sa jeunesse, il enfantait une cathédrale hérissée de pinacles, de clochetons, découpée d'ogives pointues, telle qu'on en voit sur les frontispices des livres de 1830; tous les détails, pris à part, étaient plus ou moins gothiques. Mais l'ensemble se rapprochait d'un monument du moyen-âge, autant qu'un thème médiocre d'un élève de troisième d'une harangue de Cicéron. L'art

gothique était manié comme une langue morte ; le sentiment, cette seconde intelligence, en était perdu.

Le public, pour autant qu'il s'intéressât à ces choses, se déclarait du reste absolument satisfait. L'architecture et les arts décoratifs étaient morts depuis si longtemps, qu'il était devenu complètement incompetent, et par suite indifférent en ces questions. Le style gothique était jugé convenable peut-être pour les édifices religieux, mais triste, incommode, disons le mot, barbare. L'idée de l'appliquer aux maisons, à l'ameublement, aux besoins de la vie matérielle, eût semblé paradoxale, irréalisable.

Ainsi donc, point d'artistes pour former le goût public, point de public pour encourager et soutenir les artistes. Suivant toute apparence, il n'y avait point de raison pour que cet état de choses changeât. Il y avait bien chez nos voisins, en France, en Allemagne, en Angleterre surtout, un mouvement qui se dessinait en faveur de l'étude approfondie des monuments artistiques du moyen-âge. Mais ce mouvement, bien qu'il eut fait surgir des œuvres et des hommes remarquables, était ignoré dans notre pays.

C'est dans ces conditions, au milieu de l'inattention générale, que fut fondée, à Gand, l'Ecole Saint-Luc, d'où est sortie la renaissance de l'art chrétien en Belgique.

Nous disons à dessein l'*art chrétien*, parce que cette qualification, outre qu'elle exprime une vérité historique, marque bien, croyons-nous, l'esprit qui animait les fondateurs de l'Ecole Saint-Luc.

Ces fondateurs, c'étaient le comte de Hemptinne, le baron Béthune, le frère Marès, des écoles chrétiennes, et Fl. van de Poële. Le but de leur école était de faire revivre les anciennes traditions nationales, dans l'architecture et dans tous les arts industriels, en créant toute une génération d'ouvriers artistes, pareils à ceux qui vivaient au moyen-âge et qui nous ont légué tant d'œuvres admirables.

L'entreprise n'était pas petite. Depuis le moyen-âge, les conditions du travail ont bien changé et ce changement se reflète nécessairement dans les produits ouvrés. Le contrat de patronnage, qui était l'école de l'apprenti, n'existe plus. Les corporations investies de monopoles, gardiennes des traditions, exigeant des « chefs-d'œuvre » pour ouvrir leurs portes, sont supprimées. Le progrès industriel a substitué presque partout le travail mécanique, anonyme et invariable, au travail manuel qui laissait le caractère individuel et la fantaisie de l'ouvrier marquer de son empreinte le moindre objet fabriqué. Enfin, ce n'était pas du côté de l'ouvrier seulement, c'était, pour arriver au public, tout un mur de routine, de préjugés à renverser.

Ces difficultés n'arrêtèrent point les quatre réformateurs : l'école fut ouverte, modeste au début, car il ne fallait point compter sur les subsides officiels, et le tapage de la réclame moderne n'eût point été en harmonie avec cette œuvre qui cherchait plutôt à s'inspirer de l'esprit du passé.

Un programme était à créer. Dans les écoles professionnelles de l'Etat et des communes, on formait les élèves d'après un patron uniforme, canon inflexible, aux formules immuables. Qu'il s'agît de former un sculpteur, un ébéniste ou un orfèvre, les mêmes modèles étaient proposés, toute la génération artistique était formée dans le même moule. Quelques bustes d'après les antiques, quelques frises grecques, les proportions sacrées de Vitruve, on ne sortait point de là. Enseignement purement abstrait, négligeant les conditions pratiques de l'exercice de l'art, comme préoccupations inférieures, capable seulement de produire des ambitieux et des déclassés. L'insuffisance de cette méthode éclate aux yeux. Il suffit de voir nos monuments publics d'une si affligeante banalité, les gares de chemins de fer, bureaux de poste, hôpitaux d'il y a vingt ans, tous affichant les mêmes prétentions, exhalant le même ennui, paraissant également impropres à leur destination.

Pour inaugurer un programme rationnel, il suffisait presque d'aller à rebours de la marche universellement adoptée : au lieu de généraliser, spécialiser, au lieu de planer dans la théorie pure, former les élèves à la pratique quotidienne de leur future profession.

C'est de ces idées que l'on s'est inspiré à l'Ecole Saint-Luc. L'attention des élèves est attirée sur les matériaux qu'ils auront à mettre en œuvre. Le bois, la pierre et le métal ont leurs propriétés distinctes ; ils diffèrent par leur aspect, leur poids, leur force de résistance. Leur mode d'emploi doit être raisonné d'après ces propriétés. Une colonne en fer n'aura pas les dimensions d'une colonne en granit ; le bois, fibreux et flexible, supportera certains efforts qui émietteraient la pierre. La logique dans le choix des matériaux est donc une des premières conditions d'une bonne construction. Cette loi si simple est cependant très fréquemment méconnue. Des monuments commencés récemment n'ont pu être achevés parce que l'on avait employé des pierres légères et friables à la base, tandis que les pierres lourdes avaient été utilisées pour les parties supérieures. Ailleurs, le fer, dont l'emploi est indiqué lorsqu'il s'agit d'obtenir de grandes portées et une grande légèreté, a été mis en œuvre pour imiter les assises massives de la pierre. Ces injures au bon sens sont nécessairement des fautes contre l'esthétique.

Un monument ou un meuble doivent être exactement appropriés à leur

destination, être l'expression logique et rationnelle des services qu'ils sont appelés à rendre. Le beau est l'expression du vrai, et la vérité consiste ici dans cette convenance, cette adaptation parfaite en vue d'une utilité déterminée.

Cet aphorisme aurait dû être médité par bien des architectes. Nous ne verrions pas tant d'édifices publics dont les aménagements intérieurs ont été complètement sacrifiés à la façade, au décor; des villas destinées à abriter des commerçants retirés, affecter l'extérieur de temples païens; de pseudo-châteaux forts faisant fonctions de stations de chemin de fer ou d'entrepôts de marchandises.

Tels sont les résultats inévitables des anciennes méthodes. Un lauréat d'Académie est mieux préparé à composer un arc de triomphe ou une façade de palais, qu'à dessiner une table ou une chaise; sa compétence ne s'étend pas aux choses de la vie usuelle. Il existe, en fait, un divorce entre l'art, considéré comme un accessoire de luxe, et la vie réelle.

Cette démarcation qui n'a jamais existé aux époques possédant un art propre, né spontanément du caractère d'une race et d'une civilisation, l'Ecole Saint-Luc la biffe. Les élèves y apprennent à associer l'art aux plus simples pratiques du métier. Avant de composer des projets de châteaux et de cathédrales, ils s'essaient à des sujets plus modestes et qu'ils se destinent à devenir forgerons, sculpteurs, architectes ou orfèvres, ils ne quittent les bancs que parfaitement au courant de tout ce qui concerne leur état.

Voilà vingt-cinq ans que cette généreuse entreprise est soutenue par l'infatigable dévouement de ses fondateurs. Il est permis de jeter un regard en arrière sur le chemin parcouru. L'Ecole Saint-Luc de Gand compte près de 700 élèves; elle a formé, dans toutes les branches des arts plastiques, des ouvriers et des artistes de talent. Elle s'est affirmée par des travaux nombreux et remarquables. Ses architectes ont construit ou restauré une foule de monuments; ses sculpteurs, ses orfèvres, ses forgerons, ses menuisiers, ses vitriers multiplient leurs produits.

Depuis les vitraux éclatants, les broderies chatoyantes, les bijoux somptueux, jusqu'aux dresseurs, aux bahuts sculptés, il n'est pas une partie du mobilier qui ne soit exécutée par des patrons habiles, capables de composer un modèle original et doué de ce cachet d'adaptation pratique si frappant dans les œuvres du moyen-âge.

Le mouvement, d'abord circonscrit à Gand, s'est propagé; des écoles Saint-Luc se sont fondées à Bruxelles, à Courtrai, à Tournai, à Liège et même à Lille; on y suit les mêmes méthodes et les mêmes préceptes, tout en tenant compte partout des nécessités locales.

Les préjugés qui, il y a vingt-cinq ans, maintenaient le public dans l'hostilité ou l'indifférence, se sont peu à peu évanouis.

Le classicisme survit encore dans les écoles officielles, mais il n'y règne plus exclusivement. On peut affirmer que l'exemple donné par l'Ecole Saint-Luc est pour une bonne part dans cet affranchissement : il a précédé et préparé la renaissance des arts industriels en Belgique.

A ce point de vue, les tendances de l'Ecole Saint-Luc ont une véritable portée sociale et pourraient, si elles étaient encouragées, exercer une heureuse influence sur la prospérité du pays. Nous sommes trop petits pour pouvoir lutter contre nos voisins sur le terrain économique. Pendant que l'on discute le libre échange et les droits d'entrée, les Allemands nous inondent de leur pacotille, les Français nous accablent sous leurs tarifs. Si, au lieu de pasticher les modes françaises, de contrefaire l'article de Paris, nos ouvriers s'abandonnaient davantage à leur inspiration personnelle, et s'efforçaient de faire *autre chose*, nul doute que leur intelligence, leur honnêteté, leur patience, leur sens artistique, développés par l'instruction professionnelle, donneraient à leurs produits une valeur qui les ferait rechercher à l'étranger. On est étonné de retrouver dans toute l'Europe, depuis le midi de l'Espagne, jusque dans les petites villes du bord de la Baltique, des œuvres sorties du ciseau, du marteau ou du burin d'anciens artistes flamands. Il y a là une renommée et une position à reconquérir.

C'est le but que s'est proposé l'Ecole Saint-Luc, et nous croyons qu'elle n'a pas été inférieure à sa mission. Certes, il reste beaucoup à faire pour reprendre les positions perdues, mais l'élan est donné. L'Ecole Saint-Luc, qui célèbre en ce moment son jubilé par une exposition des plus intéressantes, a conservé malgré ses vingt-cinq années d'existence, la foi dans les principes et l'enthousiasme nécessaires pour développer et mener à bonne fin l'œuvre commencée.

J. NÈVE

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON D'ANVERS



Une loi de notre histoire nationale veut qu'entre cent jeunes gens nés et provignés sur l'emplacement dénommé Anvers, il y en ait environ un qui, dûment reconnu inapte à tout dégrassement d'âme, soit voué à l'application méthodique de pigments sur des subjectiles, en commémoration de divers qui acquièrent dans cet emploi quelque gloire en ce même lieu. Les autorités constituées tiennent la main à ce que cette tradition ne se perde pas. De là le Salon d'Anvers. On voudra bien relire le compte-rendu de celui de cette année dans les années antérieures de ce recueil.

En même temps que les échantillons de l'industrie susmentionnée, on peut voir en ce moment à Anvers plusieurs œuvres d'art. Nous nous bornerons à signaler, outre quelques bonnes toiles, la plupart déjà exhibées à Bruxelles, de peintres classés qui figurent avec honneur dans toutes les expositions, les productions des artistes étrangers ou belges qui par leur nouveauté ou par leur importance requièrent l'attention.

M. Lenbach, de Munich, triomphe facilement de tous les portraitistes assemblés, avec ses portraits vigoureusement, presque violemment expressifs, des fondateurs de l'unité allemande. *Guillaume I^{er}*, d'abord, ruiné par l'âge, presque cadavéreux, l'œil agrandi et fixe où s'évanouit la volonté usée de vivre : non pas un empereur en représentation officielle, mais un vieillard déjà presque en allé, et les souvenirs d'une destinée séculaire et prodigieuse effacés dans l'obsession de la mort. Puis, c'est *Bismarck*, sous un aspect familial et intime, toujours hérissé et rogue, et surtout le *maréchal de Moltke*, dans ce pastel du dessin le plus net, le plus coupant, qui, avec la sobre condensation d'une formule mathématique, détermine un crâne dur, plein de pensées obstinées, d'énergies à haute tension. M. Lenbach, dont la réputation retentit en Belgique en 1890, est un peintre médiocre, mais un évocateur puissant, qui enferme en des linéaments simplifiés les grands traits d'une physionomie marquante et en donne moins la transcription analytique qu'un résumé imaginaire.

M. Raffaëlli, dans ses *Deux anciens*, insiste plus sur le détail. Sur un fond paradoxalement clair et amusant de berge de Seine, se projettent deux faces noires, fumées, boucanées, de vieux à barbe grise, l'air en-dessous, encore naïvement fûtés, mais matés tout de même : deux juifs certes, rancis en de malchanceux commerces, retirés dans la résignation après infortune faite. Le dessin volontaire et serré de M. Raffaëlli s'affirme dans ce morceau avec toute sa science et toute son intensité.

M. Fantin-Latour a envoyé deux petites fantaisies, *Danses* et *Tentation*

de saint Antoine, comme il en a fait beaucoup, croyons-nous, mais qui attirent par le gracieux développement de leurs lignes, la beauté de leur modelé et la molle caresse de leur couleur vénitienne. De M. Sisley on remarque, caché dans un coin, le *Coteau de Saint-Nicaise*, un exquis paysage en harmonie douce où se joue une lumière blonde dans des chatouillements et des scintillements. C'est léger, gai, raffiné et absolument français. Un autre paysage, d'une grande impression de nature, c'est la *Neige vierge* de M. Heymans, dont les recherches sont toujours intéressantes et qui aboutit fréquemment, comme ici, à saisir un état d'atmosphère unique dont il communique presque l'intégrale sensation.

L'œuvre la plus regardée, la plus critiquée et la plus louée de l'exposition est le triptyque de M. Frédéric : *Le peuple verra un jour le lever du soleil*. Par une fusion de réalisme et d'archaïsme, où se mêlent généralement des préoccupations de symbolisme, par un coloris spécial, plat, à la gamme courte, aux notes heurtées, d'un timbre assez aigre, M. Frédéric s'est composé une originalité qui frappe à première vue ; en tout cas, il a le mérite, rare chez nous et même ailleurs, d'être curieux, hardi, vivant, en quête d'invention. Son triptyque renferme une idée assez banale qui lui a valu immédiatement les sympathies chaleureuses de la presse démocratique ; mais la traduction au moins en est dépourvue de banalité. Au panneau de gauche, sous un couchant de terreur et d'apocalypse, une trombe grise enveloppe une ville gothique ; trois enfants nus s'avancent dans des ronces qui déchirent cruellement leurs jeunes chairs innocentes et répandent leur sang vermeil sur le rouge sanglant des feuillages rouillés. Au centre, des enfants, des femmes, des vieillards, peinent à des labeurs de Sisyphe sous un ciel de flamme. Mais le panneau de droite s'emplit d'une allégresse de printemps et d'Eden ; parmi les fleurs, joyeuse comme l'aurore qui éclaire la route, une bande de cinq enfants, les bras entrecroisés, va d'un pas rythmique, vers l'horizon serein. Les deux panneaux extrêmes sont les plus réussis, et même celui du milieu est inutile, ne faisant que répéter plus faiblement le premier. Ce qui nous séduit le plus, c'est le paysage enchanté, l'harmonieuse composition des groupes et l'expression de ces visages d'enfants, de bonne et simple candeur, étonnés de leur souffrance et de leur joie.

Dans le compartiment de sculpture, nous ne mentionnerons qu'une œuvre, qui laisse loin derrière elle toutes les autres. C'est une statuette de bronze, un *Christ* de M. Constantin Meunier. Anguleux, décharné, le corps incliné comme la tête dans une attitude d'abattement qui fait penser au Christ de la Passion de Dürer, c'est bien le Fils de l'Homme courbé sous le poids des péchés des hommes, un Christ d'*Ecce homo*, à qui les anges n'apporteront point le calice du réconfort et qui mourra en implorant vainement son Père. Mais si la Divinité est absente de ce bronze, toute la misère de l'Humanité y saigne et y palpète.

Un salon spécial, consacré à feu Verlat, renferme une grande quantité de tableaux de ce peintre inégal et inquiet, qui, avec de remarquables dons naturels, ne laisse pas une œuvre décisive. Plein de verve et

d'entrain, adroit comme pas un, comme un de ces singes qu'il peignit souvent et qui sont, par le coloris apparenté à Leys et à Teniers, ce qu'il a fait de mieux, il essaya de tout, sans montrer nulle part une vraie originalité. Il va de Courbet à Cabanel et revient à Courbet, pour exagérer encore sa brutalité. Doué du sens du réel et du mouvement, ce fut avant tout un peintre d'animaux et si les animaux savaient peindre, ils ne se peindraient pas mieux. Mais ils ne peindraient probablement pas de tableaux historiques et religieux, et Verlat en a peint : c'est là son infériorité. Avilissant l'auguste drame évangélique, il s'est figuré le retracer en mettant en scène, sous prétexte d'exactitude, la plus basse canaille des pays d'Orient où il avait inutilement promené ses yeux. Accablé toute sa vie de commandes, de médailles, de décorations, Verlat a provisoirement à Anvers le renom d'un grand artiste. Tout mort qu'il est et quelques qualités que cette promotion définitive lui confère, Verlat n'en est pas moins, selon nous, un virtuose creux. Des élèves issus de lui, nous ne dirons rien : ils ne sont pas même morts.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Contes d'Yperdamme, par EUGÈNE DEMOLDER. Bruxelles, Lacomblez. —
Chansons d'Amant, par GUSTAVE KAHN. Bruxelles, Lacomblez.



otre collaborateur M. Francis Nautet, dans une curieuse et vivante étude sur les sources du sentiment littéraire en Belgique (1), consacre à l'auteur de l'Évangile d'Yperdamme, les lignes un peu paradoxales que voici :

« Les contes que vient d'écrire M. Eugène Demolder démontrent qu'on peut exploiter le passé et faire fructifier, dans le vieux champ moissonné, des semences attardées. Seulement ces sortes d'œuvres n'impliquent jamais un mouvement producteur suivi, sans cesse en veine de fécondités nouvelles. Elles n'ouvrent la voie à personne, sont en dehors du courant normal qui fait les liaisons littéraires entre les différentes générations, enfin, elles ne servent que ceux-là qui ont su recréer des aspects archaïques avec l'imagination exacte d'un Leys ou les couleurs intenses d'un Demolder. Aussi, si le cas pris en particulier n'est pas un obstacle artistique, au contraire, il est une négation dans le sens d'une tendance vivante et juvénile. »

Une envie me prend, malgré les idées ingénieuses qu'elles remuent, ou à

(1) Voir *la Société Nouvelle* du 30 juillet.

cause de ces idées mêmes, de contredire les affirmations de M. Francis Nautet.

Et d'abord, parce qu'il a plu à M. Eugène Demolder d'écrire, d'après les vieux maîtres néerlandais, quelques mystères ou quelques paraboles évangéliques, est-il bien exact de dire qu'il se réfugie dans le passé? Assurément, pour les derniers survivants du naturalisme, — pour les Cambronne du carré de Médan — ni saint Pierre, ni Jaïre, ni Marie-Magdeleine ne sont des personnages contemporains. M. Paul Alexis ne les a jamais rencontrés. Mais l'idée de ces personnages, historiques ou légendaires, leur a survécu. Elle existe dans nos cerveaux, et au point de vue artistique, il n'est rien de plus contemporain que les êtres qui se meuvent dans notre pensée. Si je colore l'un de ces personnages à la lueur de mon imagination, il est beaucoup plus moderne et plus vivant pour moi que tel personnage contemporain dont je ne m'occupe guère. Et si je le représente comme je le *vois* dans mon esprit, je communique cette représentation à mes lecteurs, qui se mettent à *voir* comme je *vois*.

Les vieux peintres néerlandais ont agi de la même manière que M. Eugène Demolder. Ils ont écrit sur la toile, avec des couleurs, leur idée de l'Évangile et leur version du drame du Calvaire. Et en agissant ainsi, ils étaient loin d'exploiter le passé. Bien au contraire : ils revêtaient leur concept des formes et des couleurs mêmes de leur temps. M. Eugène Demolder n'a pas fait autre chose. Il anachronise comme eux, avec la même naïveté et le même plaisir. Il leur doit certes beaucoup, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Les tableaux des vieux maîtres lui ont ouvert les yeux et déclos l'imagination. Ils l'ont révélé à lui-même. Il *s'y est retrouvé*, après des siècles, comme à une espèce de rendez-vous oublié. De même qu'eux, il a promené Jésus et les apôtres dans des décors contemporains, décrits avec la langue et les procédés artistiques d'aujourd'hui. Et, — dùt-on m'accuser à mon tour de paradoxe — quand bien même M. Eugène Demolder se fût contenté de transposer les toiles des vieux maîtres, il serait encore injuste de parler d'un retour au passé, puisque ces tableaux existent dans nos Musées, qu'ils sont contemporains de notre admiration et de notre curiosité, et que leur réflexion dans notre esprit se fait de la même manière et selon les mêmes lois que la répercussion de n'importe quel drame de la rue ou du foyer.

Loin d'être « une négation dans le sens d'une tendance vivante et juvénile », l'œuvre de M. Eugène Demolder m'apparaît comme le symptôme d'un mouvement intellectuel et comme une preuve du développement de notre goût et de nos mœurs littéraires.

La littérature, en Belgique, est encore très jeune. Écrire son histoire, comme le dit excellemment M. Francis Nautet, c'est écrire l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. L'imagination créatrice, chez nous, était, depuis des siècles, tournée vers la peinture et vers la musique. Ces deux arts, plus conformes aux qualités et aux défauts de notre race, aspirèrent et engloutirent longtemps toutes nos forces. Depuis une vingtaine d'années, ce mouvement d'absorption s'est ralenti et affaibli. On a vu apparaître, non plus

quelques écrivains isolés, mais des générations successives de romanciers, de poètes, de conteurs, de critiques et d'essayistes. Et chacun d'eux, à sa manière, a fait œuvre d'imagination et d'invention *littéraires*, à la fois dans le fond et dans la forme. Seulement tous ont gardé quelque chose des peintres et des musiciens, des amateurs de peinture et de musique dont ils sont issus. C'est ainsi qu'un poète wallon, M. Albert Mockel, incline encore fortement vers la musique et vers des applications de la musique; c'est ainsi que M. Eugène Demolder demande le prétexte de ses contes aux vieux tableaux de Jan Steen et de Breughel.

L'apparition de ces écrivains nostalgiques d'harmonie ou de couleur est à mes yeux la meilleure démonstration d'un commencement de vitalité littéraire. Et, si l'on se rappelle que Charles De Coster commit la faute d'enfermer son admirable *Légende d'Ulenspiegel* sous la triple serrure archaïque de la langue du XVI^e siècle, il faut non seulement féliciter M. Eugène Demolder d'avoir évité un pastiche auquel l'exemple de Charles De Coster et la nature de son sujet eussent pu le pousser, mais il faut attribuer cette preuve de goût à l'affinement de notre sensibilité, à l'existence, encore embryonnaire mais certaine, d'une *tradition littéraire*.

Qu'on ne s'y trompe d'ailleurs pas. M. Eugène Demolder n'est point un peintre qui écrit. C'est un écrivain sorti d'une race de peintres, mais c'est un écrivain qui met en œuvre des procédés et des artifices purement littéraires. Remarquons en passant que les rares peintres qui manient la plume, ne sont guère coloristes dans leur écriture sur le papier — voir Eugène Delacroix — et que les écrivains au verbe le plus pictural — Théophile Gautier, par exemple — sont souvent des peintres sans couleur et sans virtuosité. On conclut trop vite de la ressemblance des effets à l'identité des causes. Un peintre rubénien n'écrira pas une phrase colorée parce qu'il y entrechoquera des termes de couleur ou des expressions d'atelier, et de même, un écrivain coloriste n'atteindra pas au coloris parce qu'il mêlera sur sa palette ou sur sa toile de peintre, selon ses recettes d'antithèse littéraire, les couleurs qu'il évoque ailleurs au moyen des mots. Pour réaliser des effets de couleur, des oppositions et des mariages de tons, l'écrivain doit chercher des moyens équivalents aux moyens du peintre, employer des artifices de plume en correspondance avec les artifices du pinceau. C'est ce que M. Eugène Demolder a parfaitement deviné et compris. C'est par des procédés de style, par des mélanges de vocables, par une espèce de ligne de la phrase, qu'il donne l'illusion du dessin et de la couleur. Les mots immédiatement représentatifs ne sont pas chez lui les plus évocateurs, et pourraient parfois être supprimés. C'est par l'expression qu'il arrive au coloris, par l'emploi du mot concret, du verbe à la fois précis et imagé, par le choix des détails caractéristiques qui suggèrent la tonalité sans la nommer. Chacune de ses phrases se grave dans la mémoire par un de ces accidents heureux, qui sont une espèce de ponctuation pittoresque, une manière de typographie sensuelle des choses.

Telle est cette œuvre, d'une veine si flamande sous la forme française, qui met M. Eugène Demolder en belle place parmi nos prosateurs, et dont

les défauts, l'engorgement des comparaisons et l'équilibre instable de la composition, sont les défauts mêmes des qualités de notre race. Non seulement les *Contes d'Yperdamme* nous procurent un plaisir esthétique, mais ils précisent une date de notre renaissance artistique. C'est pourquoi la critique s'en empare et vide, autour de ces récits savoureux, d'amicales querelles. Cela ne vaut-il pas mieux que des adjectifs?

. * .

J'ai agité beaucoup de théories à propos de l'œuvre de M. Eugène Demolder, qui a les théories en horreur. Par esprit de compensation contradictoire, je ne théoriserai pas autour du livre de M. Gustave Kahn, pour qui la théorie est une espèce d'élément.

M. Gustave Kahn définit le vers : « Un arrêt simultané de la pensée et de la forme de la pensée ». Une strophe est, à ses yeux, « le développement par une phrase en vers d'un point complet de l'idée ». Un poème est, par conséquent, « la mise en situation par ses facettes prismatiques, qui sont les strophes, de l'idée tout entière qu'on a voulu évoquer ». M. Kahn, conséquent avec lui-même, considère naturellement l'ancien vers — celui qu'on faisait avant lui — comme « une ligne de prose coupée par une rime régulière », tandis que le vers nouveau « doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles et de consonnes parentes ». Ajoutez à cela que le vers libre autorise toutes les combinaisons imaginables, et même les autres, puisqu'il y a « autant de formes de vers qu'il y a de nombres premiers », et vous aurez, réduites en formules, la poétique et la prosodie de M. Gustave Kahn.

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* sont bien heureux : ils ne connaissent M. Gustave Kahn que par ses poèmes, dont ils apprécient la saveur et l'originalité. Ils sont trop habitués aux théories — on leur en a beaucoup servi — pour ne pas être devenus sceptiques. Comme ils s'intéressent également aux différentes manifestations d'art que *la Jeune Belgique* couvre de son pavillon, ils ont fini par attacher plus d'importance à l'application qu'au principe, au poème qu'à la poétique, à la fleur et aux fruits qu'aux propos du jardinier.

Je les imite. Je n'entends pas discuter les théories de M. Gustave Kahn. Je les crois excellentes, — pour lui — qu'elles aient ou non précédé son œuvre. Si c'est à cause d'elles qu'il a écrit *Chansons d'Amant*, admirons ces chansons-là. S'il a formulé son système d'après les *Chansons d'Amant*, admirons-les encore, et disons aux théories, comme Rosine à Basile : « *Buona sera*, allez-vous coucher ! »

Chansons d'Amant révèle un poète très singulier, dont la singularité ne se connaît peut-être qu'à demi. C'est qu'en effet, malgré toutes ses proclamations, M. Gustave Kahn est une âme primesautière. Pour lui l'idée poétique ne vit que par des travestissements d'images, et le poème n'est qu'une traduction personnelle et momentanée des impressions de joie ou de tristesse que la réalité allume dans le somptueux palais de notre cerveau.

Chez l'auteur de *Chansons d'Amant*, les sensations et les sentiments se succèdent, se pressent et se bousculent avec une fébrilité caractéristique. Toute idée se résoud en image, et les images s'appellent, se groupent et se mettent en marche, comme une caravane, vers une idée nouvelle, qui est le point de départ d'une autre caravane, chargée d'autres richesses. L'imagination de M. Kahn est à la fois opulente et vagabonde. Ces deux faces de son talent sont admirablement exprimées dans le titre de son premier livre : *les Palais nomades*, qui pourrait aussi couvrir le deuxième. Des palais, certes, des palais d'architecture composite, débordants de trésors étonnés d'être réunis, des bazars d'orient où se déverse le luxe errant, clinquant et bizarre des Bohémiens. Mais aussi des palais qui marchent, qui roulent, qui volent, qui s'arrêtent sur un signe de leur prince et qui changent de physionomie au seul désir de leur capricieux habitant. Je ne connais point de poèmes qui expriment avec plus de naturelle éloquence la volupté du voyage, la rancœur des adieux et la fatalité des migrations.

Cette poésie, essentiellement sémite, et, plus que sémite, peut-être mongole, est, dans l'acception exacte du mot, une poésie de primitif. Quand on gratte l'enveloppe cosmopolite qui la recouvre, on trouve une espèce de barbare, qui jongle avec les images, un virtuose d'habileté native, un tzigane dont l'oreille finement sauvage boit, comme un breuvage amer et doux, les folles tempêtes que son archet capricant déchaîne. Ressusciter, en des rapsodies fantasques, les milliers de rêves nostalgiques qui dorment informulés dans la foule anonyme des âmes, tel est, me semble-t-il, le but que se propose M. Gustave Kahn. N'est-il pas naturel, dès lors, qu'il ait été se retremper dans les sources vives des ballades populaires? Et devons-nous être surpris s'il lâche, tout à coup, dans la littérature contemporaine, si vieille de richesses patriciennes, un peuple jeune et neuf de chansons?

La poésie de M. Gustave Kahn est, — faut-il le dire? — en révolte, en révolte instinctive et raisonnée, contre l'art classique, contre l'art grec et l'art latin, c'est-à-dire, en dépit des alliages, contre l'art français lui-même. Il hait l'harmonie, la symétrie, les ordonnances savantes, la règle inflexible et les mille ressources qu'elle cache sous sa rigueur. Il déteste la Beauté aryenne, et s'il la blasphème sans cesse, elle et ceux qui la servent, c'est qu'il y est porté par une impulsion de sa nature, par un atavisme irréductible, contre lesquels aucun raisonnement, aucune culture, si éclectique qu'elle soit, ne peuvent prévaloir. Cette poésie-là, en dehors de son mérite esthétique, présente cette particularité qu'elle incarne, à pleins vers et à strophe que veux-tu, un des aspects éternels de la guerre des races.

C'est assez dire que j'ai retrouvé, dans *Chansons d'Amant*, le poète des *Palais nomades*. Ces chansons diffèrent cependant des palais par un accent plus intime, plus pénétrant et plus recueilli. Leur luxe composite allume tous ses feux vers une seule iconostase.

Nos lecteurs jugeront de la sincérité de ces chansons par le charmant et mélancolique sonnet que voici :

*Je t'apporte, ami, mon cœur meurtri
Le sillon des pas sur mon corps et sur mon âme
La grâce déjà promise, départie et reprise
Et la caravane des triomphes que ta pensée blâme.*

*Je te donne, amie, mes lèvres vieillies,
Les rides de mon front découronné par d'autres
Et le banquet d'un cœur où l'on attendit l'hôte,
L'hôte inconnu porteur de joies épanouies.*

*Je t'apporte, ami, la brève compagnie
D'un cœur en oubli, d'un cœur en folies, d'un cœur en voyage
Paré pour des minutes vers les baisers du mage.*

*Je t'apporte, amie, la triste solitude
D'un cœur en soupçons, d'un cœur en souffrance, d'un cœur en débris
Dont les préludes de fête et les bruits de bal sont enfuis.*

J'aurais bien quelques réserves à faire sur maints vers par trop longs, et sur certains mots de science rébarbative qui font étrange figure dans ces poèmes spontanés, mais ces chicanes m'entraîneraient loin, du côté de la théorie au bois dormant. Ne l'éveillons pas !

Je ne sais si la poétique de M. Gustave Kahn sera universellement admise, et si sa prosodie remplacera ce qu'il appelle la prosodie officielle. J'en doute. Je pense qu'il attribue à la forme et au bois de son violon, ainsi qu'aux crins de son archet, les vertus personnelles du violoniste. Quoi qu'il en soit, M. Gustave Kahn a introduit le *Lied* dans la poésie française. Qu'on suive son exemple ou qu'on ne le suive pas, cette conquête, si j'ose imiter son langage, est une jolie plume à son chapeau.

Telle est mon opinion sur un artiste singulier, dont j'estime le talent, mais dont je déteste les tendances. J'ai dit, sincèrement, ce que je pense de son œuvre, comment et sous quelle lumière je la vois. Cela ne vaut-il pas mieux que des théories ?

ALBERT GIRAUD



MEMENTO

La Société des gens de lettres fait de nouveau parler d'elle. La voilà en procès contre *la Révolte*.

La Révolte avait reproduit, après en avoir demandé et obtenu l'autorisation, des extraits d'œuvres de MM. Zola, Bonnetain, de Maupassant, Courteline, etc. Ces messieurs avaient autorisé les reproductions à titre gracieux, *la Révolte* étant pauvre. Mais il paraît qu'une telle autorisation est contraire aux statuts formels de la Société des gens de lettres, statuts que chacun des membres de la Société doit signer, et qui ont un effet *retroactif*!!!

Cette jolie monstruosité, plusieurs de ces messieurs l'admettent. Ils permettent à la Société des Gens de lettres de poursuivre en leur nom *la Révolte* en paiement d'articles, fragments, etc., dont ils avaient antérieurement autorisé la reproduction gratuite.

Hâtons-nous de dire que M. Bonnetain a protesté avec énergie, M^{me} de Peyrebrune aussi.

M. Zola s'est montré plus philosophe devant les agissements de la Société. Voici comment *le Figaro* apprécie l'attitude du romancier millionnaire :

« Tout de suite, il faut remarquer que *la Révolte* ne s'est approprié ces extraits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs.

Dans un interview de *l'Eclair*, M. Emile Zola déclare que les anarchistes ne reconnaissent aucune propriété et qu'il est intolérable pour un lettré d'être dévalisé par eux. Ce disant, le puissant romancier déplace la question et fait à *la Révolte* un banal procès de tendances.

Les théories anarchistes, en effet, sont complètement étrangères au débat puisque les rédacteurs de *la Révolte*, s'ils sont ennemis de toute propriété en principe, ont, dans la pratique, reconnu le droit des écrivains à la propriété de leur œuvre en

leur demandant très courtoisement l'autorisation de la reproduire.

Ceux-ci l'ont accordée, cette autorisation, M. Zola, comme M. Paul Bonnetain, mais le premier n'était pas alors membre de la Société des gens de lettres qu'il préside aujourd'hui, et le second et tous ceux de ses confrères immatriculés comme lui, chaussée d'Antin, contrevenaient, paraît-il, aux statuts de la Société. »

Il est devenu pas mal bourgeois, le grand homme de Médan.



Hyménée! Hyménée! Notre ami Emile Verhaeren épouse M^{lle} Marthe Massin. M. Omer Coppens, l'un des peintres les plus remarqués de *l'Essor*, et qui est aussi un de nos bons amis, épouse M^{lle} Hélène Gheude. Félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.



Au Congrès de Malines. — Les bons congresses ont voté quelques jolies sottises, sur lesquelles nous reviendrons en temps et lieu. Sur la proposition de notre excellent oncle Léon de Monge, ils ont décidé de répudier certains écrivains qui « compromettent et déshonorent » les catholiques belges. Ces quelques écrivains sont : Verlaine, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire et Joséphin Péladan!

On nous assure que notre aimable oncle est très monté contre Tabibitte et qu'il le secouera d'importance ainsi que Pinolet. La Très-jeune Belgique ne se tient pas d'angoisse. Mais Tabibitte est capable de vomir des flots d'encre, au respectable nez de notre bon oncle : Luther jetait bien son encrier à la tête du diable.



Le Précurseur d'Anvers publie un feuilleton en vers, consacré à la glorification de

Verlat et à l'excommunication de l'école bruxelloise.

Échantillons :

« Ce sont ces murs fameux, où rayonnait naguère
Des maîtres d'autrefois l'éclatante lumière,
Vibrants de souvenir.

Il en sort comme un suint d'effluves immortelles
Et le maître nouveau, déployant à ses ailes,
Les étend sans faiblir ! »

Oh ! ce *suint* tellement abondant que le mot *effluve* en change de sexe, et ces ailes déployées qui ne faiblissent pas en s'étendant !

« Rubens est notre phare. En faudrait-il un autre ?
De l'art flamand il est le cœur, l'âme, l'apôtre. »

Ce phare-cœur, ce phare-âme et ce phare-apôtre nous paraissent pharamineux.

Le génie de Verlat en un seul alexandrin :

« Quelle patte et quel œil dans ce multiple monde ! »

La patte est dans l'œil !

« Laissons-les se bercer d'une folle espérance
Et forger en Brabant un argot à la France,
Qu'ils comprennent entre eux,

Et demander la mer aux brins de leur prairie... »

La mer aux brins de prairie, ça doit être l'amer Cresson !

« Et Sneyders, Fijt, Segers, où l'argile se nomme
Dans sa fougue ou son fard...

Van Uden, Neefs, Wildens, Coques qu'un fin jour
[dore... »]

L'argile fardée, et Coques qu'un fin...

Coques qu'un fin ! Coques qu'un fin ! Ça remplace les cailloux de Démosthènes !

L'auteur de ces merveilles signe : Edmond H...

M. Edmond Haraucourt serait-il devenu Anversois ?



Grande nouvelle :

Les *Petites Affiches* publient les statuts du « Salon de la Rose † Croix », fondé par le Sâr Mérodack Baladan, le grand-prieur Antoine de la Rochefoucauld, les commandeurs Elémir Bourges, de Larmandie, Gary de Lacroze et trois encore pseudonymes.

Ci le programme, publié par le Sâr dans *le Figaro* :

« L'artiste et le public n'ont pas à se demander ce que médite le Temple, ce que prépare la Rose Croix : simplement la manifestation victorieuse des Normes de

la Beauté que depuis douze années nous proférons.

Le Salon de la Rose Croix sera un temple dédié à l'Art-Dieu, avec les chefs-d'œuvre pour dogmes et pour saints les génies.

Suit la liste des invités.

Au dessus de toute école, sans préférence technique, admettant aussi bien le mélange optique que la méthode italienne d'un Desboutsins; la Rose Croix n'exige que l'*idéalité* des œuvres.

Parmi les quatre-vingts artistes choisis déjà et presque tous adhérents à cette heure, il suffit de citer : le grand Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret, Merson, Henri Martin, Apian (Jean), Odilon Redon, Knopff, Point-Séon, Filiger, de Eguzsguiza, Anquetin. Les statuaires Dampst, Marquest de Vasselot, Pezieux, Astruc, le compositeur Erick-Saties.

Nous irons à Londres inviter Burne-Jones, Watts et les cinq pré-raphaëlistes; nous convierons les Allemands Lenhhardt et Bœckling.

L'ordre procède par invitations : et les invités n'ont qu'à observer la règle d'idéalité.

Elle bannit toute représentation contemporaine, rustique, militaire; les fleurs, les animaux, le genre comme l'histoire, et le portrait comme le paysage.

Mais accueille toute allégorie, légende, le mysticisme et le mythe, et même la tête d'expression si elle est noble, ou l'étude du nu s'il est beau.

Car il faut faire BEAU, pour entrer au Salon de la Rose Croix. »

En somme, un « à l'instar » du Salon des XX, organisé par un Octave Maus qui serait du midi.

Malheureusement, MM. Puvis de Chavannes et Dagnan-Bouveret, un peu effrayés par la rhétorique du Sâr, lui ont fait assavoir qu'ils retireraient leur pinceau du jeu.

D'autre part les Rose † Croix d'en face, c'est-à-dire MM. Stanislas de Guaita, Jacques Papus, F.-Ch. Barlet, Paul Adam, Lucien Lejay et Oswald Wirth protestent avec une véhémence ésotérique contre les prétentions du Sâr, qu'ils tiennent pour un

« Panurge de l'occultisme », mettent le public en garde contre toute confusion entre les Rose † Croix authentiques et le Fontanarose † Croix Péladan, et terminent leur bulle en appelant le Sâr, sérieusement, « un bon fumiste ».

Les choses en sont là.



Les marmitons qui ont fait naguère interdire *Lohengrin*, ont recommencé leurs exploits. Les éditeurs de musique de Paris se sont coalisés pour fermer l'Opéra aux œuvres de Wagner, qui, non seulement au point de vue artistique, mais surtout au point de vue commercial, sont incompatibles avec les œuvres des Massenet et des Godard. Résultat de cette coalition : naissance de plusieurs journaux de circonstance, destinés à induire les Parisiens en stupidité. Les dits journaux, rédigés par des emballeurs, ont annoncé successivement l'arrivée d'un bataillon sacré de 200 Prussiens chargés d'égayer les entr'actes en criant : « Vive Guillaume II ! », et le séjour à Paris de M^{me} Cosima Wagner.

L'immonde journal qui répand ces ignominies s'appelle : *la Patrie en Danger*.

Voici, car il faut que ces choses soient consignées dans les archives de la sottise humaine, l'article que cette infâme feuille de chou consacre à M^{me} Cosima Wagner :

« Hier, déguisé en ouvrier, nous avons pu nous glisser dans les couloirs (de l'Opéra), et ce que nous avons vu nous a tellement surpris que nous n'aurions rien osé affirmer de ce qui se passe, si nous n'avions vu, de nos yeux vu !

Depuis quand M^{me} Wagner est-elle à Paris ? Nous ne le savons pas au juste.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle y est depuis trois jours au moins.

La police ne l'ignore pas.

Le gouvernement le sait.

Mais Paris n'a pas été mis dans la confiance et pour cause !

Dès son arrivée à Paris, la veuve Wagner s'est rendue chez M. Ritt. Celui-ci a aussitôt conféré avec M. Gailhard ; puis les deux directeurs ont rendu compte de cette arrivée au ministre des affaires étrangères et au préfet de police.

Le résultat de ces conciliabules a été que l'arrivée de la veuve Wagner serait tenue absolument secrète.

La veuve de l'insulteur a donc été installée à l'Opéra dont elle ne sort ni le jour ni la nuit.

Elle habite la loge d'un des directeurs.

Elle y mange et elle y couche.

Les artistes eux-mêmes ignorent sa présence ; seuls, les directeurs, M. Lamoureux et quelques initiés sont au courant...

Ainsi donc, voilà où nous en sommes !

La femme de celui qui écrit *la Capitulation* vient assister au triomphe de l'insulteur !

La femme Wagner vient applaudir le *Lohengrin* dans la ville même que son homme villipenda !

C'est une femme, dira-t-on !

Non, disons-nous.

C'est la femelle de l'insulteur. Et sa présence chez nous est encore une insulte.

Comme nous aurions crié : « Sus au mâle », nous crions : « Sus à la femelle, à l'insulteuse ! »



On lit dans *la Chronique*, sous la signature de l'onagre, l'étonnant article bibliographique qui suit :

« *Les Bons Parents*, par Hubert Krains ; à la librairie Alfred Castaigne, Montagne-aux Herbes-Potagères.

Le volume contient quatre nouvelles. La première, *les Bons Parents*, est importante, intéressante, vigoureuse d'exécution comme un tableau d'Impens. Les trois autres, surtout les deux dernières, sont plus faibles : *Le Bonheur des autres* et *la Cité mercantile* appartiennent au genre quasi fantastique, avec un fond d'ironie cruelle qui ne produit pas l'effet désiré.

M. Krains paraît avoir le tempérament d'un réaliste observateur ; si ce volume est un début, il est plein de promesses. Nous le recommandons à nos confrères de la presse, dont l'aide est indispensable aux hommes de lettres comme aux peintres et aux musiciens. Ce sont ceux-ci qu'on choisit avant tout : Ce n'est pas juste. L'auteur des *Bons Parents* ne demande qu'un peu d'aide pour sortir de l'ombre. » R.

Savourons ! M. R., de *la Chronique*, estime que le livre de M. Hubert Krains est un bon livre, et il sait que l'auteur des

Bons Parents « ne demande qu'un peu d'aide pour sortir de l'ombre ». Aussi il lui consacre 20 lignes ! Et il le recommande à ses confrères de la presse !!

S'il se l'était recommandé un peu à lui-même, — l'onagre n'eût pas mal fait.

Il est vrai que 20 lignes de cet extraordinaire pisse-froid, — cela mène à tout !



M. Edmond C., de *la Gazette*, rend compte tout à coup de *Miette*, par Henry Maubel (1890), des *Aveugles* de Maeterlinck (1890), etc., etc.

Un prix de lenteur à M. Edmond C.

Son article, d'ailleurs aimable, débute ainsi : « On pense, quand viennent les vacances, aux livres négligés au temps des occupations absorbantes. *C'est le moment de signaler quelques volumes récents...* »

Oui, c'est le moment, parce que si vous aviez encore attendu un peu, ils ne seraient plus récents !

Quand on songe que le même M. Edmond C. s'abîme le tempérament pour rendre compte le lendemain matin de la reprise du plus plat vaudeville ?

Ah ! nous avons une belle critique littéraire !



Citons, à propos du prix de lenteur obtenu par M. Edmond C., une anecdote qu'Albert Giraud raconte aux jeunes écrivains dénués de patience.

Pierrot Lunaire parut au mois d'août 1884. Trois mois après, Giraud, dépliant par hasard *l'Echo du Parlement* (mort depuis, hélas !) y trouva un article sur... *le Scribe*, paru en janvier 1883 !!!



L'Indépendance belge, par la plume de M. Charles Tardieu, donne du « décadent » à Gustave Kahn.

On est au courant, ou on ne l'est pas, marquise !



Le « Carnet du liseur » de Georges Eekhoud, dans *l'Etoile belge*, s'occupe des

Contes d'Yperdamme et des *Chansons d'Amant*.



Le mercredi, 2 septembre, a été célébré en l'église de la Trinité à Saint-Gilles, en présence d'un concours très select d'artistes et de dames, le mariage de M. Camille Gurickx, l'excellent pianiste, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, avec M^{lle} Marie Gendebien, fille de M. F. Gendebien, inspecteur-général honoraire des chemins de fer.

Pendant la cérémonie religieuse on a entendu une *Bénédiction* pour orgue, chœurs et soli, composée par le marié ; une transposition pour violon du « *Preislied* » des *Maîtres-Chanteurs*, jouée par M. Achille Lermينياux et la marche nuptiale de *Lohengrin*.



Les Revues :

Lire dans *la Plume* du 1^{er} septembre, les curieux médaillons consacrés aux peintres chromo-luminaristes, néo-traditionnistes et indépendants, dans *le Mercure de France*, les traductions de Carducci et de Guido Mazzoni, dans *la Revue indépendante*, une série d'articles tressés en couronne, autour du front de René Ghil, et dans *les Entretiens*, des notes inédites de Jules Laforgue, et un article de M. F. Viel-Griffin sur le récent livre de Gustave Kahn.



Un groupe de jeunes écrivains vient d'accoucher du n^o 1 d'une revue titrée : *la Libre critique*.

Les parents se portent bien. Faisons des vœux pour l'Enfant.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul)	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
EELHOUD (Georges) . . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dar- denne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert)	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin (Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
GOFFIN (Arnold)	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.) . .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred) . . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Bauès. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LAZARE (Bernard)	Les Quatre faces, plaquette anti-parnassienne	1 »
LEMONNIER (Camille) . . .	En Brabant, contes, un volume in-18	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concu- bins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff.	10 »
MAETERLINCK (Maurice) . .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18.	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach.	3 50
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18.	3 50
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile) . . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max) . . .	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA

JEUNE

BELGIQUE



SOMMAIRE :

Maurice Maeterlinck et le Prix triennal . . .	LA JEUNE BELGIQUE.
Les Vaines Rencontres	ALBERT GIRAUD.
Cycle patibulaire.	GEORGES EEKHOUD.
Madeleine	VALÈRE GILLE.
Trois pièces d'Ibsen.	E. VERLANT.
Vers	J. ITIBÉRÉ DA CUNHA.
Littérature anglaise. <i>Le sommeil de ma sœur.</i>	G. DESTRÉE.
Chronique littéraire :	
<i>Les Amours jaunes. — Enquête sur l'Évo-</i>	
<i>lution littéraire.</i>	ALBERT GIRAUD.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

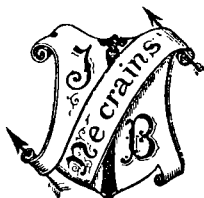
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

CYDALISE, Anvers. Avez épistolite dangereuse. Faut soigner ça avant le printemps. Recommandons docteur Charcot, à la Salpêtrière. Il y a encore l'inventeur du massage intravaginal, recommandé dernièrement par *la Chronique*.

GEORGES AMB. Répondrons avec franchise demandée. Prose vaut rien. Travaillez et revenez. Cordialement.

SUAVE PINOLET, à l'Esch-le-Trou (Luxembourg). Merci. Acceptons collaboration assidue pour vexer congrès de Carême-prenant.

T. TABIBITTE, Longvy. Idem, idem. Embêterons fonctionnaires.

LEOPOLD VANDER L.. Cologne. Des *Méfais de la Guerre* vos vers sont le pire.

« Accordons une larme à l'amante déçue. »

Ça part d'un bon cœur. Mais la crainte du Parquet, qui est le commencement de la sagesse, nous empêche de publier des vers dans le goût de ceux-ci :

« Déjà la charge sonne

« Et l'on voit s'ébranler la bouillante colonne. »

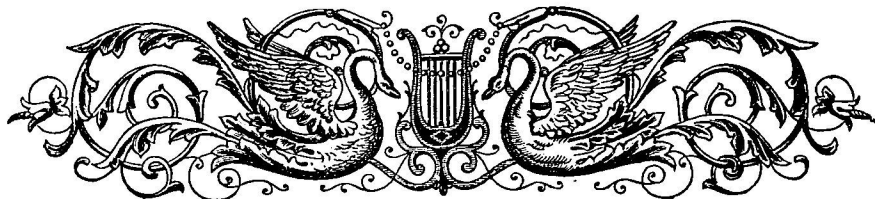
Lisez Lamartine et effeuillez des fleurs d'oranger.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

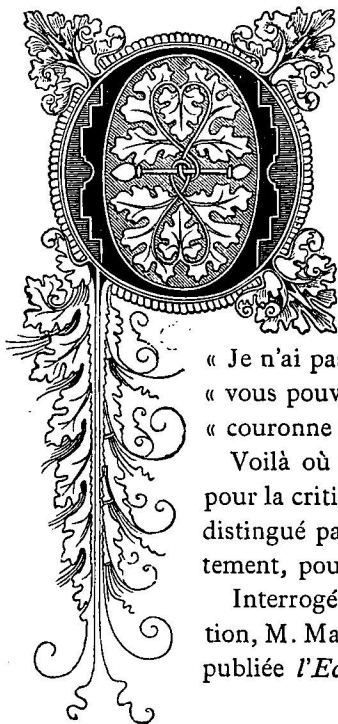
A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



MAURICE MAETERLINCK

ET LE PRIX TRIENNAL



n lit dans *l'Art moderne* du 27 septembre 1891 :

« A la date du 15 septembre (la lettre nous est tardivement parvenue), Maurice Maeterlinck nous a écrit :

« Je reviens de voyage, et j'apprends qu'on « a profité de mon absence pour m'infliger « le prix triennal de littérature dramatique.

« Je n'ai pas encore reçu avis officiel de ce malheur, mais « vous pouvez annoncer dès à présent que je refuse cette « couronne imprévue. »

Voilà où en est arrivé le dédain de nos jeunes artistes pour la critique administrative qui fleurit chez nous. Etre distingué par elle est tenu pour un affront, ou, plus exactement, pour une quantité méprisable. »

Interrogé par M. Huret sur les motifs de sa détermination, M. Maeterlinck a répondu par la lettre suivante, qu'a publiée *l'Echo de Paris* :

Oostacker, par Gand, 30 septembre 1891.

MON CHER HURET,

Vous me demandez pourquoi j'ai refusé le prix de littérature dramatique qui m'a été décerné par l'Académie de Belgique.

Je ne veux pas qu'on attache la moindre importance à un très médiocre événement, mais pour vous faire connaître les motifs de ce refus, il faudrait faire toute l'histoire de nos luttes depuis dix ans; il faudrait vous dire tout ce qu'ont souffert mes aînés pour avoir essayé de rendre un peu de dignité et un peu de vie à la littérature d'un pays où l'on avait perdu l'habitude de penser; il faudrait vous dire tout ce qu'ils ont souffert de la part de ceux qui espèrent aujourd'hui qu'une aumône nous fera oublier le passé. Il faudrait vous dire ce que c'est que « *l'Académie royale de Belgique* ».

Ce serait bien triste et bien ennuyeux.

Il faudrait vous montrer l'invraisemblable palmarès officiel de la Belgique, et vous verriez que je suis moins dégoûté que je n'en ai l'air.

Quant à l'écho du *Figaro* que vous m'avez signalé, il parle d'un prix de 15,000 francs. C'est une erreur; j'ignore quel est au juste le montant de mon *prix triennial*. (Car il n'y a eu jusqu'ici qu'une tentative de couronnement.) Mais il paraît qu'il s'agit en général d'une somme de cinq à six cents francs. — On pousse parfois les choses jusqu'au chiffre royal de quinze cents francs, m'assure-t-on. Enfin, cela importe peu; mais avouez, mon cher Huret, qu'un pays se donne ainsi assez économiquement de petits airs de Mécène qu'il est utile de décourager.

Bien cordialement vôtre,

MAURICE MAETERLINCK.

Bravo! M. Maeterlinck a fait son devoir et a dit des vérités qu'il fallait dire. Nous l'en félicitons du fond du cœur. Grâce à sa ferme et généreuse résolution, nous pourrions combattre avec plus d'efficacité la pernicieuse institution des prix officiels qui a été l'une des causes les plus puissantes du marasme prolongé de notre littérature. Il faut que cette abomination disparaisse. Nos gouvernants ont cru, de bonne foi, sans doute, encourager par ce moyen la littérature nationale; ils se sont trompés. Le moyen était détestable. Il n'a servi qu'à établir le règne des médiocres patentés et à étouffer toute véritable tentative d'art. Que nos gouvernants renoncent donc à nourrir la littérature de ce poison officiel. Qu'ils abolissent les prix, qui ont pu être parfois acceptés, — oh, bien dédaigneusement! — par un véritable artiste, — mais que les générations nouvelles condamnent et rejettent avec indignation. Qu'est-ce, en effet, que ces prix? Une aumône publique, distribuée par d'outrecuidants maîtres des pauvres.

Il y a autre chose à faire, si le gouvernement a vraiment souci d'aider la littérature et les littérateurs. Pour la littérature, aidez-là à conquérir le

grand public français, puisque c'est en français que nous écrivons. Supprimez les prix et les récompenses, et avec cet argent-là subsidiez une librairie à Paris, une LIBRAIRIE BELGE, grandement établie, qui vendra exclusivement les livres, — tous les livres, quels qu'ils soient, — édités en Belgique. Quinze ou vingt mille francs par an feraient l'affaire, et grâce à ce secours, qui n'humiliera personne, car ce n'est pas l'artiste que vous protégerez, mais son art même, — vous aiderez efficacement la littérature belge à conquérir sa place au soleil.

Et que s'il y a des écrivains vraiment nécessaires, subsidiez-les en secret, comme on le fait pour tant d'autres gens. Cela ne nous regarde pas, cela ne regarde personne; l'État a le droit, s'il lui convient, d'être charitable, même envers un poète ou un prosateur. Mais, du moins, qu'il ne mette pas de force entre les mains de tous une sébile publique qu'il remplit, de temps en temps, de tintamaresques gros sous.

LA JEUNE BELGIQUE

LES VAINES RENCONTRES

I

*Esprit trop mal trempé pour me créer moi-même,
Je cherche un esprit jeune, ignorant et nouveau,
Un doux esprit béant, vierge de tout baptême,
Afin d'y transplanter les fleurs de mon cerveau.*

*O vertige inconnu! Me voir dans un autre être
Dompter tous les chevaux qui m'ont désarçonné,
Me pencher sur son âme et m'y regarder naître
Pour le sceptre augural qui m'était destiné!*

*Sculpteur désespéré, mordu par ma chimère,
J'erre, les yeux déçus, parmi la foule amère,
Guetant le marbre humain d'où je surgirai Dieu.*

*Le voici! Mais, hélas! mon ciseau le mutile,
Et cet unique enfant de ma force inutile,
Je ne l'ai rencontré que pour lui dire adieu.*

II

*Mon âme, depuis lors, parmi la foule hostile,
Foulant le vieil orgueil, guette le maître cher
Qui saura, ferrant d'or une force inutile,
Enfourcher les instincts qui piaffent dans ma chair.*

*Viens! Tu me frapperas à ta seule effigie.
Pour proclamer ta gloire et tes desseins cachés,
A tes pieds les clairons de ma jeune énergie
Pleins d'appels prisonniers gisent inembouchés.*

*Je serai ta pensée et ton œuvre charnelles,
Et je verrai du fond de tes claires prunelles
S'allumer le soleil de mes gestes futurs.*

*A moi, Dominateur! Je suis las de t'attendre!
Je te veux! Mais, hélas! tu passes sans m'entendre,
Et sans lever sur moi tes yeux calmes et durs.*

ALBERT GIRAUD

CYCLE PATIBULAIRE

BLANCHELIVE... BLANCHELIVETTE!

Les passants bien-aimés qui ne repassent plus!

G. E.



près une nuit de cruelle insomnie mal combattue ou plutôt exaspérée par la lecture trop irritante et trop évocative d'un procès de jeunes violateurs, et surtout par l'obsédante chanson au moyen de laquelle ils se ralliaient :

- *Blanchelive... Blanchelivette, quand voudras-tu m'aimer?*
- *Quand de tes doigts saigneux me feras un collier.*

et que je m'étais chanté au rythme tour à tour précipité et traînard de la fièvre, — au saut du lit, avide d'air respirable, de sérénité, d'un change-

ment de scène, voulant secouer la hantise de ces révélations criminelles, je m'enfuis tout d'une traite vers un grand parc dans la banlieue.

Je jouai vraiment de malheur. Autant chercher le frais dans une serre chaude, dans une cloche à plongeur descendue au fond d'un océan en ébullition. O ce ciel bas, oppresseur comme un couvercle de plomb ! Tout ce vert sous ce gris. Ce vert de gris ! Et les arbres convertis en essences tropicales, en épices arborescentes ! Les lilas puant la vanille et même la drogue d'hôpital ! Et la symphonie furieuse, stridente, d'oiseaux éperdus pressentant le danger...

Ne sachant à quelle cause attribuer les paniques de ce petit peuple, j'allais pénétrer dans un bouquet de frênes. Un craquement, suivi de la chute d'un objet pesant, se produit dans les branches.

Aussitôt un être furtif et fringant débuche du bouquet d'arbres et se campe, moite, lubrifié, dans l'évaporation opaline de la rosée :

La dégaîne et la mine d'un apprenti sans atelier, d'un jeune batteur d'estrades, d'un dénicheur d'oiseaux. Dix-huit ans tout au plus. Les cheveux courts et drus avançant sur un front bas et tirant sur le pelage de la loutre, un de ces teints basanés ragoûtants comme le pain de seigle, de grands yeux mordorés frangés de longs cils, le regard veloureux et magnétique ; le nez busqué aux ailes mobiles, aux narines frétilantes ; la bouche vineuse et friande, une ombre de moustache, le menton imberbe et carré, les pommettes saillantes (les zygomés prononcés diraient les signalements criminalistes), les oreilles menues et bien ourlées quoique magisters et patrons, sans parler des geôliers, les aient mises à de cuisantes épreuves ; le corps admirablement découplé, harmonieux, membru, cambré, et que ne déparent pas, au contraire, des guenilles à la coupe aventurière, trouées en maint endroit, moussues, roussâtres, râpées comme les vieux troncs d'arbres auxquels il vient de grimper.

En le considérant de plus près, je ne constate qu'une seule difformité : les mains énormes, toutes rouges, d'une musculature effrayante avec ce pouce démesurément long que Lombroso attribue aux assassins de profession.

Lui aussi me dévisage et me scrute longuement :

— Encore un de ces bourgeois, de ces puants qui ne nous toucheraient pas avec des pincettes ! dut-il marronner entre ses dents, furieux d'être dérangé, l'air à la fois effronté et sournois dans lequel il y avait de l'hésitation du fauve qui détaille sa proie avant de l'attaquer.

La confrontation m'intéresse et m'irrite.

Nous finissons cependant par déambuler chacun de notre côté, moi,

presque contrarié, je l'avoue, d'avoir donné, si mal à propos, l'alarme à cet avenant polisson.

Rassuré quant à mes dispositions, ne me trouvant sans doute pas la figure d'un espion ou d'un délateur, il se mit en devoir de reprendre sa tâche prohibée et je le vis s'enfoncer sous les ombrages, pleinement désinvolte, la hanche roulante, les mains en poches, la culotte très sanglée, la casquette sur l'oreille, un peu tortu, un peu claudicant, mais si peu, juste assez pour le rehausser d'un condiment de plus.

Il se retourna, me cria, en flamand, d'une voix rêche à laquelle la raucité prêtait l'âcre saveur des pommes vertes, une gravelure de forçat, et me tira narquoisement sa casquette.

— Bon! *Manciniste* par dessus le marché! me dis-je en constatant qu'il m'avait salué de la main gauche. Une autre présomption que le médecin légiste établirait contre lui! Mais moi-même ne suis-je pas gaucher et, de plus, ultra-sensible à l'aimant, à l'atmosphère et aux parfums? Et ne sont-ce point là autant de caractéristiques morbides, au dire des physiologistes? ajoutai-je pour excuser le gaillard.

Lui, après cette bravade, se mit à siffloter un refrain appris sans doute dans l'une ou l'autre colonie pénitentiaire. Coïncidence étrange, cet air, maintenu dans le mode mineur comme toutes les chansons de gueux, s'adaptait exactement aux paroles qui m'avaient obsédé durant la nuit :

— *Blanchelive... Blanchelivette, quand voudras-tu m'aimer?*

— *Quand de tes doigts saigneux me feras un collier.*

Après quelques circuits dans le parc, je fus pris de l'envie de me rapprocher du siffleur.

En regagnant le bosquet où je l'avais rencontré, j'aperçus sur un banc, non loin de là, une femme blonde, d'une quarantaine d'années, de physiologie agréable et même distinguée, mise avec une extrême élégance.

Les bestioles criaillant et s'égosillant de plus belle m'avaient averti déjà que le garnement n'avait pas encore renoncé à les traquer. Je le découvris, à l'affût au pied des arbres. La survenue et le voisinage de la dame l'empêchaient sans doute de regrimper dans les branches, mais il épiait, d'en bas, les pinsons sautillant de ramure en ramure, et il n'attendait que le départ de cette gêneuse pour opérer le rapt des tièdes couvées. Et c'est qu'ils pépiaient les oisillons comme si les doigts du dénicheur les eussent déjà palpés!

Celui-ci gardait pourtant ses terribles mains d'étrangleur dans ses poches, et, le nez en l'air, tout en observant les ébats de ses futures victimes, conti-

nuait de siffler sa dolente complainte, la mélodie — je l'aurais juré à présent — des patibulaires paroles qui ne cessaient de tournailler dans ma tête, comme d'autres oiseaux affolés!

Je stationnais à un endroit d'où je pouvais observer, sans être aperçu, le manège de l'oiseleur; plutôt que de l'interrompre une nouvelle fois, j'aurais même donné gros pour le voir à l'œuvre, et j'étais prêt à maudire autant que lui, la dame pourtant si belle et si distinguée. Je la croyais absorbée de plus en plus dans la contemplation de la seigneuriale pelouse s'étalant devant elle entre des marmenteaux deux fois centenaires, lorsque, regardant de son côté, je constatai qu'elle aussi s'occupait moins du paysage que des manœuvres du jeune braconnier. Et j'en vins, malignement, à entrevoir une mystérieuse et insolite corrélation entre ces deux êtres créés, par la société sinon par la nature, pour se repousser avec haine et mépris, placés à l'antipode l'un de l'autre, aux deux bouts de l'échelle, séparés par un infini de privilèges et de conventions! Au lieu de se dissiper, ce soupçon vraiment biscornu se fortifia de plus en plus. Grâce à la surexcitation de mes nerfs, je me découvris une force d'intuition presque désespérante.

Sans qu'il eût l'air de s'en douter, ce charmeur de pinsons était bel et bien en train de fasciner et de troubler jusqu'au tréfond de la conscience, cette femme riche, mondaine, occupant, certes, une haute position sociale. Bientôt je fus même intimement convaincu que c'était malgré lui que le luron débraillé excitait l'attention intense de cette hautaine promeneuse. Aussi extraordinaire que paraisse ce phénomène, le gars ignorait absolument la perturbation qu'il causait, lui, le maraud surflétri, en cette aristocratique et considérable personne. Pourtant le gaillard n'en était pas à sa première aventure galante. Il n'avait pas même toujours attendu qu'on lui fit des avances. Il pratiquait tous les genres d'effractions! Le soir avec quatre nerveux bougres de sa trempe, elle y aurait certes passé, la bagasse! Ils se seraient assouvis à tour de rôle! Mais s'imaginer qu'elle le convoitait, qu'elle se donnerait volontiers à lui, là, en plein jour, qu'elle brûlait de se pâmer entre ses bras! Non, malgré sa fatuité de jeune souteneur, il était loin de s'attribuer des appas tellement irrésistibles!

Aussi, ne s'arrêtait-il pas un instant à l'idée d'interrompre sa chasse aux pinsons pour palper et plumer une proie plus dodue et plus tendre. Et ses beaux yeux de violeur et de vagabond, des yeux fugaces et chatoyants comme le vent, l'onde et les nuages, de ces yeux où se mire la poésie héroïque des grands chemins, ne cessaient d'envelopper les battements d'ailes dans la couronne des futaies, ou s'il coulait à la dérobee un regard vers la bourgeoise, celui-ci n'était rien moins que langoureux et cajoleur.

Au diable les promeneurs et surtout les promeneuses ! Impossible de rien attraper ce matin. Il fallait en prendre son parti. S'il en profitait pour « battre une flemme ». Lui aussi, n'avait dormi que d'un seul œil à la façon des chiens errants guettés par la fourrière. Il tira une pipette de sa poche, se mit à la bourrer en dardant des regards rancuneux et dépités vers l'importune flaneuse, et, haussant les épaules, résigné, il se dirigea vers un banc voisin sur lequel il se laissa tomber avec un soupir de béatitude.

Il frotte l'allumette à sa cuisse, met le feu au tabac, s'entoure voluptueusement d'un âcre nuage, puis, de plus en plus indolent, il se renverse, s'allonge, se couche alternativement sur le ventre et sur le flanc, étire et replie les jambes, entrechoque ses souliers éculés, siffote une dernière fois sa poignante chanson, tire une lente et finale bouffée de sa pipe, et la casquette sur les yeux pour ne pas être incommodé par la lumière, il se vautre dans un sommeil quasi bestial.

Moi, de plus en plus accaparé, requis par cette scène, en même temps que je surveillais les gestes de l'oiseleur, j'analysais le tempérament et pénétrais l'âme de la dame. Jusqu'à présent ostensiblement, son attention se partageait entre le paysage et le jeune rôdeur. Lorsqu'il fut bien endormi je la vis se lever comme à grand'peine et s'acheminer lentement vers lui.

Ses dehors gardaient en ce moment même toute la sérénité, toute la noblesse de la vertu, une souveraine distinction native enrichie des accomplissements de l'éducation ; j'étais fou, j'étais sacrilège, je blasphémiais en lui attribuant un seul instant le moindre goût pour ce dépenaillé couvert de totales souillures, pour cet opprobre incarné, pour ce dépravé et criminel adolescent, ce pouilleux de bonne mine, ce frétilant nourrain des funestes viviers.

Eh bien, en ce moment même, sous sa cuirasse adamantine de superbe et de majesté, je déchiffrai en cette femme, la pire, la plus dévergondée des tentations, mais aussi une telle lutte, une telle souffrance, un si épouvantable martyr que je n'eusse pas souhaité pareil supplice à une marâtre assassine et que loin d'arracher la pécheresse à sa perverse contemplation j'aurais voulu la pousser dans les bras de son abject bien aimé, et me faire l'entremetteur de cette patricienne et de ce larron. La frénésie de ses postulations, la ferveur de son culte, les rites inouïs qu'elle se suggérait, auraient pu se traduire par ce discours :

« Je te veux à n'importe quel prix, en payant même de ma vie, de mon salut, de tout espoir et de tout rêve, le délire de cette possession ! Après toi, rien qui vaille ! La race dont tu sors, mon copieux réfractaire, disparaîtra sans retour ! La terre sera couverte d'usines et peuplée de manœuvres. Les

implacables industries, les philanthropies énervantes nous auront tué nos beaux gars d'exception, fils de la sainte Aventure et du divin Imprévu !

« D'ailleurs, les jours de la planète sont comptés et l'univers se meurt de mensonge. Moi, du moins, avant de mourir, pousserai la sincérité jusqu'au scandale !

« Si tu savais, mon amant absolu, ma Grâce, mon Salut, dont l'ordre, le code, la vertu rectiligne proscrivent l'existence et la personne asymétriques ; si tu savais depuis combien de temps je languis et me consume, — je te le demande un peu, par respect pour qui et de quoi ! — ce que les nostalgies m'ont étreint le cœur à le fracasser, et cela surtout aux heures panthéistes, aux époques climatériques où la nature se dévergonde fatalement, où elle rutile tapageuse et inassouvie comme une ménade... O ne te fâche pas, puisque tu n'eus jamais de rival, jamais de précurseur, puisque je n'ai jamais péché que par l'espérance, dans l'attente du pitoyable Messie des Possédés.

« Des nuits, à la fenêtre, je sanglotais enviant les explosions de la tempête. Les nuages se cherchaient comme des lèvres, entrechoquaient leurs croupes et leurs mamelles, et le tonnerre des baisers prolongeait le spasme des éclairs ! En ces heures tellement lascives que les cratères éteints rentrent en éruption et que les Cordillères volcaniques avivent leur rouge crête de coq ; moi, je parvenais à refluer mes laves, tant je te souhaitais à l'exclusion de tout autre !

« Partons, nous nous aimerons, jusqu'à l'aube prochaine, sur un grabat, le tien, ô bienfaisant malfaiteur ! Dans une pouillierie, dans une soupente de tapis-franc ! Je goûte les plis et la patine dont les guenilles boucanent ton corps ; elles lui font un fauve et croustilleux pelage, leur couleur saurette s'harmonise avec ta personne errante et galopée, ces haillons sont trop imprégnés de toi pour que j'en évite le frôlement et que je répugne à leur fumet sauvage ! Mais, écarte pour cette fois, l'inséparable et plastique défroque, car d'autant plus douce à ton égard que tu as été flétrie et foulée, ô victime, je veux oindre à mes papilles les meurtrissures des menottes, des poucettes, des ceps et des camisoles de force que t'infligèrent les policiers et la chiourme ; te venger, à force de samaritaines caresses, de leurs infâmes et outrageantes mensurations, du joug abominable de la toise, de leurs attouchements cyniques et glacés, de leurs rudes et crispantes manipulations ; épeler aux accidents de ta chair, les tatouages, hiéroglyphes de tes stupres, et les déclarations, plus effrénées encore, dont te lardèrent à coups de couteau, des partenaires exigeants et jaloux !

« O toi l'homme numéroté, l'étalon des haras stériles, l'innocent farci de

gros casiers judiciaires, toi qu'on surnomme mais qu'on ne nomme pas, souffre-plaisir, flore des préaux, éphèbe des chambrées, fétiche des chauffoirs, les mornes Othellos t'écrivaient-ils, avec leur sang, des lettres aussi jaculatoires que mon cantique, ô Desdémon!

« Viens, je serai ta femelle expiatoire, ton instrument de représailles, ton amour rédempteur, ton extrême-onction!

« Comme nous commettrons pourtant un crime aux yeux des magistrats, un sacrilège aux yeux des prêtres, nous mourrons à la première alerte, avant l'arrivée des gendarmes et les indiscretions des juges, et nous irons voir dans l'autre monde si les vrais dieux entretiennent autant de préjugés que les hommes!

« C'est convenu. Tu m'étrangleras après. Et de tes doigts saigneux me feras un collier!

« O nous éperdre dans l'éternité comme un météore dans les vertiges du firmament! Mourir l'âme inhalée par la tienne, mon souffle fondu dans ton haleine, mon regard, ma lumière agonisant dans l'infini de tes yeux tragiques! N'avoir rien qui ne soit à toi!... N'être rien qu'à toi!... Ne plus être que toi!... Enfer de salut! »

Et voilà ce que commettrait, ce que forferait l'épouse rassise et conventionnellement impeccable.

A ce discours effroyable comme une confession, ce discours latent que je lus de loin en traits de feu dans les ténèbres de sa conscience, je me portai au secours de la misérable femme; il y allait de sa vie, il fallait coûte que coûte leur faire consommer cette union incompatible, et ma pitié était telle que j'étais prêt à légitimer cette exécrable passion, au besoin à m'en rendre complice.

Je n'étais pas à bout de prodiges :

Lâcheté! Courage! Qui oserait se prononcer? Mais, certes, surhumain, sublime, l'effort de dissimulation qu'elle fit à mon approche. Retrouvant ses plus grands airs, à la fois indifférente et impérieuse, ce fut elle qui vint à moi et me dit, de sa vraie voix à présent :

« Un bien joli parc, Monsieur, mais infesté de méchants gamins qui s'en prennent aux oiseaux en attendant l'occasion de s'attaquer aux promeneuses! »

Et elle passa outre, me laissant foudroyé par ce mensonge!

Plus que jamais droite, officielle, voire sacerdotale, elle s'éloigna pour du bon cette fois, se donnant complètement le change, réconciliée avec sa conscience par cette prodigieuse imposture, par cette délation, ce reniement à la saint Pierre doublé d'une félonie à la Judas...

Car elle ne se retourna même pas pour voir le galbeux oiseleur, réveillé en sursaut sous des poignes brutales et familières, — s'effarer, panteler, gémir, se débattre, aux prises avec une escouade de policiers qui le recherchaient depuis la veille et allaient le réintégrer dans la grande volière de Merxplas.

GEORGES EEKHOUD

MADELEINE

*Dans le jardin en fleur des lampes odorantes
Dont les bouquets d'iris, entre les galeries,
Sèment sur les jets d'eau, les vases et les plantes,
La rosée de rubis de leurs flammes fleuries,*

*Jusqu'aux parcs suspendus des prochaines terrasses,
Où les princesses se reposent sous les voiles,
Le festin animé prolonge dans les glaces
Sa fête des cristaux en corbeilles d'étoiles.*

*Mais voici qu'entr'ouvrant la touffe des calices
Que l'étrange matin de ses yeux fait éclore,
Madeleine s'approche, éprise de délices
Que son âme nouvelle et simple ignore encore;*

*Et, brisant le col blanc du cygne d'une amphore,
Elle oint mes pieds d'enfant d'essence de narcisses
Dont le parfum trop doux la grise et s'évapore
Dans ses cheveux d'or fin épars en boucles lisses.*

*O femme ! sois bénie entre toutes les femmes !
Puisqu'en moi tu connus le divin possesseur
Des paradis nouveaux de langueurs et de flammes
Dont l'espoir ignoré sommeillait en ton cœur.*

*Tes péchés anciens sont remis, sois bénie !
Lève-toi, puisqu'en toi, printemps miraculeux,
L'aurore a resplendi d'une ivresse infinie
Et qu'en ton âme d'or chantent les oiseaux bleus.*

*Ce jour, quand j'apparus comme une pâle reine
Dans les bois de lauriers-roses et d'orangers
Où, des joyaux de fleurs vibrantes, sur ma traîne,
Naissaient et me suivaient les papillons légers,*

*Lorsque tu vis, parmi leurs sœurs les roses claires,
Mes lèvres s'entr'ouvrir aux douceurs de l'azur
Et les sources d'amour de mes yeux solitaires
Refléter les ciels d'or sous le feuillage obscur,*

*Les désirs inconnus des ivresses étranges
Réveillèrent en toi l'amour prédestiné
Et tu crus te livrer aux lèvres de ces anges
Dont les baisers savaient le péché pardonné;*

*Et c'est pourquoi, fuyant les étreintes sacrées,
Dans le jardin en fleur des lampes odorantes
Ce soir, humble et fidèle, à moi tu t'es livrée
Comme une blonde enfant aux mains de ses amantes.*

VALÈRE GILLE

TROIS PIÈCES D'IBSEN

Le Canard sauvage. — Rosmersholm. — Hedda Gabler.



Nous ne connaissons les pièces d'Ibsen qui ne sont pas traduites en français que par des analyses généralement insuffisantes et par des interprétations passablement embrouillées. Il serait hasardé, dans ces circonstances, de prétendre définir avec rigueur quelles pensées maîtresses dominent son œuvre et dans quelle unité supérieure les divergences, les contradictions de doctrines, peuvent coïncider et se résoudre. Qu'Ibsen soit foncièrement un mécontent, un révolté, qu'à la morale puritaine imposée par la tradition dans son pays, il rêve de voir se substituer une morale moins conventionnelle, dégagée des préjugés d'éducation que la raison ne contrôle pas, débarrassée des obligations d'habitude qui ne se fondent plus que sur des idées éteintes et dont on ne s'ac-

quitte plus que par hypocrisie : cela est certain, *les Revenants* notamment et *Maison de Poupée* en témoignent. Mais de cette règle de vie, joyeuse, libre, expansive, révélée par la conscience vivante, de cet impératif catégorique de la raison, emprunté à Kant, quel est le code de préceptes, en quelle formule centrale se résume-t-il, et quelles conséquences sociales en dérivent, c'est ce qu'il est difficile de dire. La société actuelle s'appuie sur des piliers vermoulus : faut-il les renverser ou attendre leur inévitable écroulement ? Si Ibsen est un révolutionnaire, on ne peut se dissimuler qu'il a pour la révolution des ironies qui siéaient parfaitement à un conservateur ; démocrate, il a des mépris qui dénotent un tempérament d'aristocrate bien marqué. Est-il sceptique ? Assurément non : il croit au progrès, à l'ennoblissement universel, à la splendeur morale d'une humanité future. On le dit pessimiste, parce qu'il est noir, et que l'émotion qu'il suscite est quelque chose de plus que cette sympathie qui nous envahit au contact de la souffrance : une inexprimable détresse d'âme, quelque chose qui étouffe, qui resserre, qui épeure ; parce que toujours, chez lui, on sent la domination de lois fatales et impitoyables qui rongent la volonté, on est hanté par le spectacle déprimant de l'immoralité de la vie, et des actes les plus honnêtes, des pensées les plus droites qui tournent en douleur. Mais s'il est clairvoyant, il n'est pas résigné, et malgré les expériences une foi invincible au bonheur surgit des pires misères, s'affirme en espoir et en formelles promesses.

Un incompressible optimisme apparaît donc au fond de sa nature, en dépit des apparences. Il se condenserait peut-être dans cette maxime : le droit fondamental de l'homme est de développer librement toutes ses facultés, de perfectionner son moi, et son devoir fondamental est de respecter ce droit chez autrui ; la pratique de cette morale réalisera seule le bonheur individuel et l'harmonie sociale.

Mais Ibsen est doué, en même temps que d'un idéalisme confiant, d'un sens très pénétrant des réalités. L'évolution qu'il prophétise, il voit en même temps qu'elle ne peut s'accomplir sans de terribles holocaustes. La douleur accompagne l'accommodation progressive à l'idéal. C'est que les idées mortes laissent en nous un résidu d'instincts, c'est qu'il y a dans les races des habitudes de penser et d'agir. Nos aïeux ne nous ont pas légué des âmes vierges et neuves, et sous le poids de tous nos héritages nous sommes vieux en naissant. Les choses d'autrefois se refont en nous et se referont. Une conception de vie ne se substitue pas immédiatement à une autre ; le savoir n'est rien tant qu'il n'a pas passé dans le sang : il y faut le temps et la souffrance des âmes qui vivront dans ce temps.

Cette préoccupation de l'hérédité, de la solidarité des ancêtres et des descendants, cette idée à sources scientifiques et positives par où la science moderne rejoint l'antique sagesse perdue, cette idée si opposée à l'esprit radical et jacobin, est toujours présente à l'horizon des drames d'Ibsen. Comme un soleil hyperboréen qui ne se couche pas, elle illumine de ses rayons jamais voilés et cruellement clairs la vie des générations présentes et futures. Mais, quelle que soit la fatalité des heurts dans le passage de l'état actuel à l'état rêvé, l'avenir n'est pas rayé et l'idéal reste. Instrument de conservation, l'hérédité, en vouant à la souffrance et à la ruine les êtres ataviques, est aussi un instrument de progrès.

L'œuvre réservée aux temps nouveaux, ce serait se tromper pitoyablement que de vouloir l'installer de force au milieu d'éléments trop hostiles. L'homme n'est pas mûr pour la vérité parfaite; il a besoin de lisières pour soutenir sa faiblesse; il a besoin de contes pour amuser son esprit puéril. Maître de substituer d'un coup les institutions de la société future qu'il entrevoit aux institutions branlantes d'aujourd'hui, Ibsen ne le ferait pas. Et comme tous les réformateurs, il en veut à ceux qui appliquent indiscrètement ses théories.

Les idées d'Ibsen, sorte de superposition de l'évolutionisme et de l'individualisme d'Herbert Spencer au rationalisme de Kant, nous apparaissent donc, dans leur expression dramatique, bipartites : une thèse absolue et les correctifs de l'expérience, qui vont souvent jusqu'à voiler momentanément la thèse de manière à faire croire à des antinomies. Ce sont ces correctifs qui s'affirment surtout dans les trois pièces nouvellement traduites par M. Prozor, qui sont toutes trois des productions récentes du dramaturge norvégien.

Si, dans quelques parties, cet essai d'interprétation semblait s'appliquer avec peine, il est un point capital qui doit en rendre compte et qu'il est naturel de ne pas perdre de vue. Ce qui attire surtout l'attention sur Ibsen dans les pays scandinaves, en Allemagne, en Angleterre, ce sont ses théories morales et sociales, que les uns acclament avec transport et s'efforcent laborieusement de coordonner, que les autres rejettent comme dangereuses pour les mœurs et pour l'ordre public. Il y a un parti ibsénien et un parti anti-ibsénien, pareillement fanatiques, mais ce n'est pas principalement une question d'art qui les divise. Leur point de vue est assurément légitime; seulement, il ne faut pas s'y confiner. Ibsen est un moraliste et un penseur, un prédicant et un propagandiste, comme M. Alexandre Dumas; mais, comme M. Alexandre Dumas et plus que lui, c'est avant tout un observateur d'âmes et un auteur dramatique. Or cette

disposition d'esprit nuit souvent à la rigueur logique des déductions, comme l'amour des déductions nuit souvent à la constatation impartiale de la vérité de fait. Chez Ibsen, c'est le tempérament dramatique qui l'emporte et si c'est tant pis pour la philosophie, c'est tant mieux pour l'art. Ses pièces enveloppent des idées et les suggèrent, plus encore qu'elles ne les démontrent, et l'on ne peut en parler sans tenter de les en extraire, de les préciser, de les comparer; mais ce qui constitue leur essence, c'est le conflit de passions vivantes, le jeu de caractères qui luttent, s'influencent, se neutralisent comme des forces, suscitant par l'intensité et la profondeur de leur représentation une émotion tragique aussi forte, en quelques endroits, que celle qui sort des plus hauts chefs-d'œuvre de l'art, et nouvelle, car elle est faite d'éléments empruntés directement aux formes contemporaines de la vie.

L'intérêt des ouvrages d'Ibsen est là, encore beaucoup plus que dans la prétendue démonstration, toujours aisément rétorquable, de quelques thèses de morale. M^{me} Alving, dans *les Revenants*, doit elle être approuvée quand elle sacrifie stoïquement sa vie à l'honneur de son mari et à l'avenir de son fils, ou lorsque, désabusée, elle se retourne désespérément vers les joies naturelles de la vie auxquelles elle avait renoncé? Nora, dans *Maison de Poupée*, a-t-elle le droit de rompre ses liens de famille pour se consacrer à la culture méthodique de son âme? Il y a là matière à controverse pour les philosophes et les moralistes. Mais ce qui est sûr, c'est que rien n'est plus curieux et en même temps plus dramatique, rien n'a séduit davantage l'auteur et ne doit préoccuper davantage le spectateur, que l'étude de ces crises de consciences délicates et inquiètes, de ces débats intimes d'âmes en détresse et en révolte, prises entre des doctrines nouvelles qui s'ébauchent et des doctrines anciennes qui persistent et ne veulent pas mourir. D'autres sujets, aussi éloignés que ceux-là des perpétuels conflits de passions amoureuses qui se répètent sur nos théâtres, fournissent à Ibsen des situations où il se plaît à appliquer son analyse subtile et véridique. Ce sont, par exemple, les malentendus secrets de l'ordre domestique, les incompatibilités physiologiques, mentales, religieuses, issues de la nature ou de l'éducation, qui séparent toujours de plus en plus le mari et la femme, le père et les enfants, d'autant plus douloureuses qu'elles résultent de plus de froissements, qu'elles combattent des sentiments plus naturels et plus tendres. Ce sont encore les modifications lentes et progressives des caractères par influx réciproque, ou par hostilité grandissante, et le développement psychologique en arrive parfois à masquer la thèse que le philosophe a pu se proposer, mais dont l'auteur dramatique ne s'embarrasse pas outre mesure.

Ce n'est pas le cas précisément pour *le Canard sauvage*, qui symbolise la doctrine ibsénienne avec une grande clarté. Grégoire Werlé est un idéaliste intransigeant. « Il est atteint d'une fièvre de justice aiguë, maladie nationale à l'état sporadique. » Il a vécu longtemps loin de la vie sociale et quand il y entre, avec les meilleures intentions du monde, c'est pour répandre le malheur à pleines mains. La vie conjugale, comme sans doute la vie sociale, ne peut être heureuse, estime-t-il, que si elle est fondée sur la vérité. Or, le bonheur de son ami Hialmar, qui jusqu'à présent s'est trouvé heureux entre sa femme Gina, aimante et dévouée, et la petite Hedwige, qu'il croit sa fille, ne peut être véritable : car il est à base de mensonge. Gina n'a-t-elle pas dû gémir chaque jour, torturée de remords et d'angoisses, à côté d'un mari dont elle a trompé la confiance, en l'épousant sans lui dire ce qu'elle était ? La vérité établie, la révélation faite, elle sera délivrée et joyeuse et Hialmar sera joyeux de pardonner à l'ancienne pécheresse et de l'élever jusqu'à lui par l'amour. Une véritable union conjugale sera fondée.

Avec son axiome de géométrie morale qu'il a dans la tête, sa règle abstraite, absolue, rigide, qui doit tout faire plier, Grégoire, enivré de vérité comme Alceste, dont il n'a pas même la passion, l'humaine faiblesse, semble une manière de Condorcet ou de Robespierre de la société conjugale. Il veut la vérité comme ils voulaient l'égalité et le respect du contrat social. Comme eux, il a une sécurité admirable : il est bien sûr d'être un sauveur, un apporteur de bonheur, un psychothérapeute, dirait M. Barrès. Le malheur, c'est qu'il se trompe absolument sur le compte d'Hialmar, qu'il prend pour un grand caractère. Il ne voit pas un moment son ami tel qu'il est en réalité.

En réalité, Hialmar est un être mou, démoralisé, effondré, d'une vanité cabotine, puérile et ombrageuse. Un peu grognon, d'une humeur fantasque et chagrine, il s'arrange assez bien cependant de sa petite existence, se consolant de ses humiliations au dehors en faisant la roue chez lui où tout le monde l'admire, se réfugiant dans la pensée de sa grande invention à laquelle il travaille vaguement, sûr du succès en dépit du destin qui le poursuit.

La révélation sur laquelle Grégoire Werlé compte tant est faite. A sa grande stupéfaction, les effets salutaires qu'il en attendait ne se manifestent nullement. L'idéalisme cru, mis à l'épreuve de l'expérience, fait banqueroute. Hialmar, furieux, accable sa femme de reproches, s'imagine le mal pire qu'il n'est, pour avoir le plaisir de prendre la situation au tragique, déchire une donation faite à Hedwige, fait le fier et le brave, et finalement quitte la maison. Voilà tout le monde désolé, sauf bien entendu Grégoire qui

attend l'issue de la crise avec une confiance qu'aucun fait ne peut ébranler. Pour consoler la petite Hedwige, il lui inspire l'idée de prouver son amour à Hjalmar par le sacrifice de ce qu'elle a de plus cher ; car c'est une seconde idée qu'il a : le bonheur se fonde sur le sacrifice comme sur la vérité.

L'égoïste Hjalmar, habitué à être dorloté, s'est vite décidé à rentrer chez lui sous prétexte de faire ses paquets, avec l'espoir au fond que tout finira par s'arranger. Il mange et boit et s'apitoie sur lui-même ; sottement, il se persuade qu'Hedwige n'étant pas son enfant n'a jamais pu l'aimer. Il la repousse brutalement. Un moment après, on entend un coup de feu. La petite fille, dès qu'elle a cru sentir que son père la déteste, s'est sacrifiée elle-même, suivant de son mieux le conseil de Grégoire. Hjalmar se répand en paroles désespérées et l'inguérissable Grégoire s'écrie : « Avez-vous vu comment la douleur a dégagé ce qu'il y a de grand en lui ? » Le philosophe Relling, une sorte de Philinte, formule l'idée-mère de la pièce en cet axiome d'expérience opposé à l'*a priori* de l'idéalisme : « Si vous ôtez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez en même temps le bonheur ». L'homme nourri de mensonge ne peut subitement passer au régime de la vérité. L'erreur de Grégoire est d'avoir appliqué sa théorie à un homme non préparé à la recevoir. Il a anticipé plus qu'il ne s'est trompé. D'ailleurs, il a touché à une existence qu'il devait épargner ; comme dit Relling, avec qui l'auteur de *Maison de Poupée* ne s'entendrait peut-être pas : « l'union conjugale comprend aussi l'enfant. Et quant à l'enfant, vous devez le laisser en paix ». Ibsen, dans son *Canard sauvage*, explique ainsi son idéalisme en le limitant et en montrant ce qu'il n'est pas.

Rosmersholm, qui est un chef-d'œuvre à la hauteur des *Revenants*, supérieur en émotion et en intérêt au *Canard sauvage*, marque un état analogue d'idées et présente un nouveau cas d'impossibilité de vivre selon ce qu'on croit la raison et la vérité.

Dans un domaine héréditaire, plein de survivances et de présages, où se perpétuent l'ordre et la discipline du passé, d'où sort une contagion de silence et de tristesse, s'est noué un drame terrible de conscience. Sous l'influence d'une jeune femme, Rébecca West, le pasteur Rosmer, homme doux, juste et droit, mais faible, s'est insensiblement converti à des idées nouvelles. Son esprit s'est affranchi des dogmes, et des rêves de rénovation sociale, de concorde universelle ont germé en lui. Rosmer, comme Ibsen, s'est persuadé que l'expansion de la liberté supprimera l'égoïsme et produira l'amour. Rébecca West, pleine d'énergie décidée, d'initiative et de lucide spontanéité, n'a pas eu de peine, une fois entrée dans la maison pour

soigner la femme de Rosmer malade, à conquérir cette âme docile à ces doctrines qui sont les siennes. Rosmer, malheureux en ménage avec une femme à moitié folle, s'est réfugié dans l'étude, est entré en communion spirituelle avec Rébecca, a contracté avec elle une sorte d'alliance pour la propagation de sa nouvelle foi. Sa femme Félicie, dévorée d'un amour maladif, l'observait en silence sans qu'il s'en doutât : un jour, dans un accès de folie, croit-il, elle s'est précipitée du haut de la passerelle dans le torrent du moulin. Mais, lorsqu'il a cru le moment venu de déclarer à son beau-frère, le recteur Kroll, conservateur fanatique, le changement de ses opinions, la malignité de ses anciens amis lui apprend bientôt comment on l'interprète et quels soupçons sa femme avait conçus : nul doute, elle l'a cru l'amant de Rébecca et elle s'est tuée pour faire place à la femme préférée. Aussitôt, bien qu'il soit innocent, des remords l'envahissent : la pensée de la morte surgit pour lui dans le silence et les ténèbres, comme le cheval blanc, présage de deuil, qui, dit-on, apparaît parfois à Rosmersholm. Désormais, il le sent, ses relations antérieures avec Rébecca ne sont plus possibles, surtout dans la vie nouvelle d'action où il veut se lancer. Il ne peut rester dans une situation fautive et prend le parti, en épousant Rébecca, d'opposer au passé un acte qui soit le point de départ d'une vie nouvelle. A cette proposition, Rébecca ressent d'abord une instinctive explosion de joie : elle a vaincu enfin cette morte à laquelle Rosmer semblait rivé ! Et cependant, elle refuse péremptoirement. C'est qu'un changement est survenu en elle, sous l'empire de causes antécédentes qui agissent à ce moment décisif.

Lorsqu'elle est entrée à Rosmersholm, elle a voulu entraîner Rosmer avec elle vers la liberté. Mais un obstacle se dressait devant eux : son mariage où il s'étiolait sans espoir. C'est par elle alors que Félicie a appris le changement d'opinion de son mari, c'est par elle qu'elle a cru à des relations coupables et à l'urgence d'une terminaison : « J'ai pensé, Rosmer, qu'il y avait ici deux vies mises en balance. Il fallait choisir.

KROLL, *d'un ton dur et péremptoire*. — Vous n'aviez pas le droit de faire ce choix !

RÉBECCA, *avec emportement*. — Mais vous croyez donc que j'agissais avec une préméditation froide et raisonnée ! Ah ! je n'étais pas alors telle que vous me voyez en ce moment où je vous raconte tout. Et puis, n'y a-t-il donc pas dans tout être deux sortes de volonté ? Je voulais écarter Félicie, l'écarter d'une façon ou d'une autre. Et, pourtant, je ne pouvais croire que les choses en viendraient là. A chaque pas que je tentais, que je hasardais en avant, j'entendais comme une voix intérieure qui me criait :

Tu n'iras pas plus loin ! Pas un pas de plus ! Et, néanmoins, je ne *pouvais* pas m'arrêter. Je *devais* continuer encore, quelques pas seulement. Rien qu'un pas, un seul. Et puis encore un et encore un. Et tout a été consommé ! C'est ainsi que ces choses-là se passent. »

Mais voici qu'en vivant seule avec Rosmer, rendu à lui-même, elle a senti s'accomplir en elle une grande transformation. L'amour, non le désir mauvais, mais l'amour de sacrifice et de renoncement lui a été révélé. L'esprit qui vit dans Rosmersholm, l'esprit chrétien des temps passés, s'est infusé en elle et sa volonté propre s'est brisée. « Elle a été pliée sous des lois qui lui étaient étrangères. Comprends-tu ? La vie à tes côtés a ennobli mon être.

ROSMER. — Ah ! Si j'osais le croire !

RÉBECCA. — Tu le peux sans crainte. L'esprit de Rosmer ennoblit — (*secouant la tête*) mais, mais...

ROSMER. — Mais ? Voyons !

RÉBECCA. — Mais, vois-tu, il tue le bonheur. »

Maintenant, elle se sent indigne de lui ; lui, d'autre part, n'a plus la foi en celle qui a pu enfermer dans son cœur tout ce monde de mystères. Il se voit battu, découragé et la foi en sa cause se retire de lui. Malgré lui, il se demande, il se demande tout haut si elle aurait le courage, pour sceller sa parole, d'oser ce que Félicie a osé. Et voilà qu'elle s'éprend de cette idée de chrétienne expiation. Alors, solennellement, Rosmer la prend pour femme, et le cœur joyeux, ils s'enlacent dans la mort. Rosmersholm, toujours vivant, les a reconquis.

Avec *Hedda Gabler*, nous redescendons de ces hauteurs qu'Ibsen n'a pas dépassées. Hedda Gabler, on l'a dit, c'est la femme *fin de siècle*, à la norvégienne, bien entendu, c'est la femme d'une époque de transition, dégagée momentanément de tous liens, livrée à son natif égoïsme et à son caprice, gouvernée seulement par des instincts esthétiques vagues et insuffisants. Jugée charmante, bien que ses manières ne soient pas toujours pour plaire, elle a été entourée d'une cour d'adorateurs, parmi lesquels Eylert Loevborg, grand écrivain, grand philosophe, mais ivrogne et débauché. Après des années de flirt, « fatiguée de la danse », elle a épousé, sans enthousiasme, le brave Georges Tesman, correct et rangé, à qui l'on s'accorde à promettre un grand avenir. Dès le premier jour elle s'est ennuyée ; son mari l'aime, mais « elle trouve le mot aimer écœurant ». Savantasse amoureux d'archives, il compose un ouvrage « sur l'Industrie domestique dans le Brabant du moyen-âge » et lui parle de l'histoire de la civilisation du matin jusqu'au soir. Elle n'a pour lui et pour la tante qui l'a élevé que des paroles ironi-

ques, méconnaît leurs bonnes intentions et n'a pas l'intelligence de la bonté. Sa maternité prochaine l'agace : « Qu'on ne vienne pas me parler de devoirs, à moi ! »

Elle revoit Loevborg que l'influence d'une femme, qui s'est constituée son ange gardien, a ramené au travail et à la vie régulière. Est-elle jalouse, ou bien est-ce la pure méchanceté qui la pousse ? Toujours est-il qu'elle s'amuse à le replonger dans sa vie crapuleuse, à noyer son avenir, son courage, à détruire le manuscrit d'une grande œuvre qu'il vient d'achever. Il se désespère et se tue au moyen d'un pistolet qu'elle a eu soin de lui donner. Mais l'assesseur Brack, un de Ryons amateur de « combinaisons triangulaires » prêt comme l'ami des femmes, à profiter de celles qui se compromettent, menace de faire du scandale, ce qu'elle redoute par dessus tout. Elle voit qu'elle est à sa merci, passe brusquement dans la chambre voisine, joue un air de danse endiablée sur le piano et se tire une balle dans la tête.

L'intérêt de ce drame réside surtout, semble-t-il, dans le conflit du personnage principal et du milieu où des raisons d'argent l'ont jeté. Hedda Gabler, ambitieuse de destinées brillantes, entrée dans la maison d'un jeune savant à lunettes et à pantoufles, y apporte nécessairement le malheur : résultat de la violation d'une loi sociale qu'elle a bravée sans la connaître, témoignage du trouble où se débattent les âmes incertaines, affranchies des anciens jougs, abandonnées sans direction nouvelle dans une sorte d'interrègne entre deux morales, celle qui régnait et celle qui, selon Ibsen, règnera.

Nous avons dû, dans ces essais d'analyse, laisser de côté bien des points intéressants de ces œuvres touffues et substantielles, bien des personnages de second plan, dessinés par Ibsen avec une égale compréhension psychologique. Il en est d'admirables, comme la délicieuse petite Hedwige dans *le Canard sauvage*, le recteur Kroll dans *Rosmersholm*, la tante Julie dans *Hedda Gabler*. La force, la justesse dans la pénétration des caractères si nouveaux qu'il a mis sur la scène, c'est là un des plus grands mérites d'Ibsen, qui a su en même temps donner à son dialogue, exempt de style de théâtre, de tirades et de développements oratoires, la plus rare vérité. On ne voit pas chez lui, comme d'ordinaire sur nos planches, les personnages se définir, se formuler eux-mêmes, synthétiser une situation dans un récit, dans un monologue, dans un aparté ; on ne voit pas de ces personnages parasites qui ne servent qu'à éclairer les autres et font office de montreurs. Chacun ici vit dans l'action et il y a du drame dans chaque réplique. Les caractères ne s'évalent pas en une fois, mais se développent

naturellement sous tous leurs aspects, de sorte qu'à tout moment de nouveaux mobiles d'intérêt surgissent pour le public qui n'est jamais mis d'un coup « dans la confiance ». L'écueil de cette méthode dispersée et fragmentaire dans la présentation des personnages, c'est que le spectateur dont l'attention n'est pas toujours également soutenue, ne reconnaisse pas tout d'abord le fil conducteur et ne se lance sur de fausses pistes, comme dans une ville inconnue où il n'y aurait que des ruelles ; nous ne voudrions pas dire que cet écueil Ibsen l'ait toujours évité. Pour un public français surtout, déjà dérouté par une peinture de caractères toujours très norvégiens, il peut en résulter une certaine fatigue et une certaine obscurité. L'absence totale d'esprit, de mots, quelquefois aussi une absence d'urbanité qui ferait penser à des conversations du temps du roi Harald Harfagr, rebuteront aussi peut-être ceux qui ne sentiront pas, par dessus tout cela, la noblesse d'un art sérieux, inquiet des grands problèmes, et l'impression unique de tristesse grise qui plane sur ces drames comme sur des paysages de brouillard, de boue grasse et de neige fondue.

ERNEST VERLANT

L'IDÉAL

A MON TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ MAITRE LÉCONTE DE LISLE

*Quand Diane sortait, blanche, des flots berceurs,
En tordant ses cheveux qu'un or vierge colore,
Les Faunes indiscrets la contemplaient rêveurs,
Comme un peuple d'oiseaux le lever de l'aurore.*

*Blottis sous les roseaux aux frêles rameaux verts
Ils épiaient sournois la fière chasseresse
Et leurs âmes vibraient, belles comme un beau vers
Dont le rythme lent berce ainsi qu'une caresse.*

*— Et le Poète aussi, par l'Idéal hanté,
S'absorbe dans le Rêve amoureux et fidèle
Afin de lui ravir la suprême beauté
Qui doit rendre à jamais sa chanson immortelle.*

LES YEUX MORTS

A MON CHER MAITRE SULLY PRUDHOMME

*Qu'êtes-vous devenus ô beaux yeux où mon rêve
Aimait à se poser comme un oiseau craintif,
Où mon âme brûlante et mon cœur si captif
Buvaient éperdûment de troublantes clartés?
Où resplendissez-vous, ô sereines beautés,
Qui me faisiez pâmer d'une illusion brève?*

*Quels mondes plus brillants contemplez-vous en rêve
Qui n'effarouchent point votre regard craintif?
Dans quels cieux irrévés est retenu captif
L'astre qui remplissait mon âme de clartés
En l'endormeuse nuit pleine de vos beautés
D'aurore liliale à la splendeur si brève.*

*— Ah! la vie, un atome vain, l'ombre d'un rêve!
Et le sombre Poète, évocateur craintif
D'immortelles amours, mais au penser captif,
Ivre éternellement des suprêmes clartés
Qu'il osa réveiller dans vos mortes beautés,
Laisse en son luth dolent une rime tant brève.*

LES PYRAMIDES

A MON AMI IWAN GILKIN

*Les peuples ont traîné par les siècles sanglants,
Ainsi que des forçats dans de monstrueux bagnes,
De gigantesques rocs, qu'ils roulaient, à pas lents,
Noir troupeau de géants ébranlant les montagnes.*

*De leurs pics de granit les aigles somnolents
Laisaient leurs lourds regards tomber sur les campagnes,
Pleines du grand fracas de ces mondes croulants,
Tandis que dans leurs nids sommeillaient leurs compagnes.*

*Et l'Œuvre colossal montait, montait toujours,
Atteignait la nuée, interceptant les jours
Sur les champs qu'écrasait son orgueil impassible,*

*Heurtait d'un front superbe aux astres étonnes,
Crachait son ombre vers les cieux illuminés
De constellations et prenait Dieu pour cible.*

J. ITIBÉRÉ DA CUNHA

LITTÉRATURE ANGLAISE

LE SOMMEIL DE MA SŒUR

*Elle tomba endormie la veille de Pâques :
Enfin l'ombre longtemps refusée
A ses paupières fatiguées et trop lourdes
Put encore soulager ses souffrances — mais rien de plus.*

*Notre mère qui tout le jour s'était penchée
Sur le lit d'heure en heure
Se redressa alors pour la première fois
Et s'étant assise, elle pria.*

*Sa petite table à ouvrage était couverte
D'ouvrages à finir — Craignant l'éclat de la lumière
De sa bougie, elle eut soin de travailler
A quelque distance du lit.*

*Au dehors s'était levée une froide lune
D'un éclat hivernal, pure et claire.
Le halo creux qui l'entourait
Était semblable à une coupe de cristal glacé.*

*Dans la chambre petite — avec le léger crépitement
Des flammes, le feu clair s'élançait par les ouvertures
Et rougeoyait. — Dans sa sombre alcôve
Le miroir jetait une lueur circulaire.*

*J'avais veillé durant des nuits
Et mon esprit fatigué devint faible et troublé;
Comme un âpre vin fortifiant il buvait
Le calme et les lumières brisées.*

*Minuit sonna. Avec les années que l'on entendait
Disparaître à chaque coup de l'heure, ce bruit s'évanouit
Et alors le silence un moment troublé régna de nouveau —
Comme de l'eau qu'un caillou a troublé.*

*Notre mère se leva de l'endroit où elle était assise.
Ses aiguilles lorsqu'elle les laissa
Se heurtèrent légèrement et sa robe de soie
S'apaisa — nul autre bruit que ceux-là.*

*« Gloire au Nouveau-Né! »
Ainsi dit-elle — comme le disaient les anges;
Nous étions au jour de Noël
Bien qu'il dût s'écouler longtemps encore jusqu'au matin.*

*A ce moment même dans la chambre au dessus de nous
Il y eut des chaises repoussées
Comme si quelqu'un qui s'était attardé sans y prendre garde,
Entendait maintenant l'heure et se levait.*

*Avec une hâte anxieuse marchant légèrement
Notre mère s'en alla où Marguerite gisait,
 Craignant que les bruits au dessus d'elle n'eussent
 Brisé son repos longtemps désiré.*

*Un moment elle s'arrêta, calme et se tourna vers le lit.
Mais elle se retourna aussitôt en arrière
Et tous ses traits semblaient bouleversés par le malheur
Et ses yeux accablés de douleur regardaient fixement.*

*Pour moi je cachai seulement mon visage
Et retins mon souffle et je ne dis pas une parole —
Aucune parole ne fut dite, mais j'entendis de
Nouveau le silence pendant quelque temps.*

*Notre mère s'agenouilla et pleura
Et les deux bras me tombèrent du visage et je dis :
« Dieu sait que je savais qu'elle était morte »
Et là toute blanche ma sœur dormait.*

*Alors nous agenouillant en ce matin de Noël
Un peu après minuit
Nous dîmes avant que le premier quart d'heure ne sonna
« Christ bénisse le nouveau-né. »*

DANTE GABRIEL ROSSETTI

(Traduction littéraire de GEORGES DESTRIÉE)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Amours jaunes, par TRISTAN CORBIÈRE. Paris, Léon Vanier. — *Enquête sur l'Évolution littéraire*, par JULES HURET. Paris, Charpentier.



C'est M. Paul Verlaine, dans *les Poètes maudits*, qui attacha, au cou de Tristan Corbière, le premier grelot d'une célébrité posthume. La jeunesse littéraire jugea l'écrivain sur la foi de quelques citations habiles, et Tristan Corbière fut sacré grand poète, en même temps que Rimbaud et Pauvre Lélian. On reconnut en lui l'un des précurseurs de l'évolution actuelle, et Corbière recruta des enfants de chœur dans tous les cénacles. Et comme l'édition des *Amours jaunes*, parue en 1873, chez Glady, n'était guère accessible au commun des lecteurs, Corbière devint fameux sur parole, — sur la parole de M. Verlaine et des critiques nouveaux dont l'auteur des *Poètes maudits* accordait les violons.

Malheureusement, voici que le bibliopole Vanier s'avise de publier une édition démocratique des *Amours jaunes*, qui va bientôt se trouver dans toutes les mains. Les fanatiques de Corbière vont pouvoir le lire. C'est une bonne aubaine pour le bibliopole, mais un naufrage pour le poète.

Rien en effet, dans *les Amours jaunes*, ne justifie l'enthousiasme de M. Paul Verlaine. Tristan Corbière réédité nous apparaît comme un piètre écrivain, aussi peu « absolu » qu'un méchant élève de Musset et de Murger peut l'être, nullement maudit, mais surfait.

D'après M. Paul Verlaine, Corbière fut un Breton, un marin et un Parisien. Breton, il se peut faire ; marin, je le veux bien, mais Parisien ? Voire ! Et poète ? Non pas.

C'est un Breton bretonnant, né à Montévidéo, mais bretonnant quand même, et qui, selon la remarque de Laforgue, aime à faire sonner le mot *Armor*. Il a, semble-t-il, inventé le verbe *plangorer* qui, pour un néologisme breton, a fort bonne tournure, et qu'on trouve aujourd'hui chez tous les débutants. Sa Bretagne en vers se manifeste par des « lavandières blanches étalant, au soleil des loups, le linge sale des trépassés », par les « follets » obligatoires, les « chats-huants » de rigueur, le cri de « la brouette de la Mort », un ou deux « binious », quelques « cornemuses », et plusieurs autres détails pittoresques que les critiques les moins naïfs s'accordent à proclamer essentiellement bretons. Et cependant, à mon humble avis, exception faite pour *le Pardon de Sainte-Anne*, qui a l'accent du terroir, l'âme du pays natal ne crie pas très haut chez Corbière, et sa Bretagne me paraît moins suggestive que celle de Brizeux. Barbey d'Aurevilly, le vieux chouan, a bretonné parfois avec une autre force et une autre envergure, et, au point de vue plastique, j'avoue que je sacrifierais tous les poèmes armoricains des *Amours jaunes* à certain sonnet breton de M. José-María de Hérédia.

Le marin est un peu plus caractérisé que le Breton. Maintes strophes des *Gens de mer* exhalent l'odeur du sel et du large. Corbière adore ses matelots, et les raconte, avec une espèce de cordialité brusque, dans des « monologues » émus et dans des « romances » sentimentales. Mais la sympathie, en art, ne supplée ni au génie créateur ni au talent d'exécution. On peut vouer un culte à sa province, et faire un mauvais poète, et l'on n'est pas un grand écrivain parce qu'on aime bien sa mère.

Breton et marin, Corbière fut, nous assure-t-on, un étonnant parisien. De quel Paris, s'il vous plaît? Du Paris athénien de Théodore de Banville, — ou du Paris de Montmartre? Il est venu, à Lutèce, nous affirme Laforgue, « tirer des bordées, connaissant des peintres, des cénacles à gloire pas loin du boulevard à l'heure de l'absinthe, — des écumeurs, des ruffians et des huissiers ». Il y paraît sans doute, comme nous le verrons plus tard, mais ce Parisien de brasserie a moins de verve que tel Ponchon ou tel Goudeau. Et puis, en vérité, on nous la baille belle, non seulement avec Paris, mais avec la Bretagne et l'Océan. Quand on me démontrerait par $a + b$, par Verlaine plus Laforgue, que Corbière est le plus breton des Bretons, le marin le plus boucané de toutes les marines, et le Parisien le plus parisien de Paris, — il resterait à me prouver qu'il est un poète, et que son œuvre est une œuvre d'art.

Or, je le conteste, sans aucune nuance, sans aucune atténuation, absolument.

Le Corbière des *Amours jaunes*, des *Raccrocs* et de la *Sérénade des Sérénades* n'est au fond qu'un rapin de lettres. Il a lu peu et très mal, en amateur, c'est-à-dire en monsieur supérieur prêt à ne pas comprendre et à être désillusionné. Ce qu'il a le mieux retenu, ce sont les vers similes-espagnols de Musset, les guitares romantiques et même les refrains de Béranger. Doña Sabine, la marquise d'Amaëgui, Frétillon se saluent, un peu étonnées, en plus d'un poème. Gastibelza prête sa carabine au fou de Pampelune. Les femmes ont une propension regrettable à s'appeler Hermosa. Sang et guitare! Señor, señora, caballero! Sangre Dios! Gracia! Santos! C'est très parisien, — en Espagne. Mais il n'y a pas de quoi crier au miracle, car il n'est pas de collégien qui ne se soit gargarisé avec ces mots-là. Est-ce tout le Paris de Corbière? Non : il y a encore le Paris où l'on fait des calembours et des à-peu-près, le Paris du *Tintamarre* et des scies d'atelier, le Paris où l'on écrit :

« passer

En fiacre, en correctionnelle... »

« Hélas! Quel bon oiseau de proie,

Quel vautour, quel monsieur vautour

Viendra mordre à ton petit foie

Gras... »

« ... Trop crû, — parce qu'il fût trop cuit... »

« ... C'est la Pomme (cuite) en fleur de péché... »

« ... A grands coups d'aviron de douze pieds, tu rames

En vers... et contre tout — Hommes, auvergnats, femmes. —

*Tu n'as pas vu l'endroit et tu cherches l'envers.
Jeune renard en chasse... Ils sont trop verts, tes vers.
C'est le vers solitaire... »*

Voilà le parisianisme du grand poète. Des jeux de mots mécaniques, usés par des générations innombrables, et pareils sans doute à ceux qu'improvisait Noé dans l'arche, pour se convaincre de sa supériorité sur les animaux. Des plaisanteries contemporaines de l'ichthyosaure et de l'iguanodon. Des concetti de taverne, qui puent le bout de cigare et le fond de bock. Bref, un écho des dialogues de Mimi, de Marcel et de Schaunard. Et derrière ces horribles calembours séculaires, des sentimentalités veules, mêlées à des truculences à la Pétrus Borel.

Si Tristan Corbière a de l'esprit, j'en demande pardon pour lui à Théodore de Banville et à Henri Heine!

Et l'ouvrier! Il connaît à peine le sens des mots, il n'entend rien à la prosodie. Il compte ses pieds sur ses doigts, et se trompe souvent. Il n'a aucune délicatesse d'oreille ni de toucher. Il rime à la sueur de son front, au mépris de toute harmonie et de toute science. Il commet des vers de onze pieds et ne s'en doute pas. Comme le dit Laforgue, « il fait de la peine à voir compter ses syllabes, alterner ses distiques par masculines et féminines, scander ses césures ». Et Laforgue ajoute, avec raison : « Que n'a-t-il fait cela en prose? C'est impossible à chanter! »

Grâce à Laforgue, le mot définitif est lâché. Corbière n'était pas poète. Il n'avait pas l'imagination du vers, et n'était pas capable d'arriver à la synthèse. Ce qu'il a de meilleur, ce sont des lambeaux d'analyse et des fragments de récits dans *Armor* et *les Gens de mer*. Ces deux parties de son œuvre nous le montrent déshabillé de son parisianisme provincial et de son byronisme d'occasion. D'admirables traits d'eau-forte sont épars dans *le Pardon de Sainte-Anne*. Parfois une phrase âprement éloquente surgit au hasard entre deux hémistiches désemboîtés. La tête de ses marins

a du requin et du petit Jésus

et le mousse du *Bossu Bitor*

Se chante son pays avec une musique.

De telles expressions, enchâssées dans une prose nerveuse et forte, comme celle de Barbey d'Aurévilly, feraient feu de tous leurs mots sur le lecteur. Dans les tristes poèmes de Corbière, elles ratent comme des pistolets mal chargés.

Corbière d'ailleurs — je lui rends cette justice — n'ignorait pas son infirmité. Il connaissait ses défauts. Mais comme

Son naturel était la pose,

il en tirait vanité. Il s'est, à travers une infatuation naïve, admirablement jugé. Pour lui, le vrai poète est « celui qui n'a pas de chant ». Son livre est « un coup de raccroc, juste ou faux, par hasard ». Il se trouve « très-réussi

comme raté ». Et il résume son opinion sur *les Amours jaunes* dans cet alexandrin bravache, mais au fond plein d'aigreur et d'envie :

L'Art ne me connaît pas. Je ne connais pas l'Art.

Je ne sais pas si les admirateurs de Tristan Corbière résisteront à l'exhumation d'aujourd'hui. Si nous étions dans une période littéraire *normale*, je serais prêt à gager qu'ils renieraient leur dieu. Malheureusement nous patageons en pleine anarchie intellectuelle, et nous trouvons beau tout ce qui n'est pas la Beauté. Certes, Corbière a bénéficié d'un accès de lyrisme intempestif de M. Paul Verlaine, mais l'enthousiasme de Pauvre Lélian ne suffit point à expliquer l'étonnante fortune des *Amours jaunes*. C'est par une espèce de perversion du sens esthétique, par une manière de corruption du goût, que nous en sommes arrivés à délaissier les Leconte de Lisle pour nous toquer des Corbière. Ce sont des manies d'époque enceinte, et qui porte mal. Ajoutez enfin que l'auteur des *Amours jaunes* a recueilli les nombreux suffrages des romanciers et des critiques médiocres auxquels, dans leur jeunesse, Apollon a donné un coup de pied. L'apothéose d'un Corbière est pour eux une sorte de revanche. Ils saluent en lui un poète pour prosateurs.

* *

M. Jules Huret, un journaliste avisé, que l'affaire Borrás a mis en évidence, nous envoie un gros volume intitulé : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. M. Huret nous présente cette œuvre comme une tentative de reportage expérimental. Il prétend avoir interviewé la plupart des écrivains français, et leur avoir arraché leur opinion sur le naturalisme, le symbolisme, le magisme, le magnificisme, et beaucoup d'autres doctrines en *isme*. Une préface assez gouailleuse divise les prétendus interviewés en « bénins et bénisseurs, acides et pointus, boxeurs et savatiers, vagues et morfondus, ironiques et blagueurs, et théoriciens ». Une lecture, même superficielle, de quelques pages du volume démontre que M. Huret est un mystificateur d'avenir. Les lecteurs de *la Jeune Belgique* me taxeraient de naïveté si je me targuais de leur apprendre que M. Jules Huret n'a interrogé personne, et que personne ne lui a répondu. Le bruit court qu'il a manigancé cette affaire avec Chincholle et feu Besson. Assurément une enquête de ce genre, sérieusement conduite, ne manquerait pas de donner des résultats intéressants. Mais l'amusante et parfois cruelle fantaisie de M. Huret ne trompera personne. Aussi ai-je placé son livre dans le rayon de ma bibliothèque réservé aux « pince-sans-rire », à côté des *Déliquescences* d'Adoré Floupette.

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

M. Charles Potvin, qui boit de nouveau la vie universelle dans l'urne de l'individu, gratifie la *Revue de Belgique*, alias *la Jaune Belgique*, d'une pièce de vers intitulée : *Bouquet*.

Voulez-vous bien finir, vieux marollien ! La pièce est consacrée au *papaver Danebrog*.

Papaver ! Papaver ! Petit papa est encore vert ! Il « coquelicote ! »

Un échantillon :

Je connais une simple fleur,
Adorable en sa grâce preste ;
C'est le coquelicot modeste,
Essaim de joie et de couleur.

Continue, coquelicot modeste, continue longtemps à être pour nous un essaim de joie et de couleur !



M. Georges Eekhoud a été interviewé par *la Nation*. Les déclarations si dignes et si importantes qu'a faites notre cher et grand romancier mériteraient d'être reproduites intégralement dans nos colonnes ; malheureusement le défaut de place nous force à nous borner.

Nous citons deux passages particulièrement intéressants pour *la Jeune Belgique* :

L'art pour l'art.

« L'art pour l'art est une formule générale donnant satisfaction à tous les genres de talent. Je puis faire de l'art dit *social*, je puis me rallier à n'importe quel système philosophique, je puis être socialiste, républicain, aristocrate, athée, croyant, — question secondaire ! — Barbey d'Aurévilly, le catholique intransigeant, a fait de l'art, tout comme Homère, le païen.

De même que de préférence je m'occupe de ceux de mon pays, j'aime passionnément et esthétiquement plus que les autres

castes les humbles, les déshérités, VOIRE LES CRIMINELS et les HORS-LA-LOI. Je souhaite que mon œuvre légitime cette passion. Au demeurant, je suis tout ce qu'il y a de plus PANTHÉISTE.

La Jeune Belgique et Max Waller.

Max Waller est parvenu à réunir en un faisceau solide et loyal les tempéraments les plus dissemblables. Il y a chez nous des conservateurs et des anarchistes, des gallophiles et des germanissimes, des poètes ne rimant qu'en alexandrins, d'autres prêchant le vers libre. Mais tous aiment et respectent sincèrement l'art, tous ont horreur de la platitude, de la vulgarité, du débraillé et du « laisser-aller » littéraire ; tous savent *se tenir* et entretiennent l'un pour l'autre une loyale estime.

Et à ce propos, permettez-moi cette déclaration : jamais je n'aurais consenti à cette interview si je n'étais certain que personne, parmi les nôtres, ne se comportera comme la plupart des auteurs français interrogés par M. Huret. Chacun a gardé une absolue indépendance d'esprit. Max Waller ne fut pas seulement un brillant et intrépide capitaine de lettres, ce fut aussi un merveilleux tacticien. Sans lui, il y aurait eu des écrivains, mais il n'y aurait pas eu de mouvement littéraire. Puis il y a lieu de se demander si les écrivains auraient *persévéré* comme ils le font aujourd'hui et résisté à l'apathie du public et à la malveillance sourde et systématique des snobs et des ratés.

NOS PRINCIPAUX ENNEMIS étaient et sont encore les bureaucrates, les professeurs de littérature, rhéteurs officiels, les snobs et les pimbêches de la critique, puis quelques chroniqueurs spirituels, tellement spirituels qu'ils sont les premières victimes de leur esprit et que leur scepticisme les a toujours empêchés de faire œuvre d'artiste et d'écrire

un vrai livre. Nous avons eu l'impertinence grande de créer à coups de livres, un mouvement littéraire en Belgique, sans eux, même malgré eux. Ils considèrent chacun de nos livres comme un reproche, comme une injure personnelle! Et ils poussent la mesquinerie jusqu'à chicaner un écrivain de talent à propos des témoignages d'estime qu'il accorde à d'autres écrivains. On ne leur dédie pas le moindre sonnet à ces bonzes et on ne leur demande pas de préfaces! CE SONT DES MYOPES A QUI LES FIGURISTES PRÊTENT DE TEMPS EN TEMPS LEURS LUNETTES. Ils n'ont jamais encouragé un talent naissant. Rancune de coquettes et de céladons de lettres qui sont dépensés en grimaces, en minauderies et en petites « postures »; incapables d'un sentiment profond, d'une passion noble et féconde. *L'Art moderne* les comparait récemment avec raison aux pèlerins d'Echternach : deux pas en arrière pour un pas en avant; deux coups de patte après un semblant d'éloge. Ils viennent d'inventer et de couronner Maurice Maeterlinck! Les poètes de Gand leur arrivent à Bruxelles, *viâ Paris.* »

Nous parlerons ultérieurement des incidents auxquels ces déclarations ont donné lieu.



M. Hector Chainaye nous avait promis, pour ce numéro, une étude sur *Chantefable un peu naïve* de M. Albert Mockel; au moment de mettre sous presse, nous n'avons pas encore reçu la copie attendue. Allons, cher collabo, un peu de vif-argent dans le porte-plume!

Nous parlerons aussi dans notre prochain numéro des *Sensations d'Italie* de P. Bourget, etc.



M. Anatole France publie dans *le Temps* une série de feuillets intitulés : « LES JEUNES POÈTES. *Notices et extraits.* »

C'est une sorte d'anthologie en raccourci. Jusqu'ici, parmi les poètes auxquels l'au-

teur de *Thais* a consacré des notices élogieuses, nous avons remarqué les noms d'Emile Verhaeren, d'Albert Giraud, de Maurice Maeterlinck et d'Albert Mockel.



M. Paul Ginisty, dans sa chronique littéraire de *Gil Blas*, reproche très vivement au *Mercure de France* son manque de patriotisme dérouléidique. Ça ne nous regarde pas. Mais M. Ginisty fait un grief au *Mercure* de « louer fort un écrivain belge, M. Eekhoud, d'un livre où il se réjouit du massacre de républicains français, occis naguère à Malines ».

Ceci nous regarde un peu. Il s'agit des *Fusillés de Malines*. Or, notre ami Georges Eekhoud, dans ce livre, ne se réjouit d'aucun massacre de républicains français, pour la bonne raison qu'ils n'y sont pas massacrés. Il y est question de la fusillade, par les soldats républicains, d'un grand nombre de paysans flamands. Il y a une nuance, M. Ginisty, une *grosse* nuance. Voilà ce que c'est que de parler de livres qu'on n'a pas lus!



Dans un article de M. Vielé-Griffin se trouve cette phrase :

« Peut-on en vouloir à ce très noble poète et à ce très honnête homme (M. Stéphane Mallarmé) de ce que M. Mendès a cru habile de faire couper, dans cet interrogatoire, les choses gracieuses que l'auteur du *Faune* y avait dites de l'auteur des *Palais nomades*? Une rectification, exigée par M. Mallarmé, avait, du reste, et pleinement, déjoué cette manœuvre. »

A ce propos, M. Stéphane Mallarmé écrit à M. Catulle Mendès :

« Valvins, 15 septembre.

« MON CHER MENDÈS,

« Un article littéraire de mon ami Francis Vielé-Griffin, dans la dernière livraison des *Entretiens politiques et littéraires*, montre sa bonne foi surprise. Je n'ai pas dit de choses gracieuses de l'auteur des *Palais nomades*, que je nommai, dans mon inter-

view ; mais qu'on les ait à votre instigation supprimées, avec le nom (celui de M. Kahn) si tôt et complaisamment rétabli par Jules Huret, non ! Cela, au-dessus même de mon témoignage, tout bonnement parce que vous êtes incapable d'une telle manœuvre.

« Votre main, vieillement,

« STÉPHANE MALLARMÉ. »

Résultat, une rencontre à l'épée entre notre collaborateur M. Vielé - Griffin et M. Catulle Mendès. M. Vielé - Griffin a été blessé.



L'Echo de Paris publie, à propos de *Lohengrin*, une série d'extraits des articles publiés dans la presse parisienne lors de la première représentation du *Tannhäuser*. C'est très édifiant. Nous avons remarqué un fragment du *Figaro*. M. Jean Rousseau, aujourd'hui directeur des Beaux-Arts à Bruxelles, s'écriait alors dans une pétillante chronique : « *Nous voilà quittes enfin du TANNHÆUSER, tombé de façon à ne plus se relever* ». Et parlant des brochures de Wagner où le maître exposait ses théories artistiques, M. Jean Rousseau ajoutait : « *M. Wagner semble destiné à être plus connu par ses prospectus que par ses ouvrages* ».



L'école française romane ; ses chefs, son programme, par M. Maurice Beaubourg, dans *la Grande Revue*.

Les chefs :

Ils sont quatre, comme les quatre mousquetaires, les quatre évangélistes ou les quatre sergents de la Rochelle : MM. Jean Moréas, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Charles Maurras.

Le titre :

Ils l'ont dénommée d'abord française parce qu'ils ont horreur de tout ce qui est de provenance étrangère : la morale suisse, la contrefaçon belge, la nébulosité teutone ; ils ont ajouté romane, parce qu'ils croient que le meilleur moyen de rajeunir la langue et de l'enrichir est de se reporter à ses sources mêmes, c'est-à-dire au latin et au

grec, d'où, en dépit de quelques modes ou sports anglo-saxons, elle est sortie.

Le programme :

Qu'on se le dise bien, les nouvelles écoles littéraires ou artistiques, de même que les nouvelles couches sociales qui arrivent aujourd'hui à l'existence, ne veulent plus du désespoir qui a fait son temps. Elles veulent l'espoir ; elles veulent la vie, elles veulent le soleil, et voilà ce que comprennent admirablement MM. Moréas et la Tailhède dans leur sérénité et leur rayonnement, et pourquoi ils ont chance de remporter la bataille (?) si bien perdue par les outrances de M. Emile Zola, la bataille contre les Belges, les Maeterlinck et les Huysmans, la bataille contre ceux qui, avec les vieux tableaux de l'époque d'Albert Dürer, veulent faire des livres neufs, la bataille contre les marchands de lacs écossais, de *Vergissmein-nicht*, de lunes en tranche, de danses macabres, de malemorts, d'exorcismes, d'envoûtements, contre tous les porte-queue de Victor Hugo, cet homme de génie, qui tenta de ramener la littérature et l'art à l'époque des terreurs et des horreurs du moyen-âge, juste mille ans en arrière !

Vive donc la croisade antibelge ! Vive donc la croisade contre la Douleur, la Nuit, la Mort, et vive la Vie et le Soleil.

La croisade antibelge ! A la bonne heure !

Chers voisins merci !

Mais prenez garde : Votre roman pourrait bien être le *Roman d'un jour*.



La contrefaçon belge : *Le Gaulois* publie la fantaisie suivante, qui ne rappelle, — oh ! presque pas ! — un des airs de flûte de Max Waller :

Je criais d'une voix très forte :

« A bas Wagner ! Mort aux sergots ! »

Quand soudain un agent m'emporte

En me tambourinant le dos.

Vers le temple de la Musique

Il m'entraîne ; j'étais navré.

Etant d'humeur très pacifique,

J'ai l'horreur d'être incarcéré.

Le commissaire de police

Me dit alors : « Mon cher ami,

Je vous arrête avec délice.

Qu'on l'emmena ! » Moi, j'ai frémi.

De me voir, hélas ! traité comme
 Un pestiféré de Jaffa,
 Par le gardien, très brave homme,
 Dont la main rude m'étouffa.

Mais il faut expier ses crimes,
 Et, m'ayant pris mon parasol,
 Avec mille huit autres victimes,
 On me fourra dans le sous-sol.

On y chantait la *Marseillaise* :
 « Allons, enfants... Tra la la la !... »
 Et j'étais très mal à mon aise ;
 De quoi m'étais-je mêlé là ?

Qu'est-ce que ça me fiche, en somme,
 Que *Lohengrin* ait réussi
 Je ne le connais pas, cet homme,
 Il ne m'a rien fait, Dieu m.

Je posais au patriotisme,
 Oui, mais j'ai dépassé le but ;
 L'émeute, au fond, c'est du gâtisme,
 Et, carrément, je lui dis : « Zut ! »



Vient de paraître à la « Bibliothèque Artistique et Littéraire » (31, rue Bonaparte), *Les Tourmentes*, poésie par Fernand Clerget. Ce sont des poésies d'une poésie douce ou intense, toujours passionnée, depuis les joyeux enthousiasmes des premiers refrains, les profondes mélancolies de certaines complaintes, jusqu'au lyrisme plus sage, quoique ardent jusqu'à la fin, de *l'Amour* où s'achève le livre entier. Nous avons retrouvé dans cet ouvrage beaucoup de l'allure libre que l'auteur, à l'époque de *Douce A.* et pour d'autres prétextes, les poursuit sur le Parquet. C'est une œuvre de jeunesse, remplie de qualités essentielles, et qui ne déparent pas les quelques chansons d'adolescence conservées par l'auteur, à sans doute de souvenirs d'un temps où la vie n'est pas encore gâtée par les dévergondages.



Un fameux chameau s'est introduit dans le parterre de roses de notre dernier numéro, page 331. Les deux dernières lignes appartiennent à une pièce autre que *Mutisme*. Nous prions l'ami Desombiaux d'excuser ce pataquès typographique.



A propos de l'immense popularité et des succès mondains, pendant une assez longue

période, du général Boulanger, on nous rappelle que certaines personnalités ne consentirent jamais, non seulement à le reconnaître, mais à le voir.

Entre autres, il faut citer M. Ernest Renan. Celui-ci fut bien des fois sollicité pour dîner avec le général chez des amis communs, désireux de présider à la rencontre de l'idéaliste et de l'homme d'action. M. Renan s'y refusa toujours. Quand on lui demandait pourquoi, il rejetait bien loin toute contrainte administrative, se bornant à répondre :

— Boulanger, c'est la guerre, à mon avis, du moins. La guerre étant le plus épouvantable fléau d'un peuple, je ne veux à aucun prix connaître celui qui la déchaînera, encore moins lui serrer la main.

Et personne ne put fléchir cette énergique résolution qui, peut-être, vu la réputation de dilettantisme et d'indifférence si injustement faite à M. Renan, étonnera bien des gens.



Voici le sommaire du numéro de *Chimère* paru le 1^{er} septembre :

Armand Silvestre, Une lettre. — Paul Verlaine, *Chanson pour elle*. — Léon Durocher, Les Enrubannés (végétations honorifiques). — Géo Mauvère, *Les Tourelles à milliers*. — P. R., A un bonze inoffensif. — André Lancy, *En écoutant un bracelet*. — Alcide Guérin, Les Catholiques de France et la Littérature. — A. Maffre de Baugé, *Les Ganis blancs*. — René Ghil, extrait de *Vœu de vivre*. — Maurice du Plessys, *La Frivole*. — Dubois des Isles, Lettre à la Princesse. — Stuart Merrill, *Panique*. — Charles Frappart, *Chimère*. — Jules Renard, *Flirtage*. — Léo de Beauchamp, *Tokay-Princesse*. — Paul Redonnel, Ceux qui vivent et ceux qui rêvent : I. René Ghil. II. Alexandre Boutique. III. Ernest Raynaud.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATTRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
EELHOUD (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert).	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder). Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin	2 »
—	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
GOFFIN (Arnold).	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Mésis (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.). .	Préludes, poésies; un volume in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poésies, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce de théâtre pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque! id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred). . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baué, E. Berchmans, de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
LAZARE (Bernard)	Les Quatre faces, quinzette anti-parnassienne.	1 »
LEMONNIER (Camille) . .	En Brabant, contes, un volume in-18	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (dan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concupins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupin, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire). . . .	Mon cœur pâlure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
MAETERLINCK (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) . . .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18.	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach.	3 50
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges) . . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18.	3 50
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile) . . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

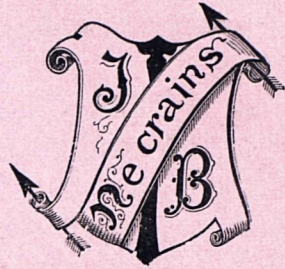
L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA
 JEUNE
 BELGIQUE



SOMMAIRE :

La Maison G. F. C. T. et C ^{ie}	ALBERT GIRAUD.
Vers	VALÈRE GILLE.
Fragment	HENRY MAUBEL.
Loth et ses filles.	PAUL LACOMBLEZ.
Littérature anglaise. <i>Sœur Hélène</i>	G. DESTRÉE.
Vers	GUSTAVE KAHN.
Lettre à M. Maurice Barrès, à propos de ses <i>Trois stations de psychothérapie.</i>	HENRY MAUBEL.
Vers	JEAN BOELS.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

—
1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

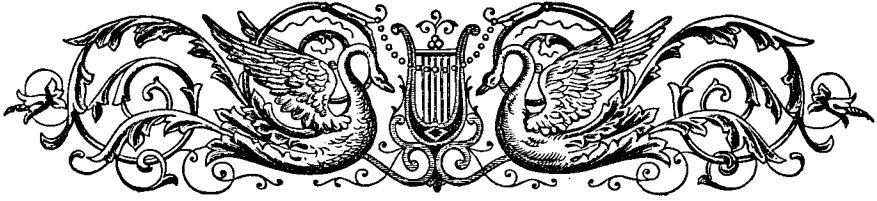
7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



LA MAISON G. F. C. T. ET C^{ie}

Lettre ouverte à MM. Gustave Frédéric et Charles Tardieu, et aussi à M. Gaston Bérardi, leur directeur.



lors, vous, — la Maison G. F. C. T. — vous déclarez la guerre à *la Jeune Belgique*? Merci! Nous allons rire!

Voyons ce que représente la Maison G. F. C. T.

C'est un antique immeuble, fortement sexagénaire, où descendaient jadis, à l'époque des coups d'Etat et des convulsions politiques, les écrivains français désireux de *struggleforlifer* en Belgique. Maison naguère bien tenue, où l'on savait vivre, et qui eut son heure de célébrité. Aujourd'hui, il n'y a plus de révolutions ni de coups d'Etat : les exilés se font rares ; les maîtres de la Maison n'existent plus. Les beaux salons fleurissent le mois, les murs se délabrent et la façade se lézarde. Seul, de temps en temps, quelque commis-voyageur en modes littéraires françaises fait une fugitive apparition dans l'antique hôtel désolé, où plus rien ne retentit, sauf les aigres bavardages de deux vieilles filles du journalisme, MM. Gustave Frédéric et Charles Tardieu. Elles gèrent la Maison. Elles font des confitures avec des fruits de 1852, et se livrent, tous les soirs, vers cinq heures, à des jabetages rétrospectifs sur la politique et sur l'art, avec une douzaine de douairières de leur sexe, en rupture d'on ne sait quel *Castan* mondain. Ce qu'elles racontent intéresse à peu près cent dix-sept personnes, y compris les Auvergnats parvenus. Dans le grand salon, un

orchestrier de vieux bons mots. Les soirs où les cent dix-sept personnes sont réunies, on tourne la manivelle. Et les douairières se pâment et font une bouche en cul de colibri. A onze heures, on se sépare et, après une bonne petite querelle sur le palier, les deux vieilles filles s'endorment du sommeil de sainte Catherine, et rêvent que feu Deschanel leur apparaît. La Maison est visible, tous les jours, pour les indigènes et les étrangers. Naguère, le droit d'entrée était de quatre sous. Aujourd'hui, on entre au rabais, pour la moitié. Et, à l'exception des touristes, il ne vient plus personne. *Finis Poloniae.*

Après la Maison, les habitants. Faisons reluire les deux vieilles filles, M. Gustave Frédéric et M. Charles Tardieu.

M. Gustave Frédéric débuta, en 1862, par une brochure verte, aujourd'hui déteinte, éditée par Lacroix et Verboeckhoven, sous ce titre modeste : *Souvenir du Banquet offert à Victor Hugo*. Depuis, il débute encore, il débute toujours, mais il ne publie plus de *Souvenirs*. C'est dommage, car il y avait du bon dans cette brochure. J'ai souvenir d'un médaillon de Victor Hugo : « Il porte maintenant toute la barbe, mais la barbe ne manque pas de pittoresque, et puis elle est utile à ceux qui habitent près de la mer : elle préserve des maux de gorge et des extinctions de voix. » C'est par un éloge de la barbe que le grand Menton Bleu de la critique bruxelloise entra dans la Maison. La célèbre phrase de la barbe dénonçait un Sainte-Beuve. La Maison ne s'y trompa guère. Et quelque temps après, — le grand Menton Bleu feuilletonnait. Il feuilletonne depuis lors, ou plutôt, il refeuilletonne. Avec une ineffable candeur, il republie, depuis vingt ans, à l'usage des Bruxellois qui ne lisent point, les articles du *Temps*, du *Journal des Débats* et du *Figaro*. Sainte-Beuve et quelques autres lundistes lui ayant joué le mauvais tour de mourir, le vieil orphelin se rejette maintenant sur MM. Pessard, Sarcey et Lemaître. Ce dernier surtout l'attire, à cause d'un provincialisme normalien très prononcé. M. Gustave Frédéric va chercher à Paris les derniers œufs de ces poules hebdomadaires, et les emporte encore tout chauds dans son couvoir. Alors, le vieil orphelin s'absorbe, se concentre, et couve, couve, jusqu'à éclater. Et enfin, après des semaines d'efforts solitaires, il sort du pauvre œuf une balourdise de M. Sarcey, une finesse de M. Pessard, ou un adjectif de M. Lemaître. Le jour ou l'adjectif se met à courir, il y a un *five o'clock* à l'*Indépendance*.

Si M. Gustave Frédéric a débuté par vanter la barbe de Victor Hugo, M. Charles Tardieu a commencé par célébrer les cheveux de Richard Wagner. Tous deux appartiennent à la catégorie des coiffeurs pour grands hommes. La barbe qu'on lisse et les cheveux qu'on peigne, — ça finit par être la propriété du merlan. M. Gustave Frédéric vit sur la barbe de Victor Hugo, et M. Charles Tardieu gambade dans la chevelure de Richard Wagner. Mais il y gambade pour l'enduire des cosmétiques de M. Gounod. Au fond, un wagnériste malgré lui, un journaliste délié qui s'est égaré un jour dans les environs de la *Tétralogie*, et qui est entré, parce qu'il pleuvait. C'est à l'époque où l'on n'allait guère à Bayreuth, et M. Charles Tardieu,

sur la foi de quelques articles depuis longtemps évaporés, et dont se souviennent surtout ceux qui ne les ont jamais lus, pose aujourd'hui au révélateur de Richard Wagner. Le wagnérisme — on l'a bien vu au *Cercle artistique* lors de l'insignifiante conférence sur *Siegfried* — n'a jamais été pour M. Charles Tardieu qu'une espèce de sport. Il a été, grâce au hasard, sous la direction de feu Brassin — qui fut l'entraîneur — un amusant jockey de la musique de l'avenir. Et s'il est une fois arrivé premier au poteau, c'est parce qu'il ne pesait rien. Il n'y a vraiment pas lieu de se vanter, à peine y a-t-il de quoi se montrer modeste. Comparez donc les lettres de Bayreuth de M. Charles Tardieu aux études profondes et sérieuses publiées sur le drame lyrique par un excellent musicien, qui fait le bulletin politique à *l'Indépendance*, et le wagnérisme de M. Charles Tardieu nous apparaîtra comme un agréable bavardage de salon, une tentative d'exégèse musicale mise à la portée des caillettes. Ce qui le prouve, c'est qu'en littérature et en art, les opinions de M. Charles Tardieu passent d'un air dédaigneux devant les grandes œuvres, pour saluer jusqu'à terre les œuvrettes de Lilliput. Ah! ces *Salons*, où les petits lécheurs de toiles élégantes et musquées sont préférés aux Rodin et aux Moreau ! Il n'est pas de haute vision d'art au bas de laquelle M. Charles Tardieu n'ait déposé une plaisanterie, un de ces mauvais bons mots que les amuseurs de dixième ordre fabriquent à la grosse pour les infirmes et les impuissants. C'est là l'hommage ordinaire que les plaisantins rendent au talent. En somme, si M. Charles Tardieu avait su dominer le penchant à l'aigreur de son petit esprit célibataire, il aurait peut-être fait un vaudevilliste. Mais son humeur acariâtre et ses attaques de vanité ont tué le Valabrègue éventuel qu'il portait en lui.

Quelle a été, depuis vingt-cinq ans, à l'égard des écrivains français de Belgique, l'attitude de la Maison G. F. C. T. ?

Faut-il rappeler la conspiration du silence ourdie par eux, naguère, contre André Van Hasselt, Charles De Coster, Octave Pirmez et Camille Lemonnier ? Leur hostilité ne désarmait ni devant la mort ni devant le succès. M. Gustave Frédéric, forcé de parler du *Mâle* parce que M. Francisque Sarcey avait daigné s'en occuper, se vengea dans un article plein de réticences, de migraine et d'ennui. Après, lors du banquet Lemonnier, le grand Menton Bleu de la critique fit une sortie exaspérée, comme si les coups de fourchette du Grand-Hôtel l'avaient piqué droit au cœur. Et plus tard, lorsque *la Jeune Belgique*, *l'Art moderne*, *la Société nouvelle* et *la Basoche* se réunirent pour déposer, au nom de la jeunesse, une palme expiatoire sur le tombeau d'André Van Hasselt, les deux vieilles filles de la Maison G. F. C. T. dansèrent de rage, comme si saint Guy les eût chevauchées. Et nous assistâmes à un miracle. M. Gustave Frédéric, au lieu de se borner à paraphraser les articles de M. Sarcey, s'improvisa chroniqueur ! Effort sans précédent, dont tous les contemporains se souviennent : le vieil orphelin de Sainte-Beuve chroniqua sous le pseudonyme d'Azed. Un tel phénomène dénonçait une épouvantable crise morale. Il y parut vite : quinze jours après, Azed s'éteignit surmené, et depuis lors, M. Gustave Frédéric n'a plus donné signe de chronique.

Azed mort, son frère Gustave n'alla plus en guerre. Il se contenta d'écrire un feuilleton sur deux ou trois écrivains de *la Jeune Belgique*, envers lesquels, à cause de leur qualité de journalistes, il se croyait tenu à quelque apparence de courtoisie, et sur l'effort des autres, qui lui envoyaient leurs livres, il se tut avec majesté. Il se tut quand Max Waller publia *la Vie Bête*, *l'Amour Fantastique* et *Lysiane de Lysias*. Il se tut quand parurent les derniers romans de M. Camille Lemonnier. Il se tut après *la Damnation de l'Artiste* de M. Iwan Gilkin; après *le Lys* et *le Don d'Enfance* de M. Fernand Severin, après *les Chimères* de M. Jules Destrée, après *Mon Cœur pleure d'autrefois* de M. Grégoire Leroy, après *les Impressions et Sensations* de M. Arnold Goffin, après *les Flaireurs* de M. Charles Van Lerberghe, après *Miette* de M. Henry Maubel, après *les Sensations d'art* de M. Eugène Demolder, après *les Flamandes*, *les Moines*, *les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs* de M. Emile Verhaeren, après *les Serres chaudes* de M. Maurice Maeterlinck! Ah! quel saint Jean le Silencieux! Je ne cite ici, au hasard de la mémoire, que les omissions les plus criantes. Mais quelle liste je dresserais, si je voulais! Cette liste serait, à cinq ou six œuvres près, le catalogue bibliographique du mouvement belge depuis quinze années! Si M. Frédéric ne me croit pas, j'offre de lui composer un calendrier complet avec le titre des livres qui ont pourri dans ses oubliettes. Et il y aura même une Toussaint!

Ce joli jeu aurait pu durer longtemps encore, si M. Octave Mirbeau ne s'en était mêlé. Le jour où l'article sur M. Maurice Maeterlinck parut dans *le Figaro*, la Maison G. F. C. T. trembla sur ses bases. Pour les deux vieilles filles, le cas était fort embarrassant. M. Gustave Frédéric n'avait rendu compte ni des *Serres Chaudes*, ni de *la Princesse Maleine*, ni des *Aveugles*. Garder le silence était impossible : il fallait le rompre, et le rompre sans l'expliquer. Aussitôt, on vit le rez-de-chaussée de *l'Indépendance* étaler le Maeterlinck en prose et le Maeterlinck en vers, et le vénérable aloès de la rue de Pascale se mit à fleurir en détonnant. Quel régal pour nous, ces éloges tardifs, forcés, grimaçants, griffonnés à la hâte, d'une plume irritée et crachante! Et le superbe plat-ventre! M. Maurice Maeterlinck fut forcé de traverser les rues de Bruxelles flanqué d'un rédacteur de *l'Indépendance* à droite, d'un autre à gauche, d'un troisième en tête, d'un quatrième en queue, et d'un cinquième en serre-file. A Gand même, on en découvrait cachés dans des armoires ou blottis sous des canapés. Il en tombait du plafond et il en surgissait de la soupière. Ils amenaient des photographes. Et ceux qui restaient à la maison traduisaient *la Princesse Maleine* en allemand, en norvégien, en moldo-valaque et en mantchou.

C'est cet à-plat-ventre devant M. Maurice Maeterlinck que la Maison G. F. C. T. veut faire expier à *la Jeune Belgique*. Depuis lors, les deux vieilles filles ne décolèrent plus. Elles exhument Max Waller, qu'elles avaient feint d'ignorer pendant sa vie, et lancent des méchancetés à son cadavre. M. Charles Tardieu, dans le supplément littéraire de *l'Indépendance*, ressemble à un volcan refroidi qui se mettrait à vomir

du vinaigre. M. Gustave Frédéric écrit un feuilleton sur les *Contes de mon Village*, retrouvés, par hasard, sous une pile de volumes non découpés, dans l'arrière-espérance d'ennuyer M. Georges Eekhoud. Et enfin, perdant ce qui lui reste de jugeotte, le grand Menton Bleu nous reproche d'envier M. Maurice Maeterlinck. « Quand Mirbeau, dit-il, lança et fit éclater ce bel obus : Maeterlinck-Shakespeare, on put surprendre quelques aigres étonnements de frères et amis. »

Eh bien, maintenant, Monsieur, vous êtes complet. Vous n'avez rien surpris, vous n'avez rien pu surprendre, et vous le savez ! Vous auriez pu lire, avant que l'obus ne vous éclatât en pleine figure, les nombreux articles consacrés à M. Maurice Maeterlinck dans *la Jeune Belgique*, dans *la Société Nouvelle*, dans *l'Art moderne*, dans *la Wallonie*, par des écrivains qui avaient eu le temps de lire *la Princesse Maleine* avant vous et le bon goût de l'admirer avant M. Mirbeau. Ah ! il y a eu des aigreur et des jalousies ! Eh bien ! Vous prouvez cela, Monsieur ! Vous préciserez, vous citerez des faits, vous alignerez des noms ! Et si vous ne le faisiez point, je vous dirais que ces aigreur et ces jalousies n'ont jamais existé nulle part, sauf chez vous, dans le sac à noirceurs de votre vilaine petite âme, que vous retournez sur nous pour essayer de nous barbouiller !

En vérité, c'est vous, vous, M. Gustave Frédéric, et vous, M. Charles Tardieu, qui osez parler d'aigreur et de jalousies ! Vous êtes injustes : vous vous oubliez ! Qu'êtes-vous, sinon des chroniqueurs frottés de littérature, qui détestez, dans chaque écrivain, l'artiste que vous aviez rêvé d'être ? Vous vous êtes résignés à être stériles, mais afin de vous venger, vous décrêtez, pour les autres, la stérilité universelle et obligatoire. Vous avez décidé qu'il n'y a point de littérature possible en Belgique, et vous vous cabrez parce que la jeune école vous inflige un démenti. Vous vous flattiez, avec vos feuilletons et vos chroniques, de jouer à l'écrivain dans un pays où l'on n'écrit pas. Lorsqu'il n'y avait rien, vous étiez quelque chose. Vous revendiez au rabais les derniers articles de Paris ; vous teniez boutique de bon ton et de beau langage. Vous trônâtes ! Malheureusement, c'est fini de rire ! Il naît des conteurs, des romanciers, des critiques et des poètes. Ils entassent livres sur livres, et le tas, si modeste qu'il soit, est assez haut pour qu'on l'aperçoive par delà les frontières, en France, en Angleterre, en Allemagne, partout. Et ces gêneurs d'écrivains, au lieu de se quereller entre eux, ce à quoi vous les aideriez avec un empressement charitable, s'unissent pour vous combattre, vous, l'unique ennemi. Il faut déchanter un peu, n'est-ce pas, Messieurs ? Il faut replier les baraques en toile de cette foire aux vanités où vous vous exhibiez vous-mêmes avec tant de complaisance, à une clientèle qui, aujourd'hui, ne vous regarde même plus. Ah ! je comprends votre stupéfaction et votre colère. On vous exproprie. Ces jeunes écrivains vous volent. Chacun de leurs livres est une infraction à la politesse due aux aînés, une impertinence, presque une insulte. La génération qui se lève est vraiment bien mal élevée : elle s'élève trop.

Voilà pourquoi la Maison G. F. C. T. est furieuse ; voilà pourquoi les deux vieilles filles font semblant d'ignorer notre mouvement littéraire, et

pourquoi, lorsqu'elles en parlent, c'est pour le nier et le bafouer. Voilà pourquoi M. Gustave Frédéricx commet ces fautes de goût de divulguer des lettres privées, de faire miroiter je ne sais quelles offres d'éditeurs, de nous menacer de publier ses feuilletons en volume, de dénoncer l'entente qui règne, sur le terrain littéraire, entre « des feuilles libérales et catholiques », et — personne ne daignant plus lui rendre ce léger service — de se comparer à Sainte-Beuve, modestement. L'amour-propre blessé peut seul inspirer de telles maladresses. Ce sont les « gaffes » du désespoir.

M. Gustave Frédéricx nous apprend aussi qu'il est très parisien, pour des artistes, de s'entredévorer, et il voudrait bien nous pousser à nous parisianniser un peu. S'aider entre soi pour atteindre un but commun, refuser de donner une fête à l'ennemi en se déchirant l'un l'autre, puiser dans les épreuves de la vie des lettres des sentiments réciproques d'estime et d'amitié, — ah! fi! s'écrie M. Gustave Frédéricx, c'est bien petite ville. Eh bien! Monsieur, voulez-vous venir répéter ces choses à Weimar, — où fleurirent tant d'amitiés littéraires — devant la maison de Goethe?

Mais ce n'est pas tout, Monsieur. Il vous a échappé une phrase qui eût fait les délices de Gustave Flaubert, une phrase qu'il faudrait faire graver sur une plaque de marbre, afin de la léguer aux critiques futurs. Cette phrase, qui sera votre phrase, et que nos arrière-neveux appelleront la Phrase, vous l'avez lâchée à propos d'un débutant, d'ailleurs très viril, dont vous faisiez l'éloge à votre manière. Cette phrase venait, en guise de cadence, après l'énumération des qualités que vous reconnaissiez à l'artiste. La voici :

... ET PUIS, IL N'EST PAS TROP PUISSANT !.....

Ah! cette phrase, c'est, en une seule exclamation, l'essence de toute votre œuvre critique. Elle est à votre image, elle vous réfléchit. Vous vous y êtes déshabillé de vos malices, vous vous y êtes mis tout nu, et, permettez-moi de vous le dire, — vous n'êtes pas beau.

Et maintenant, finissons-en, car vous usurpez dans cette revue d'art une place qui pourrait être mieux remplie. Vous êtes convaincus, vous, M. Frédéricx, d'avoir fait le silence sur la plupart des œuvres belges parues chez nous depuis vingt ans, et vous, M. Tardieu, de les avoir exécutées, dans votre supplément littéraire, entre des annonces de librairie, en quelques lignes méprisantes qui dégoûteraient de la lecture de ces livres le plus intrépide et le mieux disposé des lecteurs. Si les nouvelles générations vous bousculent, — c'est que vous l'avez voulu.

Nous ne vous demandons rien, sinon d'observer loyalement le contrat tacite qu'en votre qualité de critiques vous avez conclu avec les clients de votre journal. Ce contrat, vous le violez. Vous vous donnez des airs de grande feuille littéraire, et vous essayez d'étouffer les écrivains qui surgissent dans votre pays. Vous n'avez ni l'excuse de l'ignorance ni celle de l'incompréhension. Vous n'êtes assurément pas de très grands clercs, mais vous êtes capables de lire un livre et d'en soupçonner la valeur. C'est ce qui aggrave votre cas. Les littérateurs belges ont bien le droit, ce me semble,

d'exiger, d'une Maison qui se dit belge, les mêmes égards qu'elle prodigue aux artistes français. Vous qui courez aux premières représentations du plus petit théâtre de Bruxelles, qui n'en laissez point passer une sans en informer votre public, — pourquoi en usez-vous autrement avec nos livres? Le vau-deville le plus inepte trouve grâce à vos yeux, et l'effort désintéressé de nos écrivains, auquel la critique étrangère commence à rendre justice, ne mérite que votre silence ou votre dédain. Est-ce qu'on vous demande des éloges? Est-ce qu'on vous demande d'aimer des formes d'art qui vous répugnent? Vous savez bien que non. Tout ce que vous leur devez, c'est une attention impartiale, pareille à celle que votre confrère M. Fétis prête aux œuvres de nos jeunes peintres et de nos jeunes musiciens. Il n'aime guère leur art, et il a le droit de ne pas l'aimer; mais, comme critique, il a le devoir de le faire connaître, et ce devoir, il l'accomplit avec dignité, sans aucune de vos méchancetés ni de vos malices.

C'est ce que M. Georges Eekhoud vous a dit dans son interview. S'il vous l'a dit, et si je vous le répète, c'est parce que nous nous trouvons, vis-à-vis de vous, dans une situation privilégiée. Nous sommes, en effet, parmi tous les écrivains belges, à peu près les seuls dont vous n'avez pas égaré les livres, les seuls auxquels vous avez accordé quelque talent, et par conséquent les seuls qui puissions élever la voix sans avoir l'air de plaider notre propre cause. Vous ne l'avez pas compris, — et cela vous juge.

Et maintenant, publiez nos lettres!

ALBERT GIRAUD

VERS

CORTÈGE

A ALBERT GIRAUD

*Par la ville de marbre blanc
Toute en joie d'enfance limpide,
De gouttes d'or étincelant
En ce matin d'azur candide*

*Où les campanules d'argent
Dans les jardins de campaniles,
Au soleil si joyeusement
Gazouillent de leurs voix fragiles,*

*Ils passent, les enfants étranges,
De quel ciel nouveau messagers?
Peut-être frères, sœurs des anges,
Mais à ce bonheur étrangers;*

*Vers là-bas ces calmes prairies
Et ces parcs bleus et ces châteaux,
En robes blanches et fleuries,
Parmi les fleurs et les oiseaux,*

*Ils vont, effeuillant des pervenches,
Portant des couronnes, des voiles,
Des sceptres, des bannières blanches
Et des globes et des étoiles,*

*Avec des lèvres dans les yeux,
Baisers d'ailes et de lumière,
Gardiens si bons et si pieux
De quelque ineffable mystère,*

*Dans le silence de leurs ailes
Ils disparaissent sans rien dire,
Laisant aux fleurs de leurs dentelles
Le sillage de leur sourire.*

AME FLEURIE

*Viens, belle enfant que j'ai ravie
Aux fleurs claires de tes jardins
Où la fontaine de ta vie
Te souriait sous les jasmins!*

*Les grottes de diamants bleus
De mes yeux d'azur auroral
Aux baisers charmeurs de tes yeux
Ouvrent leurs portes de cristal.*

*Descends en les beaux palais d'or
De mon âme candide et claire
Parmi les salles de lumière
Et pille, enfant, tout mon trésor.*

*Viens sous les blanches galeries
Par les chemins de renoncules,
Sourire aux roses crépuscules
De collines et de prairies!*

*Ce sont tes pays parfumés
D'acacias et de lilas,
Tes jolis parcs d'enfants, peuplés
De paons couchés et de daims las,*

*Où, parmi les sources fleuries,
De folles mésanges surprises
Tourbillonnent en pierreries
Autour des grappes de cerises.*

VALÈRE GILLE

FRAGMENT (1)



Max arriva vers la fin du concours. Une élève finissait de jouer des fugues de Bach. Des surveillants étaient collés de dos aux portes avec le raidissement des gendarmes et des policiers.

— Il y a du monde ?

— C'est comble !

Les couloirs vides enveloppaient d'une courbe de recueillement la salle où s'accomplissait une transsubstantiation d'art. Des sons de piano sensibilisaient le mystère ; ces sons lointains, couverts, tissant d'un mouvement tranquille une ligne ornementale à la base du silence, ne tenaient qu'une petite place dans la vie de cette salle, mais on sentait que le clavier était la clef de tension de tous les nerfs et que chaque période de musique donnait à cette clef un tour de plus.

Des gens arrivés après Max étaient montés sans bruit. Ils avaient l'air de solliciteurs que, dans une grande maison, les valets intimident ; ils regardèrent Max ; Max les regarda ; ils se dévisageaient avec cet air mêlé de recueillement et d'effroi qu'on a dans les cathédrales. Max pensait qu'on allait le supplicier un peu comme les élèves qui étaient sur la sellette. Dans l'air chaud montaient une trépidation et une rumeur de fluides et ces flottées d'électricité qui se dégagent de partout où des masses de corps d'hommes et de choses broient de la vie. La machine humaine fonctionnait à haute pression et comme dans ces moments de calme effrayant qui prépa-

(1) D'un livre qui paraîtra sous ce titre : *Quelqu'un d'aujourd'hui*.

rent un orage, il semblait qu'on entendît sourdement la vie s'accomplir, la vie en substance, dénudée de tout bruit et de tout mouvement.

Max colla l'oreille à un cran de porte, il souleva faiblement le battant, l'ouvrit au quart ; une ouvreuse se précipita avec des mots furieux qui l'éveillèrent de sa distraction ; il eut une décharge électrique le long des nerfs, un effrayement nerveux et achevant sans réfléchir le mouvement, il se sauva dans la salle.

Il était debout sur les marches, accoté à la coque en encorbellement d'une baignoire. Devant lui, du plancher aux étages, le balancement doux et continu des éventails en croisilonnement de souffles et de mouvements paresseux comme l'emmêlement des feuilles en été, quand un vent chaud, qu'on n'entend pas passer, fait saluer les arbustes. La concurrente, droite à son clavier, le corps immobile et sans expression, ne vivant que des mains et du cerveau, jouait une fugue de Bach, une fugue lente et monochrome, de cette musique abstraite, sans gestes. Max imaginait une élève avancée seule au tableau devant sa classe et démontrant, d'un mouvement simple, des théorèmes de sons. Quelle unité supérieure dans cette musique harmonisée de rythmes, dans cette musique faite avec des nombres et qui est la quintessence de ce que la musique peut donner d'idée pure ; aussi la nervosité du public commençait-elle à s'impatienter de ce calme et à rôder inquiètement autour de cette musique morale et cela faisait de légères dépressions, des promenées de mouvements dans le champ des têtes, des sillons onduleux comme ceux que le vent promène à la surface des blés. Les phrases tranquilles de la fugue revenant sans cesse les unes sur les autres, s'enchevêtrant en volutes, enveloppaient de passes hypnotiques l'esprit des auditeurs. Dans des coins des gens dormaient ; chez d'autres, les paupières lourdes avaient cédé à demi sans qu'ils eussent la force de les fermer tout à fait ni de les rouvrir et leur regard atone s'éraillait aux cils et le remuement et le chancellement de cette foule dont l'attention détachée s'en allait à la dérive, donnaient la sensation indécise de balancement qu'on éprouve à l'entre-pont d'un bateau en marche. La fugue avait abouti à une conclusion en pianissimo comme pour ne pas éveiller les dormeurs ; une voix hommasse frappa l'oreille de Max : « Monsieur, il faut vous asseoir ! » — il se retourna : c'était l'ouvreuse de tout à l'heure ; il céda à l'injonction de son regard en colère comme si, d'une pesée aux épaules, elle l'avait plié en trois sur un strapontin.

Il aperçut Madeleine avec sa sœur pas loin de lui. Elle lui dit un bonjour des yeux en lui envoyant un geste de joie aux premières mesures du concerto de Hummel qui revivait chaque fois comme un rafraîchissement

spirituel. Les conversations s'étaient réveillées dans les loges. Au pied de l'estrade, une dame battait le rythme avec son parasol.

Max regardait derrière le quatuor qui entourait le piano, cette estrade démeublée s'élevant en pente douce jusqu'à l'orgue comme une colline blonde, nue et déserte ; ce champ aride où croissait naguère la belle végétation beethovenienne. Comme dans une chapelle où l'on a dit de ses meilleures prières, il subissait ici une sensation d'agenouillement, d'envoûtement céleste, un superstitieux respect ; il planait là une tonalité spéciale de couleurs et de parfums indissolublement liés à des sonorités de cors et de cordes. Il entendait le thème gonflé débordant, pleurant de volupté, le thème radieux de mélancolie que chantent les cors dans l'*andante* de la septième symphonie, ce thème qui se répète et revient sur son écho de peur que sa lumière d'espérance ne s'éteigne..., il songeait aux appels majestueux des cordes dans la cinquième, à la sérénité de l'*Ode à la Joie*. « Ça sent le Beethoven », pensait-il.

Il y avait là — comme toutes les spiritualités retentissent à la terre — un écho sensuel de l'âme tant de fois évoquée et qui était descendue dans les choses et leur avait laissé de sa divinité et cette divinité surplanaît à l'atmosphère un peu trouble de ce jour. Ses yeux vinrent à celui qui là-bas présidait le jury, à celui que Paul avait baptisé et qu'ils appelaient entre eux *le vieil empereur*, parce qu'il avait su marquer dans ce temple la place de la foule et l'arrêter au seuil du chœur.

Il était celui en qui la divinité descend ; celui qui se tient à l'entrée du ciel. Il faut des fétiches vivants à la foule, elle a besoin de quelqu'un qui recueille son respect pour le porter à Dieu. Il était l'interprète consciencieux des prières de la foule ; il avait confessé l'âme lyrique des anciens peuples et, par la force et le faste d'un autocratie nécessaire, il avait su garder l'art absolu. Il avait ses desservants, ses enfants de chœur. Tous ceux qui l'entouraient montraient aux profanes un peu de son prestige. Si quelqu'un, parmi eux, voulait se faire, à sa façon, plus grand que lui, d'une parole brève il cassait ce morceau de volonté et celui qui s'en trouvait blessé ne montrait pas sa blessure.

Les prudents se contentaient de ramasser les miettes tombées d'une autorité dont ils se faisaient forts devant la foule, et de ce côté il laissait volontiers croître et monter en graines les mauvaises plantes, et les petits ronger les bords du fromage, et leur envie prendre du ventre, et leur vanité parler aux importuns comme les suisses d'église parlent aux chiens. C'était sa façon de planter de ronces et de chardons les bords de la route et de mettre du verre cassé sur les murs. Les barbares peuvent arrêter les bar-

bares; quand on place des gendarmes en barricade à la foule, on ne leur recommande pas les belles manières. Il fallait donner à l'abord de la maison un décor de discipline. Il fallait que cette maison eût l'aspect de celles où l'on enferme et où l'on punit. Les portiers avaient l'air à la fois de pions et de geôliers. On ne pouvait entrer là ni en sortir comme on voulait. Dans cette façade incorruptible, les portes retombées, bouches de mutisme dans une figure de mystère, affolaient la majorité de ceux qui n'avaient pas pu entrer. Il faisait une chaleur de juillet, une de ces chaleurs visibles qui brûlent les pierres et font danser les vibrions dans l'air, et devant la porte, des gens attendaient encore et leurs désirs ramassés, agenouillés sur les marches, trouvaient vide la forêt avec ses fraîcheurs d'ombre et les étangs qui mouillent d'un paresseux afflux le bord des pelouses savoureuses où l'herbe croque, et dans la salle, pendant cela, des gens accablés regardaient supplialement les portes sur eux recloses et souffraient des douleurs de captifs.

Aussi quelles volées de dévotions avides venaient cogner la foule à ces murs; cette foule venait s'engager là comme une bête charmée, et dès que le maître apparaissait, le chapeau à la main, sa figure de pierre aux paupières mortes dans ses cheveux blancs tombants, les ondes de bruit reculaient, reculaient à l'infini, le silence s'aplanissait, toute vie matérielle s'écartait de lui, s'éteignait autour de lui comme pour faire le champ plus vaste à son être.

Max rencontra un regard de reproche : « Tu n'écoutes pas ! » lui disait un geste de Madeleine; « Vois comme cette petite est gentille »; c'était la dernière concurrente, la favorite; elle commençait un prélude de Bach.

Elle avait la grâce enfant des jeunes Bataviennes, dont la peau d'ambre blonde a cette matité qui pose un reflet d'ombre au visage et qui voile les yeux. Ces yeux étaient grands et bleus nuancés d'humidité; le front pur; les cheveux blonds crépus, des cheveux en crêpe de lin. Les manches évasées dénudaient l'avant-bras maigre, où l'os du poignet trop saillant distendait la peau tendre et rosée. La main, pour être un peu amaigrie et souffrante, n'avait rien perdu de ses proportions. Ses doigts, qui pouvaient prendre un écart démesuré, repliés, demeuraient petits; d'une agilité fine, originale, presque dédaigneuse à fleurer la période, ils conservaient l'instinct de la structure rythmique. Ils faisaient sonner puissamment les basses d'un geste de domption, et quand le chant des cordes se creusait de tendresse sous ces doigts nerveux, elle, surmontant une émotion passagère, demeurait grave au cœur de la pensée.

Le vieil empereur à barbe blanche, avec sa cour de jurés, le regard sous

les paupières abaissées, comme fermées, lisait le texte du prélude, puis de la fugue. A sa droite, une dame, à sa gauche, un vieux monsieur.

La dame, jeune encore, élégante et qui avait le souci de la grâce dans le geste, se complaisait à la délicatesse du jeu de la petite Batavienne. Elle avait, d'une invitation coquette, attiré vers elle le cahier. Le vieux monsieur ne voyait que l'extrémité des feuillets et ses yeux clignotaient de fatigue. La figure pâle du vieil empereur s'éclairait aux passages aimés, s'éclairait d'en haut, un sourire d'extase intime desserrait un peu ses lèvres, sa tête battait le rythme et sa main sculptait la mélodie d'un geste onctueux de prêtre; il reconnaissait tantôt les faiblesses, les fautes de l'élève à qui la peur descend dans les doigts, tantôt les qualités aperçues, devinées, affirmées sous une impulsion d'énergie nerveuse et d'une remarque, d'un geste, il soulignait à ses assesseurs ces petites relativités, les rapprochait en leur esprit, nuancant et mettant à son plan de valeur tout un jeu, un talent, une nature, et il éprouvait sans doute une joie d'analyste à voir ces fleurs de vie se développer suivant ses divinations; une joie d'horticulteur vérifiant l'excellence de ses procédés de culture. Souvent il parlait haut. N'était-il pas chez lui parmi ce décor d'objets que lui faisait la foule? Ses deux invités par privilège, parlaient et souriaient comme lui, un peu moins que lui, et leurs visages exprimaient ses pensées. C'étaient deux figures d'appui, deux témoins de cérémonie, et derrière sa chaise, derrière leurs chaises, s'étagaient en groupe de fond quelques têtes silencieuses.

L'élève s'arrêta sans bruit, sans mouvement, comme elle avait commencé. Le jury lui demandait une troisième fugue, et les paupières relevées, la figure grave d'immobilité, le Maître dit : « Ré majeur ! » La petite, troublée, n'avait pas compris, il répéta : « Ré majeur ». Elle parut déconcertée, lut les premières mesures, essaya de se recueillir et commença fiévreusement, les doigts mal affermis, un thème rapide. Alors lui, qui avait repris une expression de bonté calme et de bien-être, se tourna vers un des jurés du fond de la loge; ses lèvres remuèrent, le juré s'inclina. Max, dont le regard venait de frôler Madeleine, la sentait douloureusement nerveuse, cramponnée de toute son âme à ce clavier où les petits doigts évoluaient : « On dirait que Madeleine a peur », pensait-il. A ce moment il y eut comme quelque chose de brisé, les dernières notes d'un trait tombèrent dans le vide : la petite s'arrêta comme un automate. Du mouvement instinctif dont on se relève, elle essaya de reprendre le trait, puis elle comprit, ses mains s'affaissèrent. Un murmure de catastrophe courut à la foule. Le visage de Madeleine s'était couvert de tristesse. Max, en la regardant, sentit son cœur se serrer, et, pendant que la petite, le cahier devant

elle, raccommo­dait la fugue de ses pauvres doigts amollis par du désespoir et qui allaient comme on va, quand on n'espère plus rien au bout du chemin, Max songeait au casse-cou du virtuose sur la corde raide; ici la corde raide était une mémoire, la mémoire trop tendue avait sauté et cela faisait cette angoisse que donne, dans le tourbillon d'une course, un cheval passant la selle vide, les é­triers ballants, pendant que, la mort dans les yeux, la foule cherche à la piste le corps du jockey tombé. La petite n'avait rien de cassé que son courage et ses forces de corps et d'âme, ses forces de toute une année s'é­taient é­parpillées au vent d'un hasard.

— « Car c'est un hasard, ça! », disait Madeleine, auprès de qui Max venait de s'asseoir. La petite, sa dernière note jouée, s'était enfuie en pleurant. « Tu verras, on ne lui donnera pas son prix. C'est injuste, c'est une petite artiste, vois-tu, et d'une sensibilité! » et Madeleine avait des larmes, des larmes de pitié et de colère. Max souriait. « Ça te fait rire? » et Max, faisant fondre d'un long regard son indignation, lui dit : « Pourquoi pas? — Je l'aime mieux ainsi, cette petiotte! » et sous ce regard, les idées de Madeleine se déplaçaient doucement et changeaient de point de vue.

La loge du jury était vide; la salle en ce désarroi des moments de délibération. Qu'il s'agisse d'un prix à décerner, d'une tête à couper, ce sont les toujours mêmes transes voluptueuses que le public cherche à ces suspensions en point de spasme avant la fin. C'est ici la cadence où repassent en ramassis à bavardage que veux-tu, toutes les émotions; la cadence en notes aiguës dont on exaspère l'acuité par le frottement des voix et le frottement des regards.

Le vent était au drame et la volupté en devenait plus intense. Au fond des cœurs, il y avait toute prête de la pitié pour la petite qui avait râté sa fugue, mais en attendant de savoir, les visages consternés savouraient leurs craintes et jouissaient de l'interminable attente; des gamines des petites classes avaient la figure sévère; le désir du prix leur semblait le suprême désir, celui qu'on place aux limites de l'être; le prix c'est l'idole; quand l'idole tombe, le ciel de gloire est vide.

Yvonne était arrêtée à l'écart avec un petit violoniste à culottes courtes et à cheveux longs, qui lui donnait des explications administratives sur la manière de distribuer les points; tous ces faits et ce positivisme imposaient à cette petite rêveuse; elle écoutait en admiration et croyait entendre un homme. Par moments, ceux qui venaient et ceux qui allaient par les couloirs se bousculaient d'une poussée folle vers les portes de la salle : « Le jury! » mais la petite porte au mystère demeurait close.

La rentrée du jury surprit la foule dans ce désordre, dans ce va et vient.

Les jurés amenaient les fronts calmes de la satisfaction du devoir accompli. Quand le secrétaire, à la rampe, eut commencé à lire d'une voix faible sur une feuille tremblotante le verdict, Madeleine qui était devenue pâle, saisit la main de Max et la serra nerveusement. Le vieil empereur, debout à l'avant de sa loge, souriait maintenant aux heureuses, les félicitait en leur tenant les mains et son sourire éclairait leur joie.

Le secrétaire lut plus distinctement : « Rappel du deuxième prix avec distinction est accordé à M^{lle} »

La fin de la phrase fut assaillie d'applaudissements et de cris ; le public manifestait sa pitié. Une sonnerie de cloche jetée à coups brutaux dans ce tumulte finit par le dominer ; les applaudissements allaient recommencer quand le vieil empereur, avec un mouvement du corps en avant et les lèvres crispées, proféra une menace d'expulsion ; les applaudisseurs n'achèverent pas leur geste ; les mains furent clouées aux mains ; la foule immobilisée de stupeur, le dépit s'échappant en un peu de rire et de murmure sous le silence. Sa figure rassérénée, patiemment, il attendait la petite qui ne voulait pas venir. On vit sa robe blanche apparaître, se retirer, revenir, puis la figurette délicate et pâle ; il lui fallait traverser toute l'estrade. Elle essaya de sourire, mourant de honte, abandonnée devant toute cette foule. Elle fut reprise de sanglots avant d'arriver au bout ; ses épaules étaient secouées d'un mouvement convulsif pendant qu'il lui parlait longuement. Elle s'était détournée du public, et Madeleine, les yeux pleins de larmes, disait maintenant avec une exagération enfantine : « C'est vrai qu'elle vaut mieux que toutes celles qui ont des prix ! »

HENRY MAUBEL

LOTH ET SES FILLES ⁽¹⁾

TROISIÈME TABLEAU

SCÈNE I

LOTH, seul, devant la caverne.

L'air est pur, et des monts pas une ombre n'émerge

Au ciel immaculé comme un voile de vierge.

L'air est pur..., et pourtant j'ai le corps alourdi,

(1) Extrait d'un drame qui vient de paraître sous ce titre chez P. Lacomblez, éditeur à Bruxelles.

*Comme un jour de printemps, au soleil de midi...
Je suis comme un épi trop pesant pour sa tige
Et qui chancelle au gré du vent. J'ai le vertige
Que donne le parfum de trop exquises fleurs
Au malade qui croit en bercer ses douleurs...
L'on dirait cependant que dans ma chair lassée
Bouillonne un souvenir de volupté passée;
C'est comme une révolte de mon sang vieilli
Qui reflue au moment de couler à l'oubli...
Je sens venir à moi des brises embaumées
Comme si des milliers de bouches parfumées
En des baisers plus frais que le soir d'un beau jour
Effeillaient sur mon front leur floraison d'amour...
J'ai les sens obsédés de visions étranges,
De luxures chantant avec des voix d'archanges
Et de touchers troublants qu'ont d'inexpertes mains...
O l'impuissante chair qui croit par les chemins
Courir comme autrefois, oublieuse de l'âge,
Et qui voudrait goûter encor du miel sauvage
Que des palais d'enfants peuvent seuls savourer!
Pourquoi ces songes fous viennent-ils m'enivrer
De leur souffle trop lourd pour une âme blessée?
Ne puis-je donc en paix recueillir ma pensée,
Et prendre un peu de joie aux rayons du soleil
En attendant l'oubli dans l'éternel sommeil?...*

SCÈNE II

(Radja et Zogar chantent invisibles; leurs voix se rapprochent peu à peu.)

RADJA.

*Mon cœur est l'agneau privé de sa mère
Qui par les sentiers s'en va bondissant.*

ZOGAR.

*Mon cœur est la fleur de douce chimère
Prête à parfumer la main du passant.*

RADJA.

*Mais l'agneau sans guide a perdu sa route
Et s'est trouvé seul sur le mont désert.*

ZOGAR.

*Mais l'orage gronde et la fleur redoute
Le baiser brutal qu'annonce l'éclair.*

LOTH.

*O ces voix! O chantez encore, que j'écoute
Mes douleurs se bercer de votre doux concert!*

(Le chant recommence, se rapprochant toujours.)

RADJA.

*Il cherche longtemps la route fleurie,
Bélant aux échos sa peur de la mort.*

ZOGAR.

*Elle, qui mourrait de se voir flétrie,
Vers un vieux figuier tourne ses yeux d'or.*

RADJA.

*Il bêle sans fin, il cherche sans trêve,
Et trouve un refuge aux flancs du bélier.*

ZOGAR.

*Et l'arbre, un instant retrouvant sa sève,
Protège la fleur d'un bras familier.*

LOTH, se frappant la poitrine.

*Oh! je sens toujours là brûler la même flamme!
Je croyais que leurs chants endormiraient mon âme
Et qu'un peu de leur paix rafraîchirait mon sang.
Mais tout d'elles, mon Dieu, leur voix et leur accent,
Leur geste, leur beauté, leur grâce, tout rappelle
A mes sens égarés le souvenir de celle
Que je n'ai pu pleurer... mais que j'aime toujours!...
O femme! O mon trésor élu des anciens jours!...
En songe, cette nuit, ne t'ai-je pas revue
Te glisser près de moi, mendiante éperdue
Des baisers oubliés et des plaisirs enfuis?
Tous ces bonheurs sans nom de nos premières nuits,
Les ai-je revécus, ou n'étaient-ils qu'un rêve?...
Je ne sais... L'on dirait qu'un voile se soulève,*

*Qu'une invisible main me dessille les yeux...
Mais quelle voix m'a dit ces mots mystérieux
Qu'à travers mon sommeil je comprenais à peine?...
Quel virginal printemps m'a soufflé son haleine?
Quelles mains ont cueilli les fruits de mon hiver?...
Pourtant j'ai reconnu ces effluves de chair,
Ces étreintes, ce cri que jamais l'on n'oublie!*

(Il découvre Radja et Zogar qui se démasquent naturellement.)

Mes filles?...

RADJA ET ZOGAR, se jetant à ses pieds :

Pardonnez, père, à notre folie!...

LOTH, s'affaissant :

*Vous!... Je ne croyais pas que l'on pût tant souffrir...
Seigneur, épargnez-les... et faites-moi mourir!*

P. LACOMBLEZ

LITTÉRATURE ANGLAISE

SŒUR HÉLÈNE

« *Pourquoi avez-vous fait fondre votre homme de cire, — sœur Hélène? — Voilà trois jours aujourd'hui que vous avez commencé!* » — « *Le temps fut long, pourtant le temps a couru, — petit frère.* » — (O mère, mère Marie, — *Trois jours aujourd'hui entre l'enfer et le ciel!*)

« *Mais si vous avez accompli votre œuvre, — sœur Hélène, — Vous me laisserez aller jouer, car vous dites que je le pourrais.* » — « *Soyez très tranquille en vos yeux cette nuit, — petit frère.* » — (O mère, mère Marie, — *La troisième nuit, cette nuit entre l'enfer et le ciel!*)

« *Vous avez dit qu'il serait fondu avant la cloche du soir, — sœur Hélène, — Si donc il est fondu maintenant tout est bien.* » — « *Même alors — non — paix! Vous ne pouvez le dire, — petit frère.* » — (O mère, mère Marie, — *O qu'est ceci, entre l'enfer et le ciel!?*)

« Oh! le fourbe de cire était gras aujourd'hui, — sœur Hélène, — Comment, comme des gens morts s'est-il évanoui? » — « Non, non, des morts que pouvez-vous dire, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Quoi donc des morts entre l'enfer et le ciel.)

« Voyez, voyez, la pile de bois qui s'effondre, — sœur Hélène, — Brille à travers la cire amincie rouge comme du sang! » — « Non, non, quand donc avez-vous du sang déjà, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Combien elle est pâle entre l'enfer et le ciel.)

« Maintenant fermez vos yeux, car ils sont fatigués et tristes, — sœur Hélène. — Et je m'en irai jouer dehors sur la galerie extérieure. » — « Ah! laissez-moi reposer, — par terre je me coucherai, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Quel repos, cette nuit, entre l'enfer et le ciel.)

« Ici bien haut, par dessus le balcon, — sœur Hélène, — La lune passe rapide, face à face avec moi. » — « Ah! regardez et dites tout ce que vous voyez, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Quelle vision, cette nuit, entre l'enfer et le ciel!)

« Au dehors est la joie dans le vent qui veille, — sœur Hélène, — Au travers des arbres secoués, s'agitent les froides étoiles. » — « Silence, pendant que vous parliez n'avez-vous pas entendu les pas d'un cheval, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Quel bruit, cette nuit, entre l'enfer et le ciel.)

« J'entends les pas d'un cheval et je vois, — sœur Hélène, — Trois cavaliers qui chevauchent terriblement. » — « Petit frère, d'où viennent-ils ces trois, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — D'où donc viendraient-ils, entre l'enfer et le ciel!)

« Ils viennent de Boyne Bar, par dessus la colline, — sœur Hélène, — Et l'un est proche mais les autres sont loin encore. » — « Regardez, regardez, savez-vous qui ils sont, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Qui seraient-ce donc entre l'enfer et le ciel?)

« Oh, c'est Keith de Eastholm qui chevauche si vite, — sœur Hélène, — Car je reconnais la blanche crinière dans la rafale. » — « L'heure

est venue, enfin est venue, — petit frère ! » — (O mère, mère Marie, — Son heure enfin, entre l'enfer et le ciel!)

« Il a fait un signe et crié courage, — sœur Hélène, — Et il dit qu'il voudrait vous parler. » — « Oh! dites-lui que je crains la rosée glacée, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Pourquoi rit-elle ainsi, entre l'enfer et le ciel?)

« Le vent est fort, mais je l'entends crier, — sœur Hélène, — Que Keith d'Ervern est près de mourir. » — « Et lui et toi, et toi et moi, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Et eux et nous entre l'enfer et le ciel!)

« Voilà trois jours qu'il gît dans son lit, — sœur Hélène, — Et dans ses souffrances il prie qu'il soit mort. » — « La chose peut arriver, pourvu qu'il prie, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Pourvu qu'il prie, entre l'enfer et le ciel!)

« Mais il n'a cessé de gémir tout le jour, — sœur Hélène, — Pour que vous retiriez votre malédiction. » — « Ma prière a été entendue — il n'a qu'à prier, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Dieu n'entendra-t-il pas, entre l'enfer et le ciel!)

« Mais il dit qu'aussi longtemps que vous n'aurez retiré votre malédiction, — sœur Hélène, — Son âme s'efforcera de partir sans le pouvoir jamais. » — « Eh non — tuerais-je un homme vivant, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Une âme vivante entre l'enfer et le ciel!)

« Mais il évoque toujours votre nom, — sœur Hélène, — Et dit qu'il fond devant une flamme. » — « Mon cœur, pour son plaisir eut le même sort, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Le feu au cœur, entre l'enfer et le ciel.)

« Voici Keith de Westholm qui chevauche vite, — sœur Hélène, — Car je reconnais la blanche plume dans la rafale. » — « L'heure, la douce heure je l'aperçois, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Est-elle douce l'heure, entre l'enfer et le ciel?)

« Il s'arrête pour parler, il apaise son cheval, — sœur Hélène, — Mais ses paroles sont noyées dans le vent qui passe. » — « Non, non, écoutez, écoutez, vous devez entendre à tout prix — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — Un mot mauvais entendu entre l'enfer et le ciel!)

« Oh! il dit que le cri de Keith d'Ervern, — sœur Hélène, — Est toujours pour vous voir avant qu'il ne meure. » — « Il me voit sur terre, dans la lune, et dans le ciel, — petit frère. » — (O mère, mère Marie, — La terre, la lune, le ciel, entre l'enfer et le ciel.)

« Je vous envoie une bague et une monnaie brisée, — sœur Hélène, — Et vous prie de vous souvenir des bancs de Boyne. » — « Ce qu'il a brisé, le rejoindra-t-il jamais, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Oh! jamais plus entre l'enfer et le ciel!)

« Il vous offre des choses et implore contraint et forcé, — sœur Hélène, — Que vous lui pardoniiez dans sa douleur mortelle. » — « Ce qu'il a pris le rendra-t-il, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Non plus, non plus, entre l'enfer et le ciel!)

« Il appelle votre nom dans son agonie, — sœur Hélène, — Disant que l'amour même mort doit pleurer à sa vue. » — « La haine née de l'amour est aveugle comme lui, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — L'amour changé en haine, entre l'enfer et le ciel.)

« Oh! voici maintenant Keith de Keith qui chevauche rapidement, — sœur Hélène, — Car je reconnais ses cheveux blancs dans la rafale. » — « La brève, brève heure sera bientôt passée, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Sera bientôt passée entre l'enfer et le ciel.)

« Il me regarde et s'efforce de parler, — sœur Hélène, — Mais ah! Sa voix est triste et faible! » — « Que chercherait ici le puissant baron, — petit frère? » — (O mère, mère Marie, — Est-ce la fin entre l'enfer et le ciel!)

« Oh! son fils se lamente encore pour que vous lui pardoniiez — sœur Hélène, — Le corps meurt mais l'âme vivra. » — « Le feu me

pardonna comme je pardonne, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Comme elle pardonne entre l'enfer et le ciel!)

« Oh! il vous implore, comme si son cœur allait se fendre, — sœur Hélène, — De sauver à la vie l'âme de son cher fils. » — « Le feu ne peut la tuer, elle croîtra. — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Hélas, hélas, entre l'enfer et le ciel!)

« Il vous implore, s'agenouillant dans le chemin, — sœur Hélène, — D'aller avec lui pour l'amour de Dieu. » — « Le chemin est long d'ici à la demeure de son fils, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Le chemin est long entre l'enfer et le ciel!)

« O sœur Hélène — avez-vous entendu la cloche, — sœur Hélène, — Plus fort que le carillon du soir elle a sonné. » — « Ce n'est point le carillon du soir, mais le glas funèbre, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Son glas funèbre, entre l'enfer et le ciel!)

« Hélas! je crains ces sons graves, — sœur Hélène, — Viennent-ils du ciel ou de la terre? » — « Dites — ont-ils retourné leurs chevaux, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Que voudrait-elle encore, entre l'enfer et le ciel?)

« Ils ont relevé le vieil homme agenouillé, — sœur Hélène, — Et en silence ils chevauchent en toute hâte. » — « Plus rapide l'âme nue s'envole, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — L'âme nue, entre l'enfer et le ciel!)

« Oh! le vent est triste dans le froid de fer, — sœur Hélène, — Et las et tristes ils semblent sur la colline. » — « Mais lui et moi sommes plus tristes encore, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Les plus tristes de tous entre l'enfer et le ciel.)

« Voyez, voyez, la cire a coulé de sa place, — sœur Hélène, — Et les flammes gagnent et s'élèvent! » — « Mais elles ne brûlent ici que pour un temps, — petit frère! » — (O mère, mère Marie, — Pour un temps ici, entre l'enfer et le ciel!)

*Ah! quelle chose blanche s'est signée à la porte, — sœur Hélène, —
Ah! qu'est-ce qui soupire ainsi dans le brouillard? » — « Une âme
perdue comme la mienne est perdue, — petit frère! » — (O mère, mère
Marie, — Perdue, perdue tout entière entre l'enfer et le ciel!)*

DANTE GABRIEL ROSSETTI

Traduction littéraire de GEORGES DESTRÉE

VERS

IMAGE

*Mes sultans sont contents entièrement,
Mes sultans de Malte, Rome, Occitanie,
Les émirs assis écoutent leurs avis
 Salutaires,
Car le sabre des janissaires
 Guérit les désobéissants
Par l'ablation simple de la tête
Qui guérit toute souffrance entièrement.*

*Mes esthètes
Sont enfermés vivants dans des ménageries
 Avec, chacun, une perruche
 Et une ruche
D'abeilles, pour leur apprendre à travailler
Et d'amples matériaux pour tisser
La toile inappréciable de leurs rêveries.*

*Quand ils diffèrent d'avis
Je les sème par deux aux colonies
Fertiles en typhoïdes et migraines
Et la fièvre des pensées unies
Les amincit, en profils pâles, du même avis.*

*Mes marchands s'enchantent de ruisseler d'or,
Ils possèdent des mines profondes*

*Et pavent de métaux infinis les rotondes
De verreries et pierreries,
Salles de leur café triomphal.
Mes marchands boivent un café sacerdotal.*

*Et pour moi le khalife
Je bois le vin doré d'une Espagne de mes continents,
En écoutant chanter les fontaines et les violons
Et rire les danses en rond
Si vitales et joyeuses de vie si vive.*

CZARDA

*Je te vis, je t'aimais,
Je te revis, je t'aimais,
Je t'ai revue, je t'aime encore.*

*Des valse passaient en dialogues d'oublis,
Toi je t'avais vue, je t'ai reconnue,
Des valse partaient pour les plaines d'oubli,
Toi je t'adorais et t'adore encore,*

*Je t'ai reconnue à ton air d'oubli,
Tu croyais la vie plus morose,
J'avais apporté un bouquet de roses,
Tu l'as respiré et puis tu as ri.*

*Je t'ai revue et je t'aimais,
Je t'ai revue, je t'aime encore.*

GUSTAVE KAHN

LETTRE A M. MAURICE BARRES

A propos de ses *Trois stations de psychothérapie*.



Il y a trois semaines, en contemplant les Boticelli du Musée de Berlin, j'ai eu l'impression, Monsieur, de votre cosmopolitisme intellectuel et la vision de votre œuvre complexe. Enveloppé des vapeurs de la philosophie allemande, au cœur de ce pays où l'on rit peu, où le rire est grave; impressionné par la vie entière et profonde de ce peuple encore barbare auquel surplaine une saisissante atmosphère morale qui prépare à la réflexion, j'éprouvai une sensation délicieuse à me reposer de tant d'être sombre sur un peu d'être doux. Je me sentais réfugié de tout ce peuple à carrure que j'admire sans l'aimer. Je me sentais par ici revenir au silence et à l'immobilité méditative et je songeais qu'il est bien inutile de prendre les grandes routes pour retourner à Dieu quand on peut y revenir tout de suite par des chemins abrités où presque personne ne passe.

J'avais lu vos *Trois stations* et notamment la troisième où vous montrez de si naturelle façon la reliaison de la terre moderne au ciel et du précaire à l'éternel. La figurette florentine de votre Bérénice me passa devant les yeux, autre madone ingénue au sourire triste de compassion. Sa pensée défaillante remuait au bord de ses lèvres parmi des traces de baisers, des paroles vagues : « Tout explorer; ne rien découvrir; savoir peu; aimer beaucoup! » J'eus la compréhension plus ample et plus forte que précédemment de votre nature de poète philosophe et des éléments opposites qu'elle met en œuvre.

Ce qui me plaît avant tout, Monsieur, dans ce livre-ci, écrit en une langue sobre, simple, un peu retenue, expressive d'une façon si pénétrante et si tactile, c'est sa substantialité. De plus en plus, vous pénétrez au cœur des êtres et tâchez à les dégager de l'écorce lourde et grossière d'actes, de paroles, de gestes trop de fois répétés, voire de pensées et de sensations vieilles sous lesquelles *l'être* étouffe et s'atrophie. A une époque où les livres sont lourds, vous encourez le reproche de vous attarder à de petites choses. Les ouvriers d'aujourd'hui parleront avec indulgence de votre finesse, quand on leur dira que vous recherchez la pureté plutôt que la grandeur, car il faudra qu'on le leur dise! Laissez les parler sur place. Vous êtes plus avancé qu'eux dans la vision du mystère. Les secrets ne viennent qu'à ceux-là qui savent être silencieux et méditatifs et vous l'êtes curieusement dans ces *Trois stations de psychothérapie* où votre esprit s'appuie si

obstinément et pourtant si doucement aux figures exposées. Curieusement, oui, comme une femme. La petite Bérénice reconnaissante vous a donné à son tour de bonnes leçons. Elle vous a enseigné les prières du philosophe moderne qui fait le tour de son cœur, ne sachant par quel côté croire et qui revient à l'espérance par tous les sentiers du doute, essayant à chaque homme qui passe, son besoin de divinisme. Je veux dire à chaque homme selon la conception humaine, car il est bien entendu n'est-ce pas que, parmi les millions d'organismes qui font mouvoir et crier autour de nous de la matière, il n'y a que quelques êtres capables d'accomplir cette transsubstantiation qui fait, d'âme en âme, progresser le monde. La multiplication et les métamorphoses de la chair dépassent de beaucoup celles de l'esprit ; de là vient un déséquilibre qui n'est peut-être qu'apparent : tant de matière garde l'esprit plus pur et le préserve du contact des infidèles.

Les voilà donc bien loin, bien écartés ces autels au bord desquels la pensée isole la pensée suivant l'idée d'un philosophe que vous citiez dernièrement et qui doit être un peu votre frère. Entre les trois stations auxquelles s'est arrêté votre esprit et s'arrête maintenant le nôtre, il y a de longs intervalles de marche, mais au lecteur pèlerinant qui parcourt le chemin de méditation, pieusement, sourd, aveugle, indifférent au monde, encapuchonné de renoncement, mort pour une heure, c'est-à-dire supérieurement, délicieusement vivant, le relief des trois figures se dégageant par votre analyse, une hiérarchie philosophique s'établit et, « à chaque tournant de la curiosité », comme vous dites, ce lecteur se sent plus étroitement intéressé à la résolution des harmonies éparses dont ce petit livre est si follement vibrant, sous des mots d'apparence froide et méthodique, sous des mots qui se tiennent.

Oh ! oui, par ce dédoublement du moi se faire supérieur à soi-même ; être l'homme qui méprise et domine — s'il ne peut la dompter toujours — l'indigne révolte de ses nerfs et dire comme le Jésus de la *Cène* du Vinci : « La trahison me viendra de vous, ô mes amis. Mais cela ne m'offre rien d'étonnant, car je comprends les tentations auxquelles succombera le coupable, et par là même je l'excuse. D'ailleurs, pour que j'aie l'occasion d'être héroïque, ceci était nécessaire : la grandeur morale étant faite des bas traitements qu'elle surmonte. » C'est bien là, en effet, l'idéal auquel tendra l'esprit, mais sans cesse l'analyse à laquelle nous nous sommes pris une fois nous reprendra, divisera en diminutifs d'âmes notre âme hachurée de désirs, curieuse, assoiffée de sensations et d'idées nouvelles, tentée d'être sans cesse en arrière ou en avant d'elle-même, agitée d'aspirations et amollie de regrets, jusqu'à ce que le parfait équilibre et l'harmonie de l'être se réali-

sent enfin aux pieds de ce christianisme élargi et fortifié que tant d'hommes de ce temps appellent et pressentent, aux pieds de cette synthèse renouvelée d'une plus riche diversité d'éléments et dont vous indiquez la genèse en finissant.

Demander à un cœur de jeune fille inconstant et cosmopolite le chemin qui mène à Rome ; prier la madone du perpétuel désir de nous retrouver un espoir, c'est une manière bien caractéristique de votre philosophie moderniste qui comprend et explique notre époque au lieu de la décrier. Ce qu'on nomme le nihilisme mène fatalement au mysticisme. Dans votre méditation devant les pastels de Latour, vous avouez tout ce qu'il y a de passion dans la curiosité et comme on se livre à ce qu'on voudrait dépouiller. Vous voudriez observer froidement et la tristesse vous envahit à l'idée que tout être qui naît fait mourir de l'être. Vous pensiez recueillir des faits isolés et voici que les rapports douloureux des choses vous entraînent ; la pensée vous descend au cœur et l'entame, et ce cœur « s'émeut des passions qu'il épie ». De là à la détestation des *psychologues à systèmes* auxquels vous dédiez cette deuxième méditation, le chemin est court. Nous savions déjà par cette dédicace en quelle horreur vous tenez l'apriorisme et le ridicule des philosophies qui ont leurs fondations en l'air. Dans les pages que vous consacrez à M^{lle} Marie Bashkirtseff, cette impression s'affirme mieux par l'œuvre. On y voit nettement comment le sentiment religieux prend racine dans le monde et que les prières sublimes ont pour germes nos simples désirs.

Cultiver ces désirs, les diriger unis et fortifiés par les longues routes de l'idéal, les assembler en faisceaux d'espoir vers des buts élevés, n'est-ce pas la tendance de ce bréviaire délicat et réconfortant ?

Je souhaite à beaucoup de jeunes cœurs de le lire jusqu'au fond.

HENRY MAUBEL

VERS

MARTYRE

*Muré dans l'in pace moins cruel que sa gloire
Équivoque, ô martyr volontaire, ses yeux
En révolte et raillant l'effroi d'un cœur pieux,
Enflamment l'ombre d'un regard blasphématoire.*

*Dieu lui pardonne, mais il ne fut pas clément
Le sort qui malgré tout son bon vouloir le laisse
Seul et faible, sans autre asile à sa faiblesse
Que l'avare amitié d'un ange qui lui ment !*

*Au moins il est doux le mensonge de la vie !
Voyez, le pauvre homme a la prunelle ravie
D'un peu de lumière sur ses mains arrêté,*

*Hélas ! et la douce âme en fleur de sa jeunesse,
Attisant des désirs qu'il croyait morts, caresse
Dans le vil chien qu'il est, le Roi qu'il eût été !*

SOUVERAINETÉ

*Couchés sur le soleil les Anges de la mort
Regardent dans la houle ardente des épées,
Les bouches or et braise en sang aux clairons d'or
Rhythmer les battements du cœur des épopées.*

*Chars d'or aux étalons d'ébène — ombre et splendeur,
Du charnel incendie aux pourpres triomphales !
Et, debout sur le ciel, comme des Empereurs,
Les Titans sous la gueule en flammes des rafales !*

*Finis écroulements aux abîmes ! — là-haut
Les Anges aux yeux clos écoutant choir l'écho
Fauve dans le silence en sang et les fumées...*

*Enfants à l'Ombre, avec les gestes souverains
Des mains jointes, du fond des plaines consumées,
Voici venir les hauts et pâles pèlerins !*

JEAN BOELS

MEMENTO

L'affaire Maeterlinck. — Ah! qu'il a eu raison, notre ami, de refuser le prix que voulait lui octroyer le jury! Le rapport de M. Frédéric a paru au *Moniteur*. Ce rapport ne justifie que trop l'attitude de M. Maeterlinck et après l'avoir lu, ceux qui ont le plus critiqué le refus du jeune et vaillant poète, devront convenir qu'il fût bien avisé.

Voici quelques citations de ce prodigieux factum officiel :

Le jury, consciencieusement appliqué à découvrir celui des neuf auteurs ayant le plus personnellement fait œuvre d'art, ne prétendait pas couronner un drame tout neuf ou une comédie audacieuse, une pièce de conception forte ou d'exécution vivante. Peu de concours ont apporté de ces pleines révélations.

Nous avons déjà rappelé l'opinion d'un critique illustre, disant à propos d'un concours de littérature dramatique : « Quand des récompenses publiques sont proposées par l'Etat, il est de bon exemple qu'elles trouvent leur objet; il est pénible de venir déclarer, après examen, qu'il n'y pas lieu à les décerner ».

Le rapporteur se permet de redire ici un peu de ce qu'il avait dit ailleurs de *la Princesse Maleine* : c'est un drame en cinq actes, dont les personnages n'ont aucun caractère et les événements aucune originalité.

Dans toutes les crises du drame, les personnages ne s'expliquent sur l'événement que par quelques exclamations, et, le plus souvent, par quelques onomatopées, comme : « Oh! Oh! Oh! » Ainsi M. Maeterlinck évite tout le poncif des réflexions et des discours des gens très affligés. Il ne risque pas de faire de phrases déclamatoires ni de morceaux fâcheusement éloquentes, puisqu'il n'en fait pas du tout. C'est très ingénieux. Mais tout en se garant du poncif il se dérobe au plus difficile et au plus noble de l'art dramatique, à cette difficulté de montrer la diversité des caractères, le dedans des âmes et les mouvements des passions sous les coups du sort ou dans les férociétés des luttes.

Et c'est après cet ahurissant *expose des motifs* que le rapporteur du jury propose de couronner *la Princesse Maleine*!

Ce rapport, conçu dans un esprit d'hostilité haineuse, vient à point pour démontrer au gouvernement combien est pernicieuse et honteuse l'institution des prix officiels. Quoi, c'est pour s'entendre décrier de la sorte dans un document public, qui recevra l'estampille du gouvernement, c'est pour subir de semblables injures au nom de l'Etat que l'on offre à nos écrivains quelques pièces de cent sous sur un plat de boue! Voici un jeune écrivain à qui l'Europe accorde son admiration et son pays lui offre par la voie du *Moniteur* le dénigrement officiel à concurrence de quinze cents francs!

Il faut que ce scandale cesse.

Il faut que le gouvernement comprenne que s'il veut encourager notre littérature, il doit changer de système et renoncer aux prix, aux récompenses et à leurs pompes déshonorantes. Nous avons indiqué ce qu'il y a à faire : supprimer les prix et, avec cet argent, subsidier, — le plus largement possible, — une librairie belge à Paris. Nous reviendrons encore là-dessus. Bornons-nous, pour l'instant, à constater que *l'Art moderne* et *la Chronique* ont fait un accueil favorable à cette proposition. Merci, bien cordialement; et si l'on croit l'idée bonne, que l'on s'en souvienne lorsque arrivera la discussion du budget des beaux-arts.



Le rapport du jury a excité l'indignation de M. Victor Arnould, que personne n'accusera d'appartenir à notre petite chapelle. Nous retenons de son vigoureux article les passages suivants :

Ce rapport est, en réalité, tellement blessant, qu'on serait tenté de croire qu'au lieu d'avoir été fait pour exposer les motifs de la récompense, il a plutôt été écrit après

coup et pour venger le jury du refus de M. Maeterlinck.

Dans tous les cas, ceci est la fin des prix triennaux et de tous les prix littéraires. Il n'y a pas d'écrivain qui serait encore assez sot pour accepter des couronnes de laurier auxquelles il pourrait être permis à un jury de mêler des épines et des épingles de ce calibre.

Franchement, tout cela n'est pas très bien, ni même très digne. Quand on entend traiter les gens en ennemis, il faut le faire nettement, et ne pas vouloir les attirer dans le traquenard des prix publics pour les y étrangler plus à l'aise et avec tout l'attirail des tortures fourni par les magasins de l'Etat.

Mais on peut voir maintenant ce qui se triture dans ces officines officielles, et de quelle collection d'ingrédients toxiques sont faits les « encouragements » qui doivent servir à « stimuler » l'art national.

Au fond, ce ne sont que des gratifications comme on en donne aux domestiques, avec deux mots pour les rappeler au respect et à l'exactitude dans le service. Ils mettent les cent sous dans leur poche, mais ils se sentent un peu plus domestiques encore qu'ils ne l'étaient auparavant.

Et, à côté de *la Nation*, le journal libéral que dirige M. Arnould, voici le catholique *Courrier de Bruxelles*, qui se range à la même opinion, qui qualifie le rapport d'« ahurissant » et qui termine son article par cette phrase :

Tous ces fameux jurys officiels, chargés de faire fleurir l'art et la littérature, ne sont que des fromages où se casent, le plus souvent par faveur, des impuissances envieuses.

Ce n'est pourtant pas le *Courrier de Bruxelles* qu'on accusera d'être inféodé à *la Jeune Belgique*; Seigneur Dieu!



Le Patriote — coïncidence curieuse, — a publié au même moment un article où il reprochait à l'Etat de ne rien faire pour protéger la littérature, bien au contraire.

Nous ne demandons aucune espèce de protection officielle pour la littérature : nous avons une sainte horreur de l'ingérence de l'Etat dans le domaine artistique et littéraire; mais l'article du *Patriote* est à signaler comme un symptôme intéressant

de l'attention croissante que l'opinion publique porte à nos réclamations. On y dévoile les vilains trucs des fonctionnaires qui ont vu dans les concours, les prix et les primes un joli moyen de réduire l'art en esclavage.



Interviews! — L'interview de notre ami G. Eekhoud a mis M. Gustave Frédéric dans une grande colère. Il s'est reconnu dans certaines expressions un peu chaudes telles que : « bonzes, myopes, coquettes, céladons de lettres, etc. », et pour se venger il a publié une lettre de remerciements que M. Eekhoud lui avait écrite, en la faisant précéder de la petite préface que voici :

Les violences poldériennes, « bonzes », « céladons », et les autres sont négligeables. Mais M. Eekhoud a dit de ces critiques, pour lesquels il a un dédain si distingué : « Ils n'ont jamais encouragé un talent naissant ». Nous savions que de jeunes auteurs, de désinvolture moderne, dont on avait parlé avec sympathie, avec insistance, leur procurant une bien autre publicité que celle de leurs petites revues à dix-sept abonnés, nous savions que ces jeunes féroces, allégés de tout scrupule, pour aller plus vite, — après avoir remercié les critiques qui les signalaient généreusement, avaient le bon goût d'invectiver, dans leurs feuilles hebdomadaires ou mensuelles, ceux dont ils s'étaient dits, par de chaudes épîtres, les obligés reconnaissants. Ce sont des mœurs nouvelles. Il paraît que le combat pour la vie autorise maintenant ces procédés à double détente, — gratitude et déférence par correspondance privée, récriminations et insultes par notes imprimées.

Suit la lettre.

L'Art moderne a relevé vertement l'incartade du critique de *l'Indépendance*. Voici comment il répond à M. Frédéric et à son article :

Ne vous y montrez-vous pas uniquement occupé de vous et de vos manies, défendant rageusement votre majorat de feuilletoniste, vous disloquant pour essayer d'atteindre le tour spirituel, « vous dépensant en grimaces et en minauderies », et finissant, dans un égoïste besoin de défense, par cette petite malpropreté : la publication d'une lettre privée, confiante et généreuse, issue d'une âme prompte à exagérer la gratitude et transformant promptement en compliments exagérés les banales formules

de politesse par lesquelles il est d'usage de remercier un journaliste, encore que mince soit le morceau qu'il vous sert. A moins que cette lettre incorrectement divulguée, ne soit cruellement ironique, car qui, sans sourire, peut entendre Eekhoud, le puissant et original écrivain, se faisant si petit et si humble qu'il vous dit : Vos observations et vos conseils m'ont encouragé !

Vous vous moquez, du haut de vos talons rouges, « des petites revues à dix-sept abonnés » et des feuilles hebdomadaires ou mensuelles (attrape, *Art moderne!* attrape, *Jeune Belgique!*) en lesquelles, à défaut de gazettes sémitiquement soutenues, la jeune école défend ses idées, prêche son art, et combat le ganachisme. En cela encore vous dévoilez votre injustice, votre courte vue et votre incurable mauvais vouloir. Si ces publications vaillantes ont des rédacteurs opiniâtres qui ne jouissent d'aucun de vos appointements, et qui bataillent uniquement pour l'honneur, c'est qu'ailleurs « leur art est sans trêve insulté, vilipendé, moqué, ou demeure incompris » jusqu'au jour où (c'est encore Eekhoud qui parle) « quelque figariste prête ses lunettes à votre myopie ». Et quoi que vous en pensiez, on les lit, Monsieur, et ces revuetttes font leur trouée, du moins si l'on en juge par la dépression des routines qui vous sont chères, et par votre sourde fureur contre elles.

Bravo! Voilà qui est tapé!

Dans un numéro subséquent, *l'Art moderne* a publié une lettre remarquable de M. Camille Lemonnier, où l'infortuné critique de *l'Indépendance* a pu apprendre qu'il est quelquefois dangereux de taquiner un puissant écrivain.



Triste nouvelle! Notre bon oncle Léon de Monge est, dit-on, atteint d'une affreuse dyspepsie. Il ne peut pas digérer les échecs qu'il a subis au Congrès de Malines. Son cas est regardé comme désespéré. Suave Pinolet et Téléphore Tabibitte s'occupent activement de lui composer une épitaphe digne de lui et digne d'eux. Aux larmes, citoyens!



Lire dans la *Fédération artistique* les vigoureux articles de Louis Delmer.



Reçu la lettre de faire part qui suit :

« M. Emile Mathieu a l'honneur de vous faire part de la naissance d'un opéra en 3 actes et 5 tableaux.

« Louvain, le 5 octobre 1891. »

Et en exergue, le nom du nouveau-né : *L'Enfance de Roland.*

Tous nos compliments. Et à bientôt, n'est-ce pas, le baptême des feux de la rampe.



Autres interviews.— Décidément M. Frédérix a raison de se lamenter. Il a trouvé le livre de M. Huret très intéressant parce que les écrivains français s'y mangeaient réciproquement le nez. Chez nous ça manque de cannibalisme. Sommes-nous donc petite ville, M. Frédérix, sommes-nous donc petite ville! Ça écrit, les écrivains belges, ça se laisse même interviewer, et ça ne dévore pas ses voisins tout crus! Pouah!

Voici d'abord M. Edmond Picard :

« Parlons donc de la littérature belge dans son ensemble. J'ai dit à M. Huret, et je répète avec conviction : « Je ne crois pas que, toutes proportions gardées, il y ait n'importe où un mouvement d'art aussi intense, aussi sincère, aussi indépendant que dans notre petite Belgique ». Eekhoud a eu raison de nommer comme précurseurs les soldats, quelques-uns encore vivants, de cette glorieuse évolution : Charles Decoster, André Van Hasselt, Octave Pirmez, Camille Lemonnier, Victor Arnould. Mais actuellement, quelle pléiade de jeunes! Des jeunes, dis-je; oui, vers les voies non ouvertes, tâtonnant, frappant les parois pour trouver les issues, sans parti pris, cherchant non pas qui ils imiteront mais comment ils se découvriront eux-mêmes, très attentifs au mouvement artistique étranger, mais redoutant le vieux et cruel reproche de pastichage, élevant avec entrain et enthousiasme l'édifice commun d'une littérature qui (je suis là-dessus avec Eekhoud contre Lemonnier) a un aspect franchement national, par les nuances dans les idées, dans la forme, dans la manière de voir et de sentir.

Chez nous, il y a des groupes, mais pas d'écoles. Les plus disparates fraient, n'ayant que le même besoin de faire de l'art... chacun à sa manière. S'il y eut jadis quelques querelles (les jeunes ont ça comme la scarlatine), ah! elles sont bien apaisées!

Cet intense phénomène est connu des let-

trés et admiré à l'étranger, où fréquemment on le signale avec de grands éloges. Ici on l'ignore. Nos poètes et nos prosateurs ne sont pas lus chez nous. Qui les cite et les vante apparaît excentrique ou farceur. Nous sommes à cet égard en pleine Béotie. »

L'interview de M. Albert Giraud n'est pas moins significative :

« Ces gens-là brûlent leur dernière cartouche. Ils savent qu'ils seront battus. Ils ont, par leur attitude, rétabli l'union parmi nous. M. Picard a eu raison de dire que les anciennes querelles sont apaisées. Il a suffi du nez de M. Frédéricix pour amener ce résultat. C'est un nez providentiel ! »

Notons encore deux déclarations de M. Giraud qui intéressent hautement nos jeunes écrivains :

« Non seulement nous avons un mouvement littéraire, mais ce mouvement littéraire est original. Ce n'est qu'aux yeux des observateurs superficiels qu'il se confond avec le mouvement français... Notre mouvement littéraire n'est pas, à proprement parler, un mouvement belge, ni encore moins un mouvement flamand ou wallon, — il est l'expression française d'un état d'esprit et de civilisation septentrional. Nous sommes tous ici, à des degrés divers, des hommes du Nord; mais nous exprimons notre état d'esprit et de civilisation dans une forme d'origine latine... C'est chez nous que, depuis des siècles, se rejoignent les trois grandes forces du monde : l'esprit franco-latin, l'esprit anglo-saxon et l'esprit germanique. Nous sommes au confluent de trois races. C'est en Belgique qu'elles nouent leur nœud... L'imagination et la sensibilité nous viennent du Nord, la forme plastique nous vient du Midi. Et ce sera l'originalité de nos écrivains d'avoir pratiqué cette greffe, d'autant plus profonde qu'elle a été instinctive. »

« Permettez-moi d'insister sur l'importance des études humanitaires... Si la littérature française se décompose, j'attribue cette décomposition à la décadence des études gréco-latines... Eh bien ! chez nous, elles sont mille fois plus nécessaires qu'en France... Ce n'est que dans le fonds gréco-latin que nos écrivains peuvent trouver leur instrument... Leur forme doit être d'autant plus française que leurs idées s'éloignent davantage du cercle où se meut le génie français. »

A la fin de l'interview de M. Giraud, la

Nation ajoute quelques réflexions dont nous devons relever l'inexactitude. *La Nation* dit que certains symbolistes voudraient bien s'emparer de *la Jeune Belgique*. Nous n'avons jamais entendu parler de semblable tentative. *La Nation* a sans doute été induite en erreur par ce fait, que *la Jeune Belgique*, comme les *XX*, invite périodiquement des artistes français qu'elle choisit, naturellement, parmi les plus nouveaux et les plus caractéristiques. Mais d'une invitation acceptée à une invasion, il y a loin.



Lire, dans *LA SOCIÉTÉ NOUVELLE*, de M. A. Giraud : *l'Enquête sur l'Évolution littéraire*; de M. F. Nautet : *Histoire des Lettres belges*. Lire aussi dans *L'ART MODERNE*, le terrible article intitulé : *Au pied du mur*. Nous attendons la réponse de la Commission du Musée, nettement accusée, chiffres en main, d'avoir gaspillé la somme de 600,000 francs par son incurie et son ignorance.



M. Emile Bergerat publie dans *l'Echo de Paris* un poème en terza rima consacré à Berthold Schwartz, où brille cette extraordinaire périphrase :

« Et défaillant il tombe et s'endort à l'odeur
Acre du détonnant qu'exécèrent les mères ! »

Ce détonnant qu'exécèrent les mères, c'est du Caliban impérial.



Nous prions les revues qui nous accordent l'échange de vouloir bien adresser leurs numéros à M. Iwan Gilkin, 64, rue Potagère, Bruxelles.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATRE (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DULAC (Paul)	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
ECKHOUD (Georges) . . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8 ^o (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
GIRAUD (Albert)	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8 ^o	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Hollande Van Gelder). Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin (Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
GOFFIN (Arnold)	Journal d'André (1885) (épuisé). Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
ITIBERÉ DA CUNHA (J.) . .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8 ^o		7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles.	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles	1 »
—	Pensionnaires, id.	1 »
—	Romanesque!... id.	0 75
—	Skating, id.	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire.	2 »
LAVACHERY (Alfred) . . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Baué. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8 ^o carré	5 »
LAZARE (Bernard)	Les Quatre faces, plaquette anti-parnassienne	1 »
LEMONNIER (Camille) . . .	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concubins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellcry, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8 ^o avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
MAETERLINCK (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice)	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18.	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
MAUBEL (Henry)	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé)	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis)	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond)	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau forte de Willy Schlobach.	3 50
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
RODENBACH (Georges)	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un vol. in-18 (épuisé)	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id. (épuisé)	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18	3 »
—	Le Règne du Silence, poème, un volume in-18.	3 50
SEVERIN (Fernand)	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles)	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Fleureurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile)	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Moines, poésies, un volume in-18 Jésus	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	5 »
	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	
	Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés.	

~~~~~

### A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les ouvrages des collaborateurs français de *la Jeune Belgique*, Léon Bloy, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

~~~~~

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

LA

JEUNE

BELGIQUE



SOMMAIRE :

Vers EMILE VERHAEREN.
 Le Castel des Grands Verjus ALBERT GIRAUD.
 Pièces justificatives A. G.
 Le Baptême d'or EUGÈNE DEMOLDER.
 Profils perdus GUSTAVE STEVENS.
 Chronique musicale :
 Le Rêve HENRY MAUBEL.
 Chronique littéraire ALBERT GIRAUD.
 Memento NEMO.
 Table des matières.

RÉDACTION

64, RUE POTAGÈRE, BRUXELLES.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

LIBRAIRIE DE l'Art Indépendant
11, rue de la Chaussée d'Antin

PRIX DU NUMÉRO

fr. 0-75.

1891

BELGIQUE

JEUNE

LA

NE CRAINS



LA

JEUNE

BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 64, rue Potagère, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

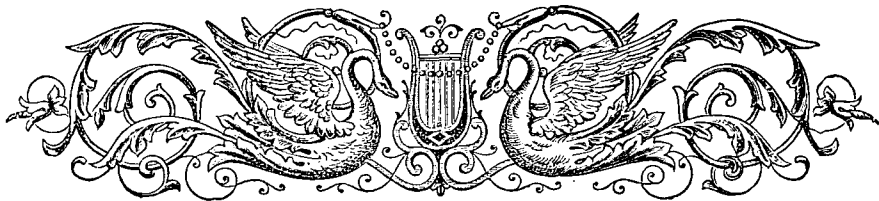
A voir chez Dietrich, 52, Montagne de la Cour, une très intéressante collection des photographies de Burne-Jones & de Rossetti, ainsi que la collection complète des délicieux albums de Walter Crane.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.



VERS

CELLES DES SOIRS

*En ces Londres broyés de soir,
Telles femmes pâles d'un rêve
M'apparaissent, quand il s'achève :
Les défuntes d'un blason noir.*

*Une atmosphère éclatante et chimique
Étend ses effluves sur l'or
Myriadaire d'un décor
De ville au loin et de fleuve panoramique.*

*Des clous de gaz pointent des diamants
Autour de coupoles illuminées ;
Des colonnes passionnées
Tordent de la douleur au firmament.*

*Sur les places, des mâts, comme un flambeau,
Versent du soufre et du mercure ;
Tel coin de monument, qui se mire dans l'eau,
Semble un torse, qui bouge en une armure.*

*La ville est colossale et luit comme une mer
Lointainement de vagues électriques
Et ses mille chemins de bars et de boutiques
Aboutissent soudain au carrefour d'éclair,*

Où ces femmes — opale et nacre
Satin nocturne et cheveux doux —
Avec, en main, des fleurs de macre,
A longs pas clairs, foulent les trottoirs roux.

Ce sont de très lentes marcheuses solennelles
Qui se croisent en ces Londres inquiétants
Et se savent, depuis quels temps ?
Douloureuses et mutuelles.

Un soudain reflet d'incendie
Eclaire, au même instant, deux mains
Qui se serrent, deux mains mates, deux mains
Où le crime sur des bagues radie.

Sous les crépes d'un très grand deuil
Des yeux obstinés et hagards,
Dans un même destin ont rivé leurs regards
Comme des clous dans un cercueil.

Telle bouche vers telle autre s'en est allée,
Comme deux fleurs se rencontrent sur l'eau,
Tel front semble un bandeau
Sur une pensée étranglée.

Telle attitude est pareille toujours,
Dans tels yeux nus rien ne tressaille,
Quoique le cœur où le vice travaille
Batte âprement ses tocsins sourds.

J'en sais dont les robes funèbres
Voilent de pâles souliers d'or
Et dont un serpent d'argent mord
De longues tresses de ténèbres.

Les houx rouges de leur tourment
Elles en font leurs diadèmes ;
J'en vois : des veuves d'elles-mêmes
Qui se pleurent, comme un amant.

*Quand leurs rêves, la nuit, s'esseulent
Et qu'elles tiennent dans la main
Une âme et un bonheur humain
Elles savent ce qu'elles veulent.*

*Si leur peine devait finir un jour,
Elles en seraient plus tristes peut-être
Qu'elles ne sont inconsolables d'être
Celles du souterrain amour.*

*Elles sont comme des flammes versées
Sur la pierre de leur tombeau,
Qui ne veulent mourir, comme un flambeau
Quand les cires sont épuisées.*

*En cès Londres broyés de soir,
Telles femmes pâles d'un rêve
M'apparaissent, quand il s'achève :
Les défuntes d'un blason noir.*

LA CHEVELURE

*Sur ton épaule, où ta robe contracte
Un pli griffu, sous les émaux et les joyaux,
S'écroule et se retrousse, en cataracte,
Ta grande et d'or chevelure compacte
Et telle — avec ses plis et ses replis torrentiels
Et ses ongles et ses dents pluriels
Et toute sa chimère —
Que ton corps blanc semble la proie
Que roule et foule et noie et broie
Une bête païenne et mauvaise de soie.*

*Ton corps naïf dont s'énumère
La grâce et la timidité de gestes purs,
Est lisse et clair comme un mirage
Et simple et doux comme un adage.*

*Mais la bête de tes cheveux impurs,
La bête éclatante de fête et de tempête
Sur lui s'affole, avec ses flammes flagellaires
Et ses crêtes auréolaires.*

*Ton corps, il était fait pour croître,
Pieusement, au fond d'un cloître
Et pour servir par sa présence
A l'ornement du blanc silence;
Ton corps dévotieux
Était comme un rosier des anges,
Dont les pétales de louanges
S'ouvriraient pour un essor silencieux;
C'était celui de l'humble pacte
Avec Jésus et qui demeure intacte
Les mains vides de mal, en l'attente ravie
De son heure, plus tard, un soir, après la vie.*

*Ta chevelure est la bête lascive
En torsion vers la débauche et la luxure
Massive et convulsive;
Elle prolance en rouge éclaboussure
Sa violence et ses blasphèmes
Vers l'ordre et la douceur suprêmes;
La rébellion d'or habite en elle
Haineuse et sensuelle
Et comme un feu dévore et vainc
Férocement, ton corps divin.*

*Et tu ne seras pas celle que tu dois être,
Pauvre femme, que ta chevelure domine
Comme une volonté qui bout;
Tes mains auraient peut-être
Brodé la croix sur les robes du prêtre,
Tes pas auraient brillé où Jésus-Christ chemine,
En des sentiers de lys, avec le ciel au bout,
Tu serais morte en une paix de tout,
Pâle endormie au clair des tabernacles,
Et ta tombe de Sainte aurait fait les miracles
Surgir :
Nimbe et cheveux d'or surnaturels, dans l'avenir.*

ÉMILE VERHAEREN

LE CASTEL DES GRANDS VERJUS



Mon article sur la Maison G. F. C. T. a provoqué, chez les deux vieilles filles que j'ai caressées de la plume, de très amusants phénomènes d'étonnement et d'indignation. Le Castel des Grands Verjus garde encore l'écho du silence éloquent de M. Gustave Frédéric et des piailleries capitoline de M. Charles Tardieu.

L'orphelin de Sainte-Beuve en est demeuré stupide, l'œil atone et la bouche bée. Il donne envie de jouer au tonneau. Il ne publie plus de lettres privées, il ne se compare plus à personne, il ne nous menace plus de réunir en volume ses *Lundis* perdus. Au théâtre, il n'obstrue plus les couloirs en criant à la cantonnade, pour l'ébahissement des snobs : « Victor Hugo me disait... », ou « Dumas fils m'a écrit un mot bien spirituel... », ou encore « Lors du mariage de la princesse Dagmar, auquel j'assistais... ». Tarie la veine des *Provinciales de la rue de Pascale* et des beaux articles encolérés où il affirmait naguère sa virilité intellectuelle par des cataractes de génitifs ! Plus rien, sinon un piteux feuilleton sur *les Sept Princesses* où il raconte le drame de M. Maurice Maeterlinck et où il défend son fameux rapport.

*Elle est éteinte
Cette huile sainte...
Il est éteint
Le sacristain !*

Quant au Valabrègue raté, après plusieurs attaques de nerfs devant les fidèles de la Maison, il m'a envoyé un poulet, écrit d'une main rageuse et fourré dans une horreur d'enveloppe bleue ornée d'une tête de voyou bruxellois qui ne se cache pas assez derrière un numéro de *l'Indépendance*.

Voici le poulet, qui est mal assis :

MON CHER GIRAUD,

Je ne veux pas tarder un instant à vous remercier des gracieusetés que vous me prodiguez dans *la Jeune Belgique* de novembre. Je vous en suis on ne peut plus reconnaissant : 1° parce que vous me faites grand honneur en me classant parmi les héros qui déclarent la guerre à *la Jeune Belgique* !! — 2° parce que, POUR CE QUI ME CONCERNE TOUT AU MOINS, vous vous fourrez à ce point le doigt dans l'œil — passez-moi cette expression symbolique — que vous me faites la réponse trop facile. Cette réponse je l'enverrai à *la Jeune Belgique* avec prière d'insertion. C'est un mois à attendre, mais je ne suis pas pressé.

Bien à vous,

CHARLES TARDIEU.

Jusqu'à ce moment, — et j'eus un instant la tentation de le faire remarquer au Valabrègue rentré — nous nous donnions froidement du « Monsieur ». Depuis la friction que je lui ai administrée, je monte en grade et je deviens « son cher Giraud ». Après le shampoing d'aujourd'hui, il va sans doute m'appeler « Albert » et si je termine par un coup de brosse mécanique, il est capable de me tutoyer. J'avertis loyalement le Valabrègue évaporé que je ne lui rendrai pas la pareille. J'ai cette petite manie de politesse, même dans les polémiques les plus vives, d'appeler « Monsieur » tout adversaire qui n'est pas entièrement mort. Je dirai donc toujours « M. Tardieu » et jamais « Tardieu », car lorsque M. Tardieu aura rendu — le plus tard possible — sa belle âme au Dieu des vaudevillistes, personne, pas même « son cher Giraud », ne parlera de lui ni de ses articles.

Après huit jours de réflexions, M. Charles Tardieu adressa son droit de réponse, — ni à « son cher Giraud », ni au directeur de *la Jeune Belgique* — mais, sous pli recommandé, à l'imprimeur de notre revue, M^{me} V^e Monnom. D'où il résulte, une fois de plus, que M. Charles Tardieu est une fleur de courtoisie et de belles manières.

Cette réponse, que *la Jeune Belgique* regrette de ne pouvoir publier (1), — ce dont le Valabrègue avorté finira, tôt ou tard, par lui être reconnaissant — justifie, d'une façon aussi maladroite qu'éclatante, la déclaration de guerre de *la Jeune Belgique*. Le pétard de M. Charles Tardieu éclate en arrière. Il éclate en arrière, d'abord sur le nez de M. Gustave Frédéric, puis sur le nez de l'artificier lui-même.

Dans sa lettre à « son cher Giraud », M. Charles Tardieu déclare inexact, « TOUT AU MOINS POUR CE QUI LE CONCERNE », mon article sur la Maison G. F. C. T. Je m'imaginai ou bien que M. Gustave Frédéric nous gratifierait aussi d'un droit de réponse, ou bien que M. Charles Tardieu répondrait pour son compère d'infortune. Erreur ! je jugeais la situation en Jeune Belgique : j'aurais dû la juger en vieille fille de *l'Indépendance*. Le Valabrègue raté ne défend pas son complice. Sauve qui peut, comme à Waterloo.

Cette étroite solidarité honore à la fois M. Gustave Frédéric et M. Charles Tardieu.

Voici les meilleurs fragments du plaidoyer de M. Tardieu :

« J'aime les gosses, et qu'est-ce que la Jeune Belgique sinon la Ligue des Gosses ? A ce titre elle me serait plutôt sympathique... » Le Valabrègue

(1) Voir le *Memento*.

éventuel « ne nous envie pas notre art de petite lècherie versculaire », et il nous apprend « qu'il n'a pas fait *la Princesse Maleine*, que nul d'entre nous ne l'a faite et qu'il n'est pas plus agacé que nous ». Je ne sais pas, ajoute-t-il, « si je suis ou non un artiste. Je sais que je suis un journaliste, un professionnel, faisant tout ce qui concerne son état, un polémiste politique s'ouvrant des jours de différents côtés pour aérer sa polémique et esquiver l'asphyxie électorale. Je sais que j'ai toujours ambitionné la maîtrise de mon métier et je sais que dans ce métier, qui est le mien et que j'aime, j'ai obtenu quelques succès... » Et il termine par le petit cocorico que voici : « Mes enfants, je ne vous dois rien... Mais j'ai le droit de ne pas m'occuper de vous. Je vous suivais de loin, en curieux qui a autre chose à faire. Vous aviez là un signaleur, un peu gouailleur comme il convient pour affranchir l'éloge de toute apparence complaisante, un rééditeur bon garçon, quoi qu'en dise votre porte-parole. Du moment que ses sourires sont pris pour des mépris hostiles et vindicatifs, sa bonne volonté, pour de la vanité acariâtre et sa bonne humeur, pour de l'imbécillité ou à peu près, bonsoir. N I Ni — fini ! Et passons à d'autres exercices. SI VOUS CROYEZ QUE LA CLIENTÈLE S'EN PLAINDRA!... »

Ainsi, M. Charles Tardieu ne suivait notre mouvement littéraire que de loin, en gouaillant, parce que les écrivains français de Belgique sont des gosses. Gosses naguère, Charles De Coster, Octave Pirmez et André Van Hasselt; gosse, M. Camille Lemonnier qui a publié, depuis vingt-cinq ans, plus de beaux livres que M. Charles Tardieu, de bons articles; gosse, M. Georges Eekhoud, l'auteur de *Kees Doorik*, des *Kermesses*, des *Milices de saint François*, des *Nouvelles Kermesses* et de *la Nouvelle Carthage*, gosse, M. Emile Verhaeren, le poète des *Flamandes*, des *Moines*, des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*; gosses, les écrivains morts, gosses, les écrivains vivants qui ont derrière eux un quart de siècle de littérature; gosses, des romanciers et des poètes entrés dans leur période de maturité et de maîtrise, gosses, gosses, s'égosille M. Tardieu. Comment traitera-t-il les autres, ceux qui ont vingt-cinq ou trente ans? A énumérer ces gosses de tout âge, je me surprends à plaindre le vieil enfant gâté qui les jalouse, le birbe par trop rajeuni qui se déconsidère en les persiflant. Aux yeux de M. Charles Tardieu, toute tentative littéraire est une « gosserie ». C'est bon pour la France, ces ambitions-là! En Belgique, la seule littérature est la littérature de journal et, dans cette littérature-là, M. Charles Tardieu seul est un maître. Il faut être gosse et avoir la gosserie chevillée dans le corps, pour se flatter de faire aujourd'hui, à n'importe quel âge, ce que les malins d'il y a trente ans, les Tardieusards, n'ont pas même eu la

force d'essayer ! Nos romanciers et nos poètes n'ont droit, vis-à-vis de la clientèle de M. Charles Tardieu, qu'à des étonnements railleurs et à des éloges ironiques. Le plus grand effort des Tardieusards est de dire, comme le Nachtigal des *Maîtres Chanteurs* pendant l'improvisation du chevalier Walther : « *C'est cu-ri-eux!* » Et si on ne remercie pas les Tardieusards, et surtout si l'écrivain récidive, Nachtigal s'écrie : « *C'est impertinent!* » Et si Walther ne se tait point, Nachtigal l'injurie. Ça lui apprendra, au jeune Walther, à chercher un public de lettrés au lieu de se contenter d'une « clientèle ! » Clientèle, clientèle, c'est le *leitmotiv* de M. Tardieu. Ah ! fi, Monsieur, voilà un mot qui sonne le comptoir ! Décidément, vous frayez trop avec Turcaret !

M. Charles Tardieu ne sait pas s'il est un artiste ; mais il sait qu'il est un journaliste, un vrai, un professionnel, un de ceux qui « éprouvent le besoin de s'aérer. » La voyez-vous, cette *professional beauty* du journalisme ! Ah ! misère ! Tout cela pour le malheureux article de fond que vous pondez, en moyenne, deux fois par mois ! Il n'y a pas de quoi se donner des airs de mouche à deux culs, croyez-le bien ! Je fais plusieurs articles de fond tous les jours et je n'en suis ni plus fier, ni plus modeste. Et j'en ferais cinquante, vingt-cinq le matin et vingt-cinq le soir, que je ne me croirais pas encore autorisé à mépriser et à dénigrer l'effort désintéressé des écrivains belges !

Le Valabrègue raté nous reproche amèrement de n'avoir pas écrit *la Princesse Maleine*. Hélas ! C'est vrai ; mais pourquoi n'a-t-il pas écrit l'article de M. Octave Mirbeau ? C'était le moment, Monsieur le professionnel, d'aérer votre polémique bi-mensuelle et de vous ouvrir des jours du côté de Gand. Vous avez manqué là une occasion absalonienne ! C'était le jour d'ouvrir un jour. Vous n'avez rien ouvert, vous n'avez pas aéré et vous en êtes mort !

Le Valabrègue rentré termine son épître en nous avertissant qu'il ne parlera plus jamais de nous. Ça, c'est la vocalise finale, le point d'orgue ajouté à la musique de M. Gustave Frédéric par la vieille cantatrice de la Maison. Ai-je besoin de le dire, cette menace nous a plongés dans une profonde désolation. Nous sommes f...inis, n-i-ni. Quittons le long espoir et les vastes pensées. Hélas ! Hélas ! M. Georges Eekhoud aura beau, jusqu'à soixante-quinze ans, publier des livres, il ne mangera plus le sucre candi de M. Charles Tardieu ! Il ne s'entendra plus comparer « au peintre Robert Moïs ! » M. Fernand Severin pourra s'obstiner et recueillir, avec un nouveau *Don d'Enfance*, le suffrage des meilleurs poètes français, M. Charles Tardieu ne lui ouvrira plus son supplément littéraire et ne

glissera plus, entre les « Chiffonnages de la Mode » et les réclames de libraire, en guise de recommandation à sa clientèle, les délicieuses phrases que voici : « ... *Un recueil de vers où les fleurs abondent et aussi les pleurs. Pourquoi tant pleurer quand on chante?...* » La vieille fille nous déshérite. Elle court chez le notaire et avale son testament. Que faire sans le corbillon de Valabrègue? M. Tardieu nous l'avait donné, M. Tardieu nous l'a repris! Que son nom professionnel soit béni, n-i-ni!

Cette excellente *Indépendance belge* ne parlait presque jamais des écrivains belges. Désormais, elle n'en parlera *plus*. Vous saisissez la différence et la cruauté du châtimeut? Il est vrai que M. Gustave Frédéric, huit jours après l'apparition des *Sept Princesses* et sans attendre les articles de Paris, a écrit un feuilleton sur le drame de M. Maurice Maeterlinck. M. Tardieu a sans doute négligé de donner à son éminent collègue le nouveau mot d'ordre de la Maison G. F. C. T. M. Frédéric se le tiendra pour dit et dorénavant le Grand Menton Bleu et le Valabrègue raté se tairont en chœur, harmonieusement, afin de mériter les « bis » de leur clientèle. C'est dans cette veine-là, d'ailleurs, que M. Gustave Frédéric trouvera son meilleur feuilleton et M. Charles Tardieu, son meilleur article.

Quant à la *Jeune Belgique*, elle se taira moins que jamais et chaque fois que l'une des deux *professionnal beauties* de la Maison G. F. C. T. se permettra quelque incartade, chaque fois que l'une des deux vieilles filles commettra le péché d'envie ou qu'un article du *Figaro* induira l'une d'elles à écrire un feuilleton en chemise et à faire amende honorable devant le succès, chaque fois qu'elles s'oublieront jusqu'à ne pas se découvrir poliment lorsqu'elles rencontreront un artiste, un *vrai*, un *professionnel*, chaque fois nous les forcerons à saluer malgré elles et nous les décoifferons galamment, d'un seul coup de plume. Le snobisme convergeant dont les deux vieilles sont atteintes est une infirmité trop apparente pour que nous ne tentions pas de leur redresser l'esprit.

Deux mots, pour finir, à M. Charles Tardieu.

Son poulet contient en guise de truffes, — a-t-il dû chercher! — deux calembours très professionnels. L'un et l'autre sont du Valabrègue de la bonne époque et je serais désolé d'en priver nos « dix-sept » lecteurs. Le premier roule sur le titre de *Pierrot-Narcisse* qui est, paraît-il, mon portrait. J'aime mieux Pierrot-Narcisse que Valabrègue-Pissenlit. Le second est plus compliqué, c'est un calembour du deuxième degré. Le premier Moutardieu du pape, jouant, non plus sur mon nom littéraire, mais sur mon nom de famille, dénonce, à propos de la *Ligue des intérêts artistiques* dont j'ai lancé la première idée au banquet du 15 janvier 1891, les *Maîtres Chanteurs de Kayenbergh*.

Un calembourg wagnérien, Monsieur? Alors, c'est pour renouveler vos provisions que vous êtes allé à Bayreuth?

Je vous revaudrai ce calembour-là quand vous voudrez, mais à une condition : c'est que vous preniez un pseudonyme littéraire et que vous le fassiez réussir.

ALBERT GIRAUD

PIECES JUSTIFICATIVES

Ah! ces *Salons*, où les petits lécheurs de toiles élégantes et musquées sont préférés aux Rodin et aux Moreau!



Nous reproduisons, en annexe à notre article du mois de novembre, les extraits suivants d'une chronique de M. Charles Tardieu, publiée il y a treize ans, dans *l'Art* :

« Hercule et Jacob, David et Moïse, Salomé, Phaéton, vieilles gens, vieilles formules, personnages usés dont l'art moderne n'a plus que faire et dont il importe de le débarrasser au plus vite pour le retremper dans la réalité courante. Nous en a-t-on suffisamment fatigué les yeux et les oreilles! Peut-être, mais M. Gustave Moreau a sa façon de les comprendre, de les présenter, de ressusciter à la vie de l'art ces symboles éteints, ces allégories mortes, et cette manière neuve et personnelle s'harmonise si curieusement avec certaines tendances de notre époque que l'actualité en rejaillit sur les créations les plus fabuleuses de l'artiste. Car enfin notre époque n'est pas seulement réaliste, pratique, utilitaire, sceptique, tant qu'on voudra, aucune autre ne s'est éprise d'une plus vive passion, non seulement pour les faits de l'histoire, mais encore pour l'âme du passé, pour les croyances qui ont rempli l'imagination poétique et religieuse des peuples dans tous les temps et sous tous les climats. Elle n'y croit plus, mais elle veut savoir pourquoi, comment et dans quelle mesure on y a cru.

Le mythe et la légende sont l'obsession du siècle. On les retrouve partout, dans la mythologie comparée avec Max Muller et Michel Bréal, dans la critique des évangiles avec Strauss et Renan, dans la poésie avec la *Légende des siècles* de Victor Hugo, et jusque dans la musique avec les *Nibelungen* de RICHARD WAGNER ET LE PHAÉTON DE CAMILLE SAINT-SAËNS. Nous les retrouvons dans la peinture de M. Gustave Moreau, non moins dégagée des formules et des conventions académiques,

et empreinte d'un cachet de modernité.

Ce tableau (*David méditant sur sa postérité*) dans son ensemble est COMME UNE « HARMONIE RELIGIEUSE » DE LAMARTINE, MISE EN MUSIQUE PAR CHARLES GOUNOD.

Il est tel moment où M. Gustavè Moreau s'attarde au bibelot dans *une composition toute de style dont le caractère relègue au second plan tout ce qui n'est pas le sujet même*. Ainsi, du *Sphinx deviné*, où CERTAINE COLONNE DE MARBRE VEINÉ, QUI FERAIT FUREUR A DROUOT, détourne un instant l'attention des deux héros de l'action..... »

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs « Hercule, Jacob, David, Moïse, Salomé et Phaéton, dont l'art moderne n'a plus que faire », l'« actualité » de M. Gustave Moreau, notre « époque tellement pratique qu'elle est éprise d'une vive passion pour le passé », ces « mythes » qu'on retrouve partout, « même dans la mythologie », la mise sur le même rang des *Niebelungen* de Wagner et du *Phaéton* de M. Saint-Saëns, cette colonne du *Sphinx*, « qui ferait fureur à Drouot », et surtout le *David*, « harmonie religieuse de Lamartine, mise en musique par Charles Gounod ».

Que M. Tardieu demeure accroupi sur ces extraits de son étude : Snob sur son fumier.

A. G.

LE BAPTÊME D'OR

RÉCIT GOTHIQUE

A HENRY MAUBEL



La barque avançait sur l'onde matinale et les berges ouvraient les calices de leurs fleurs. Des anémones, des marguerites et de chaudes immortelles brodaient au fleuve une bordure de robe impériale reflétée dans son sein. D'ailleurs il faisait une onctueuse lumière sous les grands arbres qui se penchaient sans bruit au-dessus de l'eau.

Saint Jean vêtu de poils de chameau, une ceinture autour des reins, ramait lentement : le mât sans voile de la barque glissait avec majesté le long des peupliers de la rive.

Près du gouvernail était assis un jeune homme, qui paraissait vêtu de soleil et avait comme une magique figure de fée. Il était gracile ainsi qu'une princesse en robe blanche. Ses cheveux étaient d'or et ses grands yeux bleus de vierge, aux cils mélancoliques, buvaient du ciel : au fond d'eux semblaient restés des mirages d'étoiles.

Ce jeune homme était surnaturel. Car les arbres, à son passage, soudain s'enrichissaient à l'égal des colonnes de somptueux reliquaires et leurs branches offraient des pêches de vermeil et des cerises d'escarboucle. Les anémones et les marguerites se diamantaient et leur rosée devenait précieuse. Les poissons appelés au jour jetaient une turbulente orfèvrerie dans l'écume du sillage, cuirassant l'onde d'un éblouissement de vie gemmée et constellée de pourpre et de rubis. Comme les vaisseaux de fête, chargés de lumières, caressent de leur rouge féerie les monuments des quais réveillés de leur rêve, ainsi la barque, glissant sous le poids de son mystère, laissait, à chaque coup des rames, tomber de grandes et mirifiques ailes de transfiguration mystique sur les berges magnifiées.

Le jeune homme était silencieux et sa main de clarté était posée sur le bois noir de la barque. Au-dessus de son front planait une auréole de feu bénin et blanc qui paraissait la flamme enthousiaste et innocente de sa pensée.

Des cygnes vinrent auprès de lui, brillants souverains des fleuves de soleil : il caressa leur col d'amphore sublime. Et il vint aussi des hirondelles et des mouettes qui décrivirent au-dessus de l'embarcation de souples et chantants signes de croix. Il regarda les mouettes, écoutant leurs cris plus tristes que ceux poussés lors du massacre des Innocents.

Saint Jean ramait toujours dans le cristal fleuri de nénuphars, et son front, vis-à-vis du rayonnant personnage se couvrait d'étrange clarté, car le soleil levant couronne d'or vierge les vieilles collines où les vignes ont tordu leurs bois enivrants.

D'ailleurs l'émerveillement se prolongeait au loin dans le paysage, réveillant des angelus passés et faisant surgir au-dessus des moissons du matin une aurore qu'elles n'avaient pas soupçonnée.

*
*
*

La barque s'arrêta dans un estuaire plein de fraîcheur et d'ombre. Il y avait là des saules pleurant les larmes fines de leur feuillage, des chênes dont la tête se baignait dans la lumière rose, des touffes de noisetiers vigoureux, des hêtres, et puis des bouleaux frêles et blancs qui semblaient les damoiselles du bosquet.

Les deux hommes descendirent de la barque et marchèrent dans l'eau, peu profonde à cet endroit. Elle était transparente : le sable du fond se montrait jaune et moelleux. Un rossignol chanta dans les branches.

Le jeune homme laissa glisser un pli de sa robe et son épaule nue parut à l'air radieux.

Les frondaisons s'éclairèrent aussitôt comme des vitraux de cathédrale en une fugue soudaine et merveilleuse d'éblouissements derrière lesquels planaient des têtes d'anges. Des feuilles tintèrent en ineffables carillons, et la berge, où venait échouer la vase et où l'herbe poussait drue, se vêtit d'une opulente splendeur d'autel.

Le catéchumène baissa la tête, tandis que saint Jean tirait de dessous la peau de chameau, couvrant son sein aux poils rudes, une grande écaille, qu'il remplit d'eau claire.

Et le saint habitant du désert, mangeur de sauterelles et de miel, versa l'onde, dans ce baptistère de gloire onctueuse et chantante, sur le front du néophyte recueilli, dont les paupières baissées avaient éteint le sade regard, et il dit, d'une voix profonde :

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et du saint Esprit.

Les gouttes pleuvaient sur la chevelure de Jésus aussi limpides que les notes d'une fauvette sur des gerbes d'été. Il en tombait sur ses joues rosissantes, sur son col innocent, et sur son épaule de jeune fille, d'où glissait sa robe de lamprophore. Sous l'ondolement du chrême adamantin octroyé par le Précurseur, son front fut rayonnant et matinal à l'égal d'une aurore où se joueraient des vols de pélicans et il joignit les mains et sa bouche murmura des choses mystérieuses et tendres. Puis, quand il releva les paupières, de grands orbes d'or scintillèrent dans ses yeux, des paillettes incendiées d'enthousiasme, et l'âme des anciens prophètes lança à sa prunelle ses magnétiques et résonnants rayons.

Mais les nues s'ouvrirent tout à coup aux yeux de saint Jean et il vit une mirifique colombe en descendre et il entendit une voix clamer :

« Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Puis il se fit un grand silence et tombèrent des sons câlins de violoncelles, des concerts d'oiseaux, des airs de flûte que modulait l'azur.

*
* *

Déjà le soleil montait à l'horizon et les plantes de la terre épandaient leurs parfums, comme des encensoirs abandonnés dans les plaines.

Au loin, par les sentiers bordés de blés et de coquelicots, à travers la

poussière solaire d'un lever de jour aspergé de rosée, les Judéens arrivaient pour se faire baptiser par saint Jean.

Ainsi qu'aux jours de processions et de pèlerinages, ils étaient porteurs de bannières. Ils dévalaient par le pays et certains venaient de provinces lointaines, car ils étaient fiévreux du voyage et leur démarche paraissait exténuée. Sur leurs turbans, sur leurs feutres, sur leurs manteaux, on voyait la poudre des ornières pénibles et comme le reflet des couchants altérés du désert. Leurs yeux de ferveur, brillant de la soif des chrêmes providentiels, semblaient des lucioles éparses parmi les champs. Ils étaient silencieux et quelques-uns, arrivés au bord du fleuve, se dévêtaient et plongeaient dans l'eau leurs membres las.

A l'horizon, les tours de Nazareth, la cité sainte, s'aigrettaient de lueurs; s'allumait l'aurore de ses châsses de vermeil ouvrées jusques aux nues; et, de la ville orfèvrée et mystique, des sons de cloche venaient, vagues annonciateurs de paix; et ces béates clameurs de rêve ainsi lancées par les tourelles, étaient pareilles à des colombes essorant de lointains pigeonniers d'argent.

Tous ces pèlerins s'étonnaient de la merveilleuse figure qui remontait les berges là-bas, radieuse comme une croix processionnelle et semant des reflets d'or sur les roseaux de la rive et jusque sur l'eau taciturne. Comme elle disparaissait et qu'elle leur avait semblé plus bienfaisante que l'onde où leurs pores buvaient des ciels de fraîcheur, ils se demandaient :

« Est-ce lui dont saint Jean nous a dit : Il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, duquel je ne suis pas digne de délier en me baissant la courroie des souliers; pour moi, je vous ai baptisé d'eau; mais il vous baptisera du saint Esprit? »

EUGÈNE DEMOLDER

PROFILS PERDUS

I



âline et secrète, patiente et consolante aussi, quoique sous ses caresses enfantines vissent toujours les délicieux pleurs des bonheurs accrus et douloureux. La pensée qui la regrette la revoit au loin, souvent muette, dans le doux cadre de ses chambres. Toujours derrière d'épais vitraux secondés de sombres rideaux, car son être inquiet adorait les vagues contours et les silences qui atté-

nuent et font veloutés les mots craintifs. Loin surtout des rues bruyantes qu'elle abhorrait pour ce que leurs chants ou leurs cris eussent pu distraire un moment du charme qu'elle composait.

Ses robes étaient faites toujours de folles drapées, laissant à nu ses beaux bras et sa gorge, et adamantinées d'une grecque d'or ancienne ou de quelque ceinture à fermoir gothique; tout son rêve cher était là d'ailleurs : finir par se croire vivre au moyen-âge en n'ayant autour d'elle que des choses anciennes et des fleurs rigides et des croisées à portraits et jusqu'à des manuscrits qu'elle ne savait lire.

Durant ses rêveries la précieuse caresse de son regard errait de meuble en meuble, et, sur la sombre richesse des tentures sa chevelure de topaze étincelait pareille aux flammes d'un lourd parfum...

Grande et nonchalante, elle était la châtelaine rêvée et ses étreintes avaient des saveurs de renoncement. Et comme étonnée de la vie et d'elle-même, la chère inconsciente à jamais, et d'une candeur vierge qui, même pendant les doux glissements du linon sous la caresse à sa chair douillette, se lisait bellement dans ses grands yeux bleus.

Elle savait donner à ses délicieuses folies d'inutiles excuses et n'avouait jamais se cacher de rien.

Vingt-six ans et veuve, la première fois qu'elle fût à un rendez-vous, elle était dignement accompagnée de sa mère à qui elle avait conté Dieu sait quelle prodigieuse trouvaille et qui la *lui* confia pour Dieu sait quels imaginaires projets honnêtes...

II

Elle, c'était la pensée franchement vicieuse et l'aveu conscient et tranquille de tous les désirs inassouvis.

Dix-neuf ans et vierge, à vrai dire elle, avait au front cette espèce d'aurore de mystère que met le vice à ceux qui sont jeunes et beaux. Ses mains, son corps, ses robes, tout en elle donnait cette attirance puissante et triste vers celles qui aiment malgré tout. Sa bouche et ses yeux paraissaient à jamais souffrants d'être sans baiser.

Et pourtant elle était la fille de bien bonnes, de bien tranquilles gens, qui vraiment selon ces mots : « n'en auraient pas cru leurs yeux ».

Pour quelques baisers à sa chair frileuse, ses yeux d'un velours sombre se cernaient très agrandis sur la neige mate de son visage... Et alors elle disait des mots gourmands jamais prononcés par d'autres et la bouche pleine de son bonheur qui la tuait toute.

Oh ! il ne lui fallait pas les paroles vides qui rompent les lourds silences et atténuent la hardiesse des mains...

Et puis, dans ses lasses causeries reconnaissantes, très abandonnée, à mi-voix : « Tu verras, moi je ne t'ennuierai jamais à te dire que je suis perdue, ni un tas de choses... Et, dis-moi, tu as des remords, toi? »

Je me l'imagine, toujours fiévreuse, composant pour son « aimé » un des derniers billets de leur amour : « Mon chéri, maman a glissé hier à un bal, elle devra garder la chambre aujourd'hui et ce soir. Si j'avais pu prévoir et t'écrire ! Voilà une belle occasion perdue de nous voir et de nous aimer!!! »

III

Très mûre déjà, elle avait cette élégance froide et faite de soins inouïs qui rend encore « sortables » ces demi-mondaines, ayant remplacé le hautain sourire par la bonne caresse presque maternelle des yeux soulignés...

En avait-elle eu des joies folles et différentes ! C'était au point que parfois à regarder passer un homme elle se demandait si oui ou non elle l'avait « soigné ». Car, devenue très bonne à présent et très reconnaissante à la vie de son petit peu de bonheur, elle considérait qu'il faut guérir les souffrants et s'ingéniait à dorloter, à chérir douillettement un très jeune qu'elle aimait.

Encore elle était devenue pieuse (il faut bien reconnaître ses fautes, n'est-ce pas ?) et parfois en des matins d'ennui ou de soleil blanc, elle s'en allait simplement à la messe... Mignonne et fragile, sanglée dans sa robe-tailleur aux plis lourds, son fin visage nacré par la crème Simon et le rose-gris s'encadrait en des tons de pastel sous les bandeaux d'or pâle de ses cheveux et sous le minuscule chapeau dont les brides aux velours éteints s'agrafaient de grandes émeraudes ; ainsi traîneuse de parfums ressouvenus, elle allait doucement sous les arbres du boulevard, suivie de ses petits chiens dont les grelots tintinabulaient follement...

Lui se laissait chérir tout bonnement ; il se rendait bien compte qu'il ne l'aimait pas, mais il n'eût pu se déshabituer de goûter l'odeur fine et troublante de sa chambre et de ses vêtements, ni le charme blotti d'être caressé en « tout petit » qui souffre, d'autant que le satin de sa chair évoquait une fierté de sang quelque peu attiédie à présent...

Il n'avait aucune besogne dans leur amour... Le matin, elle voulait l'habiller, le laver même et elle l'appelait « mon bébé » en lui fourrant des parfums dans les cheveux et des baisers dans les oreilles.

Mais ses parents ont voulu qu'il épousât une forte jeune fille bouffie d'honnêtes principes et la tendre et molle douceur de leur amour s'est éteinte à jamais, leurs soirs tièdes sous les lampes abat-jourées et le thé bouillant dans le samovar rose et les pralines mangées à deux bouches, tout s'est évanoui désormais en souvenirs invraisemblables à force de regrets.

Mais elle, son caractère devenu maternel a résisté à tout, elle lit, elle coud même, elle se désennuie en allant aux premières et aux salons, et l'église aussi l'accueille dans son sein...

Et maintenant qu'il est un homme important presque, si elle le voit, affairé, traverser un boulevard désert, elle vient à lui malgré ses craintes et vite, vite, elle s'inquiète un peu, le pauvre chéri ! elle le soigne !! « As-tu assez chaud avec ce paletot, dis-moi, bien vrai?... Mon Dieu, comme il a bonne mine ! » Et comme il s'enfuit très inquiet : « Prends bien garde aux voitures, tu sais, petit... »

GUSTAVE STEVENS

CHRONIQUE MUSICALE

LE RÊVE



De gros critiques affirment que M. Bruneau a toutes les audaces. Il lui en manque une : celle d'être poète. C'est l'audace essentielle. Donc, si M. Bruneau existe, M. Bruneau est un timide et les extravagances de la partition du *Rêve* s'expliquent mieux par la formule du poltron qui chante.

M. Bruneau existe comme musicien. La partition du *Rêve* atteste même sa volonté d'être un musicien psychologue qui emprunte les formes de son langage à la substance du drame. Nous sommes loin, ici, de ces choses à demi conçues, farcies de hors-d'œuvre, avec des trous gros comme la tête de l'auteur bourrés de trémolos en paquets. Son travail thématique est attentivement établi et soutenu. Des gens qui n'avaient jamais vu ça se sont mis à pousser, dans la salle de l'Opéra-Comique et sur le papier des principaux journaux du boulevard, des hurlements de victoire. C'était inévitable. Chaque fois que quelque chose comme un *leitmotiv* est signalé aux environs de Paris, tous les critiques qui forment la classe moyenne, pour ainsi dire la bourgeoisie du feuilleton, annoncent à qui vite vite l'arrivée de Wagner et de sa famille. Dans ces faux départs l'avantage demeure au plus traînard, parce que celui-ci, quelquefois, s'aperçoit de l'erreur des

autres et fait un détour. Ainsi le meilleur est le dernier venu. C'est ce qui distingue la critique du reportage. On avait joué le même jeu à l'arrivée d'*Esclarmonde*. M. Alfred Bruneau, qui faisait alors la critique musicale à *la Revue indépendante*, disait : « On a parlé de mélodie continue, de *leit-motive*, de symphonie prépondérante, d'orchestre polyphonique, de musique de l'avenir... Les phrases chantées deviennent parfois des thèmes qui reparaissent dans le courant de l'ouvrage afin d'accentuer l'effet d'une situation, mais qui rarement se disloquent et s'entrelacent pour former la trame symphonique sur laquelle se déroulerait l'action du drame et pour envelopper en même temps les personnages de l'atmosphère qui les ferait exister et se mouvoir ».

Si M. Bruneau était encore à *la Revue indépendante* où sa critique, du reste assez pâle, est continuée en queue de poisson par M. Servières, il pourrait répéter de la partition du *Rêve* ce qu'il disait de la partition d'*Esclarmonde*, en y ajoutant des observations sur « le déjà vu de certaines situations » du livret de M. Gallet « habilement arrangé pour l'optique ordinaire, normale de notre théâtre » ; en y ajoutant peut-être l'explication de ce qu'il a voulu faire quand il a donné toute sa peine de musicien à de tristes réalités scéniques, lui qui demandait « qu'on accouplât la musique à de l'irréalité grandiose ». Cette irréalité devait-elle naître du mariage littéraire de M. Zola à M. Gallet ?

Cette partition du *Rêve* n'est pas même une illustration des huit tranches du roman mis en scène ; c'est un simple commentaire, une légende, donnant en musique de repère une échelle des sentiments exprimés ; car une illustration ne naît pas de cette ligne musicale continue faite d'un repassage des thèmes ramenés avec exactitude à la minute voulue sous les phrases, mais tels quels et sans que jamais plus de deux thèmes s'accotent et se superposent, sans que leur enlacement par la polyphonie fasse se lever autour des personnages une atmosphère et vivre d'un bout à l'autre du drame cette subtile et vibrante psychologie de la musique remplaçant la psychologie détruite du livre. Je sais que le sens panthéistique est étranger au génie français et que l'artiste français est souvent trop socialisé pour apercevoir l'infini par tous les côtés de son être et se sentir ainsi relié à la totalité des choses dont participent sa passion, sa vie, mais des échappées vers l'infini par les sentiers de la fantaisie ne lui sont pas impossibles. J'ai souvent noté de ces échappées chez des compositeurs sans prétention au système et qui avaient, moins que M. Bruneau, spécialisé leurs procédés.

J'admire chez Wagner l'organisation rationnelle du langage qu'il apporte au drame lyrique rénové ; mais je regrette certains soirs les interprétations à demi instinctives des musiques au sens vague et flottant qui dégageaient en fumée de sons la chaleur d'un coin d'âme ; car si le son ne provoque qu'une sensation, un jeu de sons fait naître des impressions et des pensées. Toute figure musicale a par elle-même un sens que les poètes interprètent et chez ceux qui n'ont pas encore la force d'être des hommes dans la mesure géniale où le drame lyrique l'exige, je préfère le langage imprégné de nature et d'enfance à des formes vides de vie qui nous ramènent au langage méca-

nique et conventionnel de la raison. C'est ce langage-ci que M. Bruneau parle surtout.

Comme critique, M. Bruneau se montrait peu musicien, au sens vivant du mot ; comme musicien il est trop critique.

Mais s'il est cela, comment l'est-il, lui qui, après avoir favorisé d'enthousiasme le mouvement de la société nationale d'où sont sortis tous les jeunes musiciens de l'école Franck-d'Indy, lui qui, après avoir parlé de *drame lyrique*, n'a rien cherché d'autre, pour réaliser la partie poétique de son « rêve », qu'un livret de M. Gallet. Je dis qu'il n'a pas cherché, car il ne manque pas de poètes en France.

C'est ici le côté grave des critiques qu'on adressera aux auteurs du *Rêve*, car, quelle que soit la valeur de la partition de M. Bruneau, étant donné son orientation esthétique, cette partition ne peut être qu'un appoint à l'œuvre.

Je ne m'arrêterai pas au nom de M. Gallet. Le rôle inattendu qu'a joué M. Zola dans cette affaire de transaction artistique est autrement neuf et intéressant. Le véritable collaborateur de M. Bruneau, c'est le président de la Société des chiffonniers de lettres. Il a coupé son dénouement ; il a tué sa conception ; il a même fait quelques vers du livret. J'espère que ceux-ci ne sont pas de lui :

*Dis voir si j'ai tort Angélique,
Il faut que ce garçon s'explique !*

Une explication, en effet, ne serait pas inutile.

M. Gallet, qu'on est allé chercher aux environs de l'Opéra où il vend ses petits livres, a donné à l'association quelques versiculets de bonbons peints. Il a donné sa marchandise ; il n'a trompé personne ; c'est honnête ; on le paiera et tout sera fini. Mais les deux autres, ces novateurs intransigeants, ces entiers d'art, celui d'hier et celui de demain qui ont parlé hautement d'esthétique au théâtre, quelle signification veulent-ils qu'on attache à une œuvre dont le principal agent est ce revendeur de défroque littéraire pour les soirs de carnaval lyrique ; ce mannequin d'art qu'ils ont mis entre eux comme pour s'annihiler l'un l'autre. La voyez-vous maintenant l'union intime du poème et de la musique, de la substance et de sa forme, de la vie et de ses expressions ? La voyez-vous la synthèse théâtrale ?

Il y a dix ans, M. Zola ne pouvait passer devant l'Opéra sans « éprouver de sourdes colères ». « J'éprouve une si parfaite indifférence pour la littérature qu'on fait là-dedans ! » s'écriait-il, et il prononçait le mot de « polissonnerie publique ».

Aujourd'hui il y entre et, à moins de voir dans l'adaptation niaise et tripatrouillée de son *Rêve* à la scène, le modèle de ce théâtre naturaliste qu'il réclamait en tapant des poings et en hurlant sa fameuse plainte : « Les planches sont vides ! » on sera bien forcé de croire que sa théorie de la réalisation du capital intellectuel est la seule cause de cette fausse note sous la portée.

Je voudrais que cette aventure serve de leçon aux jeunes bravaches d'art, à tous ces dandys de l'intransigeance qui affectent d'être bien en formes

d'audace et qui ne sont indépendants qu'à correction ; à tous les timides de leur sincérité et de leur personnalité, ou à tous les incompréhensifs de la vie intérieure qui pensent qu'on fait du drame lyrique en crochétant des harmonies.

HENRY MAUBEL

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Sensations d'Italie, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre. — *Représailles*, par GEORGES BONNAMOUR. Paris, Savine. — *Vers de l'Espoir*, par MAURICE DESOMBIAUX. Bruxelles, Lacomblez. — *Loth et ses filles*, par PAUL LACOMBLEZ. Bruxelles, Lacomblez. — *Chantefable un peu naïve*, par ALBERT MOCKEL. Liège, Vaillant-Carmanne.



I est de mode, dans certains milieux littéraires, de « conspuer » M. Paul Bourget. On exécute le critique en ressuscitant les vieilles plaisanteries sur l'École normale et les normaliens, on nie le poète, qu'on n'a guère lu, en citant des fragments d'une œuvre mal venue : *Edel*, et l'on assomme le romancier en épilouquant sur des descriptions d'ameublement et des détails de toilette. Tout cela est puéril et n'empêche point M. Paul Bourget d'avoir écrit *Un Cœur de Femme*, *les Aveux* et *les Essais de Psychologie contemporaine*, trois affirmations d'une personnalité qui n'est point banale. *Un Cœur de Femme* contient des pages d'analyse féminine que je cherche en vain dans les romans à tapage. Maint poème des *Aveux*, avec sa musique grêle et chevrotante, a pour moi le charme d'une noble et délicate sincérité. Et quant aux *Essais de Psychologie contemporaine*, c'est la seule œuvre critique qui mérite d'être citée après les magistrales études de M. Taine et les curieuses interprétations de M. Renan.

M. Paul Bourget, malgré de beaux vers et de belles pages romanesques, est surtout un critique aigre et subtil. On a dit, sans trop de paradoxe, qu'il parle des personnages de ses romans comme s'ils étaient des livres, et des livres comme s'ils étaient des personnages vivants. Les héros de *l'Irréparable*, de *Mensonges* et du *Disciple* nous apparaissent, reliés et gaufrés, comme dans les rayons d'une bibliothèque. Par contre, si le livre d'autrui tombe dans les mains de M. Bourget, il le tourne et le retourne, exprime ce qu'il contient de valeur humaine, et en fait surgir, vivant et saignant, l'écrivain qui l'a conçu. N'est-ce pas dans *les Aveux* que se trouve ce madrigal étonnant, adressé par le poète à une jeune fille :

Ton charme adolescent me plaît comme un beau livre ?

M. Paul Bourget ne voit la nature et les êtres qu'à travers les vitraux multicolores de plusieurs siècles de livres, de musique et de tableaux. Il

observe admirablement, mais il faut que son sujet se tienne immobile, muet, comme engourdi. La vie réelle, la vie *du premier degré*, est trop palpitante et trop bondissante. M. Bourget n'a pas la force de la brutaliser pour l'étendre dans son œuvre. Les livres, c'est de la vie aussi, de la vie *du second degré*, de la vie enfouie et cristallisée. Cette vie-là n'oppose aucune résistance physique à la paresse de l'observateur. Elle se tient tranquille pendant qu'on l'interroge. Elle admet les rêveries fécondes et les dissections patientes. Elle ne résiste pas. Mais il faut, pour lui arracher son secret, et pour l'animer, une intelligence souple et sympathique, servie par une culture presque universelle.

M. Paul Bourget a cette culture et cette intelligence. C'est pourquoi les *Sensations d'Italie*, simple journal d'une longue excursion automnale à travers la Toscane, l'Ombrie, les Marches, la terre d'Otrante et la Calabre, attire et retient mieux qu'un roman. Malgré des lassitudes et des lâchetés de style, un charme étrange, d'abord timide, et peu à peu pénétrant, s'exhale de ces pages éparses. Et quand M. Bourget fait des soliloques devant les chefs-d'œuvre des maîtres de l'Ombrie, quand il commente le Traité de saint Irénée contre les gnostiques, ou qu'il évoque, au pied des murs de Lucera, la passionnante figure de Frédéric II, ou qu'il retrace, en quelques phrases d'eau-forte, la figure héroïque et congestionnée de Joachim Murat, roi de Naples, il trouve toujours le chemin de notre cœur et de notre pensée. Il nous plaît par sa bonne foi, par une curiosité qui demeure vivace, par la loyauté et la franchise de ses confessions. Le livre de M. Paul Bourget nous parle, à voix basse, de mille choses fugitives et charmantes que nous ne verrons jamais.

*
**

Représailles, le roman de M. Georges Bonnamour (Jules Couturat), dénonce, comme *la Peur de la Mort*, de M. de Nion, un louable désir de briser le vieux moule du roman naturaliste. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui sentent confusément que M. Zola et les médanites ont réduit l'observation à des notes grossièrement documentées sur des actes secondaires et négligeables. Ils ont lu *Anna Karénine* et *l'Idiot*. Ils réagissent de toutes leurs forces contre le pessimisme enfantin et ridicule des derniers zolistes. Malheureusement, la statue aux pieds d'argile du naturalisme les couvre encore de son ombre et leur cache le ciel. De là des œuvres tourmentées, inquiètes, où les idées se battent avec leur mode d'expression. L'écrivain est émancipé intellectuellement, mais sa main est encore fidèle aux procédés mécaniques de l'école expérimentale.

Ainsi, dans *Représailles*, on retrouve toutes les recettes de style de M. Zola et de M. de Goncourt. M. Georges Bonnamour tombe souvent dans la description inutile et dans le reportage littéraire, — mais la conception de son roman est moins arbitraire et plus large que celle des œuvres dont il est, malgré lui, l'héritier. J'ai noté, dans *Représailles*, le chapitre où Juliette de Boves et son mari, après des tromperies réciproques et avouées, finissent par se réconcilier mélancoliquement, poussés l'un vers

l'autre par la bêtise de la vie. Ce fragment-là me donne le droit d'être sévère pour *Représailles*, mais aussi d'attendre beaucoup de M. Jules Couturat.

..

Si la réaction contre l'idéal naturaliste se manifeste même dans les romans écrits par les fils directs de MM. Émile Zola et Edmond de Goncourt, elle s'accuse, avec une netteté mille fois plus grande, dans les œuvres récentes des prosateurs belges. *Vers de l'Espoir* de M. Desombiaux, n'est pas un roman, pas même un roman autobiographique, mais un groupe de poèmes en prose, qui ont parfois la perfection du vers et qui sont reliés entre eux par une idée commune, comme des perles d'eau différente par un léger fil de soie d'or.

J'avoue ne pas être fanatique de cette forme littéraire du troisième sexe qu'on appelle le poème en prose. Elle est hermaphrodite et elle couvre trop facilement des ambitions impuissantes. Elle n'est légitime que si le sujet du poème, à cause de certaines particularités, répugne à entrer dans la gaine du vers français. Je pourrais citer, dans *Gaspard de la Nuit*, dans les *Poèmes en prose* de Baudelaire, et dans *Pages* de M. Stéphane Mallarmé, tel canevas décoratif ou sentimental qui n'eût pas repoussé la broderie prosodique. Certains poèmes pédestres de Baudelaire ne sont d'ailleurs que des études préparatoires, dont la version ailée se trouve dans l'édition définitive des *Fleurs du Mal*.

Evidemment, M. Maurice Desombiaux a quelquefois traité en prose, en prose raffinée et grandiloquente, des sujets qui relèvent de la poésie. Mais quand ses poèmes enveloppent, dans leur rythme particulier, des détails réfractaires à la musique du vers, il possède toutes les qualités du genre. Il est à la fois imaginatif et précis, et il pèse ses mots, comme le disait Gautier, dans les balances des peseurs d'or de Quentin Metsys.

Un livre intitulé *Vers de l'Espoir* doit être, nécessairement, spiritualiste et catholique. Ce recueil de poèmes, écrit par un auteur wallon, pourrait être daté de Bruges. Il y règne un silence provincial, plein de pensées engourdies, que réveillent à peine le tic-tac des antiques horloges et le tintement des carillons. « L'âme collective de la vieille ville, écrit M. Jules Destrée dans son *Journal*, a curieusement modifié la fougue de ce robuste garçon, épris d'escrime et de batailles. Il est maintenant absorbé en des rêveries mystiques, ne se préoccupe plus que des humbles et des naïfs, dans une véritable haine contre la complexité corruptrice de la civilisation et le cabotinage universel du siècle. » M. Maurice Desombiaux, s'il a subi l'influence signalée par M. Jules Destrée, n'en est pas moins demeuré robuste, et cette robustesse s'affirme dans des images nettes et colorées. Caractéristique piquante, ce Wallon ardennais, qui s'est si bien et si vite acclimaté à Bruges, possède une imagination de peintre, une imagination de peintre flamand. Voilà qui renverse beaucoup de théories sur l'antagonisme des races.

Que M. Maurice Desombiaux nous décrive, en des transcriptions psychologiques, les caveaux et les calvaires, qu'il nous introduise dans les

villes du rêve, ou qu'il se hausse, dans *le Triomphe du Verbe*, à des conceptions symboliques, il nous apparaît, sous des formes parfois contradictoires, comme un écrivain de foi et d'intimité.

Le poème dramatique de M. Paul Lacomblez, *Loth et ses Filles*, sera bientôt joué à Paris, au Théâtre d'Art. J'espère qu'il sera joué comme il convient, c'est-à-dire sans aucune tentative de réalisation trop matérielle. L'œuvre de M. Paul Lacomblez est, à proprement parler, un *mystère*. Elle s'accommoderait fort bien des rideaux de gaze du Théâtre d'Art, et je me l'imagine se déroulant, avec une lenteur rythmique, dans un décor vague, au son de musiques lointaines. Les personnages n'agiraient guère, figés dans une attitude hiératique, et chanteraient leur âme sur le mode le plus légendaire. Animée de cette façon, l'œuvre de M. Paul Lacomblez acquerrait son entière valeur.

Ce poème mélancolique, où l'auteur a évité avec soin les oppositions violentes et les images trop orientales, se développe doucement dans une atmosphère monochrome. On dirait une tapisserie un peu effacée, à qui les lueurs crépusculaires conviennent mieux que le plein soleil.

Un thème domine le drame : la fatalité de la génération. « Notre père est vieux, dit l'aînée à la cadette, et il n'est resté aucun homme sur la terre qui puisse nous épouser selon la coutume de tous les pays. Donnons donc du vin à notre père, enivrons-le, et dormons avec lui afin que nous puissions conserver sa race. » C'est là le *leitmotiv* du poème : il est l'émanation directe du texte sacré. L'action de Radja et de Zogar n'a rien d'une aberration sexuelle : elle est, au sens exact du mot, naïvement patriarcale.

C'est pourquoi, malgré le côté scabreux du sujet, M. Lacomblez a fait œuvre d'artiste probe et délicat. Et la chasteté de la conception se reflète dans l'exécution de l'œuvre. Le vers est noble, musical et un peu voilé.

Musicien, M. Albert Mockel l'est aussi, et il l'est au point d'insérer dans *Chantefable un peu naïve* un prélude musical destiné à fixer l'atmosphère de ce drame, et à suggérer la vie antérieure du sujet qu'il analyse. Ce prélude est d'ailleurs écrit pour un orchestre idéal et il faut le lire des yeux.

Mais les pages de musique idéale de M. Albert Mockel échappent quelque peu à notre compétence littéraire, et il se pourrait que les vers de *Chantefable un peu naïve* fussent plus musicaux que la musique explicative qui les accompagne.

J'ai dit, ici même, comment l'inspiration créatrice, en Belgique, s'est, pendant des siècles, orientée vers la peinture et vers la musique. Ces deux arts ont longtemps absorbé toutes nos forces vitales. Depuis quelques lustres, ce mouvement d'aspiration s'est ralenti, et l'on a vu apparaître des groupes d'écrivains. Seulement ils ont gardé quelque chose de leur origine. C'est ainsi que l'auteur des *Contes d'Yperdamme*, M. Eugène Demolder, demande ses sujets aux vieux peintres flamands ; c'est ainsi que M. Albert

Mockel poursuit un paradoxal hymen, en vers lyriques, de la poésie et de la musique.

Ajoutons que cette influence héréditaire a été cultivée, chez M. Albert Mockel, par l'exemple de certains écrivains français que la dramaturgie wagnérienne a troublés dans leur esthétique. On peut dire, sans exagération, que la musique de Richard Wagner a aimanté l'école symboliste. Cette aimantation a-t-elle été salutaire? Je ne le crois pas. Les confusions entre les arts sont toujours dangereuses et les symbolistes qui se réclament de Wagner oublient un peu trop qu'il ne s'agit pas, dans la dramaturgie de Bayreuth, d'exprimer des sensations musicales au moyen de l'ode, mais d'unir, dans une étroite synthèse, le drame et la musique.

L'œuvre de M. Albert Mockel est dédiée à Elsa, la fiancée du chevalier au Cygne. Elle est conçue et réalisée dans des teintes blanches et liliales. L'éveil peureux d'un cœur vierge aux premiers émois de l'amour, à l'amour de l'amour, le culte enfantin et noble de « la petite Elle », la floraison puérile du printemps autour de l'éclosion printanière d'une âme, tels sont les principaux motifs sur lesquels M. Albert Mockel a jeté de fines et légères orchestrations prosodiques. Le vers de *Chantefable un peu naïve* s'enroule en arabesques autour de ces thèmes légers. Il s'assonne et il s'allitera avec des délicatesses précieuses, que savourent les oreilles patriciennes. On dirait la chanson d'une fontaine cachée sous les feuilles. L'impression dominante, malgré quelques appels de cor, guerriers et légendaires, est l'ingénuité. *Chantefable un peu naïve* pourrait s'appeler : *Au Pays des fées*. Les oiseaux de *Siegfried* ont collaboré à cette œuvre exquise, que l'on admire même sans la comprendre, avant de porter à ses lèvres sa main rouge du sang du dragon :

*Petite fée triste comme un reflet de souvenirs roses,
— et fugaces les caprices du roitelet qui se pose!
Toi, l'adorablement futile
Comme la noblesse de ce qu'ils nomment inutile...*

A mon avis, ainsi que je l'ai laissé entendre, M. Albert Mockel dépasse souvent la limite après laquelle la poésie musicale cesse d'être de la poésie et ne devient pas de la musique. Je voudrais bien aussi, si l'espace dont je dispose ne m'était strictement mesuré, le quereller un peu à propos de certains alexandrins, d'ailleurs très beaux en eux-mêmes, qui détonnent dans sa mélodie prosodique. M. Mockel me donnera sans doute bientôt l'occasion de développer ces critiques. Je me contente aujourd'hui de saluer la naissance d'un poète charmant, dont l'inspiration juvénile me ravit, malgré mes répugnances pour les formes littéraires dont il l'enveloppe. Cet hommage et cette restriction prouvent que *Chantefable un peu naïve* est l'œuvre d'un écrivain de talent.

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

M. Charles Tardieu nous a envoyé une réponse à l'article de M. Albert Giraud : *La Maison G. F. C. T.* et nous a requis de la publier.

A notre grand regret, il nous est impossible d'insérer ce factum dont les dimensions sont excessives et qui nous exposerait à de nombreux « droits de réponse » de la part de tiers cités.

M. Tardieu est, d'ailleurs, directeur d'un journal quotidien. Il peut y imprimer tout à l'aise ses réponses et ses répliques, sans s'exposer au reproche de chercher à encombrer de sa prose une petite revue mensuelle qui a autre chose à publier.



Deux deuils cruels ont attristé tous les amis de *la Jeune Belgique*.

Nous prions M. Gevaert, le vénéré directeur du Conservatoire de Bruxelles et notre ami M. Albert Mockel, frappés tous deux par des deuils de famille, d'agréer nos bien sincères et bien affectueux sentiments de condoléance.



Le ballet de MM. Hannon et Dubois, *Smylis*, a obtenu un grand succès au Théâtre de la Monnaie. Notre ami Théo Hannon s'est révélé moraliste. Il célèbre, dans *Smylis*, la conquête de Lesbos par Cythère, sujet éminemment édifiant. A partir d'aujourd'hui, nous plaçons Théo parmi les Pères de l'Eglise... qui dansent. M. Dubois a secondé de son mieux les intentions louables de son spirituel librettiste en brodant sur le canevas de *Smylis* de fines et brillantes broderies d'orchestre.



La Nation a interviewé M. Ch. Potvin, qui lui a confié ses plaisirs de vieux lettré, un peu retiré des luttes de ce monde, et s'en consolant dans la lecture de ses auteurs préférés.

M. Frédéricix a failli être interviewé aussi. Mais, en homme avisé, il a manifesté son horreur pour les choses modernes, en refusant de se prêter à « ce cabotinage ».

On voit que M. Frédéricix est un homme tout d'une pièce, qui n'hésite même pas à être désagréable à ses amis, quand il s'agit de maintenir un grand principe.



L'Intruse sera jouée prochainement au Théâtre du Parc.

Voici comment *la Réforme* annonce la nouvelle à ses lecteurs :

« *L'Intruse*, de M. Maeterlinck, va être représentée au Théâtre du Parc dans quelques jours. M. Candéilh a mis sa troupe à la disposition du jeune Gantois auquel s'est intéressé Mirbeau ; il l'a autorisé à choisir librement les interprètes de *L'Intruse* parmi ses meilleurs comédiens et à leur imposer autant de répétitions qu'il jugerait bon. C'est une bienveillance bien louable, véritablement bien louable. »

Ces lignes aimables, qui ne laissent aucun doute sur les intentions du critique dramatique de la maison, — son article est déjà écrit ! — doivent émaner d'un jeune Liégeois qui a présenté, en vain, à plusieurs directeurs de théâtre, des chameaux scéniques de sa façon.

Tous nos compliments au Francisque Sarcey de M. Feron. Nous attendons son article avec impatience, pour le faire valoir.



Un jeune critique dramatique a commis

une opérette tirée du *Tartarin* de M. Daudet.

Les directeurs de théâtre s'engagent les uns les autres à la jouer.



A l'heure où paraîtra *la Jeune Belgique*, l'*Etude de Jeune Fille*, la pièce en trois actes de M. Henry Maubel, verra la rampe au Théâtre Molière.

La Réforme n'a manifesté aucune aigreur préventive. C'est étonnant.



Notre vieil ami Shakespeare a passé une fichue semaine. On a joué, à la Comédie-Française, une « adaptation » de *la Mégère apprivoisée*. Auteur : un sieur Paul Delair, couturier dramatique ordinaire de M. Constant Coquelin.

Ce doux niais a tripatouillé la comédie anglaise de façon à la rendre méconnaissable. Aussi les grandes critiques ont été unanimes à déclarer que le tripatouillage est très supérieur à l'original. Ils ont « dit son fait » à Shakespeare, qui a eu une mauvaise presse. L'un d'eux, — une bouture de M. Henry Fouquier, M. Marcel Fouquier, qui opère à Paris pour l'*Indépendance belge*, — a écrit dans le journal de la maison G. F. C. T., à propos de *la Mégère apprivoisée*, l'extraordinaire phrase que voici : « CES INVENTIONS, OU MANQUE DANS LE DÉTAIL LA BEAUTÉ LYRIQUE, NE SONT PAS VRAIMENT SUPÉRIEURES A CELLES D'UN VAUDEVILLE DES VARIÉTÉS ».

L'Indépendance belge a le courriériste parisien qu'elle mérite.



Notre directeur, M. Iwan Gilkin, a été à son tour interviewé par *la Nation*. Voici quelques fragments de ses déclarations :

— Que pensez-vous de l'avenir du roman ? du naturalisme ? du symbolisme ?

— Votre question est un peu embarrassante ; je ne vois pas quel avenir spécial le roman pourrait avoir.

Le naturalisme est mort, tout au moins est-il malade. Certes, quelques personnalités remarquables se rattachent à cette école ; mais depuis quelques années elle ne paraît plus faire des recrues importantes. Elle n'a plus aucune force d'expansion, elle a même perdu tout prestige. Le naturalisme se résume en M. Zola, qui fut l'inventeur de cette école et qui demeure seul aujourd'hui sur ses débris.

— Y a-t-il une école symboliste ? Justifie-t-elle son nom ?

— Je ne le crois pas. Les prétendus symbolistes d'aujourd'hui sont d'habiles virtuoses exécutant des exercices plus ou moins variés sur un instrument nouveau, — ou plutôt sur un très vieil instrument qu'on avait oublié dans une armoire du xv^e siècle et que l'on vient de remettre au jour. Les symbolistes affectionnent certains mètres nouveaux, ou qui paraissent tels, et qu'ils ont mis à la mode. Ils ressemblent un peu à ces compositeurs qui, lorsqu'on inventa le saxophone, écrivirent des concertos et des sonates pour l'instrument nouveau. Aujourd'hui le saxophone a pris sa place dans l'orchestre et il ne paraît pas devoir anéantir l'usage de la flûte et du trombone. Il en sera ainsi des mètres que les symbolistes rendent aujourd'hui familiers. Mais je doute fort qu'ils causent l'abandon définitif des mètres usités. C'est un nouvel instrument qui vient s'ajouter aux autres, voilà tout.

Cela justifie-t-il le titre de *symboliste* adopté par l'école ? J'ai peine à le croire et je me permets de critiquer cette étiquette, qui désigne fort mal les produits sur lesquels on l'a collée. Quand on parle de symbolisme ou d'art symbolique, on emploie une expression qui a un sens consacré et précis. Elle désigne l'art qui est basé sur le symbole, et par symbole il faut entendre certains signes, certains emblèmes, certains mythes, qui synthétisent toute une doctrine. Les architectes qui ont construit les cathédrales gothiques faisaient de l'art symbolique ; j'aperçois mal le symbolisme dans

certain madrigaux, d'ailleurs ravissants, du *Pèlerin passionné*.

En somme, le naturalisme est une école qui se meurt; le symbolisme, une école qui n'est pas encore tout à fait née.

— Que pensez-vous de la nouvelle génération littéraire?

— Ma qualité de directeur de *la Jeune Belgique* m'interdit d'émettre aucune opinion touchant les littérateurs belges. Chez les français, j'admire plusieurs jeunes écrivains d'un grand talent. Sans compter M. Gustave Kahn, qui est isolé dans un art nouveau et très personnel, où plusieurs ont vainement tenté de rivaliser avec lui, j'estime particulièrement M. Henri de Régnier, de qui les vers se rattachent à la grande tradition «classique» du XIX^e siècle, MM. Vielé-Griffin, Quillard, Albert Saint-Paul et leurs amis.

La Jeune Belgique.

— Et *la Jeune Belgique*?

— Elle n'est ni naturaliste, ni symboliste, ni autre chosiste. On a répandu là-dessus les bruits les plus erronés. *La Jeune Belgique* n'a jamais été une école particulière, elle a été l'école où nous avons appris à faire des vers et où d'autres à leur tour apprendront leur métier. Certes, nous sommes plus proches des parnassiens que de n'importe qui. Mais qu'est-ce que les parnassiens français, abstraction faite de la légende absurde qui leur attribue le dogme de l'impassibilité? C'était un groupe de poètes révoltés par l'ignorance des versificateurs de leur temps; comme, pour la plupart, ils connaissaient admirablement leur métier, ils s'unirent et publièrent en commun de vrais vers, afin de rappeler au public qu'il existe une poésie française et que les Ponsard de tous les temps ne sont que des ânes. Mais ce *Parnasse* admettait toutes les personnalités et les talents les plus divers : M. Mallarmé y coudoyait M. Verlaine, MM. Leconte de Lisle et J.-M. de Hérédia y voisinaient avec Théodore de Banville et M. Coppée; on y trouvait aussi des vers de Baudelaire et de Gautier.

La Jeune Belgique s'est efforcée d'imiter

le Parnasse français dans sa sévérité et dans sa tolérance : sévère pour le métier, elle a admis tous les genres, toutes les idées, toutes les formes. C'est là, pensons-nous, la seule imitation que l'on puisse sérieusement constater chez nous : l'imitation du travail et de la liberté.

Voilà le seul lien qui nous rattache aux parnassiens; et ce lien nous l'avons affirmé hautement en publiant le *Parnasse de la Jeune Belgique*, titre qui n'a pas été pris au hasard.

— Quel est l'avenir de *la Jeune Belgique*?

— Je ne suis pas prophète; pardonnez-moi donc si je suis pauvre en pronostics. *La Jeune Belgique* a rendu, dans notre pays, un immense service aux lettres. Elle a groupé des efforts qui, sans elle, se fussent peut-être perdus; elle a secoué l'indifférence du public; elle a tourné l'attention de la jeunesse vers la littérature et les arts. On lui reproche parfois son allure batailleuse et ses gamineries; sans cette allure et sans ces gamineries elle eût passé inaperçue, elle n'eût attiré ni colères ni sympathies; on l'eût prise pour un enfant trop joli et, partant, peu viable, de nos vénérables grands-pères.

Mais la besogne n'est pas achevée, il s'en faut! Aussi suis-je porté à croire que *la Jeune Belgique* continuera à vivre et à croître vigoureusement. On fait ce qu'on peut, mais que de choses il reste à entreprendre!

L'éducation esthétique.

Tenez! la grosse affaire, c'est l'éducation du public. A ce propos, permettez-moi de protester avec énergie contre les mutilations que l'on veut faire subir aux études d'humanités. Loin de les affaiblir, il faudrait les renforcer. Nous en avons plus besoin que les Français eux-mêmes. C'est dans l'étude du grec et du latin que se retrempe quotidiennement la langue française; affaiblir cette étude, c'est jeter l'anarchie dans la langue française. Or, la vraie connaissance du français nous offre bien plus de difficultés à nous, qui sommes à demi germains, qu'aux habitants de la France.

Certes, si l'on renforce ces études, elles seront suivies par un moindre nombre de jeunes gens. Qu'importe ? Il s'agit de créer une forte élite de lettrés. Chez nous, l'enseignement artistique est tout à fait défectueux. On n'est occupé que de fabriquer l'artiste, le producteur de l'œuvre d'art ; on ne s'est pas soucié un moment de créer le consommateur, — c'est-à-dire l'homme muni d'une forte culture intellectuelle, capable de se plaire aux choses de l'esprit et de les apprécier. Or, voyez ! L'artiste, à la rigueur, se créera lui-même. Un véritable artiste est poussé par une force invincible à étudier son art ; et s'il ne trouve pas une école ou une académie, il étudiera tout seul, il se fera des compagnons de travail, il rencontrera

l'un ou l'autre vieil esthète qui lui apprendra tous les secrets du métier. L'artiste va fatalement à l'art. Mais le public ! Il faut que l'art vienne à lui. Voilà pourquoi je voudrais voir tout élève de philosophie forcé de suivre un bon cours d'esthétique générale et d'histoire de l'art, — où, bien entendu, il faudrait se garder avec soin de toute tendance exclusive, de tout dogme formaliste.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIXIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

<p>Vers :</p> <p style="padding-left: 2em;">Arnay (Albert).</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Vitrail</i> 69</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>La Sirène déçue</i> 69</p> <p style="padding-left: 2em;">Chronique littéraire 282</p> <p style="padding-left: 2em;">Album-Blättchen. 333</p> <p style="padding-left: 2em;">Boels (Jean).</p> <p style="padding-left: 4em;">Apparition. 65</p> <p style="padding-left: 4em;">Chant de noces 156</p> <p style="padding-left: 2em;">Buet (Charles).</p> <p style="padding-left: 4em;">Retour d'Exil (suite). 53</p> <p style="padding-left: 4em;">Retour d'Exil (suite et fin). 157</p> <p style="padding-left: 2em;">Castro (Eugenio de).</p> <p style="padding-left: 4em;">Oarystos 272</p> <p style="padding-left: 4em;">Horas 274</p> <p style="padding-left: 4em;">Oarystos 336</p> <p style="padding-left: 2em;">Chainaye (Hector).</p> <p style="padding-left: 4em;">Poèmes en prose :</p> <p style="padding-left: 6em;"><i>L'Ame de cristal</i> 61</p> <p style="padding-left: 6em;"><i>Le Grand Mur</i> 62</p> <p style="padding-left: 6em;"><i>La Bonne Gardienne.</i> 62</p> <p style="padding-left: 4em;">La Chimère tuée. 170</p> <p style="padding-left: 2em;">Demolder (Eugène).</p> <p style="padding-left: 4em;">Chronique littéraire. 83</p> <p style="padding-left: 4em;">Entrée de ville 147</p> <p style="padding-left: 4em;">Chronique littéraire 219</p>	<p style="padding-left: 2em;">Le Massacre des Innocents . . . 234</p> <p style="padding-left: 2em;">Chronique littéraire. 288</p> <p style="padding-left: 2em;">Le Baptême d'or 431</p> <p style="padding-left: 2em;">Desombiaux (Maurice).</p> <p style="padding-left: 4em;">Promesse 71</p> <p style="padding-left: 2em;">Vers de l'Espoir :</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Damme</i> 149</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Lux</i> 152</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Espoir</i> 153</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Avis</i> 268</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Notification</i> 269</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Confidence.</i> 269</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Caveaux.</i> 270</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Vieilleries</i> 271</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Calvaire.</i> 329</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Possession</i> 330</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Mutisme.</i> 331</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Pénitentes</i> 332</p> <p style="padding-left: 2em;">Destrée (Georges).</p> <p style="padding-left: 4em;">Les Clochés :</p> <p style="padding-left: 6em;">I. <i>Crépuscule</i> 65</p> <p style="padding-left: 6em;">II. <i>Sacre</i> 66</p> <p style="padding-left: 6em;">III. <i>Office des morts.</i> 67</p> <p style="padding-left: 4em;">Chronique artistique 123</p> <p style="padding-left: 2em;">Proses :</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Paysage nocturne</i> 206</p> <p style="padding-left: 4em;"><i>Carillons</i> 207</p>
--	--

<i>Plaintes d'automne</i>	209	Chronique littéraire	381
Vénus Aphrodite	264	La Maison G. F. C. T.	389
Eekhoud (Georges).			
La Nouvelle Carthage	14	Le Castel des Grands Verjus	
Chronique musicale	126	Pièces justificatives	
Chevalerie rustique	200	Chronique littéraire	
Croix processionnaires	302	Goffin (Arnold).	
Chronique littéraire	317	Proses lyriques :	
Blanchelive, Blanchelivette	360	I. <i>Diablerie</i>	44
Fontâinas (André).			
Les Vergers illusoires :		II.	46
I. <i>Le Verger ouvert</i>	50	III. <i>Amitié</i>	47
II. <i>Sur le Seuil</i>	50	IV. <i>Insomnie</i>	47
III. <i>Romance</i>	51	V. <i>Songe</i>	48
IV. <i>La Chasse</i>	52	VI. <i>Le Miroir</i>	49
V. <i>La Cible</i>	53	Proses lyriques :	
La Mendiante	233	I. <i>Silentium</i>	134
Garnir (Georges).			
Chanson	63	II. <i>Maldoror</i>	135
Gilkin (Iwan).			
Dialogue	26	III. <i>Rupture</i>	137
Siegfried	110	IV. <i>Jusqu'à la Mort</i>	137
Chronique littéraire	212	V. <i>Mosaïque</i>	138
Gille (Valère).			
Offrande	79	Chronique littéraire	249
Chronique littéraire	85	Notes cursives	306
Les livres	87	Hérolid (A.-Ferdinand).	
Sommeil d'or	167	Vitrail des Saintes :	
Chronique littéraire	215	<i>Regina</i>	304
Une lettre	229	<i>Radegundis</i>	305
Madeleine	367	<i>Thaïs</i>	305
Vers :		Intérim.	
<i>Cortège</i>	395	Chronique musicale	188
<i>Ame fleurie</i>	396	Itibéré da Cunha (Jean).	
Giraud (Albert).			
La Confession de Henri III	6	Chronique littéraire	254
Chronique littéraire	120, 313, 347	L'Idéal	377
Les Vaines Rencontres	359	Les yeux morts	378
Jenart (Auguste).			
		Les Pyramides	378
		Jeune Belgique (La).	
		Le pays de mon rêve	73
		Une étape	5
		Protectionnisme littéraire	197

Les Grands Lamas du Musée.	261	Leune (Albert).	
L'Etat Mécène	291	Contes :	
L'Art pour l'Art	325	<i>Le Remords expliqué</i>	168
Le Prix triennal	357	<i>Logique suprême.</i>	172
Jhouney (Alber).		Maeterlinck (Maurice).	
Sérénité.	266	Menus propos.	36
Kahn (Gustave).		Mallarmé (Stéphane).	
Chronique littéraire	79	Pauvre Enfant pâle	133
Livre d'Images :		Maubel (Henry).	
<i>Fortunatus.</i>	139	Chronique littéraire	183, 252, 318
<i>Pandarus de Paris</i>	140	Fragment	397
<i>Albe et Droit</i>	141	Lettre à M. Barrès	413
<i>Satan.</i>	141	Chronique musicale	437
<i>Bénédiction</i>	142	Nève (Joseph).	
<i>Le Pauvre Job</i>	142	L'Ecole Saint-Luc	340
<i>Karolus de Paris.</i>	143	Oliveira Soares (A. de).	
<i>Domaine de Fée</i>	144	Examen de conscience	276
<i>Pierrot et sa suite</i>	145	Vol de corbeaux	278
<i>Bal des Poupées</i>	145	Pinolet (Suave).	
<i>Le Chasseur maudit.</i>	146	Fluidités	311
<i>La Fée, la Fée!</i>	147	Quillard (Pierre).	
Vers :		A la seule	42
<i>Figure au théâtre.</i>	243	Rahlenbeck (Gustave).	
<i>Lied</i>	244	Londonneries :	
<i>Lied</i>	244	I. <i>Sisters Lloyd</i>	166
<i>Colloque nuptial</i>	245	Régnier (Henri de).	
<i>Chanson</i>	247	Ballade des doux venants	34
<i>Image</i>	411	Sonnets.	248
<i>Czarda</i>	412	Remouchamps (Victor).	
Krains (Hubert).		Vers	210
Le Jour des Morts	74	Rossetti (Dante Gabriel).	
Chronique littéraire	178	Le Sommeil de ma sœur	379
Lacomblez (Paul).		Sœur Hélène	406
Loth et ses filles	403	Roussel (Fernand).	
Lazare (Bernard).		Blanches Fiançailles	73
L'Agonie des Esprits	28		
Le Roy (Grégoire).			
Les Adieux	59		
Chronique artistique	185, 221		

Severin (Fernand).		Vers :	
Mélancolie	60	<i>Une Heure de soir</i>	296
Chronique artistique	90	<i>Une autre Heure.</i>	297
Le Bonheur	119	<i>Très simplement</i>	298
Chronique artistique	187	<i>Celles des soirs</i>	421
Poèmes :		<i>La Chevelure</i>	423
<i>A Béatrice</i>	327	Verlaine (Paul).	
<i>Amour</i>	328	Dédicaces	34
Stevens (Gustave).		Verlant (Ernest).	
Profils perdus	434	Chronique littéraire	211
Toto.		Chronique artistique	345
Album à Toto :		Trois pièces d'Ibsen	368
<i>Coin de route</i>	176	Vielé-Griffin (F.).	
<i>Petite guerre</i>	176	Au tombeau d'Hélène	36
<i>Autre dimanche</i>	177	Vierset (Auguste).	
Van Lerberghe (Charles).		Les Flamands	70
Mirages	43	Ecran japonais	175
Panthée	205		
Verhaeren (Emile).		***	
Un Soir	41	Banquet de la Jeune Belgique.	97
		Memento, 91, 128, 190, 223, 257,	
		289, 321, 353, 385, 417, 445.	



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens, 31

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds :

BAUDOUX (Fernand) . . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . . fr.	3 50
BLOY (Léon)	Le Pal, la collection complète (4 nos) très rare	4 »
	Les trois premiers numéros, ensemble	1 »
CHAINAYE (Hector) . . .	L'Âme des choses	2 »
DELATRE (Louis)	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
DE HAULLEVILLE (Baron P.)	En vacances, un volume in-18 Jésus	3 50
DEMOLDER (Eugène) . . .	Contes d'Yperdamme, un volume in-18 Jésus	3 »
—	Impressions d'Art, un volume in-8°.	3 »
DESOMBIAUX (Maurice) . .	Vers de l'Espoir, un volume in-18 Jésus.	2 »
DESTRÉE (Jules)	Journal des Destrée, une plaquette in-18 Jésus	1 »
DULAC (Paul)	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus.	1 50
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
ECKHOUD (Georges)	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dar- denne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires)	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in-18	3 50
—	Kees Doorik — Kermesses — Les Milices de Saint- François (épuisés).	
GARNIR (Georges)	Les Charneux, mœurs wallonnes, un volume in-18 Jésus.	3 50
GIRAUD (Albert)	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
	(Il a été tiré 3 exemplaires sur Japon Impérial et 8 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin	2 »
	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
ITIBERÊ DA CUNHA (J.) . .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
JENART (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
JEUNE BELGIQUE (Le Parnasse de la),	pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.	7 50
KAHN (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin	3 50
—	Les Palais nomades, poèmes, un volume in-18.	3 50
LACOMBLEZ (Paul)	Jeunes filles, une plaquette in-16	2 »
—	Loth et ses filles, un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
LAUTRÉAMONT (Comte de)	Les Chants de Maldoror, un volume in-18	3 50
LAZARE (Bernard)	Les quatre faces, plaquette anti-parnassienne	1 »
MAETERLINCK (Maurice) . .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleïne, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	
—	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, précédé d'une Introduction, un vol. in-18	4 00
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufac- tures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Sept Princesses, un volume in-18	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder)	
—	Pelléas et Mélisande, un vol. in-18 (sous presse).	

MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé).	
—	Miette, un volume in-16	fr. 2 50
—	Etude de jeune fille, un volume in-18.	2 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare)	5 »
POE (Edgar)	Poésies complètes, traduction de G. Mourey, 1 vol. in-18	2 »
SEVERIN (Fernand)	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
—	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes; un volume in-16 raisin	2 »
—	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles)	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16.	2 »
—	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaieurs, drame, une plaquette grand in-16	1 »
—	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile)	Les Apparus dans mes chemins, poésies, 1 volume in-16 raisin	2 »
—	(Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon et sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Moines, poésies, un volume in-18.	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé	3 50
—	(Il a été tiré 75 exemplaires sur papier impérial Van Gelder à 10 francs).	

Volumes en commission :

GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'Artiste	15 »
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8°, avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
NYST (Raymond)	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau-forte de Willy Schlobach.	3 50
SAROLÉA (Ch.)	Henrik Ibsen, avec portrait, un volume in-16	2 »
VERHAEREN (Emile)	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un volume in-8° sur papier de Hollande.	10 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes. in-8° sur papier de Hollande.	10 »

La Jeune Belgique (11^e année), Revue mensuelle de littérature et d'art.
Abonnements : Belgique, 7 francs par an; Union postale, 8.50. — Le numéro 75 centimes. Chacune des années précédentes : 10 francs.

La Société Nouvelle (7^e année), Revue internationale (Sociologie, Arts, Sciences et Lettres).

Abonnements : Belgique, 10 francs par an; Union postale, 12 fr. — Le numéro : Belgique, 1 franc; étranger, 1.25.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les œuvres de Baudelaire, Barrès, Bloy, Bourget, Corbière, Dostoïewsky, Heine, Huysmans, Ibsen, Laforgue, C. Lemonnier, Mallarmé, Péladan, Poe, de Régnier, Rodenbach, Tolstoï, Verlaine, Viélé-Griffin, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

A partir de 30 francs, les achats peuvent se régler en 10 paiements mensuels.

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume
d'environ 500 pages,
avec frontispice, titre, couverture et table des matières.

PRIX D'ABONNEMENT :

BELGIQUE. . 7 fr. par an. — ÉTRANGER. . fr. 8-50 par an.

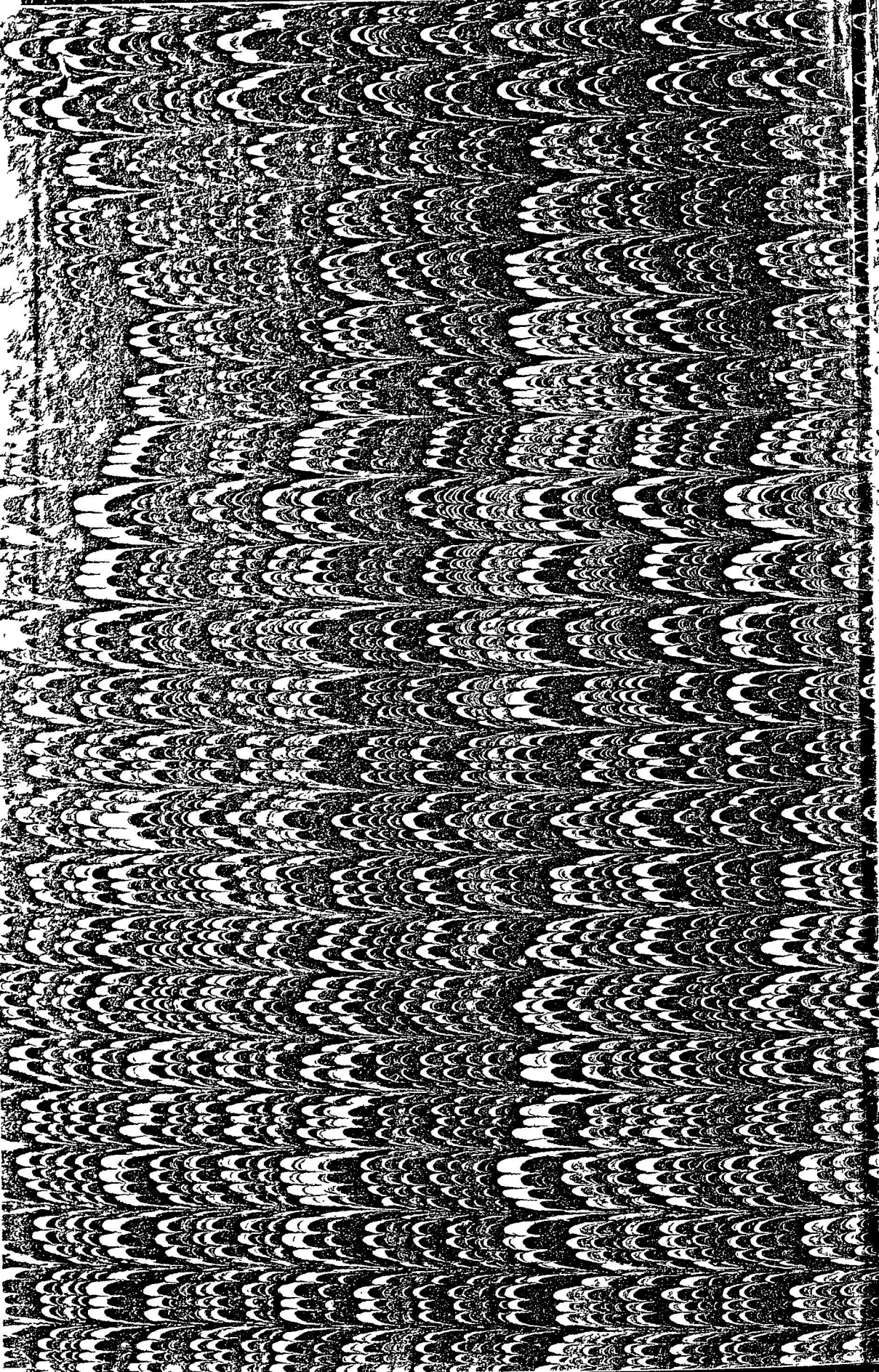
La Jeune Belgique, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa douzième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

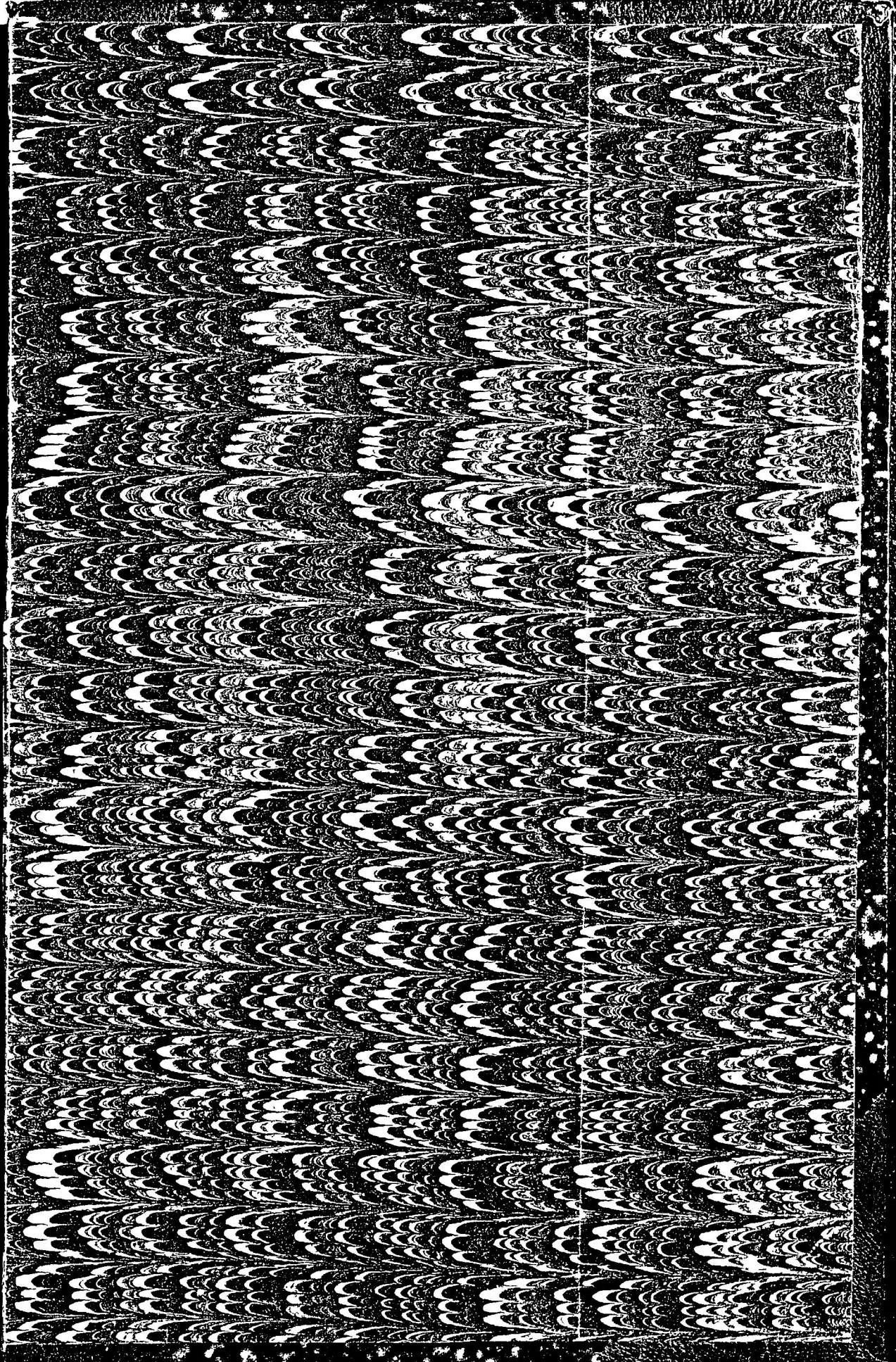
Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Albert Arnay, Théodore de Banville, Léon Bloy, Jean Boels, Charles Buet, Henry Carton de Wiart, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert Chapaux, Léon Dardenne, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Jules Destrée, Georges Eekhoud, André Fontainas, Adolphe Frères, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Théodore Hannon, A.-Ferdinand Hérold, J.-K. Huysmans, Jean Itibéré da Cunha, Auguste Jenart, Alber Jhouney, Georges Kaïser, Gustave Kahn, Hubert Krains, Paul Lacomblez, Bernard Lazare, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Albert Leune, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Henry Maubel, Gabriel Mourey, Francis Nautet, Joseph Nève, A. Soares de Oliveira, Pierre Quillard, Gustave Rahlenbeck, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Félicien Rops, Dante Gabriel Rossetti, Fernand Roussel, Fernand Severin, Gustave Stevens, Emile Van Arenbergh, James Vandrunen, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Auguste Vierset.







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.